

BPU Neuchâtel *



1031102191

Le Rambeau de Sapin.

Organe
du
Club Jurassien

VIII^{ème}
Année

à M^{me} Marie Favre-Guillazmo

Alb de Buren

Gressly

Célestin Nicolet



Lith. du Tenthener de Neuchâtel.

A. BACHELIN.

1874.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} Janvier 1874.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 et par an chez Mr le Dr. Guillaume, direct. du Penitencier à Neuchâtel.

A nos Lecteurs.

Après une interruption qui a fait croire à beaucoup de personnes que le Rameau de Sapin était définitivement mort et consumé, ce n'est pas sans éprouver une certaine surprise qu'on le verra reparaître sous la direction de ses anciens fondateurs, de ceux qui l'ont créé en 1866 et l'ont soutenu jusqu'en 1870.

On se souvient de l'apparition de cette feuille autographiée, à laquelle un certain nombre de jeunes gens studieux et capables ont confié leurs débuts artistiques, scientifiques et littéraires, qui a publié des dessins de nos meilleurs artistes et qui était illustré d'ordinaire par une main habile qui, dès lors, est entrée dans l'éternel repos.

Né à Neuchâtel mais vivifié par un souffle généreux provenant du pays tout entier le Rameau de Sapin a été accueilli comme un ami, adopté comme une plante nationale, et a acquis même au dehors une certaine notoriété. Il représentait une idée nouvelle, sa forme était originale, son contenu sévèrement contrôlé avait un but éminemment éducatif.

Organe d'une société de jeunes gens, fondée dans le but d'étudier le sol natal, il encourageait leurs premiers pas dans l'étude des sciences, dans les exercices littéraires, il les excitait à l'observation attentive aux courses fructueuses, il occupait leur esprit de choses saines, élevées, nécessaires dans ce moment de transition, souvent plein de danger, où après avoir quitté l'école, l'adolescent n'a pas encore pris sa place dans la société et se voit sollicité par l'appât des plaisirs frivoles et des jouissances matérielles.

Mais le Rameau de Sapin, comme le branchage de tous ses congénères, devait être exposé aux intempéries de notre climat éminemment changeant. Pourquoi aurait-il été à l'abri de l'orage et des vicissitudes qui atteignent les sapins sauvages de nos forêts et qui donnent à leurs fibres la ténacité et la vigueur. Après des péripéties diverses et des expériences profitables il revient à son berceau chercher l'aliment qui lui a fait défaut temporairement, et il s'adresse à ses anciens amis pour solliciter leur attention et se rappeler à leur souvenir.

Son appel sera-t-il entendu? Nous l'espérons.

Les circonstances qui l'ont fait surgir n'existent-elles plus? Les jeunes gens qui l'ont pris sous leur protection ont-ils perdu leur ardeur et leur enthousiasme?

Ceux qui le sustentaient et lui servaient sa nourriture mensuelle sont-ils devenus frustes, avares ou misanthropes ? Le sol de notre pays, de notre cher Jura serait-il épuisé et la science qui découvre des engrais fertilisants même dans le sein des rochers, la science qui va chercher les filets d'eau dans les entrailles de la terre pour enrichir nos vallons, serait-elle impuissante à l'égard de son ancien protégé ? Les têtes seraient-elles vides, les cours manqueraient-ils de chaleureuses inspirations ?

Maintes fois, nous avons entendu, depuis quelque temps, exprimer des regrets sur la disparition d'un organe de publicité qui avait pris sa place sur la table de l'écolier, l'établi du travailleur, aussi bien que sur le bureau du savant, et qui, dégagé des âpres préoccupations qui engendrent une polémique irritante, entretenait ses lecteurs de ce qui se passe dans les bois, dans les eaux, sur les montagnes, de l'oiseau qui niche dans les sillons, de la plante qui fleurit sous un rayon de soleil. On redemandait cette feuille modeste qui faisait parvenir au milieu du tracass des affaires la voix de la nature dont les accents doux et pénétrants ramènent un peu de sérénité sur les fronts contractés et soucieux.

Prêcher l'amour du sol natal, raconter les phénomènes qui se produisent dans les différents règnes, rendre ces communications plus palpables par des dessins et des illustrations, fournir un moyen de publicité à toute personne qui a fait une observation intéressante, utile, établir un lien entre les diverses régions du Canton par les correspondances des sections du Club jurassien, tel est le but que s'est proposé autrefois et que se propose encore aujourd'hui le Rameau de Sapin.

Nous lançons ce premier numéro en faisant appel à toutes les forces vives de notre peuple, au nom des jeunes gens soucieux de leur avenir et qui cherchent à développer les facultés que Dieu a mises en eux. S'il répond à un besoin et s'il remplit la tâche qu'il s'impose, le Rameau de Sapin trouvera encore un public, des lecteurs et des appuis.

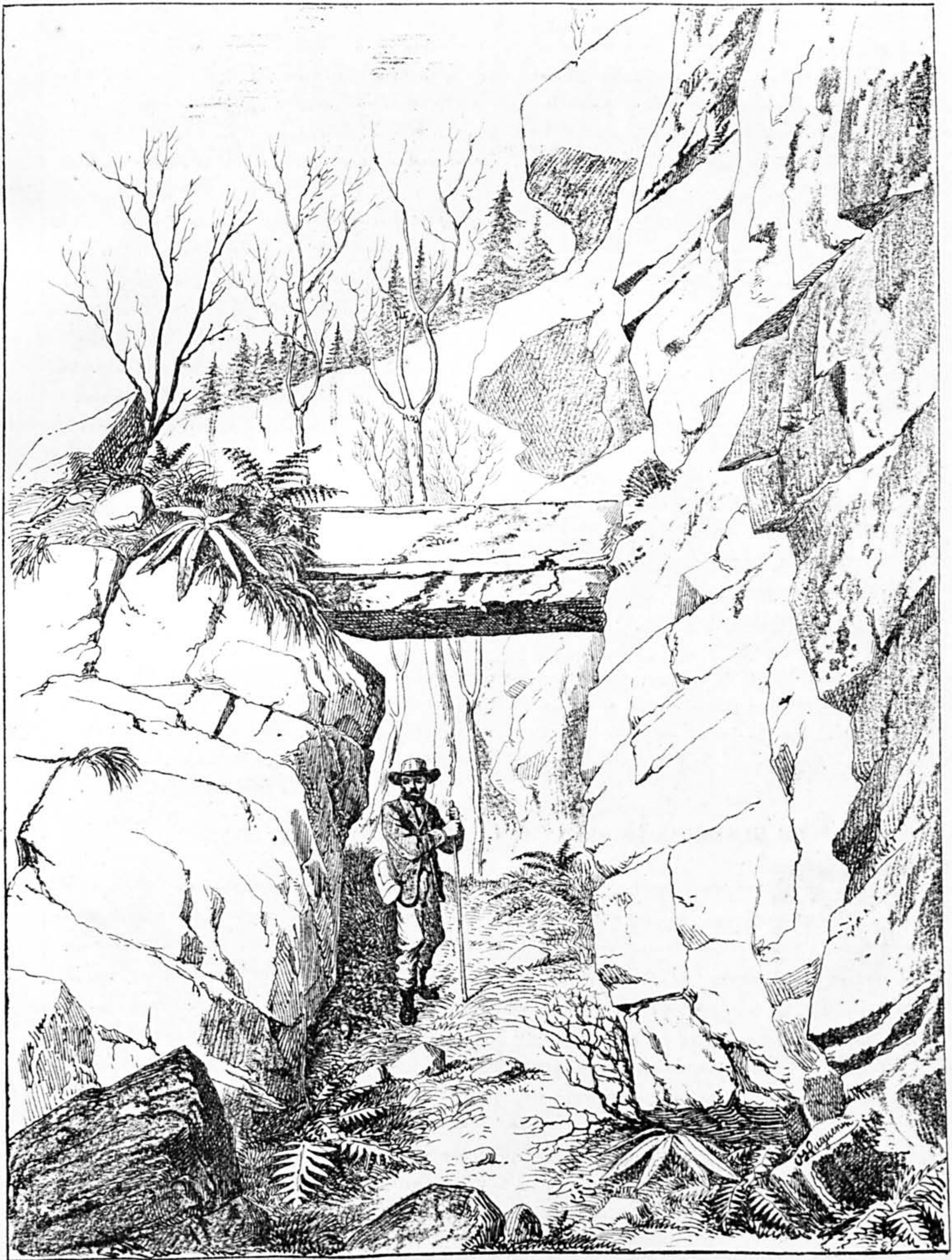
La Rédaction.

L. Favre.
A. Bachelin.
Dr. Guillaume.

Une promenade dans les Gorges de l'Areuse.



Combien de gens chez nous, non seulement dans les Montagnes, mais au Dignoble et même au Val de Travers, ne connaissent les Gorges de l'Areuse que pour les avoir traversées rapidement en chemin de fer ! Combien d'autres ignorent complètement qu'il existe là un des paysages les plus grandioses et les plus variés que présente le Jura ! J'en connais qui, à cette question : — Avez-vous visité les Gorges ? — m'ont répondu : Les gorges de la Tamina ? c'est d'une majesté, d'un pittoresque incomparable ! — Mais c'est des Gorges de — Ah ! les gorges du Trient ? j'y ai été l'année dernière, c'est très beau aussi. — Vous n'y êtes pas : je vous parle des Gorges de l'Areuse, moi. — Ah ! c'est une autre question ; est-ce que cela vaut la peine d'être vu ? — Cette question dédaigneuse m'a toujours mis au premier abord dans une vertueuse indignation. Mais en y réfléchissant bien, je me suis trouvé aussi coupable que mes interlocuteurs. Pendant une dizaine d'années j'ai employé les vacances de Juillet à



Dans les gorges de l'Arcuse.

courir les Alpes, en quête de points de vue pittoresques, de scènes grandioses et de fortes émotions... et ce n'est que depuis deux ans que je connais autrement que par ouï-dire le spectacle imposant que présente l'hémicycle du Creux-du-Van!

Ainsi, j'ai sué, soufflé sur les pentes rocailluses du chemin du Grand St. Bernard, avant d'avoir su le nombre des contours de celui qui conduit des Oeillons au Soliat, et gravi à quatre pattes le sentier vertical du Klausenpass pour atteindre la Balmschwand, avant d'avoir dégingolé sur mon séant tout le long du sentier du Creux. Aujourd'hui que ma faute est réparée, et que, sans négliger les Alpes, je fais ma cour au Jura avec un plaisir toujours nouveau, je voudrais engager beaucoup de mes compatriotes à faire la connaissance des sites variés et pittoresques qu'offrent les Gorges de l'Arceuse.

En attendant, si le lecteur qui craint les entorses veut bien me suivre par la pensée, je lui ferai parcourir sans danger l'une des parties les plus intéressantes des Gorges. Nous sommes en Mars, et vous pensez que l'excursion sera moins agréable à faire qu'en été: erreur! il fait un temps splendide, et si les feuilles manquent aux chênes aux hêtres et aux buissons de toutes sortes, un beau soleil égaye la verdure sombre des sapins et fait étinceler le feuillage vernissé des houx parsemé de leurs baies d'un vermillon éclatant; puis voyez: à travers les feuilles sèches, perce timidement la jolie corolle bleue ou violette des anémones hépatiques à côté des pétales dorés des primérises.

Le chemin que nous prenons après Trois Rods est bien au-dessus du cours de l'Arceuse qui gronde au pied de l'immense paroi de rochers qui supporte le Chanet de Boudry. Bientôt à gauche se présente l'entrée d'un chemin encaissé qui, en été, est un vrai tunnel de verdure, au-dessus duquel les climacites étendent leurs tiges flexibles et tenaces comme des câbles. Nous le suivons un instant, puis, à travers la feuille sèche du foyard, et le tapis toujours vert des pervenches, nous descendons vers la rivière dont le grondement sourd devient plus distinct à mesure que nous avançons. La pente est raide comme un toit: gare aux culbutes! Nous voici au bord d'un amphithéâtre de rochers d'où descend un couloir rapide. C'est par là que nous allons passer. Du jarret, de la prudence, et moyennant un saut de dix pieds dans la terre molle du couloir, nous voilà en bon chemin pour arriver à la Grotte du Four ou, comme l'appellent les gens de Trois-Rods, au Four de Berne. Pourquoi de Berne? ... C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir.

Nous voici parvenus en quelques enjambées au bord de l'Arceuse qui bouillonne, se précipite par dessus les rocs qui encombrant son lit. Vous qui avez vu la Camina de Pfeffers à Ragatz, je vous défie de trouver ici l'Arceuse moins sauvage et moins indomptée qu'elle. Et ces grands rochers perpendiculaires, surplombants même, rongés à leur base par les eaux furieuses, ornés par endroits de stalactites en forme de draperies! Et cette porte naturelle si curieuse, dont le dessin pourra vous donner quelque idée! Et ces grandes fougères qui, au milieu de l'hiver, conservent ici leur belle verdure, à côté de ces scolopendres d'un vert plus clair, et pareilles à des feuilles de tabac!


Cela ne vaut-il pas la peine de se fatiguer les jarrets et de se croter quelque peu?

(La suite au prochain numéro). Bôle. 1874.

A. Guignem ind.



Le Rameau de Sapin.



Neuchâtel, le 1^{er} Février 1874.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Penitencier à Neuchâtel.

Une promenade dans les Gorges de l'Areuse.

Regardez vous maintenant ce vaste enfoncement de la roche sur la rive gauche où nous sommes? Cette voûte régulière, c'est le plafond d'une des grottes les plus curieuses que renferment les Gorges: c'est le temple helvète où nos ancêtres préhistoriques célébraient les mystères de leur religion. Grimpons là haut; c'est un peu raide, et le terrain qui dégèle est glissant. Admirez en passant ce glacier en miniature que l'eau ruisselant des bords du rocher a formé ces derniers jours. C'est moins grandiose que la Mer de glace, j'en conviens; mais ces cascades congelées n'en sont pas moins d'un cristal aussi transparent et aussi bleu que n'importe quel glacier alpestre. Un dernier coup de collier, et nous voilà sous l'immense voûte de la grotte. C'est bien un véritable "four". L'ouverture cintrée et régulière peut mesurer vers le centre 50 pieds de haut. Vers le fond de la grotte, la voûte qui va en s'abaissant peu à peu jusqu'au sol, semble s'appuyer sur deux énormes stalactites affectant la forme de troncs de saules tordus et crevassés. L'une de ces concrétions est d'un rouge de brique, l'autre verdâtre.

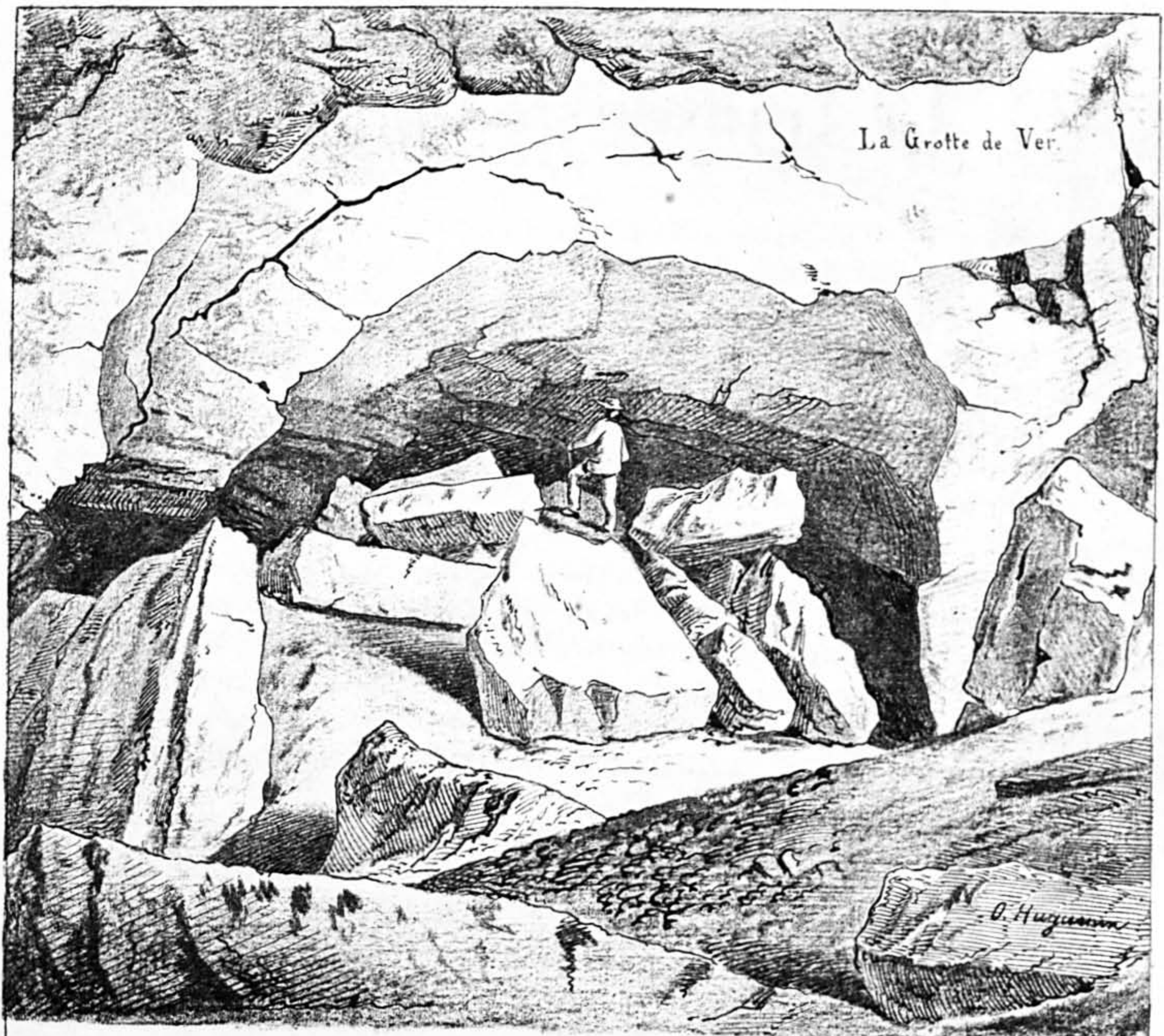
Le sol de la grotte est encombré d'énormes rochers tombés de la voûte. Cette partie de la caverne qui doit avoir été le vrai temple helvète, n'en est pour ainsi dire que l'extérieur. Si vous le voulez bien, nous allons nous glisser à travers cette fissure noire qui s'ouvre entre la voûte et un bloc de rocher, après avoir rampé comme des taupes l'espace d'une quinzaine de pas, nous arrivons dans une chambre au plafond si bas qu'il faut s'y tenir accroupi.

— Pourquoi donc alors, mauvais plaisant, nous avoir trahieusement amenés ici? vous écriez-vous.

Regardez à la lumière de votre bougie, autour de vous, à vos pieds, sur votre tête: dites-moi si toutes ces concrétions calcaires si élégantes ne valaient pas la peine que vous avez prise pour pénétrer dans ce curieux cabinet! Des stalactites brillantes descendent de la voûte, des stalagmites semblables à des cierges s'élèvent du sol, où d'autres concrétions forment des arabesques qui rappellent singulièrement — je demande bien pardon à M. les géologues de la comparaison burlesque que j'ai sur le bout de la langue — qui rappellent... les beignets à la rose qu'on vous offre à la gare de Neuchâtel.

Mais vous ne seriez pas fâchés, je le vois bien, de retourner au grand air ou du moins dans la grotte extérieure où l'on n'est pas obligé, pour garantir sa tête d'un contact trop intime avec les stalactites, de se tenir accroupi comme des batraciens.

Partout où les blocs de rochers n'encombrent pas le sol de la grotte, on trouve, en creusant, une foule de fragments de poteries sur la plupart desquels se remarque fort bien l'empreinte



La Grotte de Ver.

O. Huguenin
d'après nature.

des doigts du potier. Quelques unes sont ornées de dessins grossiers qui paraissent avoir été faits avec l'ongle du pouce dans l'argile molle. Ces débris d'un âge reculé sont accompagnés d'ossements, les uns à demi calcinés, les autres brisés en long; ils n'ont donc pu être cassés ainsi que par des hommes pour en extraire la moelle. Au reste, nous ne pouvons que glaner après les fouilles déjà faites à plusieurs reprises, et qui ont fait découvrir, outre des poteries assez bien conservées, des épingles en bronze et de petites rondelles de même métal, que M. Desor, si je ne me trompe, pense avoir été les roues d'un chariot servant aux sacrifices. La terre où l'on ramasse à poignées ces preuves évidentes du séjour de l'homme antihistorique dans la Grotte du Four, cette terre est mélangée par places d'une couche épaisse de poussière blanche et terreuse comme de la farine. Nous autres profanes prendrions cela pour des cendres: les savants qui ont analysé cette poudre ont déclaré que c'est un lichen détaché de la voûte de la grotte. Je ne puis que m'incliner devant l'autorité de la science, mais en déclarant de mon côté, que ce lichen là ressemble furieusement à des cendres. Pour couper court à cette discussion, redescendons vers la rivière; mais prenez garde d'y arriver la tête la première: la descente paraît deux fois plus raide que la montée.

(La fin prochainement)

O. Huguenin. Institutur.



Albert de Büren. Le Club jurassien comptait parmi ses membres Mr. A. de Büren, que la mort vient d'enlever à sa famille et à ses amis, à l'âge de 83 ans. En souvenir de l'activité si distinguée de cet homme de bien nous ne dirons ici que ce qu'il a été comme botaniste et agronome. Mr de Büren prit le goût de la botanique lorsqu'il se trouvait en pension à Gottstadt, chez le pasteur Zehnder qui remettait à chacun de ses élèves un petit jardin à cultiver et leur faisait arranger leur herbier avec le plus grand soin. Il avait alors 10 à 12 ans. Cet amour des plantes se développa dans le cours de ses études soit à Berlin, soit plus tard à Hölwyl. Pendant ses études à Neuchâtel il fut surtout encouragé par Mr Louis Coulon, père, cet homme à la fois si infatigable et si bienveillant qui sut toujours faire marcher de front ses nombreux travaux et son amour des sciences naturelles. Ces deux hommes étaient faits pour s'aimer et se comprendre. — Jusqu'à sa mort Mr. de Büren soutint avec plusieurs botanistes de mérite d'excellentes et affectueuses relations. Ainsi pour n'en citer que quelques uns : M. Lesqueroux, Godet, Boissier, Muret dont chaque visite était pour lui une fête. Le jardin botanique qu'il avait créé à Vaumarcus s'enrichissant d'année en année, devint bientôt trop étroit, aussi bon nombre de plantes qu'il avait acclimatées, se répandirent dans les environs. Ayant une prédilection prononcée pour les plantes alpines, il avait aussi établi un petit jardin sur la montagne des Eses, et ceux qui vont admirer la vue splendide qui se déroule depuis la roche de Mont Aubert, ne seront pas peu surpris en remarquant tout à coup qu'ils foulent sous leurs pieds des plantes des Alpes. Plus de 60 ans de culture, beaucoup de dons et d'échanges, amenèrent la création du magnifique et précieux herbier dont M. de Büren a fait cadeau il y a peu d'années à la ville de Berne, à l'occasion de la création du nouveau jardin botanique de cette ville. Quant à ses plantes vivantes, parmi lesquelles ses nombreux amis trouveront toujours à puiser à pleines mains, il en fit don à la ville de Lausanne. Si le bonheur de M. de Büren était d'enrichir les jardins et les herbiers de ses amis, il aimait aussi la botanique pour elle-même et travaillait au développement de cette science. Ce fut lui, qui dans une de ses nombreuses explorations trouva le premier l'orobe blanchâtre (*Orobis canescens*) près de la Brévine, seule localité où on l'a découverte dans notre canton. M. de Büren dans ses études n'oubliait pas le point de vue pratique et agricole et il était trop philanthrope, pour ne pas y consacrer tous ses soins. Sa parfaite connaissance des plantes et de la culture qui leur convient, a exercé une heureuse influence sur l'agriculture de notre canton. Les paysans des environs de Vaumarcus avaient souvent recours à ses conseils dictés par l'expérience et donnés avec bonté. C'est Albert de Büren. Formons le vœu que le Rameau de Sapin réussisse à développer chez plusieurs, cet amour de la science, qui uni à la bonté du cœur a fait de M. de Büren un des plus dignes membres de notre société.

St. Aubin. 1874.

V. Borel D^r méd.

Alauda arvensis.

L'alouette est-elle un oiseau migrateur ? L'habitant de nos hautes vallées répondra sans hésiter : oui. Et pourtant l'alouette n'émigre pas ; elle est simplement nomade.

Si elles quittent les vallées du Jura aux premiers froids de l'hiver, c'est que le gel, la neige ne leur permettent plus d'y trouver la nourriture. Et encore à peine ont-elles franchi l'arête de Tête de Ran qu'elles s'abattent et prennent leurs quartiers, au Val de Ruz et aux Prés-devant, pour revenir aux premiers beaux jours de février, si des frimas rigoureux ne les ont pas obligées de descen-

dre jusqu'au bord du lac. — Chacune des années 1865, 66, 67 et 68, les clubistes de la Sagne ont noté l'apparition en février des alouettes; le 10 février 1865 (c'est rare) il y en avait une qui chantait à plein gosier au dessus des Plans. Aussitôt qu'un coin des Crétets est terrain, comme on dit, des troupes d'alouettes viennent s'y abattre pour y chercher des vermineux et des larves d'insectes. Arrive-t-il une bourrasque de neige? elles reprennent leur vol à travers la montagne. Elles reparaitront dans peu.

Vers la mi-avril, à la Sagne, les alouettes sont apparues. Si le temps est beau, elles se mettent bientôt à construire. En 1866, on trouvait un nid avec trois œufs le 11 Mai, aux Crétets. Dès lors et jusqu'à l'arrivée de l'hiver, leurs chansons égalaient et l'horloger et l'homme des champs. Car l'alouette ne devient pas muette, comme presque tous nos oiseaux de montagne quand la saison des amours est passée. Non, si elle chante à grands refrains au dessus des vertes orges, les fusées de ses notes cadencées résonnent avec le même entrain sur les moissons en épis et sur les andains, c'est à dire en août et en septembre.

Fr. Chablot

La poésie suivante a été envoyée au précédent comité de rédaction quelques mois après la disparition du Rameau de Sapin.

Regrets.



Depuis longtemps déjà l'alouette joyeuse
Avait jeté dans l'air sa note harmonieuse,
Et le soleil, brillant à l'horizon

D Cherchait des perles dans le vert gazon,
En se jouant dans les rameaux la brise
Apportait le parfum des fleurs. Assise
Au pied d'un vieux sapin,
J'adorais cette main

Qui permet qu'au printemps la nature revive
Et qui rend à nos toits l'hirondelle craintive;

Car je croyais que tout dans la forêt
Était joyeux, et que chacun chantait...
Pourtant, sur l'herbe humide de rosée
Gisait hélas! une branche brisée:

Un rameau de sapin, fils de cet arbre fort
Qui brave la tempête et l'aquilon du nord.
Je l'avais vu jadis, dans toute sa croissance,
Alors qu'il paraissait joyeux de sa naissance;

Qu'il avait l'avenir pour lui.

Maintenant le soleil a lui,
La brise passe fraîche et pure,
Les oiseaux chantent la nature:

Pauvre Rameau prêt à mourir,

Un souffle généreux te ferait reverdir! —

Loche 1873.

Une lectrice du Rameau.

Le Rameau de Sapin

Neuchâtel, le 1^{er} Mars 1874.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 et par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Penitencier à Neuchâtel

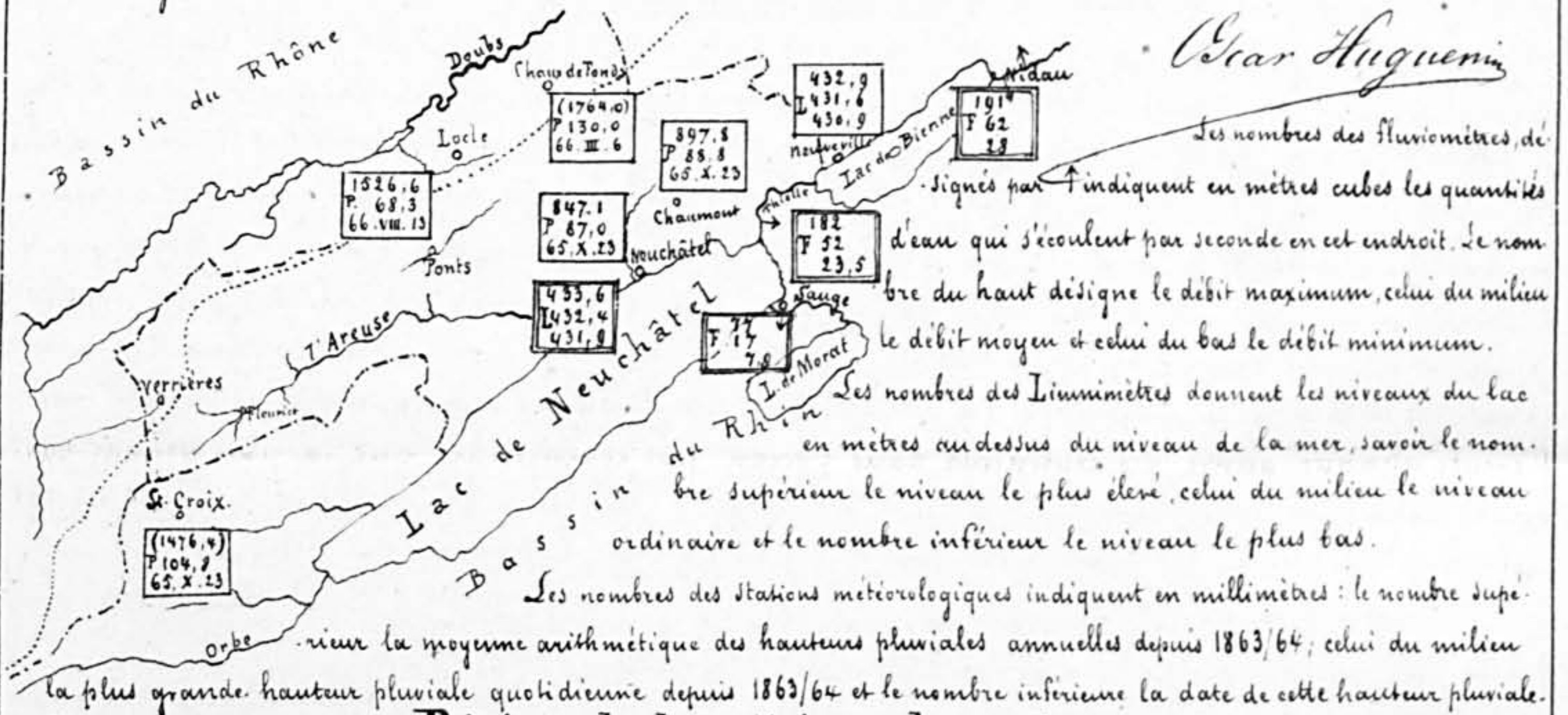
Une promenade dans les gorges de l'Areuse. (Fin.)

Parvenus au bord de l'Areuse dont la voix couvre la notre, nous remontons son cours par dessus les rocs moussus qu'il faut escalader ou tourner, puis prenant un petit sentier qui grimpe vers les rochers, nous arrivons un peu essoufflés en face d'un trou béant et à peu près rond, d'environ huit pieds de diamètre. Encore une grotte: c'est celle de "VER" qui tire sans doute ce nom du vallon situé à quelques minutes de distance au dessous de la gare de Chambrelin, et qu'on nomme ainsi lui-même à cause de sa position abritée qui lui procure un printemps plus précoce qu'aux environs. Vous ne vous attendiez guère à rencontrer dans ce coin sauvage une grotte et un vallon portant un nom du plus pur latin! A Trois-Rods, où l'on n'est pas généralement très fort sur la langue de Virgile, on préfère nommer la grotte en question "Grotte aux images"; et vous allez voir que les campagnards ont souvent plus de bon sens et d'imagination que d'érudition. Pour vous prouver qu'il n'y a rien à risquer en descendant dans ce trou noir, je passe le premier. Nous voici dans une espèce de grande cave dont le sol en pente est couvert d'un monceau de blocs détachés de la voûte. Celle-ci est lézardée de façon à vous faire craindre de recevoir sur le dos le poids incommode d'une partie du plafond. En grim pant sur l'amas de rochers dont j'ai parlé, et en élevant votre bougie au-dessus de votre tête, vous verrez la grotte descendre beaucoup plus bas à une profondeur qui reste complètement obscure. Impossible d'arriver là bas en descendant de roc en roc: il y a sur la gauche un couloir en pente raide où nous nous glissons un à un; après une descente assez peu agréable sur un terrain et des pierres constamment mouillés par l'eau qui dégoutte d'en haut, notre bougie éclaire les curieuses conceptions qui ont fait nommer cette caverne "la grotte aux images". Ces stalactites blanchâtres affectent toutes sortes de formes dont la plus commune est celle de cascades pétrifiées. Des cavités arrondies comme des fous, de véritables cabinets en miniature, ornés de sculptures faites par l'eau, arrêtent et charment le regard. Tout n'est cependant pas pétrifié dans ce tombeau: Voyez-vous ces araignées aux longues jambes qui s'enfuient tout effarées! Et... horreur!, qu'est-ce donc, vous écriez-vous, qui vient de me frôler la joue et a failli éteindre la bougie? — Une chauve-souris, mon cher monsieur, la grotte en est pleine. Vous pouvez les voir qui pendent à la voûte en grappes noires accrochées les unes aux autres. Tenez, les voilà qui s'éveillent: gare aux bougies! elles vont voler autour de nous en poussant leurs sifflements aigus. Bru! laissons-les se rendormir et retournons au jour. Que le soleil est brillant au sortir des entrailles de la terre! — Un petit sentier très pittoresque, pour qui n'est pas sujet au vertige, escalade hardiment les rochers surplombants, et nous mène dans une forêt de vieux chênes où se dressent çà & là des blocs erratiques. Voici celui de Ver, énorme masse semblable à une table un peu inclinée où l'on remarque de petites rigoles et deux bassins triangulaires; ont-ils été creusés par la main de l'homme, ou bien sont-ce de simples crevasses naturelles? L'imagination aime à voir dans ce bloc un dolmen druidique, et

cette supposition n'a rien d'in vraisemblable si l'on considère le peu de distance qui le sépare de la grotte du Four, vrai temple helvète, à ce qu'assurent des archéologues compétents.

Mais vous êtes fatigués et peu disposés à discuter cette question. Aussi vous fais-je grâce pour aujourd'hui de la grotte du chemin de fer et de celle de Cottencher. D'ailleurs, pour visiter ces dernières, vous ne pouvez mieux faire que de vous adresser au garde-voie dont la maison est à quelques pas. Bon gré malgré il vous accompagne, rapport aux banquettes de la voie que ces m'sieux ou ces dames pourraient dégrader, — et puis, sans compter l'agrément de sa conversation, il pourra vous procurer la récréation instructive qu'il nous offrit, la dernière fois qu'il imposa sa société à mes compagnons de promenade et à moi : — Attendez voir : je veux tâcher d'accrocher une vipère, histoire de rire, pour montrer à ces jeunes m'sieux comment ça se gouverne !

Donc je vous abandonne aux soins de ce cicerone à ressources et vous dis au revoir.



Régime hydrométrique du canton.

Le premier élément qui est à considérer dans l'étude du régime hydrométrique d'un pays, c'est la quantité d'eau pluviale qui tombe par an sur son sol; on l'indique par l'épaisseur (en millimètres) de la couche d'eau dont la pluie couvrirait le sol, si l'eau ne s'écoulait, ni s'évaporait. Cette quantité varie considérablement d'un endroit à l'autre, même dans une région limitée, surtout dans nos pays de montagnes. Ainsi, tandis qu'à Neuchâtel cette quantité est en moyenne de 847^{mm} par an, et pour Chaumont de 898^{mm} , elle est beaucoup plus forte dans les hautes vallées du Jura; ainsi elle atteint pour les Ponts 1527^{mm} , et pour la Chaux de Fonds on indique même un chiffre plus fort, mais qui n'est pas sûr, parce qu'il repose sur une série d'années trop courte. En effet, la quantité de pluie qui tombe, varie considérablement d'une année à l'autre pour le même endroit. Ainsi nous avons eu à Neuchâtel en 1871 seulement 682^{mm} d'eau, tandis qu'en 1866 cette quantité était de 1067^{mm} ; pour Chaumont les chiffres analogues sont 735^{mm} et 1080^{mm} . Pour des stations dont les observations embrassent une longue série d'années, comme à Zurich, le maximum connu de la pluie annuelle (1525^{mm}) est même plus du double du minimum (725^{mm}). — On voit ainsi que pour connaître exactement cette quantité, il faudrait avoir des stations météorologiques très nombreuses et dans chacune une longue série d'observations.

Ce qui influence ensuite le régime des eaux d'un pays, c'est la distribution de la pluie sur les différentes saisons; dans nos latitudes cette distribution est loin d'avoir la même régularité, qui caractérise les pays des

tropiques, la Suisse est même à la limite des régions où prédominent les pluies d'automne et d'été; aussi voyons-nous de grandes différences sous ce rapport d'une année à l'autre. La fertilité des années et la richesse des récoltes dépendent beaucoup plus de cette distribution plus ou moins favorable des pluies, que de la quantité d'eau absolue qui tombe par an. En général nous ne pouvons pas nous plaindre ni de sécheresses trop prolongées, ni de pluies trop excessives et torrentielles. La chute la plus copieuse de pluie a eu lieu à Neuchâtel et Chaumont le 23 Octobre 1865, où d'un seul jour sont tombés 87^{mm} dans la première et 89^{mm} dans la seconde station, c'est à dire environ le 10^{me} de la quantité annuelle. Pour la Chaux de Fonds la plus forte pluie a eu lieu le 6 Mars 1866, où l'on y a mesuré 130^{mm} d'eau, tombée sous forme de neige et de pluie. — Il est évident que si toute l'eau qui tombe des nues sur le sol, était recueillie et emmenée par les rivières et les fleuves, on devrait retrouver dans le débit de ces derniers le cube qu'on obtiendrait en multipliant le nombre des mètres carrés de surface du bassin par la hauteur de la couche de pluie. Il n'en est pas ainsi, car non seulement une partie notable de l'eau tombée du ciel y retourne par l'évaporation, mais encore une autre partie se perd par infiltration dans le sol. Si l'on connaissait l'évaporation, on pourrait — en comparant l'eau de pluie au débit des fleuves — calculer la quantité d'eau qui se perd. Malheureusement nos stations météorologiques n'ont pas encore introduit des mesures régulières de l'évaporation, qui est cependant un des éléments météorologiques importants. Le siccimètre de Mr. Louis Dufour à Lausanne, qui donne immédiatement la différence entre l'eau tombée et l'évaporation, devrait être introduit dans toutes les stations d'autant plus qu'il est très facile à installer. En attendant, le simple fait qu'une quantité énorme d'eau s'écoule chaque année des continents dans l'océan, fait comprendre, que la plus grande partie de l'eau, qui tombe sur la terre ferme, y est amenée de l'océan par les vents humides; en effet l'évaporation locale ne fournit qu'une faible partie de l'eau qui rafraîchit notre sol.

(La fin prochainement.)

Dr. Ad. Hirsch.

Les renards.



Parmi les lecteurs du Rameau de Sapin, nous comptons assurément de nombreux amateurs d'excursions qui profitent de leurs loisirs pour parcourir les anciennes forêts, les vallons retirés, les gorges sauvages, pour escalader les roches escarpées et se glisser dans les couloirs rocailleux. Eh bien, jamais peut-être, ils n'ont eu l'occasion d'apercevoir un renard. On peut passer vingt fois près du terrier ou du gîte de cet animal sans se douter de sa présence. A en juger donc d'après les apparences on pourrait croire que ces carnassiers sont rares en notre pays.

Mais l'observateur attentif, qui sait lire en hiver les empreintes laissées sur la neige, ne tarde pas à reconnaître les pas régulièrement espacés et alignés, d'un rôdeur qui ne craint pas de s'approcher des habitations et qui parcourt notre pays dans tous les sens jusqu'au bord du lac. En y regardant de près on remarque les petits coups de balai que la queue traînante a donnés de temps à autre sur la neige; on découvrira même les poils fauves laissés parmi les épines lorsqu'une haie s'est trouvée sur son passage. Ces traces sont celles du renard, et nous engageons



les jeunes amis de l'histoire naturelle à suivre une telle piste, sur une petite neige tombée depuis quelques jours, afin de se faire une idée des voyages que peut faire en une nuit cet intel-

ligent coureur d'aventures. Ils en apprendront plus, sur ses allures et sur ses manières qu'en lisant une savante dissertation. C'est ainsi qu'on peut se convaincre que les renards pullulent dans notre pays et qu'ils doivent faire à l'égard des lièvres, des cailles, des perdrix une rude concurrence aux chasseurs. Il faut néanmoins leur rendre justice, ils détruisent les petits rongeurs qui fourmillent dans nos cultures et dans nos forêts et contribuent pour leur part à limiter la propagation d'une engeance qui finirait par nous dévorer. Les facultés éminentes du renard se manifestent surtout lorsqu'il veut varier son régime de souris et se procurer quelque morceau friand, un canard dodu, un poulet bien gras; alors il fait des coups de maître, qu'il sait varier selon les circonstances et qui annoncent autant de hardiesse que de jugement. Tantôt il fait ses expéditions pendant la nuit, ses yeux à pupille dilatée comme celle des chats, lui permettent de voir dans l'obscurité; tantôt il tient la campagne pendant le jour; le choix des heures est le résultat de ses patientes observations. — L'été dernier, un renard venait à Combe Varin faire main basse sur les jeunes canards pendant que tout le monde était à dîner. A Fontaine André, un autre profitait du moment où le chien était mis à la chaîne pour enlever les poules à quelques pas du malheureux gardien. Les canards de Préfargier, qui se tiennent à l'ordinaire dans le lac étaient décimés par un renard qui se cachait parmi les roseaux et se résignait à prendre des bains froids durant de longues heures pour parvenir à ses fins. Jamais les habiles chasseurs qui dirigent l'établissement n'ont pu lui envoyer un coup de fusil. Que dire de l'effronterie de celui qui vint, en plein midi dans la cour de l'observatoire de Neuchâtel, saisir une poule et l'étrangler sous les yeux du propriétaire qui interrompit cette razzia en ouvrant sa fenêtre et en poussant des cris. Mais le renard, s'apercevant que son interrupteur n'avait aucune arme redoutable à sa disposition, revint prendre sa proie et l'aurait emportée si l'astronome, hors de lui, n'eût d'une main ferme lancé son tire-bottes à la tête de l'audacieux brigand. — J'ai vu il y a bien des années, à Boudry, un renard pris dans un poulailler, où il s'était insinué pendant la nuit en soulevant la planche qui en fermait l'entrée. Malheureusement pour lui, quand il voulut sortir, la planche résista à tous ses efforts. Je n'oublierai jamais l'air piteux du pauvre captif, ni la rage avec laquelle le maître de la maison lui passa à travers le corps la fourche en fer dont il se servait pour pousser dans son poêle les fagots de sarment. — Au commencement de Juillet dernier un renard, sorti de la forêt de Chaumont, enleva un coq à Ferin, pendant que les gens de la maison étaient à dîner. Un voisin, témoin invisible de l'attentat, mit son chien courant sur les traces du voleur qui disparut à toutes jambes dans le bois. On fit une battue bruyante et des perquisitions pour retrouver le coq capturé, mais tout fut inutile. Le soir, vers 5 heures, le propriétaire rentrant au logis entendit des cris plaintifs dans les broussailles au-dessus du village. Il y courut, et vit son pauvre bipède qui revenait au bercail, traînant l'aile, tirant le pied, et se lamentant d'une voix enrouée par la demi-stranquulation qu'il avait subie. On peut juger s'il fut accueilli avec bonheur; on le soigna, on le dorlota, mais, malgré tout ce qu'on put faire pour le distraire et l'encourager, il resta quatre jours entiers sur son perchoir, absorbé dans ses réflexions, et, dès lors, ne consentit jamais à s'éloigner de la ferme, qui, en définitive, était le plus sûr des refuges.

L. Favre.



Le Rameau de Sapin

Neuchâtel, le 1^{er} Avril 1874.

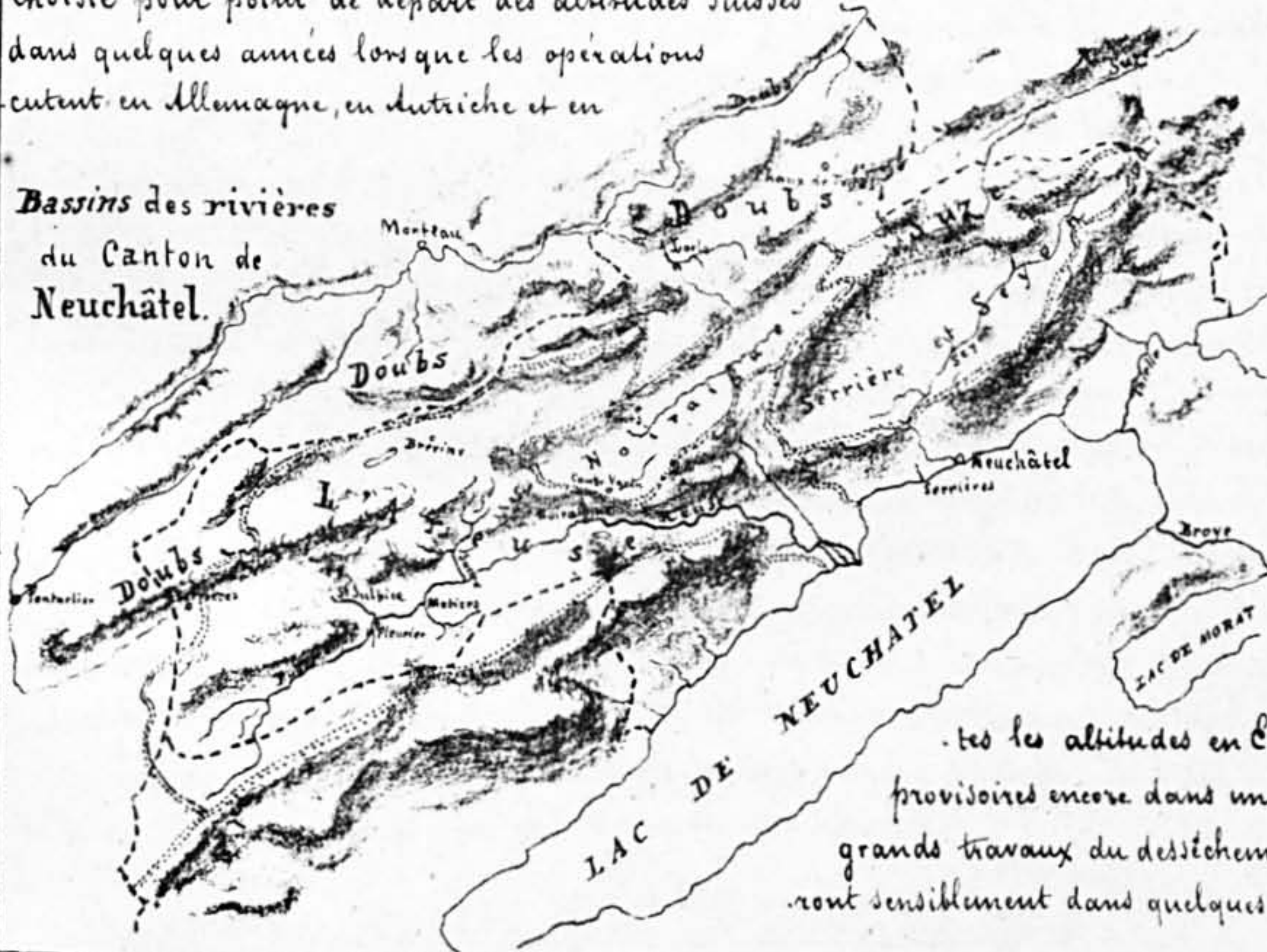
Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 et. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Penitencier à Neuchâtel.

Régime hydrométrique du canton. (Fin).

Il est difficile de calculer exactement la quantité d'eau qui s'écoule de notre pays; car d'un côté nous n'avons pas de mesure pour celle qui s'écoule sur le versant NO dans le bassin du Doubs; et de l'autre côté notre lac, dont nous connaissons le débit, est nourri non seulement par les rivières de notre canton, mais en plus grande partie par les eaux du canton de Yaud et de Fribourg; en effet l'Aruse qui est notre principal affluent, y amène beaucoup moins d'eau que l'Orbe. La contribution de la Broie est indiquée par le fluviomètre à la Sauge comme étant de 17 mètres cubes par seconde. On se fera une idée de la masse énorme d'eau que notre lac envoie par an vers l'Océan, en songeant qu'avec ce débit, il s'écoule par la Thielle 1,639,872,000 mètres cubes par an, ce qui fait donc plus d'un kilomètre cube et demi d'eau.

Enfin la petite carte (page 10) indique les hauteurs moyennes de nos lacs au-dessus du niveau de la mer, en ajoutant en même temps les plus hautes et les plus basses eaux notées jusqu'à présent. Il ne faut pas oublier que ces chiffres ne sont que provisoires en ce sens, que nous ne connaissons jusqu'à présent par notre nivellement de précision que les hauteurs relatives à la Pierre à Niton, qui a été choisie pour point de départ des altitudes suisses dans quelques années lorsque les opérations eurent en Allemagne, en Autriche et en

Bassins des rivières
du Canton de
Neuchâtel.



Car ce ne sera que analogues qui s'exé-
Italie nous auront
reliés à la mer du Nord
à l'Océan atlantique
et à l'Adriatique,
qu'on pourra décider
la question encore obs-
cure de la différence
de niveau des diffé-
rentes mers et qu'on
choisira définitive-
ment le niveau fon-
damental pour tou-

tes les altitudes en Europe. - Ces chiffres sont
provisoires encore dans un autre sens, parce que les
grands travaux du dessèchement des lacs les modifie-
ront sensiblement dans quelques années. Dr. A. d. Hirsch.

Une plante nouvelle pour le Canton.

Puisque le Rameau revit, je m'empresse de remercier ses anciens rédacteurs, en leur assurant ma coopération. J'envoie pour commencer le dessin d'une des plus belles Composées de la Suisse, de l'*Andryala lanata* L. ou *Epervière laineuse* Vill., acclimatée au bord de la route près de St. Aubin par Mr de Buren et que j'ai trouvée en 1866 dans les rochers de Noiraigue, le jour de notre fête de la Courne (10mo

On trouve cette belle plante dans le Valais, près de Sion, de Louèche (ville) de Saxon et sur le Salève, mais très peu répandue. Elle est rare en Suisse; maintenant nous pouvons dire qu'elle appartient aussi au Jura, car dans les rochers entre Noiraigue et la Courne elle est assez abondante pour croire qu'elle n'a pas été acclimatée, car elle se trouve dans des fissures inaccessibles, où elle pourra échapper, espérons-le aux ravages des botanistes extirpeurs.

Elle a la racine assez grosse, des feuilles entières épaisses; celles de la base à peine dentées, couvertes d'un duvet cotonneux, blanchâtre, formé par des poils plumeux et courts. Les tiges et les involucre sont aussi très velues, toute la plante est d'un vert très clair à cause du duvet soyeux. Les fleurs sont d'un beau jaune clair.

Il serait facile de propager cette plante, je l'ai cultivée dans mon jardin.

Je fais bien des vœux pour le Rameau et pour notre société; quant au premier, je crois qu'il devrait devenir, tout en restant l'organe du Club jurassien, l'organe de toutes les sociétés d'utilité publique du Jura, un lien entre les Jurassiens, une feuille semblable, dans un certain sens à l'Alpenpost qui est l'organe du Club alpin, une feuille qui devrait se trouver dans tous les hôtels et pensions de nos montagnes, dont elle annoncerait les avantages sur une feuille particulière. Nous pourrions alors faire plus facilement de la propagande en sa faveur et je crois qu'elle sera reçue et lue avec empressement. J'ai déjà émis cette idée dans l'assemblée du Club à Cravers, l'année dernière. Fleurir en mars 1874.



Andryala lanata L.

Micracium lanatum Vill.

Epervière laineuse.

V. Andree



Le Moineau est-il utile ou nuisible à l'agriculture?

Il y a peut-être une centaine d'années, que les moineaux étaient bannis partout où ils mettaient le pied. Non seulement les agriculteurs dirigeaient leurs fusils contre ces pauvres petits malfaiteurs, mais la loi même les poursuivait. Chaque agriculteur était obligé de livrer tant de têtes de moineaux par arpent. On était donc convaincu que le moineau était un oiseau nuisible; mais tout-à-coup une réaction s'opéra; autant les moineaux avaient été persécutés, autant on les protégea. On croyait être sûr que le moineau était le mangeur de chenilles le plus zélé et qu'il en nourrissait ses petits presque exclusivement. A l'abri de cette protection leur nombre augmenta dans de telles proportions que beaucoup de propriétaires souffrirent des dommages sensibles.

Marius a fait le tableau de l'intelligence, des ruses et de l'effronterie du moineau. Sans se lasser il retourne au lieu d'où il a été chassé, mais en observant toujours la plus extrême prudence. Dans les champs, dans les écuries, dans la maison, partout il moissonne où il n'a pas semé; il prend la première cerise comme la dernière; il picote les meilleures baies de raisins; il arrache de la terre les pois et les autres semences quand à peine on aperçoit les jeunes germes; ce petit friand se permet même de prendre le cœur de l'épi avant qu'il soit mûr. Sa forme n'a rien de noble; ses pieds sont si courts que son corps semble toucher la terre et ses sauts sont disgracieux. Il vole très vite mais sans élégance; son chant qu'il fait entendre par les jours de soleil consiste en sons coupés sans mélodie. Mais on pourrait bien pardonner au moineau ses défauts et ses disgrâces, si son utilité était en proportion des dégâts qu'il commet. — La forme conique de son bec nous montre à quelle classe d'oiseaux il appartient; on trouve dans son estomac plutôt des graines des céréales, du pollen des anthères et des parcelles de feuilles que des débris d'insectes. Il est donc certain que les moineaux ne se font pas faute de dépouiller les arbres de leurs feuilles au printemps. Dans les mois d'avril et de mai, ils ne cherchent pas les chenilles, comme on le croit, mais ils mangent ou gâtent les jeunes fruits à l'état naissant. Cependant il faut reconnaître que dans l'estomac de jeunes moineaux on aperçoit des traces de scarabées, mais ceux-ci loin de causer du dégât sont au contraire très utiles en ce qu'ils détruisent les chenilles, les limaçons etc. Ainsi en mangeant ces scarabées les moineaux ne font pas une bonne œuvre. A la suite de ces expériences on a reconnu que l'utilité des moineaux est de 5% et la perte qu'ils causent de 95%. M. R. Bradley nous dit qu'il faut annuellement au moineau pour sa nourriture au moins 120 litres de grains. Si sur cent habitants il y a 100 moineaux, ce qui est le minimum, il y a dans le canton de Neuchâtel 98552 moineaux qui consomment 118262 boisseaux de grains. En outre quand ils dépouillent les épis de leurs fruits, il tombe toujours beaucoup de grains par terre, ce qui devient une bonne nourriture pour les mulots. Dans un épi il y a peut-être trente grains; l'agriculteur en moissonne au plus la huitième partie, après que les moineaux ont fait leur récolte. Un grand savant anglais disait, il y a cent ans, que celui qui s'oppose à leur multiplication, augmente les récoltes et acquiert un droit à la reconnaissance publique, aussi bien que les plus grands savants et les plus grands hommes d'état.

Neuchâtel, mars 1874.

Emma Weber.

Nous n'avons pas la prétention de décider la question soulevée dans l'article qui précède. Nous appelons l'attention des observateurs et nous les engageons à examiner dès maintenant l'estomac des moineaux, des vieux et des jeunes et de nous faire part des faits qu'ils auront constatés. Ce serait une bonne fortune pour le *Parameau* de pouvoir apporter quelque lumière sur un sujet à l'égard duquel les savants ne sont pas d'accord.

La Rédaction.





Lac de Neuchâtel. (Aux Saars) par A. Bachelin.

Le Rameau de Sapin

Neuchâtel, le 1^{er} Mai 1874.

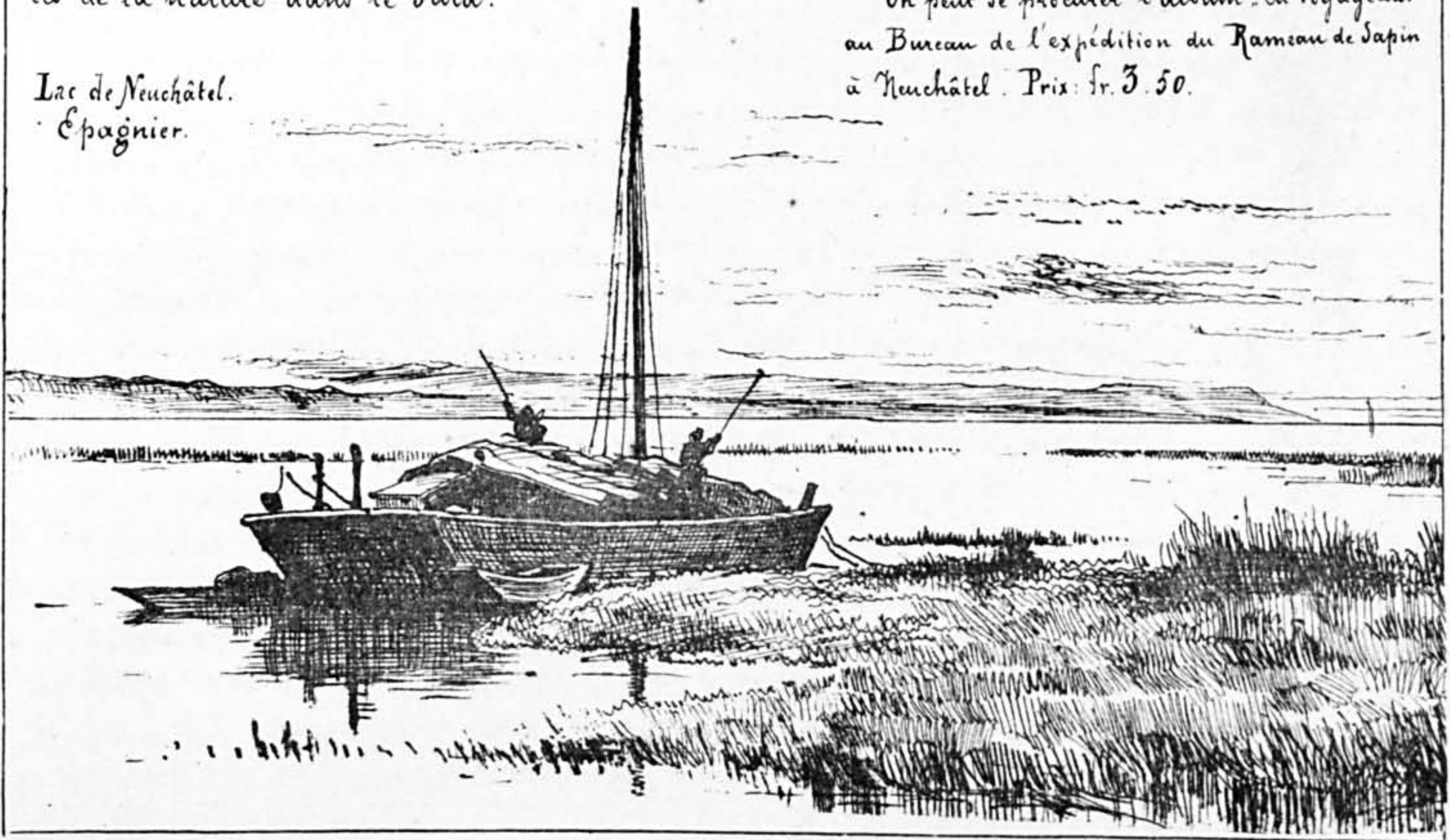
Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et par an, chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Pénitencier à Neuchâtel.

Paysages jurassiques.

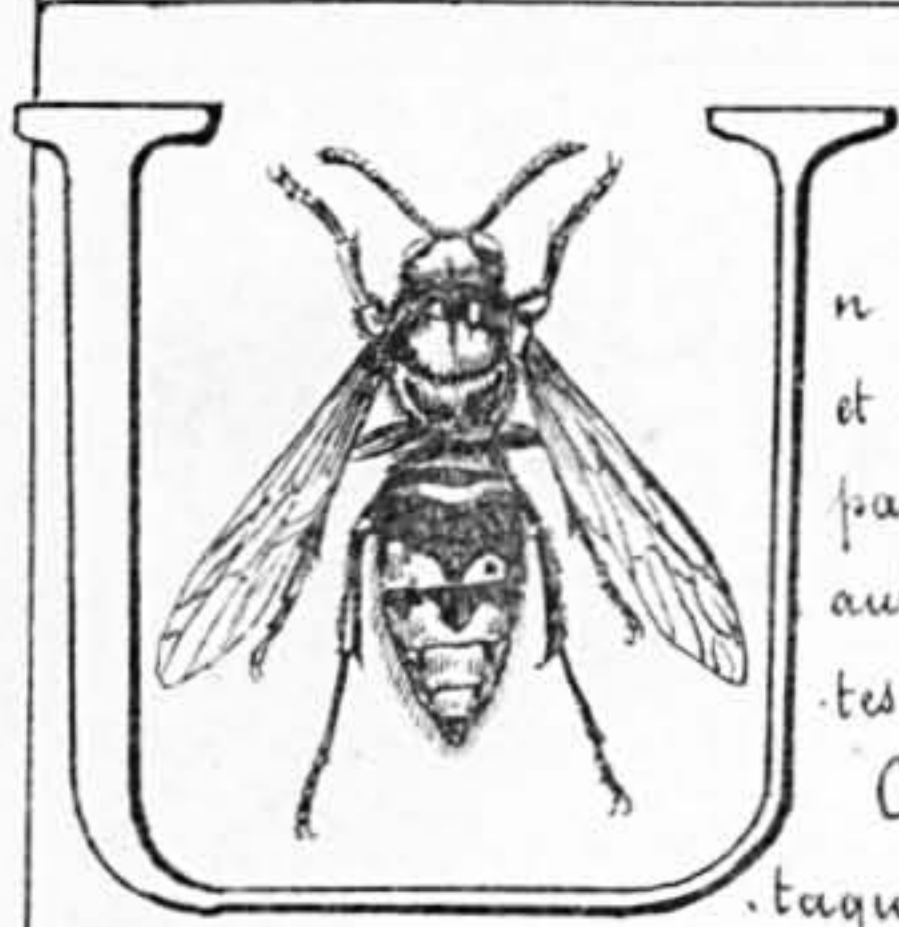
Dans son album, En voyageant notre ami Mr. A. Bachelin a dessiné plusieurs paysages jurassiques. Il accompagne ses charmants croquis des bords du lac de la note suivante: Au lac de Neuchâtel; dit-il, les rives sont plus variées, ici basses, sablonneuses ou vagues et couvertes de roseaux, là bordées de saules et de chênes, là envahies par la culture des vignes et des routes, puis abruptes, rocheuses et couvertes d'arbres séculaires penchés sur les eaux, ici des falaises, des granits erratiques de toute forme semés sur une vaste étendue comme des projectiles lancés par une immense machine de guerre. — Des môles de bois ou de pierre, la plupart ruinés, interrompent la rive, çà et là dans les endroits livrés à la culture. Si nous ne trouvons pas ici la grandeur des lignes alpestres, nous y sommes charmés par un horizon plus large. Les deux croquis que nous publions sont tirés de l'Album que Mr. Bachelin vient de publier. Cette publication qui n'est que le premier volume d'une série de "Notes et croquis" que l'artiste-écrivain se propose de publier, contribuera à développer le goût des excursions et à nous faire apprécier davantage les beautés de la nature dans le Jura.

On peut se procurer l'album "En Voyageant" au Bureau de l'expédition du Rameau de Sapin à Neuchâtel. Prix: fr. 3. 50.

Lac de Neuchâtel.
Épagnier.



Le Frêlon.



n charmant contour, — je crois que c'est Charles Modica — compare le timide et brillant carabe doré au tigre sanguinaire qui ne se repaît que des chairs pantelantes des victimes qu'il vient d'immoler. N'en déplaise au spirituel auteur, le carabe doré joue tout au plus le rôle de hyène parmi les insectes. Le cerf-volant est l'éléphant. Le tigre, c'est sans contredit le frêlon. Comme le tigre, le frêlon est pourvu d'armes puissantes, qui lui permettent d'attaquer sa proie sans danger. Comme le tigre, le frêlon est doué d'un appétit insatiable, et il sait choisir ses victimes. Ce redoutable insecte, qui au Brésil, dit-on, se rend facilement maître des oiseaux-mouches, qu'il va saisir jusque dans le calice des fleurs, est aussi dangereux pour l'homme que pour les animaux. On a vu des enfants succomber à la suite d'une seule piqure de frêlon, et l'on prétend qu'un cheval même peut mourir s'il est attaqué par cinq ou six de ces insectes. — Le frêlon a plusieurs avantages que le tigre n'a pas. Son corps est protégé par une forte cuirasse, et la terre et l'air sont également son domaine. Son odorat est excellent, et ses yeux peuvent voir, pour ainsi dire, de tous les côtés à la fois. Ses mandibules ont, proportion gardée, plus de force que les crocs du tigre et son aiguillon est incomparablement plus meurtrier que les griffes du félin. Heureusement la Nature a borné là les avantages qu'elle a accordés au tigre des insectes. Le vol du frêlon est lourd et le bourdonnement de ses quatre ailes s'entend de loin. En outre le frêlon n'attaque l'homme que lorsque celui-ci menace son repaire. Malheur au bûcheron imprudent qui frappe de sa cognée un arbre creux renfermant un nid de frêlons. Une prompte fuite ne le sauverait peut-être pas toujours. J'ai connu un ouvrier qui avait été atteint en abattant un vieux prunier caverneux. L'aiguillon d'un frêlon avait traversé sa veste de grosse milaine et cependant son bras fut prodigieusement enflé pendant plusieurs jours et sa blessure le fit cruellement souffrir. — Avant de parler de l'admirable industrie des frêlons, qui avec mesdames les guêpes, ses méchantes cousines, sont les inventeurs du papier de bois, avant de décrire leur sollicitude pour leurs petits et le bouillant courage avec lequel ils les défendent, qu'il me soit permis de raconter comment j'ai été amené à faire plus particulièrement connaissance avec ces insectes, et comment, bien malgré moi, je vous assure, j'ai dû attaquer un de leurs nids. — Un jour je trouvais devant l'une de mes ruches un énorme frêlon expirant, environné d'une multitude d'abeilles mortes. Je pus conjecturer ce qui s'était passé entre le tigre — pardon, le frêlon, — et mes insectes chéris. C'était au mois de juin; des festons d'abeilles, forcées par la grande chaleur à quitter leurs rayons, étaient suspendus aux tabliers de chaque ruche. Le frêlon, avec sa hardiesse et sa férocité habituelles, s'était sans doute jeté dans le groupe, et il avait, après un long combat, succombé aux attaques réitérées des valeureuses abeilles. Peu de jours après, je pus vérifier ce qu'il y avait de fondé dans mes suppositions. Je vis tout à coup un frêlon, fondre sur des abeilles à l'entrée d'une ruche, ce qui occasionna un grand tumulte. J'allais intervenir, et écraser le brigand, mais celui-ci, trouvant sans doute trop de résistance chez ses victimes favorites, s'envola pour aller chercher ailleurs une proie plus facile. — Cette année-là, les frêlons pullulèrent. Il devait y avoir plusieurs de leurs nids dans le voisinage, et je résolus de les détruire, car ces insectes devenaient chaque jour plus nombreux et dévoraient une quantité considérable d'abeilles.

Les prunes étaient abondantes, et l'on en séchait beaucoup sur des planches exposées au soleil. Le parfum agréable qui s'en exhalait, et le suc mielleux que ces fruits contiennent en abondance, attiraient une foule de mouches de toute espèce, qui enveloppaient les planches de leurs essaims bruyants. Les guêpes s'y rendaient en foule; de splendides papillons, surtout des Paons de jour, des Vulcains et des Morios, venaient plonger leur trompe dans le suc délicieux. Les abeilles étaient aussi nombreuses, si bien que cette année là, il ne nous resta guère des prunes que la peau. Les abeilles, gibier favori des frelons, ne manquaient pas d'attirer ceux-ci. Ils vinrent donc, et en grand nombre; je fus témoin plus d'une fois de leur force et de leur agilité. Le frelon venait directement se poser sur une des planches, courait rapidement par-dessus les prunes, fondait sur une malheureuse abeille, tout occupée à sucer l'un des fruits, et en une seconde le drame était achevé. L'aiguillon du frelon se plongeait dans le ventre de l'abeille, ses mandibules la coupaient en deux à la jonction du corselet et de l'abdomen, puis sur place, le frelon la dévorait; quelquefois il s'envolait, emportant avec lui, serrées dans ses puissantes mandibules, une partie du corps de sa victime. — De tels spectacles étaient trop pénibles pour un apiphile, et je résolus d'y mettre fin.



Ch. Guillaume
d'après nature

(La suite prochainement).

George Guillaume, fils.

Avis important. Diminution des oiseaux de chant.

Nous devons constater avec regret que le nombre des oiseaux de chant diminue d'année en année au Val de Gravers. Il y a vingt à trente ans, le nombre des nids d'oiseaux du printemps était encore très considérable; les fauvettes, les linottes, les pivots, les merles, les grives nichaient en abondance dans nos côtes, aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Nous avons encore les oiseaux du village, des pinsons, des moineaux, des mésanges, en été, les hirondelles :: ces oiseaux échappent à leurs ennemis soit par leur agilité ou par la proximité de l'homme, tandis que les oiseaux de la forêt deviennent de plus en plus la proie des faucons, des éperviers et surtout des crécerelles. Nos rochers de Fleuvier, de St Sulpice, de Longeaigue, de Noirvaux, de Chasseron, du Creux du Dan, de Noiraigue et de la Tourne sont habités par une quantité étonnante de Crécerelles et pour nourrir toute cette bande de voleurs, il faut des victimes en proportion. Une crécerelle mange peut-être 20 à 25 oiseaux par semaine, s'il y en a 200 dans notre pays seulement, cela ferait 5000 petits oiseaux par semaine. N'admettons que la moitié, c'est une perte très grande et je crois qu'il serait nécessaire de mettre les faucons et les pies à prix, comme les bêtes féroces. Il faut que l'homme évite de contrarier les lois qui maintiennent l'équilibre de notre existence et c'est un devoir pour nous tous d'agir avec vigueur et persévérance en faveur des influences salutaires et heureuses que peuvent avoir les petites causes pour la grande et universelle harmonie. Nous aimerions entendre nos collègues sur cette question et savoir si la diminution des petits oiseaux et l'augmentation des oiseaux de proie est aussi observée ailleurs et quels seraient les moyens (outre les nids artificiels dont le Rameau a déjà parlé) de remédier au mal signalé.

J. Andrae.

Nous partageons les idées qui viennent d'être émises et en attendant meilleur avis nous conseillons aux propriétaires de border de haies vives leurs prés et leurs champs et de laisser subsister quelques vieux arbres dans les vergers et dans les forêts et un certain nombre de trous dans les murs. De cette manière on offrirait déjà bien des refuges aux petits oiseaux que l'on veut protéger.

La Rédaction.



Recensement des oiseaux de chambre domestiques.

Un nombre de jeunes membres du Club jurassien nous demandent de leur indiquer des sujets d'étude, nouveaux et intéressants qui n'exigent pas le secours de livres scientifiques. En voici un qui ne leur coûtera que la peine de se présenter poliment dans toutes les maisons de la localité qu'ils habitent et de demander à leurs concitoyens s'ils possèdent des oiseaux en cage. Dans le cas affirmatif les recenseurs prieront l'amatour d'oiseaux de les leur montrer et alors ils noteront sur leur registre le nombre, le genre et les variétés d'oiseaux en cage ou en volière. De cette manière nous arriverons à savoir le nombre d'oiseaux de chambre domestiques qui existent dans notre canton. Nous sommes persuadés que les entretiens, qui ne manqueront pas d'avoir lieu sur les mœurs des oiseaux, sur leurs instincts etc engageront les jeunes clubistes à nous envoyer pour le Rameau de Sapin les observations et les communications qu'ils auront ainsi recueillies.

Dr. G.

Arachnologie. M. le prof. Lebert s'occupe depuis plusieurs années de l'étude des araignées suisses; il espère pouvoir bientôt publier une Arachnologie helvétique, qui comblera une lacune très regrettable dans les bibliothèques zoologiques suisses. Mais il lui manque les araignées du Jura. Si quelques personnes habitant la région jurassienne étaient disposées à l'aider dans ce travail soit en faisant des observations sur les araignées vivantes, soit en collectant les araignées du Jura, nous les inviterions à s'adresser au soussigné qui les mettra en relation avec M. Lebert. Celui-ci donnera alors les directions et les conseils nécessaires pour l'étude et la collection des animaux en question. Morges. Avril 1874.

Prof. Dr F. A. Forel.

Le Mois de Mai.

Beau mois de Mai, chaque matin, Des forêts tu fais la toilette, Tu viens mettre une verte aigrette À chaque branche de sapin.	Et les papillons! quand on frasse Dans les prés et le trèfle en fleurs, Un nuage aux vives couleurs Soudain s'élève et vous fait place.	O forêts que le soleil dore, Lac où rit la splendeur des cieux, Nids dont les chants mélodieux Font résonner l'écho sonore,
--	--	--

Le fraisier fleurit et dans l'ombre Le muguet à l'abri du vent Entrouvre ses grelots d'argent Trésor embaumé du bois sombre.	Bleus et jaunes, rouges et blancs, Les voilà tous, de la prairie Ils assiègent l'herbe fleurie Ou vont raser l'eau des étangs.	Quoi! le Temps rapide et jaloux En vous glaçant de son haleine, Briserait la coupe encor pleine, Qui vous offre un nectar si doux?
---	---	---

Les chênes et les châtaigniers Se parent d'un naissant feuillage, La brise effeuille à son passage La fleur blanche des cerisiers.	Et jusqu'à la nue, ils s'élancent, Le bois pour eux est trop obscur, Ils se poursuivent dans l'azur Où les doux zéphirs les balancent!	Non, ta jeunesse est immortelle, La mort te laisse sans effroi, La force qui fermente en toi, O Nature, est toujours nouvelle!
---	---	---

-Entre ses rives de gazon, J'aime à voir l'onde transparente Entrainant la neige odorante Qui tombe de chaque buisson.	La sève bout et fend l'écorce, Le vent commence à sembrader, Et sans craindre de s'épuiser La vie éclate dans sa force!	Murmurez, fontaines, ruisseaux, O bois, frémissez! chaque aurore Viendra vous embellir encore! Sans crainte aimez, chantez, oiseaux!
---	--	---

Couvret, Mai 1874

Amélie Pernod.

Le Rameau de Sapin

Neuchâtel, le 1^{er} Juin 1874.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et par an, chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Penitencier à Neuchâtel

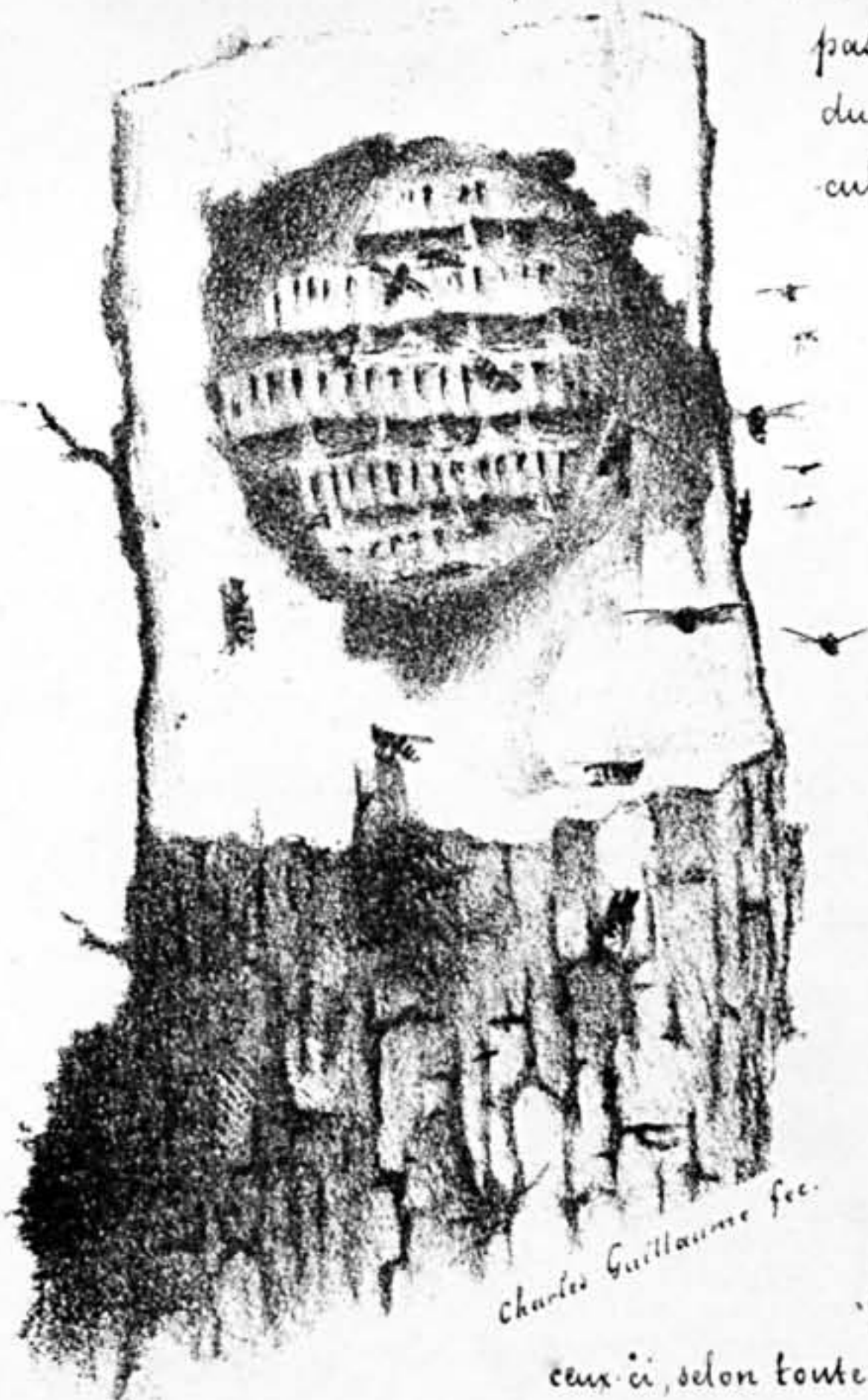
Le frêlon. (Suite)

Je ne tardai pas, en effet, à découvrir à quelque distance de chez moi, un nid considérable de frêlons. Ces insectes avaient élu domicile dans le tronc vermoulu d'un des vieux chênes du Mail promenade favorite des habitants de Neuchâtel, et la proximité de cet arbre dangereux, situé au bord d'un sentier très fréquenté par les promeneurs, m'engagea à ne pas différer ma vengeance. J'ai dit plus haut que le frêlon, fort heureusement pour l'homme, est d'un caractère assez pacifique, et je pus me poster sans danger à deux pas du vieux chêne, et examiner à mon aise les allées et venues des habitants du nid. On entendait sortir des flancs caverneux de l'arbre, plusieurs fois séculaire, un grondement formidable, et à l'entrée du nid, postés en sentinelle au bord du trou qu'ils occupaient, veillaient trois ou quatre énormes frêlons, ils suivaient avec attention tous mes mouvements, prêts à s'élançer sur moi à la première démonstration hostile. Au va et vient des insectes qui entraient et sortaient à chaque instant, je jugeai que le nid contenait au moins cinq cents frêlons. C'est du reste le chiffre qu'atteint ordinairement en automne la population de leurs nids, surtout lorsque le printemps a été favorable et que les fruits abondent. Il fallait donc user de précautions avec des adversaires aussi nombreux que dangereux, et n'attaquer leur forteresse qu'avec la plus grande prudence.

Dès le même soir, je préparai une espèce de mortier, qui devait me servir à boucher hermétiquement l'ouverture par laquelle entraient et sortaient les frêlons. Cette ouverture était assez grande pour que j'y pusse passer la main et j'espérais, grâce à mon mortier, la fermer de manière à nuire les habitants du nid. J'attendis prudemment jusqu'à neuf heures du soir, puis, muni d'une espèce de capuchon en gaze bleue destiné à me défendre contre les piqûres de mes abeilles, je me rendis auprès du chêne qui renfermait les frêlons,

ceux-ci, selon toute probabilité, de même que les bourdons, les guêpes, les abeilles et la plupart des hyménoptères, devaient être livrés depuis longtemps au repos, et plongés dans la plus parfaite sécurité.

La soirée était magnifique. La lune éclairait de sa douce lumière le feuillage déjà jaunissant des arbres du Mail. Un rouge-gorge chantait mélancoliquement sur la plus haute branche d'un grand chêne, et les grillons faisaient entendre sans interruption leur infatigable cri-cri. Des essaims d'insectes ailés, sans doute de pauvres éphémères, bourdonnaient encore en gais tourbillons, sans souci de leur fin prochaine. En un mot, c'était une de ces splendides nuits de la fin d'août, alors que l'été n'est pas encore passé, et que l'automne n'est pas encore apparu.



Je m'avancai résolument du côté du nid; il y avait du reste peu de courage à attaquer une population endormie. Cependant, arrivé à quelques pas du vieux chêne, je m'arrêtai: un singulier bourdonnement vint frapper mon oreille; puis tout à coup j'entendis le vol d'un frelon, qui vint effleurer mon visage; à ma grande surprise, plusieurs autres frelons, à quelques secondes d'intervalle, passèrent rapidement auprès de moi. Les habitants du nid travaillaient comme en plein midi, et je pus, grâce à la clarté que répandait la lune, suivre du regard plusieurs d'entre eux, qui sortaient avec précipitation de leur demeure, et s'envolaient par delà les grands arbres de la forêt. C'était un fait nouveau pour moi. Depuis lors, j'ai revu des nids de frelons, et j'ai pu constater que, dans les nuits où le ciel était couvert et malgré l'obscurité, ces laborieux insectes n'avaient pas discontinué leur travail.

Cependant, après avoir hésité un instant, je revêtis mon capuchon de gaze, et m'avancant à un pas du nid, j'appliquai rapidement sur l'ouverture plusieurs poignées de mortier. Puis je m'effacai derrière l'arbre en toute hâte, car mon mouvement, malgré toute la promptitude que j'y pus mettre, avait été remarqué des sentinelles postées au bord du trou, et l'une d'elle s'était précipitée sur moi. Je sentis un léger choc contre mon chapeau, mais je ne fus pas atteint. Le frelon est moins intelligent que l'abeille, et il ne poursuit pas sa vengeance avec la ténacité des guêpes, qui s'acharnent souvent après leurs ennemis et le chassent pendant l'espace de plusieurs cents pas. — Je restai un instant complètement immobile auprès de l'arbre; tout à coup il se fit dans le nid une grande rumeur; les frelons ne pouvaient plus sortir de leur retraite; ceux qui revenaient de butiner, et leur nombre s'accroissait à chaque instant, trouvant l'ouverture obstruée, voletaient çà et là, décrivant autour de moi des cercles menaçants. Je battis prudemment en retraite, tout en me promettant bien de revenir le jour suivant pour juger du succès de mon entreprise.

Malheureusement, le lendemain, tout était à recommencer. Les frelons avaient enlevé tout le mortier qui gênait leur passage, et travaillaient avec activité, sans paraître se douter le moins du monde du danger qu'ils avaient couru. Seulement il me parut que les sentinelles qui gardaient l'ouverture du nid avaient été renforcées et qu'elles redoublaient de vigilance.

Enveloppe d'un
nid de frelons.



— Deux jours après, je revins auprès du nid, porteur de deux larges morceaux de ce papier soufré, dont on se sert pour bran-
ter les tonneaux. Je les allumai simultanément, et les glis-
sai dans la cavité; un désordre effrayant s'ensuivit, et une quantité de frelons sortirent tumultueuse-
ment du nid. Peine inutile. Quelques-uns de ces insectes furent probablement asphyxiés, mais la masse de la population ne tarda pas à reprendre son travail un instant interrompu.

J'abandonnai alors mes tentatives, et ce ne fut qu'à la fin de l'automne que je retournai vers le vieux chêne. Les nuits étaient déjà d'une extrême fraîcheur, et les frelons diminuaient à vue d'œil. Vint enfin une bonne gelée, et le nid perdit son dernier défenseur. — Je pus alors m'en procurer divers fragments, et examiner la construction des gâteaux où avaient été élevés les redoutables hyménoptères. Chacun sait que le nid des frelons affecte la forme d'une boule, de même que celui de la guêpe commune, qui vit sous terre, et dont la population s'élève parfois à plus de cinq mille habitants. L'enveloppe qui entoure le nid du frelon est composée d'une pâte de bois jaune, ou brune, quelquefois rougeâtre, beaucoup plus friable que celle qui compose les nids des autres espèces de guêpes, et l'on reconnaît fort bien, en en examinant de près un fragment, le travail de chaque insecte, et la grande diversité de bois dont les frelons se sont servis. (La fin au prochain numéro).

G. Guillaume, fils.

Une Clavaire géante.



La figure ci-jointe ne représente ni une éponge, ni une herbe marine, ni un polypier quelconque, mais tout simplement un hôte de nos forêts, un champignon, une clavaire géante.

Tous les amateurs de ces végétaux se souviennent avec un plaisir mêlé de regret de l'automne de 1872, qui fut extrêmement favorable à la végétation des champignons. Le sujet représenté ici est précisément un produit de l'automne en question; il a été trouvé à peu de distance de Morteau, du côté des Sarrasins. Il pesait huit livres et avait un diamètre de douze décimètres. - Nous devons à l'obligeance de Mr. le professeur Louis Favre les détails suivants sur cet intéressant cryptogame: Le genre *Clavaria* (Clavaire) vulgairement Chevette, comprend chez nous plusieurs espèces, toutes comestibles, mais en général assez indigestes et peu savoureuses; celle qui fait le sujet de cet article atteint souvent des dimensions remarquables, puisqu'on en a trouvé qui pesaient de 20 à 25 livres. Elle se distingue de ses congénères par ses ramifications, qui au lieu d'être arrondies comme dans la Clavaire dorée, par exemple, sont aplaties et ont l'apparence d'une membrane plus ou moins lobée et ondulée, délicate, d'un beau blanc et non sans analogie avec une toison de mouton; en outre, elle ne croît pas en société. De Candolle l'a baptisée *Clavaria crispa* (Clavaire crépue); on l'appelle aujourd'hui *Sparassis crispa*. (Bulletin de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel. Année 1870). Locle.

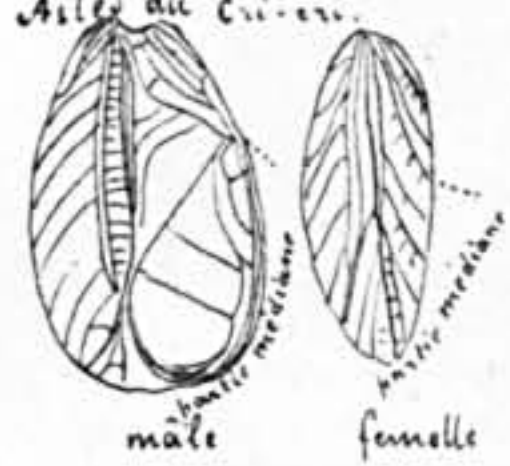
J. Dubied.

Les chants des sauterelles.



Peu de personnes distinguent les différents cris des insectes, quoi que pourtant, ils ne soient ni si variés, ni si compliqués que les chants des oiseaux; mais leur étude présente des difficultés. Voici quelques observations sur les chants des sauterelles. Les sauterelles (les mâles seuls, sauf quelques exceptions) crient de quatre manières différentes: 1° en frottant la base de l'un des élytres sur l'autre, employant à cet effet, les nervures placées au travers de la partie médiane

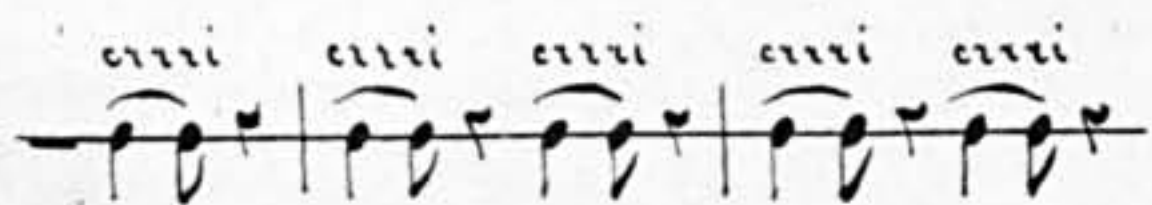
de l'aile. 2° d'une manière semblable, mais se servant des rides de la partie interne de l'aile. 3° en



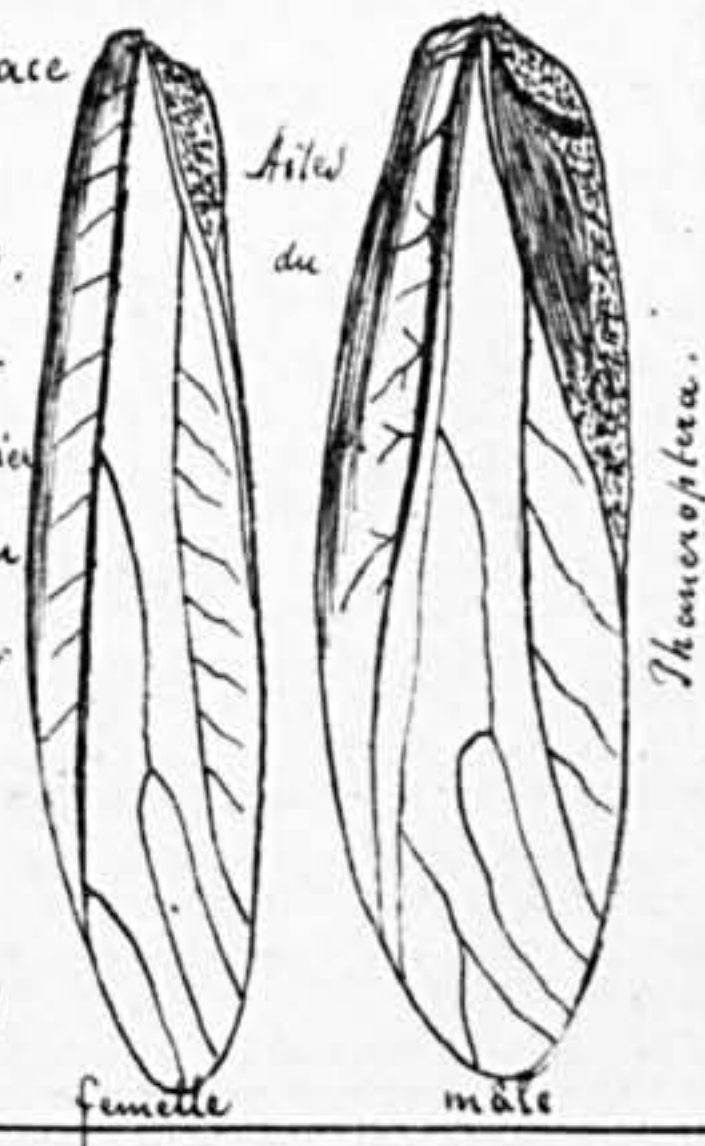
frottant la face interne des pattes postérieures contre la surface externe des élytres. 4° en frottant la surface supérieure du bord antérieur des ailes et la surface inférieure des élytres. Les insectes qui emploient la quatrième méthode se font enten-

dre en volant, les autres lorsqu'ils sont au repos. - Au premier groupe appartiennent les Cri-cri; au 2^{me} les sauterelles vertes ou longicornes; au 3^{me} et au 4^{me} certaines espèces de sauterelles curvicornes et essentiellement sauteuses.

Le chant du Cri-cri proprement dit, est cri-cri articulé avec une rapidité



plus ou moins grande; celui du *Mernobius vittatus* peut être exprimé



par *l-l-l-l*. La note est fortement trillée et dure tantôt plus, tantôt moins de temps. L'*Oecanthus niveus* se trouve en septembre et octobre sur les feuilles des buissons ou des arbres à basses tiges. Il fait entendre une note uniforme et très aigue. — 2^m groupe. Sauterelles vertes ou longicornes. Comme les cri-cri, elles chantent de jour et de nuit, mais contrairement à ces derniers leur chant diurne diffère du nocturne. Le *Phaneroptera curvicauda* préfère chanter la nuit. De jour son chant ressemble à *bxrwi*, de nuit c'est une répétition (ordinairement huit fois) d'un son tel que *tchrw*. — 3^m et 4^m groupes. Sauterelles curvicornes.

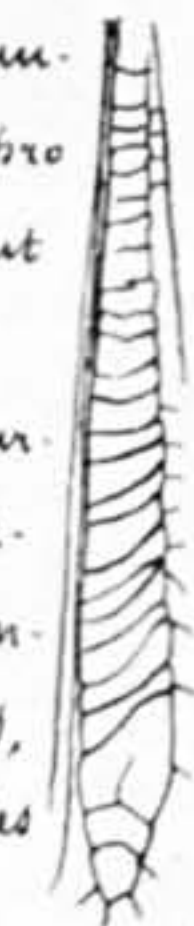


mâle
femelle
aile d'une sauterelle
curvicorne

L'organe de stridulation des sauterelles curvicornes est d'un caractère tout différent de celui des sauterelles vertes. Un grand nombre d'espèces ne chantent que de jour. Il y en a qui produisent six notes par seconde, d'autres qui dans l'espace de trois secondes font entendre neuf à douze notes plus lentes à l'ombre qu'au soleil.

Les sauterelles qui en volant errent, par le contact des ailes et des élytres appartiennent pour la plupart au genre *Oedipoda*, plusieurs d'entre elles ont les ailes ornées de brillantes couleurs. Quelques espèces produisent un bruit uniforme et prolongé pendant toute la durée de leur vol direct; d'autres, ne crient qu'à intervalles, et semblent ne le faire qu'à volonté. Le vol des dernières est moins soutenu, elles le changent parfois de direction, en jetant un cri court et perçant.

Cécile Jeanjaquet.



Stridulation
d'une sauterelle

En remerciant notre aimable collaboratrice, nous la prions de bien vouloir continuer ses intéressantes observations sur le chant des insectes et de nous donner plus tard la mélodie du chant des espèces les plus communes, comme elle l'a fait pour la chanson du cri-cri. Cette prière s'adresse aussi à tous les membres du club jurassien et surtout à nos lectrices qui sont musiciennes.

La Rédaction.



Question. On nous demande si dans notre canton l'apiculture est de nos jours plus négligée qu'autrefois. Les jeunes membres du Club jurassien voudront bien consulter les tableaux de statistique publiés depuis 1818 et répondre à la question qui est posée. Une gravure sera envoyée à ceux qui s'occuperaient de ce travail. La Rédaction.

Nous mettons également au concours la statistique comparée du bétail dans le canton de Neuchâtel. Les chiffres devront comprendre des périodes décennales et indiquer le nombre des bêtes à cornes, des chevaux, des ânes, des moutons, des chèvres et des porcs par kilomètres carrés et par 100 âmes de population. La R.

Ornithologie. Le Conseil d'Etat continuant à encourager les efforts des membres du Club jurassien, a accordé un permis de chasse ornithologique à notre ami Mr. le Dr. Paul Douga. Celui-ci nous écrit que dernièrement des pêcheurs sont venus le chercher pour tirer une pie-de-mer, autrement dit un 'huîtreur', oiseau fort rare et précieux pour une collection d'oiseaux du bassin de notre lac. Quoique l'animal fût posé sur un bloc ératique émergeant de l'eau devant les falaises de Marin, l'habile chasseur l'a tué d'un coup de canardière. La R.

Un nouveau but d'excursion dans le Val-de-Travers. Nous apprenons que, grâce au dévouement et à l'esprit généreux qui anime les membres de la Société du Musée de Fleurier, la gorge pittoresque de la Jonetta Raisse, derrière le vieux château de Motiers est maintenant accessible et que cette promenade peut être conseillée même aux Dames et aux enfants. Un sentier habilement tracé dans la gorge étroite, ombragé et tenant compte des cascades, conduit, en prenant la grotte de Motiers comme point de départ, en une heure au sommet de la montagne. Comme on nous a promis une description illustrée de ce charmant site, nous nous bornons aujourd'hui à remercier la Société du Musée de Fleurier au nom des amis de la nature jurassien.

La Rédaction.

Le Rameau de Sapin

Neuchâtel, le 1^{er} Juillet 1874.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et par an chez Mr. le Dr. Guillaume direct. du Pénitencier à Neuchâtel.

Le frêlon. (Fin).

Les frêlons choisissent d'ordinaire et de préférence les cavités des vieux arbres pour y placer leurs nids et ils doivent avoir souvent des altercations fort piquantes avec messieurs les étourneaux, qui ne nichent guère aussi que dans les trous des arbres. Cependant on peut trouver des nids de frêlons dans d'autres endroits bien abrités, tels que granges, hangars, et quelquefois dans des crevasses de rochers ou de murailles lizardiées. J'en ai même découvert un, il y a quelques années, dans mon rucher. La femelle seule habitante du nid lorsque je le découvris (c'était au commencement d'avril) avait eu l'impudence de jeter les fondements de sa colonie dans une vieille ruche vide, et cette ruche était placée entre deux autres ruches très peuplées d'abeilles. Les futurs habitants du nid, si je ne l'avais détruit, n'auraient pas eu grande peine plus tard à se procurer leur gibier favori. Le nid était à peine ébauché, et se composait d'un rudiment d'enveloppe, et d'un petit gâteau ou rayon de 7 à 8 cellules, qui toutes contenaient des œufs ou de jeunes larves. La femelle était alors tout à la fois architecte, mère et nourrice.

Lorsque les choses suivent leur cours régulier, les premières larves élevées par la mère et qui sont des larves d'ouvrières, ne tardent pas à atteindre leur complet développement. Leur corps vermiforme, sans pattes, avec une tête munie de fortes mandibules, remplit alors totalement la cellule dans laquelle elles ont été élevées; il faut sans doute bien des pauvres abeilles pour nourrir et mener à bien l'éducation de ce hideux ver blanc, qui doit lui-même en dévorer plus tard une si grande quantité. — Le jour vient donc enfin où la larve gloutonne, bien repue est prête à se transformer en nymphe. Elle file un couvercle soyeux, qui doit fermer hermétiquement son alvéole et il est facile, pendant les premières heures de son travail, alors que ce couvercle est encore transparent, de suivre tous les mouvements de la larve, et les curieux balancements de sa tête, qui décrit, à mesure qu'elle file, des cercles sans nombre. Quelques jours se passent, et ce ver informe et inoffensif a subi une transformation complète. La cellule s'ouvre et il en sort un frêlon parfait. Il est encore faible, humide. Mais ses ailes se séchent promptement, et dès le lendemain il s'élance dans les airs pour commencer sa vie de rapines, ou aider la mère dans ses travaux de construction, ou bien encore dans les soins qu'elle donne aux jeunes larves.

Dès lors le nid augmente rapidement en volume et la population s'accroît prodigieusement. Chaque jour naissent de nouveaux frêlons, qui se partagent la besogne, car maintenant la mère, tout occupée de sa ponte, ne sort plus du nid. Les uns chassent à outrance, pour leur propre nourriture et celle des larves qu'ils soignent avec une sollicitude remarquable, et qu'ils défendent courageusement. On en voit d'autres, surtout au printemps, qui vont se poser sur une vieille palissade vermoulue, ou sur un morceau de bois pourri, et là, grattant les fibres avec leurs fortes mandibules, ils les enlèvent et les réunissent en boule. On entend de fort loin le bruit que font les frêlons occupés à cette opération; lorsqu'ils jugent leur boule assez volumineuse, ils l'emportent dans leur nid; elle est alors délayée, étendue, et forme la matière

qui servira à la construction des gâteaux ou des enveloppes qui entourent et protègent le nid.

Ces gâteaux ou rayons sont placés horizontalement les uns au-dessus des autres, et reliés et soutenus par des colonnades ou des piliers, ils ont au côté inférieur un seul rang de cellules verticales, de sorte que les larves sont placées la tête en bas. Cette position n'est cependant pas indispensable à leur accroissement, car j'en ai élevé un certain nombre pendant bien des jours, en les nourrissant avec du jus de prunes Reine-Claude et cela pendant que les larves étaient dans une position inverse c'est à dire la tête en haut.

Si le temps est favorable je le répète le nid prend de grandes proportions, si au contraire le printemps a été tardif, froid ou humide, et si l'automne arrive de bonne heure avec ses brouillards et ses nuits fraîches, le nid n'a qu'une faible population, les frêlons dépérissent, poussés par la famine, après avoir fait une dernière chasse aux mouches et aux abeilles qui butinent sur le lierre en fleurs, ils procèdent à une cruelle exécution. Les larves, objet jusqu'alors de tous leurs soins sont arrachées de leurs cellules et dévorées; les mâles, dépourvus d'aiguillon et incapables de travailler, périssent de misère, et le reste de la population ne tarde pas à succomber à son tour. Mais lorsque l'année a été favorable aux frêlons, la population du nid se compte en automne par centaines. Dès la fin de l'été, la mère se met à pondre des œufs qui produisent des mâles et des femelles. Ce sont ces dernières qui sont destinées à fonder de nouvelles colonies au printemps suivant; elles seules survivent aux froids rigoureux qui anéantit tous les autres frêlons. Cachées ou enfouies dans une retraite qu'elles se choisissent probablement d'avance, elles passent l'hiver dans une complète immobilité, et ne reparaisent qu'au printemps; si deux femelles se rencontrent alors elles se livrent de furieux combats; plusieurs d'entr'elles, fort heureusement, périssent par suite de retour de froids; les autres fondent une nouvelle colonie.

C'est ici le moment de se demander s'il n'y aurait pas lieu d'organiser, dans les pays de vignobles et dans ceux où l'on élève beaucoup d'arbres fruitiers, une chasse générale aux femelles de guêpes et de frêlons qui apparaissent chaque printemps, et dont les colonies futures causent en automne un préjudice si considérable aux raisins, aux meilleures prunes, aux plus belles poires, sans parler des accidents, quelquefois mortels, qui arrivent chaque année. Ces femelles, tout occupées à chercher un emplacement convenable pour leur nid sont inoffensives, et l'on pourrait facilement s'en emparer avec un filet à papillon, ou au moyen d'appâts, tels que miels ou sirops, qu'on étendrait sur des planches au soleil. On accorde des primes pour la destruction des hannetons. Pourquoi les propriétaires ne s'entendraient-ils pas entre eux pour donner une légère rémunération aux jeunes gens qui leur présenteraient, chaque printemps, un certain nombre de femelles, guêpes ou frêlons? On diminuerait ainsi facilement le nombre de ces nids aussi redoutables pour nos vies que pour nos fruits, sur lesquels ils prélèvent chaque automne un si lourd tribut.

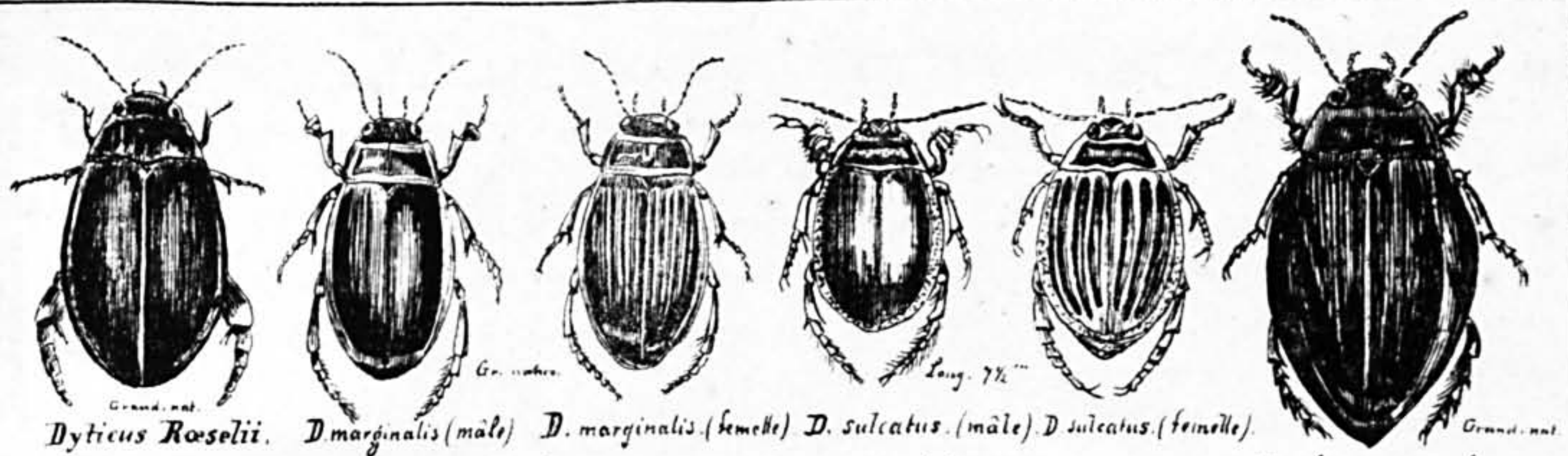
G. Guillaume fils.

Neuchâtel Juin 1874.

Pêche miraculeuse sur le Doubs. Mr. H. F. Ducommun et ses amis, les Bonneurs ont pris, au mois d'Avril passé, d'un seul coup de filet 40 livres de poisson (brème). Nous reviendrons sur cette pêche et sur les poissons du Doubs en rendant compte d'une visite faite à la Maison-Montieur et à ses hôtes aimables, qui ont fait de ce pittoresque endroit un des séjours les plus ravissants du Jura neuchâtelois.

Une truite géante a été pêchée à la même époque dans le lac de Biemme par Hans Kopp, l'un des célèbres pêcheurs d'antiquités lacustres. Cette truite pesait 36 lb et mesurait en longueur 99 centimètres. A cette date des pêcheurs prirent dans le même lac d'un seul coup de filet 5 à 600 palées. La F.





Dytiscus Roeselii. *D. marginalis* (mâle) *D. marginalis* (femelle) *D. sulcatus* (mâle) *D. sulcatus* (femelle) *D. latissimus* L.

Coléoptères aquatiques.

Tandis que la flore de notre canton a été très bien étudiée, une partie de sa faune a été négligée, de sorte qu'il reste encore à nos jeunes naturalistes un vaste champ à exploiter. Les coléoptères du Jura ne sont qu'imparfaitement connus et leur distribution géographique reste encore à déterminer. Nous proposons aux membres du Club jurassien qui ont un goût spécial pour l'entomologie de s'occuper exclusivement pendant cet été et surtout pendant les vacances des Coléoptères aquatiques, c.à.d. des insectes que Mr. le professeur O. Heer, dans sa Fauna coleopterorum helvetica, a compris dans les deux classes Hydrocantharida et Gyrinida et dont nous donnons les types dans les dessins qui encadrent cette page. Ces insectes carnassiers se rencontrent pendant la belle saison et surtout en automne dans les eaux dormantes, dans l'eau des fossés des marais, des étangs et des vases bassins de fontaine. Pour la chasse de ces insectes il suffit d'un filet de toile et d'un flacon à large ouverture rempli d'esprit de vin ou de sciure de bois imbibée d'essence de térébenthine. Il importe de noter avec soin le lieu où on a fait la capture de chaque insecte et la date de la chasse. Comme la détermination des espèces offre des difficultés dans le début et que l'édition du livre de Mr Heer est épuisée, nous offrons de faire déterminer les coléoptères aquatiques qui nous seront envoyés. Nous recommandons pour l'envoi de mettre les insectes dans une boîte remplie de sciure de bois et de faire l'expédition de suite après chaque excursion. Nous espérons recevoir de nombreux envois du Val de Travers, du Val de Ruz et des Montagnes et être à même de publier dans le courant de l'hiver prochain un premier catalogue des Hydrocanthares du Jura neuchâtelois et la liste de nos jeunes entomologistes qui contribueront ainsi au progrès de la science et au développement des Musées scolaires.



Colymbetes fuscus



Colymbetes notatus



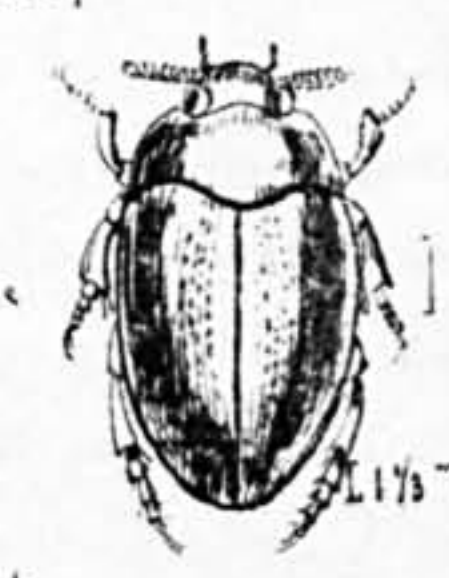
C. Grapii



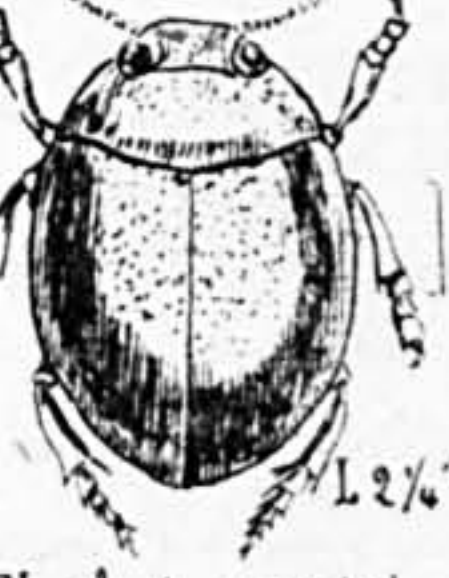
C. ater



Saccophilus minutus



Noierus crassicornis



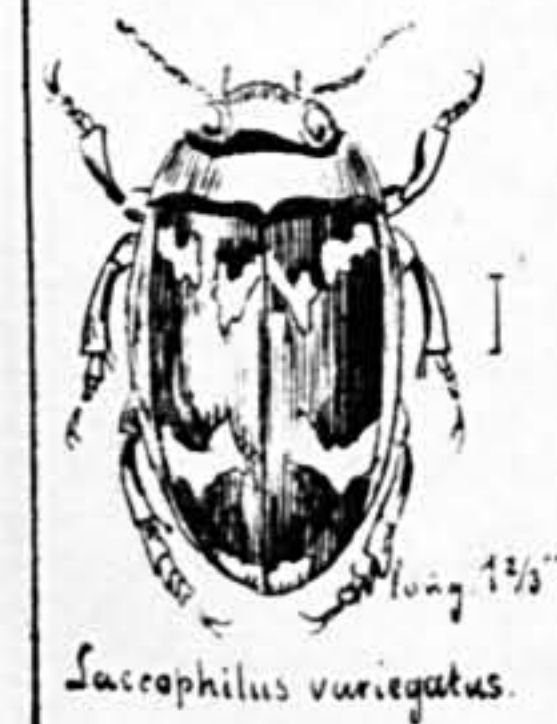
Hyphidrus ovatus



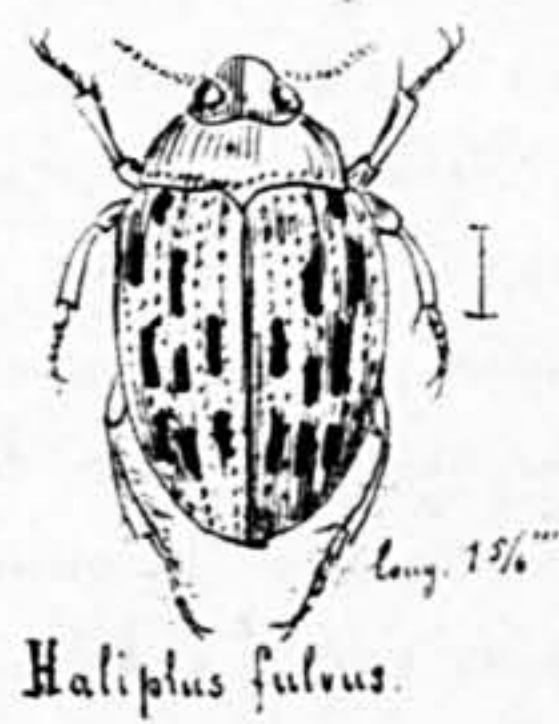
Hydrophorus quicostriatus



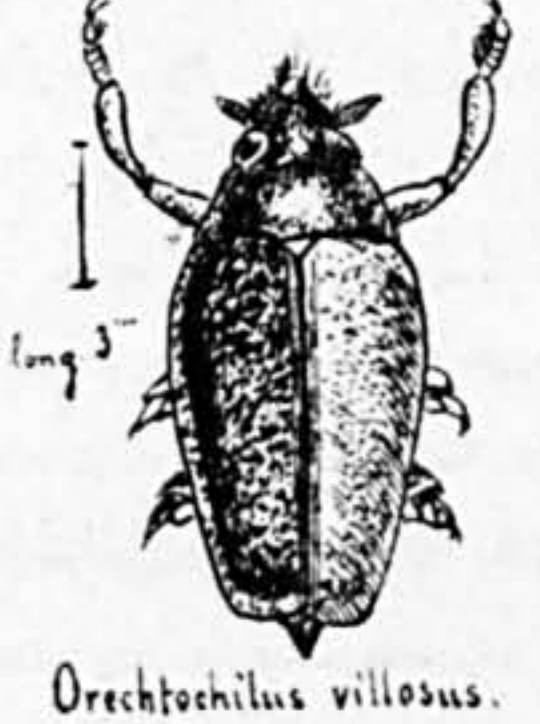
G. nator



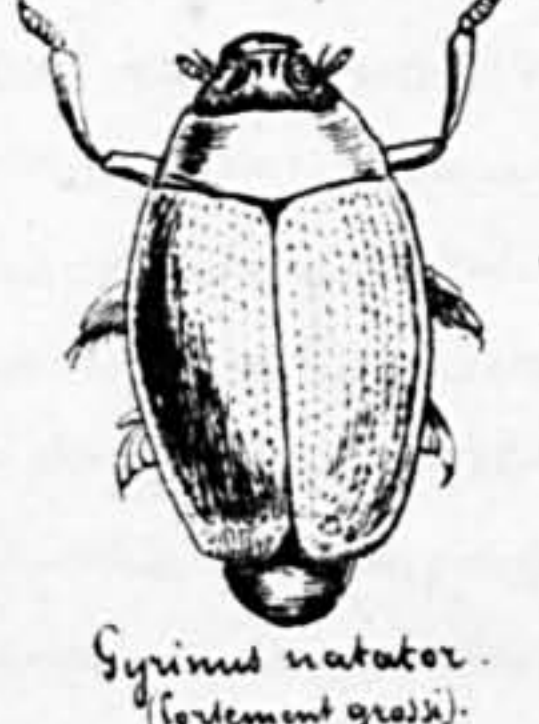
Saccophilus variegatus



Haliplus fulvus



Orechtochilus villosus



Gyrinus natator (fortement grossi)

Stratigraphie des Gorges du Seyon. Valengin-Neuchâtel

Mètres			
8,50		Calcaire virgatic jaune	
5,7		Marnes cachées par le talus.	
10,67		Calcaires et Dolomies	
7,87		idem	
4,02		Calcaire au faciès solerrien à taches jaunes avec Dolomie.	
8,90		idem	
12,63		Dolomie et calcaire.	Dessin autographe du géologue jurassien A. Gressly.
5,62		Calcaire dolomitique gris jaunâtre à taches et brèves petites fossiles	
17,62		Calcaire lithographique jaunâtre et gris blanc.	
9,21		Calcaire et Dolomie schisteuse	
1,75		Dolomie	
5,72		Calcaire grenu lithographique.	
4,22		Calcaire à petites fossiles gris blanc.	
3,85		Dolomie et marne.	
11,41		Calcaire gris et blanc à taches jaunes.	
4,05		Calcaire blanc laitieux	
20,60		Oscailles marneuses calcareuses sub-solitiques jaunâtres et brunes.	
11,81		Calcaire gris veiné de spath à taches jaunes et brunes.	
11,85		Calcaire au faciès solerrien à fucoïdes.	
4,40		Calcaire caverneux avec Dolomie	
12,06		Calcaire gris et bleu siliceux sub-marin.	
9,15		Calcaire blanc et gris.	
8,73		Calcaire gris brun et bleu sub-marin.	
11,77		Calcaire brun à taches bleues.	
9,10		Calcaire corrodé et schisteux sub-lithographique.	
5,80		Calcaire gris jaunâtre brun à taches bleues.	
226,31	Total		

Virgatic et Solerien du groupe Portlandien

LE RAMEAU DE SAPIN.

Organe
du Club jurassien.Assemblée générale du Club jurassien.
à la Tourne, le 7 Juin 1874.

L'assemblée du 7 Juin dernier à la Tourne comptera parmi les belles réunions générales du Club jurassien, et laissera à tous ceux qui ont eu le bonheur d'y participer les plus doux souvenirs. Un temps magnifique, l'air pur de la montagne, les hauts pâturages émaillés de fleurs, la présence de nombreuses dames et demoiselles amies du club, le plaisir de se trouver en compagnie de savants et de jeunes gens studieux qui poursuivent ensemble un noble but — l'étude du sol natal, — et qui ont tous l'amour de la Patrie et le désir de lui être utile, tout cela ne se peut dire en quelques mots, mais chacun peut se figurer le charme d'une pareille réunion, et la gaieté et l'entrain qui y doivent nécessairement régner.

Dès 9 heures du matin, des groupes nombreux de promeneurs et de clubistes arrivaient déjà de tous côtés à l'hôtel de la Tourne. Pendant que des troupes d'écoliers, d'étudiants (Zofingiens) et de demoiselles gravissaient les sentiers pittoresques qui conduisent de Rochefort au sommet de la montagne, une bande de

jeunes gens du Val-de-Ruz, conduits par leur instituteur, Mr Evard, escaladait les flancs boisés qui couvrent le côté Est de la Tourne. En même temps, venant du Nord, marchaient les sections de la Chaux de Fonds et du Locle, qui à 9 1/2 heures, débouchaient ensemble de la forêt, drapeau en tête, aux acclamations des clubistes déjà réunis près de l'hôtel. Le Val-de-Travers avait envoyé son petit contingent - trop petit peut-être pour représenter un si beau et si riche vallon. Parmi les membres âgés du Club, nous saluons avec bonheur, le président honoraire, Mr le prof. Desor, qui a quitté la salle du Conseil national, pour venir passer cette journée au milieu de la jeunesse studieuse de son canton et encourager par ses conseils les efforts des jeunes naturalistes qui cherchent à le suivre dans la carrière scientifique.

A 10 heures tous les groupes se rassemblèrent à l'ombre d'un grand arbre, autour d'une table rustique où siégeait le comité central, et le président, M. Bélisaire Huguenin, ouvrit la séance en constatant que quatre sections, celles de Neuchâtel, Locle, Chaux de Fonds et Fleurier étaient représentées. Après la lecture du procès-verbal de la dernière assemblée, vint un très intéressant rapport du comité central. Ce rapport constatait que le Club jurassien, après avoir traversé une période difficile, retrouvait depuis quelques mois une vigueur nouvelle. Le Rameau de Sapin, qui avait cessé de paraître pendant quelque temps, a retrouvé de suite, grâce à la bienveillance du public, plus d'un millier d'abonnés. Afin de mettre le journal à l'abri des orages il a été décidé que l'administration du fonds provenant de cette publication serait entièrement indépendante du Club et appartiendrait à la rédaction, qui cependant prendra l'avis du comité central sur la meilleure manière d'encourager par des dons de livres et d'instruments scientifiques, les membres zélés de la Société ou les sections qui se distingueraient. Le but de la rédaction est de former peu à peu un capital dont les intérêts seuls seront dépensés. - Le Club compte actuellement 152 membres actifs, il y a en outre une quantité d'anciens membres qui ne sont plus inscrits sur les rôles des sections & bon nombre d'honoraires.

Vient ensuite la lecture des rapports de sections, qui tous sont réjouissants et donnent lieu à une discussion intéressante. M. le Dr Guillaume, après avoir proposé divers sujets d'étude pour les clubistes, présente à l'assemblée plusieurs petits groupes d'insectes représentant des scènes de la vie humaine, et il obtient un véritable succès de curiosité et de rires. Ces groupes, œuvre d'un dilemme du Ténitencier, sont p. ex un quatuor de grillons musiciens, debout, jouant du violon, de la flûte et du violoncelle; un duel entre grillons; un cerf volant clubiste, la boîte verte sur le dos, etc. - Puis M. Louis Favre communique une lettre qu'il a reçue de M. de Pourtales, de Boston, bien connu par ses travaux de sondage dans les profondeurs de l'Atlantique. L'auteur de cette lettre demande des renseignements sur la marche et l'organisation du Club jurassien, et ne songe à rien moins qu'à fonder aux Etats Unis des sociétés poursuivant le même but que la nôtre. Avec le génie particulier des Yankees, qui sait à quel développement gigantesque, ne pourrait atteindre une société de ce genre dans les états de l'Union? L'orateur poursuit en invitant les clubistes à aborder surtout le côté pratique de l'histoire naturelle, à planter des arbres, à protéger les oiseaux utiles, à faire respecter les plantations. En outre, continue-t-il, ce que le Club est aussi appelé à développer chez nous, c'est l'esprit d'observation, cette précieuse et utile faculté qui paraît manquer trop souvent aux jeunes gens.

Cependant midi approche, et l'on procède à la nomination de la section directrice pour cette année. Des bulletins sont délivrés; puis des scrutateurs recueillent les suffrages et la séance est levée pour être reprise à 2 heures. Des groupes se forment sur le gazon, sous un sapin; les sacs sont ouverts,



Tablette.



les provisions étalées, et la plus franche gaieté éclate de toute part. Bien à plaindre sont ceux qui ne connaissent pas ou ne savent pas apprécier ces repas champêtres sur un sommet du Jura, en face d'une vue splendide, à l'ombre d'un sapin centenaire, assis sur un gazon émaillé des fleurs de la montagne, au milieu desquelles se balancent une foule de petits papillons aux couleurs variées.

Avant la reprise de la séance la Société, accompagnée d'un grand nombre de demoiselles, se rend à la Tablette, roche bien connue de tout Neuchâtelois. De

là on découvre un immense panorama. La chaîne des Alpes s'élève et borne notre horizon à 20 et 30 lieues de distance, depuis le Rhigi jusqu'au Mont Blanc. A nos pieds s'étendent des plaines célestes. Du côté du lac de Morat, où périssent tant de milliers de Bourguignons, on pourrait distinguer Neuenek et peut-être Laupen. A gauche le lac de Bière, et son île immortalisée par J. J. Rousseau. A droite, on aperçoit les plaines où Charles le Téméraire fut vaincu par nos héroïques ancêtres. Devant nous, au milieu de plaines fertiles s'élèvent les dochers d'Avenches et de Payerne, et au bord du lac, le vieux château d'Estavayer se mire dans les eaux bleues. Après avoir contemplant quelque temps cet admirable ensemble, chacun reprend le chemin de l'hôtel. Toute cette foule joyeuse et bariolée, toutes ces fraîches toilettes de jeunes filles éparpillées dans ce grand pâturage couvertes de petites gentianes bleues, offrent un coup d'œil ravissant.

La séance est reprise près de l'hôtel, toujours en plein air. Le président annonce que la section du Locle a été réélue section directrice. Puis le secrétaire donne lecture du rapport du Jury sur les travaux de concours. Trois compositions ont été présentées. Le travail de M. Bourquin de la section de Neuchâtel, intitulé Noiraique, obtient le 1^{er} rang. Puis viennent, à titres égaux, la famille des Renonculacées, présentée par la section de la Chaux de Fonds, et les Insectes des appartements, présentée par la section du Locle. M. Bourquin est invité à donner lecture de quelques fragments de son travail, qui reçoit l'approbation générale. Mais le temps presse; les images s'amoncellent autour de nous, de plus en plus menaçants; les dames paraissent inquiètes. On décide de ne pas lire d'autres travaux annoncés. En revanche, M. Ch. Eug. Bissot fait lecture d'une charmante poésie de M^{lle} Elvina Huguenin, intitulée Voix du printemps. Les prix sont alors délivrés, et la séance est levée. — Chacun alors songe au départ, car le tonnerre s'est rapproché. Heureusement l'orage a pitié des clubistes... et des fraîches toilettes, en sorte que chacun peut regagner sa demeure sans être atteint par la pluie. Bien mieux, le soleil reparait et éclaire de ses derniers rayons la fin de cette intéressante journée.

S. Guillaume, fils

La larve du **Cossus gâte-bois** est malheureusement bien connue des horticulteurs dont les plus beaux arbres sont détruits par la voracité de ces terribles mangeurs de bois. Je ne viens pas faire ici une monographie de ce Lépidoptère, mais simplement indiquer aux amateurs de papillons un excellent moyen d'élever les chenilles du Cossus ligniperda. Pour cela, il suffit de placer sous une cloche de verre ou de toile métallique une assiette creuse remplie de sciure de bois, dans laquelle on enfouit des quartiers de pomme; les chenilles se logent dans la pomme en dévorant la chair en respectant toujours la pelure. Ces insectes si ingrats à élever avec du bois en morceaux, s'accommodent admirablement de ce genre de nourriture. J'en ai élevé de cette façon depuis la 2^e année et l'on sait que le Cossus reste trois ans en chenille avant de passer à l'état d'insecte parfait.

Genève, Mai 1874.

A. C. Corcelle.

(V. Rameau d'Avril 1871.)



Statistique des ruches d'abeilles dans le canton de Neuchâtel.

Les chiffres relatifs à l'apiculture publiés annuellement par la Direction de l'Intérieur sont instructifs si on les groupe par périodes décennales. Le nombre des ruches d'abeilles commence à figurer dans les registres du recensement à partir de l'année 1818.

Depuis 1850 leur nombre est indiqué par districts, de sorte que nous pouvons mieux nous rendre compte de l'état de l'apiculture dans les trois régions du pays. La moyenne des chiffres est indiquée dans les tableaux suivants :

Années.	Nombre total de Ruches (moyen)	par kilo. mètre carré	par 100 à mes de population	Nombre d'habitants pour 1 ruche.	Années.	Région du Bas.		Région moyenne		Région des montagnes		Total. moy.
						Neuchâtel	Boudry	V. de Travers	V. de Ruz	Loche	Chaux-de-Fonds	
1818-26	4279	5,4	8,1	12,3	1850-59	778,5	1440,4	978,2	1056,6	519,9	411,7	5185
1827-36	5809	7,3	10,1	9,9	1860-69	905,3	1674	1319,1	1183,4	565	464	6111
1837-48	5236	6,5	7,9	12,7	1870-73	845	1597	1224	1253	649	503	6071
1850-59	5185	6,2	6,6	15,1	Altitude moyenne: 650m 550m 870m 740m 950m 1070 mètres.							
1860-69	6111	7,6	6,9	14,5	On voit que depuis 1848 le nombre des ruches d'abeilles a augmenté de 10%, car tandis que de 1818 à 1848 il n'y avait que 6,4 ruches par kilomètre carré, on en compte actuellement 7,1 sur le même arial. La population a augmenté essentiellement dans les villes, de sorte que cette circonstance n'a pas pu exercer une grande influence sur le développement de l'apiculture. En évaluant une ruche d'abeilles à fr. 20, nous obtenons la somme de francs 121420 et en admettant qu'une ruche produise en moyenne quinze livres de miel à fr. 1, nous avons 91065 lb de miel, soit un peu moins d'une livre par habitant. Cette source de la richesse publique pourrait être augmentée, si tous les apiculteurs abandonnaient la routine et introduisaient dans leur rucher et dans la manière de traiter ces utiles insectes, les innovations et les améliorations dictées par la science et l'expérience. Comme chaque ruche donne en moyenne un essaim par an, le nombre des ruches devrait augmenter dans une proportion plus grande que celle indiquée par la statistique.							
1870-73	6071	7,6	6,3	15,9								

On voit que depuis 1848 le nombre des ruches d'abeilles a augmenté de 10%, car tandis que de 1818 à 1848 il n'y avait que 6,4 ruches par kilomètre carré, on en compte actuellement 7,1 sur le même arial. La population a augmenté essentiellement dans les villes, de sorte que cette circonstance n'a pas pu exercer une grande influence sur le développement de l'apiculture. En évaluant une ruche d'abeilles à fr. 20, nous obtenons la somme de francs 121420 et en admettant qu'une ruche produise en moyenne quinze livres de miel à fr. 1, nous avons 91065 lb de miel, soit un peu moins d'une livre par habitant. Cette source de la richesse publique pourrait être augmentée, si tous les apiculteurs abandonnaient la routine et introduisaient dans leur rucher et dans la manière de traiter ces utiles insectes, les innovations et les améliorations dictées par la science et l'expérience. Comme chaque ruche donne en moyenne un essaim par an, le nombre des ruches devrait augmenter dans une proportion plus grande que celle indiquée par la statistique.

Verniers suisses, Juillet 1874.

Un ancien Clubiste.

Une nouvelle station du *Leucoium æstivum* L. Le *Leucoium æstivum*, fièvre de la hiver, du printemps (Perce-neige), sur lequel le Rameau de Sapin a publié un article dans le N° d'août 1869, ne croit pas uniquement près du Landeron; on la rencontre ailleurs dans notre pays et ce printemps MM Renardin et Vadot ont découvert cette belle espèce, en petite quantité, près de Colombier. Afin d'empêcher la destruction du *Leucoium æstivum*, nous engageons les clubistes et les amateurs de plantes rares, à ne jamais cueillir avec le bulbe, celle qui fait l'objet de cette communication.

F. Tripet, instit.



Aglia tau 0.

- J'offre aux clubistes jurassiens et aux amis du Rameau qui pourraient me procurer et être quelques chrysalides ♂ et ♀ de *Aglia Tau*, de leur fournir en échange des chrysalides ou cocons de *B. castrensis* et *Franconica*, *Deilephila Pespertilio* et *Hippophæa*.
Genève. Tâquis. Samedi 13.

Ad. Ch. Corcelle.

- Une Loutre a été capturée par des pêcheurs le 16 Juin passé, devant le village d'Auvernier. Cet animal est destiné au musée scolaire de Colombier. (V. le Rameau de Juin 1865 : Une rencontre imprévue par Paul Touga).

Le Rameau de Sapin

Frenschâtel, le 1 Septembre 1874.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de Fr. 2 50 et. par an chez Mr le Dr. Guillaume, direct. du Penitencier à Frenschâtel.

Les engrais minéraux et leur rôle dans l'agriculture moderne.

Il y a bientôt un siècle que l'on a reconnu la présence d'une notable quantité d'acide phosphorique combiné avec la chaux, dans les os des animaux et, en général, dans toutes les matières animales. Cette découverte ne tarda pas à être mise à profit pour l'agriculture, et les os broyés, transformés en poudre d'os, sont devenus l'agent de fertilisation le plus puissant et le plus recherché, en dehors du fumier, dont la production ne répondait plus aux besoins du sol.

Mais les os, à leur tour, sont devenus rares, ou plutôt leur emploi comme engrais par les agriculteurs est devenu tellement considérable, en Angleterre surtout, que malgré le haut prix auquel ils étaient parvenus, il n'était plus possible de s'en procurer en quantité suffisante.

C'est alors qu'un nouvel appel fut adressé à la science pour qu'elle indiquât des gisements naturels, des mines, de roches ou de matières phosphatées. Il a été répondu à cet appel par les chimistes, par les géologues et, dans presque tous les pays du monde, on a découvert dans le sein de la terre des gisements de phosphorites, ou, comme l'on dit quelquefois, de pierre d'os. Ainsi qu'on l'a fait observer déjà, cette découverte rappelle celle de la houille, comme combustible minéral, venant suppléer à la disette de bois, occasionnée par l'exploitation imprévoyante des forêts. La houille se compose de débris de végétaux, accumulés au fond d'immenses marais tourbeux, tout comme aussi un grand nombre de gisements de phosphorites sont constitués par une accumulation de débris d'animaux, os, mollusques fossiles, etc. Les dépôts de végétaux fossiles ne constituent pas tous des couches de houille; il en est de même des animaux fossiles. Dans le plus grand nombre des couches, où l'on trouve des mollusques fossiles, ceux-ci sont formés de carbonate de chaux, c'est en un mot du calcaire, comme celui qui est si abondamment répandu dans le Jura. Dans quelques terrains, dans quelques couches seulement, on trouve les fossiles composés de phosphate de chaux ou de phosphorite. Il y en a près de nous à Morteau, à St. Croix, etc, qui seront, nous l'espérons, exploités un jour. — Les recherches des chimistes, les expériences des agronomes ont aussi fait reconnaître qu'un certain nombre d'autres substances minérales étaient absolument nécessaires pour rendre le sol fertile, pour nourrir les plantes. La potasse, l'azote, la magnésie, la chaux, mais surtout les deux premières de ces substances entrent pour une part considérable dans la composition de certains végétaux et doivent être combinées avec l'acide phosphorique pour former ce qu'on est convenu d'appeler les engrais chimiques ou minéraux.

Depuis peu d'années, d'importantes usines se sont fondées et ont pour objet la préparation des engrais minéraux pour l'agriculture. En Suisse, nous ne pouvions rester étrangers à ce mouvement. C'est à MM. Wicky et Castella à Fribourg que revient l'honneur d'avoir songé à l'avenir de notre agriculture, en fondant une usine, dans laquelle sont préparés mécaniquement et chimiquement les engrais qui conviennent à chaque

espèce de culture : prairies, céréales, pommes de terre, vigne, etc. Cet établissement a pris le nom de fabrique d'engrais chimiques à Tribourg en Suisse, et commence à être avantageusement connu dans la Suisse romande, et dans nos concours agricoles, grâce à l'intelligence avec laquelle les produits sont fabriqués et à la bonne foi qui préside aux transactions de la société.

Il ne faut pas croire, comme on le fait généralement que toute espèce de plante, la pomme de terre et le froment p. ex. retirent du sol la même quantité d'une même substance minérale. Les proportions sont au contraire très différentes. Il en est de même de la vigne, du tabac, ou des fourrages, comme l'esparcette. Dès lors il devenait nécessaire de préparer pour chaque culture l'engrais qui lui convient. C'est ce qu'on a fait et, pour rendre la démonstration plus évidente, on a dressé les tableaux suivants qui en diront plus à nos lecteurs que bien des pages de démonstrations.

Tableau des engrais spéciaux, préparés par la fabrique d'engrais chimiques à Tribourg.

N°	Engrais	Dosages pour cent.		La récolte moyenne d'une pose suisse	
		potasse	acide phosphorique	rend en quintaux	et enlève au sol par ces diverses productions
1.	SUPERPHOSPHATE D'OS.	18	5	BETTERAVES	266
2.	POUDRE D'OS	24	3-4	POMMES DE TERRE	147
3.	SUPERPHOSPHATE DE CHAUX.	15	10	PRAIRIES NATURELLES	36
4.	POUDRE D'OS PASSE A LA VAPEUR.	24	3-4	TRÉFLE.	36
5.	KALI-MAGNÉSIA	18	25	LUZERNE	53
6.	ENGRAIS DE POTASSE CONCENTRÉ	25	15	ESPARCETTE	36
7.	SEL DE POTASSE A QUINUPLE CONCENTRATION	25	10	FROMENT.	15
8.	SUPERPHOSPHATE AVEC POTASSE ET AZOTE.	15	2-3	AVOINE.	10
9.	SUPERPHOSPHATE AVEC POTASSE SANS AZOTE.	10-12	7-8	NAVETTE.	6
10.	GUANO 1 ^{re} QUALITÉ.	12	10	MAIS.	28
11.	LE MÉMÉ AZOTE FIXÉ PAR ACIDE SULFURIQUE.	9	9	TABAC.	20
12.	ENGRAIS POUR LA VIGNE.	4-5	15	VIGNE.	74
13.	ENGRAIS POUR LE TABAC.	20	7	LIN.	47

Explication des couleurs.
 Color. en bleu. rouge. blanc. vert. noir.
 Potasse. Acide phosphorique. phosphore soluble. Magnésie. Azote.


Dans un prochain numéro, nous reviendrons sur d'autres points de la question qui s'impose tout naturellement aux amis de notre agriculture et à tous ceux qui désirent l'alimentation saine et à bon marché de nos populations industrielles.
 Locle, Mai 1874. Aug. Jaccard,

L'article qui précède nous suggère la réflexion suivante. On fait venir à grands frais du Pérou le guano; nos géologues et nos chimistes sont à la recherche de roches contenant des engrais minéraux, dont l'exploitation sera sans nul doute onéreuse, au lieu de songer sérieusement à introduire dans nos habitations un système rationnel de latrines, qui non seulement permettrait de rendre au sol les éléments que les cultures lui enlèvent, mais qui aurait en même temps l'immense avantage de faire disparaître de nos localités les épidémies de fièvre typhoïde et de fièvres éruptives. Les fosses mobiles sans diviseurs, sans eau, avec désinfection au moyen de terre végétale, de cendres, de balayures etc rempliraient à peu de frais le but tant désiré.
 La Rédaction.

Observations sur le régime alimentaire du moineau.

En réponse à la question posée dans le Rambeau de février dernier, nous donnons ci-après le résultat de nos observations sur le régime alimentaire des moineaux. Elles concernent 31 individus de l'espèce *P. domesticus* (Moineau franc) et 16 de l'espèce *Passer montanus* (Gros bec friquet), en tout 47 individus dont j'ai ouvert l'estomac et examiné avec soin le contenu.



Moineau franc.				Gros bec friquet.					
Date	N°	Nourriture animale	Nourriture végétale	N. inorganique	Date	N°	Nourriture animale	Nourriture végétale	N. inorganique
Janvier	1 & 2	Croton, pain, etc.	indifférent.	grains de sable	Janvier	1, 2, 3		Croton, indifférent.	Sable
id.	3 & 4		gr. d'avoine, chaux.	nuisible. gravier.	Février	4	Aphodius, indifférent.	Croton, pépins de pain.	id. indifférent.
Février	5 & 6	Aphodius, mouches, indifférent.	Croton, indifférent.		id.	5	Débris d'insectes.	utile.	
id.	7	Débris d'insectes	utile.		Mars	6		gr. d'avoine, nuisible.	Sable
id.	8 & 9		Pain, pépins indifférent.	coquille d'oeuf	Mai	7 & 8	Hister, Muscidae, Hémiptères.	utile.	
Mars	10		Avoine, nuisible		id.	9		gr. de chaux, avoine, nuisible.	
id.	11	Débris d'insectes, larves.	utile.		id.	10	Hémiptères, papillons.	utile.	
id.	12		subst. végétales? indifférent.		Juin	11		bouillie imbibée de froment, nuisible.	
Mai	13, 14, 15	Hémiptères, chenilles	utile.		Juillet	12	Chenilles, utile.	gr. d'avoine, nuisible.	
id.	16	Hémiptères, utile.	et gr. d'avoine, nuisible		id.	13	Mélange difficile à déterminer, probab. cerises, nuisible.		
id.	17	id.	utile	gr. de sable	Oct.	14		pépins de raisins, nuisible.	
Juin	18		Mélange bleuâtre, froment	nuisible	Déc.	15 & 16		Croton, miettes de pain, indifférent.	
id.	19	Nécrophore, chenille	utile.		<p>D'après ces observations le Moineau franc le Gros bec friquet s'est montré nuisible dans 8 cas nuisible dans 6 cas</p> <p>id. utile id. 10 id. utile id. 4 id. indifférent id. 13 id. indifférent id. 6</p> <p>Par conséquent le Gros bec friquet (<i>P. montanus</i>) serait nuisible à l'agriculture, tandis que le moineau franc (<i>P. domesticus</i>) serait plutôt utile. Des observations plus nombreuses confirmeront ou modifieront peut être ce résultat.</p> <p>Berne, Mai 1874. G. Haller.</p>				
Juillet	20	Débris d'insectes.	utile.						
id.	21		Cerises, nuisible.						
id.	22		mélange verdâtre, indifférent						
id.	23	Chenilles, mouches.	utile.						
id.	24	Abeilles, papillons.	cerises, nuisible.	gr. de gravier					
Oct.	25		Raisins secs? indifférent.						
id.	26	Insectes coléoptères	utile.						
id.	27		Raisins, graines, nuisible						
Nov.	28 & 29		Croton, pain, chaux, indifférent.						
id.	30		grain d'avoine, nuisible						
Déc.	31		Croton, indifférent.						

Intelligence d'un chat.



Il n'est pas rare de rencontrer des chats qui ouvrent les portes en sautant sur la poignée. Un de ceux-là faisait abus de son adresse, car s'il ouvrait toutes les portes, il ne les refermait pas, de sorte que le soir on était obligé de l'enfermer dans un petit réduit, dont les contrevents étaient fermés par un crochet. Le chat ne pouvant plus sortir par la porte, puisqu'elle était fermée à clef, essayait de se frayer un chemin en poussant le crochet des contrevents. Pour arriver à son but il se lançait avec habileté contre l'obstacle, le dos tourné contre le crochet; de cette façon le chat parvenait à se sauver de sa prison. Le chien de la maison avait

sans doute remarqué l'adresse de son camarade, car lorsqu'un jour le chat faisait son roucou, il vint le réveiller, puis lui présenta à sa manière sa supplique, courant vers la porte, ensuite revenant, faisant le beau devant le chat; bref, le chien semblait lui dire: "Allons, viens m'ouvrir la porte, si le plaisir!" Le chat ayant compris les mouvements de son ami, lui ouvrit la porte et alla se réinstaller près du feu pour continuer son somme. Dès lors le chat continua à jouer le rôle de portier, chaque fois que le chien réclamait son office.

Emma Weber.

Nos lecteurs et surtout nos aimables lectrices voudront bien nous communiquer leurs observations sur l'instinct de nos animaux domestiques. Nous aimerions recueillir des faits qui, comme dans le cas présent, font preuve d'intelligence, de jugement et de volonté libre.

La Rédaction.

Le Sorbier hybride. *Sorbus hybrida* L.

Cet arbre a le port et la taille des alisiers (*Sorbus aria* Crantz et *Sorbus scandica* Fries). Il s'en distingue par ses feuilles moins cotonneuses et surtout moins blanches en dessous; elles sont lobées vers le milieu et portent à la base de chaque côté, deux ou trois segments distincts, très rapprochés les uns des autres, à bords relevés; ceux de la dernière paire sont souvent de véritables folioles. Les fleurs tombent généralement en boutons, et si quelques unes viennent à s'épanouir, elles sont très petites et leurs étamines sont mal constituées. Les fruits sont extrêmement rares, ils sont un peu plus gros que ceux du sorbier des oiseaux (*Sorbus aucuparia* L.); ils sont moins acerbés.

Chaumont, Juin 1874

E. Sire, institut.

M. Sire oublie de dire qu'il a découvert le sorbier hybride à Chaumont. Cet arbre est très rare en France.



Empreinte d'une feuille
du Sorbier hybride.

Voix du printemps.

Venez à moi, dit l'aimable nature,
Du sombre hiver, oubliez les rigueurs
Le soleil luit pour toute créature,
Dieu fit pour tous la verdure et les fleurs.
Entendez-vous ces douces mélodies?
Au sein des airs ces ravissantes voix
Chantent l'éclat des cimes reverdies;
L'écho joyeux répond du sein des bois.
Le papillon qui se joue et s'envole
Cherche les fleurs de la jeune saison,
La primrose incline sa corolle
Et le safran parfume le gazon.
La pâquerette émaille la prairie,
La violette embaume les zéphyres.
Rien qui ne chante et rien qui ne saurie



Venez à moi goûter les vrais plaisirs,
Venez à moi, je calme les alarmes
Et j'adoucis les peines, les regrets.
Mais qui comprend mes indicibles charmes?
Qui peut sentir mes possibles attraits?
C'est le cœur pur, ami de la justice,
Que n'atteint pas la haine ou le remords,
Le cœur qui fuit les abîmes du vice.
Et vers le bien dirige ses efforts.
Celui là seul entendra mon langage
Et connaîtra mes secrets les plus doux
Qui, m'admirant, sait rendre un humble hommage
À mon auteur et l'adore à genoux.

Loche, Avril 1874.

Elvina Huguenin

Cette poésie a été lue à la réunion du Club jurassien, le 7 Juin 1874.



Le Rameau de Sapin.



Neuchâtel, le 1^{er} Octobre 1874.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 et par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Penitencier à Neuchâtel.

A. Gressly.

La figure de Gressly, du savant le plus populaire et le plus original du Jura est encore présente à la mémoire de tous nos contemporains. Le nom de Gressly deviendra légendaire dans le Jura, car ce géologue a laissé des souvenirs dans toutes les vallées et sur toutes les montagnes jurassiques. Gressly était le bienvenu dans la chaumière du paysan, dans la hutte des carriers et des charbonniers, dans les tuileries, les verreries, les mines de fer, et d'asphalte et partout où il s'arrêtait, il popularisait la science dans les classes les plus humbles de la société. Par ses entretiens familiers il a éclairé d'un rayon de lumière l'intelligence de milliers d'ouvriers occupés à la construction de nos lignes ferrées et du percement de nos tunnels. Il a dissipé ainsi bien des préjugés et anéanti bien des idées superstitieuses.

Mr le professeur Lang de Soleure, l'un de nos membres honoraires, a élevé un monument durable à la mémoire de Gressly, dans la brochure qu'il vient de publier¹⁾. Nous recommandons cette biographie intéressante et instructive à tous les membres du Club jurassien et nous espérons que l'un d'eux la traduira en français. En tête de cette notice biographique se trouve le portrait du géologue jurassien, tel qu'il était les jours de fête. Dans le Rameau de Juillet nous avons reproduit un dessin autographe de Gressly; aujourd'hui notre ami Mr Bachelin nous représente Gressly tel que nous avions la coutume de le voir et que nous aimions à le rencontrer: le sac de voyage rempli de fossiles et laissant sortir le manche du marteau; sous le bras du savant un rouleau de papier sur lequel Gressly dessinait avec le plus grand soin la succession des couches géologiques et les coupes à travers les montagnes. Pour mesurer exactement l'épaisseur des couches et recueillir les débris de plantes et d'animaux qu'elles renferment, il devait souvent escalader des rochers et s'aider parfois des mains et des genoux. Gressly ne craignait ni fatigue, ni dangers et s'il avait soin de ne pas se casser les jambes, il ne pouvait pas toujours éviter les déchirures de ses vêtements. Aussi le voyait-on revenir de ses visites aux carrières et aux marnières, sa toilette un peu débraillée et ses habits couverts de boue et de poussière. Son aspect n'avait alors rien d'attrayant et il eut quelquefois des démêlés avec les agents de la police, auxquels ses allures étaient suspectes. Le bon, l'innocent Gressly fut arrêté comme vagabond lors du Tir fédéral à la Chaux de fond et ne fut délivré de prison que par l'entremise de son ami Oscar Nicolet, auquel il avait fait savoir sa mésaventure.

Ceux qui le connaissaient et qui avaient le bonheur de converser avec lui remarquaient bien vite que sous cette écorce rude et ces habits négligés, battait un cœur chaud et généreux et brillait une lumière de l'éclat le plus vif, qui éclairera à jamais la science géologique du Jura.

Dr Guillemin

¹⁾ A. Gressly. Lebensbild eines Naturforschers von Prof. Lang. Solothurn bei J. Gassmann, Dofu.



La vipère.

Lorsmême que le Rameau de Sapin est destiné à encourager la jeunesse dans ses études sur l'histoire naturelle, voici un vieux pionnier qui le prie de lui ouvrir ses colonnes pour raconter quelques observations de ses jeunes ans, lorsque, en hardi piéton, il parcourait les montagnes du Jura sans s'occuper des limites des états, ne songeant qu'à ramasser des fossiles et à découvrir des antiquités. Dans ces courses aux rochers, souvent son pied s'est posé étourdiment sur une vipère, qui s'en vengeait en mordant sa chaussure, mais rendu prudent par ces rencontres, il ne marche plus dès lors qu'avec précautions dans les lieux où le reptile cuiré se plaît à se rouler au soleil. Souvent j'ai entendu dire qu'après le milieu de septembre, les serpents ne se montraient plus et qu'ils ne reparaisaient qu'au retour du printemps, restant six mois cachés sous terre; mais j'ai failli plus d'une fois payer cher ce dit-on et plus encore celui des naturalistes qui vous disent que la vipère ne peut lancer son venin qu'en mordant. Un dimanche de la fin de septembre, par un beau soleil, j'ai rencontré une vipère ayant plus de 75 centimètres de longueur et une forte épaisseur. Mes compagnons voulaient s'enfuir, mais je mis le pied sur le reptile et,



le prenant avec précaution par son cou très mince près de sa tête plate et large, j'examinai de près sa queue ouverte montrant ses deux crocs, tandis que ses petits yeux lançaient des éclairs de fureur. Je fis ouvrir un couteau à mes compagnons et j'en présentai la lame au reptile qui la mordit et laissa sur l'acier une liqueur limpide et peu abondante. Un instant après il redressa ses crocs et il siringua son venin, à trois reprises et à peu d'intervalle, à une distance de plus d'un mètre la première fois et moins à chacune des autres. Depuis lors j'ai encore renouvelé l'expérience, mais pour cela, il ne faut pas écraser le reptile, mais le saisir avec un bâton fendu et en usant de précautions, car il lance sa tête comme un dard et il faut éviter ses morsures et ses éjaculations, car si celles-ci atteignent les yeux ou quelques plaies, elles pourraient produire de fâcheux résultats. Les botanistes agiront prudemment en prenant avec eux un petit flacon d'ammoniaque liquide, qui leur sera utile pour atténuer aussitôt les morsures des reptiles et les piqûres des insectes. Bien m'en a pris une fois en attaquant un nid de frelons dans un grenier. L'un d'eux s'en vengea en me piquant à la main. La sensation que j'éprouvai ne peut se comparer qu'à la secousse électrique, tant le venin se répand rapidement dans le sang. Deux fois j'ai employé l'alcali pour des morsures de vipères qui avaient fait éprouver la même sensation aux blessés, lorsqu'il n'avait pas vu le reptile et qu'il ignorait la cause de la douleur qu'il ressentait.

Travaillant un hiver dans un terrain rocailleux, je trouvai, à deux mètres de profondeur une sixaine de vipères entortillées ensemble, et à demi raidies par le froid. Je portai ce groupe près d'un feu et tantôt les reptiles se réveillèrent, se déroulèrent et me montrèrent les dents, comme la couleuvre de la fable qui avait réchauffé le bûcheron. Comme celui-ci à mon tour, je les mis en pièces. Une autre fois au mois de mars, lorsque la pervenche étale ses jolies fleurs d'azur, lorsque le merle et la petite grive font entendre leur chant d'amour, quand toute la nature se réveille, je vis sortir une vipère de dessous une roche pour s'étendre au soleil et une autre la suivit peu après. Je les écrasai d'un coup de pierre, mais prévoyant qu'elles n'étaient pas seules, je retournai

1) Peut-être aussi parce que les dentelures du dard du frelon déchirent les nerfs sensibles.

le lendemain en ce lieu avec un fusil et j'en tuai trois du même coup. L'une seulement blessée mordit le canon de mon fusil avec tant de rage que je pus la soulever. Dans peu de jours, je détuisis neuf vipères qui avaient passé l'hiver sous cette roche et qui auraient purifié le voisinage d'une multitude de reptiles, car j'ai compté jusqu'à trente œufs dans le ventre d'une vipère. Ils se tenaient ensemble par un cordon, comme des grains de chapelet.

(La fin prochainement). Bellerive près Delémont. Juillet 1874.

A. Luigueres

Recensement des oiseaux de cage à Couvet.

Voici le recensement des oiseaux de cage à Couvet, il a été fait avec plaisir par quelques uns de mes élèves. (Émile Hülliger, Adrien Borel, Fritz Flückiger, Fritz Frey, Henri Thiebaut, Charles Jeanjaquet, Alb. Kopp & Jules Montandon)

150 canaris; 10 chardonnerets; 8 tarins; 6 bourreuels; 6 merles; 5 métis (de canaris et de chardonnerets); 5 étourneaux; 3 grives; 3 corneilles; 2 pinsons; 1 caille; 1 linotte; 1 rossignol; 1 cardinal. Total 202 oiseaux divers dans le village composé de 251 maisons, habitées par 479 ménages. Cela donne 0,8 oiseaux par habitation et 0,4 par ménage.

Dans les registres de leur état-civil, nous lisons les noms suivants: Ricolet, Jeannette, Sylvie, Horace, Belon, Grison, Intrépide, Boby etc. — La moyenne de leur âge est de 2 ans. Deux vétérans comptent 16 printemps; ce sont deux chardonnerets encore vigoureux. Quarante de nos petits chanteurs sont isolés; les plus grandes colonies comptent 13 individus; la plupart vivent par paires.

Couvet, Juillet 1874.

Ar. Fallet, instituteur.

Chasse au faucon. Les temps changent. Aujourd'hui on se plaint de l'augmentation des oiseaux de proie, jadis les seigneurs cherchaient à les protéger. En 1587 Marie de Bourbon écrit au Conseil d'Etat: "qu'avertie du désordre sur la chasse qui arrivait dans ses forêts de ce comté et surtout sur les aires des oiseaux, qu'elle désirait de conserver pour en jouir lorsqu'elle serait sur les lieux, elle avait résolu de nommer un officier pour veiller à la conservation du gibier et sur la pêche des rivières, qui sont assez mal gardées. En conséquence elle nomme à cet office son cher et bien aimé J. de Diesse." (archives de l'Etat)

Beautés perdues.

(Sonnet).

Mon Dieu!... dire qu'il est, partout, tant de beauté
Que personne ne voit!... Tant de fleurs merveilleuses,
Tant de chansons d'oiseau dans les forêts ombreuses,
Tant de parfums charmants, tant de rayons d'été!...

Tant de fiers horizons parlant d'éternité,
Tant de rivages d'or, ou de cimes neigeuses,
Tant de matins riants, tant de nuits mystérieuses,
Et tant, tant de grandeur et de naïveté!...

Mon Dieu!... dire qu'il est un tel trésor de grâce,
De jeunesse, d'amour... et que tout cela passe...
Sans qu'on l'ait jamais vu!... sans qu'on l'ait jamais su!...

Ah! pourquoi donc alors ces magnifiques fêtes
Que Dieu donne au Néant?... — Fais-toi!... rien n'est perdu:
C'est tout cela qui fait les âmes des poètes!...

Creux-du-Vent, 6 Juin 1874.

Gustave Rousselot.
ancien clubiste de Brevin.



Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} Novembre 1874.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 et par an chez Mr le Dr. Guillaume, direct. du Penitencier à Neuchâtel.

La vipère. (Fin).

Un dimanche d'été, je m'étais assis près d'une source pour y lire à l'ombre et au doux murmure d'une petite cascade. Ayant levé les yeux vers le bord du ruisseau où je croyais voir remuer un objet, je reconnus bientôt une vipère qui s'avancait avec prudence, en levant la tête au-dessus de l'herbe. Je restai immobile pour observer ses allures et quand le reptile ne fut plus qu'à quelques pieds, j'aperçus qu'il était accompagné de petits vipereaux, qui semblaient jouer dans la mousse; mais leur mère m'ayant vu fit une espèce de sifflement, ouvrit sa queue et les vipereaux y entrèrent à la hâte comme dans une caverne. Ils étaient bien petits et sans doute ils n'étaient sortis de l'œuf que depuis peu de jours. Comme la vipère allait s'éloigner avec sa nichée, je me hâtai de la tuer pour détruire d'un seul coup toute cette famille de reptiles. Dans un cas pareil j'avais résisté à la tentation de tirer une chevrotte que je voyais au-dessous de moi, couchée au pied d'un rocher, tandis que deux jolis chevreuils jouaient près d'elle, et tournaient autour d'un arbre, comme des enfants qui se poursuivent. Il faut être cruel pour devenir bon chasseur, mais j'aurais cru commettre un crime en portant la mort dans cette innocente famille et je m'en serais repenti toute ma vie. — Lorsque dans le Jura bernois les chevreuils florissaient à l'ombre des grands taillis, plus d'un chasseur a remarqué ces places de douce des jeunes chevreuils. Lorsqu'il y avait des troupeaux de cerfs, au bon temps des Princes-Évêques, leur progéniture se divertissait non pas seulement dans les bois, mais au beau milieu des moissons.

Revenons encore un moment aux reptiles. Aucun clubiste n'a-t-il encore rencontré un serpent noir à collier jaune? Ce reptile est-il une vipère ou une couleuvre? Deux fois en ma vie j'en ai aperçu et chaque fois je n'avais rien sous la main pour m'en emparer et vérifier à quelle classe ils appartenaient. Ce n'étaient point des serpents qui avaient fait peau neuve, en se dépouillant d'une mince épiderme qu'on trouve quelquefois ayant encore presque toute la longueur du reptile. Quelque clubiste aurait-il aperçu le milan ou la buse portant une couleuvre à ses petits, un hérisson attaquant bravement une vipère et la mangeant de grand appétit? Ces animaux utiles se font rares. Le paysan fait la guerre au hérisson, sans connaître les services que lui rend cet animal inoffensif; il tue même la chouette si supérieure au chat pour la destruction des souris et le bucheron abat les grands arbres sur lesquels le milan et la



établissent leur aire et y apportent à leur nichée une multitude de reptiles et d'animaux nuisibles sans jamais toucher à la volaille qui n'est la proie que du faucon et de l'autour. Dans son imprévoyance l'homme détruit ou éloigne ses meilleurs auxiliaires. La destruction des animaux utiles et surtout des oiseaux va toujours en croissant. J'aurais bien des faits à citer à ce sujet, si déjà je n'avais pris trop de place sur le Rameau de Sapin.

Belle-Rive, Juillet 1874.

A. Liguerez



La Gentiane des neiges. *Gentiana nivalis* L.

Cette jolie petite plante n'est pas rare dans les Alpes, où ses corolles azurées brillent d'un vif éclat entre les espèces du même genre. Depuis longtemps, la gentiane des neiges est signalée sur le Mont Tendre, mais c'était sa seule station connue dans le Jura. Au milieu de juillet 1867, je trouvai au sommet du Chasseral près de la pointe appelée la Corne, une plante que je pris d'abord pour une variété à petites fleurs de la gentiane printanière (*G. verna* L.) Mr. Ch. Godet, à qui je la communiquai, reconnut immédiatement la gentiane des neiges. Les exemplaires récoltés sur Chasseral ont neuf centimètres de haut; la tige, ramifiée dès la base, portent une vingtaine de fleurs.

La *Gentiana nivalis* n'a pas encore été découverte au Crêt du Van, ni sur le Chasseron. Il sera peut-être donné à l'un de nos clubistes de l'y récolter un jour et d'ajouter de nouvelles stations à celles connues jusqu'ici; mais si elle n'a pas élu domicile sur toute la chaîne du Jura, il n'y a dans ce fait rien qui doive nous étonner. L'Erine des Alpes (*Erinus alpinus*) appartenant à la famille des Scrophulariacées, se rencontre dans le Jura méridional; il fait complètement défaut au Jura neuchâtelois et se retrouve plus loin dans les chaînes solenoise et argovienne.

Neuchâtel, août 1874.

F. Tripet

Encore le moineau.

Sera-t-il permis à une lectrice assidue du Rameau de Sapin de lui faire part de quelques remarques suggérées par la lecture du N° d'Avril? — Il est vrai que mes observations scientifiques se sont toujours bornées à suivre avec intérêt les oiseaux qui peuplent le jardin, et cherchent bruyamment, dans les espaliers, un refuge pour la nuit; jamais je n'ai ôté la vie à un de ces petits effrontés pour m'assurer si son estomac contient des graines ou des insectes; jamais même, je n'ai pu découvrir si leurs visites assidues aux branches du pommier, avaient pour but de manger les boutons de fleurs ou d'en extirper les parasites: pourtant, je crois que quelques unes des accusations lancées contre le moineau, sont tout au moins entachées d'exagération. La statistique est certes une belle chose... pourvu qu'elle ne généralise pas des faits particuliers à un seul moment de l'année, et, c'est justement ce qui me semble avoir été fait. Je veux bien admettre que, pendant la saison de la moisson et surtout, immédiatement après la récolte, le moineau se nourrit presque exclusivement de grain, mais où donc, ce moment passé,

le pauvre petit trouverait-il les 120 litres de grain (soit $\frac{1}{3}$ de litre par jour) qu'on l'accuse de dévorer annuellement ! Sera-ce sur les grandes routes, sur les fumiers, où on le voit si souvent ? Je doute même qu'en nourrissant un moineau captif, seulement avec du blé, on puisse au bout de l'année, arriver à un chiffre aussi élevé : $\frac{1}{3}$ de litre par jour surpasserait en poids le corps de l'oiseau. Nous avons eu un bouvreuil, mangeur émérite, s'il en fut, qui, pendant les six ans que nous l'avons possédé, n'a pas mangé 50 litres d'avoine, dont il faisait sa principale nourriture. Non, habitants du canton de Neuchâtel, nous pouvons nous rassurer, le moineau, à lui seul, ne sera jamais cause de l'augmentation du prix du pain, fût-il beaucoup plus nombreux et plus vorace. Le petit babillard ne se nourrit pas exclusivement de graine; que de débris de toute nature il recueille partout, dans les allées du jardin, sur le chemin, dans l'herbe, sur les fumiers ! que de choses qui se perdent et que le moineau est toujours prêt à avaler, à compte sur sa pitance journalière. Je reconnais, cela va sans dire, que cet oiseau goûte fort les cerises et les petits fruits, voir même les jeunes feuilles d'épinard ou de salade, que les graines de légumes sont démiées par lui à peine semées, bien beau s'il n'arrache pas les petites plantes, pour se régaler de la graine qui tient à la racine; mais, en revanche, une quantité de mauvaises semences disparaissent aussi dans le gosier de cet infatigable mangeur, que l'on voit si souvent s'attaquer même aux hannetons et les dépecer à grands coups de bec.

Depuis bien des années déjà, chaque hiver, les mésanges, les pinsons, mais surtout les moineaux, accourent en foule, devant nos fenêtres, sur la vieille table du jardin, où ils savent bien qu'ils trouveront toujours soit des restes de légumes, soit des miettes de pain, que nous recueillons soigneusement pendant tout l'été, et, il y a des années aussi que nos petits arbustes, les groseilliers entre autres, ne sont plus attaqués par les chenilles, alors qu'ailleurs ils sont complètement dévorés. Tout en reconnaissant que les mésanges et les pinsons ont la plus grande part dans ce résultat, je suis certaine que les moineaux y sont aussi pour quelque chose et que nous leur devons des remerciements quoiqu'ils nous étourdissent par le bruit de leurs joies et de leurs querelles. — Pour terminer, voici, à ce sujet, l'opinion de Brehm, dans son beau livre, *les Oiseaux* : "L'utilité du moineau en détruisant les insectes, l'emporte sur les dommages qu'il peut causer. Tout l'été, il protège les champs et les vergers, et il ne devient nuisible que lors de la maturité de certaines récoltes. En somme, le moineau est un animal utile".

Courvet, Août 1874.

Julie Eberhard.

La Réunion du Club jurassien, qui a eu lieu le 23 août, à la Vue des Alpes, a été favorisée par un temps su-



perbe. Si elle n'était pas nombreuse, elle était d'autant plus intéressante. Groupés sur l'herbe, en face de la chaîne des Alpes, les membres présents ont entendu de nombreuses communications, dont plusieurs paraîtront dans le *Rampan de Sapin*

Deux excellents travaux, l'un sur la famille des Renonculacées présenté par Mr F. Gervais de la Chaux de Fonds et l'autre de Mr L. Ed. Gaberel du Lode sur les insectes domestiques, mériteraient d'être publiés dans le feuilleton de nos journaux politiques ou faire le sujet de conférences publiques offertes par les sections du Club. Dans une discussion ouverte par Mr le professeur Paul Dubois, président du Comité central, il a été proposé d'augmenter le nombre des questions à mettre au concours. Parmi celles qui ont été mentionnées nous citerons : 1) la continuation du recensement des blocs erratiques 2) l'étude du terrain néocomien, 3) la distribution géographique dans notre Jura d'une famille quelconque de plantes et son importance dans le paysage, 4) le déboisement et le reboisement de nos forêts, 5) Notices historiques sur l'introduction des plantes utiles dans nos montagnes, 6) Recueils de proverbes agricoles et de pronostics météorologiques en usage dans notre canton, 7) Etude des coléoptères aquatiques, 8) Recensement des oiseaux de basse-cour. — Après le dîner, pris sur l'herbette et assaisonné par la lecture de poésies envoyées pour orner notre Rameau de Sapin, la société visita les carrières de Taluge de la vue des Alpes et l'entourage de la Pouëtte-Manche et son menhir. Nous espérons que cette réunion sera suivie d'autres, plus nombreuses et aussi intéressantes et que les Dames voudront bien continuer à embellir par leur présence ces charmantes et utiles réunions.

Dr. G.

Statistique du bétail dans le canton de Neuchâtel.

	En 1809.	' moy. 1860-1869	moy. 1870-1873.	Par Kilomètres carré			Pour 100 âmes de population		
				1809	1860-69	1870-73	1809	1860-69	1870-73
Bêtes à cornes Total	—	19293.2	19819.5	—	24.1	24.8	—	21.1	20.5
Taureaux.	—	156.8	217.0	—	0.2	0.2	—	0.2	0.2
Boeufs	2135	1947.7	1783.5	2.6	2.4	2.3	4.3	2.2	1.9
Vaches	11070	12549.7	12643.3	13.7	15.7	15.8	22.3	14.2	13.1
Elèves	2745	3587.0	4202.0	3.4	4.5	5.2	5.5	4.1	4.3
Veaux	—	1052.0	973.7	—	1.3	1.3	—	1.1	1.0
Chevaux, Mulets	2532	2314.3	2641.0	3.2	2.9	3.3	5.1	2.6	2.7
Anes	52	92.3	104.0	0.07	0.1	0.1	0.1	0.1	0.1
Moutons	7528	4646.6	3978.7	9.3	5.8	4.9	15.2	5.2	4.1
Chèvres	2289	2663.3	2737.0	2.8	3.3	3.4	4.6	3.0	2.8
Porcs	3300	5675.6	6158.2	4.1	7.1	7.7	6.6	6.4	6.4

Statistique des ruches d'abeilles. Mr. Ed. Perrochet, de la Chaux-de-Fonds nous a envoyé le tableau du recensement du bétail, fait en 1809, sur l'ordre du baron de Lespérut. Dans ce tableau les ruches d'abeilles figurent au nombre de 3838, cela fait 4.8 ruches par kilomètre carré. La population du canton s'élevait alors à 49593 habitants; il y avait par conséquent 7.7 ruches par 100 âmes de population. (Voir N° d'août).

Coléoptères aquatiques. Mr. Ali Perret, horloger à la Sagne, collectionne avec beaucoup de zèle les coléoptères aquatiques des marais tourbeux de la Sagne. Nous avons reçu de lui deux envois de ces insectes, qui seront déterminés par MM. Gustave Jeanjaquet et Paul Godet, professeur.

Rebus géologique.



Le Rameau de Sapin

Neuchâtel, le 1^{er} Décembre 1874.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2 50 ct. par an chez Mr le Dr. Guillaume, direct. du Penitencier à Neuchâtel.

Les Collections d'histoire naturelle.

Quel jeune homme n'a pas commencé une collection quelconque? Ne vous souvient-il pas du temps où, par une belle après-midi de congé, vous partiez, la boîte de botanique sur le dos, le filet à papillons à la main, pleins de courage et d'espérance? — Quelques heures plus tard, vous reveniez chargés de trésors; vous les étaliez aux regards curieux de vos parents, de vos amis; vous les arrangiez avec sollicitude. Puis venaient les recherches scientifiques; les livres d'histoire naturelle étaient feuilletés; les collections publiques, visitées; et de toutes ces peines résultait ce que vous nommiez votre collection. — Quelques années plus tard, hélas! vos goûts avaient changé, et, de votre collection, il ne restait plus que quelques plantes à demi-dévorées ou quelques insectes tombant en poussière.

Les Collections d'histoire naturelle, ... un beau jour, un mélancolique lendemain! — D'où cela vient-il? De ce qu'on n'en comprend pas l'utilité. — On ne les regarde que comme l'amusement d'un jour et on ne voit pas leur immense portée scientifique. Je vois même d'ici certaines personnes sourire en lisant ces mots prétentieux. Une portée scientifique! — Des collections de jeunes gens! ... Oui, je le répète une grande portée scientifique! Que diriez-vous si je vous faisais voir que ces collections locales et particulières sont le seul moyen qui nous permette d'arriver à la solution complète d'un des plus grands problèmes qui s'imposent actuellement à la science, le problème de l'existence de l'espèce.

Il n'est impossible d'insister ici sur l'importance capitale de cette question: L'espèce existe-t-elle? — Tous les êtres descendent-ils d'un être primitif par voie de transformations successives, et, par conséquent, les végétaux, les animaux, l'homme même remontent-ils à un ancêtre unique, ou bien, à l'origine, a-t-il apparu un certain nombre de formes distinctes, d'espèces en un mot, dont les descendants sont les formes que nous appelons maintenant de ce nom? — La première de ces hypothèses nous amène à l'homme-animal, — embranchement des Vertébrés; classe des Mammifères; — la seconde, au régne humain, profondément distinct du règne animal.

Je ne discute pas maintenant cette question; je veux seulement constater que des collections locales et particulières, faites avec une certaine intelligence, nous permettront seules de la résoudre.

La question de l'origine de l'espèce a été soulevée d'une manière vigoureuse, il y a, quelques années, par le célèbre Darwin. Quelle que soit l'opinion qu'on ait de la méthode

de ce savant, on ne peut nier que ses ouvrages n'aient exercé et n'exercent encore une influence immense sur l'étude de l'histoire naturelle. — Un monde nouveau a été révélé à nos yeux! — On a dit que Darwin a eu des prédécesseurs dans la voie où il est entré, mais qu'importe? C'est lui qui a eu l'honneur de poser nettement la question devant le tribunal de la science.

Or, à la lumière dont le savant anglais a inondé l'histoire naturelle, nous découvrons que la partie de cette science qui s'occupe de la nomenclature et de la distinction des espèces est positivement à refaire. A l'heure qu'il est aucun naturaliste ne sait plus, au moins en pratique, ce que c'est que l'espèce. Les caractères que nous appelions caractères d'espèce ou spécifiques et que nous regardions comme fixes, sont tous soumis à des variations plus ou moins considérables. Cela veut-il dire qu'il n'en existe pas? Ou encore: des caractères, variables dans certains genres d'animaux ou de végétaux, ne peuvent-ils pas être fixes dans d'autres? — On voit qu'il serait prématuré de déclarer d'une manière absolue qu'il n'y a, pour distinguer les espèces, aucun caractère invariable. En réalité nous ne savons pas encore ce qui en est, parce que jusqu'ici la question n'a encore été étudiée pratiquement que d'une manière tout à fait insuffisante. — C'est justement là le point que les collections locales doivent contribuer à éclaircir.

Un exemple fera comprendre ma pensée:

Nous avons dans notre lac, d'assez gros Mollusques bivalves appelés Anodontes, parce que la charnière de la coquille est privée de dents. On les connaît vulgairement sous les noms de Moules, huîtres etc. — En suivant la méthode autrefois adoptée, nous pourrions distinguer les espèces suivantes:

1. L'Anodonte de Celle (*An. cellensis*. Schröt.), la plus grande de toutes.
2. L'Anodonte anatine (*An. anatina* L.), espèce très commune et peu allongée.
3. L'Anodonte rostrée ou à bec (*An. rostrata* non Kok), prolongée en un bec recourbé.
4. L'Anodonte abrégée (*An. abbreviata*), raccourcie et comme tronquée en arrière.
5. L'Anodonte de Charpentier (*An. Charpentieri*. Küst) très aplatie et présentant de larges anneaux d'accroissement.
6. L'Anodonte de Pictet. (*An. Pictetiana*. Mort).

La question est de savoir si les différences qui distinguent ces prétendues espèces, constituent des caractères fixes ou dépendent de circonstances locales.

Je laisse de côté les N^{os} 1, 5 et 6, pour lesquels la question spécifique n'est pas encore suffisamment étudiée, et j'examine les N^{os} 2, 3 et 4.

Ma collection locale me fournit, à leur sujet, les renseignements suivants:

A. anatine. Endroits vaseux; plus ou moins abrités contre les vagues. — Tréfargyier; Baie d'Auvernier.

A. rostrée. Endroits exposés aux vagues; eaux courantes. — St Blaise. Cudrefin et

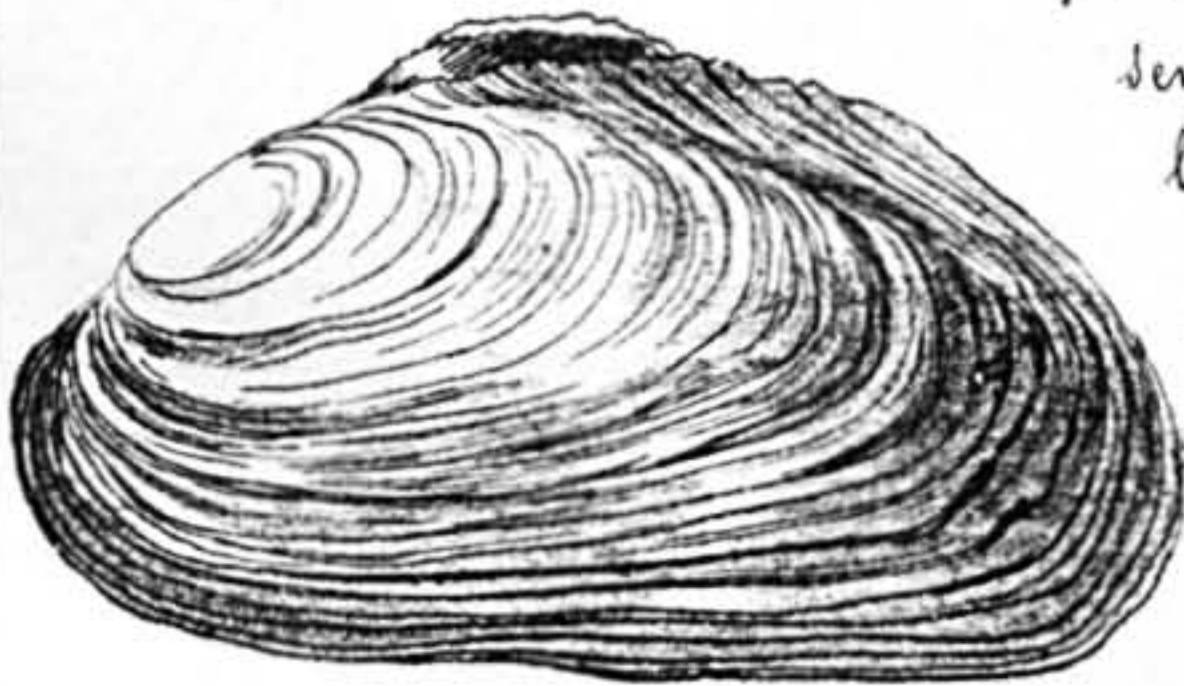
A. abrégée. Lieux pierreux, en petit nombre. — St Blaise etc.

En comparant attentivement ces données, n'arriverai-je pas, avec Mr le Dr Brot, de Genève, à l'idée qu'il existe un rapport entre le prolongement de la coquille en un bec et le mouvement de l'eau; entre le raccourcissement de la coquille et le fait d'habiter

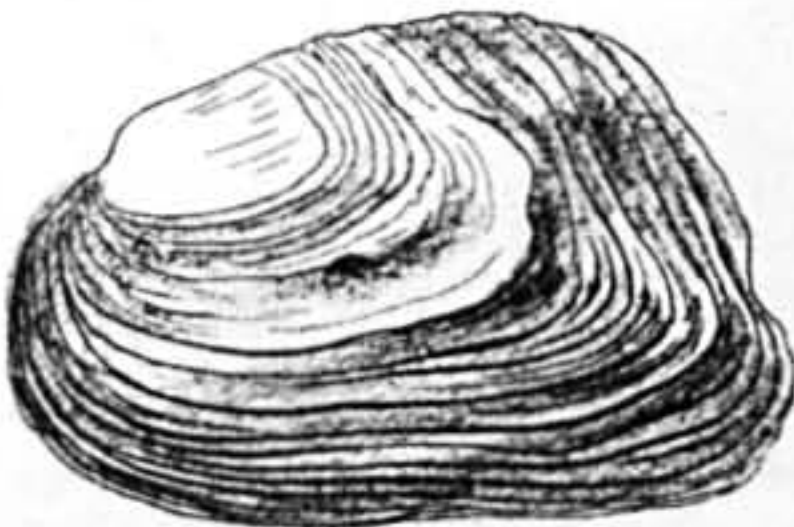
des endroits pierreux. — Une fois mon attention éveillée, j'étudie, je cherche et —
quelquefois je trouve.



Anod. anatine. forme normale.
(A. anatina. L.) - Baie de Préfarqier.



Anod. anatine. forme rostrée. St Blaise.



Anod. anatine. Forme abrégée. St Blaise.

Je vois, que, dans les localités exposées aux vagues et dans les eaux courantes, les particules calcaires nécessaires à l'anodonte pour former sa coquille, au lieu de rester au fond, sont fréquemment agitées et tenues en suspension dans le liquide ambiant, de sorte que l'animal, dont la coquille immobile fait saillie hors de la vase, trouve dans l'eau qu'il absorbe, des matériaux en plus grande abondance que dans les localités où l'eau est généralement tranquille : Ces matériaux sont employés à la formation d'un bec plus ou moins long et recourbé dans le sens opposé à la charnière. Je pourrais donc penser, et l'expérience l'a prouvé, que des Anodontes anatines de forme normale, placées dans des eaux courantes ou fréquemment agitées, acquerront aussi peu à peu un bec semblable à celui de la forme rostrée; ce caractère m'apparaîtra donc comme peu important au point de vue de la distinction des espèces. Quant à l'anodon-

te abrégée je m'aperçois que ce n'est qu'une forme accidentelle également sans importance au point de vue spécifique. Le raccourcissement de la coquille se rencontre dans les exemplaires dont la croissance a été entravée par les pierres.

Neuchâtel, Juin 1874.

(La fin au prochain N°).

Paul Godet
Professeur

Trois pour un Loup.

L'intéressant article de M. G. Guillaume, fils, sur le frêlon, m'a remis en mémoire, un petit événement de ma tendre enfance, événement qui aurait pu, selon l'article précité, avoir les conséquences les plus graves pour moi. Si, comme le dit M. G. on a vu des enfants succomber à la suite d'une seule piqure du frêlon, je m'étonne d'être encore de ce monde, car j'eus autrefois à faire à tout un essaim de ces guêpes-mouches et voici comment.

C'était en un beau jour du mois d'Août (j'avais alors à peu près 7 ans), je me promenaient avec quelques camarades dans la campagne environnante, la chaleur était suffocante et nous obligea à chercher refuge sous l'ombrage de quelques arbres. A proximité se trouvait un vieux saule tout percé de trous; il était habité par un nid de frêlons qui bourdonnaient à l'orifice. Le plus grand de notre bande proposa une quête à outrance aux terribles insectes et moi, le plus petit, je fus désigné comme éclaireur. Ignorant à quoi je m'exposais et ne connaissant pas encore le proverbe: Il ne faut pas



irriter les fiélons, je me dirigeai, une baguette à la main, vers le traitre saule : mes camarades restèrent à une distance respectable et me regardaient faire. J'introduisis ma baguette dans le trou et la retournai en tous sens. Je n'eus pas le temps d'y être longtemps ; à un cri perçant que je poussai, mes braves compagnons (je leur en veux encore) d'campèrent sans tambours ni trompettes. Un fiélon m'avait piqué à la main, un autre au front, un troisième à la joue, un quatrième au cou, sans parler de ceux qui s'évertuaient sur mes vêtements. Tout cela se fit en un clin d'œil. Je laissai la baguette dans le trou et me sauvai à toutes jambes, en hurlant, poursuivi par une multitude en furie. Quelques minutes après, j'étais auprès de ma mère qui me reconnut, non aux traits de ma figure, j'étais horriblement boursoufflé, — et ça me piquait — mais à mon habillement. Tout en couvrant de beurre frais les parties lésées, elle me disait : — Tu iras encore avec ces vauriens ; ah ! tu l'as échappé belle ! Sais-tu qu'il faut trois de ces piqûres pour un loup, quatre pour un homme et sept pour un cheval ? — Et pour un enfant, combien, maman ? — Ah ! tu l'as échappé belle ! — L'emplâtre beurre fit merveille les douleurs s'apaisèrent et le lendemain j'étais quitte. — Dès lors j'ai conservé une aversion profonde pour les fiélons et leurs congénères et j'ai toujours été d'avis qu'on leur fit la chasse. Je l'ai faite de temps à autre, mais toujours à mes dépens. Écoutez encore.

Neuchâtel, juin 1874. (La suite au prochain n°).

A. Guebhart.

Attaque d'un brochet. Mercredi 12 août, vers midi, me baignant aux bains du Crêt je nageais à quelques mètres en avant de la planche d'un endroit où le lac a bien 20 pieds de profondeur. Tout à coup je me sentis saisi par la jambe droite et entraîné au fond de l'eau, dans un mouvement si rapide que je n'éprouvai que la surprise, sans aucun sentiment de douleur. Étant parvenu à dégager ma jambe je revins de suite à la surface de l'eau. J'avais cru qu'un de mes camarades avait voulu plaisanter, mais en me retournant quelle ne fut pas ma frayeur en voyant à côté de moi une masse noire qui faisait bouillir l'eau. Je criai au secours et fis un effort pour atteindre promptement le pied de l'échelle, où le garde-bain, appelé par mon frère, qui, du rivage avait été témoin de la scène, m'aïda à remonter sur le pont. Ma jambe droite qui dans l'eau ne me paraissait qu'engourdie, me faisait mal. Le sang coulait de plusieurs blessures placées en 2 rangées parallèles sur le devant du mollet (a). Toutes semblaient avoir été faites avec un instrument tranchant. De l'autre côté de la jambe on remarquait une série de petites égratignures^(b). De suite on fit venir Mr le Dr de Montmolin qui dit aussitôt que j'avais été attaqué par un brochet. J'ai gardé le lit pendant six semaines. On vient de m'apprendre l'agréable nouvelle qu'on a pêché près du port un brochet de 26 1/2 lb. Si j'étais sûr que c'est celui qui m'a mordu je n'en mangerais un morceau avec plaisir. Neuchâtel. Eugène Dunoyer, âgé de 13 ans

Nous remercions nos abonnés et nos lecteurs et nous leur disons : au Revoir, au 1 Janvier 1875 ! La R.

Cpt.



Le Rameau

de Sapin.

Organe
du Club jurassien.

9^me Année.

Prix Fr: 3.

Neuchâtel, 1875.

On s'abonne au prix de fr 2.50 par an, chez Mr. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} Janvier 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 ct. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Pénitencier à Neuchâtel.

A nos Lecteurs.

Prêts à recommencer une année nouvelle, la 9^{me} du Rameau de Sapin, ses rédacteurs, se sentent pressés de remercier le public neuchâtelois pour l'accueil fait à leur modeste publication, et toutes les personnes qui ont mis un si généreux empressement à leur envoyer des articles et des dessins. Cet accueil et ce zèle sont un gage pour l'avenir et nous obligent à redoubler d'efforts. Il est vrai que c'est avec une certaine inquiétude que nous avons repris la plume autographique, si bien tenue pendant deux ans par nos collègues de la Chaux-de-Fonds, qui ont donné aux feuilles du Rameau une élégance à laquelle nous ne nous flattons pas de jamais atteindre. Tout ce que nous pouvons promettre, c'est de faire de notre mieux pour être à la hauteur de la tâche qui nous est imposée comme organe du Club jurassien.

De son côté, le Club jurassien, ne manquera pas de faire de nouveaux pas vers la réalisation du but qu'il poursuit: l'étude du Jura, comme le club alpin s'est proposé l'étude et l'exploration des Alpes. Pour provoquer une louable émulation, il n'est peut-être pas oisieux de rappeler ce qui se fait, à cet égard, chez nos confédérés. Fiers de leurs Alpes, ils ne se contentent pas de les contempler de loin; une admiration stérile sur la foi de voyageurs étrangers plus hardis et plus entreprenants, leur répugne; ils pensent qu'il serait honteux de laisser à d'autres le soin d'étudier leur pays et que si les Suisses ne sont pas en état, soit par poltronnerie, avarice ou incapacité quelconque de faire intime connaissance avec les beautés sublimes que Dieu a réunies sur leur sol, ils ne sont pas dignes de leur patrie. L'exemple de leurs savants et hardis compatriotes: de Saussure, le grand Haller, Agassiz, Escher de la Linth, Bernhard Studer, Peter Merian, Edouard Desor, Heer, J. de Tschudi les a électrisés, ils ont voulu marcher sur les traces de ces pionniers des hautes cimes et des glaciers inconnus. C'est à une noble émulation, à un légitime sentiment d'amour propre national, à l'enthousiasme pour les sites grandioses de leur pays que le Club alpin doit son existence. Fondé en 1863, il comptait alors 35 membres et possédait un capital de 35 francs. Dès lors il n'a fait que s'accroître et prospérer et met en ligne aujourd'hui 1735 membres, avec un capital de 25000 francs.

Et cependant cette société ne s'est pas bornée à entasser tranquillement les 5 francs de cotisation de ses membres, elle a manifesté son activité de bien des façons; elle a encouragé les explorations des Alpes en contribuant à l'établissement de sentiers, de cabanes de refuge, en publiant des cartes magnifiques qui lui ont valu la médaille du progrès à l'Exposition de Vienne. En outre, elle a publié chaque année un gros volume "l'Annuaire du Club alpin" contenant les actes de la société, les exploits, les découvertes des clubistes et elle a coopéré à l'Écho des Alpes, rédigé en langue française pour les sections romandes.

Sur ces 1745 membres appartenant à 14 cantons et à 18 sections, 630 sont de la Suisse romande, dont 237 de Genève, 188 de Vaud, 96 de Fribourg. Neuchâtel est absent, il ne fournit que quelques membres isolés.

Pour qu'on ne puisse pas reprocher à Neuchâtel de rester en arrière par indifférence ou incapacité, montrons par des faits, que si nous avons choisi un autre but, ce but est sérieux et que nous prétendons y employer toutes nos forces. Le Jura, notre berceau, nous appelle par le triple attrait de sa configuration originale, par ses beautés, par ses souvenirs. Travaillons à prouver que le Club jurassien n'est pas un vain mot, arrachons aux montagnes et aux vallées leurs derniers secrets, mettons en relief leurs beautés, leur poésie, attachons notre nom à des œuvres utiles, froussons de toutes nos forces au reboisement des forêts, à la plantation d'arbres fruitiers ou d'agrément partout où cela est possible, à la découverte de nouvelles sources, au réempoissonnement des ruisseaux, des rivières, à la conservation des petits oiseaux, à la destruction des insectes et animaux nuisibles, à la pratique des meilleurs procédés agricoles; donnons l'exemple de l'activité intellectuelle, organisons dans chaque village des musées scolaires, provoquons des cours, des conférences sur des sujets d'un intérêt général, faisons de l'enseignement mutuel à l'égard des jeunes collègues qui sortent des écoles et qui réclament toute notre sollicitude en vue de leur avenir, contribuons enfin à élever le niveau scientifique et moral de notre chère patrie. C'est ainsi que le club jurassien se fera une place honorable parmi les autres sociétés de la Suisse et que le Rameau de Sapin, son organe, devenant de plus en plus intéressant et nourri verra son public s'étendre et dépasser nos frontières.

Cels sont les vœux que nous formons en commençant l'année 1875. Puissent-ils se réaliser tous!

La Rédaction.

Le Robinson de la Tène.

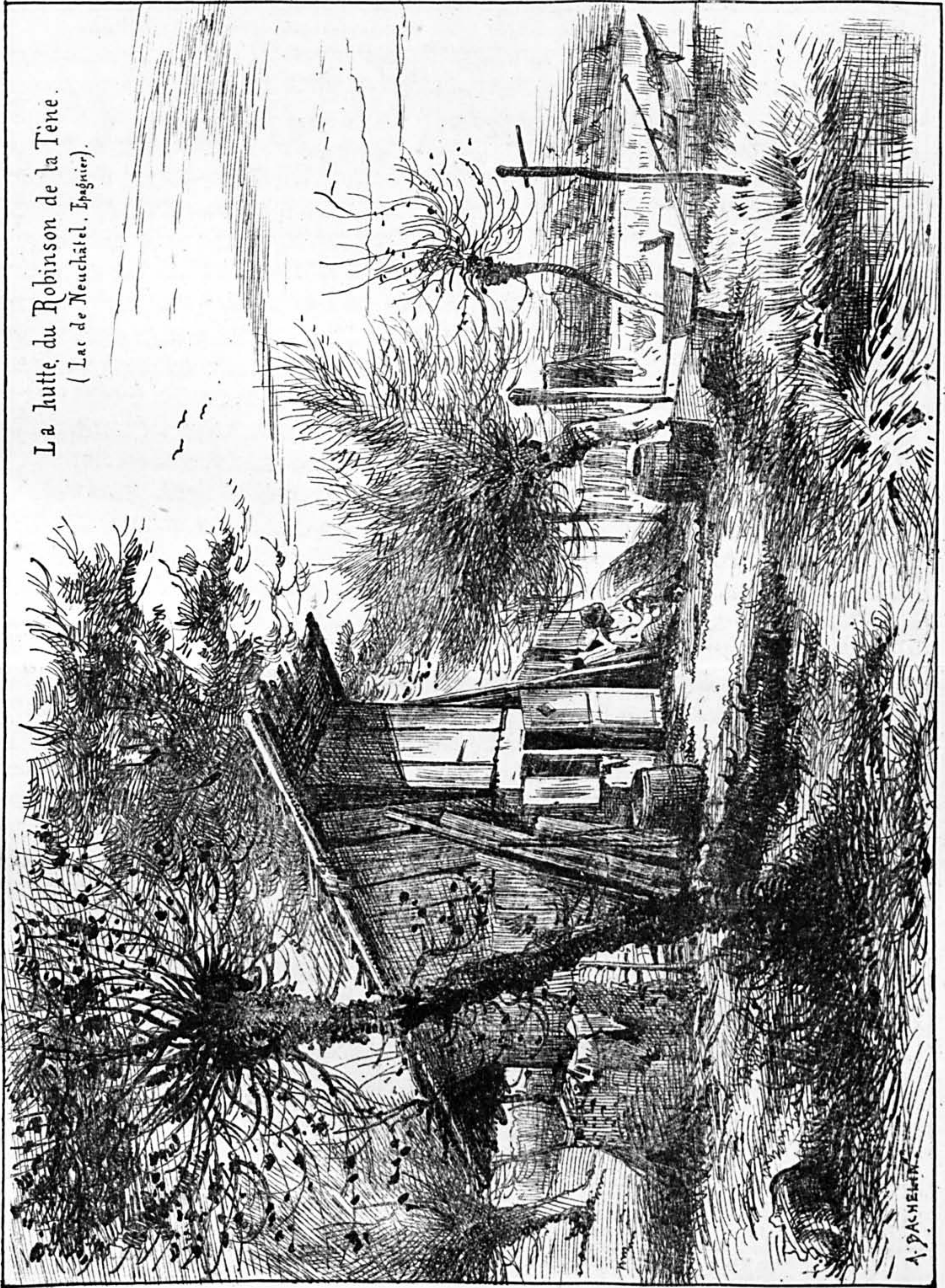
L'auteur des "Nouvelles jurassiennes" et "d'André le graveur" publie un nouveau livre, destiné comme les précédents, à un accueil sympathique de tous ceux qui, aimant notre sol suisse romand, veulent en étudier l'histoire, les moeurs et les sites. On est heureux de voir surgir chez nous des œuvres qui s'inspirent de notre vie réelle, et nous en montrent les riants aspects aussi bien que les côtés faibles; on comprend à leur lecture que ce domaine n'est point déshérité, qu'il a ses grandeurs, ses passions, ses orages, et que la maison du travailleur de nos montagnes, la hutte du pêcheur et du chasseur de nos lacs peuvent devenir un sujet digne d'étude pour la plume du romancier.

M. Louis Favre, dans son Robinson de la Tène¹⁾, nous présente un tableau complet de la vie du lac de Neuchâtel, il en étudie tous les aspects, et nous le montre tour-à-tour comme théâtre de pêche, de chasse, de transport et même de fouilles lacustres; pas un de ses côtés n'a échappé à son analyse scrupuleuse.

C'est sur ce fond tantôt brûlant et azuré, tantôt brumeux et glacial que se déroule l'histoire du Robinson de la Tène. Nous y retrouvons les solitudes du Marais, les rives de la Thièle, et la côte vandoise et fribourgeoise avec ses falaises et ses grèves. Le héros, un onphelin, épris de chasse et de pêche, s'est construit une habitation dans une retraite autrefois des plus solitaires, la Tène. C'est de là qu'il part pour ses excursions, tantôt avec le

¹⁾ 1 Vol. Paris. Sandoz et Fischbacher, éditeurs. Neuchâtel, librairie Jules Sandoz.

La lutte du Robinson de la Tène.
(Lac de Neuchâtel, Espagnier).



le filet, mais de préférence avec la canardière, qu'il manie avec une adresse merveilleuse.

Toute vie, si modeste qu'elle soit, a ses péripéties graves ou gaies, celle de notre Robinson est riche en aventures; fort, nerveux, irascible, il est en guerre non seulement avec les oiseaux du lac, mais il lutte avec les pêcheurs, les chasseurs et les gendarmes. Les batailles abondent dans cette existence orageuse, mais l'amour la pénètre de sa bienfaisante lumière et en adoucit peu à peu les rudesses.

Les scènes racontées par l'auteur ont le cachet de la vérité, elles sont locales par le fond et le langage des acteurs, elles ont un pittoresque de terroir qu'on n'invente pas, mais qu'on saisit sur le fait.

Le Robinson de la Tène a-t-il existé? C'est ce qu'ont demandé déjà plusieurs de nos lecteurs. A cela nous répondons — oui — Vers 1840, le pêcheur Jacques Blanck s'était établi dans une cabane située au bord du lac, non loin du port actuel de l'hospice de Préfargier, il y vécut plusieurs années de sa chasse et de sa pêche; il cultivait un petit coin de terre et travaillait comme journalier; le souvenir de ce Robinson et de sa baraque est encore très populaire dans les environs. Nous donnons ici un croquis de l'habitation en question.

Entrainé par la lecture du Robinson de la Tène, on le suit avec le plus vif intérêt dans toutes ses aventures, on l'entend, on le voit, il rit... preuve évidente qu'il a vécu.

Mariv. décembre 1874.

A. Bachelin.

La couleuvre à collier. Dans le n° de novembre du Rameau de Sapin, M. A. Quiquerez pose la question suivante: «Aucun clubiste n'a-t-il encore rencontré un serpent noir à collier jaune? Le reptile est-il une vipère ou une couleuvre?» Nous pouvons donner des renseignements à ce sujet. Le serpent en question est la Couleuvre à collier ou couleuvre des Dames, qui habite les marais, les étangs, et en général tous les endroits humides. Elle atteint parfois des proportions considérables, mais elle est inoffensive, et se nourrit principalement, lorsqu'elle est adulte, de souris et de grenouilles. On la trouve surtout en grand nombre dans les marais d'Anet, surtout pendant les jours de pluie, où il n'est pas rare d'en rencontrer plus de dix dans une seule course. Nous y avons capturé des exemplaires qui mesuraient plus de quatre pieds; les couleuvres de cette taille mordent quelquefois la main qui les saisit, et elles s'enroulent avec violence autour du bras de l'agresseur. Mais la morsure n'est ni profonde, ni douloureuse et ne présente aucun danger. Nous reviendrons dans un autre Numéro sur ce serpent, que nous avons observé pendant un grand nombre d'années.

Neuchâtel, novembre 1874.

G. Guillaume, fils.



Le coq chante-t-il avant minuit? La tradition populaire affirme que non. Et pourtant, je suis, presque chaque nuit, témoin auriculaire du contraire. Mais peut-être n'est-ce que cette exception qui, dit-on, doit confirmer toute règle. Presque chaque nuit, en effet, j'entends chanter un coq à l'esprit original, dans le poulailler de la maison de M. Porret, voisine de la maison de mes parents. Quelquefois c'est au couvre-feu, à la cloche de 10 heures; d'autres fois c'est plus tard encore à 11 heures; voire minuit. Telle est la petite scène que mon crayon a retracée sur le papier, — dessin au-dessous duquel, comme le peintre inhabile de l'antiquité, j'aurais dû écrire bravement: «ceci est un coq!»... et un coq «qui chante avant minuit!» afin qu'on sache à quoi s'en tenir. Pour terminer cette note, j'ajouterai que j'ai interrogé beaucoup de personnes sur ce chant du coq avant minuit et que tout le monde m'a confirmé le bien fondé de la tradition. Un seul coq m'a été signalé comme étant aussi fantaisiste que mon voisin et comme chantant avant minuit, — mais par une coïncidence bien amusante, (et cela n'est pas une plaisanterie), ce coq était à... Préfargier!...

Berainx, nov. 1874.

Paul Favre, clubiste de la section de Berainx.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} Février 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Pénitencier à Neuchâtel.

Les collections d'histoire naturelle. Fin.

Il sera donc convenable de rectifier comme suit l'énumération des diverses formes des Anodontes : Anodonte anatine (*A. anatina*. L.) a.) forme normale. Lieux abrités contre les vagues. β) forme rostrée. Lieux exposés aux vagues etc. γ) forme abrégée. Accidentelle dans les lieux pierreux. — Voilà donc un point d'histoire naturelle éclairci, grâce aux matériaux fournis par une collection locale. Il reste encore à examiner si ces faits se produisent partout où il existe des Anodontes ou d'autres Mollusques de ce genre, c.à.d. par tout le monde. Ce sont encore des collections locales qui nous permettront de répondre à cette nouvelle question.

Et ce qui a été fait pour une espèce, devra être fait pour toutes. — Travail immense, mais nécessaire, si l'on veut arriver à la vérité! — Travail impossible, à moins que tous les amis de l'histoire naturelle ne mettent la main à l'œuvre en formant des collections, en étudiant, en comparant; chacun, même les plus jeunes, même les plus ignorants, pouvant ainsi apporter sa pite pour augmenter le grand trésor de la science.

Lorsque ce travail sera assez avancé; lorsque les formes locales seront connues dans leurs principales variations; lorsqu'on connaîtra les causes et les conditions de ces variations, alors seulement on pourra voir clairement si, oui ou non, il existe des caractères fixes propres à distinguer les espèces. Or vous comprenez qu'aucun musée ne peut être assez vaste pour contenir toutes les espèces actuellement existantes, avec toutes leurs variations; il est donc nécessaire de fonder des musées locaux et de former des collections particulières. Maintenant cette question se pose: Où en sommes-nous dans notre pays au point de vue des collections locales? — Un naturaliste, parcourant nos collections publiques et particulières, pourrait-il se faire une idée exacte de tout ce qu'on trouve chez nous? Pourrait-on, dès à présent, composer un ouvrage scientifique de quelque valeur, intitulé: Faune neuchâteloise ou énumération complète des animaux qui habitent le canton de Neuchâtel? — Je n'hésite pas à le dire: cela serait impossible! Et ceci a une cause que je vais faire connaître en toute franchise, au risque de passer pour un esprit chagrin.

Dans notre pays on parle beaucoup d'histoire naturelle, mais, en réalité, on en fait fort peu. Je puis le dire en connaissance de cause, puisque je m'occupe, depuis plusieurs années, à recueillir des matériaux pour arriver à la connaissance complète des animaux du Jura neuchâtelois. Où existe-t-il chez nous des collections clairement étiquetées qui nous permettent d'embrasser d'un coup d'œil la faune d'une localité? *) — Nos jeunes gens s'occupent-ils de réunir des collections

*) Les collections qui existent sont très incomplètes et pèchent par deux côtés importants: d'abord les exemplaires indigènes sont mêlés avec d'autres; puis les étiquettes ne sont pas suffisamment explicites, de sorte que ces collections n'ont pas, au point de vue du but que je propose d'atteindre, l'utilité qu'on pourrait supposer.

sérieuses? Étudient-ils vraiment? - Qu'avons nous appris de nouveau, depuis plusieurs années, sur la faune neuchâteloise? - Hélas! rien ou bien peu de chose. Actuellement les groupes les plus connus sont ceux des mammifères, des oiseaux, des reptiles, ces derniers, du reste bien peu nombreux. Quant aux poissons, ils demandent à être étudiés de nouveau, quand ce ne serait que pour arriver à savoir si, oui ou non, les Bondelles ne sont, comme le pensent certains ichthyologistes modernes, que de jeunes Palées. Parmi les Insectes, les Coléoptères seuls, auxquels on pourrait ajouter les Lépidoptères diurnes et les Diptères, sont un peu connus, quant aux autres groupes, il n'en faut pas parler. - Il y a quelques années, Mr. Brummer, le savant orthoptérologiste, avait demandé, par mon intermédiaire, au Club jurassien, de bien vouloir recueillir les Orthoptères de notre Jura, mais cette requête est restée sans réponse. - La faune des Crustacés est encore très incomplète. Malgré mes efforts (voy. Rameau de Sapin, Avril 1869), je n'ai pu me procurer un seul exemplaire nouveau d'une très curieuse espèce de Crevette aveugle, qui habite les fuits. - La faune des Mollusques n'est pas non plus complète. J'attends encore que quelques jeunes naturalistes des Montagnes veuillent bien explorer à ce point de vue la localité très intéressante des Côtes du Doubs, sur laquelle j'ai autrefois attiré l'attention du Club jurassien¹⁾. Les annelés et les autres invertébrés inférieurs sont encore à peu près inconnus.

La conclusion de tout ceci, c'est que le Jura est encore loin d'être bien étudié. Les hommes qui s'occupent d'Histoire naturelle d'une manière sérieuse sont trop isolés: Je n'en connais qu'un qui s'occupe des Diptères neuchâtelois, un qui s'occupe de nos Mollusques, un ou deux qui s'occupent de Poissons et ainsi de suite. Que faire quand on est seul? Il est impossible d'aller partout, surtout si l'étude de la nature ne peut être qu'un à côté. C'est ici surtout que la division du travail est absolument nécessaire. Chacun doit commencer par explorer la localité où il se trouve: Voilà ce qui devraient comprendre les Comités des sections du Club jurassien, dont un des principaux buts devrait être de réunir des collections locales bien faites: ce serait là un des plus grands services que notre société pût rendre à l'Histoire naturelle.

En résumé je réclame: des jeunes gens de bonne volonté qui fassent des collections locales, soit pour les conserver et les étudier eux-mêmes, soit pour les donner au Musée de l'endroit où ils demeurent ou à des gens qui puissent en faire un usage scientifique; des jeunes gens qui sachent étudier leurs trouvailles et ne se bornent pas à les piquer dans un cadre en les accompagnant d'un nom plus ou moins juste; en un mot, non des jeunes gens qui parlent, mais des jeunes gens qui agissent. On n'est naturaliste qu'à ce prix. Tout commençant qui se borne à parcourir quelques livres d'histoire naturelle et qui ne sent pas le besoin de se mettre en contact immédiat avec la nature, ne sera jamais qu'un naturaliste manqué. Et quel moyen plus simple et plus agréable d'entrer en relations avec la mystérieuse et charmante Isis, que de recueillir ses trésors, de les étudier et de conserver à sa portée, fût-ce dans des détonnelles desséchées, une source toujours nouvelle d'intérêt et d'admiration.

Neuchâtel, 1874.

Paul Godet, prof.

1) Nous venons de recevoir de Mr. A. Buser, membre de la section du Locle, un envoi de Mollusques du Doubs, qui ont été transmis à Mr le professeur Paul Godet. La R.

La collection ornithologique de Mr le Capitaine Douga à Cortailod compte 492 espèces européennes. Comme on ne connaît que 500 espèces, il ne lui en manque que huit.

Trois pour un Loup. (Fin).

Des guêpes avaient établi leur demeure dans la terre au bas du jardin; elles m'inquiétaient, je n'osais plus m'aventurer sous les pruniers, crainte d'être piqué. Un jour, j'aperçois, à terre une belle prune Reine-Claude; je m'en empare en hâte et la porte à la bouche. horreur, elle renferme une guêpe qui m'enfonce son dard envenimé dans la lèvre. Je souffris plus que de mes quatre frelons. La perte du nid fut jurée; je ne me doutais pas, hélas! que j'allais tomber dans un guêpière. Toutes les précautions furent prises pour arriver à mes fins; je préparai une caisse en bois, une jatte de fleur de soufre, une corbeille de terre pour garnir la caisse une fois posée sur le trou et j'attendis la nuit. Lorsque je supposai toutes mes futures victimes au logis, je transportai mes engins de destruction près de la guêpière; le soufre allumé est posé près du trou; ce fut tout. J'ignorais alors que les guêpes se promènent, sauf en temps de pluie, encore longtemps après le coucher du soleil, autour de leur demeure avant que d'y entrer et j'avais oublié de serrer le bas de mes pantalons que les vilaines bêtes avaient pris pour leur terrier. Les gambades qu'elles me firent exécuter à travers les carrés de salades & de haricots sont indescriptibles; je n'en risais pas alors; je n'eus qu'une chose à faire, jeter tous mes vêtements, sans exception aucune et regagner la maison, couvert d'ampoules et honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Apprendre coûte, savoir fait, dit-on. Ces expériences m'ont en effet rendu plus circonspect à l'occasion des frelons et des guêpes; malgré cela l'an passé, je fus de nouveau en butte à leur haine; tout en me rendant à Lignières et en traversant la forêt qui sépare ce village des vignobles, je fus soudainement assailli par un tourbillon de frelons. Qu'avais-je fait cette fois pour mériter cet accueil? je ne l'ai jamais su; j'ai supposé avoir marché sur leur nid quoique je crusse jusqu'alors que ces insectes plaçaient de préférence leur demeure à une certaine hauteur du sol. Heureusement, je tenais sur le bras un léger surtout que je fis tourner sur ma tête tout en gagnant prestement le large et en me disant: attention, trois pour un loup. — J'en fus quitte pour la peur. Quelques heures après, je trouvais dans la poche du surtout qui m'avait si bien protégé, un insolent frelon, piquant et rongeur mes cigares; il paya cher son audace.

S'il y a quelque exagération dans l'opinion publique sur les conséquences de la piqure du frelon, il est cependant certain qu'elle n'est pas sans danger suivant le genre de nourriture qu'il prend; en automne, alors qu'il vit essentiellement de fruits, elle doit être moins dangereuse qu'au printemps, saison pendant laquelle le frelon est réduit à faire la guerre aux insectes et à manger même des corps en putréfaction.

Je termine ces lignes en encourageant les habiles, les courageux à détruire les nids de frelons, tout en leur souhaitant plus de chance que je n'en ai eu avec mes guêpes, et en conseillant aux petits, aux innocents de fuir le voisinage des vindicatifs frelons et surtout de ne jamais fourrer de baguette dans leur nid.

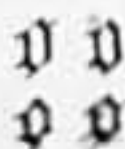
A. Guebhart.

Neuchâtel, 1874.

Rebus
géologique.



LES



ce





Un chat entomologiste. Nous avons reçu la lettre suivante :

Mr le Rédacteur, En réponse au désir que vous formulez à la suite d'un charmant article que j'ai eu l'avantage de lire dans le *Rameau* de Septembre 1874, je me fais un plaisir de vous communiquer un fait relatif aussi à l'intelligence d'un chat.

Occupé un jour — il y a déjà quelques années — à classer des Lépidoptères, dont la plupart provenaient de chenilles que j'avais élevées avec le plus grand soin et qui faisaient par conséquent toute ma joie, je quitte un instant mon cadre de Crépusculaires (*Chalinoptera*) pour aller dans une chambre voisine en

prendre un autre que je voulais aussi examiner. Tout-à-coup j'entends un bruit étrange Je rentre aussitôt; et que vois-je? — ô horreur! — Mon cadre de Sphinx, un des plus beaux de ma collection, complètement ravagé!! .. C'était un de ceux auxquels je tenais le plus pour ainsi dire, car il renfermait non seulement des genres et des espèces plus ou moins rares, mais aussi des exemplaires des plus vives couleurs et surtout des plus frais, puisqu'ils étaient éclos chez moi. Aussi vous pouvez juger de ma fureur contre l'auteur de ce méfait et de la correction qu'il reçut. Notre gentil chat, prenant peut-être mes gros papillons pour des oiseaux, avait profité de mon éloignement pour sauter du jardin dans ma chambre et venir chasser en champ clos. La leçon fut rude, mais ne fut pas perdue: l'intelligent et rusé animal en profita en ne touchant plus à mes cadres et crut de son devoir de réparer ses torts. Le lendemain il arriva chez moi, tenant délicatement entre ses dents, devinez quoi? — Naturellement, une souris. — Vous n'y êtes pas, Monsieur. — Eh bien, un oiseau, sans nul doute. — Pas davantage; et je vous le donne en mille. — C'était bel et bien un papillon, un crépusculaire: un Sphinx ligustri (sp. du trône), encore vivant, mais quelque peu endommagé, ce qui est assez compréhensible. Ce qui l'est moins, c'est qu'il ait pu attraper d'autres de ces insectes, sans les détériorer et même par dessous les ailes. C'est ainsi que, quelques jours après, il m'en a apporté encore un, parfaitement conservé et en vie. Mais la brave bête voulait me faire oublier les dégâts qu'elle m'avait occasionnés, car elle ne s'en tint pas là ... dans ses exploits de chasseresse: en effet j'ai placé plus tard dans ma collection deux autres lépidoptères un *Acherontia Atropos* (tête de mort) et un *Deilephila Elpenor* (sp. de la vigne), que je garde encore en souvenir de ce curieux animal, qui les trouva peut-être dans le jardin et les garda dans sa gueule, une heure ou deux, je ne me rappelle plus bien, jusqu'à mon retour à la maison, afin de ne les remettre qu'à moi! — Encore un mot: Ce même chat ouvrait aussi les portes, et — placé derrière une fenêtre — frappait contre les vitres, jus qu'à ce qu'on lui ouvrit. En vous présentant ces quelques observations, si intéressantes, et qui ont en d'ailleurs d'autres témoins que moi, je vous prie d'agréer, etc.

Lausanne, Sept. 1874.

Lug. Delessert. 577

Mr le Capitaine Touga nous écrit: „Il faut que le brochet qui a mordu le jeune garçon soit d'une belle taille; on peut plus ou moins en juger par l'éloignement des plaies faites par les dents de la mâchoire inférieure, si elles sont à 3 centimètres l'une de l'autre le poisson pesait au moins de 20 à 25 livres." — Mr Bourquillon, chasseur et pêcheur distingué, a observé un brochet de 40 lb, mesurant en longueur 1^m 50.

Rebus du mois de novembre. Le beau banc des Nérinées est à Pierrabot.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} Mars 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 ct. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Pénitencier à Neuchâtel.

Disparition du gibier.

Le Jura bernois est si intimement lié au Jura neuchâtelois, qu'en fait d'histoire naturelle, on ne peut s'apercevoir quand on passe d'une de ces contrées à l'autre; à plus forte raison, lorsqu'il s'agit de gibier, on peut encore moins faire de distinction. Les gardes-chasse n'ont jamais demandé de passeport aux ours allant gravement d'un territoire à l'autre, ni aux sangliers marchant à la file, comme des Indiens sur le sentier de la guerre. Une borne territoriale n'a jamais arrêté la course du cerf ou du chevreuil. Si le Musée neuchâtelois s'est occupé en septembre écoulé de la dernière apparition des cerfs et des biches, sur les bords du lac et que l'auteur de l'article n'ait rien su trouver de certain après le milieu du XVII^e siècle, qu'on veuille bien permettre à un membre honoraire du club, à un vieux braconnier jurassien de raconter quelques faits en excluant toute bourde cygénétiqne, mais en puisant à bonnes sources.

Les montagnes et les vallées du Jura, comprises dans les états des princes-évêques de Bâle, étaient autrefois peuplées d'animaux féroces et de gibier. Ces hôtes s'y sont maintenus jusqu'à la fin du siècle dernier et plusieurs y séjournent encore. Nos montagnes étaient alors plus couvertes de sombres forêts, dans lesquelles la hache ne faisait que de loin en loin de rares éclaircies. L'homme n'y pénétrait guère, n'ayant rien à y chercher; il avait du bois en suffisance près de son habitation et la chasse lui était interdite.

L'OURS logeait donc paisiblement dans les cavernes nombreuses que lui offraient les rochers, il ne descendait guère dans les vallées que lorsque le gibier lui manquait à proximité de son antre et que la faim le forçait à chercher une autre pâture. Quand alors il s'aventurait ds le voisinage des habitations, les animaux domestiques n'étaient plus en sûreté dans les fermes et les villages. Les comptes des villes de Porrentruy et de Delémont, dans les XVII^e et XVIII^e siècles indiquent qu'on donnait des primes aux chasseurs qui apportaient les peaux des ours qu'ils avaient tués. De 1621 à 1622 on tua quatre ours dans les montagnes qui touchent au pays de Neuchâtel. Il y a une trentaine d'années qu'on en prit encore un venant de ce quartier des montagnes.

Les LOUPS erraient en grand nombre dans les forêts, au bas des montagnes et dans les vallées. Ils faisaient la chasse au gibier, sans épargner pour autant les troupeaux. Souvent même, lorsqu'une neige épaisse couvrait la terre, ils entraient la nuit dans les villages et les villes, et gare alors à l'étable mal fermée et à l'homme attardé dans les champs ou sur la rue! Les comptes qu'on a cités attestent que jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les loups étaient extrêmement nombreux, et malheureusement la guerre de 1870 les a fait sortir d'Alsace et établir leur quartier dans nos montagnes où ils commettent de nombreux dégâts jusque dans les villages.



Le lynx ou loup-cervier, plus sauvage et plus cruel que le loup, exerce ses ravages avec plus de prudence : participant de la ruse du chat et de la férocité du loup, il se glissait partout où sa vue perçante lui laissait entrevoir une victime, où son odorat exquis lui faisait sentir une proie. Rampant dans les herbes et les broussailles, se glissant dans un sillon, dans un chemin creux, il arrivait lentement, mais sûrement, près de l'objet convoité, et alors, d'un seul bond, il l'atteignait et se repaissait de son sang. Un lynx fut tué à Champoz en 1620. Deux autres un siècle suivant dans la vallée de St Imier et ce félin existait encore dans le Jura il y a

cinquante ans.

Les chats sauvages s'y maintiennent encore. J'en ai tué un tout au haut d'un sapin, qui n'est tombé qu'au second coup de fusil pour s'élançer sur mon chien, au point que j'ai dû étrangler le chat pour lui faire lâcher prise. Il pesait 15 livres.

Le renard et le blaireau abondent encore dans nos campagnes, vivant de proie, mais respectant les animaux domestiques, excepté la volaille dont le premier n'a jamais été dégoûté. J'ai pris au piège des martes, des fouines, des putois, des hermines, des belettes, mais tous ces animaux-là deviennent rares. Il en est de même de la loutre, qui disparaîtra, comme le castor, qui autrefois vivait dans nos contrées. J'en ai trouvé une mâchoire dans le lehm, avec des outils de silex, à Bellerive.

Après ces animaux carnassiers venait le sanglier, la bête noire des paysans, à raison des dégâts qu'il causait dans les récoltes. C'est un vieil habitant du Jura dont les longues défenses se sont aussi rencontrées dans la formation quarternaire, avec le castor. A la fin du siècle dernier ils étaient extrêmement nombreux dans la contrée. La révolution de 1789 en a diminué la masse, mais de temps à autre ce pachyderme re-



paraît en plus ou moins grand nombre et ceux qui ravagent nos campagnes pour le moment sont bien rapprochés du pays de Neuchâtel. Remarquons en passant qu'ils sont gourmands et qu'ils préfèrent les truffes aux pommes de terre, sans dédaigner les morilles, quand les pluies chaudes d'avril les font sortir du sol.

(La suite au prochain N°).

A. Liguerez

Calcaires hydrauliques. Parmi les recherches géologiques entreprises dans notre pays, il n'en est que bien peu, qui aient un intérêt vraiment technique. Je m'occupe en ce moment d'un travail en même temps géologique et chimique ayant pour but une étude plus détaillée et plus approfondie des calcaires hydrauliques ou à ciment des principaux gisements du Tura neuchâtelois & vandois. J'ai eu le bonheur de m'adjoindre à cet effet un de mes anciens amis et camarades d'université, M. A. Klunge, pharmacien à Aubonne et chimiste aussi exact que consciencieux. Nos études porteront ensemble sur une description stratigraphique et paléontologique de ces gisements, ainsi que sur des analyses chimiques exactes des calcaires qui y affleurent.

M. Desor et Gressly ont déjà décrit deux horizons hydrauliques dans notre canton, l'inférieur dans le Bathonien inférieur, le supérieur dans l'Oxfordien moyen. Dans le premier nous trouvons les exploitations de Noiraigue, de Brot et de Saint-Sulpice, dans le second celle des Couvers. M. Taccard ajouta encore un troisième horizon à la base du Corallien de quelques gisements du Tura français avoisinant. Dernièrement enfin, j'en ai décrit un quatrième dans l'astartien inférieur de Longeaigue et de Rosières.

Au point de vue pétrographique, tous ces calcaires se ressemblent plus ou moins et se laissent reconnaître à première vue, comme propres à la fabrication de la chaux hydraulique. Au point de vue chimique, il doit en être autrement. C'est pourquoi aussi il serait curieux de connaître la vraie qualité des calcaires provenant de ces trois horizons de notre Tura. Jusqu'à maintenant je ne connais en total que quatre analyses du gisement des Couvers et deux de celui de Noiraigue. Quant aux autres non moins importants de St Sulpice, Longeaigue, St Croix, Beaulmes, etc, je n'en connais aucune. Aussi est-ce dans le but de les connaître et de pouvoir les comparer aux quelques autres déjà existantes que je me suis décidé à entreprendre ce travail de concert avec M. A. Klunge.

Dans le cas où les lecteurs du Rameau desapin pourraient me fournir des détails nouveaux ou des renseignements encore inédits et concernant mon travail, je leur en serais très obligé.

Sorgues, près Valangin. 1874.

Maurice de Tribolet. Dr. is. Sc.

Quelques instructions concernant les collections locales. (Appendice).

Chaque forme doit être représentée par un nombre d'exemplaires suffisant pour donner une idée de l'espèce dans toutes ses variations. Les monstruosités ont une grande importance, si l'on y joint l'indication des circonstances locales qui ont pu les occasionner.

Les exemplaires doivent avoir été recueillis sur différents points de la localité que l'on considère.

Chacun d'eux doit porter un n° ou une marque quelconque, qui permette de savoir exactement où il a été trouvé. Il est important de consigner exactement sur l'étiquette ou, si l'on aime mieux, dans un catalogue détaillé, le nom de la localité en y joignant des observations concernant l'altitude, la nature du terrain, l'époque de l'année où la trouvaille a eu lieu, etc. Quant au nom de l'espèce, il importe moins à ceux qui consultent des collections de ce genre, parce qu'un naturaliste n'admettra jamais, sans la vérifier, une détermination quelconque, à moins qu'elle ne vienne d'un homme dont la compétence ne peut être mise en doute, et encore.... Le naturaliste est de sa nature excessivement défiant! Mais dans ce domaine on peut dire: La défiance est mère de la vérité!

Paul Godt

Louis Agassiz.



Le portrait de Louis Agassiz, du naturaliste neuchâtelois par excellence, devait naturellement trouver sa place dans le Rameau de Sapin.

Le portrait que nous offrons à nos lecteurs est dû au crayon et au burin de deux jeunes artistes neuchâtelois, MM. Edouard Guillaume et Georges Teameret, tous les deux anciens membres du Club jurassien. Ils ont choisi ce sujet pour leur premier essai dans le dessin et la gravure sur bois. Ceux qui ont eu le bonheur de connaître Agassiz, reconnaîtront de suite les traits fins de la figure noble et sympathique du célèbre naturaliste.

On peut se procurer des exemplaires de ce portrait, qui se vend au bureau

du Rameau de Sapin, à raison de 40 centimes l'exemplaire. Le prix est réduit de 10 c. pour les clubistes.

Le noyer de Bonvillars. Au pied du Jura vandois, tout près de Bonvillars, (ma commune d'origine soit dit entre deux modestes parenthèses) existe un noyer remarquable, sur lequel je vous envoie ces quelques détails. Avec M. Jacquier, juge de paix de Bonvillars, nous avons mesuré ce colosse végétal: son tronc a six mètres et 30 centimètres de tour, (21 pieds suisses) et le diamètre de son branchage, qui est magnifique, se mesure par une trentaine de bons pas. Ce noyer est encore plein de force et d'apparence, et, bien que l'on puisse, je pense, évaluer son âge à 3 ou 4 siècles au moins, ce vétéran du règne végétal (qui, dans ses premières années a peut-être donné ses fruits aux braves Suisses de Grandson) a encore fourni cette année même, 40 minnes (600 litres) de noix. Paul Favre
Bernaix, décembre 1874.

Recensement des oiseaux de chambre aux Brenets. Nous avons trouvé dans notre village:

68 canaris, 12 chardonnerets, 6 serins, 6 fauvettes, 8 bouvreuils, 4 tarins & 1 perroquet.

Brenets, décembre 1874. Henri Etienne, A. Perrenoud, Etienne Berdot, Numa Guinand, A. Guinand.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} Avril 1875.

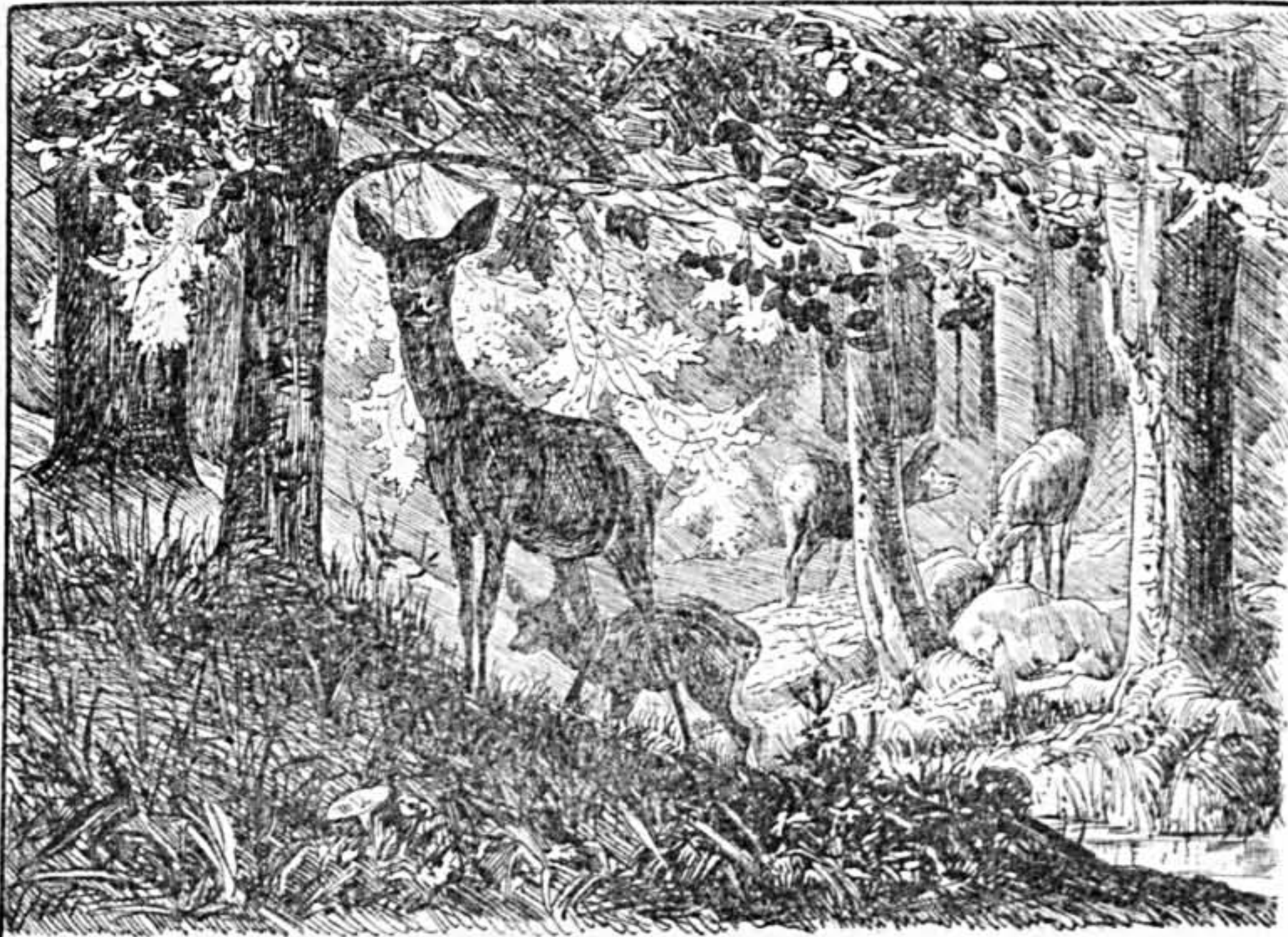
Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Pénitencier à Neuchâtel.

Disparition du gibier.

A la fin du siècle dernier, lorsqu'on parcourait les campagnes sur le soir, au moment où la rosée rafraîchit l'herbe, ou le matin, quand la nature n'est pas encore troublée par le bruit de l'homme, on voyait, fréquemment de vieux cerfs marcher fièrement à la tête d'un troupeau de biches et de daquets, jouant et folâtrant au milieu des blés verts ou des moissons jaunissantes. Nulle haie, nulle clôture n'était assez haute ou assez fourrée pour garantir les récoltes. Le passage de ces bêtes rousses et de la bête noire, était indiqué dans les champs par de grandes dévastations : un décimateur n'en faisait pas plus. — Dès le moment où les grains se montraient en épis, jusqu'à l'instant où, après la levée des dîmes, le paysan pouvait enfin charger ce qui lui restait de gerbes, il lui fallait garder ses récoltes pour en éloigner les cerfs et les sangliers. N'osant tuer ces animaux nuisibles mais privilégiés, le paysan était réduit à les effaroucher en faisant du bruit dans les finages, pendant la nuit, ou à traîner de longues cordes, tendues d'un champ à l'autre pour en chasser le gros gibier. — De 1792 à 1800 la chute des privilèges a fait tomber le gibier et de mon souvenir ce n'est plus que rarement qu'un cerf ou une biche ose s'aventurer dans nos montagnes pour y périr misérablement sous le petit plomb d'un braconnier ou d'un chasseur patenté, qui ne s'attendait pas à telle rencontre, tire à tout hasard sur la pauvre bête égarée qui va périr dans quelque fourré. Il n'y a pas cinq ans que j'ai rencontré une biche portante, tirée de la sorte et que les renards avaient achevée. Le cerf, son compagnon, a disparu quelque temps après. Les archives de l'abbaye de Bellelay renferment plus d'un récit de chasse au cerf, dans les montagnes et la vallée de St. Imier, en compagnie des chanoines de ce dernier lieu, avant la réformation, et ensuite seuls, ou avec des officiers du prince-évêque, jusqu'à la fin du siècle passé. Les meutes de ces chasseurs cléricaux pouvaient donc poursuivre les bêtes fauves jusque sur le territoire de Neuchâtel.

Alors l'élégant et timide chevreuil vivait tranquillement dans les forêts, y trouvant une abondante pâture de jeunes bourgeons, durant l'été, et ne dédaignant pas la ronce et le lichen, quand la neige couvrait le sol. Il ne descendait que rarement dans les champs et les prairies et y causait peu de dégâts. Quand Berne reçut en cadeau du congrès de Piémonte, les anciens états de l'évêque de Bâle, il y envoya des baillis très-jaloux de la régle de la chasse. On mit en ban de grands quartiers de montagne, la





loi était sévère et plus sévèrement exécutée encore, en sorte que le chevreuil revint au pays et y multiplia jusqu'à la fin de 1830. La révolution d'alors lui fut fatale, elle se fit chasseresse. J'ai compté jusqu'à sept chevreuils en une bande et les braconniers en vendaient à cinq francs la pièce. Ce fut un temps de bonne fortune pour les chasseurs revenant bre-douille et ils n'eurent pas besoin de s'adresser aux marchands de comestibles de Bâle pour se procurer du gibier du Schwarz-

wald, qu'ils naturalisaient ensuite du Jura. — Pendant que le gros gibier florissait dans nos montagnes,



le lièvre y pullulait paisiblement, mais nous n'avons trouvé nulle trace de l'établissement de garennes pour la multiplication du lapin maudit par les campagnards. Des myriades de perdrix, de cailles, d'alouettes et même quelques gelinottes nichaient dans les blés et quelques-uns de ces gallinacés se hasardaient à passer l'hiver dans le pays, lorsque les prairies étaient

réjouies par des irrigations de sources chaudes. J'en ai encore vu alors en compagnie de becfiques et d'ortolans, entièrement disparus depuis quelques années. — Un acte du chapitre de St Ursanne de l'année 1554 nous apprend que les faisans, qu'il appelle aussi des paons, ne méprisaient pas l'étroite vallée du Doubs. Aussi les chanoines s'en réservaient exclusivement la chasse. Tous ces oiseaux prenaient également leur part des grains semés pour l'usage de l'homme, mais leurs dégâts n'étaient rien en comparaison de ceux que commettaient les pigeons sauvages, le ramier violet, aux reflets changeants, le gris biset, au blanc collier. Ces oiseaux volaient par bandes innombrables, s'abattant sur les champs ensemencés, enlevant en quelques minutes tous les grains non suffisamment couverts par la herse et même ceux qui laissaient déjà percer leur germe. Dans ma jeunesse j'ai encore vu faire la chasse aux pigeons sauvages dans le pays de Porrentruy, au moyen de grands filets. On en prenait par sacs; les filets pouvant se refermer sur tout un vol, quand ses guides imprudents l'avaient engagé à s'abattre près des pigeons privés attachés au sol semé de grains. On faisait de même la chasse aux pinsons et l'on en prenait par centaines. On voit encore quelques plantations de sapins qui portent le nom de pinsonnières.



(La suite au prochain n°.)

A. Liguerez

Le sentier de la Poëta-Raissa.

Poëta-Raissa ! vilaine scie, vilain ruisseau, vilain coin, tel est le nom que nos pères ont donné à une gorge étroite, perdue dans les plis de la triple montagne qui cache les Alpes et trop souvent le soleil aux habitants du Val de Travers. Au fond coule, ou plutôt glisse, saute, cabriole parmi les rocs et les sapins renversés, une onde fraîche et claire et c'est tout le chemin. Encore est-il barré de distance en distance par des parois perpendiculaires, du haut desquelles l'eau se précipite en riant. C'est le jeu et le plaisir des Naiades; brisées par la chute, elles remontent en poussière et en vapeur sur les ailes des vents et des nuages. Les oiseaux seuls peuvent les suivre. L'homme aux pieds de plomb se trouvait arrêté à chaque pas dans ce défilé sauvage. À peine quelques chasseurs, l'avaient-ils parcouru d'un bout à l'autre, au prix d'escalades et de dégringolades à effrayer un chamois. — Mais c'était assez pour tenter les autres. On savait par ces prisonniers que ce passage effrayant, ou, comme disent les géologues, ce ruz, offrait les tableaux les plus variés, tantôt grandioses et mystérieux, tantôt délicats et charmants : le chaos avec des scènes du paradis, une ode parsemée d'idylles, un andante très-grave interrompu par des allegretti. Il y avait de quoi en faire venir l'eau à la bouche aux moins curieux. On alla voir. Quelques sapins gisant pêle-mêle avec les blocs tombés comme eux des hauteurs servirent de passerelles; d'autres relevés, debout sur les rochers devinrent escaliers ou échelles. Ainsi tant bien que mal, sur la terre et sur l'onde, les hardis pèlerins parcouraient ce couloir mystérieux. Il y fallait bon pied, bon oeil et bonne tête. Ce n'était pas le chemin de tout le monde.



Cela dura deux ou trois étés. Puis le temps, les hivers, les orages s'entraïdant, les sapins, échelles furent transformés en mâts de cocagne, les ponts disparurent. La solitude reprit possession de son antique domaine, et le bruit du torrent troubla seul le silence de cette gorge abandonnée.

Les Nymphes sont fées et les femmes aussi. Celles de la Poëta-Raissa ayant pris goût à la société vinrent au village et invitèrent nos dames à leur rendre visite. Pour cela il fallait un sentier. La société du Musée de Fleuriot, dont le seul désir est de rendre service à tout le monde, mais aux dames surtout, organisa un comité des Ponts et chaussées. Celui-ci se mit à l'œuvre; la Poëta-Raissa fut ouverte, et bientôt

La mère sans danger y put mener sa fille.

Ce premier travail n'ouvre aux promeneurs que la partie supérieure de la Poëta-Raissa, celle qui est comprise entre le Pernil Ladame et la Montagneta du Terreaux. Une vieille charrière par les bois et les frênes, conduit aux bords du ruisseau, puis, on le remonte, en passant sept fois d'une rive à l'autre. Point de berge. L'eau n'a songé qu'à elle, en se



creusant cette échappée entre les rochers et les rapides couloirs qui en séparent les lames. Le sentier n'est qu'un orlet gagné par la mine ou par la pioche à droite, à gauche, sur l'éboulis et sur le roc. Ce changement continu et presque régulier de parois et de portes fait comme une suite de chambres et d'appartements superposés les uns aux autres. Leur décoration et leur aspect varient avec les dimensions. Il y a des salons de réception et des boudoirs mystérieux. A la fin même on peut se croire enfermé dans une grotte sans issue et pris, malgré Mentor, comme Télémaque chez Calypso. Mais la Naiade est là, de sa main de fée, elle soulève la lourde tapisserie, on passe en se glissant, et tout à coup, suivant l'expression de Dante, on revoit les étoiles, c'est-à-dire le ciel, la lumière, le soleil. On a gagné le vallon de Lavaux, l'un des plus romantiques du haut Jura. Enfermé au sud et au nord, entre de sombres et épaisses forêts, relevé des deux autres côtés jusqu'à la Rondelaine et jusqu'au Chasseron, il est en toute saison, frais, plantureux, verdoyant, comme toutes les combes élevées du

Jura. Toutes les eaux de ses pentes se réunissent au point même où débouche le sentier et forment le ruisseau de la Poëta-Raissa, un des affluents de l'Arreuse, qu'il gagne après avoir traversé le village de Môtiers dans toute sa longueur. — Le cours de ce ruisseau ressemble à la plupart des existences humaines. Après une enfance obscure et paisible, il abandonne la terre natale, court et se précipite au travers du monde, écume, lutte, bondit, se tourmente et ne retrouve enfin un peu de repos que lorsqu'il va se perdre dans l'infini des êtres et des choses. Un nouveau sentier, de nouveaux travaux nous permettront de le suivre presque jusqu'à la plaine. Il est maintenant de nos amis. Quoique tapageur, tout le monde l'aime. Venu de haut, il sait bien des choses, et sans jamais s'arrêter, à tous ceux qui l'écoutent il jette en passant des chansons et des conseils. (La suite prochainement).

Les gorges de l'Arreuse. L'exemple donné par la Société du Musée de Fleurier a été suivi. Une société, fondée à Colombier, se propose de faire établir un sentier le long des gorges de l'Arreuse, de Trois-Rods au Champ du Moulin. Elle a commencé par réunir des fonds. Des conférences ont été données, la Commune de Boudry a voté une subvention, les demoiselles de Colombier ont fait une vente au profit du sentier, vente qui a produit f.1447. Tout fait prévoir que la société pourra de suite mettre la main à l'œuvre et rendre accessible au public les beautés pittoresques de l'Arreuse.

Leucoium aestivum. Il a été dit, il y a quelque temps, dans le Rameau de Sapin, que des botanistes avaient trouvé le *Leucoium aestivum* aux allées de Colombier; je viens, quoiqu'un peu tardivement, et uniquement par amour de la vérité, affirmer que déjà en 1868, quelques exemplaires de cette plante ont été cueillis dans la même localité par M. Fritz Dactwyler, alors élève en pharmacie à Boudry.

Ornithologie. M. Louis Nicoud, clubiste de la Chaux de Fonds, est parvenu à collectionner 435 espèces d'œufs d'oiseaux d'Europe, représentés par 2340 exemplaires.

Fritz Berthoud

J. Chapuis M^e

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} Mai 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Pénitencier à Neuchâtel.

Disparition du gibier.

Un vieillard me racontait, vers 1810, qu'il prenait des bécasses par douzaines dans un petit bosquet servant d'abri aux vaches pendant l'été. J'y tendais alors des lacets, mais je n'estimais fort heureux quand je prenais deux bécasses par semaine. Aujourd'hui, avec mille lacets, je ne prendrais plus une bécasse durant tout l'automne. Depuis que les forêts sont fermées au parcours du bétail et que celui-ci n'y laisse plus ses déjections dans lesquelles naissent certains vers, le mets favori des bécasses, celles-ci ont disparu. En échange le bétail ne gagne plus le mal de bois autrefois très-fréquent et redoutable. Il est vrai aussi que les gourmants soupirent après le salmis, nonobstant sa composition vermiculeuse.

Mais aussi il y avait un grand nombre de viviers et d'étangs : chaque monastère, chaque ville, chaque maison noble en avait un ou plusieurs. Beaucoup de moulins ne pouvaient marcher sans réservoirs. Toutes ces pièces d'eau avaient aussi leur gibier particulier, depuis la loutre, ce loup des rivières, jusqu'au timide plongeon. Là des sarcelles, des poules d'eau, des canards, des oies, en hiver s'abattaient par douzaines. Par une adroite subtilité théologique la chair de tous ces animaux était assimilée à celle du poisson. On en avait fait viande de carême. En ce bon temps, on interdisait sévèrement au peuple, durant de longs carêmes, toute espèce de viande, tout produit des animaux, en sorte que les œufs, le lait, le beurre, le fromage étaient réputés comme viande et défendus, tandis que la grasse sarcelle et ses compagnes arrivaient saintement sur la table des privilégiés, comme chair aussi maigre que carpe ou brochet. Mais c'était la faute de Moïse qui, en racontant à sa manière la création du monde, a dit que Dieu fit les poissons et les oiseaux le même jour et qu'il vit que cela était bon. De là rien de si naturel que les interprètes de la Genèse trouvent aussi que ces deux chairs sont également bonnes.

Avec le dessèchement des étangs le défoulement des bords des rivières, tout le gibier d'eau a disparu. C'est à peine si en hiver on remarque encore quelques égarés. Le merle d'eau et le brillant martin-pêcheur naguère encore si communs deviennent toujours plus rares.

Lorsque nos hautes montagnes étaient encore couvertes de grands sapins, les coqs de bruyère y étaient très nombreux. Il y a 40 à 50 ans que j'en ai encore fait partir souvent en parcourant les hautes



sommets du Jura, mais actuellement, on n'en voit plus guère. — Alors aussi les oiseaux de proie étaient fort communs. J'ai élevé et gardé pendant plusieurs années un aigle noir pris tout jeune dans les Rochers du Thiurgarten, où la mère faisait la chasse aux agneaux; on l'accusa même d'avoir emporté un enfant. Son nourrisson était devenu assez fort pour un tel exploit. Il mesurait plus de six pieds d'envergure. En hiver Jean le blanc, ou aigle blanc rôdait souvent le long des rivières. J'ai tué de nombreux faucons et des autours qui nichaient dans le pays et dévastaient les colombiers et les busserons. Deux espèces de milans, dont une très-grande, venaient chaque été purger les prairies de reptiles et de souris, en compagnie de la buie et de la bondrée. J'ai pris deux buses qui, dans un combat de jalousie printanière, s'étaient si bien saisies du bec et des serres qu'elles étaient tombées sur le sol sans vouloir se lâcher. Combien de fois j'ai tué des cresserelles au moment où elles allaient fondre sur des alouettes et des pies grièches poursuivant des oiseaux beaucoup plus grands qu'elles, tels que des merles et des geais. Eh bien, de tous ces oiseaux de proie il n'en reste plus qu'un très-petit nombre. Il en est de même des oiseaux de nuit: Pendant plus de 50 ans chaque soir d'automne et de printemps j'ai entendu le Touhouhe du Grand duc niché dans les roches du Vorbourg. J'ai pris et élevé leurs nichées, fort peu aimables et m'obligeant de rendre des pièges aux rats et aux souris pour les nourrir. Le chat-huant, le hibou, l'effraie étaient très nombreux, au grand profit des campagnes que ces oiseaux de nuit purgeaient de souris.

Certaines roches ont gardé le nom des faucons qui y établissaient leurs nids. C'est là qu'on allait les prendre, en grand péril, pour en fournir les prévôts des chapitres de St-Imier, de Moutier, de St-Ursanne, l'Évêque de Bâle et chaque seigneur possédant des droits de chasse. Ces personnages ne paraissaient à l'église que le faucon sur le poing, en signe de leurs droits. Quand l'archidiaque de Moutier faisait ses tournées pastorales et la visite des églises de son diocèse, chaque année bixextile, il n'arrivait dans les paroisses qu'à cheval et l'on devait fournir une poulette à son faucon. L'évêque et les prévôts précités voulaient tenir leurs plaids ou assises annuelles, ils ne s'y rendaient qu'à cheval et le faucon sur le poing. On devait alors fournir à celui-ci un perchoir garni de volaille, à moins que son maître n'aimât mieux aller s'ébattre aux champs pour chasser cailles et perdrix, pendant que le lieutenant présidait la cour de justice. Si en passant près d'un étang le prélat apercevait un héron, l'échassier devait se hâter de déployer ses grandes ailes, de tendre en arrière ses longues jambes et de s'élever dans les airs. Le faucon était aussitôt déchaîné et dès qu'il avait aperçu la proie, il s'élançait à sa poursuite, s'efforçant de prendre le dessus pour fondre ensuite sur la victime et la déchirer du bec et des serres. Vainement le héron s'élevait jusque dans la nue, le faucon montait, montait toujours jusqu'au moment où il croyait pouvoir se précipiter sur l'échassier. Mais si par trop de précipitation, il n'avait pas soin d'éviter le bec



redoutable du héron, il lui arrivait de s'y enfoncer, comme un duelliste furibond sur l'épée d'un frondeur adverse. (La suite au prochain N°).

Bellerive, près Belémont, 1875.

A. Liguerez

Le sentier de la Poëta-Raissa. (Suite.)

Ouvrir aux promeneurs paisibles et prudents la partie supérieure de la Poëta-Raissa n'était que la moitié de la tâche, et sinon la plus facile, au moins la plus courte et la moins coûteuse. Au bas de la chute sauvage dont nous avons parlé le ruisseau trouve un salon tout préparé et reprend haleine, puis court un moment dans le pli de la montagne sous des ombrages touffus et enfin lassé de cette marche trop lente, il fait un coude à gauche et recommence sur la pente abrupte ses grands exercices de gymnastique à travers les rochers. Pareil à un clown mis en verve par le succès et les applaudissements, on le voit cabrioler, bondir, s'élançer, retomber du trapèze au trampoline sans interruption jusqu'au Breuil. Là rencontrant l'arête sur laquelle se dressent les ruines du vieux château, il se replie de nouveau vers l'orient et achève sa course assez obscurément au pied des grands bois. Le plus souvent même, il disparaît sous les graviers. Son lit de cailloux ne semble plus qu'une charrière aride où un troglodyte ne trouverait pas à se désaltérer. A la plaine il reparait frais, limpide, reposé, prêt à recevoir dans ses bras ses soeurs, les fontaines du vallon de Riaux, encore tout émus et haletantes du saut de 80 pieds qu'elles viennent de faire avec tant d'audace et de grâce. — C'est au Breuil, territoire fleurissant où conduit en trois quarts d'heure un facile chemin, que la Société du Musée marqua le point de départ de son second travail.

Son dessein était d'abord de suivre, comme la première fois le cours du torrent, mais les difficultés de l'entreprise arrêtaient les plus hardis. C'eût été une ascension perpétuelle, une course au clocher en hauteur, avec des escaliers taillés dans le roc et des ponts jetés sur des abîmes; en un mot, un passage très coûteux, très fatigant et plein de dangers. Seuls les jeunes gens auraient pu s'y aventurer. Comment faire? — Grâce à l'obligeance des propriétaires des forêts qui couvrent et dominent la rive gauche du ruisseau on tailla, sous les sapins, un sentier à mi-côte. La pente en est douce et, sauf deux ou trois lacets, presque insensibles; le soleil n'y pénètre jamais. Une douce fraîcheur y monte des eaux murmurantes avec leurs mélodies. On se croirait dans une cathédrale pendant que chante derrière les piliers un chœur invisible. Peu à peu cependant l'on se rapproche des Naiades et tout juste à point pour les surprendre dans une de leurs plus délicieuses retraites, leur salle de bain probablement. Un bassin clair et transparent, entouré de rochers, de verdure et de mousse. L'eau y arrive sans bruit, en se glissant sur une pierre inclinée; on ne sait d'où elle vient, on ne sait où elle va. Un demi-jour mystérieux, çà et là traversé par quelques rayons de soleil, semblables dans le feuillage à des gouttes d'or sur une tapisserie sombre, enveloppe ce champêtre palais. Si les divinités sont absentes, elles vont revenir, on les attend. Et parfois des mortelles, belles comme Diane n'ont pas résisté à la tentation d'imiter la déesse et de plonger leurs corps



Bains de Diane.



Les Cascadelles
d'après F.B.

river. Tout chemin mène à Rome... (La fin au prochain N°)

d'ivoire dans le pur cristal des ondes glacées, au risque d'être à leur tour surprises par quelque Attention indiscret. C'eût été le cas tout au moins, d'être pour un moment en ces parages papillon, merle ou bouvreuil.

En cas d'orage ou d'averse une grotte tout auprès offre son abri. Un peu au delà se présente une série de cascadelles qu'il faut gravir par des marches taillées dans le roc. Le passage est d'un effet si pittoresque, si varié qu'on le dirait combiné et arrangé par un artiste ingénieux. Un pont léger de branchages complète le tableau. Il sert d'embranchement et de communication avec les hautes demeures des plateaux et delà si l'on veut avec tout le monde oriental. Un écriteau cloué sur un sapin desséché l'indique aux voyageurs: Vissons, la Béroche, Berne, Constantinople. Sur un autre on lit: Manborgot, Genève, Marseille. Un troisième tend son bras dans la direction descendante avec ces mots: Breuil, Fleurier, St-Sulpice, Paris.

En un tel lieu ce poteau et ces noms font

Fritz Berthoud

Un chat sauvé par un chien. Mr^{***}, le célèbre peintre de Genève, mort il y a quelques années, avait un chat qui faisait les délices de ses enfants. Ce chat devint malade; il était atteint de la gale et souffrait à un tel point, qu'il fut décidé en conseil de famille de mettre fin à ses maux. Le chat fut mis dans un sac dont on lia l'ouverture avec un fort cordon et Justine la cuisinière fut chargée par son maître d'aller jeter le sac et son contenu dans le Rhône. Au bout d'un quart d'heure le domestique revint et annonça à la famille réunie pour le dîner, qu'elle avait jeté le sac dans le fleuve et qu'elle l'avait suivi des yeux jusqu'au moment où il avait disparu dans l'eau. On se mit à table, les enfants étaient tristes, on regrettait la sentence exécutée contre le vieux serviteur de la famille, la conversation n'était pas aussi animée que de coutume, lorsque tout à coup on entendit des aboiements derrière la porte de la chambre à manger. On alla ouvrir la porte et l'on vit Fiquet, le chien du grand artiste, entrer dans la chambre, traînant un sac qui semblait être animé de mouvements convulsifs et exécutait des soubresauts fantastiques. Le sac fut ouvert et il en sortit un animal mouillé que chacun reconnut immédiatement pour le chat de la maison. C'était bien lui, que Fiquet avait été repêcher dans le Rhône. On se figure aisément qu'après cette délivrance miraculeuse le pauvre chat fut conservé religieusement jusqu'à la fin de ses jours dans la famille.

Un ancien clubiste de la section de l'Areuse.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} Juin 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Pénitencier à Neuchâtel.

Disparition du gibier.

Cette chasse au vol nous a un peu écarté de notre sujet et cependant il y a encore beaucoup d'intéressants oiseaux dans nos montagnes, dont on n'a pas parlé et dont il ne restera bientôt plus que le nom, tant leur diminution marche avec rapidité. Il y a cinquante ans, lorsque par de belles soirées de mai, j'allais coucher sous un sapin, sur les hautes sommets du Jura, pour chasser le chevreuil, au point du jour, pendant que les gardes-chasses des baillis dormaient encore, j'étais toujours éveillé par le chant des oiseaux qui faisaient un tel ramage que mes compagnons et moi devions élever la voix pour nous parler. Depuis le coq de bruyère, jusqu'à la fauvette à tête noire, chaque habitant de la futaie tenait à se faire entendre dans ce concert amoureux tenu sur les hauts sapins sans qu'on pût voir aucun des musiciens. Grives, merles, pinsons, mésanges, chouettes, corneilles, pies, buses, geais, ramiers, tous sifflaient, croassaient, chantaient, jacassaient, gringottaient, roucoulaient à qui mieux mieux, tandis que le renard glapissait en poursuivant un levraut ou même un chevreuil, devançant parfois nos chiens et faisant manquer notre chasse. — Dans des temps récents, je suis retourné sur ces montagnes dans un autre but, mais quoique ce fut aussi en mai et de grand matin, la forêt était silencieuse et c'est à peine si l'on entendait parfois cajoler un geai ou siffler un merle. Le grand pic noir, à l'œil si farouche, les grimpeurs bigarrés, les pies verts ne frappaient plus les arbres pour en tirer des vers et purger la forêt d'insectes nuisibles. Au pied de la montagne, sur les coteaux boisés, dans les haies, même désertion des oisillons. Plus de ces bouvreuils si-peu sauvages, de linottes, de verdiers, de tarins, de fauvettes. Près des maisons les rouge-gorges, les rouge-queues, les hoche-queues et même les moineaux sont devenus rares. On voit jusqu'aux hirondelles désertier de plus en plus les maisons où chaque année elles revenaient construire leurs nids et nous débarrasser des moustiques et d'innombrables mouches.

Dans cette nomenclature j'ai fait de nombreux oublis, n'ayant rien dit de l'innocent hérisson qui détruit tant de serpents et de vipères; de ces jolis écureuils rouges ou noirs, de son voisin le léro et de ce charmant muscardin qu'on cache dans une coquille de noix. Eh bien! tout cela tend à disparaître. L'envahissement de l'homme en est la seule et unique cause.



La nature n'a point cessé de produire la nourriture nécessaire à tous ces animaux, mais l'homme contrarie l'action de la nature: son avidité accroît ses instincts de destruction.

Les changements apportés à l'assolement des terres ne permettent plus aux gallinacés d'élever paisiblement leurs couvées. Les champs morcelés à l'infini, reçoivent les cultures les plus variées qui exigent la présence journalière de l'homme, et la faux passe partout avant que les jeunes oiseaux soient en état de lui échapper. Les besoins de bois de construction et pour l'industrie ont fait abattre toutes les hautes futailles; les forêts sont parcourues par l'homme en tous sens, en toutes saisons. Le gibier et les oiseaux n'y trouvent plus le repos qui leur est nécessaire. Partout on met en culture les pâturages, les prés de montagnes, les terres vaines, et l'on fait disparaître les groupes d'arbres et les buissons qui servaient de refuge aux oiseaux. Il en est de même des haies vives, des saules et des verres qui croissaient le long des cours d'eau. Ces arbres produisaient naguère de grosses souches dont les racines servaient de refuge aux poissons dont les rameaux chargés d'insectes fournissaient une portion abondante de la nourriture de la population du cours d'eau. De nos jours ces forêts riveraines ne sont plus que de maigres saussaies, facilitant la pêche et la destruction du poisson.

Ainsi qu'en Amérique les tribus indiennes reculent devant les envahissements de la civilisation et se retirent successivement dans le désert où elles disparaissent peu à peu, ne trouvant plus de moyens suffisants pour leur subsistance, de même nous voyons le gibier disparaître dans nos contrées à mesure que l'accroissement des hommes fait naître de nouveaux besoins, exige un plus grand emploi du produit des forêts, que l'agriculture étend ses labours aux dépens des terres jadis livrées à la pâture ou laissées incultes, que l'industrie multiplie ses besoins et ses exigences. A ces causes déjà si multiples, s'ajoute le perfectionnement des armes à feu, leur répartition dans les mains de chacun, la liberté de chasse et de pêche, ou l'inobservance des lois restrictives sur les matières, la cruauté des enfants qui détruisent tous les nids qu'ils peuvent atteindre. On ne doit donc pas s'étonner de la disparition de tant d'espèces d'animaux que les hommes âgés ont encore vus en grand nombre, mais que leur petits enfants ne connaîtront plus que de nom.

(La fin au prochain N°)

Bellerive, près Pelémont.

A. Liguerez



Le Sentier de la Poëta-Raissa. Fin.

Nous n'allons pas aussi loin. Dix minutes encore et nous aurons atteint le pallier qui sépare ou plutôt réunit les deux parties du sentier. L'endroit est charmant et nul n'y passe, sans s'y arrêter. C'est déjà une tradition. On s'assied, on déboucle les sacs, on cause, les vieux amis, du passé, les jeunes du présent et de l'avenir. Plus d'un couple a dans un doux entretien, près de cette onde impuisable, ébauché, conclu ou confirmé un pacte d'alliance perpétuelle; plus d'une famille heureuse y revient, le dimanche avec les enfants grands et petits se reposer des travaux de la semaine. Ce petit coin solitaire, hier inconnu, a maintenant pour chacun des souvenirs et même une histoire. Une fête publique l'a consacré aux divinités agrestes la paix, l'amitié, l'espérance. Le sentier venait d'être achevé: restait le quart d'heure de Rabelais, la note à payer. Une somme assez ronde et point d'argent dans la caisse. Grand embarras?... Du tout. La Société du Musée n'est pas une personne de peu de foi, qui s'imaye des moindres difficultés. Son comité des Ponts et Chaussées proposa une inauguration solennelle, avec musique et buffet - notez le point - organisé et servi par les dames du village, transformées pour un jour en vivandières et "Kellnerinnen". Fut dit, fut fait. Tout le monde



La nature n'a point cessé de produire la nourriture nécessaire à tous ces animaux, mais l'homme contrarie l'action de la nature: son avidité accroît ses instincts de destruction.

Les changements apportés à l'assolement des terres ne permettent plus aux gallinacés d'élever paisiblement leurs couvées. Les champs morcelés à l'infini, reçoivent les cultures les plus variées qui exigent la présence journalière de l'homme, et la faux passe partout avant que les jeunes oiseaux soient en état de lui échapper. Les besoins de bois de construction et pour l'industrie ont fait abattre toutes les hautes futailles; les forêts sont parcourues par l'homme en tous sens, en toutes saisons. Le gibier et les oiseaux n'y trouvent plus le repos qui leur est nécessaire. Partout on met en culture les pâturages, les prés de montagnes, les terres vaines, et l'on fait disparaître les groupes d'arbres et les buissons qui servaient de refuge aux oiseaux. Il en est de même des haies vives, des saules et des verres qui croissaient le long des cours d'eau. Ces arbres produisaient naguère de grosses souches dont les racines servaient de refuge aux poissons, dont les rameaux chargés d'insectes fournissaient une portion abondante de la nourriture de la population du cours d'eau. De nos jours ces forêts riveraines ne sont plus que de maigres saussaies, facilitant la pêche et la destruction du poisson.

Ainsi qu'en Amérique les tribus indiennes reculent devant les envahissements de la civilisation et se retirent successivement dans le désert où elles disparaissent peu à peu, ne trouvant plus de moyens suffisants pour leur subsistance, de même nous voyons le gibier disparaître dans nos contrées à mesure que l'accroissement des hommes fait naître de nouveaux besoins, exige un plus grand emploi du produit des forêts, que l'agriculture étend ses labours aux dépens des terres jadis livrées à la pâture ou laissées incultes, que l'industrie multiplie ses besoins et ses exigences. A ces causes déjà si multiples, s'ajoute le perfectionnement des armes à feu, leur répartition dans les mains de chacun, la liberté de chasse et de pêche, ou l'inobservance des lois restrictives sur les matières, la cruauté des enfants qui détruisent tous les nids qu'ils peuvent atteindre. On ne doit donc pas s'étonner de la disparition de tant d'espèces d'animaux que les hommes âgés ont encore vus en grand nombre, mais que leur petits enfants ne connaîtront plus que de nom.

(La fin au prochain N°.)

Bellerive, près Pelimont. A. Luigueres



Le Sentier de la Poëta-Raissa. Fin.

Nous n'allons pas aussi loin. Dix minutes encore et nous aurons atteint le pallier qui sépare ou plutôt réunit les deux parties du sentier. L'endroit est charmant et nul n'y passe, sans s'y arrêter. C'est déjà une tradition. On s'assied, on déboucle les sacs, on cause, les vieux amis, du passé, les jeunes du présent et de l'avenir. Plus d'un couple a dans un doux entretien, près de cette onde inépuisable, ébauché, conclu ou confirmé un pacte d'alliance perpétuelle; plus d'une famille heureuse y revient, le dimanche avec les enfants grands et petits se reposer des travaux de la semaine. Ce petit coin solitaire hier inconnu, a maintenant pour chacun des souvenirs et même une histoire. Une fête publique l'a consacré aux divinités agrestes la paix, l'amitié, l'espérance. Le sentier venait d'être achevé: restait le quart d'heure de Rabelais, la note à payer. Une somme assez ronde et point d'argent dans la caisse. Grand embarras?... En tout. La Société du Musée n'est pas une personne de peu de foi, qui s'émaye des moindres difficultés. Son comité des Fonts et Chaussées proposa une inauguration solennelle, avec musique et buffet - notez le point - organisé et servi par les dames du village, transformées pour un jour en vivandières et *Kellnerinnen*. Fut dit, fut fait. Tout le monde



était invité, tout le monde vint. Plus de 1500 personnes tinrent à honneur et à plaisir de témoigner à la société du Musée leur approbation en mangeant bien, en buvant mieux. Danses, fanfares, chants et discours servirent de dessert et la nuit venue tous les convives regagnaient leurs logis, la bourse et le cœur légers. . . . La dette était payée; et le sentier devenait d'emblée œuvre et propriété commune, l'enfant adoptif du village. Cependant sa maman, la Société du Musée ne l'abandonne point. Elle a conservé le droit de l'entretenir et de réparer chaque printemps les dégâts de l'hiver, toujours nombreux. Mais cette tâche, quoique rude est encore une fête. On l'accomplit au moyen d'une "corvée" ou "reute", comme on disait jadis. — Vilain mot vilaine chose, vilain souvenir des vieux temps féodaux, que la bonne volonté et l'émulation transforment en travail réjouissant. Y va qui veut, bien entendu, de sorte que les impotents seuls manquent à l'appel, et non sans regrets. Au jour dit une troupe de jeunes pionniers, munis de haches, de pioches et de pelles — et les cantines bien garnies, cela va de soi — grimpent la côte. La compagnie se divise en escouades et pelotons sous la direction de chefs expérimentés, et l'on ne quitte que l'ouvrage achevé. Puis les processions pacifiques recommencent jusqu'aux neiges. La Poëta. Raissa est pour les Fleurissants, ce que sont le Crest, le Mail et Chaumont, pour le Neuchâtelois, les bords du Doubs pour la Chaux-de-Fonds et le Locle, ce que sera pour les vigneron des bords du lac, le sentier des Gorges de l'Areuse, à la condition qu'il ne s'arrête pas au Champ du Moulin, et se prolongeant jusqu'à Noiraigue, devienne non seulement promenade fermée et cul de sac, mais route et communication, avec le vaste monde, comme le sentier de la Poëta. Raissa.

Renouveau.

Fit Berthoud

Le vent dans la prairie
Penche l'herbe fleurie
Qui parfume les airs;
Dans l'antre le plus sombre
Et dans les vides sans nombre,
Que de joyeux concerts!

Les troupes d'hirondelles,
Oiseaux doux et fidèles
Qu'on regretta longtemps,
La fleur qui vient d'éclorre
Avec l'écho sonore,
Disent: C'est le printemps!

L'eau que le ciel irise
L'insecte ailé, la brise,
Les rayons éclatants
D'un beau ciel sans nuage,
Tout dit dans son langage,
Tout dit: C'est le printemps!

De la forêt profonde,
Des verts sillons, de l'onde,
Et des rameaux flottants
Des buissons sur la mousse,
S'élève une voix douce
Qui dit: C'est le printemps!

Portant jusqu'au nuage
Son frémissant feuillage
Qui brave les autans,
Le pin au front superbe
Ainsi que le brin d'herbe
Nous dit: C'est le printemps!

Et toi, rêveur austère,
Tu passes sur la terre
Morose et soucieux,
Sans aimer et sourire?
Au sein de ce délire
Tu détournes les yeux?

En cascades plaintives,
J'entends les sources vives
Tomber des rocs moussus,
J'entends des voix fugitives,
Des notes fugitives
Monter des bois touffus;

Que d'ivresse, de vie!
Chaque voix nous convie
À fêter les beaux jours,
La source fraîche et pure,
La splendide parure
Des mousses de velours,

La terre qui se pâme
Sous ce soleil de flamme,
Les zéphirs inconstants
Qui soufflent à cette heure,
Tout jusqu'à ta demeure
Dire: C'est le printemps.

Courvet, 1875.

Amélie Pernod.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} Juillet 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct du Penitencier à Neuchâtel.

Disparition du gibier. (Fin).

Des causes analogues ont produit le même effet sur les poissons qui peuplaient nos lacs et nos cours d'eau. Depuis plus de soixante ans que je m'occupe aussi de pêche, j'ai vu diminuer graduellement le nombre et même les espèces de poissons. Après la diminution de leurs lieux de refuge et de leur nourriture par le défrichement des bords des rivières et ruisseaux, l'industrie a créé d'autres obstacles à la production des poissons et à leur passage des grands fleuves dans les rivières. Elle a multiplié le nombre des écluses, a mené toutes les eaux sur des turbines et apporté des barrières insurmontables à la marche des poissons. Au 15^{ème} siècle on amodiait encore la pêche du saumon dans la Broye. J'ai encore pris ce poisson il y a cinquante ans dans cette rivière. La truite et l'ombre étaient très abondants, tandis qu'actuellement il reste à peine quelques truites. A mesure que le poisson est devenu plus rare et par conséquent plus cher, le nombre des pêcheurs a augmenté et ils seront tantôt plus nombreux que les poissons. Pour eux aucun n'est trop petit; ils prendraient des têtards, si ceux-ci n'échappaient entre les mailles de leurs filets. C'est en vain que chaque carpillon leur crie, comme celui de la fable: Laissez-moi carpe devenir. — Les rustards lui répondent sans varier: Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras —, et, à ce compte, tous les jeunes poissons passent dans la poêle, avant d'avoir eu le temps de se reproduire.

En vue de ces faits qui se passent dans le Jura bernois, il est à présumer que le pays de Neuchâtel en a subi de pareils. Dans une contrée morcelée comme la Suisse, il faudrait des lois fédérales et uniformes pour la protection du gibier et du poisson, deux objets qui méritent tout l'intérêt des législateurs, et sur lesquels il y aurait beaucoup à dire.

Je n'ai plus que quelques lignes à ajouter pour le moment à cette dissertation, sans doute déjà trop longue pour beaucoup de lecteurs. — Si Mr Chs. Fréd. Dubois a tué le dernier cerf des montagnes neuchâteloises en 1831, permettez-moi de citer ceux qu'on tuait dans le Jura, il y a quelque mille ans, à l'époque qui suivit le déluge et pendant que se formait encore le terrain quaternaire. Alors les cerfs paraissent avoir été le gibier dominant de nos montagnes et en voici une indication. L'année dernière, dans une tranchée pour le passage du chemin de fer de Delémont-Bâle, sur ma propriété de Bellerive, sur une longueur d'environ 200 mètres, de 18 de largeur et de 1 à 4 de profondeur, entièrement dans le lehm en place, mais formé de couches successives, j'ai recueilli, surtout dans les assises inférieures, plus de 60 bases de cornes

HISTOIRE
MÉTALLURGIE
AGRICULTURE

ARCHÉOLOGIE
BOTANIQUE
ÉCONOMIE



A. BACHELIN.

M. A. QUIQUEREZ.

de cerf, dont plus du tiers avaient des entailles plus ou moins profondes faites avec des scies de silex pour pouvoir ensuite détacher les cornes de leurs bases. Il y avait pareillement un grand nombre d'autres débris de bois et d'os de cerf et de chevreuil, des os du boeuf primitif, de sangliers, de cheval de petite race, d'ours, de castor et même deux fragments poudreux de dent de mammoth. A ces os étaient associés des outils et armes en silex et en jaspe, ainsi que des rognons ou nuclei de ces roches étrangères au Jura, hors desquelles on avait détaché des éclats pour former ces instruments. Ces bois de cerf étaient, pour la plupart, tombés naturellement et les autres provenaient de cerfs tués et dont il avait fallu briser le crâne pour en détacher les cornes. Voilà donc une multitude de cerfs à une époque où l'homme, peu nombreux, n'avait que de faibles éclats de silex pour armer la pointe de ses flèches et de ses javelots, et se façonnait des casse-têtes avec des bois de cerfs. Entre cette époque si voisine du déluge et celle du cerf du Valauron, que de choses se sont passées dans le Jura ?

Bellerive, près Delémont, 1875.

A. Quiquerez.

Mr. A. Quiquerez.

Nos jeunes amis du Club jurassien ont vu, dès la création du Rameau, de nombreux et illustres savants venir à eux pour les encourager; quelques-uns de ces aînés de l'étude ont bien voulu honorer le modeste journal de travaux qui lui ont assuré un succès durable et ont stimulé le zèle des débutants. M. A. Quiquerez est un de ceux qui ont pratiqué, avec une cordialité touchante cette fraternité de la science, apportant sans façon le résultat de ses observations côte-à-côte avec les premiers essais de modestes clubistes.

M. A. Quiquerez est un des plus infatigables chercheurs que notre patrie suisse ait produits, son activité embrasse de nombreux et vastes domaines, et si nous parlons ici de lui, c'est moins pour lui prouver le respect et l'estime dont il est l'objet que pour montrer un exemple de travail, de patriotisme et de dévouement à ceux qui, jeunes encore, ont besoin d'être dirigés vers le but auquel ils tendent.

Toutes les questions qui intéressent la patrie ont été étudiées et traitées par lui — il a publié dans le domaine de la géologie, de l'industrie, de la statistique, de l'agriculture, de l'utilité publique, etc, des mémoires et des rapports nombreux, il a rédigé sur l'économie rurale des renseignements et des notices d'un grand intérêt.

L'histoire et l'archéologie de la Suisse, mais plus particulièrement celle de l'ancien Evêché de Bâle ont été l'objet de ses études de prédilection, toutes les villes, tous les châteaux, les églises, les abbayes lui ont fourni les motifs de monographies des plus complètes, il a noté les franchises, les lois, les coutumes, rien n'a échappé à son esprit observateur; les seuls titres de ses publications étonneraient même les plus familiers aux travaux de la pensée.

Cette science précise de l'histoire n'a point affaibli chez lui l'esprit inventif, sous le vieux manuscrit, souvent pâle et laconique, il a deviné les passions, et reconstituant le passé avec des débris, il l'a fait revivre dans Jean de Dienne ou l'Evêché de Bâle au XIV^{me} siècle, et

et dans Bourcart d'Asuel, légende du XIII^m siècle.

Il est l'encylopédiste du Jura, toutes les époques lui sont familières, il a fouillé les restes pré-historiques et celtiques, les voies romaines, il a analysé toutes les antiquités et tous les documents écrits, et jeté la lumière à flots sur un passé, qui, grâce à lui, venait à nos yeux dans d'infinis détails.

Comme ingénieur des mines il a su faire valoir toutes les richesses métallurgiques du Jura bernois.

Cet homme savant et dévoué n'a laissé passer aucune des questions qui intéressent la patrie sans chercher à la discuter et à l'éclaircir, rien ne lui a paru indifférent, parce qu'il sait que les grandes choses se composent de parcelles qui ont toutes leur importance. Il a donné et donne encore les preuves de ses sympathies à la jeunesse par les nombreux articles qu'il adresse au "Rameau de Sapin".

Nous cherchons souvent dans le passé des figures à aimer et à étudier, notre époque n'en est point déshéritée cependant, et certes l'homme auquel nous consacrons ces lignes est un de ceux que l'avenir donnera en exemple à ses enfants.

Marin, juin 1875.

Culture de la Menthe poivrée.

A. Bachelin

Pour nos vallons du Jura il faut, si l'on veut tirer tout le parti possible des bonnes terres qui y existent, chercher des plantes du Nord. Je conseille entre autres la Menthe poivrée. Outre l'emploi qu'on en fait dans la pharmacie, elle sert à fabriquer l'essence de menthe, article d'un grand commerce (pour la parfumerie, les confiseurs etc) qui a d'autant plus de qualité qu'il est obtenu de la plante venue dans une contrée plus froide (Dorvault).

La culture de la menthe poivrée est facile, mais il faut la transplanter tous les trois ans. Il faut la cultiver en grand, elle prospère avec une vigueur extraordinaire. J'offre des boutures de la vraie menthe poivrée gratis à qui m'en demandera ^{tout} de suite et j'espère qu'on ne se repentira pas de l'introduction de cette riche plante dans notre pays, surtout dans nos vallons de la Montagne (même de la Brévine).

Fleurier, juin 1875.

V. Andrieux

Intelligence d'un chien. Parmi les animaux domestiques aucun n'offre autant d'exemples d'intelligence et de sagacité que le chien. Un observateur attentif et perspicace est à même de recueillir une foule de traits de cette espèce. — En voici un exemple. Un monsieur, ami de mon père, possédait un chien avec lequel il allait tous les soirs



se promener. Pendant plusieurs années il ne manqua pas à cette habitude, mais plus tard les infirmités de l'âge le forçaient d'interrompre assez souvent sa promenade régulière. Cela ne plaisait pas au chien qui avait beaucoup de plaisir à se promener. Cet intelligent animal songea au moyen qu'il pourrait employer pour inviter son maître à sortir. Il alla chercher les souliers de Mr. D., les posa devant lui et le regarda en agitant la queue comme pour lui dire: Allons, dépêchez-vous de les mettre, pour que nous puissions sortir ensemble. Le maître, émerveillé d'un pareil trait d'intelligence, les mit aussitôt et sortit avec

Depuis ce jour le chien lui apporte toujours ses souliers lorsqu'il désire sortir. Eugène Borel fils.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1 Août 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct du Penitencier à Neuchâtel.

La Réunion annuelle du Club jurassien était fixée

cette année comme devant avoir lieu dans le joli vallon de Yer, au-dessous de la gare de Chambrelieu, le dimanche 6 juin à 10 heures du matin. Les beaux jours dont nous jouissions déjà depuis un certain temps nous faisaient augurer d'une assemblée bien revêtue. Mais, hélas! à partir de samedi soir, le temps se gâte et la pluie tombe en détruisant ainsi toutes les belles espérances des clubistes. Enfin, le matin arrive. Malgré un ciel couvert, les sections de la Chaux-de-Fonds et du Locle ne craignent pas de se mettre en route à pied; celle-ci arrive par la Sagneule, celle-là par Tête-de-Ran et toutes deux viennent se rejoindre à Rochefort. De son côté la section de Neuchâtel part de bon matin pour Tablette et rejoint ses sœurs en redescendant pour arriver en troupe à la gare de Chambrelieu. Enfin, à 9 heures du matin, partaient de Neuchâtel par le train quelques amis du Club jurassien qui venaient retremper au milieu de cette jeunesse leur gaieté et leurs souvenirs.

La séance commençait à 10 heures. Nous arrivons à temps pour la lecture des différents rapports du Comité central qu'écoutaient avec attention une soixantaine de clubistes jeunes et vieux. Parmi ceux-ci nous n'en rencontrons, ni de Fleurier, ni des autres localités du canton que nous étions accoutumés de voir dans les réunions précédentes. Cependant une lettre de Mr. Audreac nous apprend que la section de Fleurier n'est point encore éteinte et que les clubistes avaient préféré rester chez eux cette journée, afin de pouvoir mieux disposer de leurs forces le lendemain pour aller travailler à l'embellissement des sites pittoresques de la Pouëtta-Raïsse. Enfin, durant la lecture de ces travaux une surprise nous était réservée. C'est M. Erard de Cernier, qui arrive avec ses élèves de l'école secondaire du Val de Ruz et qui est accueilli par de chaleureux applaudissements. Il nous raconte qu'il est sur le point de former une section à Cernier, qui puisse remplacer celle qui existait auparavant à Chézard. Après les rapports du comité central qui constatent sous la prospérité du Club jurassien, viennent ceux des sections. Je me plais à rendre ici hommage à celles des Montagnes qui déploient pour la cause que nous poursuivons, une activité et une persévérance dignes d'éloges. Elles comptent chacune un nombre de membres tel, qu'elles ont dû se subdiviser en sous-sections de botanique, zoologie etc. A la Chaux-de-Fonds, il s'est même fondé durant l'année écoulée, une sous-section d'histoire nationale que nous avons saluée avec toute l'attention et le respect qu'elle méritait. Quant à la section de Neuchâtel, son rapport a été fort court. Il est regrettable de voir le peu d'activité que montre actuellement la section fondatrice du Club jurassien.

Puis vient après la lecture des rapports des sections, celle des travaux originaux dont trois étaient inscrits, provenant tous des sections des Montagnes. Je commencerai par

nommer la "monographie historique de Valangin" par M. Albin Guinand de la Chaux-de-Fonds. Ce travail traité consciencieusement sous tous les rapports, dénote chez son auteur des recherches longues et minutieuses et nous donne une fois de plus, avec les suivants que nous allons analyser, une idée de l'activité incessante des clubistes des Montagnes. Comme complément du travail de M. Guinand, deux poésies ayant trait à l'histoire de Valangin ("Esquisse de mœurs valanginoises" et "fondation du temple de Valangin ou légende de Claude d'Arberg") nous sont ensuite présentées par M. Ch.- Eug. Tissot, qui sait toujours joindre l'agréable à l'utile et égale ainsi si souvent nos assemblées. — La "Description de la formation du calcaire d'eau douce de la vallée du Locle" par M. Albert Fivaz, est un travail d'une grande originalité. Son auteur, qui est un jeune ouvrier mécanicien a su nous intéresser à son sujet par la manière simple dont il est parvenu à le traiter. Malgré quelques côtés défectueux, nous ne pouvons assez le louer comme provenant d'un clubiste qui ne peut consacrer qu'un temps restreint à l'étude de l'histoire naturelle, mais qui en revanche profite de tous ses moments de loisir pour apaiser sa soif de la science. — La notice sur "l'introduction de la culture des céréales dans nos montagnes" par M. Perret du Locle, clôt dignement la série de ces travaux. Des prix consistant pour la plupart en ouvrages d'histoire naturelle, sont décernés par le Comité central à chacun des auteurs de ces travaux, ainsi qu'à M. Ch.- Eug. Tissot et Evard, le premier pour le remercier de la part active qu'il prend aux travaux du Club, le second pour l'encourager à poursuivre la formation d'une section à Cernier. Puis vient ensuite la discussion au sujet de l'élection de la section directrice, à la suite de laquelle celle de la Chaux-de-Fonds est nommée à l'unanimité. Des remerciements sont alors votés à la section du Locle pour avoir si bien dirigé les affaires du Club, pendant plusieurs années consécutives. Avant de lever la séance, M. le Dr Guillaume tient encore à adresser quelques paroles aux clubistes. Il nous dit le plaisir qu'il éprouve à se retrouver toujours de temps en temps au milieu de nous et nous témoigne tout l'intérêt qu'il a eu à entendre des travaux aussi sérieux. Par quelques paroles énergiques il stimule le zèle des clubistes et les encourage à remplir toujours davantage le but qu'ils se proposent.



Grotte de Cottencher.

Enfin, vers midi, M. le prof. Dubois, président central sortant, clôt cette intéressante réunion. L'heure du dîner en plein air était arrivée. Le soleil avait enfin daigné se montrer pour embellir notre journée. Aussitôt tous les clubistes de sortir leurs provisions des sacs ou des boîtes et de s'établir autour de quelques tables de la modeste auberge. A côté des nombreux choeurs

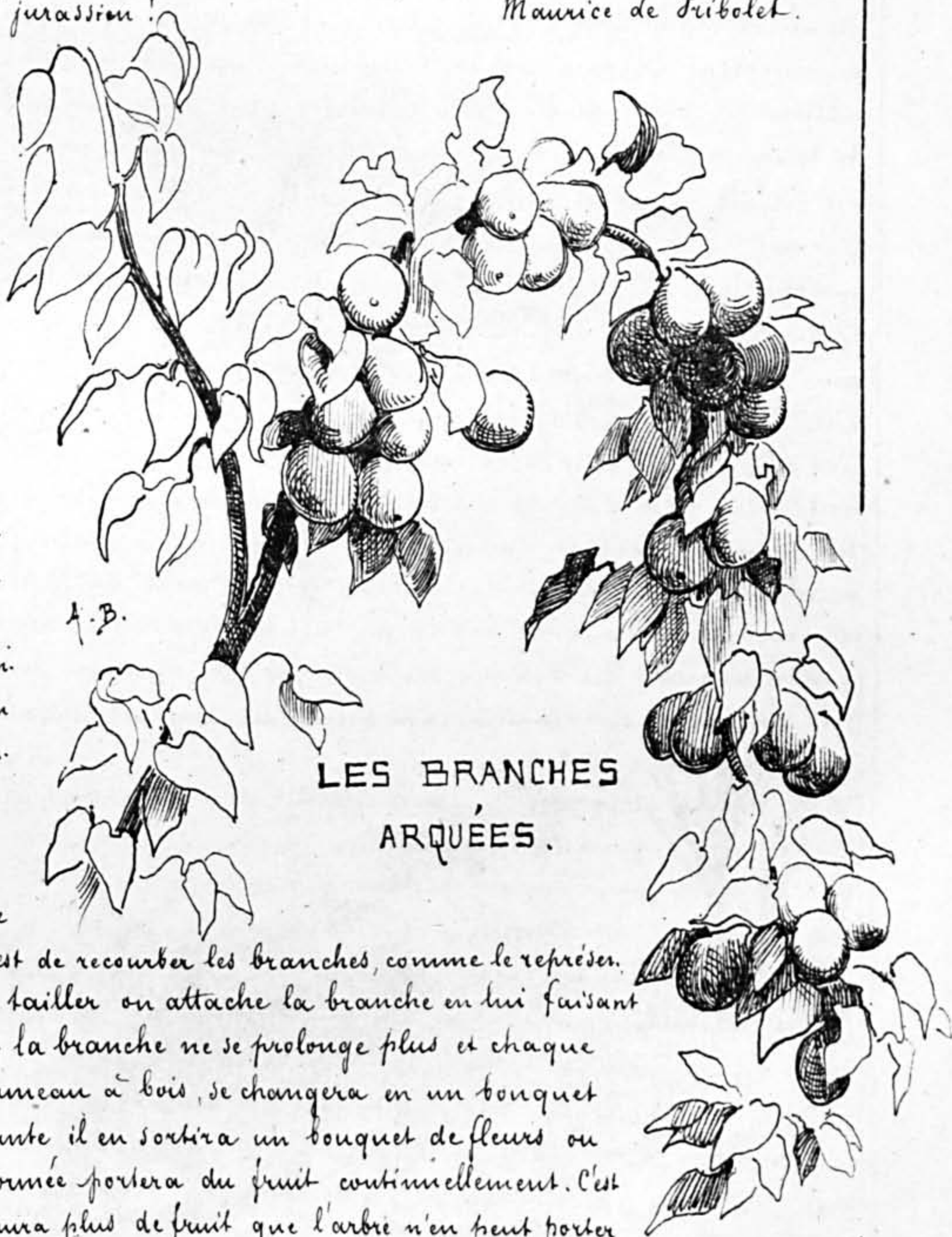
et chansons M. Tissot sait encore nous distraire par une improvisation poétique. A 1 heure, ce repas champêtre est terminé et toute la troupe des touristes se dirige lentement du côté de la grotte de Cottencher, par le vallon de Ter et le sentier qui surplombe si majestueusement les gorges de l'Areuse. Arrivés à la grotte, c'est à qui aura le premier une dent ou un os quelconque d'Urs ou de Felis. De Cottencher nous redescendons pour aller saluer la grotte appelée de Bouquet, d'après le plus ancien de nos naturalistes neuchâtelois et enfin le bloc erratique de Ter. Mais voici déjà 4 heures. Bientôt nos camarades des Montagnes devront nous quitter. Nous n'avons plus que le temps de remonter promptement à Chambrelieu où nous arrivons peu avant le train. Enfin on monte en wagons. Adieu, amis de la Chaux-de-Fonds et du Locle, au revoir à l'an prochain. Quisse le Club voit encore de beaux jours ! Vive le Club jurassien !

Maurice de Tribolet.

Sorgues / Valangin, 1875.

Quand les arbres sont abandonnés à eux-mêmes ils portent du fruit — quand on les taille souvent ils n'en donnent point. On ne peut pas en accuser les jardiniers qui ne taillent les arbres qu'une fois au printemps, tandis qu'il faudrait s'en occuper toute l'année pour réussir. Ce travail n'a rien de pénible et chacun pourrait le faire si l'on se donnait la peine de lire quelques pages d'un traité d'arboriculture. Nous recommandons vivement cette étude, il y en a peu de plus utile et de plus intéressante — et les fruits qu'on a cultivés soi-même sont toujours meilleurs que les autres.

Un des moyens qui réussit le mieux pour obtenir des fruits, c'est de recourber les branches, comme le représente ce dessin. Ainsi, au lieu de tailler on attache la branche en lui faisant décrire un arc peu prononcé ; la branche ne se prolonge plus et chaque bouton au lieu de donner un rameau à bois, se changera en un bouquet de 5 à 6 feuilles et l'année suivante il en sortira un bouquet de fleurs ou une lambourde, qui une fois formée portera du fruit continuellement. C'est tellement vrai que bientôt on aura plus de fruit que l'arbre n'en peut porter et qu'on sera obligé d'y mettre ordre en retranchant une bonne partie. On comprend facilement que ce procédé ne peut s'appliquer qu'aux arbres qui produisent beaucoup de bois



LES BRANCHES
ARQUÉES.

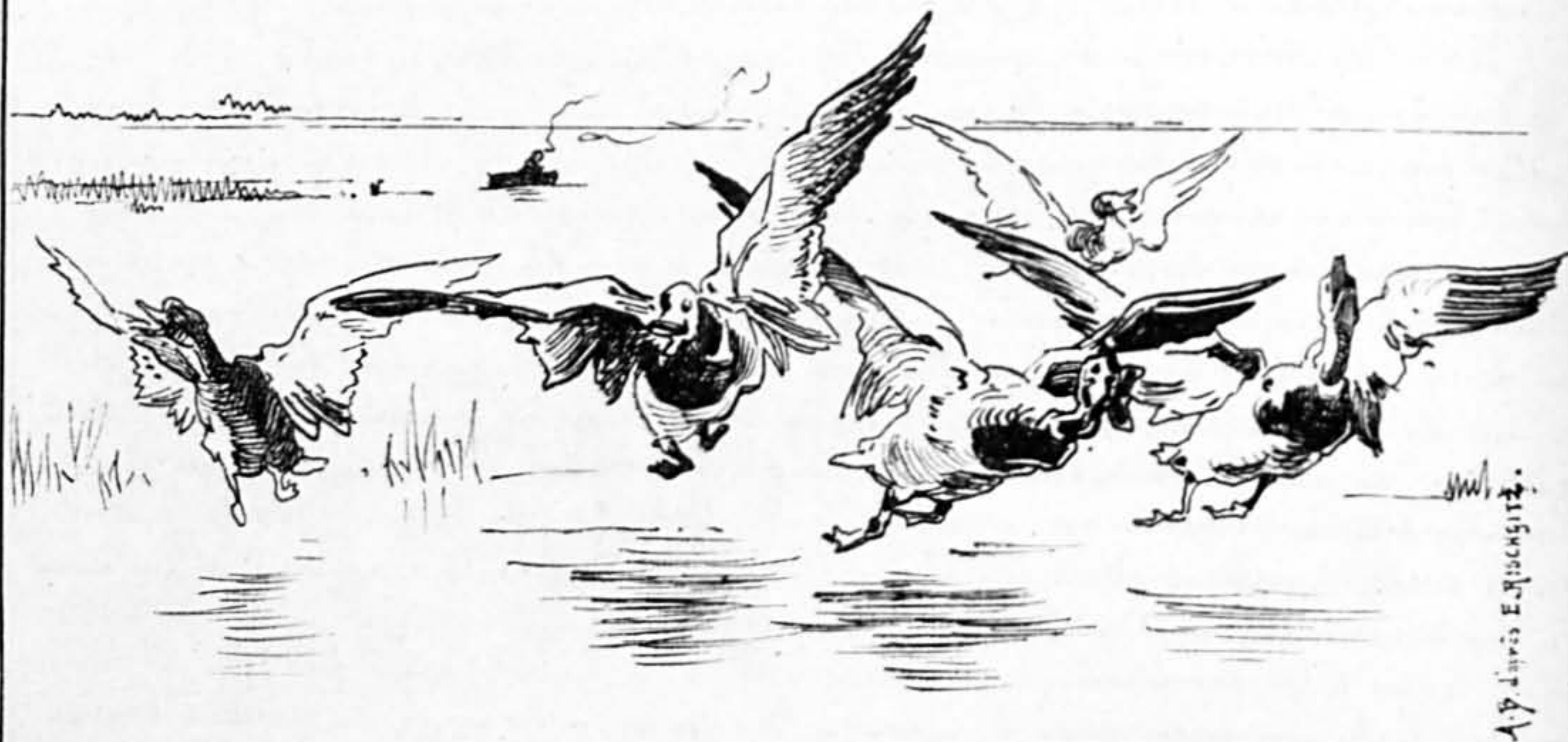
et point de fruit. Quant aux arbres qui ont peu de bois ils ont toujours des boutons à fruit, mais souvent ils n'ont pas assez de force pour que ces fruits arrivent à bien. Du reste dans le soin des arbres il faut mettre beaucoup d'intelligence et d'esprit d'observation, chaque branche demande un moment d'étude et on ne retranche pas une feuille sans savoir pourquoi, c'est ce qui y a de captivant dans ce travail, qui devient facilement une passion.

James Lardy

Nota. Le croquis que nous donnons ici représente une branche de poirier dessinée dans le jardin de M. J. Lardy à Beaulieu, et qui affirme éloquemment la théorie recommandée ci-dessus - les branches libres n'avaient pas eu peu de fruits, tandis que les branches arquées en étaient chargées.

A. B.

LA CHASSE AUX CANARDS SUR LE LAC DE NEUCHÂTEL.



Le dessin que nous donnions dans l'avant dernier numéro paraît dire explicitement de quelle façon se pratique la chasse aux canards sur le lac de Neuchâtel, ainsi que sur ceux de Bière et de Morat, mais le dessin ne montre qu'une phase de l'action, nous allons indiquer brièvement celles qui la précèdent. — Le passage des canards a lieu deux fois par an, au printemps et en automne, il est d'autant plus abondant que l'année a été pluvieuse. Quand le niveau du lac est bas et que les flaques d'eau et les fossés du marais sont desséchés, la nourriture propre aux palmipèdes devient rare, ils ne s'arrêtent alors qu'en petit nombre sur nos lacs; quand au contraire nos marais sont inondés, des myriades d'oiseaux s'y abattent, les dunes de sable, qui s'étendent de la Maison-Rouge à la Sauge, deviennent le rendez-vous des hérons, des courlis, combattants, vanneaux, sarcelles et canards, une quantité de petits échassiers animent ces rivages par leurs allures vives et gracieuses. — En novembre les canards, ceux à tête verte en plus grand nombre, couvrent le marais sur une étendue de plusieurs kilomètres, à la pointe du jour ils se lèvent en masse et s'en viennent dormir les uns sur l'eau, les autres sur le sable de la rive; quand le brouillard est intense, ils s'appellent en criant et en sifflant, c'est un bruit sonore triste et sauvage.

A. Bacholin.

(à suivre)

Marin, juillet 1875

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} Septembre 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Pénitencier à Neuchâtel.

La chasse aux canards sur le lac de Neuchâtel.

Les chasseurs profitent volontiers de cette heure matinale pour leurs expéditions; une "loquette" petit bateau plat formé de trois planches ajustées, les portera vers le but qu'ils ont reconnu de loin à l'aide d'une lunette d'approche, instrument inséparable de cette chasse. Ils chemineront d'abord avec une rame taillée d'un seul morceau et qu'on manie debout, puis quand ils seront à peu près à 500 mètres de la troupe des canards, ils prendront les "palettes" ou pattes d'oie, rames écourtées dont on se sert lentement et sans bruit, couché sur le ventre; il ne faut point donner l'éveil à la troupe et là est le côté palpitant de cette dernière partie du voyage.

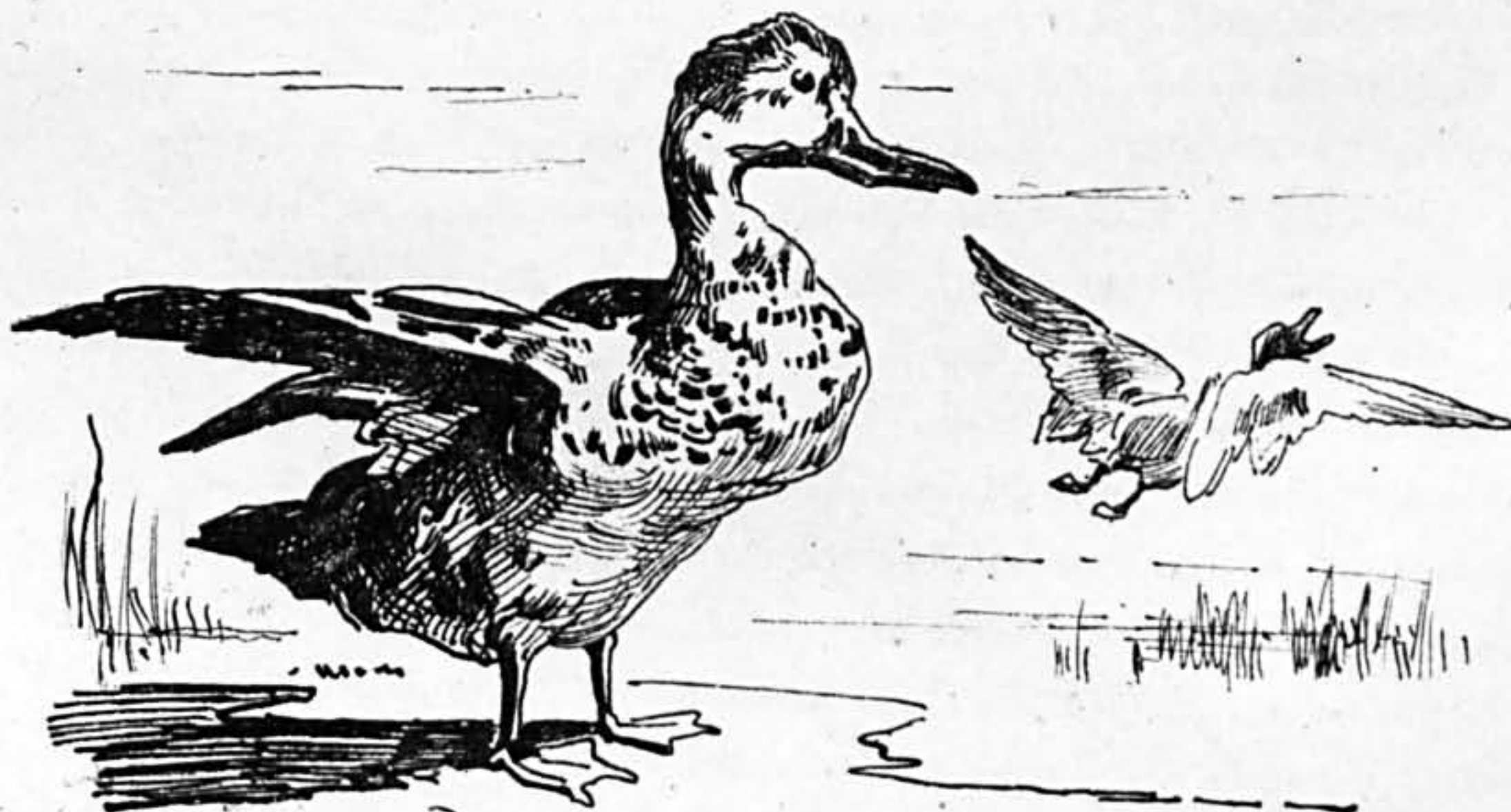
La petite embarcation porte, braquée sur une fourchette de la proue, une arme connue sous le nom de "canardière" énorme fusil de 9 à 12 pieds de long, 3 pouces de large, pesant près de 40 livres et émergeant de huit pouces au-dessus de l'eau; un fusil de chasse ordinaire placé à côté de celui-ci est destiné à achever le gibier qui ne sera que blessé. Le chasseur, l'œil sur le but, les mains dans l'eau fait avancer la petite batterie flottante avec une circonspection que l'on comprendra facilement lorsqu'on saura que le moindre bruit, un craquement, un roseau qui fiôle la loquette peut réveiller les canards et les disperser avant que les chasseurs soient à leur portée; puis la canardière est une arme si lourde qu'on ne peut l'épauler debout.

Arrivé à 50 pas du groupe qu'il veut frapper, le chasseur qui a navigué de façon à avoir l'extrémité de son arme bien dirigée vers le but, abandonne les palettes, vise un instant et fait feu. A travers la fumée, il aperçoit des victimes, d'autres qui ne sont que blessées s'en vont,

battant à grand bruit l'eau de leurs ailes, pour retomber un peu plus loin et se relever encore, jusqu'à ce que le fusil de chasse ordinaire les ait achevés.

On abat cinq ou six canards d'un seul coup.

Toutes les familles de ces palmipèdes aiment à vivre en



A.B. d'après Rischgitz

Les monts de ma patrie.

J'avais quitté mes monts sévères
Et, loin de nos étroits vallons,
Je cherchais des cieux plus prospères
Et de plus vastes horizons.

Bientôt je découvris une immense étendue,
Je vis se dérouler des tableaux enchanteurs,
Des campagnes sans fin s'étalaient à ma vue
Et des lacs où le ciel reflétait ses couleurs.
Des rivières au loin dans les fécondes plaines
Serpentaient les flots argentés,
Et partout s'élevaient en ces riants domaines
Des villages et des cités.

Partout s'entremêlaient les champs d'or, les prairies,
Les jardins, les bocages frais,
Les coteaux verdoyants et les rives fleuries
Et les vergers et les forêts.

Et par delà, des monts élevaient dans les nues
De leurs sommets albiers les sublimes splendeurs.
Ailleurs, je devinais des beautés inconnues
À l'horizon voilé de confuses vapeurs.

Et mon œil eût voulu pénétrer ces merveilles
Et plonger dans l'azur de ces vagues lointains
Où, par des soirs brillants, de lumineux matins,
Sous l'éclat de teintes vermeilles

Se dessinaient parfois des contours incertains.
Ce spectacle, mes yeux le cherchaient dès l'aurore
Et ne pouvaient s'en détacher.

Je voulais le revoir et le revoir encore;
Et quand à ces beaux lieux il fallut m'arracher,
J'étais comme un captif ayant vu dans un songe
Le paradis s'ouvrir à ses yeux éblouis,
Et voulant ressaisir quand la nuit se prolonge
Les beaux rêves évanouis.

Et je manquais d'air et d'espace.

Pardonnez, monts chéris, sol pour moi le plus beau,
Vous que mon cœur jamais d'admirer ne se lasse,
Si vous étiez alors comme un sombre rideau
À mes yeux dérochant un ravissant tableau.
Mais errant aujourd'hui sur vos cimes ombreuses
Qu'en mon âme je sens d'émotions joyeuses,

Et qu'à vous contempler je trouve de douceur !

Comme avec délices j'aspire
De votre air embaumé la suave fraîcheur !

J'aime à voir le ciel vous sourire
Et les oiseaux joyeux égayer vos bosquets,
Et les fleurs émailler vos croupes verdoyantes,
De vos ruisseaux couler les ondes murmurantes,

Et les blés dorer vos guérets.

J'aime à vous voir lorsque l'orage

Éclate sur les hauts sommets

Et que des vents la voix sauvage

Passe et mugit dans les forêts.

Avec bonheur à vous je pense,

À vous qui réveillez toujours,

Les souvenirs de mon enfance,

Les doux échos de mes beaux jours.

Près des coteaux riants que le pampre décore

Souvent j'ai regretté vos pâturages frais

Et du troupeau joyeux la clochette sonore

Résonnant dans les bois épais.

Souvent j'ai regretté vos pyramides sombres,

Couronne du Tura, sapins majestueux.

Que votre aspect souvent a réjoui mes yeux !

J'aime à vous voir à l'heure où grandissent les ombres,

Où le soleil couchant vous dore de ses feux;

Et quand du jour naissant luit l'éclat radieux,

J'aime à vous contempler baignés de sa lumière.

Lorsque d'un froid lincol l'hiver couvre la terre,

Votre feuillage obscur ne craint pas les frimas,

Et quand règne le deuil dans la nature entière,

Vous me parlez de vie au milieu du trépas.

Quand sous le poids de la souffrance

Te courbe mon front soucieux,

Te vois votre cime, en silence,

Se dresser et montrer les cieux.

Alors mon âme en haut s'élance,

En haut je pressens le bonheur,

J'élève un regard d'espérance

Et la paix renait dans mon cœur.

Loos, juillet 1875.

Auguier

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1 Octobre 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 et. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct. du Penitencier à Neuchâtel.

Le cabri du grand-père.

Sur le plateau qui s'étend au nord de la vallée des Terrières et des Bayards se trouvent des fermes isolées et des hameaux entourés de prés, gagnés avec peine par le défrichement et qui sont comme des oasis de verdure au milieu des pâturages boisés et d'épaisses forêts de hêtres et de sapins. Cette partie du haut Jura neuchâtelois est particulièrement aride et privée d'eau. Presque partout le sol est fissuré. Des crevasses, parfois dangereuses, forment des entonnoirs étroits et même des grottes dont la plus grande et la plus curieuse est celle de Chez-le-Brandt. Des petits garçons, pendant la belle saison,

gardent les troupeaux et s'amuse à faire de petits feux allumés sur la lisière des forêts et dont la fumée s'élève en spirales bleuâtres au-dessus des sapins. Des sentiers serpentent le long des pâturages et à travers les forêts. Des murs moitié en ruine ou des palissades rustiques marquent les enclos de chaque propriété.

C'est dans un de ces hameaux, celui des Grands Cernets, que demeurait mon digne aïeul. Il était armurier, serrurier, mécanicien, excellent tireur, bref, un vrai génie. Il aimait avec passion les livres instructifs et il était aussi amateur de beau bétail et, une fois, il possédait entre autres un joli petit cabri qu'il avait en grande affection. — Un jour il était allé faucher un de ses prés de "la Cloison" dans l'aimable compagnie de son cabri.

Pendant que son maître fauchait, le cabri sautillait et bêlait joyeusement sur les rochers. Mon arrière-grand-père, toujours instruit de la présence du cher petit animal par sa voix et ses gambades, remarqua tout à coup le silence subit qui venait de succéder aux démonstrations de joie du cabri. Il leva les yeux, mais ne vit plus rien. Longtemps il chercha du regard, sondant lespace de son coup d'œil d'aigle, mais rien n'apparaissait à sa vue, il appela, mais ce fut en vain, seul l'écho de la montagne lui répondait.

— "Peut-être", pensa-t-il, "peut-être qu'un de ces vauriens de loups aura pris mon pauvre petit cabri. Quel malheur!"

Ainsi s'abîmant dans ses désolantes pensées il revint à la maison. Mon aïeule portait justement le dîner sur la table.

— "Sophie", lui dit mon arrière-grand-père, "je vais t'apprendre un bien grand malheur."



— „Seigneur ! s'écria la brave femme toute saisie „qu'est-il donc arrivé ?”

— „Mon cabri ! mon pauvre cabri que j'ai perdu ! Ah, quel malheur !”

La bonne femme se remit de sa frayeur, car elle avait pensé à bien autre chose et dit : „Allons, Henri, mangez votre soupe. Notre cabri ne s'est qu'égaré, il se retrouvera bien.”

L'après-midi le grand-papa reprit sa faux et se dirigea vers le pré. En route il rencontra son voisin Allamand.

— „Salut, Henri !” fit celui-ci

— „Bonjour, l'ancien !” répondit mon aïeul en échangeant une poignée de main.

— „Où vas-tu faucher ?” demanda le voisin.

— „A la Cloison.”

— „Justement j'y vais aussi.”

Chemin faisant mon aïeul ne manqua pas d'instruire son voisin du malheur qui était arrivé à son cabri et bientôt ils arrivèrent au pré. Vers quatre heures ils s'assirent sous un arbre à la lisière de la forêt de Divout, pour manger un morceau de pain et du sésé. Un spectacle magnifique se déroulait devant eux. A l'ouest la large cime arrondie du Gros-Taureau, qui se détachait sur le ciel et sur laquelle broutaient des troupes de vaches. Mon arrière-grand-père, ayant bonne vue, pouvait distinguer la queue des vaches lorsqu'elle bougeait, mais cette fois-là il n'y fit pas attention. Au sud, on devinait la vallée des Perrières, resserrée entre les plateaux des Cernets et de la Côte-aux-Fées, au-delà s'élevait la Roche-Blanche du Chasseron et dans le lointain la cime resplendissante du Mont-Blanc, mais aucune de ces beautés n'eut le pouvoir de tirer mon aïeul de ses rêveries.

— „Quelle belle journée !” exclama le voisin „seulement trop belle, car on a besoin de pluie et...”

„Chut !” s'écria mon arrière-grand-père en prêtant l'oreille.

— „Qu'est-ce ?” demanda l'autre.

„Écoutez, vous dis-je.”

Alors, non loin de là, retentit un faible bêlement, mais si plaintif qu'on eût dit quel-
qu'un qui appelait au secours.

„Mon cabri ! mon cabri !” s'écria le grand-père en bondissant.

Il courut dans la direction d'où il avait cru entendre le bruit, mais il ne vit rien. Il était triste et découragé, lorsque le même gémissement retentit distinctement près de lui, mais comme s'il sortait d'une tombe. Il chercha parmi les ronces qui cachaiient des fissures de rochers et aidé de son voisin ils trouvèrent enfin, le pauvre petit animal serré comme dans un étau entre les deux parois d'une crevasse et levant vers eux sa tête, comme pour implorer leur pitié.

On ne peut s'imaginer la joie de mon arrière-grand-père. Il courut à la maison en poussant des cris de joie et entra dans la cuisine où mon aïeule, debout devant la baratte était occupée à faire le beurre. „Mon cabri ! mon cabri !” criait le grand-père „je l'ai trouvé ! où est le petit Louis ?”

„Il est dans la grange.” répondit mon arrière-grand-mère, mais elle n'avait pas achevé que celui-ci entra. C'était un garçon de neuf à dix ans, mince, svelte, grand, avec des yeux noirs et perçants. Des cheveux châtain tombaient sur son front pâle,

mais c'était un joyeux garçon. Laisse orphelin dès l'âge le plus tendre, mon arrière-grand-père qui était son oncle l'avait recueilli et lui servait de père.

— "Viens vite avec moi, mon brave!" dit mon aïeul et en un clin d'œil les voilà galopant sur le chemin du pré, le grand-père aussi lestement que son neveu. Mon aïeul n'avait pas non plus oublié de prendre une corde avec lui et lorsqu'ils arrivèrent près de la crevasse, où l'ancien avait fait bonne garde, le petit Louis consentit à descendre à la seule condition que ce fût son oncle qui tint la corde. On attachait donc la corde au haut du corps du petit garçon et on le laissait glisser dans la crevasse. Il prit le cabri dans ses bras et à un signal donné le grand-père tira la corde en haut avec neveu et cabri. Lorsque ce petit animal revit la lumière du jour et se trouva sur ses quatre jambes il resta longtemps immobile, comme s'il méditait quelque chose. Peut-être pensait-il comment il pourrait témoigner sa reconnaissance à son maître. Enfin, sortant de ses réflexions, il se dressa sur ses jambes de derrière, prit la position d'un cabri qui veut corner et s'élança la tête en avant contre le bonhomme qui avait ouvert les bras pour le presser sur son cœur.



Le grand-père, l'ancien et l'enfant arrivèrent en chantant à la maison, tenant le cabri dans leurs bras. Ils allèrent s'attabler dans le "poêle" et mon aïeule alla chercher du vin et des verres, un morceau de jambon et du pain.

La gaieté et l'entrain aidant mon arrière-grand-père, son convive et son neveu burent si bien qu'ils s'animèrent et que leur gaieté extraordinaire engagea ma digne aïeule à intervenir. Ce fut la première fois que mon arrière-grand-père dépassa un peu les limites de la tempérance et ce fut aussi la dernière fois de sa vie.

Lorsqu'il descendait au village pour le tir de l'abbaye ou pour visiter une foire, ma bonne arrière-grand-maman lui disait en souriant et en levant le doigt :

— "Henri, Henri, rappelez-vous le cabri, si vous entrez chez la Rosine, à la Croix-Blanche!"

— "Oui, oui, Sophie, je m'en souviendrai, soyez sans crainte!"

Et mon arrière-grand-père tenait toujours sa parole.

Nanchâtel, août 1875.

Une jeune lectrice du Rameau.

Curieuse découverte d'un Figuier d'Inde.

était au mois de juillet 1872; j'avais reçu de mon oncle sa carabine de service, une bonne grosse arme à canon octogonal, qu'il conservait soigneusement à la chambre haute. Quoique n'ayant pas reparu sur la place d'exercice depuis environ cinq ans, et n'ayant pas été retouchée par l'armurier, pendant tout ce temps, elle n'en était pas moins en parfait état de propreté. Les vacances touchaient à leur fin, et je n'avais pas encore pu faire d'exercices de tir. Cependant un jour après avoir fondé quelques balles, et défait pour en retirer la poudre, un paquet de cartouches de chassepot, qu'un interne m'avait donné l'année



précédente, je pris la résolution d'aller essayer mon arme, et pour champ de tir, je choisiss la grève caillouteuse, qui s'étend entre Marin et Préfargier. Je m'y rendis donc, accompagné de mon père, qui, connaissant bien mon inexpérience dans le maniement des armes à feu, ne voulut pas me laisser aller seul. Arrivé sur la place, je m'aperçus que je n'avais pas de cible, comment faire? Une vieille "Feuille d'avis" que j'avais dans ma poche d'habit fut bientôt à disposition, il ne manquait plus que de trouver le moyen de la tenir déployée, afin qu'elle pût offrir à l'œil, un bon point de mire. Mon père qui s'était éloigné un moment pour ramasser quelques roseaux afin d'en faire un châssis, sur lequel j'eus pu étendre mon papier, revint bientôt à moi, tenant à la main, une espèce de grosse feuille charnue qu'il venait de trouver, couchée sur le sol parmi les broussailles.

Après l'avoir examinée bien attentivement et de tous les côtés, mon père reconnut aussitôt en elle le Nopal, ou Figuier d'Inde (Cactus Opuntia L.) qu'il avait rencontré maintes fois sur son passage, dans le sud de l'Espagne. Mais comment venait-il là? C'est ce que je me demande encore aujourd'hui. Après avoir terminé mes exercices de tir, dont les résultats, soit dit en passant, ne furent pas brillants, nous nous mîmes en mesure de recueillir quelque peu de bonne terre noire, pour y planter notre curieuse découverte, et chercher ainsi, à ce qu'elle prenne racine. Après l'avoir installée, dans un assez grand vase, garni de terre et de sable, et l'avoir exposée au soleil nous nous attendions à la voir croître de jour en jour, mais il n'en fut d'abord rien; au contraire, il semblait qu'elle dépérissait encore plus, si bien qu'en automne nous fûmes sur le point de la jeter, pensant qu'elle avait séché. Toutefois, retenu par une sorte de pressentiment, mon père la conserva, et lui réserva une place sur le poêle pour y passer l'hiver.

Quel ne fut pas notre étonnement, lorsque après quelques semaines d'exposition au rayonnement de cette source de chaleur, le cactus commença à se réveiller de sa torpeur, et à pousser à trois ou quatre endroits de vigoureux rejetons, qui ne tardèrent pas à devenir à leur tour des feuilles charnues comme celle qui les avait produits.

L'hiver se passa ainsi, chaque mois amenant une nouvelle feuille, et lorsque le printemps fut venu on put en compter six ou sept toutes plus fortes et plus fraîches les unes que les autres.

Le Figuier d'Inde ou le Higo-Chumbo des Espagnols, est une espèce de cactier. Son nom vulgaire est Raquette. Le périanthe est tubuleux, à divisions extérieures formant calice, les intérieures pétaloïdes étalées; étamines indéfinies, libres, éparées et rayonnantes; fleur jaune, baie en forme de figue; tiges rameuses, aplaties, articles oblongs portant des faisceaux d'aiguilles et de soies.

Marin, en mai 1874.

Julien Walther
Étudiant

(La fin au prochain N°).

Rebus géologiques. MM. Ulysse Jaquet et P. Adrien Guebhart, fils, ont lu exactement les rebus publiés dans les N° de novembre 1874 et de février 1875, et nous ont envoyé à ce sujet des lettres intéressantes. Nous espérons recevoir de nos jeunes lecteurs des rebus semblables.



Le Rameau de Sapin.

Fluchât, 1^{er} novembre 1875.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr 2.50 par an chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Nîmes.

Le figuier d'Inde (Voir N° précédent) est très répandu dans tout

le bassin méditerranéen, mais surtout sur les côtes d'Espagne, d'Algérie et de Sicile, quoiqu'il soit originaire du Mexique. A l'état on fait sécher la figue ou fruit de ce cactus et on en compose une masse compacte pour s'en nourrir car elle est très riche en principes sucrés; un de ses curieux effets est qu'elle détermine la constipation, aussi est-elle employée chez les Arabes comme un remède vulgaire contre la dysenterie. On en conserve aussi beaucoup de crèches, mais la cueillette en est très difficile, car toute la surface est recouverte d'une multitude de petits dards, presque imperceptibles, qui au moindre contact pénètrent sous l'épiderme où ils occasionnent une irritation violente de la peau, qui peut durer plusieurs jours. La récolte se fait avec les mains gantées. Cette plante est aussi très importante en Algérie; là ses fruits servent de nourriture aux bestiaux qui en sont très friands. Il est évident qu'avant de les donner comme fourrage il faut les débarrasser de leurs piquants; le procédé que l'on emploie est bien simple: on introduit les figues dans des espèces de paniers couverts que l'on agite fortement dans l'eau. Au bout de quelques minutes, par le frottement des fruits, l'un contre l'autre, et contre les parois du panier, les dards sont bientôt dégagés et lavés ensuite par le courant de l'eau. Enfin comme clôture pour les champs et comme moyen de défense pour les habitations le figuier d'Inde est excellent d'abord à cause de la rapidité avec laquelle il se propage, mais surtout à cause de ses aiguilles. Le figuier d'Inde résiste bien aux petites gelées, et on le voit vivre comme l'orange et le citronnier, pendant un certain nombre d'années dans les pays tempérés. Il s'accommode de tous les terrains, moins de ceux qui sont constamment humides. Sa multiplication est des plus simples, et peut avoir lieu en toute saison; on préfère cependant les mois d'août et de septembre: on coupe un article on le laisse pendant quelques jours sur terre, jusqu'à ce que la section se soit à peu près cicatrisée, puis on le plante à demeure la section en bas, dans une terre meuble de préférence mêlée avec un peu de sable où on l'enfonce de 5 à 6 centimètres. C'est ce qui m'explique pourquoi mon article de Nopal, d'apparence si onctive et si bien repris, quoiqu'il eût passé plusieurs jours parmi les graviers et les roseaux du lac.

A l'heure qu'il est ma plante est très grande, car les feuilles de la première année entièrement développées en ont produit d'autres à leur tour, lesquelles ne manqueront pas d'en faire autant cette année. Ainsi dans l'espace de deux ans cette feuille chétive, recueillie dans de si misérables conditions est devenue une grande et magnifique plante dont nous suivons le développement avec plus de plaisir et d'intérêt que si elle eût été plantée et élevée par un jardinier, au milieu de ses congénères de terre chaude.

Marin, en mai 1874.

Julien Hüther

Julien Hüther



Le chat. C'est une petite bête que vous connaissez bien. Nature nerveuse à l'excès; muscles d'acier; reins souples; organes d'une vivacité sans égale, avec une nonchalance superbe. En deux mots, voici son tempérament: mollesse voluptueuse et contractions fébriles.

Voyons son caractère, et ses pensées, s'il en a.

Le chat n'aime personne... que lui. Il est fort égoïste, fourbe, traître, lâche, et charmant quelquefois. Il est gracieux dans l'indolence. Il est paresseux; il aime le chaud; il se tient



près du poêle tant qu'il peut, sur des chaises tant qu'on ne l'en chasse pas, au soleil ou dans un coin, à défaut de mieux. Il a des poses adorables quand il s'étend, quand il courbe ses jolies pattes blanches, quand il les lèche. Son allure est celle d'un épicurien. Sa peau flexible et fourrée subit la moindre impression de ses sens. Il hérisse ses poils innombrables quand et comme il veut: selon qu'il caresse, qu'il boude, qu'il trompe.



Le chat ne fait rien, dort tranquille, à sans cesse l'œil ouvert; parfois il semble qu'un coup de canon ne le réveillerait pas de son extatique langueur, mais au même instant il est debout, alerte et réveillé comme un diable... c'est une souris quelconque qui se promène dans ses souterrains. Raminagrobis l'attendra vainement durant un grand quart d'heure, avec patience, sans souffler mot, se dissimulant derrière une jambe de tabouret, rampant comme un Indien dans les savanes, prêt à bondir comme un lion au désert. — Hélas! dame souris n'approche pas, ce sac enfariné ne lui dit rien qui vaille; elle préfère ne pas dépasser le plancher.



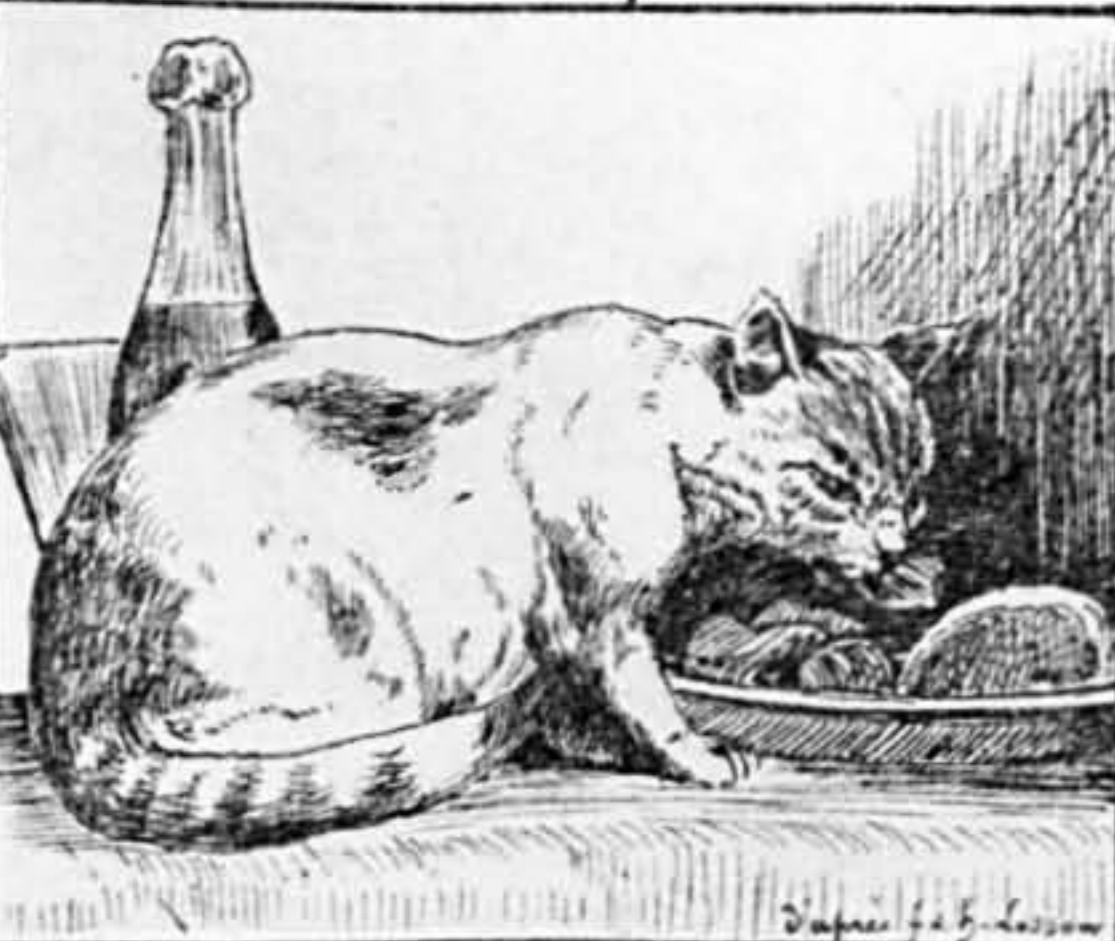
Animal domestique comme il l'est, le chat, avec ses tournures dégagées, ses courbes élégantes, ses grâces enfin, me semble fort content de son sort.



Toutefois sa nature est faussée: en dépit de toute sa civilisation, il est chasseur et voleur, il prend sans pitié oiseaux et souris, rôtis et saucissons, tout ce qu'il peut et trouve. De plus, il n'aime pas les gens autrement que par ou pour le bien qu'il en reçoit: quand il flatte, c'est pour obtenir, soyez-en sûr. — Il s'attache, dit-on, au logis. Je n'ai pas de peine à le croire: il y



a pris ses habitudes, il y a formé ses talents. Ce serait donc à recommencer s'il changeait de domicile; or, Messire est aussi prudent que paresseux. L'ours reste bien dans ses montagnes, le renard dans son terrier!... Le chat aime son grenier, son toit, ses caveaux enfin, qui sont ses parcs, ses forêts, à lui.



J'aime bien le voir, quant à moi, couché sur mon siège rembourré, un soir d'hiver, près du fourneau. Il y dort sans désenparer jusqu'à ce que ma main ennuyée vienne l'y trouver. Le voyez-vous alors se dresser sur ses quatre pieds,

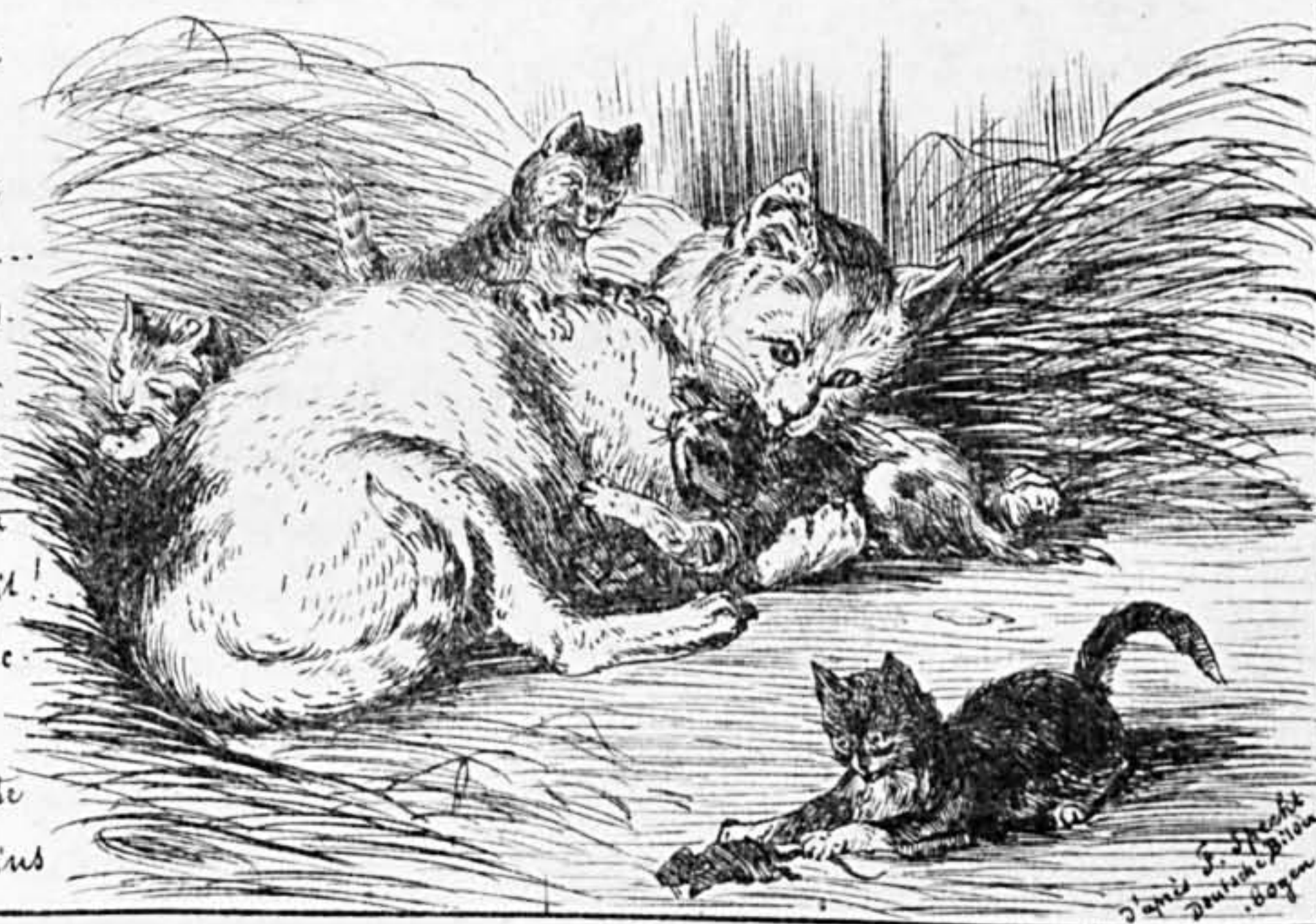
arrondir son dos, bailler à tire-queue, puis répondre à mes caresses ? Il penche la tête, que je gratte avec le pouce, pendant qu'avec l'index j'entoure son cou qu'il incline avec une grâce charmante. Il semble jouir de délices ineffables. Il soulève sa patte droite, sa patte gauche, crispe ses doigts nerveux, croche ses griffes dans l'étoffe, les retire et les enfonce encore... Je multiplie mes soins; de la main, je suis son épine dorsale jusqu'au train de derrière, qu'il tient fort haut, si bien qu'on ne le croit plus à terre; sa queue, comme un grand mât, se dresse verticale. C'est alors qu'il est dans tous ses états; il aspire sensuellement, s'inivre de toute la volupté de son être. Il fait son rouet, il lèche ma main, il se frotte, se roule, miaule de contentement.

Le chat, malgré ses ruses, ses délicatesses, ne pense pas, (j'ose maintenant l'affirmer). Sa tête est plate: peu ou point de cervelle. Son regard est vif, ses yeux remplis, quelquefois noirs, humides. — On peut se tromper sur leur expression: regardez deux fois et Grispenninand vous montrera la portée de son intelligence. Son grand oeil clair ne regarde que pour voir. Ses cils sont dressés d'une manière conique. Ses oreilles complèteraient bien une tête de linotte. Dans cet instant, examinez la conformation de son oeil: c'est une boule transparente, avec une tache noire au centre, mince comme une lame de canif. Faites-lui peur: subitement vous n'aurez plus en face qu'une grande boule noire effarée. Dans les deux cas, c'est la stupidité.

Et pourtant!... quelquefois, je ne sais... (c'est bien rare il est vrai)... j'ai surpris comme l'expression d'un sentiment dans un regard fugitif; serait-ce que l'instinct gouverne les organes de la même manière que l'intelligence? — Quand Minette demande, quand elle souffre, quand elle allaite ses petits, ... que de charmants et ingénus discours elle sait bien me tenir! — Je me souviens d'avoir plongé un coup d'œil observateur dans ses yeux étonnés, dont les paupières plissées cachent le blanc. Il me semblait alors que son regard analysait le fond de mes pensées, qu'il me témoignait de l'affection, qu'il me disait mille choses, (à moi: son tyran), qu'il implorait son droit à l'égalité et à la liberté. Rempli d'un respect soudain, je me prenais à lui rendre justice, à lui dire des choses amicales, à lui chanter un air doux, à le caresser comme j'eusse caressé un petit enfant, mon semblable. — Je songeais (en scrutant les profondeurs imaginaires ou réelles que je voyais en ce moment dans l'œil du chat), aux théories de l'âme universelle, et en particulier à cette hypothèse: l'âme des animaux. Eh bien, vrai! mon adhésion à une doctrine de ce genre, quelque peu vague, était acquise...

Mais bientôt je ne pouvais me dissimuler la complète bêtise de l'individu, quand je le voyais, une fois délivré de mes inquisitions, regarder en écarcelé une mouche qui passait!

Je me rejettais alors sur la perfectibilité, et essayais de nouvelles expériences. — Forcé en fin de compte de renoncer à tout espoir, du moins



pour des siècles et des siècles, ... je me mettais en colère et concluais l'examen par une claque appliquée, à la première provocation sur les flancs tachetés du plus petit des tigres.

O ! je l'aime bien quand même, allez ! et il le sait. Cette petite bête, fausse ou bonne, me rappelle et me rappellera toujours le foyer, l'intérieur, l'enfance et ses heures délicieuses... des rêves aujourd'hui. — Aussi, quand il s'en trouve un sur mon chemin, comme je flatte ce cher absent de mon exil, comme je me délecte avec ce survivant des temps heureux !!!

Neuchâtel, 1875.

Georges Jeanneret



Les cygnes du lac de Neuchâtel.

En 1861, la Municipalité de Neuchâtel acheta, au moyen d'une collecte faite dans les écoles de la ville un couple de cygnes pour lesquels elle fit construire une maisonnette dans le port. On espérait que ces palmipèdes aux formes si gracieuses contribueraient par leur présence continuelle à l'embellissement, à l'animation des abords de la cité. Mais la maisonnette, où pourtant ils trouvaient leur pain quotidien fut bientôt délaissée; on les vit de préférence passer la nuit partout ailleurs, au sein des roseaux, à l'abri d'un môle, sur une pierre. Pendant la mauvaise saison même, ils furent ce refuge et vont camper en d'autres lieux. La raison en est naturelle; le cygne se nourrit surtout d'herbes aquatiques, de racines; il paraît rechercher surtout cette espèce d'algue longue, gluante, visqueuse qui recouvre en certains endroits le fond des eaux et qui plus d'une fois est devenue funeste à l'imprudent nageur qui s'aventure au sein de ces mille fils prêts à s'entortiller autour des jambes.

Grâce aux remplissages successifs effectués sur les bords de notre lac depuis une vingtaine d'années, ces herbes ont disparu ou ne se trouvent qu'à une grande profondeur, inaccessible au cygne, si bien conformé soit-il pour atteindre à quelques pieds au-dessous du niveau de l'eau les plantes dont il fait sa nourriture habituelle; il est donc obligé de chercher ailleurs son aliment de prédilection et ne rentre au port que pour recevoir les morceaux de pain que les enfants se plaisent à lui jeter.

Il est pourtant un moment de l'année où le port de Neuchâtel est de nouveau fréquenté par le cygne, c'est lorsqu'un couple arrive, conduisant ou portant sur ses ailes cinq ou six petits au plumage gris. Rien n'est plus gracieux que ces jeunes cygnes entourant leur mère, tournant autour d'elle, sans jamais s'en éloigner, grimant, glissant sur ses ailes, se cachant dans ses plumes et au signal du départ, se blotissant sur son dos. Ainsi chargée de sa précieuse cargaison et précédée du mâle, la femelle franchit de grandes distances sans paraître être le moins du monde embarrassée dans sa marche. Il est vrai que sa progéniture est bien légère; au sortir de l'oeuf, chaque petit n'a guère que la taille d'un poussin; c'est un peu de chair et d'os entourés d'un soyeux duvet. — La vigilance du mâle est alors excessive et dégénère en cruauté; il n'est pas plus méchant au printemps, dans le mois de mars, quand les couples se recherchent et que l'instinct les porte à construire, à deux, le nid de la nouvelle couvée. Malheur au cygne qui se hasarde dans le port ou qui cherche lui-même une compagne pour la saison des amours et des nids. (La suite au prochain N°). Ami Guebhart.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} décembre 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

Les cygnes du lac de Neuchâtel. (Fin).

Des combats acharnés se livrent entre eux ; on les voit enfler outre mesure leur beau plumage blanc ; leur cou se renverse sur le dos ; l'agresseur qui est ordinairement celui dont l'hymen est assuré, nage vigoureusement contre l'intrus ; arrivé à une certaine distance

il prend lourdement son vol en frappant l'eau de ses ailes et de ses larges pieds afin de s'élever plus facilement ; puis, se précipitant sur son ennemi, il lui assène de violents coups d'ailes, afin de le faire choir ; s'il y parvient, les coups de bec se mêlent de la partie. La lutte est parfois longue et acharnée et ne cesse que lorsqu'un des combattants fuit ou qu'un batelot détaché du rivage vient y mettre fin. J'ai vu un mâle dont le cou était totalement déplumé et tout bleu des assauts répétés de son rival.

Il n'y a pas longtemps, les curieux qui se promenaient autour du port furent attirés par le spectacle de deux bateliers qui retiraient de l'eau un cygne victime des fureurs de l'un de ses semblables. Il fut transporté au poste de la municipalité, qui, j'aime à le supposer, en aura fait don à quelque musée scolaire du pays, en compagnie de deux hérons qui ornaient le jardin anglais et qui, par je ne sais quelle cause, ont péri pendant l'hiver.

Un jour, je vis un cygne se jeter furieux sur un autre auprès duquel était sa compagne paisiblement occupée à arracher au lac sa nourriture, le cou au fond de l'eau, la partie postérieure comiquement exposée en l'air, elle ne voyait pas ce qui se passait autour d'elle. En sortant de l'eau elle aperçut son compagnon fuyant une attaque soudaine, cherchant à s'élever, mais n'y parvenant pas, à cause des coups d'aile du traître. A son tour elle prit le vol, fondit sur l'ennemi et fit si bien que l'agresseur tomba sur l'eau pendant que le couple si brusquement attaqué gagnait le large. Je le suivis longtemps des yeux dans la direction de l'embouchure de la Reuse où probablement il construisait son nid.

Lorsque le cygne veut se poser sur l'eau après une traite aérienne, il donne aux plumes qui terminent le corps une position verticale ; c'est alors un éventail renversé et dont l'arc, plongeant dans l'eau, le retient graduellement et tempère la chute. Dans ses grandes colères, il ne mesure pas toujours la distance et ne



s'arrête pas à temps ; en voici un exemple : un petit garçon se donnait le plaisir de jeter du pain à de tout jeunes cygnes. Le mâle qui croisait à l'entrée du port aperçut tout à coup l'enfant, et croyant qu'il en voulait au bonheur de sa famille, prit son vol et fondit comme une flèche sur le petit bonhomme. Celui-ci vit à temps le danger et, par un bond de côté, évita le furieux qui alla donner de la tête contre le mur voisin. Pendant un certain temps, le cygne, tout étourdi du coup, se débattit ; je le crus tué. Enfin, il revint à lui, tournoya un moment, bousculant ses petits pendant que la mère, inquiète les appelait à elle en fuyant, ne sachant ce que signifiait ce dévergondage.

On rencontre parfois, sur les bords du lac, un cygne seul, délaissé, menant petite vie, c'est celui qui, comme l'éléphant solitaire n'a pu trouver de compagne et passe tristement la belle saison tandis que d'autres, plus heureux, s'empresent autour de leur famille.

Il serait intéressant de savoir le nombre de ces oiseaux vivant sur notre lac ; voilà une statistique assez difficile à établir et qui ne pourrait guère se faire qu'en hiver, saison pendant laquelle le cygne vit en société. J'en ai compté, il y a quatre ans, treize s'abritant ensemble derrière un des mâles construits entre Neuchâtel et St. Blaise.

Neuchâtel, juillet 1875.

Ami Guibard



Un renard noyé. Un singulier accident est arrivé à un renard, une certaine nuit du mois de juin. Chacun connaît la ruse de cet animal, sa prudence et le talent qu'il a de se tirer des mauvais pas. Celui dont nous parlons, ne jouissait point, semble-t-il, des mêmes qualités que possèdent en général les individus de sa race. Affamé, et n'ayant trouvé dans la campa-

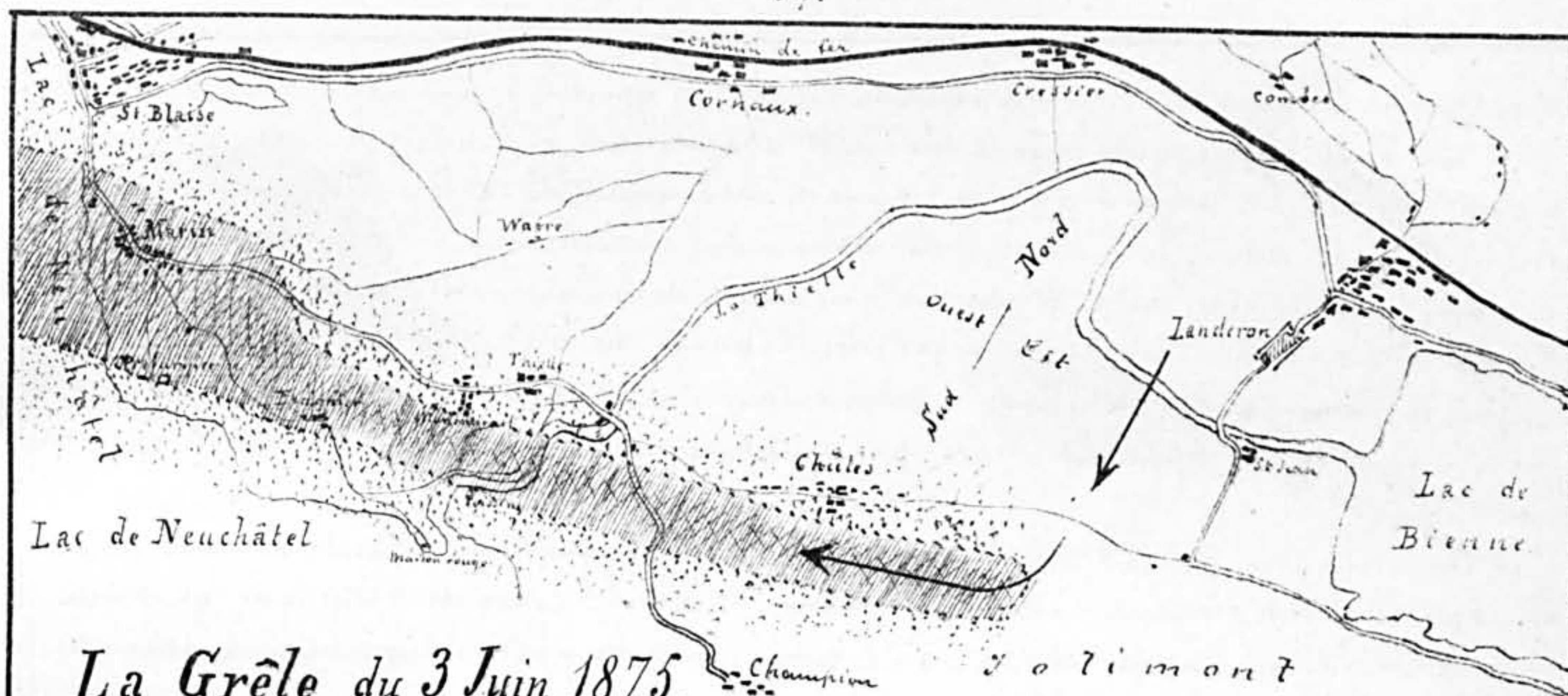
gne, ni caillots, ni levants, il poussa une pointe jusqu'au village de Corcelles. Son imagination, lui représentait peut-être, les poules et les poulets dormant à découvert et à portée de sa dent ; le malheureux se trompait et la folle du logis l'égara. Un chien, au flair délicat, veillait sur les habitants de la basse-cour ; le voleur s'approcha sous le vent, avança à la manière des chats, sans bruit et croit tromper la vigilance du gardien. Mais le chien l'éventa aussitôt, et par ses aboiements le met en fuite. Notre renard croit déjà sentir la dent du monstre lui briser les os, il court à toutes jambes et dans sa course aveugle, tombe dans un creux à purin. Le rusé compagnon y trouva la mort. Au matin, son cadavre fut retiré : c'était une jeune mère, ayant atteint toute sa grosseur.

À l'heure qu'il est je ne comprends pas encore comment ce renard a pu périr dans un endroit pareil ; le creux n'était pas très profond et les bords n'en étaient ni cimentés, ni crépis.

Peut-être la mélancolie ou des chagrins de famille le poussèrent-ils à commettre cet acte de désespoir !

Corcelles, près Neuchâtel.

L. Suter Instituteur



La Grêle du 3 Juin 1875.

Depuis sa fondation le Rameau de Sapin a noté les phénomènes les plus remarquables de la nature dans les cantons jurassiens; ce n'est malheureusement pas la première fois qu'il a à mentionner les ravages de la grêle. Ce fléau a sévi cette année sur un petit territoire du canton de Neuchâtel avec une violence extrême et dévasté dans sa fleur une récolte qui eût été des plus abondantes. — Le 3 juin, dans l'après-midi, l'orage grondait au loin sur les flancs du Jura, dans la direction du lac de Bière. Vers deux heures et demie une colonne de nuage, partie de ce point, était poussée par le vent N. du côté de Tolimont et courait vers le lac de Neuchâtel à travers le marais; mais arrivée entre les villages de Châles et de Champion elle tourna brusquement, et passant au dessus de Thielle elle vint s'abattre sur Espagnier et Marin. Deux ou trois coups de tonnerre retentirent au dessus de ces villages, et, comme si elle eût obéi à ce signal, la sombre nuée vomit subitement une grêle sèche, énorme et serrée; pendant plus de vingt minutes elle tomba avec fracas hachant les arbres, les prés, les jardins, les vignes, tuant les oiseaux, brisant les vitres et les tuiles. — Le sol des routes et les champs étaient blancs comme en hiver; ailleurs les grêlons étaient cachés par des amas de feuilles et des débris de branches et d'écorce. — Spectacle navrant! un bronillard sinistre sortait de la terre ravagée; aux promesses de juin épanoui succédait la désolation de décembre. A un appel des localités frappées, nos concitoyens de Neuchâtel, Yverdon, Berne, Fribourg, Bâle etc répondirent par des dons en nature et en argent de plus de onze mille francs. — Touchante sympathie qui rend la perte moins amère et resserré les liens de fraternité confédérée.

Murin, novembre 1875.

A. Bachet

Migration des hirondelles.



Après les notes que j'avais pu recueillir sur le départ des hirondelles en 1867, (voir année 1867) il me restait le désir de pouvoir les confirmer par de nouvelles observations; et je m'impatientais, en outre, d'apprendre de quelle manière s'effectuait le retour au milieu de nous de ces hôtes charmants.

Je fais donc encore une fois des notes, parmi lesquelles je dois me contenter de choisir les faits les plus saillants, retranchant tous les détails qui seraient une répétition de notes



précédentes.

Le 8 avril 1868. Deux hirondelles ont été vues de plusieurs personnes. La journée était assez douce et belle; mais peu après le froid et la neige revinrent, et pendant quelques jours l'on n'aperçut plus rien.



21. Le temps redevenait beau; j'ai vu une hirondelle, puis deux; elles vont et viennent. Je crois que l'on voit plus fréquemment deux hirondelles qu'une seule. Le proverbe anglais qui dit que "deux hirondelles ne font pas un été" appuierait cette remarque. Il est assez naturel de supposer que les paires ne se séparent point, et qu'elles voyagent ensemble. — 22. Temps doux et beau, mais je n'ai pas aperçu nos voyageuses.

23. Vent doux, suivi de pluie, je vois passer une hirondelle venant du S O.

24. Nébuleux; l'air se refroidit; la pluie recommence, et tombe bientôt en abondance. Mais vers le soir un double arc-en-ciel apparaît sur les nuées en retraite; et un beau soleil fait aussi reluire les ailes humides de quelques hirondelles.

25. Le temps est de nouveau pluvieux; plusieurs hirondelles passent à une certaine hauteur, du S O au N E, mais en tournoyant ci et là. Jusqu'à présent ce sont uniquement des hirondelles de cheminée que j'ai vues revenir.

Dimanche, 26 avril. Temps doux et beau, quoique non entièrement dégagé de vapeurs diffuses. Cette fois cependant voilà bien nos charmantes petites amies de retour au grand complet; de tous côtés on les voit aller et venir; elles gazouillent sur les cheminées, dont elles sont les hôtes bienvenus et donnent un air animé et heureux à toute la scène de cette douce matinée du dimanche. Pendant la seconde partie de la journée la pluie survient; alors les hirondelles parcourent les régions moyennes de l'air, ou rasant la surface des champs. Les hirondelles de fenêtre reparaissent aussi pour la première fois; mais elles ont plutôt l'air d'être en passage. (à suivre).

Ch^s Guillaume

Flourier, octobre 1868.

Une nouvelle section du Club jurassien a été fondée récemment à Bienne et les jeunes naturalistes de cette ville explorent le Jura bernois sous la présidence d'un jeune graveur, studieux et instruit, Mr Fl^s Rognon (à la Rochette). — A St Imier, des membres du corps enseignant s'occupent également d'organiser une société de ce genre.

L'inauguration du Sentier des Gorges de l'Areuse a eu lieu le dimanche, 26 septembre passé au milieu d'un nombreux concours d'amis de la nature. Allocution éloquentes de Mr Eugène Berthoud, président du comité d'initiative, discours d'autres orateurs, parmi lesquels Mr Ph. Suchard père, chants, musique et danse, rien n'a manqué à cette belle fête champêtre. Nous consacrerons au Sentier des Gorges quelques articles illustrés.

Le Rameau de Sapin continuera à paraître l'année prochaine. Il prie ses abonnés de lui faire bon accueil et de lui conserver sa place à leur foyer domestique.

Table des Matières

	<i>auteurs</i>	<i>Pages</i>		<i>auteurs</i>	<i>Pages</i>
A nos lecteurs	<i>Rédaction</i>	1	Les Monts de ma patrie	<i>E. Huguenin</i>	36.
Le Robinson de la Sine	<i>A. Bachelin</i>	2	Le Cabri du Seand-père	<i>Anonyme</i>	37.
La Couleuvre à Collier	<i>S. Guillaume</i>	4	Curieuse découverte d'un figuier d'Inde	<i>Jnl. Walther</i>	39. 41.
Le Coq chante-il avant minuit	<i>Paul Favre</i>	4	Rébus Géologique, explication des		40.
Les Collections d'histoire naturelle	<i>Paul Soret</i>	5	Le Chat	<i>S. Jeanneret</i>	42.
La Collection Ornithologique		6	Les Cygnes du lac de Neuchâtel	<i>A. Snehhard</i>	44. 45.
Trois pour un Loup (fin)	<i>A. Snehhard</i>	7	Un Renard noyé	<i>L. Latorr</i>	46.
Rébus Géologique		7	La Siècle du 3 Juin 1875	<i>A. Bachelin</i>	47.
Un chat entomologiste	<i>E. Delessert</i>	8	Migration des hirondelles	<i>Ch. Guillaume</i>	47.
Un Brochet, correspondance	<i>Cap. Vouga</i>	8	Une nouvelle section du Club Jurassien		48.
Rébus Géologique, explication du Disparition du Sibire	<i>A. Quinquerez</i>	9. 13. 17. 21. 25	Inauguration du sentier des Gorges de l'Arceuse		48.
Calcaires hydrauliques	<i>M. de Tribolet</i>	11			
Quelques instructions concernant les collections locales	<i>Paul Soret</i>	11			
Louis Agassiz	<i>Et. Guillaume</i> <i>S. Jeanneret</i>	12			
Le Noyer de Bonvillars	<i>Paul Favre</i>	12			
Recensement des Oiseaux de chambre aux Brenets	<i>quelques Elèves des écoles, Brenets</i>	12			
Le Sentier de la Poëta-Raissa	<i>F. Berthoud</i>	15. 19. 23			
Les Gorges de la Ruise		16			
<i>Senecium astivum</i>	<i>L. Chapuis</i>	16			
Ornithologie	<i>L. Nicodet</i>	16			
Un Chat sauvé par un Chien	<i>un anc. clubiste</i>	20			
Renouveau, Poésie	<i>Amélie Pernot</i>	24			
A. Quinquerez	<i>A. Bachelin</i>	27			
Culture de la Menthe poivrée	<i>Andréce</i>	28			
Intelligence d'un chien	<i>Eug. Borel fils</i>	28			
Réunion annuelle du Club Jurassien	<i>M. de Tribolet</i>	29			
Les branches acquies	<i>James Larozy</i>	31			
La Chasse aux Canards sur le Lac de Neuchâtel	<i>A. Bachelin</i>	32. 33			
Piquées de Trélons	<i>S. Guillaume</i>	34			
Panorama des Alpes, depuis Neuchâtel		35			

En Vente :

- Le Rameau de Sapin, années 1874, 1875, broché
au prix de F. 3.
- Au même prix : les années précédentes du
Journal.
- Les Papillons du Jura, par M^{rs} Favre - Guillaumod
à la librairie Kissling à Neuchâtel.
- Les Champignons Comestibles, par M^{rs} Favre
professeur, librairie J. Sandoz.
- En Voyageant : Album de M^{rs} A. Bachelin, en
vente au Sinitonice de Neuchâtel . . . F. 3. 50.
Le Livret Illustré . . . 60 cent.
- Les Feuilles d'Hygiène, année 1875, brochées
au prix de F. 3.

Pour le Rameau de Sapin,
s'adresser à M^{rs} le D^r Guillaume
à Neuchâtel.

complet



Le Rameau

de Sapin.

Organe
du Club jurassien.

10^me Année.
Prix Fr. 3.

Neuchâtel, 1876.

On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez Mr. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} janvier 1876.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

Hos lecteurs.

Le Rameau de Sapin vient d'accomplir sa 10^{me} année; des milliers d'exemplaires de cette petite feuille autographiée ont été répandus parmi la jeune génération neuchâteloise et ont cherché à développer le goût de la culture intellectuelle, la curiosité pour les phénomènes de la nature, la recherche et l'admiration des beautés que renferme notre chère patrie.

Arrivés à la fin de cette période décennale, les fondateurs et les continu-
ateurs du Rameau se demandent si le but qu'ils se proposaient a été rempli et s'ils ont réussi à exciter et à entretenir l'intérêt pour des études que le plus grand nombre des jeunes gens délaissent au sortir de l'école.

Nous nous souvenons de la création du Club jurassien à Noiraigue. C'était un beau jour du mois de mai; une invitation générale avait réuni dans ce lieu une cinquantaine de jeunes gens des divers districts du canton. Assis sous l'ombrage des hêtres qui se couvraient de leurs feuilles printanières, réjouis par les rayons qui filtraient à travers ce dais de verdure, heureux d'être ensemble, ils écoutaient avec attention la lecture des premiers travaux de leurs camarades et chacun brûlait de se distinguer à son tour. Lorsqu'on proposa de renouveler périodiquement ces séances en plein air, et de poser les bases d'une association qui unirait en un faisceau la jeunesse studieuse de notre pays, il n'y eut qu'un cri d'enthousiasme pour acclamer cette idée qui semblait aussi belle que féconde en résultats excellents.

Dés lors, dix ans se sont écoulés; les adolescents qui siégeaient à Noiraigue sous les jeunes hêtres de la forêt sont devenus des hommes; ils sont entrés dans la vie active, ils sont agriculteurs, négociants, industriels, médecins, avocats, ingénieurs, instituteurs ou professeurs. Se souviennent-ils des rêves d'avenir, faits dans ce jour de l'ascension 1865, ont-ils préparé des recrues pour renforcer les rangs qui s'éclaircissent chaque année? Les centaines et les centaines de membres du Club jurassien qui se sont succédé dès lors ont-ils contribué à développer l'idée qui a présidé à la naissance de la Société et à en assurer la réalisation?

Nous pourrions demander où en est l'étude des sciences naturelles dans le pays? Combien on y compte de géologues, de botanistes, de zoologistes; combien dans leurs moments de loisir, s'occupent de météorologie, de reboisement, d'horticulture, d'agriculture raisonnée, d'hygiène, et cherchent à répandre ces connaissances et à communiquer leurs goûts? Combien trouvent de pures jouissances dans ces excursions sur les montagnes où le corps se retrempe, où le cœur se dilate, où l'esprit s'élève et se dépoille de ses préjugés, de ses

rancunes, de ses mesquineries? Combien cherchent par leur exemple, par leurs paroles bienveillantes, par leur enseignement à faire pénétrer ces saines notions parmi les jeunes gens qui sortent chaque année de l'école, et qui sont exposés à des sollicitations, à des séductions malfaisantes? Combien enfin encouragent les parents avertis à envoyer leurs fils dans nos établissements d'instruction supérieure pour acquérir des connaissances solides?

Telle est la tâche réservée aux nombreux vétérans du Club jurassien, répandus des bords du lac jusque dans les vallées des montagnes. Nous sommes assurés qu'ils ont rempli leur mission dans la mesure de leur pouvoir, et que l'ardeur généreuse qui les animait à Noiraigue, au Creux-du-Van, à la Courne, à la Tête des Alpes, à Combe-Varin, à la Soux, au château de Rochefort, dans ces belles fêtes célébrées sous le ciel bleu, dans un cadre formé par les sites les plus pittoresques de notre terre natale, ne s'est pas éteinte au milieu des difficultés de la vie.

C'est pour ranimer cette ardeur, si elle venait à faiblir, que le *Rameau de Sapin* vient chaque mois heurter à votre porte et vous apporter des nouvelles du monde que vous aimez, de ce monde enchanté qu'éclaire le soleil, que parfument les fleurs, que rafraîchit la brise des hautes cimes, qu'égaient le chant des oiseaux et le murmure de la source. Riantes vallées, gorges sauvages, torrents écumeux, forêts solitaires, sommets, domaine du silence et de la rêverie, vous n'éveillez que des impressions sereines qui reposent l'esprit des luttes politiques et du tracas des affaires; — c'est vous qui nous célebrons dans nos pages, et c'est en votre nom que le *Rameau* se présente de nouveau à ses lecteurs en sollicitant un bienveillant accueil.

Neuchâtel, 1 janvier 1876.

La Rédaction.

Le Renard et les Cerises.



ouchez-vous de bonne heure et levez-vous matin, si vous voulez jouir de la campagne. C'est au lever du soleil que la nature s'éveille, qu'on entend croûter l'herbe et manger les escargots; que la chouette enlève sa dernière souris, pour servir de pâture à sa nombreuse nichée; que le merle siffle, pour que sa femelle n'ait pas le temps long sur son nid; que le ramier gronde sa co-

lonbe, comme un époux grognon au réveil de sa femme; que le hérisson rentre dans son trou entraînant une vipère, dont il a bravé les redoutables crochets; que le coucou chante et redouble ses cou-cou-cou, après que le pirate a dévasté quelque nid d'oisillons; qu'il préfère même aux chenilles processionnaires; que le lièvre retourne au bois les pattes mouillées, mais l'estomac bien repu de fines herbes et de serpolet. Loin du séjour de l'homme qui s'agite et s'inquiète, qui trotte et qui court, comme si le salut du monde dépendait de sa personne, le naturaliste matinal aura cent observations à faire en commençant sa promenade de bonne heure.

Chaussez vos gros souliers et ne craignez pas la rosée.

C'est ainsi que le 3 juillet de l'année qui vient de s'écouler, j'allais



à 4 heures du matin, cueillir des cerises, marchant légèrement, comme une jeunesse née en 1801, et portant une échelle de 30 pieds de longueur, moins de la dixième partie de celles que j'escalade si souvent dans les minières. Au moment où j'arrivais près des cerisiers plantés de mes mains, il y a plus de 30 ans, bien loin dans des pâturages encadrés de forêts, j'entendis piailler des geais et j'en aperçus une bande qui m'avaient précédé sur les cerisiers. Les voleurs travaillaient en sorte de m'épargner la peine de la cueillette et de ne me laisser que la queue des cerises. Il y avait là des jeunes nichées que leurs mères accoutumaient à butiner. Les uns s'en donnaient à cœur joie, les autres attendaient que leur maman leur apportât leur part, et l'on entendait leur cri particulier quand ils reçoivent la becquée et qu'ils engloutissent les cerises chair et noyau. Tous exerçaient leur activité et faisaient pleuvoir des cerises mûres ou non mûres, au point d'exciter ma colère. J'allais siffler pour les mettre en fuite lorsque j'aperçus au pied de l'arbre une petite boule fauve que je ne tardai pas à reconnaître pour un jeune renard de la grosseur d'un chat. Il était si affairé à ramasser les cerises qui tombaient autour de lui, qu'il ne me vit pas arriver. Je m'arrêtai aussitôt pour observer cette scène. J'étais un peu masqué par des arbres et assez près pour remarquer que le renardeau avait son joli museau embarbouillé de cerises, comme un marmot de deux ans appelé à pareille fête. Le mignon jetait de temps à autre un coup d'œil vers les branches sur lesquelles sautillaient les geais et il devait se dire, comme son congénère de la fable, qu'ils étaient trop jeunes, pour ne pas avouer qu'ils se trouvaient trop haut. Cependant à le voir regarder si souvent vers ce ciel étoilé d'oiseaux au bleu plumage, il y avait cent à parier contre un, que si une de ces jeunesse emplumées était tombée sous l'arbre, elle aurait été mieux accueillie qu'une cerise.



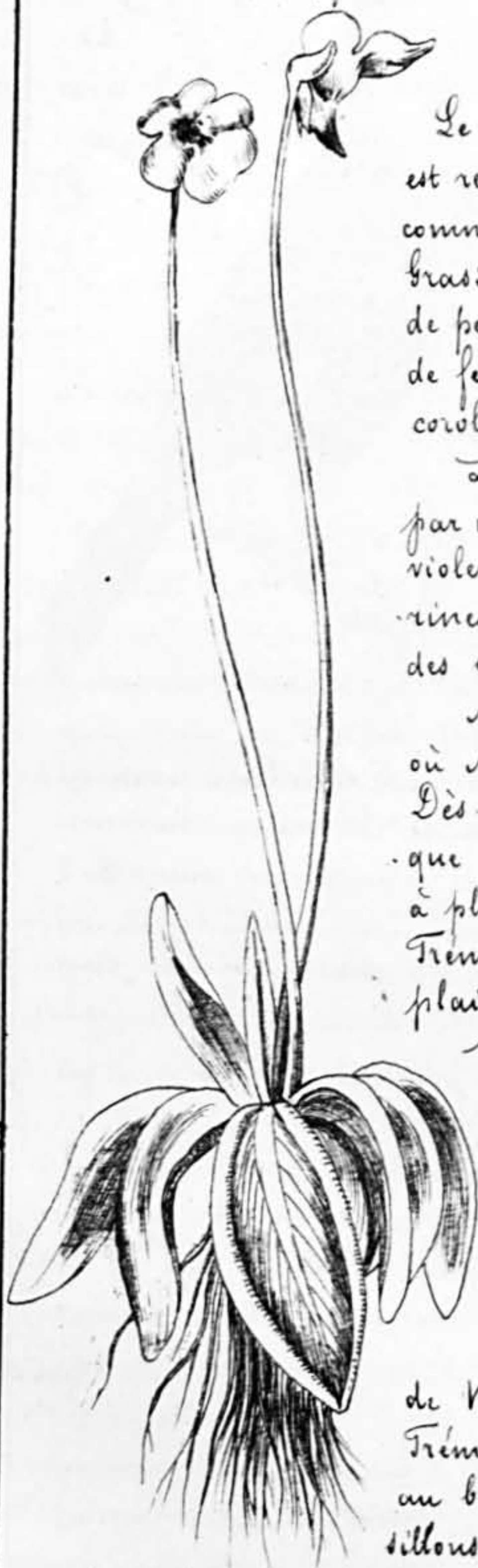
Mes observations ne furent malheureusement pas de longue durée : une minute, si courte quand on est à table en bonne compagnie, si longue, quand un chirurgien travaille dans votre chair, et cependant suffisante pour voir bien des choses, et il ne m'a fallu que ce temps pour reconnaître ce mode de fournir des cerises mûres aux renards qui, sans les geais et autres oiseaux, ne pourraient les atteindre que du regard, ce qui est peu nourrissant. Quoique j'eusse retenu mon souffle et cherché à rester immobile, il paraît que ma longue échelle et mes habits de coutil furent aperçus du renardeau. Il se tremoussa d'abord, mais comme il n'avait probablement jamais vu d'homme, surtout de si près, il ne se pressa pas de partir et ce ne fut qu'après avoir jeté encore un coup d'œil sur les geais et les cerises, qu'il s'en alla au pas. Je me gardai bien de le presser, tant j'avais eu de plaisir de le voir déjeuner de si bon appétit aux dépens de mes cerises.

Puisse cette aventure matinale stimuler les jeunes naturalistes et les engager à

s'en procurer de pareilles. La nature est si féconde qu'il ne faut que l'observer pour surprendre ses secrets, et il ne reste qu'à les raconter ensuite. J'en ai conservé un, saisi de la sorte, il y a 60 ans et il a fait le sujet d'un de mes premiers écrits.

Bellerive, près Delémont, décembre 1875.

A. Liguier



La Grassette des Alpes. *Pinguicula alpina* L.

Le genre Grassette appartient à la famille des Lentibulariées; il est représenté dans la flore neuchâteloise par deux espèces: la Grassette commune, qui vit dans les frêes humides et sur les tourbières, et la Grassette des Alpes, qui fait l'objet de cet article. Ce sont des plantes de petite taille, se distinguant à première vue par une rosette de feuilles grasses d'où s'élançe une hampe terminée par une corolle assez grande et prolongée en éperon.

La grassette des Alpes diffère essentiellement de sa congénère par un éperon plus court et par sa corolle blanche - au lieu de violette - marquée à la gorge de deux taches jaunes ou purpurines. On la rencontre fréquemment dans les Alpes, au bord des torrents et sur les sommets du Jura méridional.

Mr Ch. Godet l'indique aussi derrière la montagne de Boudry, où Mr. Louis Chapuis, pharmacien, l'a découverte il y a 34 ans. Dès lors, les botanistes l'ont cherchée en vain jusqu'en 1870, époque à laquelle Mr. Henri Helter, en a trouvé en abondance et à plusieurs endroits au pied des roches verticales de Derrière-Tremont, en face du Champ-du-Moulin. J'ai eu plusieurs fois le plaisir de cueillir cette jolie plante dans cette station et je fais des vœux pour qu'elle se conserve chez nous en dépit des Vandales, qui détruisent souvent de suite de cœur tout ce que notre flore a de plus intéressant.

Pour terminer cette notice voici quelques détails que m'a fournis Mr. Chapuis sur la découverte de la *Pinguicula alpina*:

J'ai trouvé cette plante le 7 juin 1841, en compagnie de Mr. le pasteur Rosselet, père, dans le bois qui sépare le frê de Tremont du grand éboulement, dans un enfoncement humide, au bord de la charrière dont la Grassette ornaît en partie les sillons, au nombre d'une trentaine d'exemplaires. Malgré le désavantage de cette position, nous en avons laissé suffisamment pour graine. Dès lors, une exploitation de bois est venue détruire toute chance de réussite. Ainsi que je l'avais toujours supposé, la vraie station de la *Pinguicula* était au pied de la paroi de rochers, à l'endroit où se trouve quelque suintement."

Neuchâtel, décembre 1875.

J. Trépo

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} février 1876.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

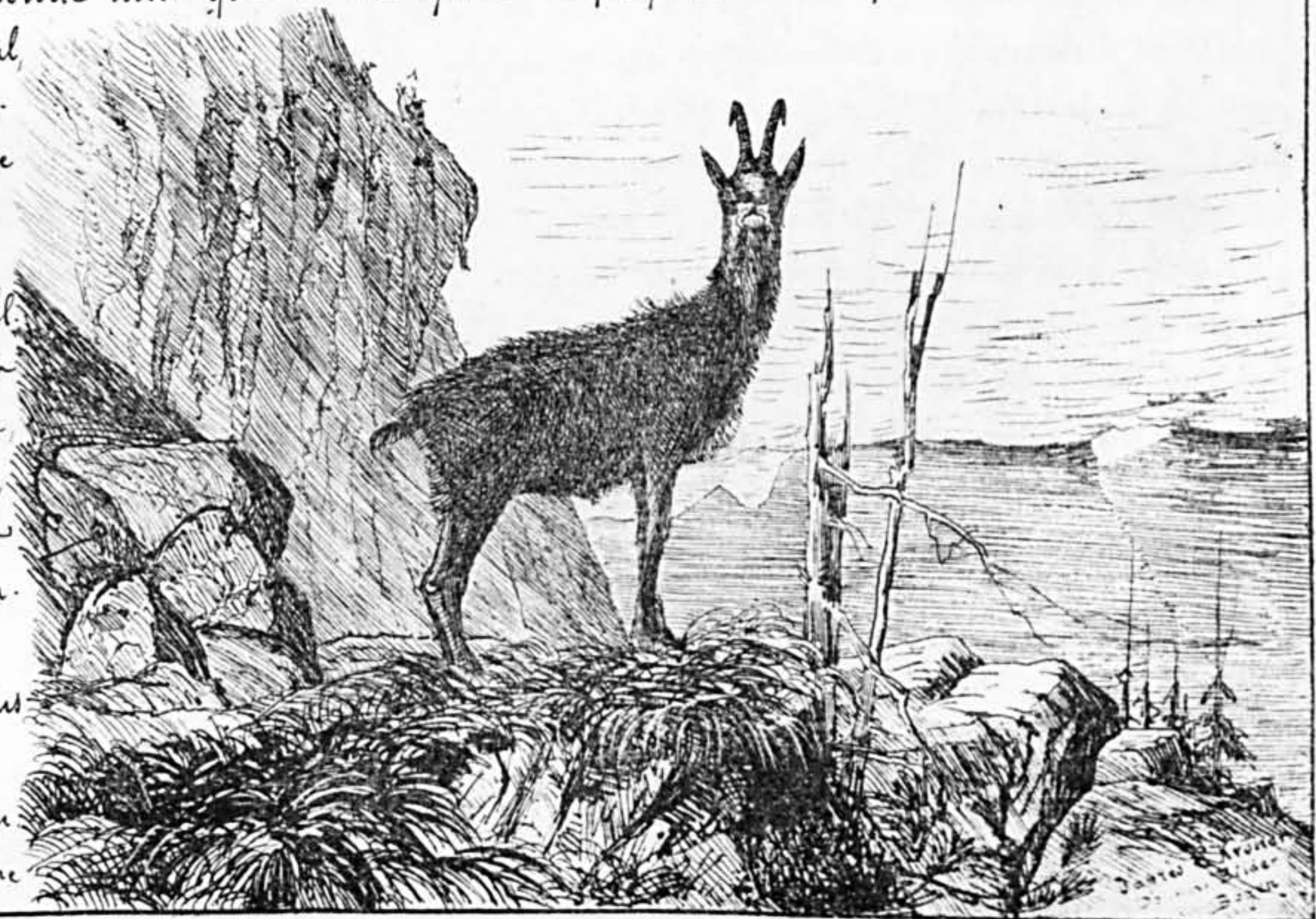
Un premier chamois.

Le 5 octobre 18... vers les quatre heures du soir, deux chasseurs étaient assis au pied d'une gigantesque paroi qui tombe à pic du Roc-Tremble à quelques centaines de pas du misérable chalet de Dzéman. Un quartier de roche, incliné en avant, protégeait ces deux êtres humains, les seuls, à coup sûr, qui hantassent à cette heure une pareille solitude, contre la neige épaisse chassée par un vent violent.

Un maigre fagot de branches d'arole, péniblement apporté de la région des forêts, attendait la nuit close pour servir l'allumette : à 8000 pieds de hauteur, au dessus de toute végétation arborescente, les nuits sont longues et froides et l'on ne prodigue pas le combustible. - Quoique mouillés et grelottant, les deux chasseurs tenaient bon et ne sortaient de leur abri que pour battre la semelle un instant et étirer leurs membres engourdis. Au fond de l'excavation de la roche, deux carabines reposaient à côté du sac des chasseurs dont le contenu, ce soir là, n'aurait certainement pas satisfait un appétit ordinaire : un morceau de pain humide, une gourde aux trois quarts vide, voilà tout ce qui restait à la fin d'une journée de chasse malheureuse, car c'était la seconde nuit que ces intrépides se préparaient à passer loin du hameau leur quartier général, et cette fois-ci, c'était à l'hôtellerie de la belle étoile.

Le plus âgé, montagnard des Alpes vaudoises, était de taille moyenne, légèrement voûté, large de thorax et monté sur un appareil locomoteur pour lequel les plus rudes ascensions n'étaient qu'un jeu.

- Une figure pleine



Le Tétraz à queue fourchue.
Tetrao tetrix.



lignes qu'impose la chasse sérieusement comprise, venait de la plaine; les tétras à queue fourchue ou "faisans" comme les appellent les gens de l'Alpe et les bartavelles seulement, l'avaient attiré pour quelques jours; mais au moment où son chien d'arrêt lui rapportait un troisième faisane qui est certainement le plus beau gibier qu'on puisse voir à la queue d'un noble chien, Guillaud découvrait de sa lunette un troupeau de chamois que les récents coups de feu venaient de mettre en fuite vers les plus hauts rochers d'une montagne voisine. "He! voulez-vous voir des chamois!" cria-t-il, "regardez vite, ils arrivent sur la fraite et vont passer de l'autre côté de l'Alpe".

L'habitant de la plaine avait promis à son père de laisser les chamois en repos et de ne pas s'aventurer à leur poursuite, mais — la chose n'est pas encore expliquée aujourd'hui — il avait pris avec lui une carabine système Remington et un paquet de cartouches — nous voulons croire que c'était sans préméditation aucune et seulement dans l'intention de tirer à la cible en cas de mauvais temps, car on ne sait réellement que faire au chalet toute la journée où l'on ne trouve ni livre ni fauteuil devant la cheminée pour rêver en tisonnant le feu — bref, le fait est que quelques heures plus tard le pauvre chien d'arrêt avait une chaîne au cou et le Defauchieux à canons lisés se transformait en Remington rayé portant une balle dans le fond d'un chapeau à 400 mètres. Munis de vivres pour deux jours, les chasseurs reprirent le chemin du matin. Mais le sommet de la Dent du Midi s'entourait de vapeurs pareuses; le vent soufflait par rafales et le ciel, d'un bleu profond jusque-là, se pommelait de flocons blanchâtres, précurseurs d'un changement de temps.

(La suite au prochain N°).

de franchise, une humeur joviale et une connaissance parfaite de toutes les plantes rares, de tous les animaux du pays, faisaient de Charles Guillaud le plus charmant compagnon de chasse qu'on pût souhaiter. Dernier représentant d'une famille où la passion du chamois était héréditaire, et dont la plupart des membres avaient fini tragiquement, Guillaud était alors à son 180^{me} chamois et n'aurait pas trente-cinq ans! L'autre chasseur, également d'apparence solide et rompu depuis longtemps à toutes les fa-



Un nid de fauvettes.



ans un petit jardin garni de tables et de bancs attenant à une classe de jeunes filles à Cortailled et servant à la fois de lieu de récréation et de salle d'étude lorsqu'il fait beau temps, deux fauvettes grisettes (*Sylvia grisea*) construisirent leur nid sur un groseiller de quatre pieds de hauteur environ et y élevèrent une petite famille au milieu du bruit et des allées et venues continuelles d'une vingtaine de jeunes élèves.

Le buisson choisi par les fauvettes pour y élire domicile est situé à trois pieds tout au plus

d'une rangée de bancs occupés par les écolières la plus grande partie de la journée. Pendant l'incubation on pouvait s'approcher du nid le plus près possible sans que l'oiseau qui couvait ses œufs se dérangeât le moins du monde et l'on osait écourter les branches qui cachaient le nid en partie sans qu'il montrât la moindre crainte, au contraire il semblait fixer les visiteurs d'un oeil amical. Quand les petits furent éclos c'était un concert d'exclamations de la part des jeunes filles: "Qu'ils sont gentils! qu'ils sont jolis! qu'ils sont mignons!" criaient-elles à l'envi; ils n'étaient rien moins que beaux les pauvres petits, ils étaient hideux et avaient constamment les becs ouverts dirigés contre le ciel pour attendre leur pâtée qui ne se faisait jamais attendre, leurs parents étant continuellement en route pour leur procurer de la nourriture.

Lorsque les cinq jeunes oiseaux que renfermait le nid furent arrivés à leur complet développement, on entendit un matin un concert de cris aigus et les écolières purent, des bancs sur lesquels elles étaient assises, assister à un spectacle curieux; les deux fauvettes étaient occupées à chasser à coups d'ailes leurs petits hors du nid; deux des jeunes oiseaux prirent leur vol assez résolument et purent traverser sans trop de peine la barrière qui entourait le jardin, deux autres tombèrent à terre et roulèrent un certain temps sur le sol recouvert de gravier avant de parvenir à prendre le large; quant au dernier il s'obstina à ne pas vouloir sortir de son logis, malgré les efforts désespérés de ses parents.

Pendant la journée on trouva deux des petits oiseaux envolés, barbotant dans une rigole de la rue voisine, on les rapporta à moitié noyés, on les enferma dans leur nid, mais le lendemain ils avaient disparu, accompagnés de leur frère récalcitrant.

Quelques jours après pendant la soirée deux petits oiseaux furent aperçus sursautant dans le corridor de la maison, corridor aboutissant à une porte donnant sur le jardin; dans le premier moment on les prit pour des souris, vérification faite on s'en empara sans trop de difficulté, une lanterne fut allumée et ils furent réinstallés dans le nid. Le lendemain ils s'étaient éteints pour tout de bon et on ne les revit plus dès lors.

Vers la fin du mois de juin (25 juin) de cette année, les jeunes écolières ont vu deux oiseaux occupés à bâtir un nid sur un rosier peu éloigné du groseiller; ce sont probablement les fauvettes qui vont recommencer l'éducation d'une nouvelle famille.

On peut voir par le fait que je viens de rapporter que les oiseaux connaissent parfaitement les endroits où ils sont en sécurité, et qu'ils ne vont pas établir leurs nids dans des lieux hantés par des chats ou de méchants enfants, et que si l'on usait toujours de bons procédés envers eux, ils finiraient par venir manger dans la main des passants, comme cela se voit encore de nos jours dans certaines îles de la Sonde où les parents habituent leurs enfants à respecter ces hôtes charmants des forêts et des vergers.

Cortailod. 1875.

Un ancien clubiste de la section de l'Arceuse.

Les rives du Lac, aux Saars.



Non loin de Neuchâtel, et au-dessous de la route de St Blaise, s'étendent de grandes falaises de roc et de calcaire néocomien, dont la base est travaillée par les vagues depuis des siècles; aussi rien n'égale le pittoresque de ces sculptures fantastiques, de ces grottes et de ces îlots qui font rêver à Ulysse dans l'île des Cyclopes. Sur les flancs et sur le sommet de ces rochers majestueux s'épanouit une végétation luxuriante: des chênes séculaires étendent au loin dans le ciel et sur l'eau leurs branches robustes et tourmentées; mille arbrisseaux d'espèces diverses croissent au-dessous, confondant leurs racines et leurs rameaux dans un même enlacement. — Les forêts vierges du Canada, sur les bords du St-Laurent ou sur les rives du lac Erie, ne doivent pas présenter de spectacle plus grandiose, des lignes plus puissantes et plus belles, un ensemble plus imposant, que celui que nous possédons tout près de nous, sur les rives de notre cher lac de Neuchâtel. Le croquis que nous donnons ici a été fait d'après nature, et n'a pas la prétention de rendre les splendeurs d'une nature inimitable.

Neuchâtel, 1875.

Georges Jeanneret.

Le croquis a été gravé sur bois par Mr. G. Jeanneret. C'est un premier essai, qui fait espérer que le jeune artiste n'abandonnera pas la Xylographie. L'article qu'il a joint à la gravure nous engage à exprimer le vœu que la Commune de Neuchâtel à laquelle ces falaises appartiennent, veuille bien déclarer inviolables les vieux arbres qui les recouvrent et ainsi conserver intact et dans toute sa beauté ce site pittoresque.

La Rédaction.

Migration des hirondelles. (Suite. V. n° de décembre). 27 avril. J'ai vu un martinet! Je ne fais pas erreur, car je l'ai vu à plusieurs reprises. C'est, malgré la pluie, un héron de l'été. Le martinet est le dernier à revenir, comme il est le premier à nous quitter. Pendant l'après midi du même jour, un vol disséminé d'hirondelles de fenêtre passe, allant au N.E; mais leur passage est moins hâté qu'à leur départ; elles parcourent l'air avec aisance, et comme ayant le sentiment qu'elles ont tout l'été devant elles. Le 28 et le 29 le temps se remet, le baromètre continue à monter; mais nos sujets sont invisibles. Le 30. Le vent souffle encore avec force; cependant les nuages commencent à se déchirer quelque peu, et à laisser entrevoir de petits coins bleus; les hirondelles reparassent, et celles de cheminée gazouillent de nouveau. 1^{er} Mai. Temps magnifique vent frais. 2 mai. Splendide, sans nuages. (à suivre). Fleurier. Charles Guillaume.



Le Rameau de Sapin.



Neuchâtel, 1^{er} mars 1876.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

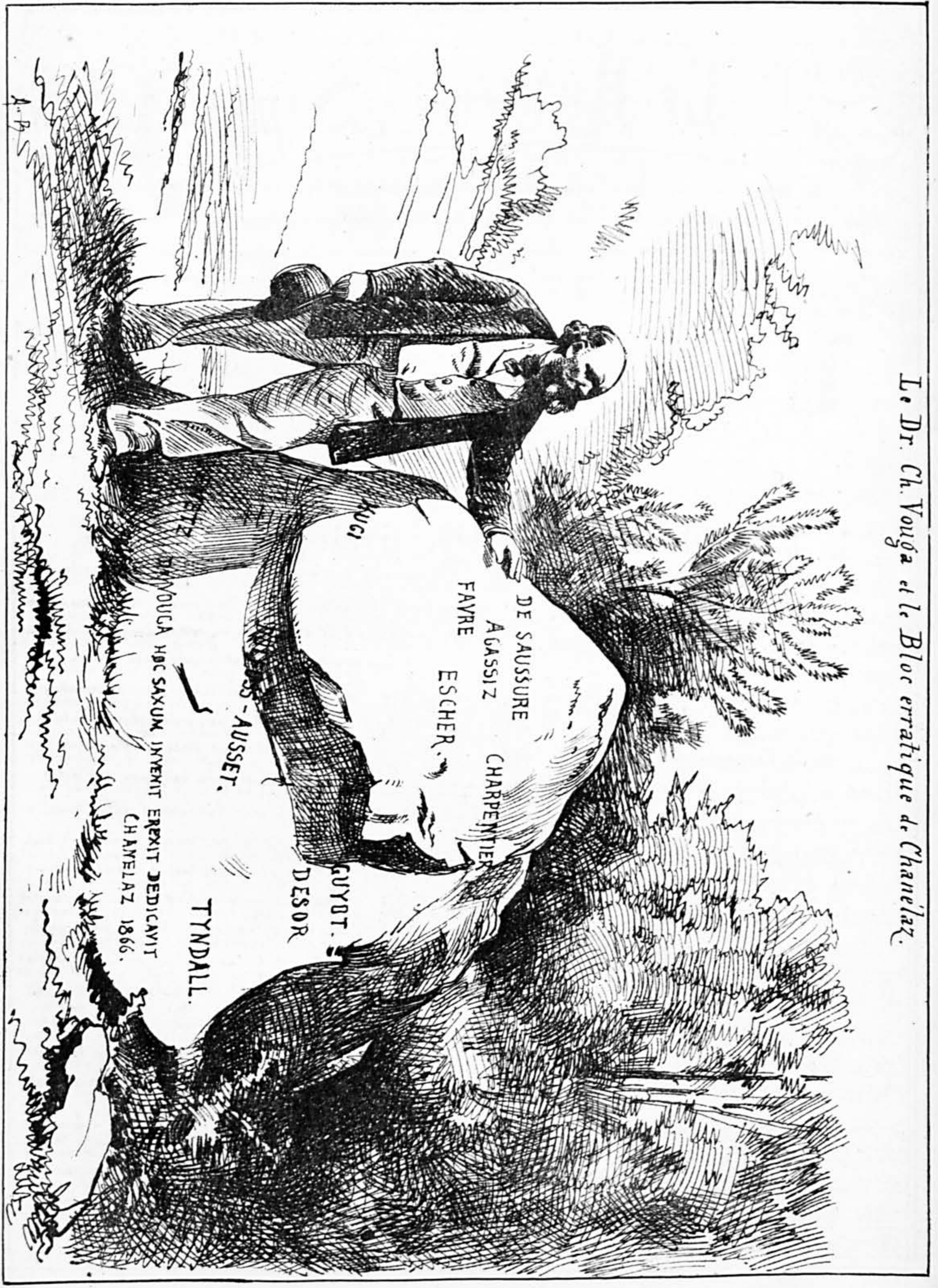
Un premier chamois. (Suite).

L'habitation dans laquelle le vacher des Alpes passe tout au plus trois mois de la belle saison est loin d'offrir le confort de notre sympathique chalet du Jura — Là pas de „solier“ et pas de foin pour passer la nuit dans des conditions supportables; dans un angle obscur, deux pierres rapprochées l'une de l'autre servent de foyer auprès duquel l'œil chercherait en vain le plus ordinaire ustensile de cuisine: „la casse“ à faire la soupe. Pas une table, pas un escabeau pour la veillée, pas même une fenêtre aux murailles de cet enclos recouvert d'un toit de tavillons maintenus par de lourdes pierres; une porte basse et mal close est la seule ouverture qui en permette l'accès. — Tout habitant de ces masures qui tient à se faire respecter dans la vallée, amasse, avant de redescendre à son village, une provision de bois sec qu'il abrite dans un coin; c'est là un devoir auquel il ne manque jamais et auquel plus d'un chasseur surpris à la chute du jour par la tourmente a dû la vie. C'est dans un de ces chalets que Charles Guillat et son compagnon arrivèrent à la tombée de la nuit et où ils furent retenus par une véritable tempête une partie de la journée du lendemain. C'est ce gîte qu'ils abandonnèrent pour se rapprocher des chamois et qu'ils échangèrent contre l'abri beaucoup plus élevé sur l'Alpe, où le lecteur les a rencontrés.

Quelques heures avant le jour le temps s'éclaircit et la température se refroidit tout à coup; les rayons du dernier quartier de lune filtrèrent à travers les nuages et à leur clarté indécise les chasseurs purent voir les sommets environnants tout blancs de neige; bien au-dessous de leur gîte même, les pentes couvertes de rhododendrons et d'aroles rabougris étaient enveloppées du même linceul de frimas. „C'est l'hiver qui met le pied dans nos montagnes“, dit Guillat en rallumant sa pipe, il est bien pressé cette année, mon champ d'orge n'est pas fauché et les pommes de terre risqueront de rester pour graines. A la garde on se rattrapera sur les chamois, ils vont sortir des forêts pour s'ébattre sur la neige; il faut voir leurs sauts, leurs luttes, leurs courses „colles sur les verdants“¹⁾. La première neige, c'est la manne du désert pour le chasseur! ajouta-t-il de bonne humeur. Son compagnon ne répliqua rien à cet insouciant monologue, partageait-il l'enthousiasme du montagnard à l'endroit des chamois, nous ne le croyons pas, le froid et les tourbillons de neige de la nuit devaient avoir emporté ses illusions, les dents serrées il demeura

¹⁾ Les verdants sont les pentes gazonnées des Alpes où broutent les chamois.

Le Dr. Ch. Vouga et le Bloc erratique de Chamelaz.



accroupi devant les quelques charbons qui restaient de la provision de bois épuisée.

Cependant le ciel blanchissait de plus en plus au-dessus du majestueux massif d'Argentière, ses sommets arrondis et ses vastes flancs mamelonnés s'enveloppièrent peu à peu de teintes rosées que l'aurore détache en avant-coueurs et qui donnent pendant un instant aux alpes neigeées l'aspect d'une gaze délicate merveilleusement plissée. Mais au fur et à mesure que le jour renaissait, la montagne conservait le silence et le masque solennel du désert; pas un cri d'animal, pas une voix d'oiseau, pas un salut au retour de la lumière comme on aime à l'entendre dans notre joyeux Jura.

« En route, dit Guillard, le vent tombe, le ciel est clair; aujourd'hui nous verrons de près les chamois! »

Tandis que les chasseurs s'accordaient le plaisir de fumer une dernière pipe — l'usage du tabac étant sévèrement interdit dans le voisinage du gibier au subtil odorat — ils examinèrent les crampons de leurs chaussures et les armes que l'humidité de la nuit avait recouvertes d'une mince couche de rouille; puis, après avoir repris leur léger sac, ils s'engagèrent dans un couloir profond qui descendait d'un massif de rochers voisin et par lequel on pouvait gagner le sommet de la montagne. (La suite au prochain N°).

Le Dr. Charles Vouga et le bloc erratique de Chanélaz.

Le Dr. Ch. Vouga, professeur d'histoire naturelle à l'Académie de Neuchâtel, un des membres honoraires du Club jurassien a été enlevé le 10 décembre passé, par la mort, à la science et à son pays. Nous consacrons à ce savant et à cet ami une notice biographique dans le Rameau; en attendant nous communiquons à nos lecteurs la lettre suivante qu'il nous envoyait quelques semaines avant sa mort, avec la photographie du bloc erratique, érigé par lui en monument à la mémoire des savants qui ont le plus contribué à expliquer les phénomènes de la période glaciaire.

Mr. le Rédacteur du Rameau de Sapin. Le bloc erratique dont vous avez l'obligeance de donner aux lecteurs du Rameau un dessin d'après la photographie que j'en ai fait exécuter l'année dernière méritait à différents titres d'être conservé. Cette pierre faisait saillie par sa pointe encore couverte de mousse, au pied du bois de Chanélaz dans la forêt, précisément sur le tracé d'un chemin dont la tranchée la mis à nu au milieu d'un lit parfaitement stratifié de limon glaciaire, à l'intérieur duquel elle se trouvait noyée. Cette position insolite, la grosseur de ce bloc, d'un gris grisâtre à grain fin, traversé obliquement par une fente remplie de carbonate de chaux cristallisé et surtout l'une de ses faces: polie, striée, burinée et creusée d'un coup de gouge par l'action du glacier alors que cette dalle faisait corps avec la paroi de la vallée, avant de s'ébouler sur le glacier qui l'apporta du Valais au pied du Jura. — Tout cela attira mon attention, me fit réfléchir et me parut l'illustration la plus complète de tous les phénomènes caractéristiques de l'époque glaciaire. De là la conservation de ce bloc, son déplacement d'une cinquantaine de mètres dans la déclivité, son érection en face de l'avenue et l'idée d'y inscrire les noms de tous ceux qui ont apporté quelque pierre à l'édifice de la théorie glaciaire. Assurément jamais bloc erratique n'eût eu plus de droit à être érigé sur la tombe de notre compatriote Agassiz puisqu'il fut successivement roche polie, rovi de glacier et bloc erratique, charrié par les glaciers puis détaché d'une falaise de glace, qui formait la barrière d'un lac latéral au glacier

au fond duquel se produisirent de Bevaix à Auvernier les grands dépôts de terrain glaciaire stratifié, qui constituent encore les plateaux de Cortailod, de Plancise et lesol de Colombier, et enfin précipité au fond du lac et noyé dans les sédiments du limon glaciaire.

Ce fut ainsi la découverte de ce bloc, et celle dans le même limon stratifié de plusieurs cailloux parfaitement polis et striés, qui me mirent enfin sur la voie de l'origine, qui me préoccupait depuis longtemps, de ces puissantes formations de terrain glaciaire stratifié, formé dans des lacs temporaires appuyés au glacier, qui se succédaient au pied du Jura et surtout en face du débouché des grandes rivières, comme la Saône, l'Arceuse, l'Orbe et à ce titre encore le bloc de Chanélaç rappellera, une découverte qui jette quelque lumière sur l'aspect que présentait le grand glacier du Rhône vers la fin de sa période de retrait, alors qu'il était séparé du Jura par une large nappe d'eau à niveau variable et plus ou moins continue, dominée du côté du glacier-barrière par une haute falaise de glace en surplomb dont s'écroutaient d'énormes morceaux qui flottaient sur le lac, comme les icebergs de la baie de Baffin et s'y fondaient lentement en laissant tomber au fond les blocs et les galets polis et striés empâtés dans ces îles de glace.

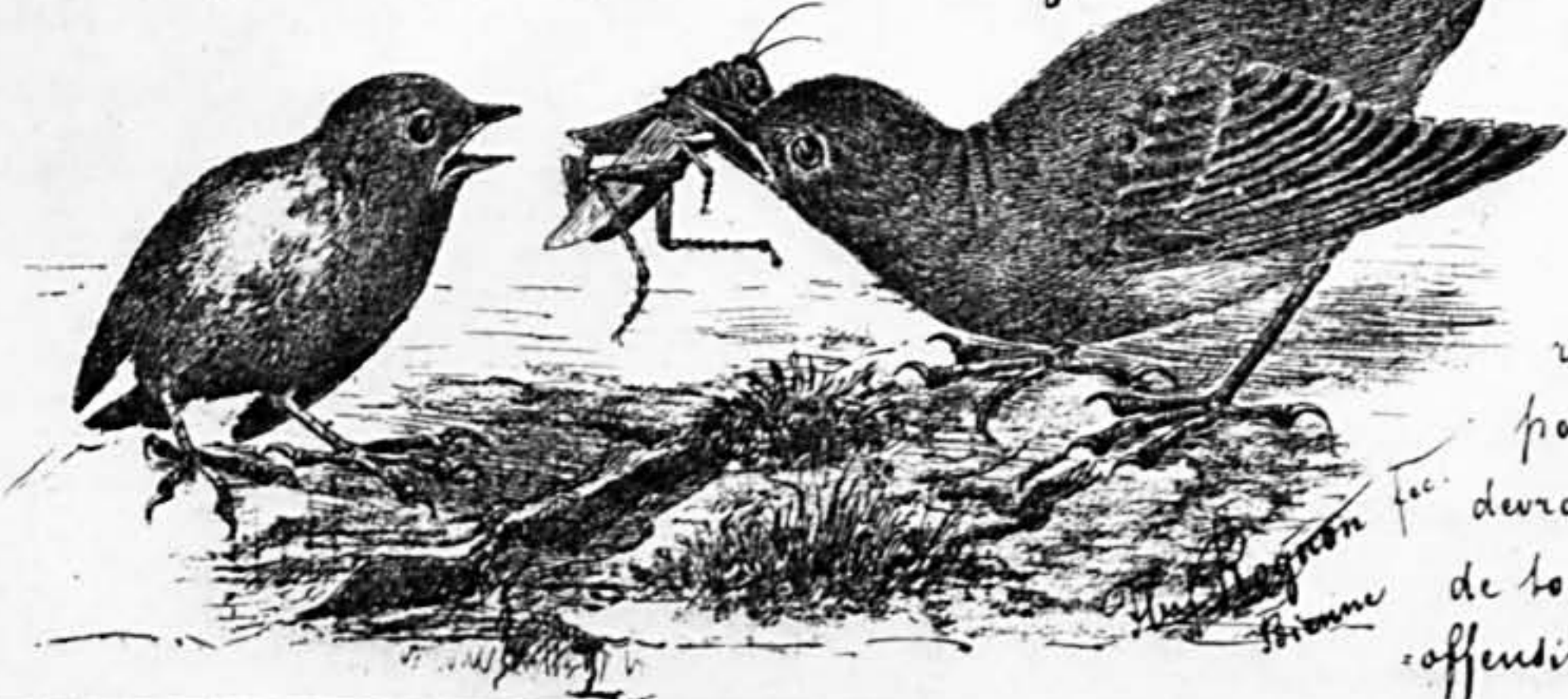
Les noms de nos glacieristes d'élite, peints sur ce bloc à propos de la visite de la Société helvétique des sciences naturelles à Chanélaç en 1866, ont été déjà lavés par les pluies, mais la face du plan de rupture du bloc, orientée à l'ouest se prêtera admirablement à une inscription plus durable due au ciseau de quelque clubiste ou à défaut de quelque sculpteur. Cette face est grande et pourra recevoir avec le temps de nouveaux noms de futurs collaborateurs à l'histoire complète, ^{encore si obscure et} si attrayante de l'époque glaciaire : Que ce vœu puisse être entendu et que ce soit au Club jurassien qu'il incombe d'achever mon oeuvre, c'est ce que je désire vivement et ce dont je suis tout prêt à faciliter la réalisation.

Chanélaç, octobre 1875.

Dr. Ch. Sougà.

Une ruse d'oiseau.

Par un beau jour d'été je marchais lentement sur la grande route, accablé par les rayons ardents du soleil de midi quand au détour d'un mur de petits cris me firent lever la tête. Quiconque est un peu chasseur ou seulement ami des oiseaux sait combien le moindre cri, le plus petit gazouillement excite la curiosité. Je m'arrêtai donc et je vis à quelques pas de moi, sur le mur, un jeune bec-fin de murailles à peine déjà couvert de quelques plumes, les ailes baissées et frémissantes et le bec grand ouvert. Sa mère qui était auprès paraissait fort inquiète de ma présence et tâchait du geste et de la voix d'attirer son petit loin du danger,



l'oiseau ne bougeait pas; les cris de la mère devenaient de plus en plus vifs et anxieux; — l'autre n'y comprenait rien: une rude expérience ne lui avait pas encore appris à fuir celui qui devrait être le protecteur et l'ami de toutes les créatures faibles ou inoffensives. (La fin à la page suivante)

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} avril 1876.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume directeur du Tribunal à Neuchâtel.

Une ruse d'oiseau. (Fin).

Tout-à-coup la mère vola dans le champ voisin et disparut dans les longues herbes. — O mère dénaturée pensais-tu ne songes qu'à ta propre existence et tu oublies celle de ton enfant que tu crois menacé! Une minute n'était pas écoulée qu'elle revenait sur le mur tenant dans son bec une grosse sauterelle. Elle s'approcha de son petit qui voulut saisir sa pâture, mais repétant la ruse qu'employèrent nos mères avec un bonbon pour nous apprendre à marcher, notre oiseau recula peu à peu, suivi du jeune affamé qui convoitait la sauterelle. Après quelques instants de ce manège, il vola sur un arbre voisin où son petit alla le rejoindre, toujours désirant l'insecte. Il va sans dire qu'il eut sa récompense et que la mère, du haut de son arbre, jeta dans les airs des cris de victoire et de joie.

Bienne, 19 décembre 1875

H. Rogron

Un premier chamois. (Suite).

Deux heures plus tard l'ascension était achevée et les chasseurs dominaient une étendue considérable du pays. — Maintenant aux lunettes dit Guillat en s'asseyant, les chamois ne sont pas loin des verdants où nous les avons vus ces derniers jours. — Longtemps l'objectif des instruments se promena des pentes neigeées aux rochers les plus élevés, fouillant leurs crevasses, interrogeant leurs sombres cachettes, et la patience du jurassien s'était déjà lassée, lorsque Guillat montrant le sommet d'une pyramide escarpée, s'écria: Nous les tenons! ils sont deux, regardez là!

— J'ai étudié cette forteresse dans tous ses détails et je n'ai vu qu'un chaos que les chocardes et les aigles seuls peuvent fréquenter, répondit l'autre chasseur, jamais sabot de



chamois n'a touché ces murailles, en tout cas je n'essayerai pas d'y monter, y eut-il cent mille chamois à tirer." — Guillard sourit et demanda seulement : "Les voyez-vous ? tenez, à droite de cette ligne blanche qui coupe le grand ravin, la chèvre est couchée, le bouc gratte la neige du pied." — "Je les vois ! vite, en avant !" et d'un bond, la carabine à la main, le jurassien s'était levé. "Doucement, jeune homme, doucement, intervient Guillard, vous oubliez que le vent descend de la montagne la matinée, regardez, et en même temps il lançait en l'air une parcelle de papier qui retombait en tournoyant; il nous faut les tourner d'abord, puis les attaquer de bas en haut; avant midi nous n'en serons peut-être pas à portée de carabine, mais si tout va bien, si le temps ne change pas, nous nous regarderons entre les yeux à 40 pas les uns des autres; je connais bien l'endroit, j'y en ai roulé plus de dix !"

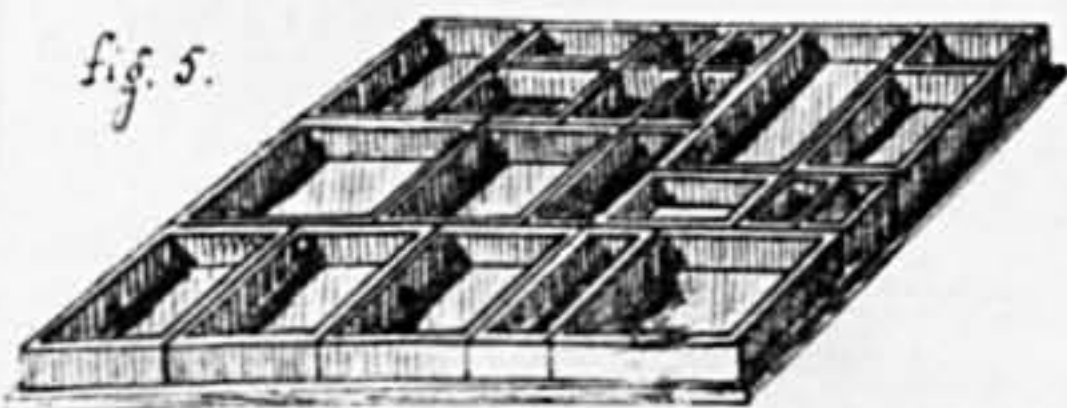
Les chamois se trouvaient tout au plus à deux kilomètres des chasseurs, qui pouvaient, à l'œil nu, les distinguer comme deux petites taches foncées sur le fond blanc de la neige; mais pour arriver à eux, il fallait redescendre le couloir d'où l'on venait de sortir, traverser une espèce de vallée remplie de pierres difficiles et remonter les pentes gazonnées d'en face au-dessus desquelles était perché le massif de rochers où les chamois s'étaient rendus. Ce que l'innocent chasseur de la plaine ignorait et ce qu'il allait bientôt apprendre, c'était qu'il fallait coûte que coûte pour arriver près du gibier, franchir le fameux pas dit de "Bouignognaz" bien connu des chasseurs et si son compagnon ne lui eût soigneusement caché ce détail — car ce n'en était qu'un pour lui — il aurait senti son bel enthousiasme se fondre comme fond la neige sous le souffle brûlant du foehn.

(La fin à la prochaine livraison).

Collections d'histoire naturelle.

Beaucoup de jeunes gens trouvent du plaisir à faire des collections d'histoire naturelle, mais sont souvent arrêtés par la difficulté de se procurer les objets indispensables pour les organiser convenablement. En effet ces objets (outils, ustensiles, meubles) ne se trouvent généralement pas dans les magasins ou, s'ils s'y trouvent, ils ne sont d'ordinaire pas complètement appropriés aux goûts et aux convenances du collecteur, outre qu'on ne peut les acquérir qu'à un prix très élevé. Mais cette difficulté n'est pas insurmontable. Rien de plus facile que de faire soi-même ces différents objets. Il suffit pour cela d'un peu d'adresse et de bonne volonté; on se procure par là une récréation aussi utile et instructive qu'agréable et on a par dessus le marché la jouissance de posséder un outillage et un aménagement que l'on ne doit qu'à sa propre industrie. Les indications et explications suivantes faciliteront la tâche à ceux de nos jeunes camarades

fig. 5.



qui voudront tenter l'aventure et leur fourniront les moyens de se créer à peu de frais de très jolies collections.

1. Armoire pour contenir les minéraux et boîtes en carton.

On prend une feuille de carton peu épais et on confectionne

23 boîtes dont le tableau ci-contre (fig. 1) donne les dimensions en centimètres □. Chaque boîte doit être faite séparément et de la manière suivante: Après avoir pris les dimensions du fond de la boîte, on coupe de la feuille un carré qui ait en longueur et en largeur 3 centimètres de plus que celui-ci. Puis on le dessine sur le carré de telle manière qu'il reste de chaque côté une

64	32	16	16	96	32
	32	16	16		64
96		64	32	32	16 16
64	32		64	16	96
	32			16	

fig. 2

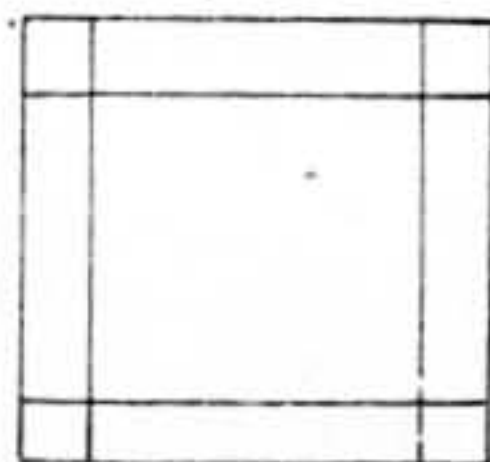
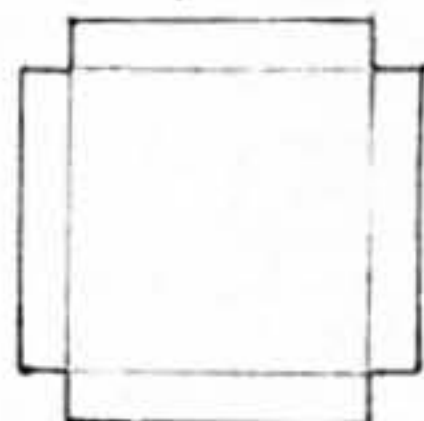


fig. 3.



bande de 1/2 centimètre de largeur (fig. 2). Ensuite on pose une règle sur un des côtés du fond de la boîte et l'on passe avec un couteau lentement et doucement sur le carton en faisant bien attention de ne pas le couper entièrement. Lorsqu'il est coupé à moitié, on passe à un autre côté et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les côtés aient été traités de la même manière. Après avoir coupé à chaque coin les petits carrés formés par les lignes, (fig. 3) on plie les bandes de l'autre côté du carton et on les fixe ensemble en les recouvrant ainsi que le fond d'une feuille de papier blanc ou en couleur. Lorsqu'on a ainsi fait toutes les boîtes, on les arrange dans l'ordre indiqué par fig. 4. L'assemblage a la forme de

fig. 5. On en fait un certain nombre qui forment les tiroirs de l'armoire. Celle-ci (fig. 6. A) est en bois, a un mètre de hauteur et 45 centimètres de largeur et de longueur. Pour la construire on cloue d'abord les parois avec le plancher et le plafond. Puis on partage la caisse en dix tiroirs de un décimètre de hauteur chacun et on se fait 18 listes que l'on cloue aux parois intérieures de la caisse. Après s'être procuré 9 planches qui entrent exactement dans celle-ci, on les place comme des tablars et on pose dessus les boîtes en carton. Il reste à faire la porte de l'armoire (fig. 6. B). Pour cela, on scie deux lattes que l'on ajuste à l'intérieur de la caisse, l'une au haut, l'autre au bas de celle-ci. La porte se fixe dans ce cadre au moyen de deux tiges en fer ou en bois sur lesquelles elle pivote. On y ajuste, pour la fermeture, un verrou ou une charnière à cadenas.

1	2	4	6	(fig. 4)	9
	3	5	7	8	10
11		12	13	14	15 16
17	18		20	21	23
	19			22	

fig. 6. A.

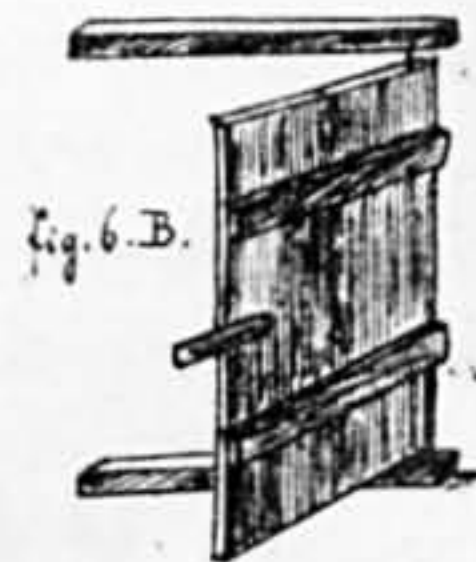
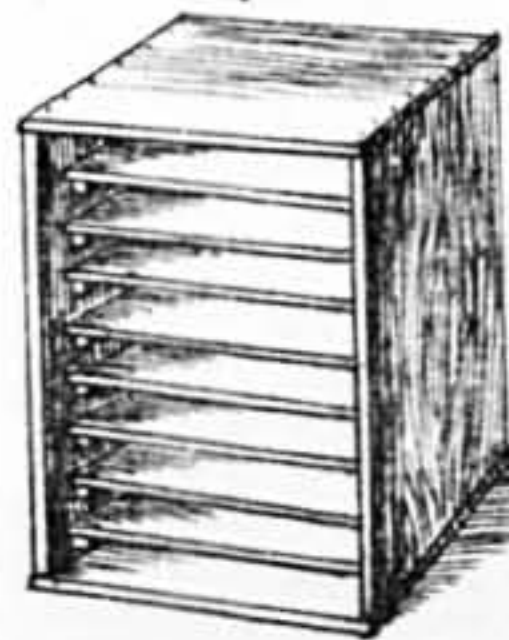


fig. 6. B.

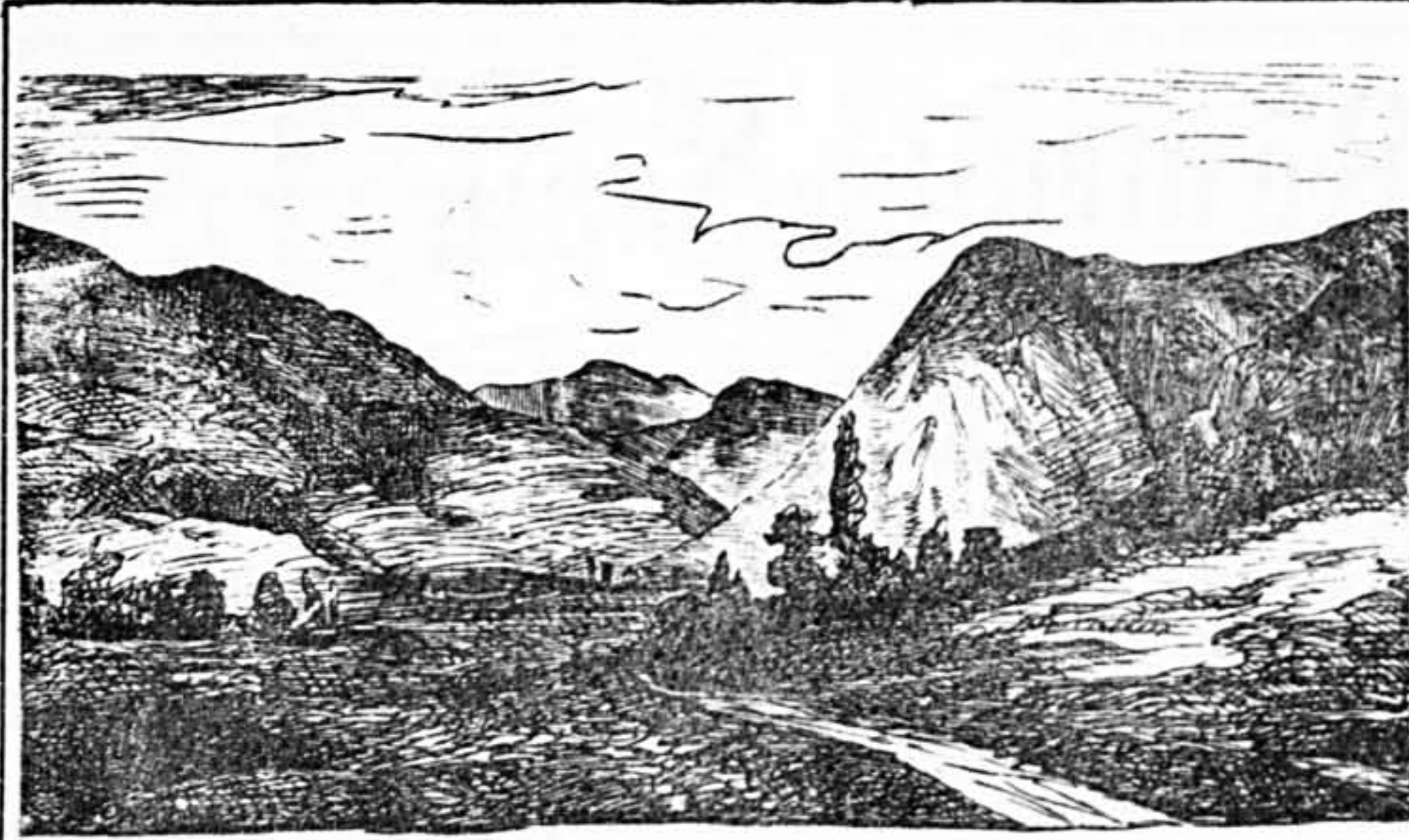
(La fin au prochain N°).

Breue, le 25 février 1876.

E. Borel.

Le Val-de-Travers.

Pour un Neuchâtelois, les gorges de l'Areuse et le Val-de-Travers, c'est tout un. Le Val-de-Travers devrait s'appeler le Val de la Reuse. Un ruban d'eau limpide sert de trait d'union entre la vallée et la gorge. Mais combien ce ruban serpente avant de quitter son cher jardin! Aussi, lorsqu'il l'a quitté, il s'anime et devient furieux. Ce n'est plus que



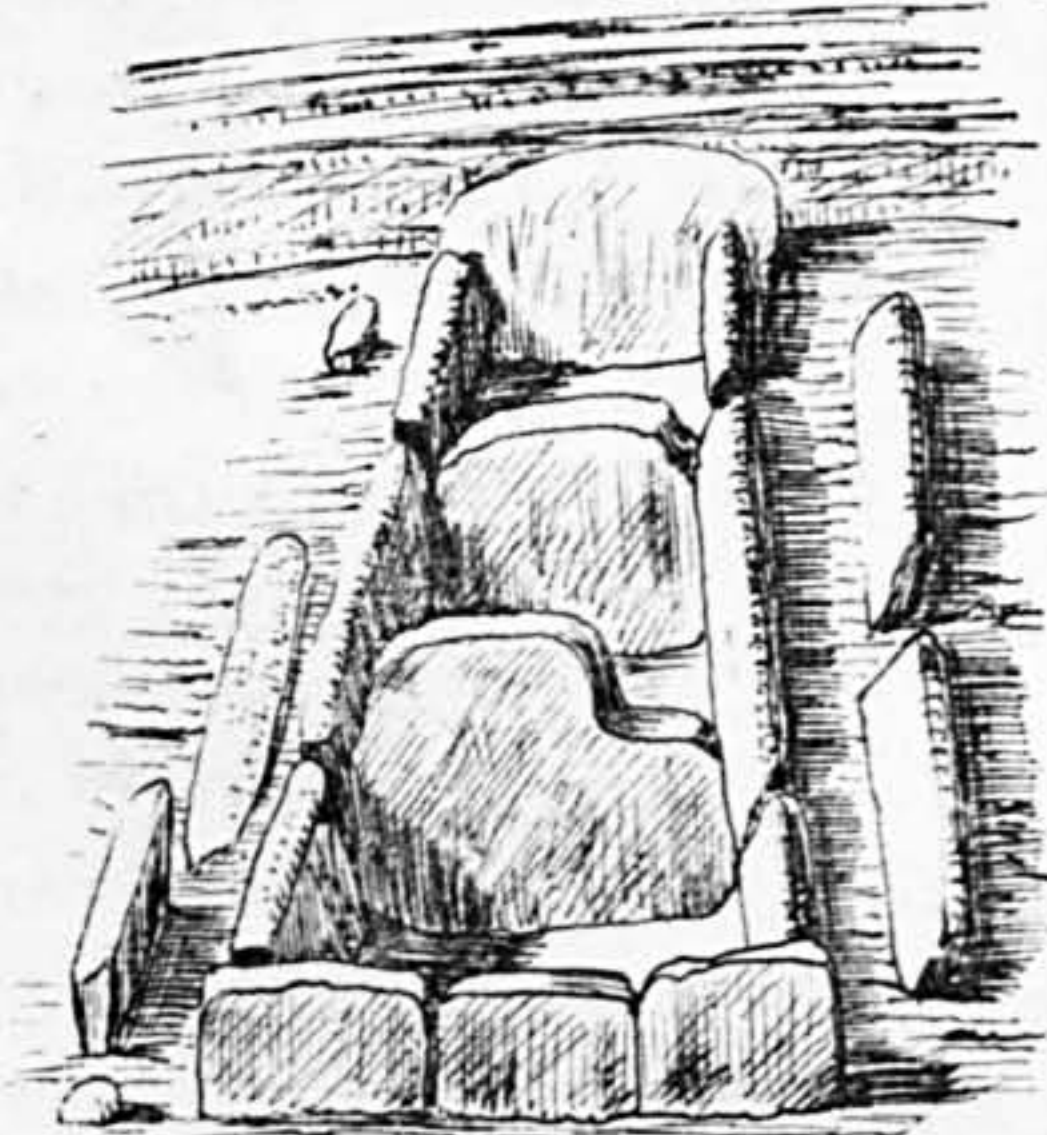
mugissements sombres et cascades écumantes. Pas un parisien s'en allant à Berne n'est resté, de la portière de son wagon, insensible à la vue de cette pittoresque rivière bondissant de roches en roches, au fond d'un sauvage ravin. — Rousseau a parcouru les montagnes qui s'élèvent à droite et à gauche du torrent; Chateaubriand

cite quelque part, dans ses Mémoires d'Outre-tombe, les abords du Creux-du-Van, le Champ-du-Moulin; plusieurs voyageurs célèbres, d'illustres savants, de grands peintres, de grands poètes, ont célébré les charmes de ce rallon qui commence au bas de St. Sulpice, et qui ne finit qu'au delà de Noiraigue. Les écrivains neuchâtelois, de leur côté, se sont maintes fois attachés à retracer l'histoire de ce petit coin de terre, qui a eu, lui aussi, ses agitations et ses bouleversements. Les uns ont recueilli de nombreuses légendes, les autres ont raconté l'époque féodale; ceux-ci suivant, dans ses évolutions politiques, industrielles, la population intelligente qui s'est groupée dans cette riante contrée; ceux-là prenant pour objet de leurs études scientifiques ou artistiques la contrée elle-même, la plus riche, la plus originale, la plus agréable du Jura. C'est le fond du Val-de-Travers, avec la montagne de Fleurier, que représente notre dessin.

Neuchâtel, février 1876.

Georges Jeanneret.

Les tombes des lacustres d'Auvernier.



Les journaux ont déjà fait mention de la découverte de ces curieuses tombes. Nous donnons ici un croquis de ces tombeaux, fait d'après un dessin de Mr. Otz et nous ajoutons les lignes suivantes, qui nous étaient adressées le 24 janvier, le jour même de la découverte.

« Des ouvriers occupés à creuser les fondements d'une maison à Auvernier, rencontrèrent à 6 pieds environ de profondeur de larges pierres en granit, qui recouvraient une cavité, dans laquelle on trouva une vingtaine de squelettes très bien conservés. Le caveau mesurait 1 mètre 55 en longueur et un mètre en largeur entre les dalles.

Les cadavres devaient y être assis, car les crânes que l'on a retrouvés gisaient dans les angles et sur les bords du tombeau. On a trouvé également une hache en pierre, un armement en bronze et différents autres objets. Corcelles 24 janvier 1876.

L. Latour, instituteur

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} mai 1876.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume directeur du Ténitencier à Neuchâtel.

Un premier chamois. (Fin).

Les premières pentes couvertes d'une neige molle qui remplissait les crampons furent franchies sans trop de peine: vinrent les rochers. Ici déjà le Jurassien dut passer la bretelle de sa carabine afin de pouvoir se servir de ses deux mains.

L "Raidissez le jarret!" répétait à chaque instant Guillat; essayez les pierres avant de vous appuyer dessus! ... gare à vous!" et c'était un caillou de la grosseur du poing qui se détachait d'en haut sous l'influence du dégel commençant. Chaque minute le pauvre chasseur, plein d'angoisse se collait au rocher et fermait les yeux, tandis que sifflait un de ces projectiles qui, fidèle à la formule mathématique $m v^2$, s'en allait grossir les pierriers du fond. — Enfin ils touchèrent à l'angle d'un grand rocher schisteux qu'il fallait doubler avant de reprendre la direction des chamois un moment abandonnée. C'était la première difficulté du célèbre pas: une corniche interrompue à franchir.

Guillat ne laissa pas le temps à son compagnon de réfléchir: "Regardez bien, dit-il, vous mettez le pied droit là dessus, de la main gauche vous saisissez cette saillie, et... ne regardez pas en bas!" — Ces derniers mots furent prononcés au dessus du gouffre, au fond duquel une trace blanche à peine large comme un bout de fil représentait les rapides d'un torrent qui roulait vers le Rhône. Au moment où Guillat se retournait pour juger le talent de son élève, celui-ci s'élançait avec plus de rage que de prudence et tombait sur les talons de son devancier tout juste pour le saisir à bras le corps et s'arrêter dans son élan exagéré. — "Ouf! c'est fait, dit-il, d'une voix tremblante d'émotion, en avant!" — Arrivait la cheminée, la dernière épreuve, assurait Guillat; mais ici le danger, quoique réel, était moins en vue: il fallait s'introduire entre deux rochers verticaux et monter, à la façon des ramoneurs, en s'aidant du dos et des genoux, l'espace d'environ trente pieds — pendant le quart d'heure que dure ce labeur, l'œil est hémusement fixé à six pouces de distance contre la paroi du rocher et le vertige n'entre pas en ligne de compte avec les difficultés — c'était là un point essentiel pour le Jurassien. — "Bravo! fit Guillat au moment où il le vit sortir de la coulisse dangereuse, vous viendrez toutes les années avec moi et vous tirerez des chamois, je vous jure!" Le brave Guillat, délivré d'une crainte

Un premier chamois



A. BACHELIN.

qu'il n'avait pas voulu laisser voir, déployait une nouvelle vigueur à escalader les rochers qui se présentaient toujours : tantôt il les prenait en écharpe, tantôt il les attaquait droit en haut, mais ses jambes jouaient avec la régularité d'un balancier . . . et l'apprenti lueur de chamois suivait sans souffler un mot.

De nouvelles pentes gazonnées si rapides que la neige y avait déjà glissé en petites avalanches furent franchies, puis de nouveaux couloirs, de nouvelles corniches qu'on ne nous terribles que la première . . . à mesure que les chasseurs se rapprochaient du gibier, la fièvre les gagnait et ils montaient, montaient toujours sans regarder derrière eux ! Tout à coup le jurassien vit son compagnon ôter son chapeau, le poser à côté de lui et faire signe d'avancer rapidement : " Armez votre fusil, dit-il, au souffle, et visez bien, vous avez tout le temps ; vous tirez à gauche, moi à droite, c'est compris ? "

Appuyés sur les genoux, le fusil à l'épaule, les chasseurs étaient à 40 pas tout au plus des chamois : une petite arête seule les séparait d'eux. Doucement, prudemment, l'œil partout, ils avancèrent la tête ; peu à peu ils se relevèrent, sondant toujours l'espace caché par le rocher . . . " Nom de . . . regardez là, exclama soudain Guillat, ils nous ont sentis, tout est perdu ! ils sont partis ! . . . A quinze pas sur une petite terrasse, on voyait la neige fraîchement foulée, plus loin se dessinait la trace des chamois qui avaient décampé au galop . . . C'était le vent sans doute, le vent qui avait repris sans que les chasseurs échauffés par la course l'eussent remarqué, c'était encore le maudit vent qui, en amenant aux chamois les émanations de l'ennemi, venait d'annuler les plus vertueux des efforts et l'œuvre de la plus savante stratégie.

— " Il n'y a plus rien à faire, dit Guillat en s'essuyant le front ; nous n'avons plus de vivres, le temps se gâte et si la nuit nous surprenait ici, nous serions perdus.

— " Je ne pars pas, riposta l'autre chasseur, tout pâle encore d'émotion, je veux voir les chamois aujourd'hui — aujourd'hui ou jamais ! Suivons leur trace ; ils n'ont pas sifflé, peut-être ne sont-ils pas bien loin. "

— " Mais regardez donc les sauts qu'ils ont faits, est-ce là une allure d'animaux confiants ? "

— " Tant pis ! marchons, " acheva le jurassien. Devant cette obstination qu'il taxait de folie, Guillat reprit les devants, déployant toutes ses connaissances de la montagne et tirant tout le parti possible d'un vent qui soufflait tantôt d'un côté tantôt de l'autre. — A quatre heures de sombres nuages roulaient sur un ciel bas et la neige recommençait à tomber, mais dans ce même moment aussi, Guillat qui marchait trois pas en avant, laissait échapper un léger cri de surprise : — " Les voilà, couchés ! " — et il recula précipitamment. La manœuvre était de la dernière imprudence, mais le généreux chasseur tenait à faire tirer son compagnon, son ami depuis ce jour mémorable. Les chamois qui l'avaient vu remuer s'étaient levés à l'instant même ; surpris, le jarret ardent, le cou tendu, leur sifflet d'alarme allait se faire entendre, lorsqu'une détonation ébranla les rochers. En même

temps les chasseurs s'étaient agenouillés dans la neige :

— „Mire à 200 mètres” ! — avait soupiré Guillaud, et les deux coups de carabine s'étaient confondus en une seule et puissante explosion. — Tout cela n'avait pas duré cinq secondes.

— „À gauche ! à gauche ! à moi le chamois ! hurlait le jurassien hors de lui, j'ai vu passer l'autre derrière le rocher !

Lecteur, je ne te raconterai pas comment, dans sa chute, ce premier chamois resta suspendu par une corne et comment une rafale de vent le dégagea au moment où l'heureux chasseur s'apprêtait à couper la corne d'une balle ; je ne te raconterai pas non plus les péripéties de son retour, portant lui-même l'objet de son triomphe ; il faudrait, pour ne rien oublier, un supplément au Rameau, et tu arriverais plus fatigué à la fin de l'histoire qu'il ne l'était en déposant son chamois dans la cuisine de Guillaud ; mais ce qui t'intéressera peut-être encore un instant, c'est le contenu de la lettre suivante :

Cher Monsieur et ami,

Comme je vous ai promis je vien vous dire que j'avai bien raison
 J'ai vu que je n'avais pas manqué le Chamois je connais mon Tybody,
 allé j'ai trouver la bête couché a ce pas Tarnier la roche et si les
 corneille qui me lon indiquen, elle avai déjà mange le ziere mai
 elle ne senti pas et je'ai 80 livres - Le meme jour j'en ai tiré un
 autre plus petit et vu 19 a un seul troupan. Il fan revenir bientôt, les
 bouc vont se mettre a chercher la femelle et ils sont facile a approché. Je
 vous attend aux plus vite

votre ami

Chs Guillaud

Heures d'Avril.

Le gai soleil d'Avril dans le ciel bleu rayonne,
 Seuls, les plus hauts sommets sont blancs de neige encor ;
 Déjà le merle siffle et chaque essaim bourdonne,
 Partout l'on voit s'ouvrir la primavère d'or.
 La sève monte aux pins qui répand son arôme,
 Et les châtons ouverts tombent des noisetiers ;
 Les premiers sont en fleurs, le vent, près d'eux, s'enbaume,
 L'hépatique se cache au bord des frais sentiers.
 Violette, daphné, scille, anémone blanche
 Parfumant la prairie et les sombres forêts ;
 Mille bourgeons déjà s'ouvrent à chaque branche,
 Jusqu'au soir les pinsons chantent dans les bosquets.

Oh ! de son doux reveil qui peut dire la joie
 Nature ? Tout sourit en ces premiers beaux
 jours.

Quand le temps, sans pitié, sur son pas-
 sage broie

Notre bonheur et nos amours,
 Il couronne ton front d'une splendeur
 nouvelle,

Et de nos bois, de nos querêts,
 Ne fait qu'accroître encor dans sa
 marche éternelle

La beauté dont tu les revêts !

Courbet, 1875.

Amélie Perrod.

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} juin 1876.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, direct. du Pénitencier à Neuchâtel.

Le Lièvre.

Ce n'est point la description du lièvre que nous voulons faire, ni une dissertation sur les qualités de sa chair que Martial mettait au nombre des aliments les plus succulents.

Inter quadrupedes gloria prima lepus.
D'autres la regardent comme inoculant, chez ceux qui en mangent, la timidité de cet animal. Sur le premier point, on peut consulter Buffon qui vous dira, par le menu, quelle est la longueur du lièvre depuis le bout du mu-

seau jusqu'à celui de sa queue, si courte; celle de ses oreilles, afin que l'ouïe supplée à la mauvaise disposition des yeux; pourquoi les jambes de devant sont plus courtes que celles de derrière et autres détails qui appartiennent plus à l'histoire naturelle qu'au but de notre sujet. Nous voulons seulement consigner quelques observations sur les moeurs, les joies, les tribulations d'un de ces intéressants animaux et comment, à l'instar de ses congénères, il a été poursuivi et torturé par le chasseur, cet être cruel qui, pour satisfaire une passion barbare, porte la désolation et la mort dans tant d'innocentes familles de gibier.

Un matin de l'été de 1815, après le départ des Autrichiens, des Russes et des Prussiens, des faucheurs apportèrent à mon père deux tout petits lièvres qui avaient failli être coupés par le fatal instrument. Ils furent les bienvenus de toute la famille; on leur offrit du lait chaud, des laitues délicates; on leur construisit un petit parc d'osier, pour s'ébattre en plein air; une maisonnette en lambris, pour se mettre à couvert de la pluie et y dormir en paix, sans être troublé par le bruit du monde. Les deux levrauts croissaient ainsi en âge et en sagesse, comme on dit de la jeunesse de ces personnages, qu'on a ensuite mis au rang des Saints. Flattés, et caressés, Tribolin et Galopine, car on les avait baptisés sans le secours



du registre d'état civil, étaient devenus de beaux et gentils trois-quarts que convoitait déjà la cuisinière, mais leurs éducateurs ne l'entendaient pas ainsi et, sans se préoccuper de l'état futur de leurs élèves, ils s'en faisaient un jouet, comme tant de parents imprévoyants qui n'apprennent à leurs enfants que ce qui peut les amuser réciproquement. Les levrauts avaient peu à peu perdu de leur timidité; ils se laissaient prendre sur les genoux et caresser comme des chats et sans trahison. Pour avoir une friandise, ils battaient le roulement avec leurs pattes, sans qu'aucun tambour major leur eût appris le roula. Très gourmands de noisettes fraîches, ils venaient gentiment les prendre entre les lèvres en vous donnant autant de baisers qu'on voulait bien leur offrir de ces noyaux délicats.

Chaque soir on les enfermait dans leur maisonnette et le matin de bonne heure, on leur rendait la liberté en leur offrant et le lait chaud et les légumes frais, voir même l'odorant serpolet. Rien ne manquait à cette jeunesse que peut-être un peu plus de liberté dont elle ne comprenait sans doute pas toute la valeur et moins encore le danger.

Un soir d'automne le souper ayant été retardé, les enfants n'allèrent qu'à nuit close dans le parc pour mener coucher les levrauts. En ouvrant la porte, ils virent Galopine toute effarouchée qui cherchait à s'enfuir, tandis que Gribolin gisait mort



au milieu du parc. L'examen du défunt révéla qu'une belette au corps svelte s'était glissée dans l'enceinte, avait sauté sur le cou du lièvre et lui avait percé le crâne de ses longues dents, pour sucer la cervelle. J'ai vu une de ces belettes attaquer un gros rat d'eau, lutter corps à corps avec lui, mais plus agile et d'un bond prompt comme l'éclair, lui sauter sur le dos, lui briser le

crâne d'un coup de dent pour dévorer aussitôt la cervelle, abandonnant ensuite sa proie encore palpitante. C'est leur manière de scalper.

Après les larmes données à Gribolin, il fallut songer au sort futur de sa compagne. Le cas mis en délibération suggéra des opinions diverses, qui penchaient toutes vers la broche; la cuisinière offrait ses services pour préparer le civet; d'autres trouvaient que tant de choux et de salades prodigués à Galopine devaient avoir un résultat utile et succulent. Le pauvre lièvre, en présence de ce jury, courait grand risque de finir ses jours à la cuisine, lorsque mes frères et moi, sans attendre le verdict, allâmes, d'un bond inconsidéré, ouvrir le parc et donner la clef des champs à Galopine. La pauvre innocente ne sut d'abord quel usage elle devait faire de sa liberté. Pendant quelques jours elle resta au jardin et autour de la maison. Peu à peu elle trouva que trièfle mouillé de rosée valait bien des feuilles de choux déjà amorties. Elle s'emancipa dans le pré et de là au bois il n'y avait pas loin. Cependant, à en juger par le bruit que faisait son collier de petits grelots, nous pouvions présumer

qu'elle revenait pendant la nuit faire un tour de jardin, sans trop craindre les chats dont elle pouvait devancer la course. Peu à peu les grelots se firent moins entendre près du logis et Galopine se fixa dans un petit bosquet à un quart de lieue de la maison. Elle y trouva un nouveau Gribolin et comme les premiers mois de l'hiver furent fort doux, elle se crut au printemps, en sorte qu'à la mi-février elle donna le jour à deux levrauts.



Il fallut les élever au milieu des neiges et des frimats dont février est si prodigue.
(La suite au prochain N°). Bellerive, 1875. A. Quiquerez.

Carabus purpurascens.



Un naturaliste français Mr. Gehin à Remirecourt, demande contre échange, 40 à 50 exemplaires du Carabus purpurascens, qui affecte des formes spéciales dans la chaîne du Jura. Les clubistes qui pourront collecter cet intéressant et charmant co-

léoptère, dont le bord des élytres est d'un pourpre magnifique, pourront entrer directement en relation avec M. Gehin, ou envoyer leur récolte au soussigné. M. Gehin voudrait en outre recevoir la liste complète des espèces du genre Carabus, qui se trouvent dans notre Jura ou en Suisse. Quant au Carabus purpurascens, qui vit sous les pierres dans des endroits rocaillieux et dans les forêts, on n'aura qu'à l'expédier, une fois mort, dans de la sciure de bois bien sèche.

Il paraît, d'après les informations que j'ai prises, que l'étude des Coléoptères est bien négligée dans notre pays. Il y a cependant un grand charme à collecter ces petits animaux si gracieux et si intéressants par leur vie et leurs mœurs. Ce sont des chefs-d'œuvre en fait de formes variées et élégantes et dès qu'on se met à les dessiner, on est émerveillé de la richesse et de la grâce des lignes de leur corps. Nous recommandons l'étude des Coléoptères à tous nos jeunes gens qui peuvent faire de temps en temps des excursions.
Y. Andrae.

Fleurier, 7 Avril 1876



Le Rat blanc.

Mademoiselle R^{***}, une charmante étrangère qui habite une petite ville de la Suisse romande, donne tous ses soins à l'éducation d'un jeune rat albinos. Cet intéressant rongeur est logé dans une cage spacieuse toujours ouverte, afin de lui laisser la faculté de pouvoir s'ébattre en toute liberté sur le tapis de la chambre; il est très apprivoisé et lorsque sa maîtresse touche du piano, il vient se promener sur ses bras et ses épaules. Un jour la jeune étrangère aperçut dans la cage de son

favori, un certain nombre de petits morceaux de papier. En ayant pris quelques-uns, elle constata avec effroi qu'ils avaient été les parties intégrantes d'un billet de banque d'une valeur assez forte, qui se trouvait la veille sur le bureau. Le charmant animal l'avait lacéré pour en ajouter les débris aux bouffes de crin et de laine qui garnissaient son nid.

Depuis cette aventure M^{lle} R. cache soigneusement ses billets de banque, mais elle n'en continue pas moins à chérir son rat blanc aux yeux rouges.

X.

2. Filets pour prendre les papillons et les coléoptères aquatiques. (Voir Page 14).

On fait rougir au feu un fil de fer de la grosseur de 3 millimètres et on le plie en cercle de 2 décimètres de diamètre. Puis on en tord les deux bouts en spirale (fig. 7). On fait de nouveau rougir au feu cette spirale et on la refroidit aussi vite que possible afin qu'elle ait l'élasticité d'un ressort : alors on y fiche le bâton. La gaze que l'on emploie pour le filet diffère selon l'usage qu'on veut faire de l'instrument. Si c'est pour prendre des coléoptères aquatiques, elle doit être un peu grossière tandis que si c'est pour la chasse aux papillons, elle doit être très



fine. (La fin prochainement).

E. Borel, fils.

Jurassienne.

Souvenir des Montagnes neuchâtelaises.

Oh! la belle neige brillante!...
Elle s'offre, dure et criante,
Au chasseur qui la foulera....
Que l'on marche l'âme riante
Sur nos montagnes du Jura!....

Quelle splendeur! Le pied écrase
Mille cristaux brillants, qu'embrase
Le soleil clair et miroitant...
Dieu prend nos âmes par l'extase!
C'est là que son cœur nous attend!

Par delà le lac et les plaines
Grandissent les Alpes lointaines
Plus haut que la mer de brouillards...
Nous contemplons ces blanches reines
A travers les sapins épars.

A travers les plateaux immenses
De magiques efflorescences,
Font la parure de l'Hiver....
Tels les rêves d'adolescence,
Passés demain et nés d'hier!

O Jura!... de ta cime altière
On se souvient sa vie entière!
Qui t'a vu reverra toujours
Tes fleurs de glace et de lumière,
Et ta neige de blanc velours!...

Bevaix, 25 février 1876.

Gustave Rousselot.
ancien membre du Club jurassien.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} juillet 1876.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, direct. du pénitencier à Neuchâtel.

Le Lièvre. (Suite).

Lors aussi on prodiguait déjà des permis de chasse au renard, c'est-à-dire qu'on permettait aux chasseurs de tuer le renard depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 1^{er} mars. Dans ce temps-là, comme maintenant, les chasseurs durant cette époque, éprouvent un dérangement dans la vue qui leur fait voir un prolongement démesuré de la queue des lièvres et une réduction de la longueur de leurs oreilles. Pour eux le lièvre se fait renard, et leur illusion ne prend fin que lorsque la bête entre dans leur sac ou qu'elle sort de la broche. J'en ai vu qui, sans attendre cette dernière transformation avaient une queue banale de renard qu'ils laissaient pendre hors du sac, comme le coin d'un mouchoir brodé hors de la poche d'un élégant de village. Un Amrod de cette époque était en quête de cette sorte de renard à la fin de février. Profitant d'une neige fraîche, il sifflotait ses deux chiens pour les exciter à quêter dans le petit bois où Galopine avait établi son domicile. La jeune mère avait déjà subi la poursuite des chiens durant l'automne, elle connaissait le danger, aussi eut-elle grande peur pour ses enfants tapis sur la mousse sous de jeunes sapins. On sait qu'en pareil cas la bécasse au lieu de s'envoler, fait semblant d'être blessée à l'aile et court avec difficulté devant le chasseur qui, croyant pouvoir la prendre sans peine, la poursuit sans faire usage de son fusil. Mais la rusée, une fois éloignée de son nid, prend son vol et trompe l'attente du chasseur. Le lièvre ne saurait user de cette ruse trop périlleuse, mais il sait cependant détourner les chiens de sa petite famille et les mener bien loin de son gîte. C'est ce que fit Galopine à l'approche du danger. D'un bond prodigieux et de saut en saut, elle s'éloigna rapidement, attirant en même temps les chiens sur sa piste. Ceux-ci poussèrent des hurlements de joie; le chasseur arma son fusil et alla de suite se poster en un lieu par lequel il espérait que le lièvre reviendrait plus tard.

Galopine n'avait garde de le satisfaire. Elle



avait pris les devants et escaladé une montagne rapide, laissant ses ennemis fort loin derrière elle. Le chasseur n'entendant plus la voix de ses chiens et fatigué d'attendre, gagna à son tour le haut de la montagne. Il y trouva des gens qui traînaient des bois avec des bœufs.

— Hé ! les gens, leur cria-t-il, n'avez-vous pas vu mes chiens ?

— Oui, Monsieur, et aussi deux lièvres qui ont passé tout près de nous sur le chemin. Deux lièvres, au lieu d'un, quelle aubaine ! et notre chasseur qui n'avait pas le cervis de Racine : Oh ! dame, on ne prend pas deux lièvres à la fois.

renouvela les amorces de son fusil. Mais Galopine avait sagement dépisté les chiens en suivant le chemin frayé par les hommes et fortuitement par un autre lièvre. Par un nouveau bond en usage en pareil cas, elle avait pris de côté, tandis que les chiens lancés descendaient la voie battue. Cette ruse de guerre lui fit gagner du temps et de l'espace, mais elle avait à faire à deux ruses, qui au bout d'un quart d'heure recommencèrent



leur course, revinrent sur leurs pas et retrouvèrent la bonne piste. La course recommença de plus belle ; elle dura longtemps, se prolongea par monts et par vaux, ce qui força le chasseur à changer encore de place. Déjà il perdait patience, lorsque (au moins qu'il s'y attendait) le lièvre arriva directement à lui. Le mettre en joue et tirer fut l'affaire d'une seconde, sans réfléchir qu'un gibier venant de pointe est plus facile à manquer ou à blesser seulement

qu'à tuer sur le coup. C'est ce qui arriva. Le lièvre blessé et ayant une patte de devant cassée, ne laissa pas que de sauter dans des sapineaux qui le firent échapper au second coup. Des traces de sang laissées sur la neige indiquèrent au chasseur qu'il n'avait pas manqué sa bête, mais il ne pouvait la poursuivre sans ses chiens. Il se mit donc à les appeler, à les hucher, à les corner, criant et faisant autant de tapage que l'âne de la fable. Mais les chiens étaient bien loin et quand ils arrivèrent, harassés et haletants, il y avait plus d'une heure que le lièvre avait passé. A la vue et à l'odeur du sang, ils poussèrent un long hurlement, se précipitèrent dans la forêt et le chasseur après eux. Sur leur passage se trouvaient des piles de bois et des branchages coupés depuis quelques jours. La neige avait été foulée dans la journée même et les pas du lièvre se perdaient dans le fouillis. Vainement le chasseur excita ses chiens et se mit en quête avec eux ; il ne put démêler la piste véritable au milieu des tours et détours, des crochets et des sauts qu'avait faits le lièvre sur la neige déjà à-demi foulée.

La nuit vint et le chasseur s'en alla bredouille.

La pauvre hase blessée, mais en avance sur ses ennemis, avait habilement profité de cette aise de huchérons pour embrouiller sa piste et sauter enfin sur une pile de bois, sur laquelle elle s'était tapie. Elle avait entendu les chiens passer

et repasser près d'elle,
mais ni eux, ni l'homme
n'avaient porté
leurs regards si haut.

(La fin au prochain
N°).

A. Luigueres.

La réunion annuelle
du Club jurassien a
eu lieu à Chaumont,
le 14 mai. Nous publi-
erons dans le prochain
Rameau un article
sur cette belle fête dont
les journaux du pays ont déjà parlé.



Sur les tremblements de terre ressentis dans le canton de Neuchâtel, du 2
avril au 16 mai 1876. Le premier tremblement de terre senti en Suisse et dont il est
fait mention dans nos annales, est celui dont parle Marius, évêque d'Avenches: En l'an 1062
de notre ère, dit-il, une grande montagne du Valais s'éroula subitement. Sur une longueur
de 60 milles et une largeur de 20, le pays fut agité avec violence. Depuis cette époque nous
ne possédons pas de données exactes jusqu'en 1300. Dans les 14^{me}, 15^{me}, 16^{me}, 17^{me} et 18^{me}
siècles, 52 secousses de tremblements de terre se sont fait sentir dans le canton. Dans le
siècle actuel, il n'y a jusqu'ici que les années 1852 à 1856, 1858 et 1867, qui nous aient
réservé, à diverses reprises (21 fois), l'impression peu agréable d'en éprouver de pareilles.

Enfin, ces derniers temps, nous avons senti depuis le matin du 2 avril, toute une série
de secousses. Du 2 au 30 avril, nous avons joui d'un intervalle de tranquillité relativement
long; mais depuis ce dernier jour, les secousses se sont succédées promptement. C'est ainsi
que jusqu'ici, nous avons senti dans le canton, les 2 et 30 avril, les 1, 2, 5, 6, 7, 11 et 16
mai, onze secousses successives dont 8 ont été perçues à Neuchâtel. 1)

Il s'agit naturellement de se demander à quels phénomènes géologiques nous pou-
vons rattacher ces secousses. Jusqu'ici les géologues sont d'accord pour distinguer deux
espèces de tremblements de terre, d'origine complètement différente. Les uns, volcaniques,

- | | |
|--|---|
| 1) 2 avril (5. h. 55: m). dans tout le canton. | 6 mai (10. h. 5) à Couvet. |
| 30 " (2. h. 10: 5 et 10. 5) à Neuchâtel. | 7 " (5. 50. m), dans toute la partie sud
du canton, depuis Neuchâtel et le Locle. |
| 1 mai. (4. 45 m.) à Neuchâtel et au Val-de-Ruz | à 1 h. m. à Orbe, à 5. 35 à Laudaime, Arnoz
et Agiez. - 11 mai (10. 35 m) à Neuchâtel. |
| " (9 h. 30 m) à Corcelles | 16 mai. (1 h. m.) à Corcelles. |
| 2 " (8. 30. m) à Neuchâtel et à Corcelles. | |
| 5 " (10. 30 s) " " | |

sont en connexion intime avec les phénomènes du même nom; les autres, non volcaniques, ne sont que les effets secondaires de l'érosion souterraine par les eaux.

La plus grande partie des tremblements de terre volcaniques ont généralement lieu dans les contrées où se rencontrent des volcans actifs. Ils sont alors les avant-coureurs de leurs éruptions, ou bien en sont les suites. Plus rarement, l'espace qu'ils peuvent embrasser est plus considérable. C'est ainsi que le tremblement de terre de Lisbonne (1755) se fit sentir sur une surface de 40 millions de kilomètres carrés, c.à.d. sur la douzième partie de l'écorce terrestre. Lors de ces tremblements de terre, l'effet ressenti par les observateurs placés au-dessus du point initial sera toujours une secousse verticale. Autour de ce point central, où le choc a lieu dans toute sa violence, les mouvements deviennent de plus en plus obliques et se propagent dans une direction qui devient bientôt horizontale. Il y a, dans la propagation de ces vagues, quelque chose de régulier que nous ne retrouvons pas dans les tremblements de terre non volcaniques. Quant à ceux-ci, ils sont beaucoup plus répandus et surtout beaucoup plus fréquents que les premiers; mais leur théâtre d'action est plus restreint.

Non seulement la masse des sédiments déposés par les eaux, mais aussi la quantité des matières inorganiques contenues dans les mers, les fleuves et les sources, nous montrent comment l'élément aqueux est capable d'extraire de l'intérieur de notre terre, le plus de substances possibles. Il a été calculé qu'une seule des sources de Louèche amène annuellement 4 millions de kilogrammes de gypse à la surface, soit environ 1620 mètres cubes. Ceci est suffisant pour abaisser de plus de 16 décimètres en un siècle, une surface de un kilomètre carré. Dans la vallée de Piège, il n'existe pas moins de 20 sources gypsifères, dont chacune rapporte chaque année à la surface, 200 mètres cubes de cette matière. Mais il ne s'agit ici que de quelques sources seulement. Si l'on pense aux milliers de fontaines minérales qui jaillissent ainsi du sol et à l'immensité des temps pendant lesquels l'eau s'en est écoulée, on pourra se faire une idée de l'importance des transformations causées par les eaux. A la longue, elles abaissent la surface de la terre entière et nul doute qu'après ces violentes érosions, de violentes oscillations de la surface n'aient souvent lieu. Je dirai même, qu'il est impossible de ne pas comprendre pourquoi ces phénomènes ne se produisent pas du tout. Les énormes quantités de matières inorganiques que les sources entraînent à la surface, doivent nécessairement créer de grands vides dans les profondeurs et par conséquent l'effondrement des roches supérieures devient inévitable.

(La fin au prochain N°).

Amis, l'aurore à peine,
A blanchi les hauts monts
Que déjà dans la plaine
Frémissants nous marchons!
A nous les vertes pentes,
Les sommets menaçants,
Les campagnes brûlantes
Aux épis jaunissants!

A nous la forêt sombre
Où gémit le sapin
Et la grotte dont l'ombre
Cache un passé lointain!
Nos pas que rien n'arrête
Bravent ravins, ruisseaux;
Pour nous, c'est une fête
De courir monts et vaux!

Maurice de Trollet, D^r.

A la science austère
Sont voués nos labeurs,
A l'étude sévère
Nous trouvons des douceurs.
Nous scrutons sans relâche
La nature et ses lois;
Plus forte est notre tâche,
Plus fières sont nos voix!

(La fin prochainement).

Ch. E. G. Bidot.

Le Rambeau de Sapin.

Nieuchâtel 1^{er} août 1876.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an chez M. le Dr Guillaume, directeur du Penitencier à Nieuchâtel.

Le Lièvre. (Fin).

Quand tout bruit eût cessé dans la nature, la pauvre mère descendit péniblement de son refuge et gagna son gîte et ses enfants affumés; mais elle était toute raide de fatigue, de perte de sang et de souffrances. Ses petits ne trouvèrent que quelques gouttes d'un mauvais lait pour leur nictée. Que deviendraient-ils le lendemain si leur mère ne pouvait plus les allaiter ou allait mourir de ses blessures? Salopine y songea peut-être, car le matin, nonobstant ses souffrances, elle tenta une sortie pour chercher quelque nourriture. Mais le chasseur présumant que le lièvre blessé avait dû retourner au gîte, s'était aussi remis en quête avec ses chiens. Ceux-ci tombèrent sur la nouvelle piste et recommencèrent la chasse. La hôte blessée ne pouvait plus suivre sa route de la veille; elle obliqua le long de la montagne et descendit dans la vallée, ayant toujours les chiens à ses trousses. Pour les dépirister elle se hasarda à sauter dans la rivière près de laquelle elle était arrivée. Cette ruse aurait pu la sauver, si elle eût été plus valide et mieux en état de nager vers l'autre rive. Mais le courant l'entraînait et ses forces diminuaient.



Un apprenti chasseur, en quête d'aventures, le fusil sur l'épaule, le nez au vent, la pipe à la bouche car alors la cigare était peu en usage, aperçut cependant le lièvre. Aussitôt, il décrocha son fusil et se mit à courir le long de la rivière pour tirer à coup sûr. Son chien poussait des cris de joie sans oser pour autant aller à l'eau, mais il effraya tellement le pauvre lièvre que celui-ci épuisa ses dernières forces en voulant gagner la rive opposée. Il se noyait, et déjà il plongeait sous l'eau, lorsque le coup de feu partit et n'atteignit que le flot. Le chasseur eut avoir fait le plus beau coup, mais son chien refusant d'aller à l'eau, il dut se résoudre à y entrer lui-même nonobstant le froid. Il saisit enfin le noyé qu'il cacha dans son sac, n'ayant point de queue de renard pour légaliser sa prise. Arrivé au logis tout trempé et à demi gelé, il montra avec orgueil son

gibier à la cuisinière. Celle-ci peu accoutumée à telle aubaine de la part du jeune Nemrod, flaira la bête, montra la patte cassée et l'os tout usé par une longue course, puis une blessure à l'épaule qui ne lui parut pas fraîche. Sur ce elle prétendit que c'était un lièvre crevé ou acheté. Enfin, avec assez de peine, elle se laissa persuader, dépouilla la bête et prépara un civet, en attendant que le râble bien mariné fût propre à rôtir.

Le soir, tandis qu'on se régalaît de ce plat nouveau, une scène douloureuse se déroulait au bois. Le chasseur et ses chiens n'y étaient plus retournés, mais les pauvres enfants de Galopine avaient vainement attendu tout le jour le retour de leur mère. La nuit arriva et la faim avec elle. Après avoir plusieurs fois poussé leur petit cri d'appel, l'un d'eux s'aventura à sortir du groupe des sapineaux qui les abritaient. Il fit quelques pas timides dans la forêt, puis quelques sauts, jusque hors du bois. Une fois au large, il s'enhardit et gagna le dessous d'un vieux pommier où la neige n'avait pas couvert le sol. Le pauvre petit se mit à grignoter quelques brins d'herbe, mais à peine avait-il eu le temps d'en tondre une tige, qu'un bruit sec, comme deux pierres qu'on frappe ensemble, se fit entendre et mit en fuite le levraut; vaine course: c'était le bec d'une chouette qui venait de claquer et le vorace nocturne fondit sur le petit qu'il dépeça à l'instant ne laissant sur le sol que quelques lambeaux de pelisse et la marque de ses grandes ailes battant sur la neige pendant qu'il dévorait sa proie. Le hibou



fut troublé dans son repos forcé par l'arrivée d'un renard en quête de quelques pommes échappées à l'hiver, mais il ne trouva plus rien pour apaiser sa faim. Cependant, tandis que le nocturne s'envolait, le renard suivit d'instinct la piste du levraut,

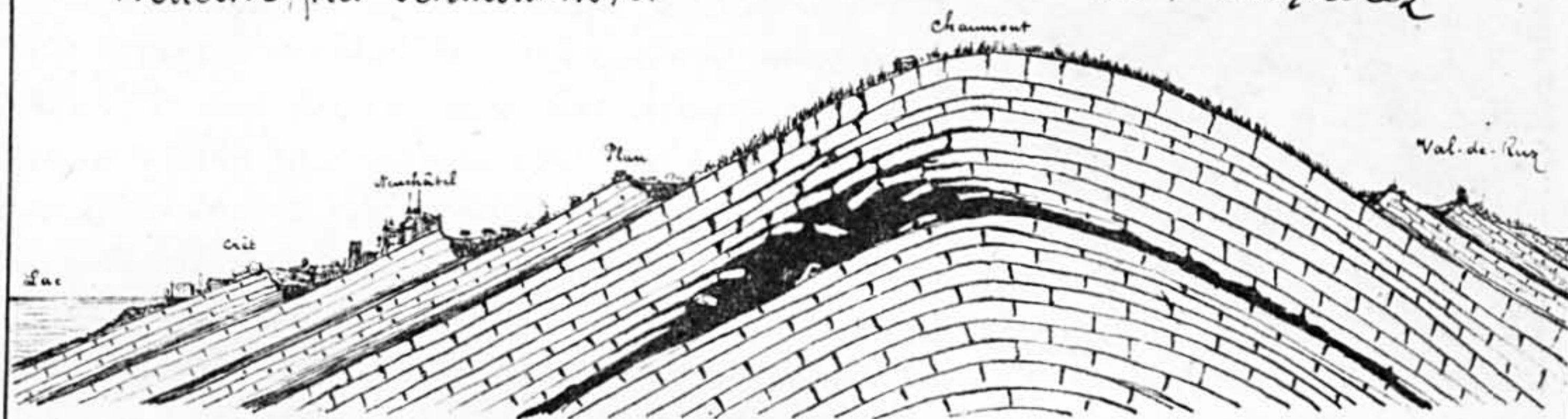


ce qui le mena au gîte où se trouvait le second enfant de Galopine. Ce fut l'affaire d'un instant et le civet de la mère était encore sur la table du jeune chasseur, lorsque les deux pauvres petits levrauts avaient déjà formé le souper des deux voraces. Autant valait finir ainsi que de mourir de faim, par suite de la cruauté du premier chasseur. Celui-ci constata le lendemain tout le désastre qu'on vient de décrire. Il jura son sapin-batz accoutumé en voyant sur la neige combien il avait manqué son coup la veille et l'avant-veille; mais ce fut le seul sentiment que lui inspira la mort de ces innocents. En mutilant la mère, il avait produit ce résultat, comme du reste cela lui était arrivé cent fois pour toutes sortes de gibier sans se soucier des souffrances qu'il avait occasionnées. Je l'ai vu assis sur l'herbe regardant avec délice un renard qu'il venait de sortir d'un piège, mais qui respirait encore. Il le laissait souffrir sans songer à l'achever; aussi le renard revenant à lui, ne lui demanda pas la permission pour partir, ce qu'il fit si lestement que le chasseur n'eut pas le temps de prendre son fusil pour l'arrêter. On fait des lois pour réprimer les actes de cruauté commis par les hommes sur les animaux et nul homme n'en commet d'aussi atroces que le chasseur et même il s'en vante impunément. En cela il ressemble à ces souverains qui,

pour satisfaire leur ambition font la guerre et sacrifient des milliers d'hommes et ruinent les familles et les contrées. On les appelle ensuite de grands hommes, quand ces atrocités ont été couronnées de succès. Il en est ainsi des chasseurs qu'on vante et qu'on loue quand après avoir mutilé un grand nombre de pièces de gibier, ils parviennent à en rapporter quelques unes au logis. C'est toujours l'histoire de Gulojine.

Bellerive, près Delémont 1875.

A. Liguerez



Sur les tremblements de terre ressentis dans le canton de Neuchâtel, du 2 avril au 16 mai. (Fin).

Que chez nous l'eau ait aussi la puissance de ronger et de dissoudre les couches solubles, c'est un fait dont personne ne peut douter. Dans les gorges de l'Aruse, derrière Môtiers, à la Côte-aux-Fées, aux Bayards, à l'extrémité de la vallée de la Brévine, à Monlézi, dans la vallée des Ponts, sur la chaîne de Tête-de-Ran et ailleurs encore, nous trouvons un grand nombre de grottes, produits de l'érosion aqueuse, et des effondrements plus ou moins considérables qui ne sont que les effets de l'enfoncement d'excavations souterraines situées à une petite profondeur. Représentons-nous seulement des excavations plus considérables, creusées dans les couches dolomiques, marnées et gypseuses qui se trouvent sous nos pieds, à des profondeurs fort différentes et admettons que parvenues à un certain degré d'agrandissement, leur toit ne puisse plus supporter les couches qui reposent sur lui, il s'en suivra nécessairement des effondrements ou éboulements qui se feront d'autant plus sentir à la surface, que celles-ci en étaient près et y éprouveront aussi une étendue d'autant plus grande, qu'elles étaient considérables.

Telle est, je crois, l'explication la plus rationnelle que nous pouvons donner de ces tremblements de terre si singulièrement localisés et dont les chocs et leur direction ont été si différemment observés suivant les localités. Je dis cela, parce qu'à mon avis, deux faits principaux et importants parlent contre l'origine volcanique des tremblements de terre de ces derniers temps. Ce sont premièrement la localisation des secousses et ensuite leur direction si différente. Des onze secousses qui se sont fait sentir dans le canton, il n'y en a que deux, celles du 2 avril et du 7 mai, qui aient été senties hors du pays, c.à.d. sur une surface relativement grande. Quatre n'ont pas dépassé ses limites et n'ont même été observées que dans quelques localités. Ainsi celle du 1^{er} mai, à 4.45, ne fut sentie qu'à Neuchâtel et au Val-de-Ruz; celle du 2 mai, qu'à Neuchâtel et Corcelles seulement. Enfin cinq secousses n'ont affecté qu'une seule localité à

la fois le 30 avril à 10 h. du soir, Neuchâtel; le 1^{er} mai à 9.30, Corcelles; le 6, Couvet; le 7, à 1 heure du matin, Orbe et le 16, de nouveau Corcelles. Quant à l'observation de la direction des secousses, il suffit de dire que suivant les localités, elle a été très divergente; aussi les observateurs ont-ils été loin d'être unanimes.

Neuchâtel, 30 juin 1876.

Maurice de Tribolet, Dr.



Le Cygne du Petit-Cortailod.

Il y a quelques années que l'un des cygnes de la Municipalité de Neuchâtel, vint établir sa résidence dans les roseaux qui bordent la rive du lac près de la fabrique de Cortailod. Dans ses fréquentes allées et venues le long de la plage, il ne tarda pas à faire connaissance avec les enfants du hameau voisin le Petit-Cortailod, ceux-ci enchantés de leur camarade au blanc plumage, partageaient fraternellement avec lui le morceau de pain de quatre heures. Bientôt le cygne devint très familier; lorsque la pêche avait été mauvaise et qu'il sentait son estomac par trop creux, il sortait du lac et cheminant sur le rivage, il venait sans façon heurter avec son bec aux portes et aux fenêtres basses des quelques maisons qui forment le Petit-Cortailod: C'est notre pensionnaire! qui vient chercher son dîner! disaient les bonnes dames de l'endroit, et chacune d'elles s'empressait de lui apporter quelque chose à manger.

Un soir de tempête, il vint selon sa coutume faire sa tournée quotidienne, mais il trouva toutes les portes fermées et ne put réussir à se les faire ouvrir malgré ses coups de bec répétés; le fracas des vagues sur le lac était si fort qu'il couvrait tous les autres bruits et l'empêchait par conséquent de se faire entendre. Arrivé à l'extrémité du hameau, il voit en face de lui le village du Grand-Cortailod situé sur la colline à une distance d'un quart de lieue; la nuit approchait et son estomac commençant à lui inspirer des inquiétudes sérieuses, voilà notre cygne qui se met bravement en route et commence à gravir, cahin-caha, le chemin rapide qui mène au village. Une fois arrivé il réussit sans trop de peine à se faire ouvrir une des premières portes qu'il rencontra sur son passage; le propriétaire de la maison fut sans doute bien étonné de recevoir un visiteur de ce genre et il l'accueillit avec un véritable festin; lorsque notre oiseau fut bien reconforté il jugea dans sa haute sagesse qu'il n'était pas nécessaire d'aller plus loin pour le moment et il déploya ses longues ailes pour s'envoler du côté de son lac et de ses roseaux.



Depuis lors, chaque fois qu'il ne trouvait pas à manger au Petit-Cortailod, il venait demander son repas au village d'en haut. Cet intelligent volatile que tout le monde avait pris en affection, disparut un jour subitement sans qu'on sut jamais ce qu'il était devenu. D'autres cygnes de Neuchâtel sont venus pendant un temps plus ou moins long s'établir dans les mêmes roseaux, mais ils ne sont pas devenus sociables comme leur prédécesseur et sont restés sauvages.

Cortailod, Avril 1876.

Un ancien Clubiste.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} septembre 1876.

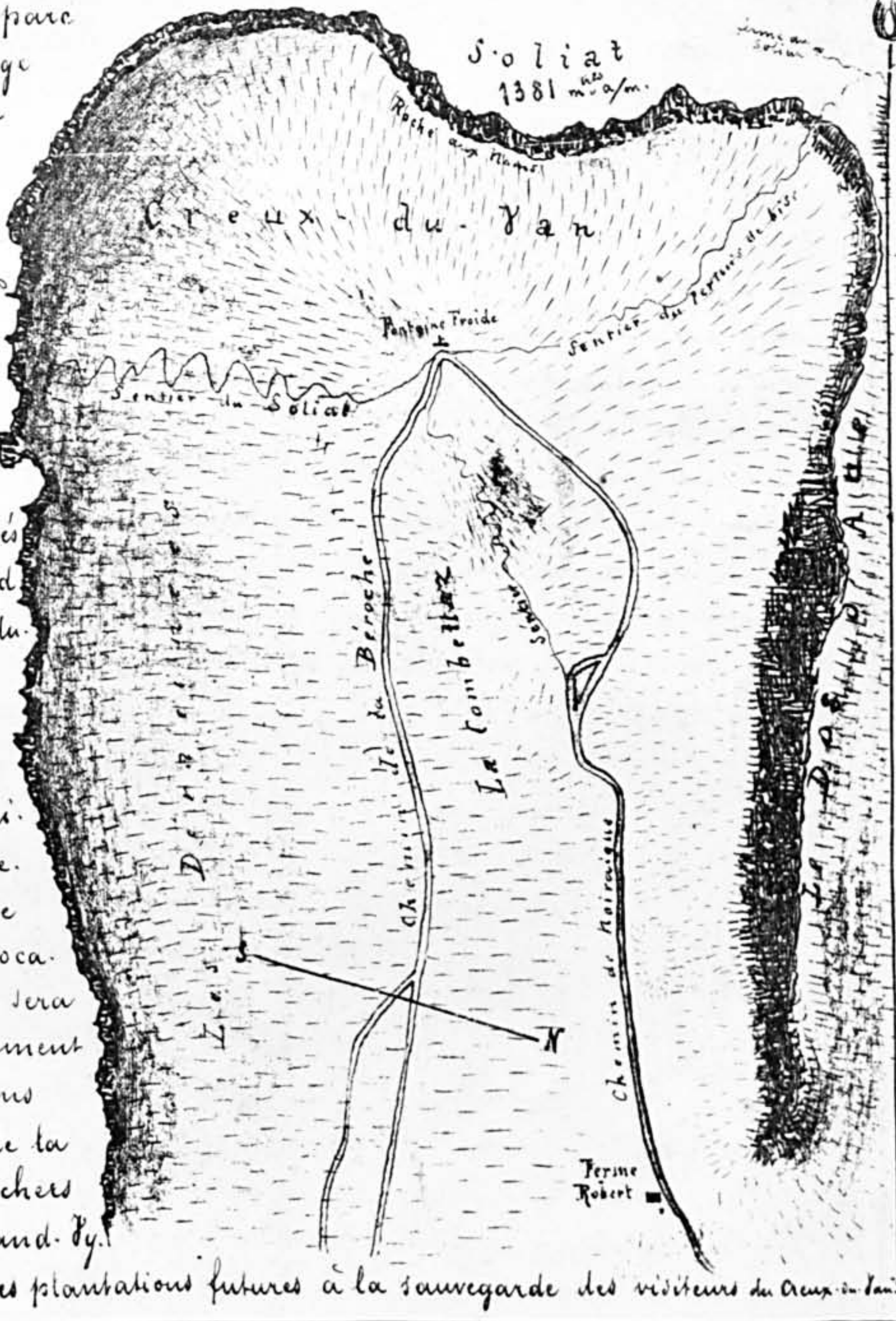
Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

Le Creux-du-Van.

est devenue la propriété du Club jurassien. Cet endroit classique connu de tous les naturalistes suisses, visité par Albert de Haller, le Dr. J. Vermeil, Abraham Gaynebain, Léopold de Buch, Albert de Buren, Thurnmann, Nicolet, Léo Lesquereux, Gressly et en 1866 par la Société helvétique des sciences naturelles est destiné à devenir un petit parc national et un lieu de pèlerinage pour tous les amis de la nature et des beautés de notre Jura.

Les économies réalisées pendant dix années par la publication du Rameau de Sapin et placées à la Caisse d'épargne de Neuchâtel nous ont permis d'acheter des communes de la paroisse de St. Aubin, la plus grande partie des terrains situés entre la fontaine-froide et le pied des rochers du cirque du Creux-du-Van. Ces terrains seront reboisés avec des essences forestières des Alpes de différentes zones et convertis en un jardin botanique, dans lequel on acclimatera des plantes alpines, qui ne se rencontrent pas dans cette localité. L'Alparium neuchâtelois sera rendu accessible par l'établissement de nombreux sentiers, tracés dans tous les sens et aboutissant de la fontaine-froide au pied des rochers et de là au Soliat et à la Grand-Py.

Nous recommandons d'avance les plantations futures à la sauvegarde des visiteurs du Creux-du-Van.

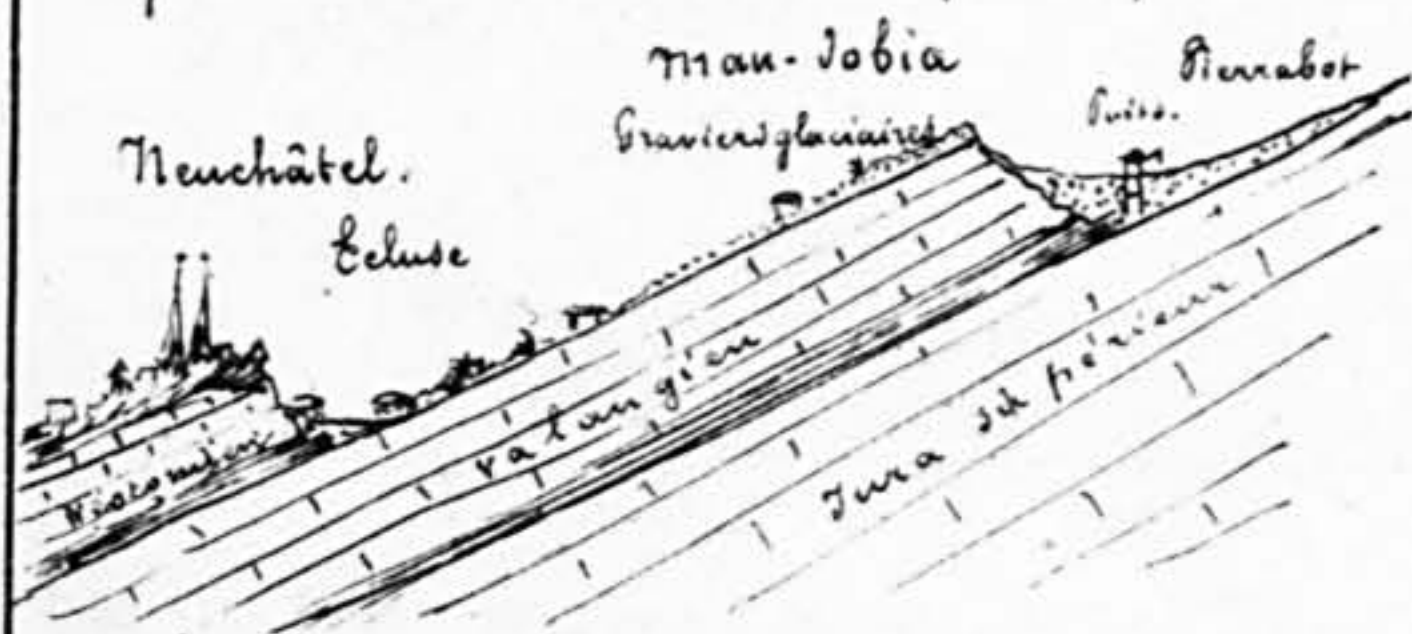


Les fontaines de Mau-Jobia.



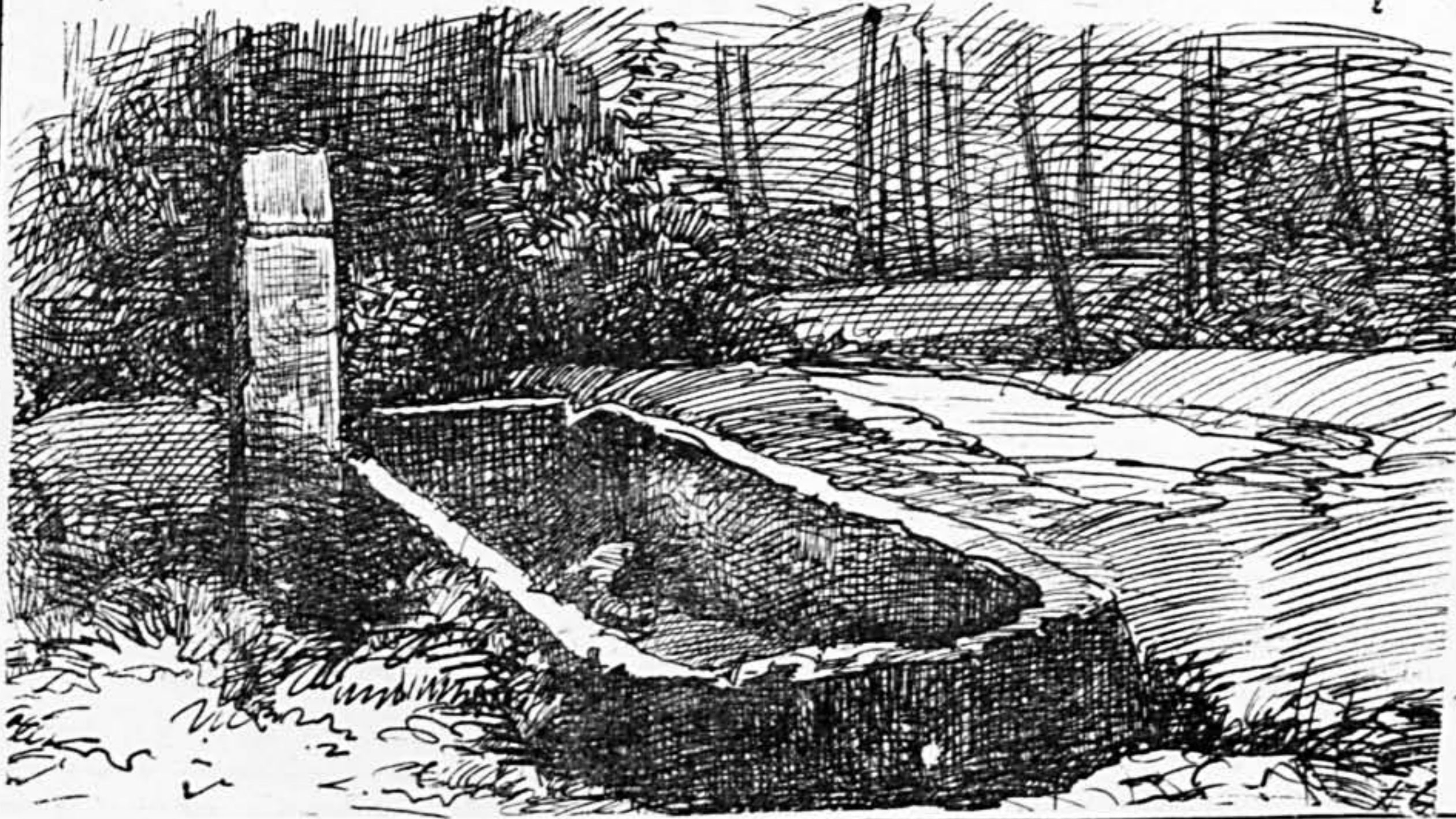
Notre Jura n'est pas riche en sources. L'eau de pluie ne trouve que rarement à la surface du sol une couche poreuse pour la retenir. Aussi disparaît-elle le plus souvent dans les nombreuses fissures du calcaire et pénètre dans l'intérieur des

roches pour former plus tard dans les vallées inférieures des sources vauchusiennes. Cependant on rencontre par-ci par-là, dans les endroits où les glaciers ont déposé



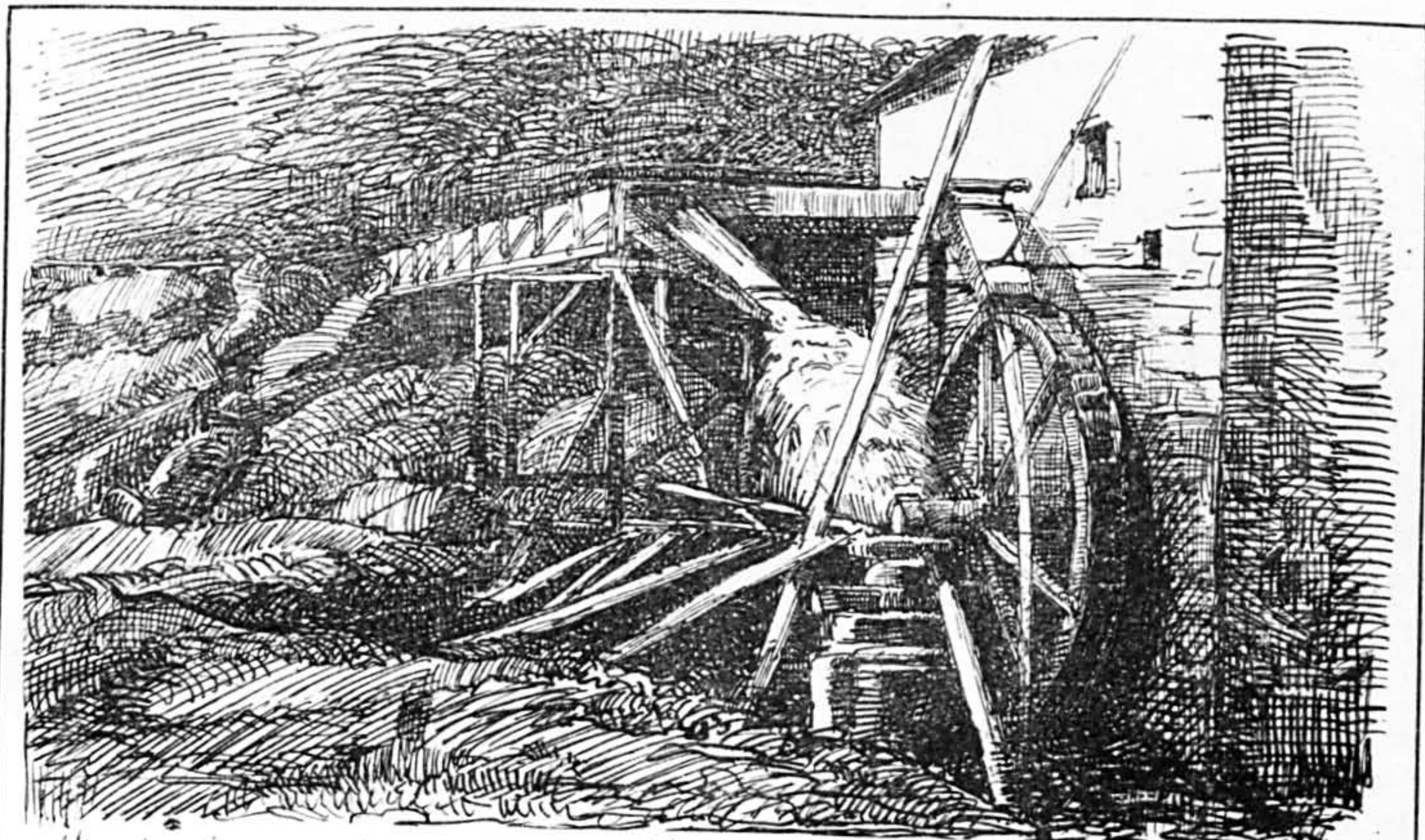
des couches de gravier et de sable alpin, des sources superficielles qui ont une certaine importance. L'eau imbibée ce sol poreux à base imperméable vient sourdre à la partie déclinée et forme ainsi une source d'eau limpide et pure, qui est recueillie avec soin dans des bassins de

fontaine d'un âge vénérable. Ces sources superficielles tarissent fréquemment en été, néanmoins elles méritent d'attirer l'attention de nos jeunes géologues. Les bassins de ces fontaines offrent parfois au point de vue historique et pittoresque un certain intérêt. Nous donnons ici le dessin de deux fontaines situées



à Mau-Jobia, au-dessus de Neuchâtel.

Les jeunes artistes du Club jurassien voudront bien nous communiquer les croquis qu'ils feront d'autres



Les dessins qui précèdent nous ont été envoyés par Mr. Gustave Teumeret, un de nos jeunes artistes, dont les paysages ont trouvé accès au Salon de Paris. Ces deux dessins étaient accompagnés d'un troisième, celui qui se trouve en tête de cette page et qui représente le Vieux moulin de Noiraigue, avant sa reconstruction. Mr. Dubois, un autre peintre neuchâtelois, en a fait le sujet d'un tableau qui a été fort remarqué. Si le Club jurassien s'est surtout posé pour but l'étude scientifique de notre Jura, n'oublions pas qu'il désire aussi développer parmi ses membres le sentiment du beau dans la nature et le goût du dessin et de la peinture.

Le Loquiat près de Travers.



un kilomètre environ, à l'ouest du village de Travers, se trouve un étang d'une forme parfaitement circulaire, appelé dans la contrée le Loquiat. Il est situé entre la route cantonale et la rivière de l'Arreuse, de laquelle il n'est séparé que par une étroite bande de terre. A peu de distance vers le sud se trouve la mine d'asphalte avec ses bâtiments d'exploitation. Entre le Loquiat et la route cantonale, mais quelque peu de côté, se trouve un second étang, de même forme, quoique beaucoup plus petit et de moindre importance.

Ce Loquiat ne manque pas d'offrir un certain intérêt : bien qu'il soit en communication avec la rivière par un canal qui semble être l'œuvre de la nature plutôt que l'œuvre de l'homme, il ne paraît pas qu'il soit alimenté par l'eau de la rivière, il pourrait bien l'être par des sources souterraines arrivant de la petite vallée de la Totte située au Nord-ouest. C'est évidemment un creux analogue à ces nombreux enfoncements circulaires qu'on rencontre dans le Jura et dont nos montagnes offrent plusieurs exemples, véritables entonnoirs en communication avec les ravins souterrains

qui traversent nos chaînes jurassiques dans différentes directions. Longtemps on a prétendu au Val-de-Travers qu'on ne connaissait pas le fond du Loquiat, mais dans un été de grande sécheresse, l'étang s'est trouvé entièrement à sec, et l'on pouvait apercevoir à une profondeur de 25 à 30 pieds le terrain vaseux, où il ne restait plus qu'un peu d'eau boueuse. Et cependant l'observateur superficiel aurait été induit en erreur par cette apparence, il aurait dit: "J'ai vu le fond du Loquiat", et il se serait trompé. En effet, quelques Messieurs du Vallon ont voulu examiner la chose de plus près, et avec une barre de mine ont frappé au point le plus profond de l'entonnoir. Tout-à-coup la barre de mine traverse la couche limoneuse, il se forme un trou et le reste d'eau jaunâtre disparaît avec rapidité dans des profondeurs inaperçues. — On a supposé que le ravin avec lequel communique cet entonnoir forme la source du ruisseau de la Lance, près Concise, mais la chose n'est pas prouvée.

Quoiqu'il en soit, une légende singulière se rattache dans la contrée à ce Loquiat et elle revêt dans mon souvenir une forme quelque peu dramatique, à cause de la circonstance dans laquelle elle me fut racontée. Ayant habité dans mon enfance le village de Travers où mon père était pasteur, je me trouvais seul un jour sur la route, en face du Loquiat. En ce moment passait un homme, vêtu d'une blouse bleue, et qui m'était totalement inconnu. Il m'arrête, moi jeune garçon de 10 à 11 ans, et étendant sa main vers le Loquiat, il me dit: "Vois-tu, il y avait autrefois à cette place une maison habitée par de méchantes gens; un jour la maison s'est enfoncée avec ceux qui l'occupaient, et l'eau est venue la remplacer. Le petit étang indique le lieu où était la remise". — Il n'est pas étonnant que ce récit se soit emparé de mon imagination et soit resté fortement empreint dans ma mémoire.

D'autres renseignements m'ont confirmé cette légende: on prétend dans le pays que les habitants de la maison étaient adonnés au jeu de cartes et profanaient le dimanche, en se livrant dans le saint jour à ce jeu favori. — C'est tout cela qui m'a inspiré les vers suivants, (Ils seront publiés prochainement dans le Rameau.) dans lesquels, comme on le verra, la fantaisie joue un grand rôle.

Cornaux, avril 1876.

Eugène Courvoisier
Pasteur

Marche dédiée au Club jurassien. (Voir N° de juillet).

De la montagne altière
Nous les heureux enfants,
Nous aimons cette terre
Inconnue aux tyrans.
Pour l'antique Helvétie
Battent nos jeunes cœurs,
Nous serons pour la vie
Ses plus chauds défenseurs!

Travail, persévérance,
Voilà notre devoir;
Semons dans l'espérance
De moissonner au soir,
De l'amitié sincère
Resserrons le lien,
Qu'il vive et qu'il prospère
Le Club jurassien!

Chaux-de-Fonds, 11 mai 1876.

Chs. Eug. Tissot

M. le Dr. Paul Vouga, un des membres fondateurs du Club jurassien a fait cet été un voyage scientifique en Islande. — Un autre dubiste, M. G. Haldimann du Locle, vient d'être reçu docteur en médecine.



Le Rameau de Sapin.



Neuchâtel, 1^{er} octobre 1876.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur de l'Asile de Neuveville à Neuchâtel.

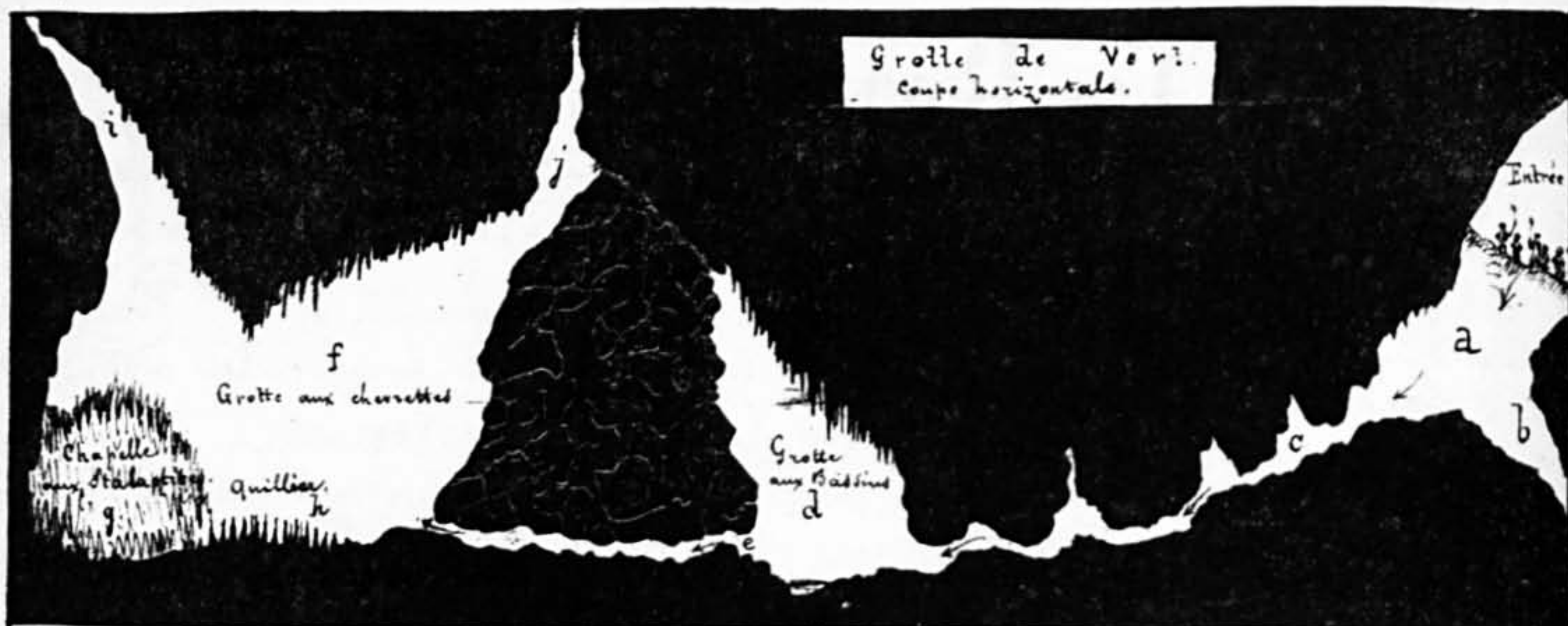
Une exploration de la grotte de Ver.

Le 20 avril de l'année dernière, la jeunesse de Colombier, accompagnée de la société de musique visitait la grotte de Ver. L'exploration faite, chacun sortit. Seuls les deux frères Pizzera, âgés de 14 et 15 ans, ayant aperçu une fissure, s'y introduisirent à l'insu de la compagnie qui partit sans s'apercevoir que quelqu'un manquait à la joie générale. — On s'installe sur l'herbette, on déboucle les sacs, on chante, on rit pendant que nos explorateurs sont dans des angoisses indescriptibles, appelant du secours que personne n'apportait. Munis seulement d'un petit bout de chandelle, ils avaient pénétré dans cet antre, se trainant, rampant entre des rochers entassés pile-mêle, dans un couloir fort étroit, rapide et parfois boueux. Ils arrivent enfin au large; une voûte s'offre à leurs regards; ils en entrevoyent les beautés et ce fut tout, la chandelle mourait et l'obscurité la plus profonde régnait autour d'eux. Ils écoutent; rien; aucune voix ne se fait entendre; seul, le bruit de l'eau qui dégoutte de la voûte interrompt ce silence de mort. — Ils prennent peur. — As-tu des allumettes? — Les poches sont tournées et retournées; rien. — Au secours! Au secours! — Pas de réponse. Le cri de terreur retentit en vain. On veut retourner sur ses pas, on se heurte contre les blocs; l'un s'introduit dans un trou, l'autre dans un autre. Les cailloux roulent, on avance, on recule, on monte et descend, efforts vains, l'issue ne peut être retrouvée. — Les cris de détresse redoublent, mais toujours en vain et tandis que sur leur tête les amis folâtraient, eux sont en danger de mort, les minutes sont alors des heures.

Pendant ce temps et heureusement pour nos jeunes amis, un retardataire était resté dans la grotte qu'il parcourait encore; il aperçoit une ouverture, veut la sonder du regard et n'y parvenant pas, il y jeta le moignon de torche qu'il tenait à la main. La lumière s'arrêta à une trentaine de pieds de profondeur et continua à brûler. Le camarade rejoignit ensuite la troupe.

En poursuivant leurs recherches, l'un des frères aperçut cette faible lumière; ils étaient sauvés. Arrivés au grand jour, pâles, haletants les habits littéralement couverts de boue, ils se reconnaissent à peine, mais ils respirent d'aise, on le comprend car revoir la lumière, ses parents, ses amis quand peur anéantissait les idées les plus sombres traversaient l'esprit, il y a bien là de quoi être joyeux.

L'aventure fit du bruit et ne parvint aussitôt une expédition est organisée. Munis de morceaux de flambeaux et d'un fil et guidés par M. Pizzera, père et fils, nous pénétrons, mon père, mon fils et moi dans la pente de rochers. Mais ce n'est



pas facile pour parvenir à l'entrée du couloir (c) que l'on peut boucher avec une pierre de moyenne grosseur; il faut descendre une vingtaine de pieds, à la façon des ramoneurs (a). — Prenez garde, voyez-vous là bas, à gauche ce trou (b); les pierres y roulent longtemps, un faux pas et vous êtes perdus. J'avoue que ce début est peu engageant; on se demande si l'on ne veut point rebrousser chemin dès l'abord. — Ensuite commence le couloir tortueux, étroit si étroit, qu'en certains endroits, on rampe comme un ver s'aidant des pieds et des mains pour se dégager des étreintes de la montagne qui vous pèse sur le dos et vous serre au ventre. Plus loin, la tête en bas, et glissant sur une marne humide, vous arrivez à un nouveau passage que l'on franchit les pieds les premiers, la tête dans la fumée de votre flambeau, dont vous ne savez que faire. Ce n'est pas gai; si un rocher venait à glisser, nous serions ou écrasés ou prisonniers. Après avoir franchi le couloir dont la longueur est de 100 pieds environ on arrive dans la Grotte aux Bassins (d), dont le fond est couvert de concrétions calcaires blanches, qui craquent sous vos pieds et que nul être humain n'a encore foulées. Quelques petits bassins d'une eau fraîche et limpide, communiquent entre eux par de petits canaux qui vont se perdre dans les fissures voisines. Les parois sont ruisselantes et couvertes d'une couche de dépôts brunâtres auxquelles suspendent mille colonnes qui se brisent facilement, mais qui une fois sèches se durcissent. Là, point de stalactites; l'eau entraîne à mesure les particules calcaires qui se détachent de la voûte. — Avancons; un amas de rochers obstruit le passage; escaladons-les; mais non, voici un petit trou grand comme une lucarne (e) et comme nos vêtements sont déjà quelque peu couleur chocolat, on n'y regarde plus de si près.

Nous entrons dans la Grotte aux chevrettes (f) composée de plusieurs parties. Ici, tout est resplendissant la lumière de nos flambeaux détache de tous côtés mille feux qui miroitent à plaisir; on dirait un essaim, une fourmilière d'insectes aux couleurs variées et brillantes se promenant sur les parois. Chaque pas en fait naître des myriades. Nous voilà bien récompensés de nos peines. La chapelle aux stalactites (g) est un fouillis infranchissable de colonnes, qu'y a-t-il derrière? Soyons; mais non pour y parvenir, il faudrait faire une trouée et ce serait dommage

de gâter cet ensemble si gracieux. Le quillier (h) est couvert de stalagmites ayant tout à fait la forme de quilles assez symétriquement dressés; il ne manque qu'une boule. La grotte aux Chevrettes est tapissée dans le fond de dépôts rappelant les champignons qui portent ce nom ou mieux encore les polypes. Le parterre est inégal et recouvert de mamelons qui crient à chaque pas, tant ils sont peu habitués à être foulés aux pieds; aussi craint-on de marcher, car on détruit l'ouvrage de bien des années. Au fond dans le haut se poursuit une fissure (i). L'un de nous y grimpe et croit entendre un murmure, probablement le bruit de la Rense.

Mais, pour aujourd'hui, les émotions ont été suffisantes et d'ailleurs ce n'est pas tout, il faut ressortir. Nous rebroussons chemin en passant cette fois par dessus la lucarne. A cette hauteur la voûte se prolonge sur nos têtes (j) et se perd dans l'obscurité. Le fil conducteur est repris et la reptation recommence de plus belle. Heureusement que nous avons laissé nos vivres à l'entrée de la grotte, sinon, à l'instar de la belette, nous ne pourrions repasser le trou. Un rire général éclate lorsque nous nous voyons au brillant soleil qui illumine la nature. Les vêtements noirs de mon père ont totalement changé de couleur; c'est du jaune rayé de noir. Le reste de la troupe n'est guère plus présentable.

Pendant que nos vêtements se séchent, chacun examine l'état des quelques curiosités retirées de la grotte, mais tout s'est mis en bris durant le trajet. Aussi conseillons-nous à ceux qui pourront pénétrer jusqu'à ces profondeurs de ne pas s'embarasser pour le retour de ces objets qui auraient le même sort que les nôtres et qui sont certainement mieux où la nature les a placés avec tant de grâce et d'harmonie. Au reste, les personnes qui voudront suivre notre piste ne seront jamais tellement nombreuses; une inscription à l'entrée du couloir est ainsi conçue: "Défense est faite aux Dames, aux poltrons et aux corpulents de pénétrer ici" et ces trois catégories représentent la majeure partie du genre humain, sinon cette grotte aurait le même sort que ses soeurs voisines; en peu de temps elle serait impitoyablement dépouillée de ses atours.

Pour ma part, je m'étais surtout attaché à voir si l'on ne trouvait point quelques restes préhistoriques; je ne découvris absolument rien, sinon les os blanchis et décharnés d'un carnassier, d'un jeune renard, je suppose, qui se sera égaré dans cette anfractuosité.

Nenchâtel, août 1875.

Ami Guebhart.

L'étang de la vallée. (Voir N° de Septembre).

Voyez là bas, au fond de la vallée,
Dans cette plaine inculte et désolée,
Le sombre étang de chacun redouté.
Le voyageur avec rapidité
Passe, saisi d'une terreur subite,
En hâte il fuit cette place maudite.
Il en détourne et ses pas et ses yeux

Et ne revient plus jamais dans ces lieux.
L'étang est noir, tant ses eaux sont profondes,
Et le zéphir, en agitant ses ondes,
Loin de l'ornez de grâce et de douceur,
Semble au contraire en accroître l'horreur.
Arbre ni fleur n'embellit son rivage,
Mais les roseaux d'un affreux mariage

De tous côtés en empêchent l'abord :
 Il règne ici comme un souffle de mort.
 Mais savez-vous l'épouvantable histoire
 Dont cet endroit rappelle la mémoire ?
 Où maintenant vous ne voyez que l'eau,
 Il se trouvait autrefois un château,
 D'hommes méchants il était la demeure,
 L'on n'entendait en ces lieux, à toute heure,
 Que juréments et blasphèmes affreux,
 Les cris de gens se querellant entr'eux,
 Parfois des chants d'une sombre énergie
 Pour les combats ou, la nuit, pour l'orgie.
 Dans ce château, séjour d'impunité,
 Ne pénétra jamais la charité,
 Mais bien l'orgueil, la haine et la luxure,
 Le vol, le meurtre et la débauche impure,
 Tous ces péchés que l'enfer a vomis,
 Du Tout-Puissant nous rendant ennemis.

Or, écoutez la terrible vengeance
 Que Dieu tira de la perfide ingéance
 Des habitants de cet affreux manoir.
 — Il était nuit : dans un ciel triste et noir
 Ne scintillait alors aucune étoile
 Tout l'horizon s'était couvert d'un voile
 Et revêtait un aspect menaçant,
 Le vent déjà soufflait en gémissant.
 Mais au château, dans la joie on s'apprête
 A célébrer une bruyante fête,
 A s'égayer à la danse, au festin,
 Puisqu'on a pris un immense butin !
 De cent flambeaux l'éclatante lumière
 Brillait déjà par chaque meurtrière,
 Au feu rôtit un bœuf tout à la fois,
 Et l'on entend préluder les hauts-bois.

Mais au dehors le vent souffle avec rage
 En annonçant l'approche de l'orage.

Dedans ! qu'importe : on poursuit les plaisirs,

Chacun se livre au feu de ses desirs,
 C'est tour à tour danse voluptueuse,
 Rires sans fin, puis ivresse fougereuse,
 Parfois aussi d'affreux débordements,
 Et tout s'anime au bruit des instruments.
 De main en main passe la coupe pleine.

En ce moment l'ouragan se déchaîne,
 Tonnerre, éclairs, coups succédant aux coups.
 Le monde entier bientôt semble dissous
 Dans le château, d'effroi, chacun s'arrête ;
 Pour écouter l'on interrompt la fête.

L'un jette à l'autre un regard de stupéur.
 Mais dominant ce mouvement de peur,
 Un vieux semplicier lève la coupe et crie :
 „ Dieu du ciel, ah ! tu prétends qu'on te prie
 Et tu voudrais nous soumettre à ta loi !
 Nous le bravons, nous nous moquons de toi !
 En vain tu fais retentir le tonnerre . . .

Qui nous peut nuire en ce château de pierre ?
 Et tous alors d'applaudir ce discours
 Et de nouveau la fête suit son cours.

Au même instant le massif édifice
 Semble pencher au bord d'un précipice
 Et s'ébranler jusqu'en ses fondements,
 Tout retentit d'horribles craquements,
 Tout se déjoint, tout est brisé, tout croule,
 Le châtimeut frappe enfin cette foule
 Qui blasphémait le nom du Dieu très-haut.
 Aucun espoir, c'est la mort, il le faut . . .
 Il est passé le temps où Dieu vous souffre !
 Sous le château vient de s'ouvrir un gouffre,
 Il s'agrandit, s'argmente, il est béant,
 Et le château lentement y descend . . .

C'est là que dort l'onde calme et tranquille,
 Mais en voyant sa surface immobile,
 On croit saisir dans le miroir de l'eau
 Comme un reflet des donjons du château.

Eugène Couvoisier.

La surface du bassin de la Thielle est de 2619,80 Kilomètres carrés. La quantité d'eau qui s'écoule à cet endroit est en moyenne de 52,2 mètres cubes par seconde. Combien s'écoule-t-il d'eau du lac de Neuchâtel en une heure, en un jour, en un mois, en une année ?

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} novembre 1876.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Ténitencier à Neuchâtel.

Une chasse au sanglier.

Les sangliers qui ont presque complètement disparu du canton de Neuchâtel, s'y trouvaient en assez grand nombre au siècle passé. On raconte qu'un habitant de Bevaix, le chasseur Prudhomme en avait tué une quantité (80 assure la tradition).

Il est probable qu'à cette époque les chasseurs recevaient une prime pour chaque bête abattue, car chacun sait que cet animal fait de grands ravages dans les terres cultivées.

Le dernier sanglier du district de Boudry fut tué il y a vingt-cinq ans. Il dévastait les champs situés au pied de la montagne, et le domaine de Cert en particulier, avait à souffrir de ses déprédations.

Au commencement de l'hiver une vingtaine de chasseurs se mirent en campagne pour délivrer le pays de ce marauder. Ayant réussi à le faire sortir du taillis où il se cachait, il le poursuivirent jusqu'au grand pré que possède la commune de Boudry (Le pré des Clées, bien connu des visiteurs des gorges de l'Arreuse et sur lequel M. Ph. Suchard a fait construire son chalet hospitalier). Poursuivi par les chasseurs et leur meute, l'animal affolé se précipita sur la pente rapide qui aboutit à l'Arreuse; deux fois il passa la rivière à la nage, mais les escarpements qui bordent son cours, l'empêchèrent de trouver un endroit



où il lui fut possible de prendre pied. Au moment où haletant il avait fini par trouver une issue dans ces rochers inaccessibles, défilé dans lequel il eut été impossible de le suivre, un hardi chasseur arrivant par derrière eut le courage de le saisir. En même temps trois balles atteignaient l'animal qui retenu par de vigoureux poignets, ne pouvait plus, ni avancer, ni reculer. Celle fut la fin tragique du dernier sanglier du district de Bondry. Il pesait 180 livres.



La chronique locale raconte qu'il fut ramené en triomphe dans la ville de Bondry et que ce haut fait fut accompagné de joyeuses libations.

Un ancien clubiste de la section de l'Aruse.

Naufrage d'un nid de fauvettes.

C'était une matinée du mois de juin, un lendemain d'orage, pendant lequel la pluie avait fait rage; il pleuvait encore, comme au temps du déluge; les sapins avaient des gouttières, comme des clochers d'église, les hêtres et les chênes, comme les toits des palais. Tous les rochers pleuraient, laissant couler l'eau par toutes leurs fissures et crevasses. Toutes ces pleurs réunies formaient des ruisselets et ces ruisselets en se joignant se transformaient en torrents. Ceux-ci bondissaient en cascades, roulant des pierres, arrachant des rochers, charriant des arbres avec leurs racines. L'un d'eux minait un vieux saule que les siècles avaient jusque là respecté. Chaque année dans son tronc verrouillé une mésange avait établi son nid; et dans ses branches entrelacées une fauvette avait construit le petit édifice où elle élevait sa nichée. Ces deux oisillons, quoique d'espèces différentes, vivaient en paix, sans doute parce que chacune d'elle exigeait une autre pâture, et qu'elles ne se rencontraient pas sur le terrain du mien et du tien. Les jeunes fauvettes avaient déjà toutes leurs plumes. C'est à peine si ^{sur} leurs petites têtes il restait encore un peu de duvet. Deux ou trois jours de plus, et elles auraient pu prendre leur vol. Leur éloignement des habitations ne les avait pas exposées à la griffe du chat et sans doute le coucou ne les avait pas aperçues.

À l'arrivée de la pluie les mères vigilantes s'étaient rapprochées de leurs nids. La mésange s'était réfugiée dans le trou qui abritait sa famille;

elle s'y croyait en sûreté et peut être narguait-elle sa voisine. La fauvette se tenait ramassée sur une branchette au-dessus de son nid. Jusqu'à là ni l'une ni l'autre ne prévoyait que les effets ordinaires des grandes averses d'été, qu'un rayon de soleil fait tantôt disparaître. Peut être qu'aucune d'elles n'avait encore vu déborder le capricieux torrent. Elles étaient dans cette attente, lorsque profitant de la grande crue de la rivière, pour pêcher à l'eau trouble, avec le bex, cet antique engin de pêche, j'arrivai près du saule, au confluent du torrent et de la Byrse. Je connaissais les deux nids, mais je les respectais, parce que mon père n'aurait pas souffert que j'apportasse au logis des oisillons échenilleux. Je l'ai vu fouiller le terrain près d'un nid de roitelets pour procurer des petits vers à la mère en quête de pâture pour sa petite famille. N'avez-vous jamais vu un nid de roitelet, gros comme le poing, tout rond, tout moussu, n'ayant qu'une toute petite ouverture, percée de côté par laquelle on entrevoit deux petits yeux brillants qui vous regardent avec inquiétude ? — Comme je m'approchais du vieux saule je vis sortir la mésange de son trou et la fauvette de son refuge. Ces oiseaux, au lieu de s'éloigner restèrent sur l'arbre et parurent inquiets de tout autre chose que de ma présence. Leur vol, leurs cris me firent regarder s'il n'y aurait pas quelque bête menaçante dans le voisinage. Je venais de tuer une couleuvre qui s'était réfugiée sur des saules pour échapper à l'inondation. Je savais que les serpents attaquaient les oiseaux et les mangeaient quand ils pouvaient les prendre. On dit qu'ils les attirent et les fascinent par leur regard; mais mes deux oisillons ne couraient pas alors ce danger; je reconnus bientôt le sujet de leur inquiétude: le torrent minait les racines du vieux arbre. Il emportait peu à peu la terre qui le fixait au sol. Déjà l'arbre frissonnait sous les secousses des eaux, qui travaillaient dans ses racines. Peu à peu le saule se pencha vers la rivière, ses branches inférieures plongèrent dans l'onde et le nid de fauvette arriva à la surface de l'eau de telle sorte qu'il ne fut point retourné et resta sur l'eau, comme un frêle batelet. Alors je vis la pauvre mère pousser des cris de détresse et voltiger au-dessus du torrent qui entraînait sa famille. Elle cherchait vainement à se poser sur la petite nacelle, mais son poids menaçait de la faire couler bas. C'en était fait des jeunes fauvettes si je ne me fus trouvé à portée de les secourir en entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture et en saisissant légèrement le nid. Les pauvres oisillons étaient tout mouillés et transis. Je me hâtai de sortir de l'eau, non sans peine et sans risque, et je déposai le nid sur un buisson touffu et hors d'atteinte de l'inondation. A peine fus-je éloigné de quelques pas que la fauvette vola vers ses petits en faisant entendre des cris de joie. Était-ce pour me remercier? je ne le pense pas, ou bien la reconnaissance serait une vertu que les oisillons pratiquent plus que les hommes. En rendant pareil service à un écolier qui se noyait, son premier remerciement fut une injure et le bourgeois ne me sut nul gré de l'avoir tiré de l'eau, de laquelle, disait-il, il serait bien sorti sans moi.

Quoiqu'il en soit les fauvettes furent sauvées, tandis que leurs voisines les mé-sanges entraînées avec le saule déraciné, disparurent dans les flots. Leur mère essaya vainement de leur porter secours. Elle ne quitta point l'arbre tant qu'elle vit une branche, une racine au-dessus des eaux. La distance me la fit enfin perdre de vue et je rentrai alors au logis tout tremblé, mais plus satisfait encore d'avoir sauvé la vie à ces jeunes fauvettes.

Il y a près de soixante ans de cela et alors, pendant que mes habits s'échauffaient et qu'on se moquait un peu de ma philanthropie, j'écrivis cette page que j'ai gardée parmi mes paperasses primitives, où elle devrait porter le numéro un de mes écrits multiples.

Bellerive, juin 1876.

A. Quiquerez.

Le balbuzard et les deux corbeaux.

Un mien ami, aux yeux excellents, me faisait assister l'autre jour à un spectacle curieux. C'était vers les cinq heures du soir, le soleil absent depuis si longtemps baignait le lac; à quelques cents mètres de la rive un innocent balbuzard venait d'enlever prestement un magnifique poisson. Il revenait tout heureux quand deux corbeaux en quête l'aperçurent, et se mirent en chasse. Ce fut une suite de détours, de contours capricieux, une poursuite échevelée. Les corbeaux passaient tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du fuyard, puis chacun à son tour frappait et du bec et de l'aile, cela dura ainsi quelques minutes.



D'un effort désespéré le balbuzard s'élève dans la nue ses noirs ennemis toujours le poursuivant, mais ses forces le trahirent, il lâcha son poisson et tout déconfit s'éloigna à regret.

L'un des corbeaux enleva la proie, et les deux de conserve s'en vinrent au rivage se la partager.

Grandchamp, 16 mai 1876

Max Diacon

Problème. La surface du lac de Neuchâtel est de 240 Kilomètres carrés,
celle du lac de Morat . . . 27, 4 . . . "
celle du lac de Biemme . . . 42, 2 . . . "

La quantité d'eau évaporée du lac de Neuchâtel est de 13,90 mètres cubes par seconde
" " " du lac de Morat " 1.60 " " " "
" " " du lac de Biemme " 2.44 " " " "

Quelle est maintenant en mètres cubes la quantité d'eau qui s'évapore de ces trois lacs en un jour et en une année et quelle est l'épaisseur de la couche d'eau qui par l'évaporation disparaît en un jour, en un mois, en une année?

Les jeunes membres du Club jurassien voudront bien envoyer la solution de ce problème et de celui du N° précédent, à la Rédaction du Rameau de Sapin.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} décembre 1876.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Pénitencier à Neuchâtel.

Le Gnaphale de Norvège.

L'existence de cette espèce dans notre Jura n'avait pas été constatée jusqu'ici d'une manière certaine et était regardée par tous les auteurs comme plus que douteuse.

Godet (Flore du Jura) dit n'avoir reçu sous ce nom que des formes réduites du Gnaphale des bois (*Gnaphalium sylvaticum*). Rapin (Guide du botaniste), Reuter (Catalogue etc), Grenier (Flore de la chaîne jurassique) ne font pas mention du vrai Gnaphale de Norvège dans le Jura. Grenli en nie positivement l'existence, probablement d'après les auteurs précités.

Dans une promenade que je fis au Chasseron au commencement d'août de cette année — par parenthèse, en charmante et joyeuse société — j'eus la chance de rencontrer un exemplaire de cette plante sur une pelouse dont une partie avait déjà été fauchée. J'hésitai d'abord à le cueillir, croyant à un essai de naturalisation fait par mes amis de Fleurier¹⁾, mais en poussant plus loin mes recherches, j'en vis une si grande quantité que mes scrupules s'évanouirent complètement et qu'une dizaine d'exemplaires prirent immédiatement place dans mon cartable, sans que le nombre de ceux qui restaient encore fut diminué d'une manière notable.

Le Gnaphale de Norvège se distingue du Gnaphale des bois dont il a le port et qui est commun dans nos bois et pâturages montagneux par ses feuilles plus larges, munies de trois nervures, les carlinaires moins nombreuses, aussi larges et aussi longues — souvent même plus larges et plus longues que les feuilles radicales — (dans le second leur

¹⁾ M. M. Ch. Clément et Y. Andreae.

Gnaphalium norvegicum. Gunn.
Chasseron, 8 août 1876.



d'après un dessin de
Mlle Anna Lerch.

longueur va en diminuant de la base au sommet de la plante) par le duvet tomenteux plus épais qui recouvre toute la plante et par des capitules réunis en grappe spiciforme plus courte et plus dense. Ce dernier caractère cependant est peu sûr, car j'ai souvent rencontré des formes alpines du Gnaphale des bois à épis denses et courts.

La plante du Chasseron est parfaitement identique à mes exemplaires des Alpes de la Suisse, des Vosges, des Sudètes, des Carpates et de la Norvège.

Couvet, le 30 août 1876.

J. Lerch

Un Mouton sauvage.



Lors de la construction du chemin de fer du Franco-Suisse, ligne qui passe dans les gorges de l'Arrese, un jeune mouton s'étant échappé de l'étable, vint établir sa résidence sur les pentes de la montagne de Boudry. Il ne tarda pas à devenir complètement sauvage et son apparition subite dans les clairières de la montagne causa souvent de terribles frayeurs aux femmes et aux enfants occupés à cueillir des fraises et des framboises; il est vrai que son aspect était de nature à épouvanter les gens, car son séjour prolongé dans la montagne avait complètement modifié sa physionomie primitive. Sa laine était devenue si longue qu'elle arrivait presque jusqu'à terre, et l'une de ses cornes déviée par un accident, avait cru dans la direction de l'un de ses yeux et l'avait crevé, ce qui contribuait encore à lui donner un air farouche.

Un jour des chasseurs qui l'avaient rencontré furent si surpris à sa vue, qu'ils oublièrent de le mettre en joue et firent des récits tellement fantastiques de cette apparition que l'animal devint légendaire dans les environs; on causait partout de la bête féroce et diabolique qui hantait la montagne de Boudry et qui dévorait gens et bêtes.

Certaines personnes croyaient que c'était un ours venu des environs de Grenoble, en suivant les crêtes du Jura; d'autres assuraient que c'était simplement un chevreuil, ou bien un chamois, ou même un lynx. Notre animal commençant à s'ennuyer dans sa solitude, et entendant des bruits extraordinaires dans les gorges de l'Arrese, prit la résolution d'aller s'enquérir de la cause qui produisait tout ce tapage; il s'avisait donc de traverser la rivière dont les eaux étaient fort basses et se présenta tout à coup aux ouvriers français et italiens occupés à la construction de la ligne. "C'est une bête sauvage de ce pays!" s'écria un Limousin et aussitôt toute la bande

d'entourer le mouton qui fut en un clin d'œil saisi et lié. La nouvelle de sa capture se répandit bientôt dans la contrée et au moment où les ouvriers allaient sans plus de façon tuer l'animal pour le mettre à la broche, survint inopinément le propriétaire accompagné d'un gendarme. Il reprit possession de sa bête et l'emmena pour la réintégrer dans son étable au grand chagrin et malgré les protestations des ouvriers qui se réjouissaient de manger des côtelettes cuites sur le gril.

Un ancien clubiste de la section de l'Arceuse.

Chasse aux Loups. A la suite d'un arrêt du Conseil d'Etat de la fin du siècle passé, arrêt qui ordonne une chasse générale des loups dans les juridictions du Val-de-Travers, des Ferrières, de la Brévine, de Travers, de Rochefort, du Lode et des Brenets, nous trouvons en note les détails suivants:

.. 30 Novembre 1761. Un loup tué par le major Benoit, au-dessus de Petit-Martel. 17 personnes ont pris part à la chasse.

.. 12 novembre 1771. Un loup tué au fond des marais Martel-derrière. 46 personnes.

.. 2 mars 1796. Une grosse louve tuée par le major Benoit, sur les marais sous Petit-Martel, 55 personnes.

.. 15 janvier 1807. Une louve tuée par le major, à la Combe Pellaton.

.. 17 novembre 1812. Un gros loup pesant 74 lb tué par Henri Benoit.

Un jeune clubiste.



L'article intitulé "Une exploration de la grotte de Ver" que nous avons lu dans le Rameau de Sapin, nous oblige à présenter quelques observations. Le 31 mars 1875, nous avons au nombre de trois, exploré en tous sens la grotte décrite par Mr. Ami Guebhart. Nous y sommes retournés le 2 juillet et avons été surpris de trouver la voûte marquée de traces de flambeaux et les stalactites brisées en plusieurs endroits. — vestiges qui nous ont prouvé le récent passage d'autres explorateurs. N'ayant laissé lors de notre première expédition d'autre indice qu'un chiffre 3 gravé tout au fond de la grotte, nous ne pouvons fonder que sur notre parole le droit que nous revendiquons de nous en dire les premiers explorateurs. Un des compagnons de Mr. Guebhart croit avoir entendu un bruit d'eau — pour nous, guidés par ce grondement lointain, nous avons atteint un point qui nous paraît le plus intéressant de cette nouvelle partie de la grotte de Ver. — Le fond du dernier couloir s'ouvre à la lumière du jour, mais par une fissure si étroite que nous n'avons pu voir au travers que le ciel et les arbres de la rive opposée. Il serait curieux de déterminer en quel endroit de la

gorge se trouve cette ouverture que l'on pourrait au besoin agrandir un peu.
En nous réservant de présenter une autre fois quelques observations sur la description de la grotte, publiée dans le Rameau de Sapin, nous avons l'honneur etc etc.

Jean de Fury, étudiant.

Neuchâtel, 30 octobre 1876

Eugène Bonhôte, étudiant.

Au sujet de l'article sur les tremblements de terre, M. A. Davall, inspecteur forestier à Sevey nous écrit: „L'événement connu sous le nom de la chute de montagne de Taurctunum, que l'évêque Marius rapporte dans sa chronique, eut lieu en l'an 563 et non en 1060. En cette année là, dit-il, la grande montagne de Taurctunum, dans le territoire du Valais, s'éroula si subitement qu'elle mit le lac entier, long de 60 milles et large de 20, dans une telle agitation, qu'étant sorti de son lit sur l'une et l'autre rive, il détruisit de très-anciennes bourgades, etc etc”

„Comme on le voit, ajoute Mr. Davall, la chute de la montagne mit le lac en mouvement et non pas le pays, ainsi que l'interprète Mr le Dr de Tribolet. Il ne peut donc pas être question dans ce cas de tremblement de terre.”

Ivresse contemplative.

Quelquefois, je suis là, sans voix, perdu d'extase,
Contemplant longuement le ciel et l'horizon....
Cette splendeur m'émeut..., cet infini m'écrase...,
Ils grandissent mon rêve et brisent ma raison!...
Où vont-ils, mes regards? ... Peut-être à la grande Ame...
Et peut-être, en leur course, est-ce à ce choc de flamme
Qu'un indomptable espoir ébranle ma prison!...

Oh! ces bleus océans! ces rayons! ces verdures...
Le cœur se divinise à chercher leur beauté!...
Tant de sérénités, et tant de choses pures
Que ma prière, à moi, c'est d'admirer l'éte!...
Les eaux ont un miroit mystérieux qui m'attire...
Le nuage passant, l'étoile au doux sourire
Me disent: Tu viendras au pays enchanté!...

La profonde forêt me chuchote un mystère,
Et le vent ses amours.... D'un lumineux baiser
Le soleil triomphant fait palpiter la terre,
Et le vague lointain respire tout entier!
Que c'est beau! que c'est grand! et pur!... Comme, en moi-même,
Je sens qu'à contempler ces horizons que j'aime
Toute une éternité ne pourrait rassasier!....

Signal de la Chaille, (jura neuchâtelois) 5 octobre 1873.

Gustave Rousselot.

N'oublions pas les petits oiseaux pendant cet hiver!

Table des Matières.

	auteurs	Pages		auteurs	Pages
A nos lecteurs	Rédaction	1	Problèmes	Rédaction	40.44
Le Renard et les Cerises	A. Guignerez	2	Une chasse au sanglier	un anc. clubiste	41
La Grassette des Alpes	f. Tripet	4	Naufrage d'un nid de fauvettes	A. Guignerez	42
Un premier chamois	un anc. clubiste	5.9.12.17.	Le balburard et les deux Corbeaux	Max. Diacon	44
Un nid de fauvettes	. d°	7	Le Gnaphale de Norvège	D ^r Lerch	45
Les rives du lac aux Saurs	G. Jeanneret	8	Un monton sauvage	un anc. clubiste	46
Migration des hirondelles	Ch. Guillaume	8	Chasse aux loups.	un jeune clubiste	47
D ^r Ch. Vouga	A. Bachelin	10	Druce contemplative	G. Rousselot	48
Le bloc erratique de Chanella	D ^r Ch. Vouga	11			
Une ruse d'oiseau	F. Regnon	12			
Collection d'histoire naturelle	E. Borel	14.24			
Le Bal de Travers	G. Jeanneret	15			
Les tombes lacustres d'Anvenier	L. Latour	16			
Jeunes d'août, Poésie	A. Ternod	20			
Le livre	A. Guignerez	21.25.29			
Canabus purpurascens	V. Andreat	23			
Le Rat blanc	X	23			
Duassienne, Poésie	G ^r e Rousselot	24			
Sur les tremblements de terre dans le canton de Nenchâtel	D ^r de Tribolet	27.31.48			
Marche dédiée au club Duassien, Poésie	Ch. Eng. Tissot	28.36			
Le Cygne du Petit Cortailhod	un anc. clubiste	32.			
Le Creux du Fan	Rédaction	33			
Les fontaines de Mau Jambia	G ^r e Jeanneret	34			
Le Vieux moulin de Noinaigue	. d°	35			
Le Loquiat près de Travers	E. Courvoisier	35			
Explorations de la grotte de Yec	A. Suebhard				
	J ^r de Tiry	37.47			
	Eng. Bonhôte				
L'Étang de la Vallée, Poésie	E. Courvoisier	39			

En Vente :

Le Rameau de Sapin, années 1874, 1875, 1876, broché au prix de Fr. 3
 Au même prix : les années précédentes du Journal.
 Les Feuilles d'hygiène : 1876. brochées Fr. 3.
 Le Livret illustré : 60 cent.
 En voyageant : Album de M^r A. Bachelin, en vente au Jénitancier de Nenchâtel. . . . Fr. 3.50

Pour le Rameau de Sapin, s'adresser à M^r le D^r Guillaume à Nenchâtel

Le Rambeau

de Sapin.

Organe
du Club jurassien.

11^{me} Année.

Prix Fr. 3.

Neuchâtel, 1877.

On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez Mr. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} janvier 1877.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

L' oie .

Souvent quand on veut indiquer qu'une personne a peu d'intelligence, on dit, elle est bête comme une oie. En tel cas un curé écrivait que certains de ses collègues étaient des oisons, ce qui est le diminutif de l'oie et non pas l'oie mâle qu'on appelle jars. Le vieux proverbe n'est pas toujours vrai et souvent on fait tort à la personne à laquelle on l'applique et à l'oiseau qui sert de comparaison. Les oies ne sont pas moins intelligentes que les autres animaux de basse-cour et, chose digne de remarque, ce n'est pas toujours l'éducation qui développe cette intelligence, mais elle paraît être innée chez ces animaux et n'attendre que l'occasion de se manifester, en sorte de rendre l'homme attentif à ce développement de l'être intérieur, de l'âme, dont l'espèce humaine s'attribue le monopole.

En voici un curieux exemple. — Il y a 70 ans, lorsque mon père vint s'établir à la campagne que j'habite, il acheta du fermier un troupeau d'oies pour faire partie de la basse-cour. On n'en savait pas l'âge et il était réservé à la dent d'en faire l'appréciation. Ces lourdes volailles faisaient des irruptions fréquentes dans le jardin qu'on venait de créer. De leurs pieds palmés elles écrasaient les jeunes



plants; de leurs longs becs, elles mangeaient les salades, sans attendre l'huile et le vinaigre; elles ne respectaient point les jeunes choux et leurs dégâts devenaient intolérables. On se décida alors à manger les oies pour qu'elles ne mangeassent pas le jardin. L'une après l'autre elles eurent le cou coupé et ce fut à la sortie de la



broche qu'on remarqua, avec déspit, qu'elles avaient dépassé l'âge des oisons.

Il n'en restait plus que deux: un vieux jars et une oie sur le retour. Le premier fut condamné, comme ses prédécesseurs. La cuisinière aidée d'une de mes sœurs, lui coupa le cou et emporta la volaille sans s'occuper de la tête qui resta près du billot, sous le bucher. L'oie survivante avait vu l'exécution et quand les exécuteurs se furent éloignés, elle s'approcha de la tête sanglante du jars et se mit à pousser des cris lamentables qu'on ne saurait appeler des sifflements. C'étaient des gémissements plus sincères et plus naturels que ceux d'une veuve, car l'oie ne voyait plus de jars autour d'elle pour remplacer le défunt. Elle prit sa tête à son bec, la porta près du ruisseau, s'accroupit à côté et ne voulut plus la quitter. Vainement la cuisinière lui offrit à manger, l'oie ne l'accueillit que par un sifflement de colère et allongea son cou pour la pincer. Elle fut ainsi deux jours à trainer cette tête d'un lieu à l'autre, jusqu'à ce que mon père s'en étant aperçu, s'approcha de l'oie, la caressa avec douceur et lui donna un peu de pain qu'elle accepta. Elle abandonna alors sa triste relique et se mit à suivre mon père dans ses occupations de la campagne, comme le ferait un chien. Quand elle le voyait de loin, elle prenait son vol pour aller le rejoindre et lui exprimer, par des cris particuliers, combien elle était satisfaite de le retrouver. Elle s'emancipa tantôt à entrer dans la maison, à l'heure du dîner, non pas pour aller à la cuisine, où avait passé toute sa famille, mais dans la chambre à manger, où elle se tenait à côté de mon père, attendant qu'il lui donnât sa petite part du dîner.

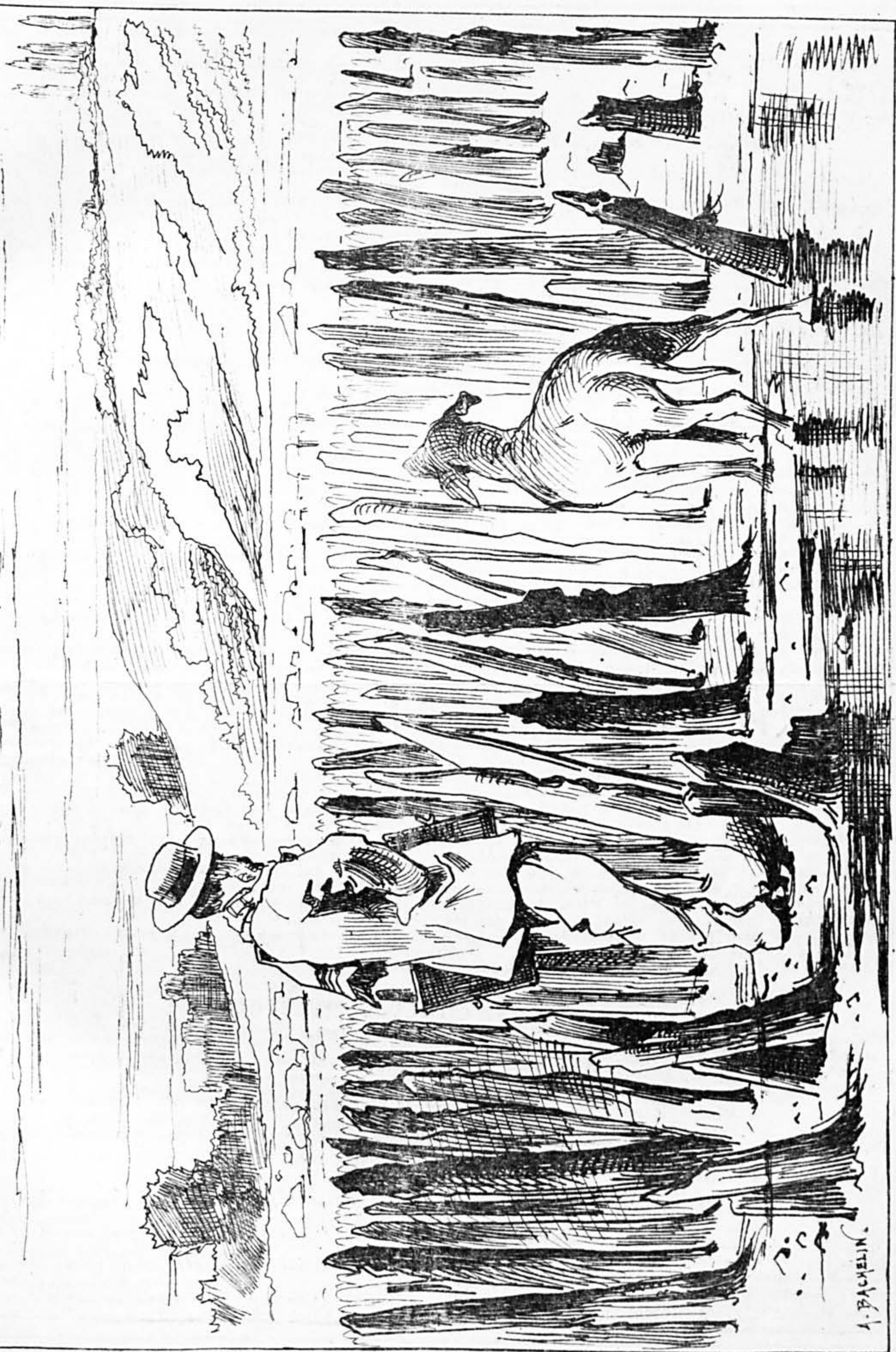
(La fin au prochain N°). Bellerive, 4 novembre 1876. A. Luigueres

Les pilotis lacustres de Mörigen.

Il n'est pas très facile, en se promenant en bateau sur l'emplacement d'une cité lacustre de se faire une idée nette de son étendue et de ses contours et l'on risque fort de se tromper en essayant d'en esquisser le plan. L'abaissement du lac de Bieme a eu pour résultat d'obvier à cet inconvénient en mettant en évidence les dimensions et les contours des différentes stations.

C'est un spectacle frappant que celui de ces milliers de piquets qui élèvent aujourd'hui leur sommet rouge et esquilleux au-dessus de la vase, qu'ils dépassent de deux à trois pieds. On se demande en contemplant ce curieux spectacle, ce que l'on aurait pensé et dit de cette singulière apparition, si l'abaissement des lacs avait eu lieu

Les pilotis lacustres de Mörigen.



A. BACHELIN.

il y a un quart de siècle, alors que l'on n'avait encore aucune idée de ces étranges habitations. On sait que ce n'est qu'en 1854 que M. le Dr. Ferdinand Keller reconnut et proclama qu'il y avait là les restes de toute une civilisation antérieure à l'histoire. Aujourd'hui que ces emplacements ont été fouillés et explorés, leur signification est évidente pour tout le monde. Ce sont des pilotis sur lesquels étaient construites des cabanes; de là leur nom de palafites. La rive méridionale offrait par ses bas-fonds limoneux et sableux des avantages incontestables pour le pilotage. Aussi est-ce là que se trouvent les stations les plus importantes. Il y en a où les pilotis se comptent par milliers. — Ils devaient abriter une population au moins égale en importance à celle des gros villages de nos jours. Telles sont entre autres les stations de Sutz et de Latrigen. Celle de Mörigen, que notre dessin représente était moins vaste; sa superficie est de 12400 mètres carrés. Celles de Sutz et de Latrigen ont une surface triple et quadruple, mais la palafite de Mörigen présente un intérêt tout spécial par la richesse et la beauté des antiquités de toute sorte qu'on en a retirées et qui font l'ornement des Musées de Berne et de Bienne, de la collection de M. le Dr. Gross et de celle de M. le prof. Desor. C'est elle en particulier qui a fourni avec celle d'Invernièr, la plus grande partie des objets rares figurés et décrits dans le Bel âge de bronze lacustre de MM. Desor et Favre.

Les pilotis sont distribués sans ordre apparent, tantôt très-serrés, tantôt plus égrenés, en sorte qu'il n'est pas possible d'en rien conclure sur l'arrangement et la distribution des cabanes, ni sur leur alignement. Il est probable qu'on formait une plateforme, qu'on agrandissait au fur et à mesure des besoins, et sur laquelle on distribuait les rues et les cabanes sans avoir égard aux pilotis qui supportaient le tout.

Si l'abaissement des lacs n'était pas intervenu, ces pilotis qui datent de plusieurs mille ans auraient pu se conserver encore pendant des siècles sous l'eau. Maintenant qu'ils sont à sec on peut prévoir qu'ils ne tarderont pas à se décomposer, et que d'ici à peu d'années ils auront disparu. C'est ce qui nous a engagés à en publier le dessin, d'après une photographie que nous devons à Mr. Burki, le savant et zélé collecteur de Berne.

Un ancien clubiste.



Un bloc erratique a été trouvé par M. H. L. Oty, ingénieur, sur le flanc méridional du Mont d'Amin, à environ 15 mètres audessous du point culminant, soit à environ 227 mètres audessus du signal de Chaumont, ou à 1400 mètres audessus de la mer. Ce bloc d'un poids d'environ 250 t — est composé d'une variété peu commune de Gneiss. On ne connaissait pas avant cette découverte de bloc erratique situé à une altitude aussi élevée dans notre canton. Le point culminant de l'ancien glacier du Rhône n'aurait donc pas été au Chasseron, mais plus à l'est entre Neuchâtel et Soleure. Nos jeunes clubistes voudront bien ne pas perdre de vue l'étude des terrains glaciaires et envoyer leurs observations à Mr. le prof. Alph. Favre, à Genève.

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} février 1877

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du pénitencier à Neuchâtel.

L'oie. (Fin).

Chacun de nous aimait cette oie dont l'intelligence se développait de plus en plus, mais non sans garder rancune à ma soeur et à la cuisinière. Non seulement elle ne se laissait jamais caresser par elles, mais elle les pinçait aux jambes chaquefois qu'elle en trouvait l'occasion. Ceux qui ont fait connaissance avec le bec des oies, savent qu'il cause de douloureuses blessures. Les deux ennemies de l'oie jurèrent alors sa perte, mais mon père défendit de toucher à sa favorite, qui depuis plus d'un an lui tenait compagnie fidèle et lui témoignait reconnaissance de son protectorat. Lorsque la neige et les gros froids ne permettaient pas de sortir, quand mon père faisait quelque voyage, l'oie témoignait par ses cris le désir de le revoir. Lorsqu'elle retrouvait son protecteur, rien n'était plus curieux que de l'entendre et de la voir lui raconter, à sa manière, combien son absence lui avait causé de chagrin.

Cant de gentillesse ne purent apaiser la rancune de la cuisinière et celle de ma soeur. Un jour que l'oie les avait plus pincées que de coutume, elles vinrent montrer à ma mère leurs mollets couverts de taches noires, bleues, rouges, jaunes, selon l'âge et l'intensité des coups de bec. Ma mère se laissa attendrir et l'oie fut condamnée à mort en l'absence de mon père, qui, à son retour, fut très-mécontent d'apprendre que sa fidèle Hans avait été convertie en un dur rôti, dont certes il n'aurait pas voulu, si on le lui avait présenté.

La douleur de cette oie en trouvant la tête de son compagnon, sa haine persistante contre celles qui le lui avaient ravi, sa subite affection pour celui qui avait compati à son chagrin, révèlent quelque chose de plus que de l'instinct. Il y a là un indice de réflexions et de sentiments divers, qui s'étaient subitement développés chez cet animal. Ils nous prouvent que ces êtres que nous croyons dépourvus d'intelligence et de sensibilité, en sont au contraire doués à un degré parfois supérieur à celui de bien des hommes. Ce doit être pour nous un motif de ne jamais maltraiter les animaux dans leur corps et leurs objets d'affection. Il y a dans la nature, des choses que nous ne pouvons définir et, lorsque chez l'animal qu'on regarde comme le symbole de la sottise, on voit se développer instantanément une intelligence aussi supérieure, on se demande si le Créateur n'a pas donné les animaux d'une âme et de sentiments divers que nous négligeons d'étudier et d'utiliser. Locke a formulé cette grave pensée : "Jusqu'ici, rien ne permet à la science d'affirmer que la matière est privée de sentiment." Que doit-il en être des animaux ?

Il y a des exemples multiples de la haute intelligence dont les animaux sont susceptibles

et nous avons cru qu'il pourrait être intéressant de citer celui d'une oie, dont nous avons gardé un bon souvenir.

Bellerive, 4 novembre 1876.

A Luigueres



LE SENTIER DES GORGES DE L'AREUSE

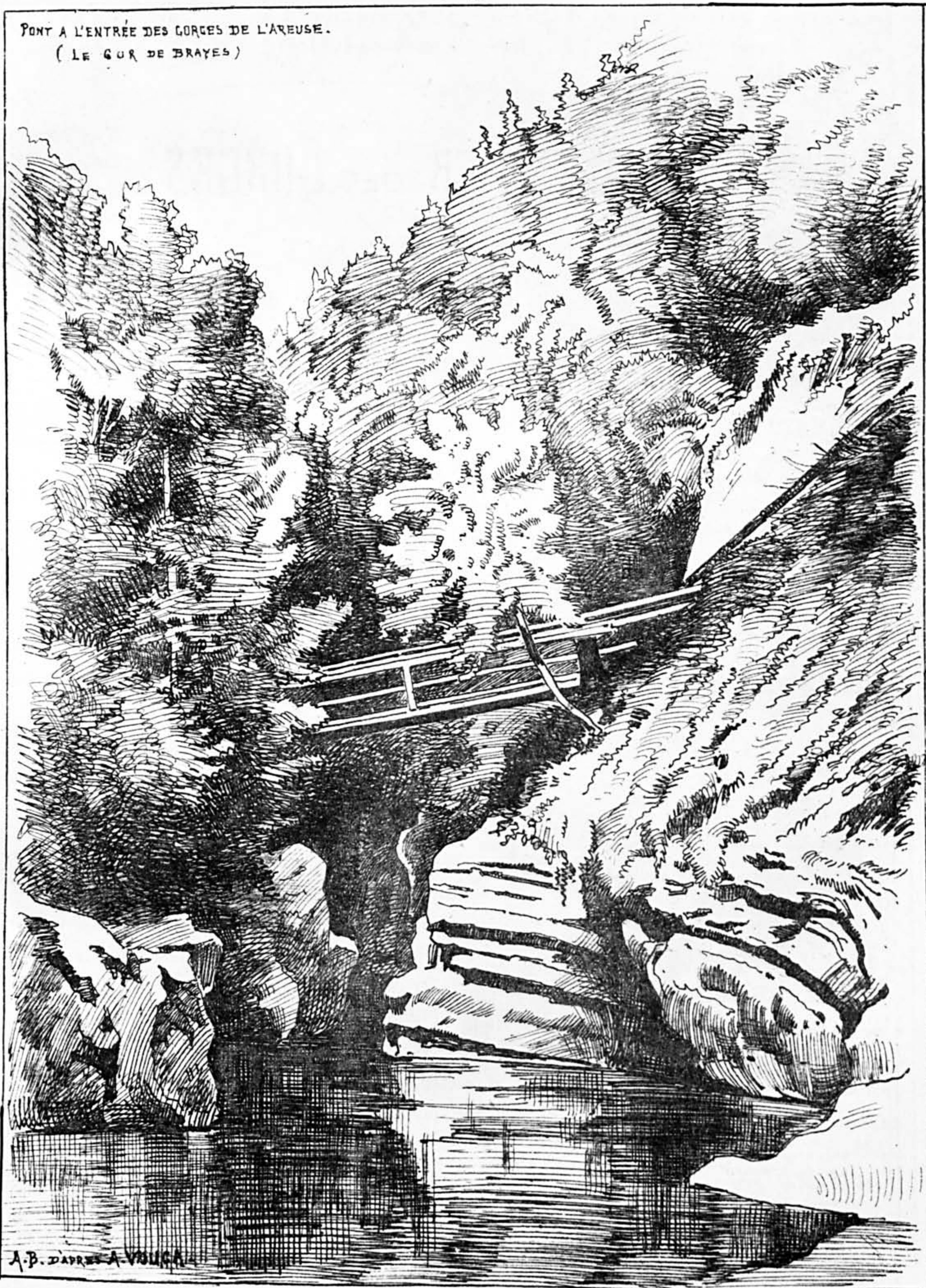
Si la civilisation d'un pays se mesure en quelque manière à ses voies de communication, la Suisse peut prétendre à un rang distingué parmi les nations. Chemins de fer, routes cantonales, chemins vicinaux, sentiers, elle a tout cela en abondance, et de bonne qualité, sauf les charrières de montagnes destinées au dévêtissement des bois : point important, il faut le reconnaître, resté bien en arrière, au moins dans le Jura neuchâtelois. Il est vrai qu'il n'intéresse pas tout le public, et que les propriétaires de forêts, communes et particuliers, encore moins les consommateurs, s'inquiètent peu des fatigues, et même des dangers auxquels sont exposés ceux qui amènent le bois à leur porte. Cette réserve devait être faite, cette négligence devait être signalée, et il appartenait au Club jurassien, l'ami du Jura et l'ami des hommes, d'appeler sur ce sujet l'attention. L'état de choses est si grave, si déplorable qu'un article spécial et des exemples n'eussent pas été de trop. Le Rameau de Sapin pourra y revenir. En attendant, souvent témoin, dans mes courses, du labeur effrayant que ces chemins exigent et des accidents journaliers qu'ils occasionnent, je n'ai pu en passant retenir ce cri d'appel et d'avant garde. Et si quelqu'un trouvait que ce n'est ni le lieu, ni le moment, et contre toutes les règles de le placer ici, je répondrai avec Alfred de Musset,

Ces pauvres paysans, pardonne-moi, lecteur,

Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur.

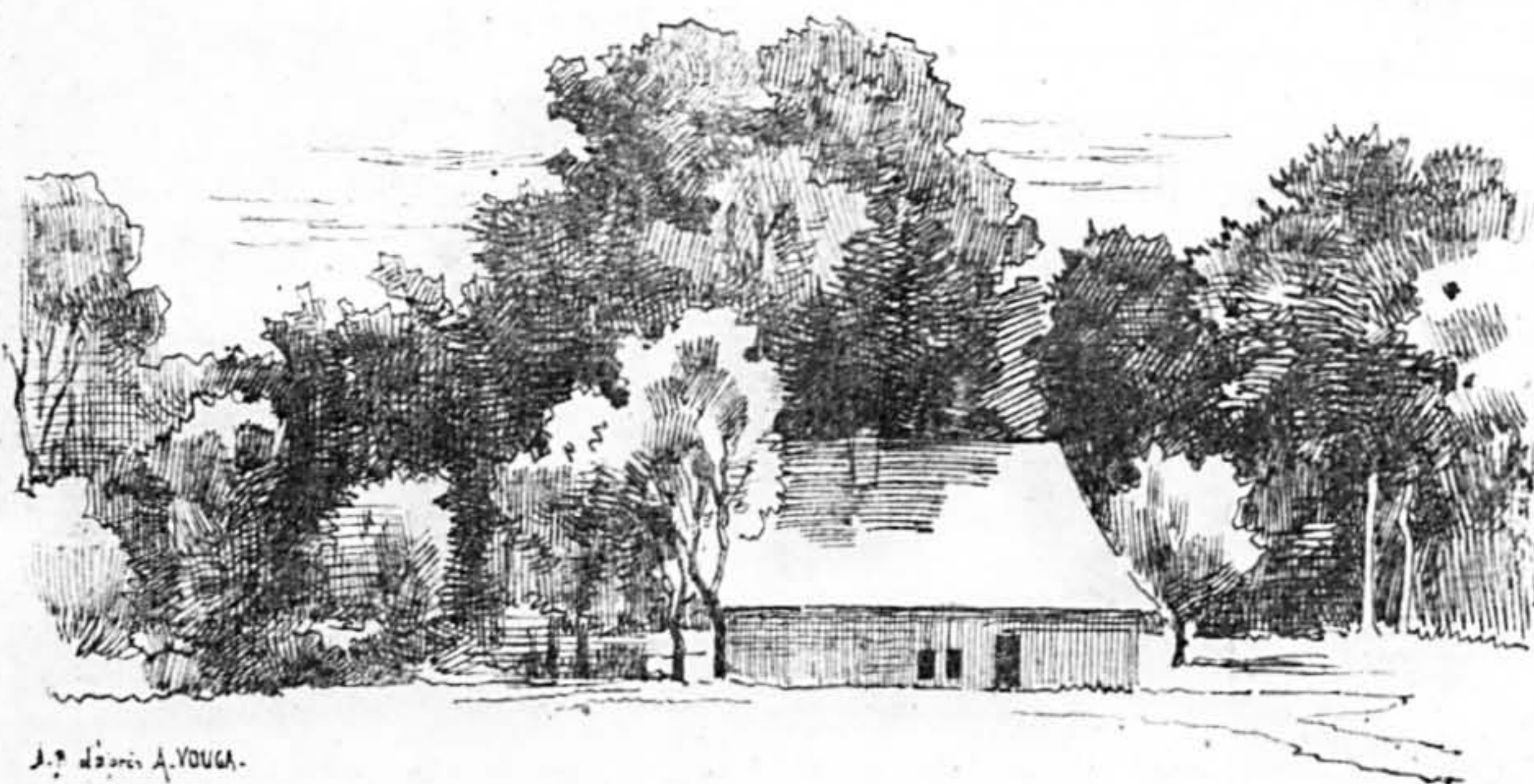
Je ne dirais pas d'ailleurs, comme le philosophe de Gavarni, qu'il est sage et bon de s'accorder le superflu quand on peut se passer du nécessaire. Le rapprochement serait faux et l'occasion mal choisie. Les sentiers d'agrément comme celui de la Goëta-Raissa, comme celui des Gorges de l'Areuse, dont je vais vous entretenir, et comme d'autres du même genre, répondent à un besoin très réel et très général de notre époque.

PONT A L'ENTRÉE DES GORGES DE L'AREUSE.
(LE GOR DE BRAYES)



A. B. D'APRES A. VOLCA

La Métairie de Ver au-dessus des Gorges de l'Arceuse.



J. P. dessin A. VOUGA.

Jadis,
on se pro-
menait peu.
La vie tran-
-quille au
sein du foyer,
bornée à
peu de soins,
exempte des
soucis jour-
-naliers qu'
exige notre
bien-être
compliqué,
affranchie

des préoccupations publiques, en outre suffisamment active par les courses obligées, presque toujours pédestres, n'avait éveillé, ni le goût, ni le désir de ces grands repos d'esprit, de ces apaisements d'âme que donne la nature et dont nous ne pouvons plus nous passer.

L'existence moderne au contraire avec ses exigences multipliées, ses devoirs im-
-périeux fait de chaque famille un atelier. Nulle trêve; plus de relâche; plus d'ar-
-rêt. Pas une heure qui n'ait son emploi désigné et pas une minute qui ne soit
d'avance réclamée par les affaires; il faut songer au présent et à l'avenir, tout
prévoir, être prêt à tout de nuit et de jour, par l'orage et par le soleil. On vit
cent ans en dix ans. C'est beau, mais c'est fatigant, et l'homme n'y tiendrait
pas s'il ne pouvait de temps en temps s'échapper des engrenages de cette machi-
-ne, sortir de cette chaudière ardente où il se consume, pour respirer un air plus
frais et détendre ses muscles fatigués.

Mais où trouver ce repos, ce calme, cet oubli nécessaires? Où sont cachés
ces trésors précieux?

Ils ne sont pas cachés, ni lointains. Pour les voir il suffit d'ouvrir les yeux
et pour les trouver de sortir de chez soi. La nature nous les présente et nous les
offre dans ses eaux, dans ses forêts, dans ses fleurs, dans les vallons et dans les
montagnes, dans les retraites sauvages et dans les étendues rayonnantes, dans
l'ombre et dans la lumière. L'univers est la source des biens et des maux; il
fournit les éléments de la guerre et ceux de la paix; il sollicite l'effort et il
accorde le relâchement. Il est le grand festin des pensées, des sentiments, des
impressions, la grande symphonie des mondes: Mortels, servez-vous, et écoutez!
Semblables au géant de l'antiquité il vous faut toucher la terre pour represen-
-dre des forces et ce n'est que chez elle et par elle que vous pourrez soutenir la lutte
ardente et sans fin de la vie, telle que la civilisation nous l'impose. (à suivre).

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} mars 1877.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Ténitencier à Neuchâtel.

Les botanistes.

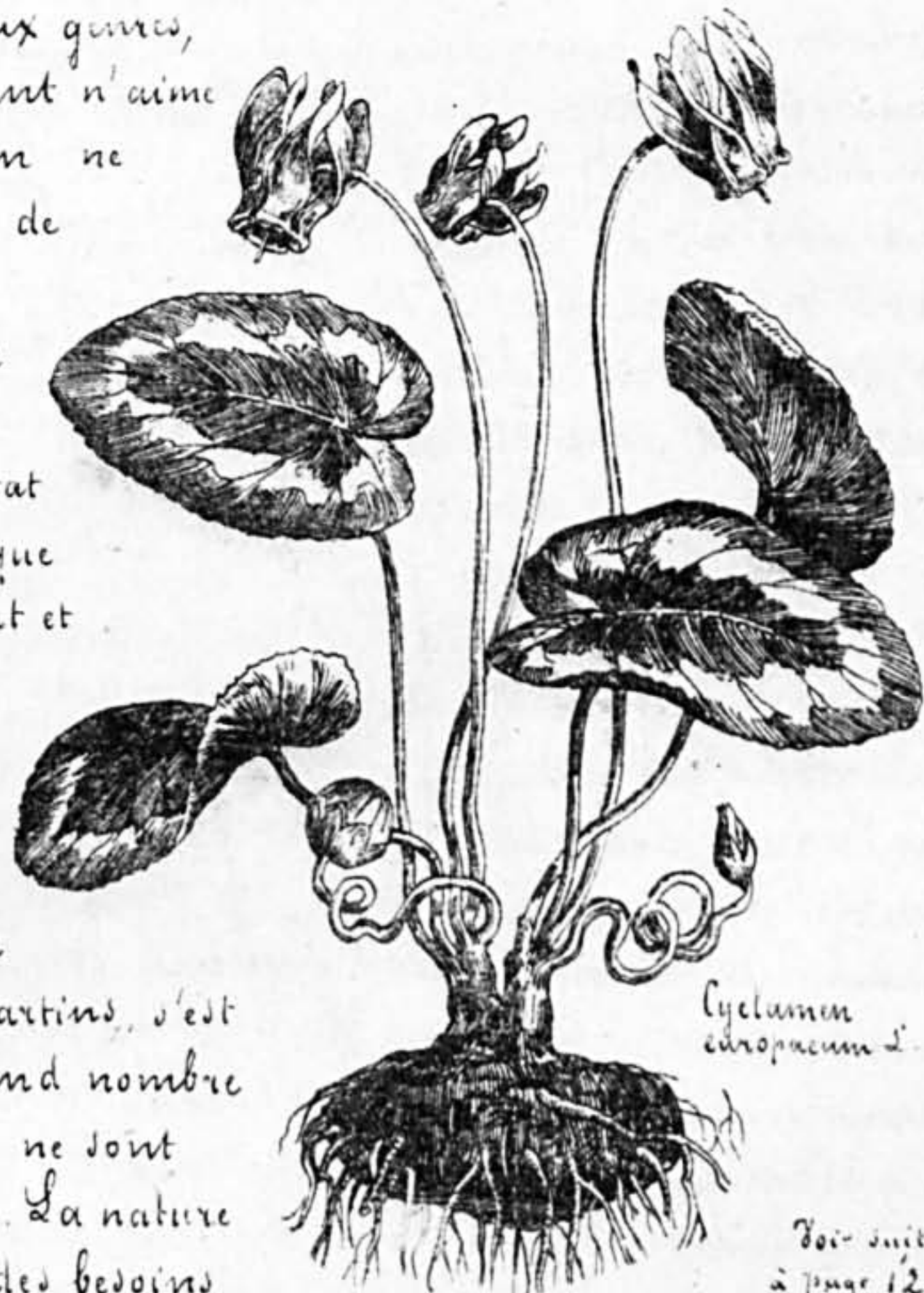
Il y a deux genres de botanistes : les morts et les vivants ; j'entends ceux qui séchent les plantes et ceux qui les cultivent.

Les deux genres sont bons. Le foin des herbiers produit le lait de la science, il s'épanche sur la terre en nomenclatures, systèmes, hypothèses, flots nourris, sants des esprits subtils et quintessenciés. Pour ceux-là la majesté des forêts, les grands pins fleuris étincelants au soleil sont des choses secondaires et à peine aperçues : tous les charmes de la nature se concentrent à leurs yeux dans la plante morte, analysée et cataloguée entre deux feuilles de papier gris.

Les botanistes cultivateurs au contraire ne rêvent que feuilles verdoyantes et fleurs épanouies. Ce qui les charme avant tout, c'est la vie et la beauté. Leur constante préoccupation est de rassembler, de répandre autour d'eux des plantes nouvelles de toutes les espèces utiles et agréables ; arbres des bois et des verges, fougères, primevères, légumes au besoin, tout les séduit et les attire également.

De là, quoique de même race, entre les deux genres, concurrence et opposition. Le botaniste savant n'aime pas qu'on dérange ses classifications, et rien ne l'irrite plus que ce qu'il appelle la manie de l'acclimatation. Il n'y a plus de méthode possible, ni d'ordre dans la création, si grâce aux caprices d'un simple mortel toutes les flores établies de toute éternité dans un habitat spécial se trouvent mêlées et confondues. Chaque zone, chaque pays a reçu de la nature sa part et son lot. Les herbiers en font foi.

Cependant la nature elle-même et mille accidents imprévus se plaisent à déjouer les règles et à faire la nique aux manuels, au grand profit de tout le monde. La flore des environs de Montpellier, assure Mr. Martins, s'est enrichie depuis un demi siècle d'un très-grand nombre d'espèces sans qu'on sache pourquoi. Toutes ne sont pas intéressantes et plusieurs sont nuisibles. La nature ne choisit pas, et s'inquiète peu des goûts et des besoins



Cyclamen europaeum L.

Voit suite
à page 12.

LA REUSE PRÈS BOUDRY. Le Sentier des Gorges de l'Areuse. (Suite).



A. P. D'APRÈS A. VOUGA.

Longtemps les pures et simples jouissances de l'étude, de la contemplation, des rêveries et des promenades indolentes ont semblé le privilège, ou peut être la mine, des oisifs, des curieux, des poètes, des savants, race inutile, - aujourd'hui c'est le pain des travailleurs, la récompense et

si l'on veut le contrepois des labeurs accumulés.

En faciliter l'accès, les mettre à portée toujours plus, toujours mieux du plus grand nombre, en augmenter le charme et l'attrait par la variété, n'est donc plus l'œuvre vaine du caprice et de la fortune, mais une tâche sérieuse et digne d'être encouragée.

Ce besoin de se rapprocher de la nature, d'en pénétrer les secrets, d'en voir de près les plus mystérieuses beautés est devenu si général que la spéculation l'a exploité. Je ne le lui reprocherais pas, si elle s'était adressée seulement aux touristes blasés, et si, pour flatter leurs goûts, elle n'avait trop souvent gâté et vulgarisé les plus belles choses. Elle a peint les rochers, taillé les arbres, réformé les cascades et sous prétexte de les embellir travesti les naïades sauvages à la mode de celles des grands opéras de Vienne, de Londres ou de Paris.

Dieu fait grâce aux humbles. Le Jura a été épargné. On s'est laissé prendre à son air modeste, à sa tournure bourgeoise, et on l'a jugé sur l'apparence comme on fait d'ordinaire, sans se douter de toutes les beautés pittoresques qu'il renferme. Hélas ! ses enfants même les ignorent, ou commencent à peine à deviner les mille détails charmants ou sévères, pleins de grandeur ou de grâce, cachés dans les plis de leurs chères montagnes. Tout au plus quelques chasseurs entraînés à la poursuite d'un pauvre écureuil, ou d'une grive effarouchée, ou quelques pêcheurs, ennemis des gendarmes, se glissant le soir, on ne sait comment, vers des bassins sans rivages, ont-ils entrevu ces passages inconnus. Nos pères fuyaient les profondeurs sombres, domaines des bêtes fauves et pour s'en éloigner ne reculaient devant aucun détour. Suivre les rivières leur semblait absurde, autant que cela paraît maintenant simple et naturel. Nous en avons la preuve justement dans les gorges de l'Areuse.



Lorsque la route actuelle de la Clusette fut établie, des ingénieurs français avaient essayé de montrer qu'il fallait imiter l'eau, et pour gagner le lac ne pas user ses forces et son temps à gravir d'abord des côtes escarpées. Ce fut en vain. La vieille tradition triompha, et sans l'exemple du chemin de fer, la pensée d'abandonner le vieux sentier de Noiraigue à Bondry serait encore traitée de folle chimère. Ce sentier, semblable à son frère le chemin de Rochefort et à tant d'autres qui existent encore et jusqu'aux portes de la capitale, se déroulait lentement, péniblement sur tous les accidents du sol. Loin de les éviter, il semblait les chercher, prenant plaisir à allonger sa course et à s'élever sans cesse pour retomber perpétuellement. Une autre préoccupation était, disait-on, de tourner le dos à toutes les curiosités qui pouvaient se rencontrer et de passer dessus et dessous. Jean Jacques mettait deux jours à faire le trajet de Môtiers à Colombier par le Champ du Moulin, et bien qu'il l'eût parcouru vingt ou trente fois, on peut parier qu'il n'a jamais soupçonné l'existence du *Saut de Brot*. A vrai dire, sans la passerelle établie par les ingénieurs lors du percement des tunnels, bien peu de Neuchâtelais connaîtraient cette merveille.

Mais tout vient à son heure. Bientôt on ira visiter les Gorges de l'Aruse, comme celles de la Tamina, ou du Orient, ou de la Poeta Raissa. Je ne fais pas de comparaison, et ne veux pas m'arrêter à balancer artificiellement leurs mérites, dans un parallèle inutile, encore moins à vanter les uns aux dépens des autres. Que chacun aille où il lui plaira, et préfère celle qu'il voudra. Peu importe les uns et les autres méritent également d'être vus, et le plus sage, tant que les yeux peuvent voir et les jambes nous conduire, est d'aller sur place les admirer tour-à-tour.

En ce moment nous sommes en chemin pour les gorges de l'Aruse. On ne le dirait pas, la plume indocile et routinière a suivi la vieille méthode et les vieux sentiers, tout en les critiquant.

Nous y voici néanmoins.

(à suivre)

de l'homme. C'est à lui de faire le triage, et de se défendre contre les mauvaises herbes ou de leur parti des bonnes.

Les conquêtes humaines, sont plus difficiles et plus lentes, mais plus raisonnées; l'intelligence et le travail en font les frais. Ici de jolies plantes aux vives couleurs viennent égayer des solitudes stériles, ou se joindre à leurs soeurs indigènes, là des fruits nouveaux offrent à l'automne une nourriture saine et variée; plus loin des essences inconnues mêlent leur feuillage exotique à celui des vieux et fidèles enfants de nos montagnes.

Mais pour tout cela que de tentatives et de soins persévérants ne faut-il pas! Sécher une plante, c'est bien; la semer, l'élever, l'amener à bien, c'est mieux. La première ne sert plus qu'à un seul, l'autre devient la joie de tous ceux qui la découvrent... à condition toutefois qu'ils ne l'arrachent, ni ne la brisent, ce qui se voit et s'est vu — non seulement par ignorance et malveillance, mais par trop de savoir et de zèle!

Il y faudrait un écriteau... et justement cet article n'est pas autre chose...

Nous venons prévenir les promeneurs qu'un de ces botanistes de la seconde classe s'évertue depuis quelques années à peupler le Val de Gravers d'arbres et de fleurs, originaires d'autres contrées, et jusqu'ici malgré bien des mécomptes — ceux du sol et du climat, et ceux des habitants — il a réussi à acclimater les plantes dont voici la liste assez longue déjà.

Dans les forêts: Abies Nordmanniana (du Caucase), réussite complète, arbre magnifique ressemblant à notre sapin blanc, mais plus beau, plus grand, plus robuste, destiné peut-être à le remplacer avec avantage.

Pinus Strobus. Connue, va bien. — Pinus Strobus excelsa (Himalaya), superbe, bonne réussite. — Cedrus Atlantica (Himalaya) idem — Abies magnifica (Montagnes rocheuses), admirable et va bien. — Thuja gigantea (Californie), va très bien. — Cedrus Deodora, Sequoia gigantea et sempervirens, réussite très médiocre. — En revanche le Musée de Fleurier aura bientôt à la Caroline une véritable forêt de Pinus austriaca et de Strobus, plantation qui a été dirigée par Mr. J. Andrae.

En fait de petites plantes d'ornement, on trouve maintenant le joli Papaver cambicum des Pyrénées, le long du sentier de la Poueta-Raissa; il s'y resème très-bien depuis 3 ou 4 ans, ainsi que dans une forêt sous la Fond. (La fin au prochain N°).

Statistique.

Oiseaux en cage à Sonvillier. (Recensement de janvier 1877)

	Total	Âge: ½	1	2	3	4	5	6	8	9	10	14 ans
Canaris	67	9	13	29	9	3	1	1	-	1	-	1
Chardonnerets	47	6	11	14	7	5	1	-	2	-	1	-
Serins	16	-	1	6	2	2	4	-	-	-	1	-
Tourterelles	6	-	2	-	4	-	-	-	-	-	-	-
Fauvettes	5	-	1	4	-	-	-	-	-	-	-	-
Bouvreuils	2	-	-	-	1	1	-	-	-	-	-	-
Grives	1	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Inerte	1	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Mésanges	1	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Total	146	18	28	53	23	11	6	1	2	1	2	1

La population de Sonvillier est de 2800 âmes, le nombre des ménages d'environ 500 et celui des bâtiments de 274.

G. Chopard
Ancien Maire

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} avril 1877.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du pénitencier à Neuchâtel.

Les botanistes. (Fin).

Le même pavot égale aussi de sa brillante coupe d'or le Creux-du-Yan, en compagnie de l'Alpinum et du Pyrenaicum, plantés en 1875. Ils s'y propageront infailliblement si leurs premiers rejetons sont respectés des amateurs.

A la Caroline près de Fleurier : la Linaria alpina, le Dianthus superbus et le Cyclamen europaeum sont en pleine prospérité. Ce dernier réussit encore sous la Fond et près de la Chaîne à St Sulpice (Combo à la Houvra).

Citons encore toujours sous la Fond.

Fougères: Cystopteris bulbifera, Adiantum pedatum, Onoclea sensibilis (de l'Amérique du Nord), Struthiopteris pennsylvanica et Struthiopteris germanica, qui vont très-bien; la première se multiplie abondamment.

Anemone japonica - Iris sibirica - Geranium affine (Italie), Andresii (Pyrénées), pratense, macrochidum, Thaem, Platipetalum (Caucase). - Viola cornuta (Pyrénées), - Lilium testaceum (Caucase), calcedonicum, umbellatum. - Rhododendron ferrugineum, Digitalis purpurea (7. figure).....

Et quelques autres noms que j'ai oubliés - sans compter ceux qui viendront s'y ajouter d'année en année, et qui sont comme leurs aînés confiés par avance à la sollicitude de tous les membres du Club jurassien, des jeunes surtout. Cette oeuvre de propagande végétale doit les intéresser tout particulièrement. La personne¹⁾ qui jusqu'ici en a pris l'initiative pense que le Creux-du-Yan serait un terrain admirablement propre à de tels essais, et elle se permet de le recommander à leur juvénile activité.

Fleurier, 1876.

J. B.

Mr. Charles Clément.



Le Sentier des Gorges de l'Areuse. (Suite).

Vue prise au-dessus de la Gratte de Fer.



AB D'APRÈS A. YOUNG.

Le chemin de fer nous dépose à la station de Bondry ou plutôt de Crois-Rods. Nous traversons cette cité, fière des faveurs de la Suisse occidentale, en remontant son unique rue, qui est la route de Chambrelin, et bientôt un large écriteau avec une main, dessinée par le Michel-Ange de l'endroit, nous montre l'entrée du sentier. Dès lors, il n'y a plus moyen de se tromper. A chaque angle, à chaque détour, toujours la même main et le même index, à la fois impérieux et débonnaire, accompagné pour plus de sûreté, d'un commentaire précis et clair, ne permettent ni erreur, ni distraction. Oh, qu'il serait bon de rencontrer ainsi dans la vie à tous les embranchements douteux un poteau bienveillant, un guide impassible, le doigt levé, tendu, éternellement vers la *diritta via*!

La course commence comme une Idylle. Une allée sinuense, bordée de fleurs et d'arbres, où le soleil arrive, où les papillons dépensent à jouer et s'ébattre leur fugitive existence que peut-être ils trouvent, eux aussi, longue et mauvaise.

Mais bientôt le doigt du destin s'abaisse, il faut entrer dans la forêt obscure et descendre rapidement vers la fosse profonde d'où sortent des bruits étranges, plus semblables à des gémissements qu'à des rires et à des appels joyeux. C'est l'Areuse lasse et près de mourir; elle chante et murmure en son langage les combats qu'elle vient de livrer et les labeurs de son Odyssée.

Te voilà donc, chère et pauvre Areuse, écumante sur les rochers, et courant essoufflée, pour trouver le repos qui te fuira toujours! Il fallait rester dans ton berceau, dans ce paisible bassin du lac d'Étaillères, où tu arrives on ne sait comment,

que tu quittes on ne sait pourquoi, ni par quel chemin. Tu as voulu voir le monde, et comme Dante pour parvenir au Paradis tu as traversé les sombres royaumes. Raconte-nous ton voyage, dis-nous les mystères enfouis dans les entrailles inexplorées, et que toi seule visites. Donne-nous des nouvelles de la Youvra et de Sulpy Raymond, parle-nous de la Tour Bayard et de la chaîne et des vaillants hommes de la Comté, qui arrêterent là tout net "l'ost innombrable du Duc Charles". Et les moulins tournent-ils toujours? Va-t-on là haut, comme on dit, remplacer le grain par de la pierre, moudre de la chaux, et nourrir les gens du Vaux-Travers de ciment au lieu de pain?

Mais tu roules, tu coules, glisses et passes, adieu. Peu t'importe nos préoccupations, tourments ou plaisirs. Te t'entends: la sagesse est de suivre sa pente; tout homme a son destin, son cours et ses cluses et ses rochers, puis au bout l'Océan.

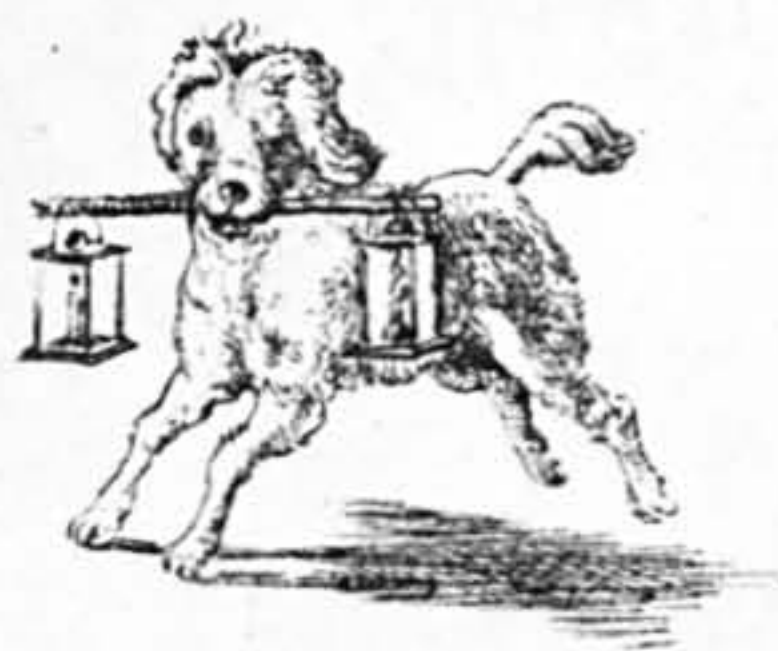
Attention! les rives sont escarpées, et le moindre faux pas, nous mènerait trop tôt, où va la rivière. Par bonheur un léger pont de bois, presque aérien se trouve là, tout à point.

Il est si fragile et si hardi qu'on le traverse d'abord en tremblant, et en hâte, puis, rassuré, on revient sur ses pas afin de revoir et de savourer l'un des tableaux les plus romantiques qu'on puisse imaginer.

Devant soi, le torrent assombri que n'éclaire aucun rayon s'avance (La suite au prochain n°.)



Intelligence d'un chien. Mademoiselle D^{...}, une bonne et aimable personne un peu originale, qui demeurait autrefois dans une maison de campagne située dans les environs de Colombier, possédait un chien qui était doué d'une intelligence rare; il était de la race des barbets lesquels, comme chacun le sait, sont en général d'une sagacité hors ligne.



Lorsque M^{lle} D^{...} allait passer la soirée à Colombier chez des dames de sa connaissance, ce qui lui arrivait assez fréquemment, le chien éclairait sa route au moyen de deux petites lanternes, suspendues aux deux

extrémités d'un bâton qu'il tenait à son museau.

Dans la journée, quand elle allait à la promenade, le fidèle barbet portait alors son panier à ouvrage.

Par une belle matinée d'automne, M^{lle} D^{...} revenait de Colombier, elle passait près d'une vigne, lorsqu'un lièvre en sortit à l'improviste, traversant le chemin, il s'élança dans la campagne, le chien se mit à sa poursuite, abandonnant sa maîtresse et semant à travers champs toutes les choses qui étaient contenues dans le panier à ouvrage. Lorsqu'il revint au logis avec son panier vide, M^{lle} D^{...} le gronda beaucoup; tout confus et l'oreille basse, il n'attendit pas la fin de la sermonce que lui faisait sa maîtresse pour s'esquiver; une demi-heure ne s'était pas écoulée, qu'il revenait tout joyeux en rapportant une paire de ciseaux; disparaissant de rechef, il retrouva le tricot, puis le peloton, et le soir arrivé tous les objets que renfermait le panier, sauf le dé à coudre étaient retrouvés.

Un ancien Clubiste de la Section de l'Arcisse.

Une lueur boréale. Je regagnais ma demeure, lundi 5 février, vers minuit, lorsque mon attention fut attirée par un phénomène céleste assez curieux; dans la direction du NNE, se détachait sur le ciel une barre lumineuse d'un éclat si intense, que la brume qui l'entourait, en était colorée d'une belle teinte rosée. Cette traînée lumineuse occupait dans le ciel, à mi-hauteur de l'horizon l'espace d'environ 35°, et représentait assez distinctement une lame d'épée d'un rouge vif, dont la poignée serait cachée par de légers nuages. Je me pris à rêver, en songeant aux terreurs qu'eût évoquées, il n'y a pas longtemps encore, chez les gens superstitieux, cette apparition tout innocente: image, selon nos pères, de grands maux, de guerres horribles, de la famine, etc.

De nos jours, on est revenu de ces préjugés: la science, reculant constamment les bornes des connaissances humaines, a appris à notre génération, quelles sont les causes des phénomènes célestes.

Un quart d'heure plus tard, rentré chez moi, je me mis à la fenêtre pour jeter encore un coup d'oeil sur l'apparition qui m'avait frappé, mais tout avait disparu: la brume s'était effacée, laissant voir de nouveau les étoiles qui scintillaient au ciel; d'où je conclus que ce phénomène avait été, non une comète, comme je croyais tout d'abord, mais bien une lueur boréale très-remarquable. Tramelan, février 1877. J. R.-I. anc. clubiste de la S. de Kambéret

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} mai 1877.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Pénitencier à Neuchâtel.

Un palmier à Boudry.

Un des meilleurs botanistes du canton de Neuchâtel aperçut un jour dans un pot de fleurs, placé sur la tablette d'une des fenêtres de son cabinet de travail, une petite plante de forme étrange végétant à côté du beau géranium à fleurs rouges qui s'épanouissait dans le vase.

Il prit au premier moment cette plante pour une mauvaise herbe, et il s'appretait à l'arracher, lorsqu'après avoir réfléchi il préféra la laisser pousser pour l'observer à son aise, car elle présentait des caractères tout particuliers.

Au bout de quelques mois la plante ayant pris un certain développement il constata avec la plus grande surprise que la mauvaise herbe appartenait à la famille des palmiers. Par quel miracle la semence de ce végétal africain avait réussi à pénétrer dans son appartement, c'était un mystère pour lui. Après bien des recherches inutiles il eut enfin la clef du prodige, en voyant un cornet jadis rempli de dattes séchées qui se trouvait depuis une année déjà sur une étagère du cabinet en compagnie de coquillages et d'échantillons de minéraux. Ayant questionné les habitants de la maison, il apprit qu'une petite fille s'était introduite dans sa chambre et qu'ayant découvert le cornet aux dattes elle n'avait pu s'empêcher de goûter du fruit défendu; entendant du bruit dans l'escalier et craignant d'être découverte, l'enfant avait avalé la datte au risque de s'étouffer, et s'était dépêchée de planter le noyau du fruit dérobé dans la terre qui garnissait le pot de fleurs, afin de dérober aux regards le corps du délit. C'est ainsi qu'un palmier du désert avait pris naissance dans un vase à fleurs neuchâtelois.

Un ancien clubiste de la section de l'Arense.

Le lac gelé. (1830).

Le croquis du peintre G. de Merveilleux qui nous est obligeamment communiqué par sa famille porte la légende que nous transcrivons ci-dessus, il pourrait plus judicieusement s'appeler le lac dégelé, puisqu'il représente la débacle des glaces, un moment où l'immense crôte qui recouvrait les eaux fit subitement rompre avec un bruit de détonations sourdes. Le vide s'est déjà fait devant notre ville, tandis

LE LAC GELÉ - 1830 - D'APRÈS G. DE MERVEILLEUX.



qu'une fissure oblique s'ouvre dans la direction du Guilly.

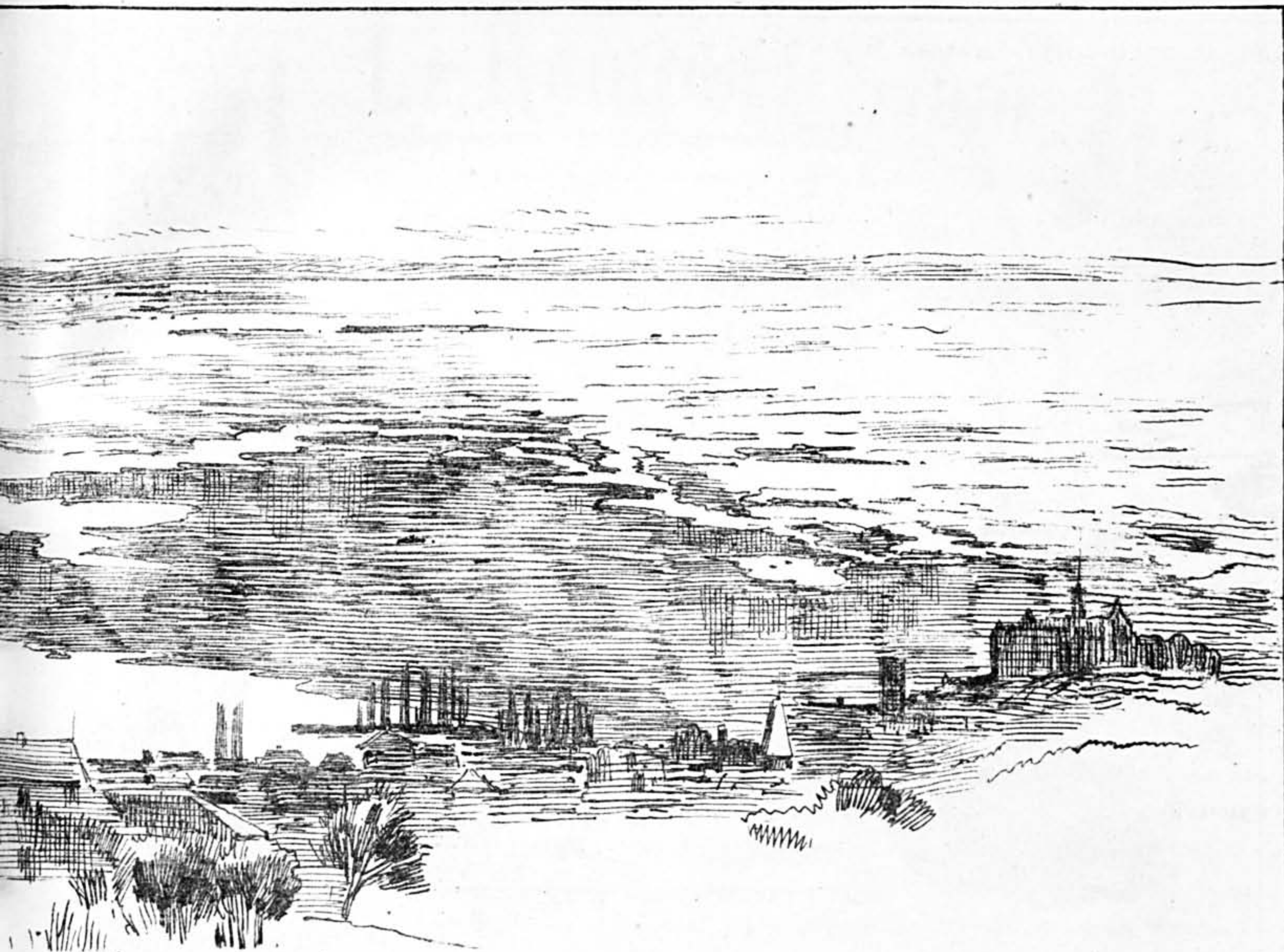
Nous respectons ici les indications rapides du croquis, en les reproduisant exactement, il nous serait difficile du reste de reconstituer le Neuchâtel de 1830, singulièrement modifié aujourd'hui; la silhouette du château et de la collégiale à droite, les peupliers du port et la promenade du Crêt permettent cependant de s'orienter dans cette page qui retrace un événement dont le souvenir a du reste été conservé par plusieurs planches lithographiées.

Marin, mars 1877.

A. Bachelin

On ne lira pas sans intérêt l'extrait suivant tiré d'un journal de famille. Nous conservons le style et l'orthographe de l'époque.

Remarque considérable fuis q'homme vivant na ouy dire le semblable. Le Vendredy 25 janvier 1695 le lac de Neuchâtel par un temps calme sans vent, a comencé à geler et il a tousiour augmenté à geler plus auant; donc le iendy 31 dit, le Sr Jean Fredric Pury confiseur, et le Sr Jean Depierre chappellier tous deux de cette ville ont passé à pied sec sur la glace ce dit jour droit à Port Alban; ont aussy traversé ledit lac à pied sec sur la glace qui sont les Srs Nicolas Benzely, M^{re} cordonnicr et abram Rou charpentier aussy bourgeois de cette ville sans scauoir quil y en eut desjà des passés, donc ils se sont tous rencon-



trés à la couchée audit port alban; et le lendemain ils sont revenus sur leurs pas en toute secreté puisque pour la foire de Chandeleur de cette ville qui a esté le 5 février dit an, on a traversé ledit lac avec plusieurs trainaux; le 4 dit. on a retraversé tout le long de la foire avec les dits trainaux qu'oy que ce ne fut qua bras sans boeufs ny chevaux, et on a mesuré la glace en divers endroits, on a trouvé qu'elle a environ 9 pouces d'épaisseur, et le 14 février suivant, par un souffle ou gonfle qui s'est fait dessous la glace il est sorti un tas ou monceau de glaçons par dessous la glace du lac que le bout du port en a esté renversé qu'oy qu'il fut de gros quartiers de roche dure, et ledit monceau de glaçons s'est arresté sur le granier delà le port du costé de bize et de hauteur et largeur d'une moitié maison et a demeuré longtempz à cause du froid qui continuoit et 10 jours après environ le 24 février le lac a esté tout rompu et degellé d'une nuit par un vent sans faire aucun mal ny domaige Par la Grâce de Dieu.

Phénomène remarquable de végétation. Vous trouverez ci-après, nous écrit un de nos aimables collaborateurs, la représentation assez fidèle et de grandeur naturelle d'une pomme de terre qui fut trouvée l'autre jour dans une cave où elle avait été oubliée depuis l'automne 1875, cachée qu'elle était derrière d'autres objets. Cette pomme de terre, une américaine,



A. BACHELIN.

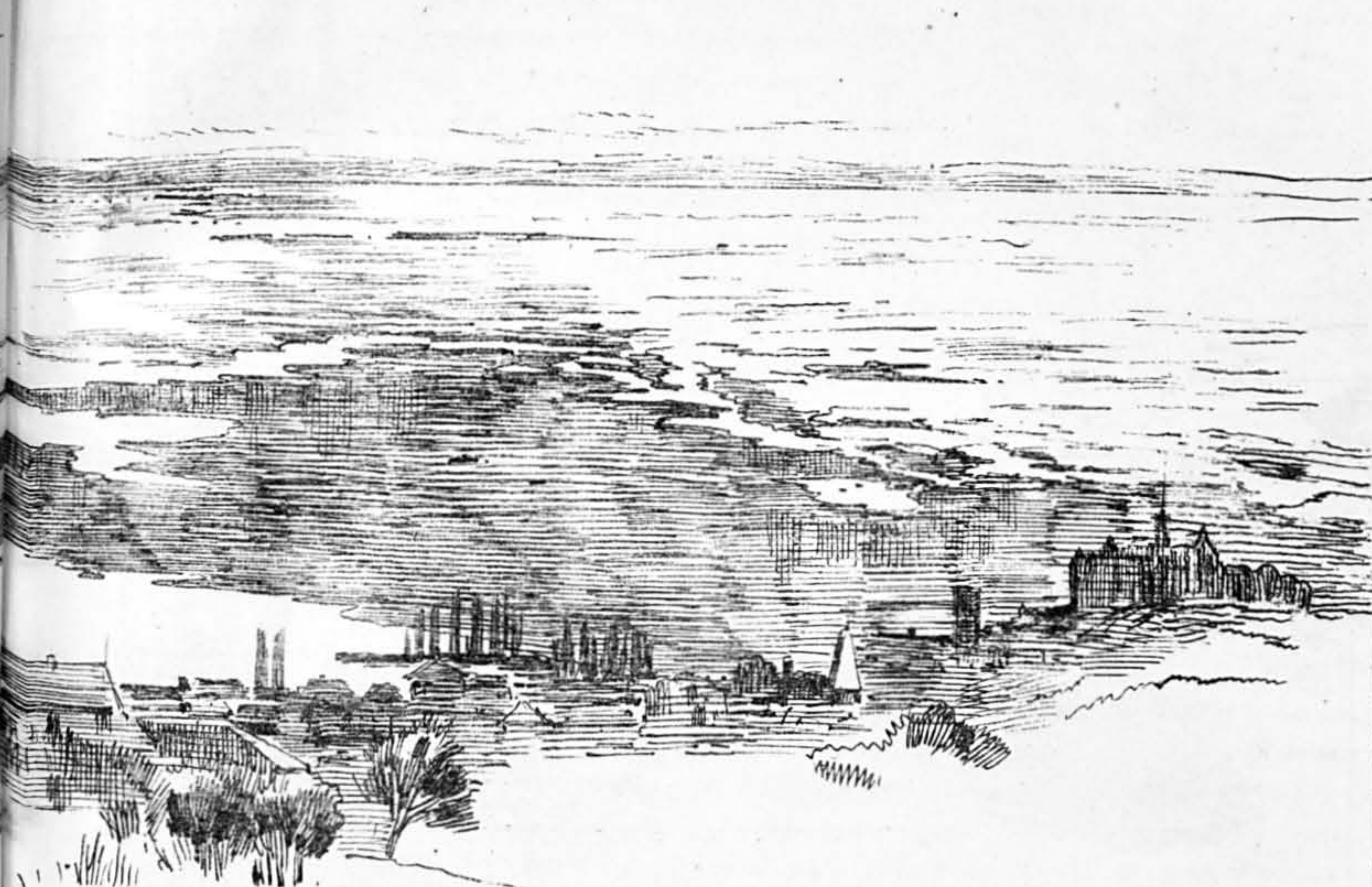
qu'une fissure oblique s'ouvre dans la direction du Guilly.

Nous respectons ici les indications rapides du croquis, en les reproduisant exactement, il nous serait difficile du reste de reconstituer le Neuchâtel de 1830, singulièrement modifié aujourd'hui; la silhouette du château et de la collégiale à droite, les peupliers du port et la promenade du Crêt permettent cependant de s'orienter dans cette page qui retrace un événement dont le souvenir a du reste été conservé par plusieurs planches lithographiées.

Marin, mars 1877.

On ne lira pas sans intérêt l'extrait suivant tiré d'un journal de famille. Nous conservons le style et l'orthographe de l'époque.

Remarque considérable puis q'homme vivant na ouy dire le semblable. Le Vendredi 25 janvier 1695 le lac de Neuchâtel par un temps calme sans vent, a commencé à geler et il a toujours augmenté à geler plus avant; donc le lundi 31 dit, le Sr Jean Frédéric Pury confiseur, et le Sr Jean de pierre chappellier tous deux de cette ville ont passé à pied sur la glace ce dit jour droit à Port-alban; ont aussy traversé ledit lac à pied sec sur la glace qui sont les Sr Nicolas Benzely, M^{re} cordonnier et abram Rou charpentier aussy bourgeois de cette ville sans sçavoir quil y en eut desjà des passés, donc ils se sont tous rencon-



trés, à la couchée audit port-alban; et le lendemain ils sont revenus sur leurs pas en toute sûreté puisque pour la foire de Chandeleur de cette ville qui a été le 5 février dit an, on a traversé ledit lac avec plusieurs trainaux; le 4 dit, on a retraversé tout le long de la foire avec les dits trainaux quoy que ce ne fut qu'à bras sans boeufs ny chevaux, et on a mesuré la glace en divers endroits, on a trouvé quelle a environ 9 pouces d'épaisseur, et le 14 février suivant, par un souffle ou gonfle qui s'est fait dessous la glace il est sorti un tas ou monceau de glaçons par dessous la glace du lac que le bout du port en a été renversé quoy qu'il fut de gros quartiers de roche dure, et ledit monceau de glaçons s'est arrêté sur le granier delà le port du costé de bize et de hauteur et largeur d'une moitié maison et a demeuré longtemps à cause du froid qui continuoit et 10 jours après environ le 24 février le lac a été tout rompu et degellé d'une nuit par un vent sans faire aucun mal ny domage Par la grâce de Dieu.

Phénomène remarquable de végétation. Vous trouverez ci-après, nous écrit un de nos aimables collaborateurs, la représentation assez fidèle et de grandeur naturelle d'une pomme de terre qui fut trouvée l'autre jour dans une cave où elle avait été oubliée depuis l'automne 1875, cachée qu'elle était derrière d'autres objets. Cette pomme de terre, une, américaine

quoique placée à une assez
poussé et formé une
le tout en miniature,
de terre liliputiennes
elles sont ornées. Et
aujourd'hui après
avait pas trace
voit que c'est
tenue jusqu'à
propre
-nière extra-



grande distance du sol sur une planche, avait cependant
plante entière avec racines et rameaux, feuilles et tubercules,
il va sans dire. J'ai compté plus de 25 de ces petites pommes
(a) qui dénotent leur race par les petites taches roses dont
chose plus remarquable encore, cette plante est encore vivante
huit mois au moins passés sur une planche nue où il n'y
de terre et d'autre humidité que celle de l'atmosphère. On
la pomme de terre elle-même qui a produit et entre-
ce jour tout ce petit buisson en l'alimentant de sa
substance. Aussi s'est-elle vidée et desséchée d'une ma-
-ordinaire. Encore une chose intéressante, c'est que
l'on a là sous les yeux une preuve palpable de ce
fait reconnu déjà du reste et admis en botanique,
c'est que dans les végétaux les racines et les branches
ne sont pas des parties essentiellement différentes,
mais que les rameaux ne sont pour ainsi dire
que les racines supérieures de la plante, ou les
racines les rameaux inférieurs. En effet, les
trois gros germes roses qui ont poussé sur la
pomme de terre sont dans leur partie inférieu-
-re de véritables racines portant des tubercules
tout formés, tandis que dans leur partie supé-
-rieure ces mêmes germes ont des feuilles bien visibles.

Nous avons reçu d'une de nos jeunes lectrices, âgée de 9 ans la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur ! Je veux vous raconter l'histoire de deux lapins. Comme j'étais
à la campagne et qu'on cherchait à m'empêcher de rôder autour du cheval et des vaches
qui auraient pu me faire du mal, une bonne tante alla avec moi et deux demoiselles
chercher chez mon oncle dont la maison est à cinq minutes de distance, deux char-
mants petits lapins. Ils étaient roux et blancs et avaient un joli petit nez rose. On en
donna un à une des demoiselles qui nous accompagnaient. Nous les menions dans
le clos, la demoiselle avait mis au cou de son lapin un beau ruban rose, tandis que
moi, voulant l'imiter, je mis au cou du mien une ficelle. Mais il paraît que je lui fis
mal, il cria tant, que je le rapportai, ainsi que l'autre, dans leur maison. Un jour
j'allai leur porter leur son, leur eau fraîche, ils étaient encore là. Revenant plus tard je ne trou-
-vai plus de lapins. J'allai en toute hâte à la cuisine en criant : Les lapins ne sont plus là. Tout
le monde alla voir, adieu les lapins. Que fallait-il faire ? Battre tous les chats de la maison ? On
soupçonna le chien du vieux François. Bientôt on nous fit savoir que les petits lapins étaient
retournés seuls vers leur maman, leurs frères et leurs sœurs. Monsieur je vous prie
de dessiner ces deux lapins qui avaient une si bonne mémoire et ayez la bonté
de m'envoyer le Rameau dans lequel vous écrirez cela. Agnès et Louise B.



Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} juin 1877.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Tribunal à Neuchâtel.

L'écureuil au bain.

Monsieur Quiquerez invite les lecteurs du Rambeau de Sapin à révéler les secrets que la nature laisse échapper pour tout observateur attentif. Quoique je ne possède pas la veuve du charmant conteur jurassien, je vous présenterai un petit écureuil qui se rangera tout modestement à la suite du sire Renardeau de Belle-rive (Voir Rambeau de janvier 1876).

C'était au mois de juillet dernier, je faisais une course au Val-de-Ruz; le soleil était si ardent, l'air si lourd, que je quittai routes et sentiers pour me reposer à l'ombre de quelques sapins qui dominent le chemin de la Borcarderie à Valangin. Le bourdonnement de milliers d'insectes exécutant les valse de la plus haute voltige et les douces plaintes que le Seyon murmurait à mes pieds me rappelaient peu à peu les sylphides d'autrefois, quand un écureuil dégringole d'un vieux sapin avec la rapidité que vous lui connaissez. Le petit sauteur est si affairé, qu'il passe à deux pas sans me voir; arrivé dans le pré il se dresse comme un forcené il coupe de longues herbes qu'il arrange en pluméau, et les serrant fortement de ses mâchoires il saute sur les bords du Seyon. Sans grandes cérémonies, le voilà reculant dans l'eau avec les mêmes mouvements qu'un novice aux bains froids; peu à peu le corps tout entier a disparu; le museau, surmonté du panache reste seul à la surface, encore un dernier effort et le bain sera complet... Courage! une deesse, pouf! le plongeon est fait! les herbes s'en vont à la dérive emportant de nombreux parasites qui se cramponnent comme les naufragés à la dernière épave. Quant à notre baigneur il a déjà disparu dans l'épaisseur du bois.

Je fis la réflexion que bon nombre d'agriculteurs ne soignent pas assez leurs bestiaux sous le rapport de la propreté; le jeune bétail surtout demande d'être lavé à grande eau; si cela était mieux compris, l'on ne serait pas obligé d'employer souvent des remèdes aussi violents (infusion de tabac, pétrole, etc) pour tuer les poux; traitement qui laisse la pauvre bête couverte de crevasses douloureuses.

Couvet, janvier 1877.

A. Sallet

Le Sentier des Gorges de l'Areuse. (Suite).

Le torrent s'avance



d'un pas grave et lent entre deux parois perpendiculaires, hautes de plus de cent pieds et si rapprochées que les arbres d'un bord à l'autre se croisent et s'entrelacent comme les arcades d'une cathédrale gothique. Longtemps unis en un seul bloc ces rochers opposaient aux eaux une digue compacte et en apparence invincible. Mais chaque goutte en passant a marqué son sillon, et lentement, peu à peu ces patients ouvriers, sciant, creusant, ciselant le roc orgueilleux, l'ont vaincu. Le géant soumis est devenu leur esclave; d'un obstacle elles ont fait un abri commode et sûr, un palais inaccessible, que les Naiades habitent, avec leurs sœurs les Dryades, en des boudoirs tapissés de mousses et de lianes. Et chaque jour reprenant l'œuvre commencée ainsi que font les artistes puissants, les ondes infatigables modifient et perfectionnent leur création. Aucune génération ne disparaît sans y marquer sa trace et sans laisser à celles qui viendront le témoignage de son activité. L'une arrondit un bassin et l'autre en sculpte les cariatides, une troisième détermine des arabesques capricieuses et ce sera ainsi jusqu'à la fin des siècles. Rien de plus varié dans ses détails et dans ses ornements que cette longue galerie, qui va se déroulant en méandres nombreux, et se dérochant aux regards sur une étendue de plus d'un kilomètre. Du pont où nous sommes, l'on n'en aperçoit que l'ouverture, le portail d'entrée ou pour mieux dire, de sortie, l'abside. Mais ce coup d'œil suffit pour exciter un irrésistible désir de parcourir tout le sanctuaire et d'aller aussi, comme

LE GOUFFRE



A. BACHELIN.

les eaux soumentées, chercher sous ces voûtes mystérieuses quelques heures de paix et d'oubli.

Mais c'était impossible; un oiseau tout au plus aurait osé s'y hasarder en présumant. Le pont franchi, il fallait remonter l'une ou l'autre rive, en rêvant des merveilles entrevues ou soupçonnées et se confier à son imagination pour achever le tableau, ou en chercher les éléments dans une description des mille et une nuits.

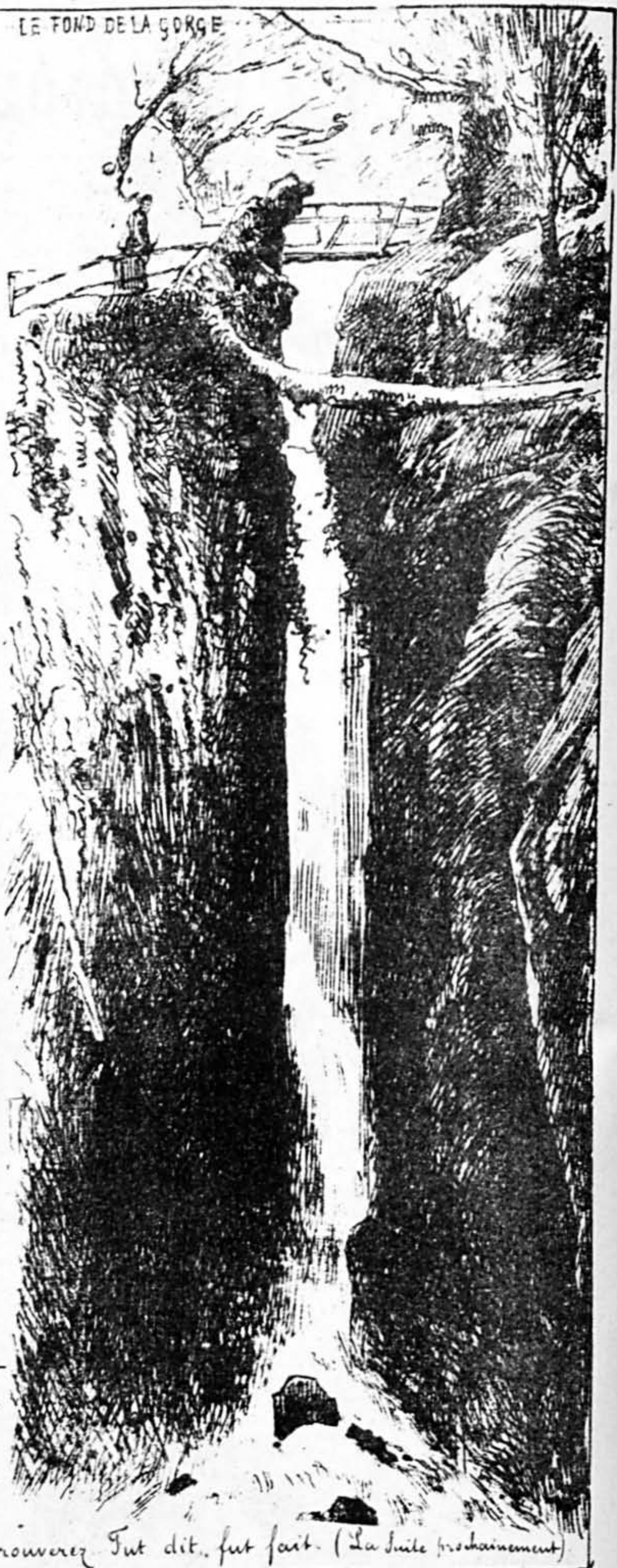
Mais nulle imagination et nul contour n'aurait pu atteindre aux réalités que le sentier nous dévoile. Lui aussi a percé l'épaisse muraille et livre maintenant aux yeux profanes les beautés les plus secrètes de ces retraites jusques là impénétrables.

Le pont existe depuis plusieurs années et peut-être de temps immémorial. C'est là le Gor de Brayes, décrit par Mr. Louis Faivre, dans sa nouvelle du chat sauvage et sur lequel une poutre étroite jetée sur l'abîme servait déjà de communication entre les deux rives. Cédant sans doute à une pensée utilitaire beaucoup plus qu'à l'attrait du pittoresque, on avait voulu relier les habitants des métairies de Bondry à ceux de Trois-Rods, et la route de Derrière-Trémont à celle de Ver ou de Rochefort. Deux pilastres avancés en balcons à l'endroit où le rocher s'abaisse semblaient faits exprès et s'offrir d'eux-mêmes à ce rapprochement de bon voisinage. On y arrivait aisément de l'un et de l'autre côté; à gauche par une forêt de pins et de hêtres, à droite par le joli pré des Clées, — oasis au milieu des bois, qu'un bon chemin vicinal

rattachait à la noble et puissante bourgeoisie de Bondry suzeraine du lieu. Ce pont, ces sentiers, ces bois, ces gazons formaient un tout si agréable, une promenade si variée, que les gens qui d'abord par hasard y avaient passé, y revinrent, amènèrent des amis, ceux-là d'autres si bien que le pont du Gor de Brayes eut le dimanche des visiteurs en foule et chaque saison plus nombreux.

Mais tous s'en allaient avec un regret, celui de ne pouvoir suivre le torrent, pénétrer sous ces voûtes sombres, et les parcourir dans toute leur étendue. Déjà quelques uns plus audacieux, sur une corniche à mi-hauteur, s'étaient non sans danger avancés assez loin, et ces tentatives répétées, avaient sur une longueur de quelques cents pas, tracé ou du moins indiqué un sentier. Au-delà le rocher se redressait fièrement et barrait le passage. Il fallait piteusement "vixer dos" et retourner comme on était venu, puis si l'on voulait en savoir davantage s'égarer dans des hauteurs inconnues pour retomber vers la rivière par des "chables" et des couloirs, au hasard d'y laisser ses habits, ses membres et sa tête.

Tout cela pourtant ne faisait qu'exciter la curiosité et quelques entêtés — l'entêtement a du bon quelquefois — se dirent entr'eux : Bah ! on passera tout de même, la porte de ces demeures étranges, on l'ouvrira. — Que faut-il pour vaincre le dragon ? — Quelques dragées d'or — quelques pilules d'argent quelques outils de fer ! On aura tout cela. Demandez et on vous donnera. — Cherchez et vous trouverez. Fut dit, fut fait. (La suite prochainement)



Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} juillet 1877.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

Le charme de nos bois.

Vieille forêt, site enchanteur,
Où chaque coin cache une fleur,
C'est sous tes sapins et tes hêtres
Que je sens mon âme renaître!

Je goûte le calme et la paix
Sous ce dôme au feuillage épais
Dont chaque arbre est une colonne
Nul bruit du monde n'y résonne.

Que l'on jouit d'un doux bonheur
Dans ces endroits pleins de fraîcheur,
Errant au sein de la verdure,
Écoutant parler la nature.

De brillants et joyeux rayons
Se jouent sur les verts gazons,
Tandis que la brise volage
Murmure à travers le feuillage.

J'entends le gai petit oiseau,
Perché sur un frêle rameau,
Au haut duquel il se balance,
Chantant avec reconnaissance.

A nos pieds, de petites fleurs
Étalent leurs fraîches couleurs,
Chacune en un muet langage,
À la contempler nous engage.

Que de beauté, que de splendeur
Dans tes œuvres, ô Créateur,
Car ta sagesse est infinie,
Et ta bonté jamais varie.

Fleurier, mai 1877.

M. G.
âgé de 14 ans.



Les Gorges de l'Areuse. (Suite)

Venez Messieurs et Mesdames.

La mère sans aumône y peut mener sa fille à condition que celle-ci soit sage et obéissante toutefois le chemin est inégal la barrière fragile point de faux-pas. Mademoiselle ni de vertiges. Les souris les déesses des bois et des eaux ne vous sauveraient pas.

Après cela il ne faut pas avoir peur mais un peu de prudence s'il vous plaît.

À mi-hauteur à peu près entre le pont que nous venons de quitter et le pré où nous reviendrons tout à l'heure nous reposer, s'ouvre le nouveau sentier tout ombragé par les arbres touffus qui croisent au dessus et au dessous dans les anfractuosités et dans les accidents du banc de calcaire creusé par l'Areuse. Aucun rayon de soleil n'y pénètre, si ce n'est par taches brillantes, éparpillées çà et là au travers du feuillage. On ne voit pas la rivière, on l'entend à peine, elle dort ou sommeille peut-être elle rêve. Pour nous en assurer quittons le sentier, justement à deux pas à droite, une terrasse est préparée avec un banc rustique et bien entourée d'un parapet de branchage, fort nécessaire du reste. On est là au cœur de la situation, comme sur une tour isolée, de trois côtés entourée d'un précipice. Le spectacle est effrayant mais beau, grandiose solennel. Tout au fond, dans la nuit, l'onde semblable à un serpent tortueux, aux écailles métalliques brunes avec une frange mobile de nacre changeante, des deux côtés les hautes parois moussues sculptées, taillées, cannelées de mille manières, et sur leurs assises colossales tantôt saillantes comme la proue des navires ou creusées en nefs profondes, des mousses, des lichens, de longues herbes tombantes, des arbres debout, d'autres renversés, dont les racines en plein air s'abreuvent et



A. B. D'ATRE A. YOUNG



vivent des humides effluves qui montent incessamment de l'abîme obscur, des ponts suspendus, aériens, sans points d'appui, et par dessus des rameaux enlacés, des feuillages de couleurs différentes confondus, mêlés, croisés, immense draperie toute chargée de dessins étranges et d'arabesques folles, lôme étrange, toit flottant entre ciel et terre, que perce à peine, çà et là, quelques étincelles de lumière, clair obscur dans lequel se perdent et reparaissent tour à tour les mêmes objets — en se transformant, si bien que l'œil ne peut les saisir et que par moments, l'esprit troublé se croit pris d'hallucination. On voudrait fuir et l'on reste, fasciné, immobile, sans trop savoir si l'on est encore dans le monde des mortels ou dans le séjour des ombres. Tel est ce tableau fantastique. Nulle part je n'en ai vu de plus saisissant, et il se reproduit et se transforme avec des variantes infinies dans la même gamme de tons et d'effets, pendant une demi-heure. Ce belvédère donne tout le motif et la clef de la symphonie, dirait un musicien. Le sentier ne fait qu'en présenter les développements, mais des développements de maître, toujours nouveaux, toujours inattendus, qui ajoutent à l'impression la complètent et l'impriment dans la mémoire en traits ineffaçables. Ici le rocher semble s'être effondré et une grande coulée de terre s'étend sur lui et le dérober aux yeux, là c'est la rivière elle-même qui a disparu; au lieu d'une tranchée, elle s'est construite un tunnel. Jamais de vaines redites, toujours des surprises. . . jusqu'à ce que tout à coup de ces scènes puissantes et majestueuses on passe à d'autres scènes moins severes et à d'autres mélodies.



A l'endroit où le rocher resseuré semblait dire : Tu n'iras pas plus loin - un petit pont, plus audacieux que le premier nous ramène en pleine lumière et par des escaliers taillés dans une muraille perpendiculaire le promeneur descend presque au bord du torrent, qu'il voit devant lui accourir en bondissant au milieu de grands blocs tombés des hauteurs. Là tout est clarté, le soleil jette ses rayons sur l'écume des ondes et sur les cimes des hêtres mutilés, il anime, réchauffe, colore. Et l'andante succède l'allegro, et c'est toujours la même symphonie.

Mais bientôt le sentier s'arrête brusquement et l'on ne sait pas bien pourquoi; aucune barrière ne s'oppose à son passage l'espace est ouvert devant lui et la rive elle-même semble plus invitante et d'accès plus facile.

Que voulez-vous ? C'est la ligne suspendue à moitié chemin de la page : le papier ne manque pas ni l'outil... mais l'inspiration, l'écrivain se gratte la tête il cherche l'idée la bonne l'excellente la seule nécessaire... et attend qu'elle vienne.

Ainsi font les auteurs du sentier... ils ont vu le fond de leur escarcelle cependant bien garnie au départ et restant là attendant que Jupiter à travers les nues fasse tomber sur eux la pluie de Danaé.

Il ne faut pas un miracle pour cela ou plutôt ce miracle en notre heureux pays se renouvelle sans cesse non pour satisfaire l'avidité des

nymphes nonchalantes, mais pour tout ce qui est utile et bon en soi : les bibliothèques, les musées, les fêtes populaires... et les sentiers....

LE RAMEAU DE SAPIN.

Neuchâtel, 1^{er} août 1877.

LE SENTIER
DES GORGES DE L'AREUSE

PAR F. BERTHOUD

DESSINS DE
A. BACHELIN.

D'APRÈS F. BERTHOUD
ALB. VOUGA.



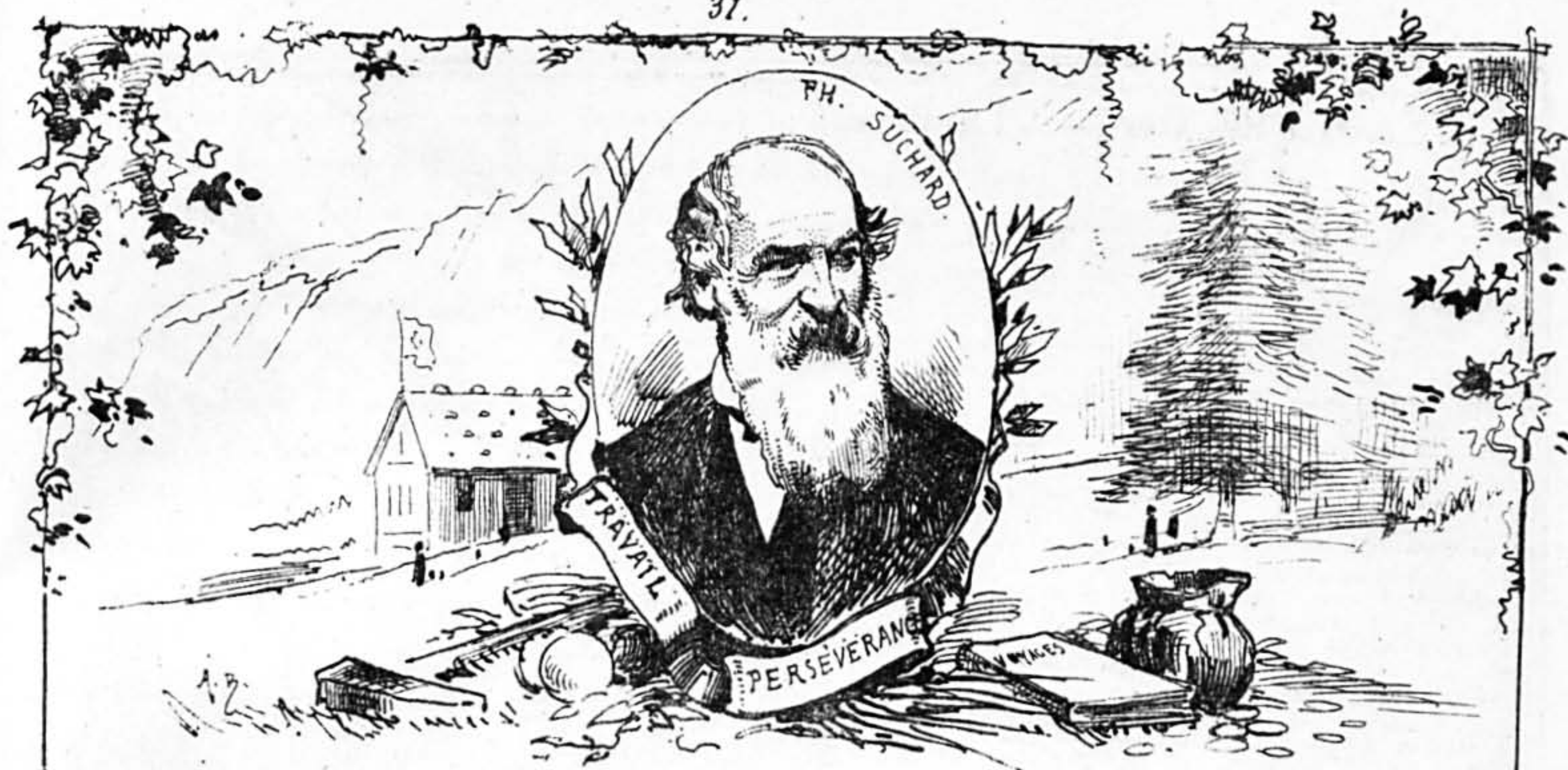
Le Sentier des Gorges de l'Areuse. (Fin).

On ne laissera pas celui des Gorges de l'Areuse abandonné au point où il en est comme un fût de colonne jeté au hasard sur le sol. L'édifice sera achevé, et au mérite d'une admirable promenade de luxe et d'agrément, le sentier joindra celui d'être une voie de communication commode et rapide pour les concitoyens qui vivent à ses deux extrémités. Il remplacera jusqu'à un certain point la station qui manque entre Noiraigue et Suvenier, ou tout au moins diminuera les inconvénients de son absence. L'espace qui lui reste à parcourir n'offre pas sans doute des tableaux aussi étranges et aussi fantastiques que ceux de la première partie, mais les peintres et les amis des beautés pittoresques n'y trouveront pas moins des sujets de ravissement et d'étude. A chaque pas de nouveaux motifs, variés suivant l'heure du jour, et l'état du ciel par des effets inattendus d'ombre et de lumière, charmeront l'artiste et le passant. Puis viendra le Champ du Moulin, un oasis de verdure, un nid de mousse au bord de la rivière, — et plus loin les rapides sous les routes des grands rochers effondrés qui la couvrent à demi, et la font écumer et bondir; plus loin encore les grands bois penchés sur un sol inconstant, qui lui aussi pris d'humeur voyageuse voudrait comme tant de montagnards voir les Alpes et s'établir au bord du lac... d'où l'on ne revient pas.

Telle est l'oeuvre qui reste à faire aux pionniers de l'Areuse... En attendant, la première partie de leur travail, quoique fragmentaire, compose cependant un tout; elle a un commencement, un milieu et une fin qui se lient et se complètent, et qu'on

LA CAVERNE DU FOUR.





ne peut plus séparer. Après avoir franchi le pont du Gor de Brayes, parcouru la haute galerie, descendu les escaliers, suivi l'avenue on ne reste pas le pied en l'air, avec le vide devant soi, obligé de rebrousser chemin, et de revenir confus au point de départ. Il y a un dénouement, et un final, le plus inattendu, le plus étrange, et en même temps le plus heureux, le plus conforme à la situation qu'on puisse imaginer: la grotte ou la Baume du Four.

M^{lle}. Desor l'a décrite et rendue célèbre — située à une vingtaine de pieds au-dessus du sentier, un zig-zag assez court, mais raide en permet l'escalade. Cette grotte ressemble à la bouche immense d'un four de géants, toute ouverte au midi, et surplombant le torrent. En soi et comme simple phénomène naturel, cette retraite serait déjà curieuse et très-digne d'attention. Ses dimensions colossales, la solitude qui l'entoure, les difficultés de son accès, en un mot la chose elle-même et son cadre, et son emplacement suffiraient pour justifier un sentier qui n'aurait eu d'autre but que d'y conduire. Et de fait en tout temps elle a été connue et visitée, malgré l'absence de chemins, ou peut-être à cause de cela précisément, les jeunes gens de toutes les époques ont volontiers choisi la Grotte du Four pour un rendez-vous de joyeuses parties, nulle autres endroits aux environs étaient aussi propices que celui-là à leurs ébats, aussi ignorés, aussi discrets, aussi romantiques, et nul ne songeait à y aller. Un charme particulier, inconscient attirait à la Grotte du Four; on y allait comme malgré soi et l'on en remportait des souvenirs, des impressions qu'on eût vainement cherchés ailleurs.

Ce sentiment n'est pas moderne; il a existé de tout temps, paraît-il. La couche épaisse de fin sable qui couvre le plancher de l'excavation est toute remplie de débris d'os, provenant surtout d'animaux domestiques et spécialement de jeunes sujets; on reconnaît des traces de fer, quelques fragments de bronzes sont mêlés à cette poussière; l'homme antique a passé là; il y a vécu sinon d'une manière permanente, au moins dans ses fêtes et dans ses solennités patriotiques ou religieuses. La grotte était le séjour des divinités, leur temple; des humains pendant des siècles peut-être sont venus en ce lieu sauvage, adorer, prier, génir, maudire; c'est là qu'ils offraient des sacrifices aux Dieux

inités et une Dieu bienfaisants leur à leur. Quels étaient ces Dieux et quels étaient ces hommes, habitants de la terre neuchâteloise avant nous? D'où venaient-ils? En quel temps vivaient-ils? Pour s'en faire une image il faut remonter par la pensée des milliers d'années et se transporter dans les déserts, au milieu des tribus sauvages et sous les wigwams des Indiens. Ce que nous savons des lacustres par les fragments d'armes et d'ustensiles retrouvés sous les caux montre des degrés de culture différents séparés peut-être par des siècles, et les premiers représentants de ces sociétés primitives au point que les derniers ont sans doute disputé aux bêtes fauves la possession de la Grotte du Fau. Dans cet intervalle de temps quel champ pour l'imagination, quelles immensités à franchir pour apercevoir dans les lointaines perspectives des âges écoulés le Christophe Colomb qui a découvert et parcouru avant tous les autres ces sauvages retraites! Quelle suite de scènes diverses se sont succédées en ces mêmes lieux que de générations y ont passé semblables par le fond de besoins, de misères d'ansures, de haines qui appartiennent éternellement à la race si différentes par l'expression et la manifestation de ces sentiments. Elles ont vécu leurs divinités ont disparu avec elles - tout est retourné aux éléments - à l'air, à la terre aux eaux aux brises, aux orages et tout reparait et continue avec d'autres formes et d'autres aspects. Une heure à la Grotte du Fau c'est un poème à lire ou à rêver - une troncée dans l'infini - un vol de l'âme et de l'esprit au travers des mondes antiques et futurs. Si d'autres sont venus où nous sommes, d'autres y viendront après nous - et dans cinq ou six mille ans peut-être un savant visiteur de la Grotte du Fau racontera à des auditeurs ébahis que, probablement vers le 19^{ème} siècle de l'ère ancienne, déjà des mortels à demi civilisés, et avec les moyens bornés de cette époque reculée avaient jeté des ponts sur les précipices du voisinage taillé le rocher pour venir à cette grotte dont ils avaient, croit-on, fait un temple ou un lieu de réjouissances publiques. Les tessons de verre grossier, les fragments de poteries et de vases, de formes encore barbares, une hélice microscopique à laquelle était attachée un reste de liège - et dont on n'a pas deviné l'usage quelques autres menus objets d'usage sans signification, permettent au moins cette hypothèse mais on ne sait plus rien de leur culte et de leurs moeurs. Tout ce qu'on peut affirmer, ajoutera le professeur c'est que les pauvres diables qui vivaient en ces temps cabuleux devaient être bien ignorants, bien misérables et dans une condition extrêmement inférieure à la nôtre.

A ce beau discours d'un grand prêtre de la science la foule applaudira, et songeant à nous ses bonnes âmes, diront joignant les mains... ce que nous disons de nos ancêtres forestiers et lacustres: Pauvres gens d'autrefois! Quel labeur fut pour vous l'existence!...

Ainsi va le monde, il s'élève en tournant à la façon des spirales, repassant sur les mêmes traces à des échelons toujours plus élevés sève des sociétés et sève des plantes suivent même loi. - Consolons-nous cependant et regagnons le Tré des Clées, un philanthrope, Mr Ph. Suchard, père, veut d'y construire un chalet ouvert à tous. Vaille que vaille, si l'avenir n'en a pas de pareils notre sort est préférable à celui des races futures.

Fleurbaey, juillet 1876.

~ Fritz Berthoud

Autographes extraits de l'Album du Club jurassien.

Alph. de Candolle

F. Merian

Bern. Escher.

Ursula-Célestine Nicollet

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} septembre 1877.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Ténitencier à Neuchâtel.

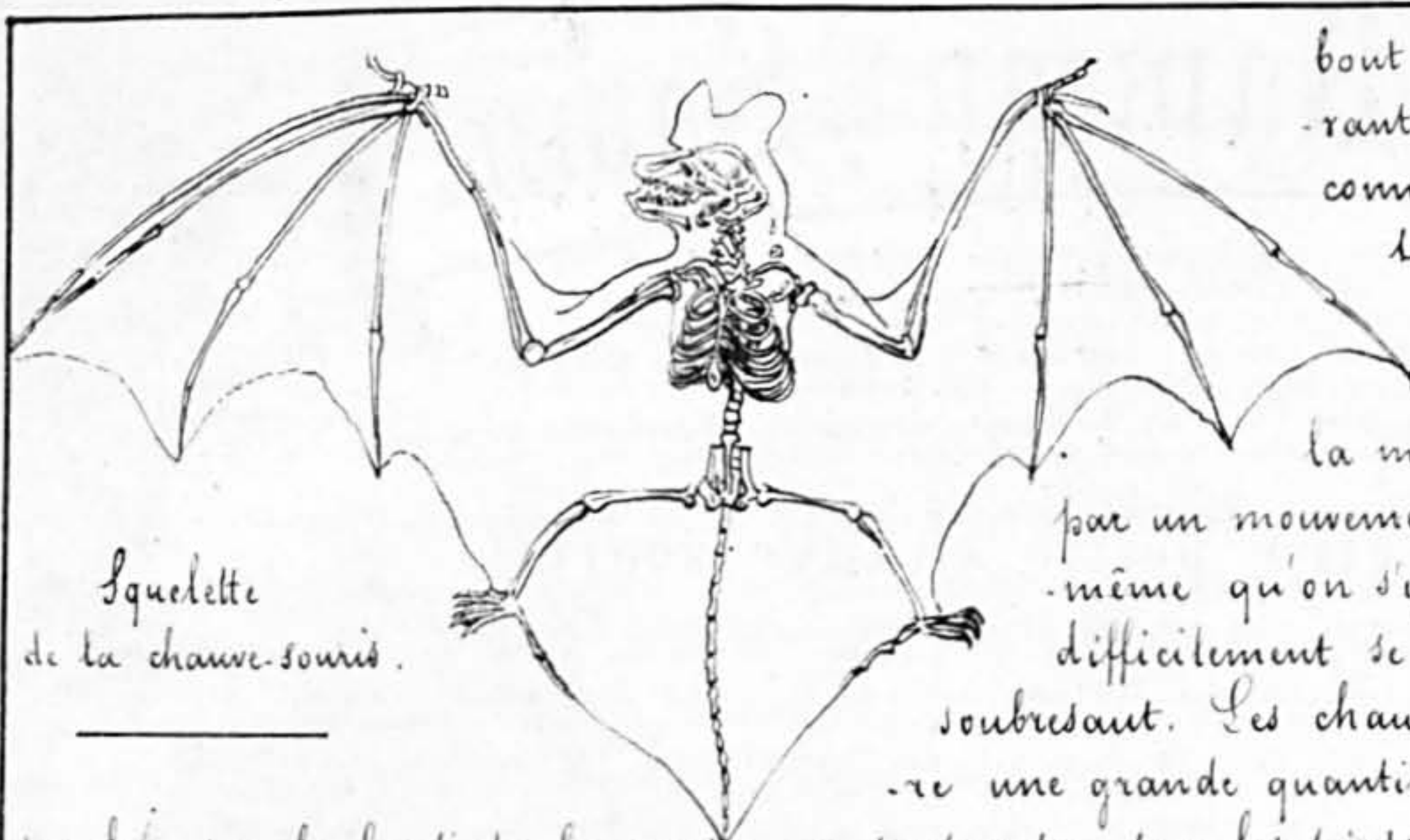
Notre petite chauve-souris.

C'est bien à propos de ces êtres singuliers, que l'on peut admirer combien la Nature est variée dans ses créations; elle est même parfois, en apparence, si bizarre, que bien des gens n'éprouvent que de la terreur ou de l'aversion vis-à-vis de certains animaux du reste très inoffensifs. Il en était bien ainsi de notre chère petite protégée: "Oh! la vilaine bête" nous disait-on, comment osez-vous la toucher? Tuez-la vite!" — Nous pouvons



rire de ces préjugés, ou nous indignes de cet esprit destructeur; mais avouons toutefois que ces idées sont assez naturelles; car, au premier abord, rien n'est plus difforme et repoussant, que notre élève; c'est une masse informe de poils, de membranes et de crochets. La manière dont elle fut découverte le prouve. Par une belle et chaude journée d'été, notre petite voisine Berthe, gentille fillette de deux ans, attira notre attention sur une tache noirâtre, appliquée au bas de la muraille de la maison, elle la montrait du doigt, d'un air de dégoût, en répétant les monosyllabes que les petits enfants, et leurs mamans, emploient pour désigner une saleté quelconque. Nous reconnûmes une jeune chauve-souris parvenue presque à son complet développement, mais incapable de voler; nous découvrîmes plus tard qu'elle avait eu un accident à l'aile. Nous prîmes la pauvre dans la main, et l'apportâmes chez nous. Alors nous pûmes admirer à notre aise ce petit minois éveillé, ces brillants yeux noirs, ces oreilles ouvertes, ces deux rangées de mignonnes dents blanches, ce pelage si fin, si doux, et enfin ce merveilleux appareil de membranes, qui relie les doigts de la main et les quatre membres, et qui sert d'ailes.

Ce carnassier en miniature n'est pas à craindre, comme ces terribles rongeurs, dont on lui a donné le nom; la souris a ces quatre redoutables longues dents, qui distinguent son ordre et qui peuvent faire une déchirure dans nos chairs; il n'en est pas ainsi de notre chiroptère, dont la faible mâchoire est ornée de dents semblables aux nôtres, mais si microscopiques, qu'elles ne feraient pas d'impression sur notre grossier épiderme. On peut donc sans crainte prendre le Pespertilio dans la main. Notre individu était, si nous ne faisons pas erreur, une chauve-souris commune: *Pespertilio murinus*. Mais il s'agissait de le nourrir. Sa première nourriture fut du lait, qu'il prenait soit par gouttes au



Squelette
de la chauve-souris.

bout d'un fil, soit en le bu-
rant au bord d'une cuillère,
comme nous buvons à la
tasse. Puis vinrent les
mouches, que nous lui
offrions vivantes, avec
la main, et qu'il saisissait
par un mouvement si brusque, que, lors-
même qu'on s'y attendait, on pouvait
difficilement se défendre d'un léger
soubresaut. Les chauves-souris doivent détrui-
re une grande quantité d'insectes ailés, car,

perchée sur le bord de la main, ou suspendue par les pieds au rebord de sa boîte, notre petite amie, avalait d'une soirée une quarantaine de mouches, et faisait son dessert d'une grosse phalène, qu'elle grignotait avidement, avec un plaisir et un empressement visibles. Chose remarquable, elle refusait invariablement les papillons de jour, n'ayant pas même l'air de croire que ce fut de la nourriture. C'était une joie de tous les soirs, d'entendre l'appel de notre prisonnière; car, au crépuscule, elle grattait à l'ouverture de sa prison pour être sortie. Elle aimait alors à se promener dans la chambre, ou au jardin; mais elle avait surtout l'air de se plaire dans la main, où elle venait volontiers chercher son repas.

Tous fûmes très chagrinés, d'apprendre par un livre d'histoire naturelle, que ces petits chasseurs nocturnes n'ont jamais vécu plus d'une quinzaine de jours en captivité. Hâtons-nous de proclamer notre innocence à l'endroit de cette privation de liberté, dont souffrait notre petit ex-voltigeur; nous avons essayé plusieurs fois de lui faire prendre son vol dehors, au crépuscule du soir; nous avons aussi cherché à le faire retrouver de ses parents, en le posant seul au jardin, à l'heure à laquelle le vieux couple quittait son gîte derrière la "chape", pour commencer ses évolutions sinuées et saccadées autour de nos pruniers; mais tout fut inutile; notre enfant trouvé nous resta. Nous réussîmes à prolonger sa paisible existence bien au-delà du terme fatal, car ce petit bijou d'enfant gâté vécut avec nous trente-quatre jours. Temps trop court encore pour notre amitié; aussi le décès de notre pauvre petit hôte, nous causa-t-il un grand chagrin. Une tombe liliputienne fut érigée dans un petit enclos, qui, dès lors, est resté couvert de fleurs.

Voilà l'histoire, qu'avaient à vous raconter

Un père et ses enfants.

Gleurier, 31 mai 1877.



La réunion annuelle du Club jurassien a eu lieu au Creux-du-Dan le 24 juin dernier.
Une seconde assemblée aura lieu dans le courant du mois de septembre.

Migration des plantes par le chemin de fer.

Parmi les plantes, il y en a qui restent obstinément attachés au lieu qui les a vu naître, et ne veulent pas s'en écarter, si bien que quand on essaie de les transplanter, même en enlevant la motte de terrain dans lequel elles sont enracinées, on les voit dépérir et enfin mourir de nostalgie au bout de peu d'années. D'autres au contraire ont un goût très prononcé pour les voyages et vont gaiement se promener par le monde. Les unes ont des graines légères pourvues d'aigrettes plumées que le vent emporte par monts et par vaux et qui germent là où la fin de l'orage les a laissées; d'autres voyagent par eau au gré des courants, ou bien se laissent emporter par les oiseaux dans leurs émigrations périodiques. Enfin, il y en a qui voyagent en chemins de fer: Tel est le *Lepidium draba* L., qu'on n'avait jamais aperçu en Suisse avant l'établissement des railways. On l'a d'abord rencontré près de la gare d'Olten, puis près de celles de Bex et de Sion, et maintenant il apparaît, çà et là, un peu partout où il y a des lignes ferrées. Il y a quelques années que j'en ai vu quelques pieds à Auvernier, et l'année passée une superbe touffe sur le chemin de Beauregard à Neuchâtel. Ce printemps, il y en avait une certaine quantité au pied d'un mur à la sortie d'Auvernier du côté de Neuchâtel. Malheureusement ces pauvres émigrées ont des ennemis acharnés dans la personne des cantonniers qui considèrent que le premier de leurs devoirs est de maintenir les routes propres, et sous ce prétexte extirpent sans pitié tous les végétaux qui viennent s'établir sur le bord des chemins, avec l'intention charitable d'embellir et d'égayer le lieu ordinaire de passage des êtres humains. Ces pauvres petites plantes feraient cependant bien plaisir à l'œil lorsqu'on chemine sur la route qui poudroie entre deux murs qui réfléchissent les rayons du soleil.

Quoiqu'il en soit, il reste à expliquer comment le *Lepidium draba*



s'y prend pour prendre le train, car ses petites graines sont lisses et en apparence dépourvues de tout moyen de s'attacher aux ballots ou aux véhicules : C'est un problème qui reste à résoudre.

Corcelles, juillet 1877.

Dr. Paul Morthier.

Phylloxera vastatrix. Le puceron de la vigne. D'après les dessins de Mr. le Dr. Victor Jatio.



Fig. 1. Ouf de ponduse aptère et non sexuée, à un grossissement de 50 diamètres. Couleur jaune-paille.

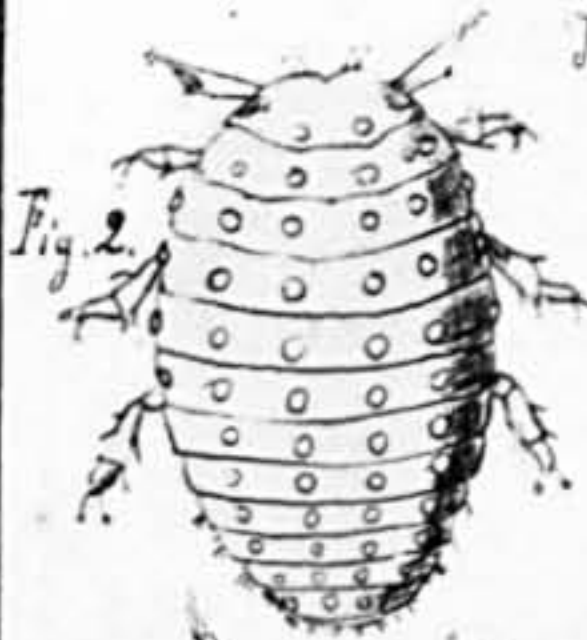


Fig. 2. Jeune ponduse aptère et parthénogénique, vue de dos, pour montrer les nombreux tubercules de cette face; à un grossissement de 50 diamètres.

Même couleur que l'ouf.



Fig. 3. Grosse larve verte, vieille ponduse parthénogénique, vue par la face ventrale, de manière à montrer la disproportion des membres; à un grossissement de 50 diamètres.



Fig. 4. Première apparition des ailes (c) la vieille peau pend encore aux pattes du puceron (d). Face ventrale. Grossissement, 45 diamètres.



Fig. 5. Une nymphe un peu plus développée, vue de profil, à un grossissement de 45 diamètres. (a) gaine au sucroir (b) soie du sucroir, (c) ailes en formation.



Fig. 6. Morceau de racine malade. L'écorce soulevée (a) montre une petite colonie de *Phylloxera* de grandeur naturelle.



Fig. 7. Un bout de radicelle, avec jeunes pousses renflées par la piqure en e et une pousse intacte en f; de grandeur naturelle.



Fig. 8. Un renflement morbide courbé en U par la piqure de la grosse larve verte en g, des ponduses plus petites, des œufs, des jeunes, et les traces de vieilles figures, particulièrement en h; le tout à un grossissement de 4 diamètres.

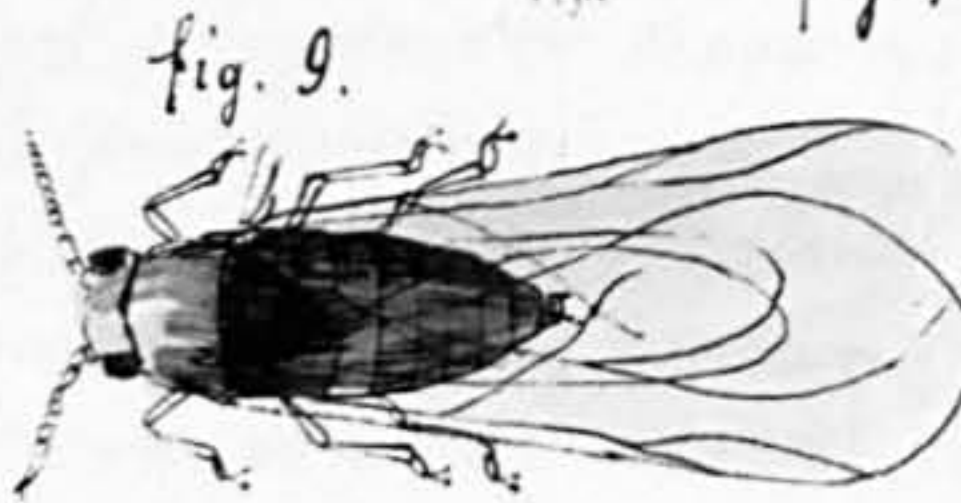


Fig. 9. Forme ailée du parasite (corps mesurant 1 mm); d'un brun-violet; yeux d'un rouge carmin.

Club Erguel. Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la création d'une société de jeunes naturalistes dans le vallon de St. Imier. Une première séance a eu lieu le 24 juin dernier au pied des ruines d'Erguel. Cette société deviendra une section du Club jurassien.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} octobre 1877.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

Pluie d'insectes.

Nous avons reçu des Brenets les deux correspondances suivantes :

Bien (18 août) à six heures du soir, je fus appelé par un de mes jeunes amis, qui sait que tout phénomène m'intéresse, à constater un fait assez remarquable. C'était une nuée, que dis-je, des milliers de nuées de fourmis volantes qui, pendant plusieurs heures, se succédaient, paraissant venir du côté du Jant du Doubs, et se dirigeant, contre la colline française qui domine le hameau des Bassots, c. à d. en suivant la direction du Nord au Sud. La température était très chaude, quoique tempérée par une légère brise du Nord.

Ces insectes, réunis en masses compactes ou parfois en longues banderolles passaient en tourbillonnant, et avec une grande rapidité. Leur nombre était si grand que pendant toute la soirée on en vit les nuées à la distance d'un kilomètre. En vous remettant quelques exemplaires — hélas mourants — de ces milliards d'êtres ailés, je vous laisse le soin, M. le rédacteur, d'apprécier l'importance de ce fait pour le relater, si vous le jugez à propos, dans le Rameau de Sapin.

(Annexe: Une boîte contenant des exemplaires de ces fourmis ailées).

F. Albin Perret.

Monsieur ! On a remarqué aux environs des Brenets un phénomène assez rare le samedi 18 août à 5 heures du soir. C'était un essaim considérable de fourmis ailées qui a remonté le cours du Doubs. Le passage de ces insectes a duré pendant $\frac{3}{4}$ d'heure au moins. Cet essaim apparaissait à l'horizon comme une légère fumée; sa vitesse égalait celle d'un nuage poussé par un vent assez faible. Cette masse d'insectes avait 150 à 200 pieds de haut, et était formée de groupes coniques la pointe tournée en bas et ayant une dimension de un à deux mètres carrés, qui tourbillonnaient avec une vitesse vertigineuse. Une quantité de ces fourmis tombèrent dans l'eau et devinrent la pâture des poissons.

Voici un exemplaire, grossi de plusieurs fois, de fourmis mâles de cet essaim, je regrette de n'avoir pas pu me procurer un échantillon de femelles.

Agitez, etc. Brenets, 22 août 1877.

J. F. Étienne, clubiste des Brenets
âgé de 12 ans.



Le Rameau de Sapin a déjà eu à s'occuper de fourmis volantes (Voir Année 1867. Pag. 4). On a remarqué que dans toutes les années où le mois d'août est très chaud, et lorsqu'en outre le printemps n'a pas été défavorable, il sort, pendant quelques soirs, des plus petites fourmilières, des quantités

considérables de fourmis ailées. Elles se répandent aux alentours de leurs habitations, envahissent les tiges d'herbes ou les arbustes voisins, puis prennent leur vol. En observant de près ces insectes ailés, on s'aperçoit qu'ils se composent de deux sortes d'individus très différents de taille et d'aspect. Les uns sont les mâles, trois fois plus petits que les femelles, et dont le vol est plus léger. Les ailes des femelles, dont l'abdomen est déjà fort développé, sont très longues, mais très fragiles, et malgré leur extrême transparence ont des reflets azurés.

Ces deux catégories d'insectes prennent donc leur essor dans la soirée, ordinairement une heure avant la nuit, puis disparaissent. On peut observer pendant plusieurs jours de suite, à la même heure, et dans les mêmes fourmilières, de semblables départs. Que deviennent ces insectes ?

Les mâles, ceux de petite taille, meurent pour la plupart, et ne rentrent pas dans leur ancien domicile. Les femelles, nouvellement écloses, tombent à terre une fois fécondées; beaucoup périssent par diverses causes; celles qui survivent sont recueillies par des fourmis ouvrières, qui les traînent çà et là, leur arrachent leurs ailes si elles ne sont déjà tombées d'elles-mêmes auparavant. La femelle, entourée de soins plus ou moins tyranniques, cherche à trouver un endroit propice, où elle puisse, aidée de ses premiers sujets, fonder une colonie. Si rien ne vient à l'encontre, elle pond des œufs, et voilà une nouvelle fourmilière, qui passera inaperçue pendant quelque temps, mais qui, un an après, pourra déjà fournir de nouveaux essaims ailés.

Si, au moment du départ de ces essaims, le vent se met à souffler dans une direction quelconque, les fourmis ailées, inhabiles à diriger leur vol, se laissent emporter dans les airs. M. Perret a constaté en effet que le 18 août, il y avait une légère brise du Nord, et que les nuées de fourmis volantes suivaient la direction du nord au sud. Ce qui est curieux dans le fait observé par nos amis des Brenets, c'est que les essaims de ces insectes se sont montrés pendant plusieurs heures.

G. Guillaume, fils.

A quelle heure se lèvent les oiseaux ?



Il ne saurait le dire exactement, et il serait très curieux de rassembler et de publier les différentes observations que pourraient faire les membres du Club jurassien dans les localités qu'ils habitent.

Un journal publiait dernièrement selon, l'ordre d'antériorité et de leur chant, l'heure du réveil des oiseaux, depuis le 1^{er} mai jusqu'au mois d'août.

Voici le résultat de ces observations :

Le pinson s'éveille et chante à une heure ou une heure et demie du matin;

La fauvette à tête noire, vers deux à trois heures; la caille, de 2 1/2 à 3 heures;

Le merle noir, de 3 1/2 heures à 4 heures; la rousserole, à 3 ou 3 1/2 heures; le poillet(?)

à 4 heures; le moineau franc de 5 à 5 1/2 heures; la mésange charbonnière de 5 à 5 1/2 heures. On voit par ces chiffres, ajoutait le journal que le pinson est le plus matinal, et le moineau franc le plus paresseux des oiseaux observés.

Ces indications m'ont fort surpris, et j'ai de fortes raisons pour mettre en doute leur parfaite exactitude. Le pinson et la fauvette à tête noire ne sont pas, d'après des observations maintes et maintes fois répétées, les premiers oiseaux éveillés.

Voici, en attendant les observations de mes collègues du Club, les remarques que j'ai pu faire:

1°. à Neuchâtel. Le premier oiseau qui chantait à une heure du matin, était le rouge-queue. Puis venaient le rouge-gorge, le merle (3 heures), le pinson, les fauvettes (5 heures), etc.

2°. à Bienne. L'étourneau, à 1 1/2 h. du matin. Cet oiseau gazouille et vole au-dessus des arbres et des maisons lorsqu'il fait encore nuit, et se croise souvent avec des chauves-souris. Puis viennent les mésanges à tête bleue, charbonnière, à longue queue, le merle, etc.

3°. Dans une volière. Le tarin et la linotte ont toujours été les premiers éveillés, tantôt l'un, tantôt l'autre. Puis le bouvreuil secouait ses plumes, le chardonneret secouait sa tête carminée de dessous son aile, tandis que les canaris conservaient leur attitude endormie, semblables à de petites boules d'or. Le verdier et la mésange charbonnière s'éveillaient tôt après.

Il faudrait, pour contrôler et compléter ces observations, avoir la liste des oiseaux des champs, avec l'heure de leur réveil. Ce n'est qu'à l'aide d'une foule de renseignements que l'on pourra établir une échelle quelque peu complète, et présentant de sérieuses garanties au naturaliste exact et consciencieux.

Août 1877.

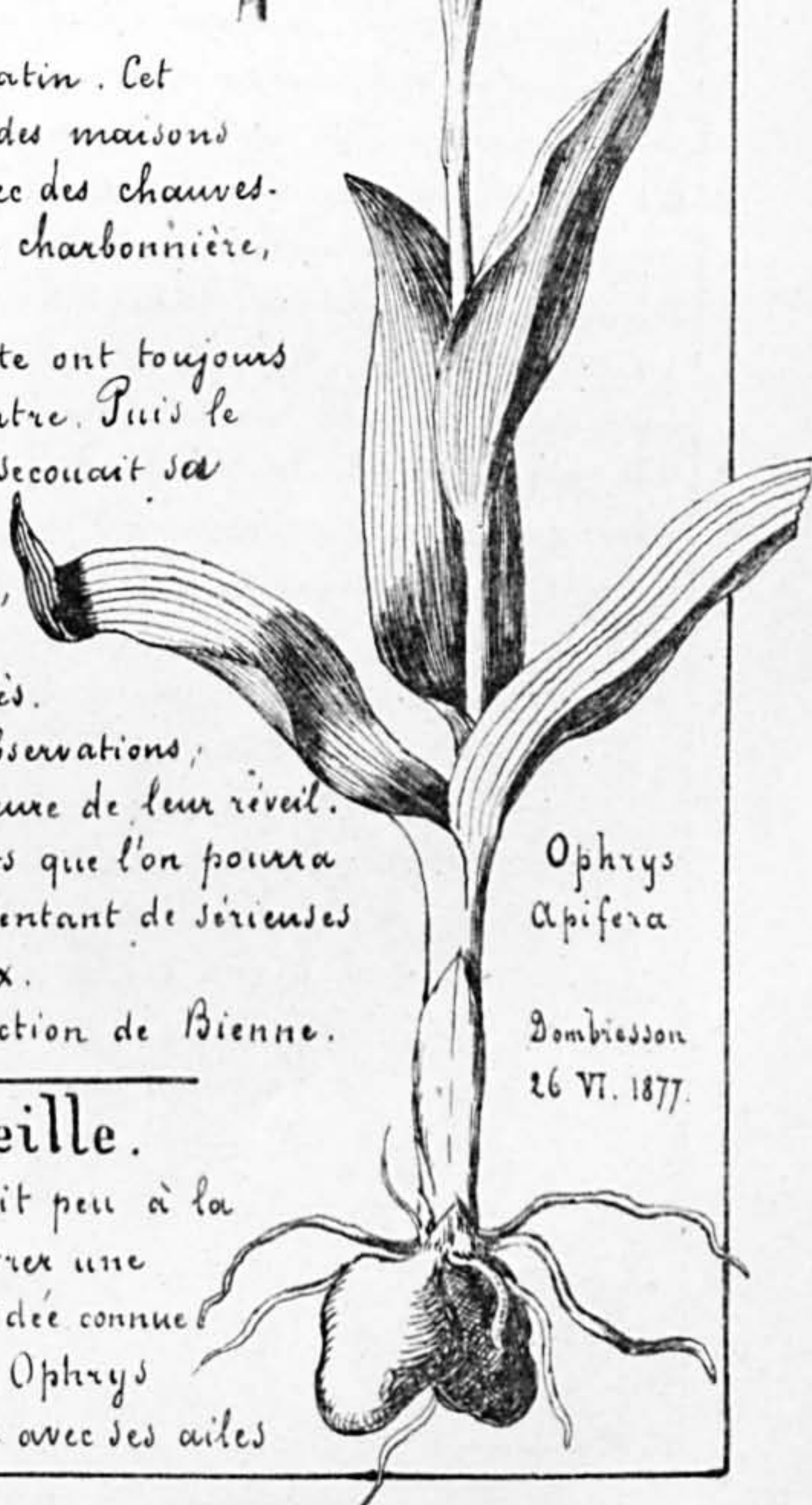
G. de la section de Bienne.

L' Ophrys abeille.

Il est peu de personnes s'intéressant tant soit peu à la botanique, qui n'aient eu l'occasion de rencontrer une fois ou l'autre et d'admirer la charmante orchidée connue généralement sous le nom d'Orchis Bourdon (Ophrys Arachnites ou fuciflora). Cette fleur si curieuse avec ses ailes



Fleur détachée
de l'Ophrys fuci-
flora.



Ophrys
Apifera

Dombrosson
26 VI. 1877.

d'un rose tendre et son large tablier couleur velours rehaussé de quelques dessins jaunes, se trouve sans trop de difficultés vers la fin du mois de mai ou dans la première quinzaine de juin, sur tous les coteaux du Jura, que le soc de l'impitoyable charrue a encore épargnés. Il n'en est pas de même de l'Abeylle (*Ophrys Apifera*), et je crois que le nombre des jeunes botanistes qui ont eu la chance de cueillir eux-mêmes cette jolie plante dans notre canton est très restreint. On la rencontrait encore quelques fois, il y a une vingtaine d'années, sur les collines qui avoisinent la ville de Neuchâtel (Voir Flore du Jura par Mr. Ch. Godet, page 690); mais dès lors les progrès de la culture et l'avidité des botanistes ont mis bon ordre à la chose, et, maintenant l'*Ophrys Apifera* est devenu l'une des plus rares trouvailles que l'on puisse faire chez nous.

J'ai donc pensé que cela intéresserait les lecteurs du Rameau de Sapin d'apprendre qu'un exemplaire authentique de cette orchidée fut trouvé cette année le 26 juin près de Dombresson, au lieu dit „sur la Roche”, à l'altitude de 770 mètres au-dessus du niveau de la mer, par le jeune M. P., qui cueillit cette fleur comme par hasard et sans se douter de l'intéressante découverte qu'il venait de faire. Ce fait est, en effet, d'autant plus singulier que, à notre connaissance du moins, l'*Ophrys apifera* n'avait jamais encore été vu au Val-de-Ruz, ni en général à une altitude aussi élevée. Malheureusement cela la plante était d'une grandeur rare pour cette espèce: elle mesurait 42 centimètres depuis le collet de la racine jusqu'au sommet de l'épi. Le dessin ci-joint a été fait d'après nature, mais en diminuant un peu la longueur de la tige. Il suffira pour donner une idée assez exacte de la plante. Quant à la couleur des fleurs, elle est la même que celle de l'*Ophrys Bourdon*. Les traits distinctifs et caractéristiques de l'Abeylle sont: 1° le bec long et flexueux qui termine la colonne, 2° la labelle ou tablier, plus petit que celui du Bourdon, surtout en proportion des ailes, qui sont toujours déjetées en arrière; 3° la labelle de l'Abeylle est trilobée et recourbée en dessous, tandis que celui du Bourdon est entier; 4° enfin, l'appendice terminal du labelle, qui représente l'aiguillon de cet insecte végétal, est caché sous le tablier chez l'Abeylle, tandis que chez le Bourdon il se redresse en dehors. Pour plus de clarté nous mettons le dessin d'une fleur du Bourdon à côté du dessin de la plante de l'Abeylle.

Dombresson, 2 août 1877.

R.

Le gros gibier dans le Jura bernois. D'après un relevé publié par le Journal du Jura, il aurait été tué dans le Jura bernois, du 6 janvier au 26 décembre 1875:

12 Sangliers adultes,	7 chevreuils,
6 loups,	et 3 loutres.

A ces chiffres il faudrait ajouter ceux qui ne sont connus que de M. M. les braconniers, qui gardent un prudent silence sur le chiffre de leurs victimes.

Nous publierons prochainement une statistique du gros gibier abattu en 1876.

— Le Conseil d'Etat a autorisé M. M. Paul Hainard, instituteur à Bantexive, et Emile Vouga, instituteur à Marin, à chasser en tout temps, au profit des Musées scolaires.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} novembre 1877.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du *Tenirancier* à Neuchâtel.

Protection des oiseaux.

Donnez à manger aux oiseaux pendant l'hiver et ils vous rendront des services en été... Si l'hiver n'a pas été rigoureux, le printemps ne s'est pas montré favorable aux oiseaux. Les pauvres petits trompés par le doux temps de janvier et de février, ont commencé leurs nids trop tôt, et plus d'une couvée a été détruite par la neige et les froids tardifs de mars.



Depuis quelques années, ma fille cadette donne à manger aux oisillons qui, dès que la neige couvre la terre, viennent par bandes plus ou moins nombreuses, demander un peu de pain sur certaines fenêtres de la maison. Lorsque la neige est abondante et de durée, ce ne sont pas seulement les pinsons, les rouges-gorges, les mésanges diverses qui arrivent, mais avec eux apparaissent des bandes de verdiers, quelques pinsons de montagne, le pic gris, le pic bigarré, le petit grimpeur, le merle et çà et là quelques autres oiseaux. Tous ces derniers venus disparaissent au départ de la neige, mais les pinsons et les mésanges restent les hôtes fidèles de la maison. Un des premiers, un vieux pinson mâle, s'est érigé en chef de ces hôtes. Il les régente, les gourmande et ne leur permet de prendre leur part de nourriture que lorsqu'il a mangé la sienne.

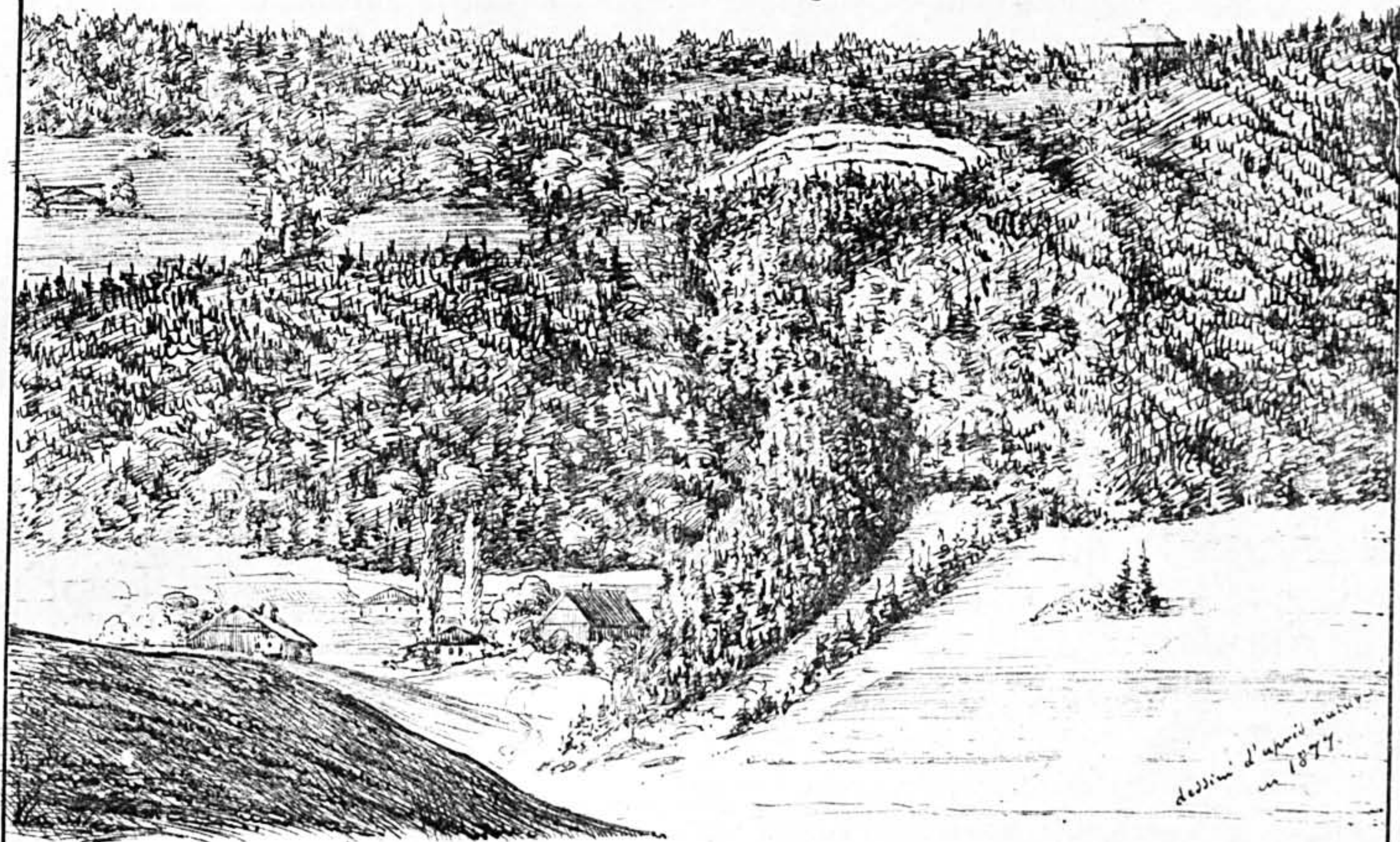
Ces oisillons ont établi leurs nids dans les arbres du jardin et des alentours de la maison, où l'on a placé quelques nids artificiels. Ils ont depuis lors rendu de nombreux services, en détruisant les chenilles, qui, auparavant, pullulaient dans le jardin. Le vieux pinson s'est apprivoisé, et l'an passé, il a amené, sur la fenêtre de la chambre à manger, toute sa petite famille, sachant à peine voler. Cette année, il vient frapper du bec contre les vitres quand on oublie de lui donner sa pâture. Il s'est même émancipé au point d'entrer dans la chambre, à l'heure du dîner, et de venir ramasser, sous la table, les miettes de pain qu'on lui offrait. D'autres pinsons et les mésanges n'osent encore suivre cet exemple. Ils se contentent de venir sur la fenêtre ouverte, mais je ne désespère pas de les voir arriver plus tard avec leurs jeunes, comme le gentil pinson. Evidemment ces oiseaux sont reconnaissants des soins

qu'on leur donne. Ils viennent chanter leur petit cantique sur les fenêtres et sur les arbustes du jardin, se querellant bien un peu, mais ils font une chasse aux insectes qui compensent bien le grain, le pain, les noix cassées et quelques petites friandises qu'on dépense pour eux. Les corbeaux se sont montrés jaloux de la privauté et surtout de la bonne nourriture de ces oisillons. Pendant la neige de mars, ils sont venus demander leur part, comme des poules, jusque devant la porte de la maison. En échange, ils s'occupent actuellement à faire la chasse aux larves de hannetons, dont ils dévorent d'énormes quantités.

Je recommande à la jeunesse ce mode d'appriivoiser les oiseaux utiles. Il est plus agréable de les voir habiter librement et familièrement autour de la maison, et d'entendre leur chant, jusque sur les fenêtres, que de les retenir captifs dans une cage, fût-elle dorée. Tous sont faciles à apprivoiser, tout en leur laissant leur liberté. Souvent j'ai vu le rouge-gorge, l'ami du charbonnier, et le joli roitelet, venir prendre des vers, pour ainsi dire, sous ma bêche. Un de ces derniers vient de placer son nid, à deux pas de la fenêtre, dans une touffe de pivoine-arbre. Le mâle fait entendre tout le jour ses trilles et son petit chant d'amour, tandis que la femelle couve ses œufs, pareils à de petits pois, dans un nid de mousse, fermé de toute part, et n'ayant qu'une petite fenêtre, par laquelle l'oiselet regarde ce qui se passe et écoute chanter son petit mari. J'ai vu un chardonneret placer son nid, deux années de suite, dans un grand rosier; sa jolie tête se confondait avec les boutons de rose. Un chat a détruit ce nid et les oiseaux ne sont plus revenus. Cette année, une bergeronnette a caché sa couvée, sous ma fenêtre, dans des fleurs de pêcher, que protègent contre le froid, quelques branches de sapin. Un joli rouge-queue des bois a établi son domicile dans une charnille et des fauvettes, qui viennent d'arriver, se sont logées dans les haies touffues du jardin.

Peut-être que quelques uns de ces oisillons font aussi la guerre aux abeilles, mais celles-ci ont des moyens de défense, tandis qu'une multitude d'insectes nuisibles deviennent la proie de tous ces oiseaux chanteurs. Qu'on se figure combien une mésange doit prendre de chenilles chaque jour, lorsqu'elle a 15 à 20 becs toujours ouverts pour lui demander leur pâture. Comment fait-elle pour distinguer chaque membre de sa famille et ne pas donner à l'un au détriment d'un autre? On voit des femmes qui ayant deux jumeaux, ne savent les distinguer qu'au moyen de leurs vêtements; et voici un oiseau qui, dans son nid exigü, ne peut voir que 15 à 20 becs, tous semblables, tous pareillement ouverts, tous poussant le même cri. Cependant elle ne se trompe pas et elle reconnaît chacun de ses enfants. Cette petite mère emplumée serait-elle mieux douée de la nature que la mère de deux jumeaux? Il faut bien qu'il en soit ainsi et il y a encore bien d'autres choses non moins intéressantes qu'on découvrirait, si l'on étudiait plus attentivement les mœurs des oiseaux et de tant d'autres animaux. Les poissons même finissent par reconnaître ceux qui les nourrissent et s'en approchent sans crainte. Pour arriver à ce résultat il ne faut jamais tromper l'attente de ces hôtes, ne les jamais effaroucher, en essayant

Eboulement de Vers chez-le-Bois près Travers en 1761.



dessiné d'après nature
en 1877

de les prendre. On peut les caresser des yeux, mais non de la main et l'on doit surtout respecter leurs nids, comme la liberté.

Les oiseaux sont vêtus comme les papillons; seulement leurs plumes sont plus grandes, mais ce vêtement ne se chiffonne pas moins avec facilité et son dérangement est plus préjudiciable que si l'on chiffonnait la toilette d'une demoiselle au moment d'aller au bal ou à l'église. Dès lors il ne faut pas être surpris si les oiseaux ont si peur de la main des hommes, mains peu faites pour manier ces précieux et délicats plumages.

Bellerive, juin 1877.

A Luquieres

L'éboulement de Vers chez-le-Bois près Travers en 1761.

L'auteur d'une monographie inédite de la mairie de Travers, présentée en 1838, à la Société d'Emulation patriotique, raconte l'événement de la manière suivante:

« L'éboulement de Vers chez-le-Bois, hameau situé à 10 minutes au nord de Travers eut lieu en 1761. Au milieu d'une nuit obscure, on fut saisi d'effroi à l'ouïe d'un bruit sourd et intense, qui de la montagne, se prolongeait jusqu'au bas de la côte. En recherchant avec anxiété la cause de ce phénomène on reconnut que des milliers de chaux de pierres, de graviers et d'arbres déracinés étaient entraînés par un torrent qui menaçait d'envahir le productif petit vallon qui s'étend du village au hameau. Heureusement que le mal se borna à couvrir quinze à dix-huit poses de bonnes terres cultivées, dont une partie a été péniblement rendue à sa destination primitive. »

J. J. Rousseau qui à cette époque séjourna à Môtiers, mentionne comme suit cet événement : « Au dessus du village de Travers il se fit il y a deux ans, une avalanche considérable et de la façon la plus singulière. Un homme qui habite au pied de la montagne avait son champ devant sa fenêtre, entre la montagne et la maison. Un matin qui suivit une nuit d'orage, il fut bien surpris en ouvrant sa fenêtre de trouver un bois à la place de son champ; le terrain s'ébouyant tout d'une pièce avait recouvert son champ des arbres d'un bois qui était au-dessus, et cela, dit-on, fait entre les deux propriétaires le sujet d'un procès qui pourrait trouver place dans le recueil de Pittaval. L'espace que l'avalanche a mis à nu est fort grand et paraît de loin; mais il faut en approcher pour juger de la force de l'éboulement, de l'étendue du creux, et de la grandeur des rochers qui ont été transportés. Ce fait récent et certain rend croyable ce que dit Plin d'une vigne qui avait été transportée d'un côté du chemin à l'autre. » (Lettre au maréchal de Luxembourg. De Môtiers le 28 janvier 1763).

Nous donnons aujourd'hui la vue actuelle de l'éboulement et nous espérons que nos historiens nous renseigneront sur l'issue du procès mentionné dans le passage de la lettre de Rousseau, et que nos géologues nous donneront l'explication de ce phénomène remarquable.

Un mur vivant. Nous avons toutes sortes de murs — des murs de vignes, de maisons, de prisons. L'idée que nous donne un mur est plutôt sombre que gaie — mais le mur vivant, c'est autre chose! Vous y trouverez la caresse, le baiser de la tige gracieuse du serpolet, de la fleur de primèriè et de la saxifrage, autour et sur la pierre dure; l'union de la grâce avec la force, la vie sur une base solide. — Vous construisez le mur vivant avec la pierre moussue, crue, difformée et irrégulière, telle que vous la trouverez sur la montagne, dans le pâturage, dans la forêt. Au lieu de mortier vous prendrez de la terre franche, la plus voisine, terre de la prairie, mais de préférence la terre de nos forêts. Vous ferez donner une base un peu large à votre mur par votre constructeur, — il y a des hommes spéciaux dans nos montagnes qui font le mur sec, ce sont les hommes qu'il vous faut, à moins que vous vouliez construire vous-même. Toutes les fissures de votre mur seront bien garnies de terre et ensuite de mousse. Dès que vous aurez une plante, destinée à garnir votre mur, vous ôterez la mousse et vous mettrez la plante en lui donnant la position qu'elle occupait sur les rochers qu'elle habite, et peu à peu vous verrez des miracles! Vous aurez des saxifrages, des joubarbes, des renoncules, des véroniques, des épervières, des androsaces, des primèriès, des gentianes, des linaires, des papilionacées diverses, l'Edelweiss et le lin des Alpes — enfin toutes sortes de belles choses sur votre mur — vous verrez ce que c'est que la vie et la différence de cette dernière avec la mort, que donne notre excellent ciment et notre cruel mortier, à des murs qui très souvent pourraient être garnis de jolies plantes, si le goût pour le mur vivant devenait plus général. J'offre des joubarbes à tous ceux qui veulent essayer la construction d'un mur vivant, qui, aussi bien qu'un autre mur entourera nos jardins ou retiendra les terres du potager.

F. Leurier, juillet 1877. P. Andrae.



Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} décembre 1877.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

Une page d'histoire naturelle au moyen âge.

Dans le milieu du 14^{me} siècle, un cordelier anglais, Barthelmi Glanville écrivit en latin un gros volume intitulé : Livre de propriétés des choses. Il fut traduit en français, en 1372 par frère Jean Corbichon, docteur en théologie et chapelain du roi de France Charles V, qui le fit orner de vignettes par un artiste français. Plus tard on l'imprima à Lyon (1485), et les vignettes furent remplacées par des gravures sur bois. Voici ce qu'on y trouve aux mots Faunes et Satyres; nous modifions seulement l'orthographe pour rendre cet extrait plus intelligible.

„ Les faunes et les satyres sont des bêtes monstrueuses et contrefaites, qui ont les visages d'hommes, mais non pas le plein usage de la raison humaine. On ne peut leur apprendre à parler, ni par art, ni naturellement. Lors même qu'ils n'ont pas de raison, ils tiennent de près à l'espèce humaine, comme dit Isidore au livre XI des bêtes contrefaites. Il rapporte que les satyres sont des bêtes qui ont une figure humaine avec des narines très ouvertes, des cornes au front et des pieds de chèvre. Tel était celui que rencontra Saint Antoine dans le désert en allant visiter St. Pol, le premier ermite. Lui ayant demandé qui il était, le satyre répondit qu'il était mortel et un des habitants du désert que les payens appellent Faunes ou Satyres. Selon l'opinion de quelques uns les satyres sont des hommes sauvages qui habitent les déserts, comme dit Isidore: il y en a qu'on appelle Sinophales qui ont la tête et le cri du chien. Les autres sont nommés Cyclopes, et ils n'ont qu'un oeil au milieu du front. D'autres manquent de tête et leurs yeux sont placés aux épaules. Il s'en trouve qui n'ont pas de nez, mais en échange leur lèvre inférieure est si grande qu'ils s'en couvrent la face pour se garantir de la chaleur du soleil quand ils dorment. Les autres ont à la poitrine un petit trou ou pertuis au lieu de bouche, pour prendre leur nourriture au moyen d'un tuyau de paille d'avoine; ils n'ont pas de langue et se servent de signes au lieu de paroles. On en voit avec de grandes oreilles qui leur tiennent lieu de vêtements. En Ethiopie, il s'en trouve qui n'ont qu'un pied, mais il est si grand qu'il fait ombre à tout le corps, contre les rayons du soleil; et ils courent comme des chiens, d'où leur vient leur nom de Sinodopes. D'autres ont la plante des pieds tournée en arrière, avec sept doigts à chaque pied. Ils habitent les déserts de la Lybie. La Sicile en nourrit de forme humaine, mais avec pieds de cheval; quelques uns les nomment Latinia, comme dit Paschase, dans sa dissertation sur les lamentations de Jérémie. Isidore en décrit encore plusieurs autres

espèces, en citant les écrits de Solin et de Pline.

Le livre d'où nous tirons ce passage est une espèce d'encyclopédie décrivant les hommes et les choses, comme on les connaissait et comprenait au quatorzième siècle. Son auteur et son traducteur étaient des savants de leur temps.

Bellerive, juillet 1877.

A. Quiquerez

Une méprise.

Un de mes amis, m'a raconté le fait suivant, qui s'est passé il y a quelques années dans un village du vignoble neuchâtelois.

Cet ami se trouvait un matin dans sa chambre occupé à écrire, lorsqu'il entend de forts aboiements; il va à la fenêtre et il aperçoit un pauvre lièvre qui descendait la rue à fond de train, poursuivi par deux chiens courants; à cette vue il se hâte de sortir de l'appartement, descend l'escalier et va ouvrir la porte d'un verger dépendant de la maison; le lièvre en voyant cette porte s'ouvrir devant lui comme par enchantement se dépêche d'entrer dans le clos se croyant sauvé de tout danger futur; puis mon ami ferma la porte au nez des chiens.



Le père du jeune homme qui descendait dans cet instant à la cave, avec une bouteille vide à la main, entend son fils qui l'appelle du verger, il s'y précipite, d'un coup d'œil il s'est rendu compte de la situation et brandissant la bouteille qu'il tenait à la main, il la lance si adroitement à la tête du lièvre qui galoppait dans le verger, que celui-ci resta sans vie couché sur le sol.

Le pauvre animal fut écorché et au dîner déjà, il apparaissait sur la table autour de laquelle était rangée toute la famille; il était cuit à point et exhalait un fumet des plus exquis.



« C'est un levrault et un tout fameux », disait le père occupé à manger un des meilleurs morceaux de la bête, « sa chair est des plus délicates, seulement elle me paraît un peu blanche ». Il venait à peine d'achever ces mots que l'on entendit frapper à la porte: « Entrez ! » s'écrièrent à la fois les joyeux convives, et le jeune Frédéric, le fils d'une voisine, fait son apparition dans la salle à manger; le chapeau à la main il prononce en balbutiant les paroles suivantes :

« Je viens voir, pour voir, si vous n'avez pas vu mon lapin de la grosse espèce, qui s'est sauvé de sa cage ce matin; c'est une vieille mère qui a déjà fait deux fois les petits cette année. On m'a dit qu'on a vu mon lapin entrer dernier chez vous, par une porte qu'on y a ouvert; il avait après lui les chiens à chez François Dubois; je suis bien sûr qu'on trouvera mon lapin dans votre verger, parce que de là, il n'a pas pu s'en sauver, puisqu'il est fermé par des murs de tous les côtés. »

On peut juger de la stupéfaction de la famille de mon ami, à l'ouïe de la réclamation du jeune Frédéric.

Un ancien clubiste.

Développement anormal du Sapin et du Hêtre.

Communication faite à la réunion générale du Club jurassien, au Creux-du-Van, le 24 juin 1877.



Messieurs et chers amis! La communication que j'ai l'intention de vous faire n'offre probablement rien de bien nouveau pour la plupart d'entre vous. Ces tableaux représentent le développement du sapin et du hêtre dans les pâturages de notre Jura. Le jeune sapin au lieu d'élever vers le ciel sa flèche élégante (fig. 1) ne présente là où le bétail circule librement qu'un buisson arrondi (fig. 2, 3). De loin on dirait en voyant ces sapins que ce sont des meules de foin régulièrement entassées. La surface extérieure de ce buisson est comme tondue au moyen de ciseaux du jardinier. Les jeunes rameaux sont tellement serrés à leur extrémité, qu'ils ne permettent pas de voir dans l'intérieur du buisson. Cette enveloppe serrée offre une retraite assurée aux petits oiseaux. En écartant les rameaux on est presque assuré de trouver dans l'intérieur un joli petit nid de fauvette ou de rouge-gorge. — Cette forme étrange des jeunes sapins et des jeunes hêtres, que l'on n'observe pas dans la forêt, mais seulement à la lisière des bois et surtout dans les pâturages, est due, comme j'ai pu m'en convaincre, aux vaches et surtout aux chèvres qui passent l'été dans les pâturages. Le bétail paraît être friant des jeunes feuilles du "mai" et des jeunes bourgeons de sapin. Chaque printemps les petits arbres sont tondus par la dent des vaches et des chèvres. Comme la couronne ou la flèche de ces petits arbres est enlevée, ceux-ci ne peuvent pendant longtemps se développer en hauteur, mais seulement en largeur. Ce n'est qu'au bout de quelques années qu'on voit le buisson prendre une forme conique (fig. 3 & 4), qui provient de ce que le bétail ne peut plus atteindre les rameaux qui se trouvent au centre du buisson. Dès ce moment la flèche des petits sapins peut se reformer (fig. 4) et prendre son développement naturel. On rencontre toutes les formes de transition, depuis le jeune sapin boule, jusqu'au vieux sapin (fig. 5), qui a conservé comme piédestal l'ancien buisson arrondi dont les jeunes bourgeons continuent à être broutés chaque printemps par le bétail.

Ce que j'ai dit du sapin s'applique aussi au hêtre.

Louis Guillaume, fils.
de la Section de Neuchâtel.

Aphorismes. La roche d'asphalte résulte de l'imprégnation de dépôts calcaires par des huiles lourdes, provenant de la décomposition de mollusques dans des eaux chaudes très salées.

Le ciment sert à fabriquer des pierres artificielles. La chaux, la silice et l'alumine du ciment en se combinant en présence de l'eau produisent un corps solide hydraté.

Dr. Charles Vouga.

Au Creux du Vent.

Composé pour la
Réunion générale du Club jurassien, au Creux du Vent,
le 24 juin 1877.

Un jour Chaumont tressaillit d'allégresse:
Sur ce sommet que Mai rendait si beau
Les rangs pressés d'une ardente jeunesse
Du gai savoir arboraient le drapeau.
Là devant l'Alpe au front blanchi de neige,
Devant le lac au flot calme et mourant,
Les amitiés que l'on forme au Collège
Pour mieux s'unir pensaient au Creux du Vent.

Au Creux du Vent, voyez comme elle est pure
Cette Naiade aux séduisants traits:
Goûtez son onde, écoutez son murmure
Qui s'harmonise à la voix des forêts.
O mes amis, vers la froide Fontaine,
Veillard, jeune homme, et profane et savant
Combien de fois ont oublié leur peine
Vers ce beau site au fond du Creux du Vent.

Le Creux du Vent, c'est la montagne aimée
Où le clubiste accourt avec bonheur
Pour y cueillir la plante parfumée
Et voir le cirque et sa sauvage horreur.
Que de grands noms dans l'admirable enceinte
Pour la science en leur zèle fervent
Depuis des ans ont laissé leur empreinte
Sur les rochers abrupts du Creux du Vent.

Au Creux du Vent saluons la chaumière
Que le touriste appelle du regard;
De l'humble toit l'humeur hospitalière
Fait regretter le moment du départ.
Des bons Robert la famille chérie
A pour le Club un accueil entraînant.
Veuille le ciel leur donner longue vie
Et le bonheur au fond du Creux du Vent.

Au Creux du Vent le charbonnier rigide
A son domaine et, fortuné mortel,
Couvre de l'oeil la noire pyramide
Dont la fumée en festons monte au ciel.
Son cœur est net des soucis de la ville,
De l'égoïsme étroit et décevant;
La paix, le calme embellissent l'asile
Qu'il se construit au fond du Creux du Vent.

Oui, chers amis, grâce aux Favre, aux Guillaume
Dans ce séjour nous viendrons quelquefois,
Maîtres comme est un roi dans son royaume,
De la nature étudier les lois.
Ces vétérans dont notre Club s'honore
Ont couronné leur labeur incessant
Par un bienfait que ce jour voit éclore:
Il est à nous le fond du Creux du Vent.

Au Creux du Vent jadis dans des tannières,
L'ours indompté trouvait un sûr abri.
Qu'aurait-il craint dans ces vastes clairières
Sur ce gazon de son lourd pas flétri.
Mais certain jour le dernier de sa race
Au fond des bois ne put rentrer vivant;
Cette maison conserve encor la trace
Du redoutable hôte du Creux du Vent.

Nous y viendrons, enfants du Jura sombre
Fils du Vignoble et des riants vallons,
Le cœur serein, joyeux, pur de toute ombre
De la science augmenter les colons.
Toujours nos yeux auront le bien pour guide;
Tandis qu'ailleurs le sol tremble, est mouvant
Ici, chez nous, reste un terrain solide,
Et c'est le nôtre au fond du Creux du Vent.

Neuchâtel, 23 juin 1877.

Ch. Eug. Cissot.

TABLE DES MATIÈRES.

	<u>Auteurs</u>	<u>Pages</u>		<u>Auteurs</u>	<u>Pages</u>
L'oise	A. Quiquerez	1.5.	Protection des oiseaux	A. Quiquerez	41.
Pilotes lacustres de Mörigen, les	Anc. Clubiste	2.	L'éboulement de Vers chez-le-Bois, pres de Travers)	Rédaction	43.
Un hoc erratique	Alph. Favre	4.			
Le Sentier des Gorges de l'Arceuse	F. Berthoud	6. 10. 14.	Un mur vivant	J. Andrae	44.
		21. 26. 30.	Une page d'histoire natu- relle au moyen-âge	A. Quiquerez	45.
Les botanistes	F. B.	9. 12. 13.	Une méprise	Anc. Clubiste	46.
Oiseaux en cages à Souvillier	G. Chopard	12.	Développement anormal du sapin et du hêtre	Louis Guillaume fils	47.
Intelligence d'un chien	Anc. Clubiste	16.			
Une lueur boréale	J. R. T.	16.	Aphorisme	D. Ch. Touga	47.
Un palmier à Boudry	Anc. Clubiste	17.	Un Creux du Vent, poésie.	C. E. Tissot	48.
Le lac gelé (1830)	A. Bachelin	17.			
Phénomène remarquable de végétat:	Anonymous	19.			
Histoire deux lapins	Louise B	20.			
L'écureuil au bain	A. Fallet	21.			
Le charme de nos bois, poésie.	M. G.	25			
Autographes, extrait de l'Album	La Rédaction	32.			
Notre petite Chauve-Souris	Un père et ses enfants	33.			
Réunion annuelle du Club Juras.	R.	34.			
Migration des plantes	D. P. Morthier	35.			
Phylloxera vastatrix	R.	36.			
Club Erguel	R.	36.			
Pluie d'insectes	J. F. Etienne	37.			
	A. Perret et G. Guillaume fil.	37.			
A quelle source se tiennent les oiseaux	G.	38.			
L'Ophrys abeille	R.	39.			
Le gros gibier dans le Jura bernois	G. J. fils	40.			

En Vente

Le Rameau de Sapin, années 1869.
1870. 1871. 1872. 1874. 1875. 1876 et 1877.
broché au prix de..... fr. 3.

Les feuilles d'hygiène: 1877, brochées Fr. 3

Le Livret illustré: 60 cent:

En Voyageant: Album de M. A. Bachelin,
en vente au Penitencier de Neuchâtel Fr. 3, 50¢

Pour le Rameau de Sapin, s'adresser
à M. le D. Guillaume
à Neuchâtel.

Le Rameau

de **Sapin.**

Organe
du Club jurassien.

12^{me} Année.

Prix Fr. 3.

Neuchâtel, 1878.

On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez Mr. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.



Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} janvier 1878.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2, 50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

A nos Lecteurs.

Le Club jurassien, fondé en 1865 pour réunir entre eux les jeunes gens du Canton de Neuchâtel, et, si possible ceux de la Suisse romande, avait aussi pour but non seulement l'étude du pays et du Jura en particulier, mais encore de fournir un aliment et une salutaire émulation à une foule d'adolescents qui, chaque année, quittent les écoles et négligent trop souvent toute culture intellectuelle pour chercher des distractions là où il ne faudrait pas les chercher. La configuration de notre pays qui réunit toutes les formes orographiques dans un espace restreint, lacs, vallées, montagnes, marais, forêts, les productions de la plaine et la végétation alpestre, se prêtait merveilleusement à un tel but et fournissait le champ d'études le plus intéressant, le plus attrayant. On sait par l'expérience de tous les Clubs alpins que l'étude et le culte des montagnes se lient, directement ou indirectement, à toutes les sciences humaines, et chacun peut y participer dans la mesure de son individualité propre, quelle que soit l'étendue de ses connaissances, de ses facultés. Aux uns la botanique, aux autres la géologie, l'entomologie, la sylviculture, la météorologie, l'hydrographie, ou même l'histoire et les antiquités. Ne ferait-on que parcourir une montagne, une vallée, suivre le cours d'une rivière ou le rivage du lac avec réflexion et en notant attentivement tout ce qu'on a vu, on n'aurait pas perdu son temps. C'est ainsi qu'on apprend à observer, à comparer, à saisir le rapport des choses, à se rendre compte d'une foule de phénomènes naturels dont la connaissance agrandit notre faculté de penser et ouvre à notre esprit des horizons imprévus.

Pour faciliter les premiers pas des jeunes gens dans ces diverses études, des hommes dévoués, leur ont prêté le concours le plus obligeant; ils ont mis à leur disposition leur science, leur expérience, leurs collections, leurs livres; ils ont cherché à leur communiquer le zèle qui les anime, le goût des plaisirs de l'esprit.

On apportait ainsi une utile diversion au travail du bureau, de l'établi, de l'atelier; après une semaine bien remplie par les occupations de l'apprentissage ou du métier, il est doux de s'accorder quelques heures que l'on consacre à une excursion d'où l'on rapporte soit des objets intéressants, minéraux, fossiles, plantes, insectes, ou des croquis, ou seulement des impressions agréables qui réjouissent le cœur et nous aident à poursuivre avec courage et sérénité la tâche que nous avons entreprise.

Et puis, dans les Assemblées générales au Creux du Van, à Cête de Ran, à la Courne, à Rochefort quel plaisir de voir réunis les jeunes gens des diverses parties du canton, accourus de la plaine, des vallons, des Montagnes, pour faire connaissance, se serrer la main, passer ensemble quelques heures charmantes consacrées à la science, à l'amitié, au culte de la patrie.

Voilà quel était le but du Club jurassien, le champ dans lequel s'exerçait son activité. Pour mettre en relation les membres épars de cette société et leur permettre de communiquer leurs observations, leurs découvertes, le résultat de leurs études, le *Rameau de Sapin* fut créé et dès sa première année il réussit à conquérir les sympathies d'un nombreux public.

Douze années se sont écoulées, le Club jurassien existe encore, mais a-t-il tenu toutes ses promesses? A-t-il fait tout ce qu'il aurait pu faire? A-t-il réalisé tous ses programmes, a-t-il contribué à augmenter la somme de l'instruction parmi la jeunesse, à répandre le goût de l'étude, à propager le respect pour les travaux intellectuels, l'amour du beau et du bien?

Ce n'est pas à nous de répondre. Il est certain que dans toute société de jeunes gens, il en est qui ne sont attirés que par le côté frivole et pittoresque, le ruban, la casquette et les bottes, la musique et les tambours; d'autres ont la passion des réglemens, des amendemens; ils soulèvent des objections, se plaisent à ergoter sans profit, pour faire les hommes d'importance. De ceux-là il y a peu à attendre. Enfin, il en est qui travaillent modestement sans bruit et sans tapage, voilà les vrais clubistes.

En tout cas, il y a eu dans le Club jurassien d'excellentes intentions manifestées, de chauds élans vers la lumière, de bonnes semences répandues. Rien ne se perd, dans le monde, la plus petite graine trouve sa place pour germer et pour fructifier sous la protection de Dieu. Si nous n'avons pas d'éclatants succès à enregistrer, en revanche nous n'avons à signaler ni décadence notoire, ni désastre constaté. Nous pourrions citer même certains faits auxquels le Club jurassien n'est pas complètement étranger, ainsi les musées scolaires, puis les sentiers pratiqués à la Pouëta-Raisse et dans les Gorges de l'Aréuse qui ont rendu accessibles aux moins alertes deux sites admirables visités par des milliers de personnes. N'oublions pas l'acquisition du Creux du Van, que le Club doit s'engager d'honneur à reboiser, et le *Rameau de Sapin* qui vit encore et qui vient frapper à la porte de ses lecteurs au commencement de cette nouvelle année pour leur demander la continuation de leur bienveillant concours et de leur cordiale sympathie.

Nous en avons besoin, car notre tâche recommence chaque année; il en est ainsi quand on s'occupe des jeunes gens, dont les générations se succèdent et se suivent comme les vagues du lac. Aidez-nous, chers lecteurs, l'oeuvre que nous avons entreprise a besoin du concours de tous; nous désirons instruire, améliorer, perfectionner ceux qui bientôt tiendront dans leurs mains les destinées du pays. Si chacun s'associe à nos efforts, on pourra faire beaucoup de bien, et nous aurons ainsi contribué à assurer la prospérité intellectuelle et morale de notre patrie.

La Rédaction.

Les Guêpes.

On a de tout temps beaucoup calomnié les guêpes et cependant ces laborieux insectes auraient quelque droit à nos sympathies. Durant tout l'été, pour élever

leur nombreuse famille, les guêpes chassent à outrance; elles viennent dans nos jardins s'emparer d'une quantité de larves, de pucerons, de chenilles et d'araignées. Nous les avons vu s'attaquer particulièrement aux larves des criocères de l'asperge, aux chenilles de la Pieride du Choux. En automne, les guêpes fréquentent les planches où l'on sèche les prunes, pour s'emparer des grosses mouches, voire même des abeilles, qui sucent le jus sucré des fruits.

A la vérité, les guêpes nous causent quelque dommage à l'époque des fruits. Elles attaquent les raisins, les poires et les plus belles encore!... Mais ces insectes n'ont-ils pas quelque droit à nos récoltes, alors qu'ils ont pendant tout le printemps et tout l'été, fait une chasse active à tous les parasites destructeurs des bourgeons, des fleurs et des jeunes fruits.

La guêpe est méchante, dit-on. C'est vrai: quand on l'attaque, elle se défend. Elle a l'immense tort à nos yeux, de s'opposer courageusement à la destruction de son nid, et de risquer sa vie pour la défense de sa progéniture, en se servant contre l'agresseur de l'arme que la nature lui a donnée. Lorsqu'un animal se refuse à se plier aux exigences, à la tyrannie de l'homme, nous disons de lui qu'il est sauvage, ou féroce, tandis que l'on vante la douceur de tous les animaux lâches et rampants, dont nous avons fait successivement nos esclaves.

Les guêpes sont de fières amazones, indomptables, qui vivent en république, ne s'occupant que de leurs petites affaires et travaillant toutes au bien commun. Il n'est pas d'animaux qui nourrissent avec plus de soin, et qui défendent avec plus d'intrepidité leur jeune progéniture. Elles auraient donc droit à notre considération, sinon à notre respect; et, d'ailleurs, nous le répétons, les services que les guêpes nous rendent, mis en regard des dégâts qu'elles causent à nos récoltes, l'emportent de beaucoup sur ceux-ci.



fig. 1



fig. 2

Nous avons, dans notre canton, plusieurs espèces de guêpes: la guêpe frêlon (fig. 1), dont nous avons parlé dans un précédent article, et qui fait son nid dans les creux d'arbres et de rochers; la guêpe commune (fig. 2), qui vit sous terre, et dont les colonies sont parfois, en automne, très considérables; la guêpe des arbustes, qui suspend son nid dans les buissons, ou les jeunes arbres; ces trois

espèces construisent un nid de forme sphérique (Voir Rameau de Sapin, 1874); la guêpe des murailles, dont le nid est en forme de bouquet, et dont nous aurons à nous occuper plus spécialement, ainsi que d'une variété plus forte, à longues pattes jaunes, dont nous n'avons pu trouver le nom et la description nulle part¹⁾ et qui affectionne particulièrement les toits, les vieux chenaux exposés au soleil. Son nid, au lieu d'être placé verticalement, comme celui de la guêpe des murailles, est suspendu horizontalement, l'ouverture des cellules en bas. Nous avons encore

¹⁾ Il y a encore, croyons-nous, malgré les travaux de Réaumur et de tant d'autres savants, bien des observations à faire sur ce piquant sujet.

la guêpe des greniers, qui hante les masures abandonnées, les galetas déserts; son nid est demi-sphérique, en forme de soucoupe.

J'ai un jour trouvé sous un toit des morceaux de gâteaux abandonnés appartenant à un guêpier considérable; le nid devait contenir plusieurs milliers de guêpes, d'une taille supérieure à la guêpe commune. A quelle espèce appartenait ces gâteaux? Nous ne savons. J'ai trouvé en automne des nids de la guêpe des greniers, dont la population ne dépassait pas la cinquantaine, et le nid abandonné dont il est ici question, avait par sa taille, par le nombre de gâteaux et celui des cellules qu'il contenait, la dimension d'une ruche d'abeille de force moyenne, c'est à dire que sa population dépassait dix mille habitants.

Je n'ai jamais trouvé de nid de Guêpe des murailles, avec plus de quarante habitants. La Guêpe des arbustes se trouve en colonies plus considérables, ainsi que le prouvent les chiffres suivants extraits de mon carnet d'observations:

(à suivre)

G. Guillaume, fils.



Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la mort de Mr Georges Grisel, peintre et professeur de dessin à Neuchâtel, survenue le 9 décembre passé. Il était âgé de 66 ans. Pendant plus de quarante ans cet artiste désintéressé n'a eu qu'un but, celui de chercher à répandre parmi la jeunesse le goût du beau et du bien. La plupart des artistes neuchâtelois de la jeune génération ont été ses élèves. Georges Grisel assistait en 1866 à la réunion de Noiraigue et était ainsi un des membres fondateurs du Club jurassien. Nous publierons dans un prochain numéro une notice biographique et le portrait de cet utile citoyen.

Ephémérides. 1877.

Juillet 1. Les communes de la Haute-Engadine prennent des mesures pour protéger les plantes d'Edelweiss, contre le vandalisme des bergers italiens. — juillet 2. Les fraises sont extrêmement abondantes sur tous les marchés. — juillet 5. On récolte les foins sur les pâturages du Jura. — le 9. Un apiculteur soleurois annonce qu'un essaim recueilli le 31 mai pèse actuellement 95 livres. On signale partout des récoltes de miel très abondantes. — Dans la nuit du 8 au 9, il gèle sur les montagnes neuchâtelaises. — 14 juillet. Grêle à Pressier et Landeron — 15 juillet. On récolte à Neuveville des pommes de terre pesant une livre chacune, plantées à la fin de mai, et provenant de semis américains. (à suivre).

Dictons météorologiques.

Année de foin, année de rien. — Année tardive ne fut jamais oisive. — S'il tonne en janvier, remplis ton grenier. — Tonnerre en avril remplit les caves et les barils. — La pluie du matin n'arrête pas le pèlerin. — (à suivre) Albin Guinand.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} février 1878.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50. par an, chez M. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Les Guêpes. (Suite).

1871. Août 12. Hier matin, une servante en tendant un cordeau dans le jardin, a été piquée à la main par une guêpe. Je visite l'arbre (un pommier nain), près duquel l'accident est arrivé, et j'aperçois un magnifique guêpier, ovale, de la grosseur d'une tête d'enfant. A l'aide d'une perche, je le fais tomber, et je m'en empare; après que les guêpes l'eurent abandonné pour revenir se fixer au bout de ma perche, restée engagée dans les branches du pommier nain où le nid était suspendu. Une trentaine de guêpes tourbillonnent à la place occupée précédemment par leur demeure.

Ce guêpier se compose de plusieurs couches superposées d'un tissu, assez semblable au papier gris, et composé de parcelles de bois, enlevées, par les guêpes, sur les vieilles palissades du jardin.

Je compte le nombre des œufs contenus dans l'unique gâteau renfermé dans l'intérieur du nid; j'en trouve 43; quelques cellules en contiennent 2 et 3, ce qui prouve que les guêpes n'ont pu construire assez vite, au gré de la mère de la colonie; il y a en outre 15 larves de 1 à 3 jours, et 27 ayant atteint à peu près leur grandeur; 63 cellules sont closes, et leur différent degré de transparence indique que les nymphes qu'elles contiennent sont d'âges différents. Ce qu'il y a de curieux, c'est que j'ai trouvé des œufs dans des cellules contenant de jeunes larves d'un et de deux jours. J'ai du reste observé plus d'une fois le même fait anormal chez les abeilles.

La guêpe ouvrière est noire, avec six anneaux très minces sur l'abdomen. Antennes noires. Pattes jaunes.

Août 13. Les guêpes dépossédées se sont groupées autour de la perche qui m'a servi à détruire leur nid, et la couvrent de leur tissu de papier grisâtre. Les larves de mon gâteau vivent toujours, et paraissent extrêmement voraces. Je leur ai donné du jus de prune. Une guêpe à l'état parfait est sortie d'une des cellules closes.

Août 15. Les larves vivent encore, mais paraissent un peu affaiblies. Je leur donne à manger du jus de prune. Il n'est pas éclos de guêpe.

Août 19. Mort des larves. Quelques-unes, les plus avancées, ont pu filer leur opercule, mais il n'a pas l'air d'être aussi épais, aussi achevé que celui qui couvre la cellule des autres nymphes.

Le 5 septembre, j'enlève du jeune pommier le nouveau nid que les guêpes ont reconstruit à l'endroit même qu'occupait le précédent. Il est un peu moins gros que celui-ci, et ne contient qu'un seul petit gâteau, dont

2 cellules étaient couvertes d'un opercule blanc, très bombé, et qui contiennent des nymphes de femelles ou mères.

3 cellules contenaient des nymphes qui commencent à filer leur opercule et leur coque. Ce sont aussi des nymphes de femelles.

13 cellules contenaient des larves paraissant avoir atteint bientôt leur développement. (6 à 8 jours).

18 cellules avec larves de 1 à 5 jours.

1 cellule vide

et 22 œufs dans des cellules ébauchées, ce qui donne 59 œufs pondus dans l'espace d'environ vingt jours.

6 septembre. Les guêpes qui entourent ce nid ne sont plus qu'au nombre de 7 à 8; elles recommencent un troisième. — Je nourris les larves du second nid avec du jus de prune.

12 septembre. La plupart de ces larves ont péri.

Pendant les jours qui suivirent, les guêpes essayèrent de reconstruire un nid dans les branches du pommier nain; mais le temps ne leur fut pas favorable; le 15, il n'y avait plus que deux guêpes et la femelle-mère; quelques jours plus tard, le nid ébauché n'avait plus aucun défenseur.

(La fin prochainement).

Georges Guillaume, fils.

Le Grand-duc et l'Aigle.

Il y a cinquante ans que le Jura bernois n'avait déjà plus de princes-évêques, mais encore des Grands-Ducs et des aigles. Quoiqu'autrefois les premiers, vêtus de soie et de velours, eussent bec et ongles, sous forme de crosse et d'épée, ils n'étaient pas tous des aigles; mais à l'époque précitée, on les avait déjà remplacés par des baillis, ayant un ours pour symbole. Dans ce temps là, le Jura nourrissait encore un grand nombre d'animaux sauvages, autres que ses habitants proprement dits, et, parmi ses nourrissons, on remarquait les grands-ducs et les aigles noirs, les Steinadler des allemands, parcequ'ils font leurs nids dans des trous de rocher, comme les premiers habitants du pays. Tous cherchaient des lieux tranquilles, où, comme dit Lamartine: „Le bruit du monde expire en arrivant”. Un de leurs lieux favoris de séjour était le Thiergarten, comme aussi le Teufelskuchi, ou la cuisine du diable, lieu fatidique que hantait le chasseur sauvage, comme dans la légendaire Bretagne. Le soir, surtout au printemps et en automne, on entendait le hou-hou du grand-duc à un quart de lieue de distance, et, de jour, le cri de l'aigle à plus d'une demi lieue. On voyait très rarement le premier, parce qu'il ne sortait que de nuit, mais le second se faisait voir plus ou moins loin de son aire,

parcequ'avec ses puissantes ailes, il ne comptait pas les distances, pour aller à la proie.

Dans ma jeunesse, j'ai souvent fait la chasse aux grands ducs et même visité leur trou caverneux, pour leur dérober leurs oeufs, ronds et gros comme ceux de poulettes, ou bien leur prendre leurs jeunes, plus souvent seul qu'à deux, parce que cette jeunesse est d'un entretien dispendieux, comme le prouvent les abords du nid où l'on voit force peaux de hérissons, nombreux débris de lièvres, d'écureuils et d'oiseaux.

Un soir même, j'ai fait lâcher une jeune dinde à un grand duc, qui comptait en régaler sa famille en faisant lui-même l'essai de cette viande peu usitée. Il faut avoir de puissantes ailes et de fortes serres pour porter un dindonneau. Mais le grand duc a l'un et l'autre et son envergure dépasse quatre pieds.

Pour visiter les nids de ces nocturnes, l'entreprise n'est pas toujours facile, et elle est semée de périls divers. Le plus souvent, il faut se laisser descendre avec une corde pour arriver au gîte, et, si l'on n'a pu faire partir la mère avant d'arriver à la caverne qu'elle habite, elle vous reçoit avec des yeux flamboyants, et un claquement de bec peu rassurant. Mais il n'y a pas à reculer, et, si l'on veut lui ravir sa nichée, il faut engager le combat, en s'estimant fort heureux, si le redoutable adversaire ne vous frappe que de son aile. J'ai ainsi emporté deux fois la victoire: la première en enlevant deux oeufs pour trophée, et la seconde deux jeunes à peine ébauchés, mais que leur mère trouvait sans doute mignons,

"Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons," car elle les défendit jusqu'à ce que mon aide dénicheur la mit hors de combat par un coup de fusil, ce qui me procura un sujet à préparer pour mon cabinet et il y est encore.

(à suivre)
Bellerive, juillet 1877.

Dr. A. Quiquerez.

Dictons météorologiques. Le temps qu'il fait les douze jours qui suivent le jour de Noël indique celui qu'il fera les douze mois de l'année. — Chaque année il faut qu'il tombe sept névés, avant que la neige prenne pied. — Couvrer sur les branches, neige sur les feuilles. — Après la gelée, la luvée. — Neige tardive, tôt partie. Recueilli par Albin Guinand.





par M^{lle} Elvina Huguenin.

Quelle est cette troupe vaillante ?
 Où vont ces hardis voyageurs ?
 Vont-ils par de rudes labeurs
 Tenter la fortune inconstante ?
 Ou par de périlleux chemins,
 Montant à quelque cime altière
 Fierge encor des pas des humains,
 Vont-ils planter une bannière
 Qui, glorieuse, dans leurs mains,
 Là haut flottera la première ?
 Vont-ils, traversant les déserts,
 Vers des plages inexplorées,
 Bravant mille dangers divers,
 Ouvrir des routes ignorées ?
 Ou vont-ils, franchissant les mers,
 Affrontant les noires tempêtes,
 Du bruit de savantes conquêtes
 Bientôt étonner l'univers ?

Plus modeste est leur entreprise,
 Inconnus seront leurs travaux,
 L'humble ruisseau qui fertilise
 Nos champs où circulent ses eaux,
 D'où vient-il ? où donc est sa source ?
 Cherchons, poursuivons notre course
 Et courant par monts et par vaux,
 Pour résoudre ce grand problème,

Ne nous donnons aucun repos.
 Suivons le Bied, le Bied lui-même
 Sera le guide de nos pas.
 De nos bois les feuilles jaunissent,
 L'hirondelle a fui nos climats,
 Déjà les gazons se flétrissent,
 Octobre annonce les frimas.
 Mais aujourd'hui sur nos montagnes
 Ne craignons pas les aquilons.
 Le soleil, les bois, les campagnes,
 Tout nous invite, nous partons.

Qui donc entreprend ce voyage ?
 D'abord un chef prudent et sage
 Qui, les parcourant tous les ans,
 Connaît des lieux environnants
 Chaque sentier, chaque passage,
 Chaque pré, chaque pâturage
 Qu'il a traversés en tous sens,
 Sa fille, compagne ordinaire
 De ses longues excursions,
 Vive, alerte, gaie et légère,
 Aux pénibles ascensions
 Dès longtemps elle s'habitue,
 Enfin l'auteur qui s'évertue
 A vous dire en de méchants vers
 Et leurs succès et leurs revers. (A suivre).

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} mars 1878.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Le Grand-duc et l'Aigle. (Suite,

J'ai élevé un de ces jeunes avec peu d'agréments; mes soins, mes morceaux friants, tels que des oiseaux, des souris, de la viande fraîche ou cuite, rien n'était reçu qu'avec un claquement de bec, signifiant tout autre chose que celui que fait entendre un dégustateur de vin. Parfois mon revêche nourrisson se couchait sur le dos en me montrant ses formidables serres pour me faire entendre qu'il était de mauvaise humeur et qu'il fallait renoncer à caresser sa grosse tête ornée d'oreilles de plumes qu'il dressait comme des cornes dans sa colère ou sa joie. Je ne conseille à personne de choisir ces maussades grands-ducs pour s'en faire un objet d'amusement. Il n'y a rien à faire avec ces sournois qui ne vivent que dans l'ombre.

Vers l'époque où j'éprouvai cette déception éducatrice, on racontait, non pas dans les journaux, le *Tura* vivait alors sans *Progrès*, ni *Pays*, on racontait, dis-je, qu'au village de *Yermes* un enfant avait été enlevé par un aigle. Sa mère l'avait laissé un moment devant la maison et, à son retour, le marmot qui savait à peine marcher, avait disparu. Tout le village se mit en quête pour le chercher et ce ne fut que le lendemain qu'on le trouva assez loin des habitations, au milieu d'un buisson épineux où il n'avait pu arriver seul.

Comme dans les rochers voisins du *Thiergarten*, il y avait des aigles qui décimaient les agneaux et les chevreaux, on présuma qu'un de ces oiseaux avait emporté l'enfant et qu'il avait lâché sa proie, pour une cause inconnue, à quelque distance du village, sans pouvoir la rattraper dans le buisson d'épines. L'enfant n'était pas blessé, mais ses habits déchirés et l'on ne put savoir de lui ce qui était arrivé.

Un chasseur hardi résolut de détruire ces voleurs. Il se fit descendre avec une corde le long d'une paroi de rochers dans laquelle une cavité renfermait l'aigle.

(à suivre)



Georges Grisel.

C'est à un ami de la jeunesse, à un des vétérans du Club jurassien, que nous consacrons ces lignes. La tombe vient de se fermer sur le peintre et professeur Georges Grisel; il laisse au cœur de tous ceux qui l'ont connu des regrets justement mérités.

Sous l'enveloppe du professeur de dessin il y avait une âme d'artiste qui ne demandait comme tant d'autres, qu'à enfler son aile et à s'élever dans ce monde fait de poésie, d'art, de nature et d'aspirations, qu'on appelle l'idéal. Mais la vie a ses chaînes, ses dures nécessités souvent; chacun ne peut les briser ou s'y soustraire. G. Grisel fut de ceux qui rêvaient beaucoup, de ceux qui ne furent point heureux parce qu'il ne put toucher au but qu'il désirait.

Né à Anet en 1811, et orphelin de bonne heure, il suivit les leçons données à l'école de Travers, où sa mère et ses sœurs étaient allées demeurer. Placé à Neuchâtel, comme apprenti lithographe, il sentit grandir en lui un désir d'art, de peinture, qui malheureusement ne pouvait se développer dans notre ville à cette époque, et fut peut-être demeuré enterré à jamais s'il n'eût fait la connaissance de Maximilien de Meuron. Celui-ci accueillit le jeune homme avec bienveillance, et lui donna des leçons qui semblèrent lui ouvrir une brillante carrière d'artiste. Grisel accompagna son maître dans ses excursions alpestres, il put étudier la nature à côté d'un homme qui la rendait avec un talent distingué, mais les leçons ne purent durer longtemps, les nécessités de l'existence forcèrent Grisel de produire de bonne heure et à commencer, modestement d'abord, cette pénible carrière du professorat qui devait l'aider à vivre, mais allait paralyser, peu à peu en lui, la force créatrice du peintre, qui a besoin d'air, et surtout de liberté. Nommé professeur de dessin vers 1847, puis au collège des jeunes filles et enfin au collège cantonal, il ne quitta ces divers postes que dans ces dernières années. — C'est donc pendant le temps bien court des vacances qu'il pouvait aller dans les Alpes, dans notre Jura, ou sur les rives de nos lacs, recueillir les documents avec lesquels il créa plus d'une toile brillante, plus d'une sépia dans laquelle il sut exprimer la fraîcheur d'un vallon ou d'une gorge sauvage.

L'œuvre de Grisel ne peut s'étudier dans les pages de ce recueil, elle mérite d'être étudiée sérieusement, et nous ne notons ici que les principaux traits de la vie de ce citoyen regretté.

Plusieurs générations d'enfants reçurent les leçons du professeur, qui conserva toujours, pour la jeunesse de nos écoles, une cordiale sympathie. En 1865, lors de la création du Club jurassien, il en devint un des premiers membres, il prit part à ses fêtes, et crayonna, pour son album et son journal, plus d'un croquis qu'on revoit avec plaisir.

La fatigue et la vieillesse arrivèrent presque soudainement pour le professeur et l'artiste, il dut renoncer au travail et à l'enseignement, mais ce repos forcé ne fut pas celui qu'on eût désiré pour G. Grisel; malade et affaibli, les derniers jours de son existence, n'eurent pas ces doux moments dans lesquels la pensée peut se recueillir et se rasséréner; il succomba le 7 décembre 1877.

Spirituel, frondeur et aimable à la fois, obligeant, imprévu dans sa conversation vive et nourrie, il était aimé et estimé, surtout par ceux qui savaient les sacrifices de cette existence vouée à la famille, à l'art et au pays.

A. Bachelin.

G. GRISEL.



Les Sources du Bied. (Suite).

Le Bied, près du Cimetière
du Venger.par M^{lle} E. Huguenin.

Du Bied nous remontons la rive,
 Tout est gaîté, tout est plaisir.
 Un instant la vague plaintive
 Passant pour ne plus revenir,
 Rappelle à mon âme pensive
 L'heure rapide et fugitive
 Qui ne peut rendre l'avenir.
 Eparses au sein des prairies
 Où leurs sœurs maintenant flétries
 Étalaient leurs riches couleurs,
 S'inclinent encor quelques fleurs,
 De nos champs privés de verdure
 Éphémère et fièle parure
 Que vont emporter les autans.
 Cueillons-les et de la nature
 Conserbons ces derniers présents.
 La vallée enfin se resserre
 Et va se fermer devant nous.
 Que j'aime ce lieu solitaire,
 Cet asile tranquille et doux !
 Petit vallon frais et salubre
 Ceint de forêts, de coteaux verts,
 D'où t'est venu ce nom lugubre,
 Riante Combe-des-Enfers ?
 Le ruisseau gracieux serpente
 Et dans ce séjour plein d'attrait,
 Son onde passe calme et lente,
 Comme s'éloignant à regret.
 Cette onde claire qui murmure
 Nous offre l'image en son cours
 D'une vie innocente et pure
 Dont en paix s'écoulaient les jours.
 En ces lieux nous trouvons un guide
 Aimable, sûr et complaisant,
 A nos projets s'intéressant.
 Une compagne un peu timide
 Mais qui bientôt va s'agaier
 Accroît encor notre plaisir.
 Plus triste s'offre à notre vue
 La terre dépouillée et nue.

Du Bied le lit devient pierreux,
 Il coule au pied de la montagne
 Et le sentier qui l'accompagne
 En suivant son bord sinueux,
 Comme brusquement et s'engage
 Au sein d'une gorge sauvage.
 Mais avant d'y porter nos pas,
 Près de nous ne voyons nous pas
 Surgir une source abondante ?
 De la rive humide et glissante
 Quelques instants approchons-nous.
 Mais quel objet vous intéresse ?
 Pourquoi s'arrêter ? le temps presse.
 Dans le gravier, dans les cailloux,
 Que trouve-t-on ? qu'y cherchez-vous ?
 Regardez : partout la nature
 Rend hommage à son Créateur.
 Même la pierre informe et dure
 Nous dit sa gloire et sa grandeur.
 Elle a conservé les empreintes
 De corps aujourd'hui disparus,
 Vestiges de races éteintes,
 Monuments naguère inconnus.
 Races sans noms, chaos de formes,
 Êtres chétifs, monstres énormes,
 Qui tous ont joui tour à tour
 De la vie et de la lumière,
 Bien longtemps avant que la terre
 De l'homme devînt le séjour.
 Nous révélant un Dieu tout sage,
 Ces fragments, débris précieux,
 Montrent aux regards curieux
 Quelques traits de la grande image
 Que présenta dans un autre âge
 Le monde qui brille à nos yeux. (à suivre)



Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} avril 1878.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50. par an chez M. le D^r Guillaume à Neuchâtel.

Le Grand-duc et l'Aigle. (Suite).

Le chasseur parvint, non sans risque, à prendre un aiglon qui n'avait encore que du duvet. Il était seul dans le nid formé de quelques branchages peu douilleux, constituant une plate-forme plutôt qu'une cavité. Le bailli, auquel on porta cet aiglon, ne se soucia pas de l'élever et il me le donna. Il était, non pas le bailli, mais l'aigle, de la grosseur d'une oie; il n'avait encore qu'un duvet blanc et c'est à peine si des plumes noires commençaient à pousser au bout de ses ailerons. Il n'avait de saillant que son bec noir et crochu, de grandes jambes velues terminées par des serres formidables et un appétit désordonné.

Pour recevoir un tel hôte, je dus transformer un quart de ma basse-cour en grande cage, ne pensant nullement commettre un acte de cruauté en exposant l'aigle à voir passer chaque jour de grosses volailles devant son bec et ses serres ne demandant que de l'occupation et m'en donnant plus encore. L'aiglon croissait cependant en appétit et en glotonnerie, comme ces enfants destinés à donner des saints, disent les légendes, croissent en âge et en sagesse; mais il ne voulait que de la viande fraîche, au rebours des anachorètes, et il repoussait toute autre nourriture. Quand la boucherie, ou mon fusil, n'avait pu lui procurer son repas, je recourais quelquefois à mes filets pour lui offrir du poisson, qu'il pêchait dans sa seille d'eau avec ses longues jambes, en évitant d'y plonger la tête. Une truite d'un quart de livre ne faisait qu'une bouchée. Quant à l'eau, il n'en buvait guère. En automne, je lui donnais la dime de ma chasse aux mésanges et une douzaine formait son déjeuner. Les premières descendaient avec les plumes et les autres étaient un peu chiffonnées, pour ne pas trop chatouiller le gosier de cet ogre, comme lorsqu'il avalait une cuisse de corbeau, sans en séparer la patte, nonobstant qu'elle fut plus encombrante que nourrissante.

Lui ayant offert une jeune buse pour compagne, il commença par l'inspecter, puis lui trouvant un air de famille, il l'accepta sans lui faire de mal, lui laissant princièrement le surplus de ses repas. Enthardi par cette tolérance, la buse voulut un jour prendre part au festin, sans en attendre la fin; mais l'aigle l'écarta d'un si rude coup d'aile que la buse trépassa aussitôt. L'oiseau royal en parut mortifié et il ne toucha point à la chair délicate de sa victime.

Lorsqu'un chat s'introduisait dans sa volière, pour y commettre un larcin, l'œil de l'aigle s'illuminait de joie. D'un bond il s'élançait sur l'imprudent voleur;

le saisissant de ses serres par la poitrine, le tuait plus vite que je ne l'aurais pu faire d'un coup de fusil. Il le tenait ainsi, palpitant, en appuyant ses grandes ailes sur la terre et quand il pensait que tout était fini, il lui arrachait une jambe ou une cuisse qu'il portait sur son perchoir pour la dévorer plus commodément. Un chat ne lui faisait quère que ses repas de deux jours, car il ne touchait pas aux intestins d'aucun animal.

A ce régime l'aiglon s'était transformé en un oiseau magnifique, ayant de six à sept pieds d'envergure; ses fortes jambes, garnies de plumes, se terminaient par des pattes jaunes, armées d'ongles de plus de deux pouces de longueur. Son plumage, noir et luisant, n'avait que quelques plumes blanches et frisées, comme des marabouts, auprès du croupion. Ses yeux bruns et d'un éclat extraordinaire, étaient enfoncés dans leur orbite, ce qui donnait à l'oiseau un regard sombre et farouche. Il faisait cependant des yeux doux lorsqu'il voyait des enfants. Plus d'une fois il essaya de passer sa longue jambe entre les lattes de sa cage pour saisir une poule imprudente ou curieuse. Combien j'ai dû courir pour lui procurer des écureuils et surtout des corbeaux. Aussi ces derniers s'envolaient à 500 pas de distance, ayant remarqué que j'étais un mauvais voisin.

A l'approche de l'hiver, je préparai une chambre pour lui servir de volière. La première année il se laissa prendre et porter sans trop se débattre. Mais ce déménagement et sa prison hivernale lui déplurent. Aussi, la seconde année, quand je voulus répéter son transfert, il se coucha^m le dos et me présenta ses serres qui me firent reculer. Il aurait pu me percer les jambes ou les bras de part en part. J'imaginai alors de lui jeter un filet pour pouvoir le saisir, mais, plus lesté que moi, il fut remis sur pied avec mon filet dans ses serres. Il fallut inventer une caisse à couvercle mobile qui se refermait à ressort, dès que l'aigle y entrait pour prendre une amorce. Par ce moyen je pus le transporter sans danger, mais il était devenu méfiant, et il ne se précipitait plus au piège qu'avec les appas les plus attrayants.

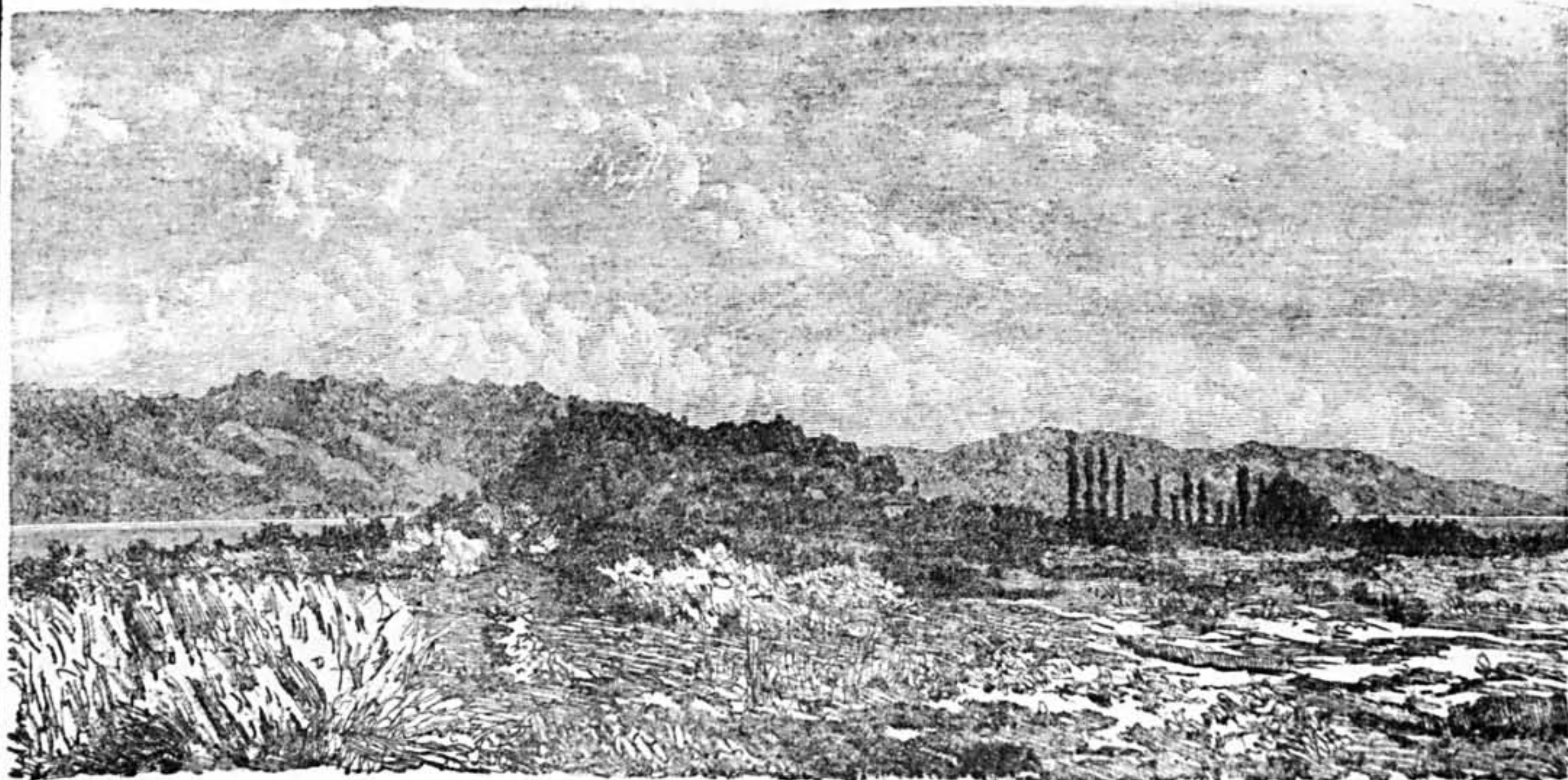
(La fin au prochain Numéro)

L'île de St-Pierre.

Dr. A. Liguerez

Dans quelques jours paraîtra le magnifique ouvrage illustré de notre collaborateur, M. Georges Teameret, sur l'île de St. Pierre. Nous avons le plaisir d'offrir à nos abonnés la reproduction autographique de deux planches



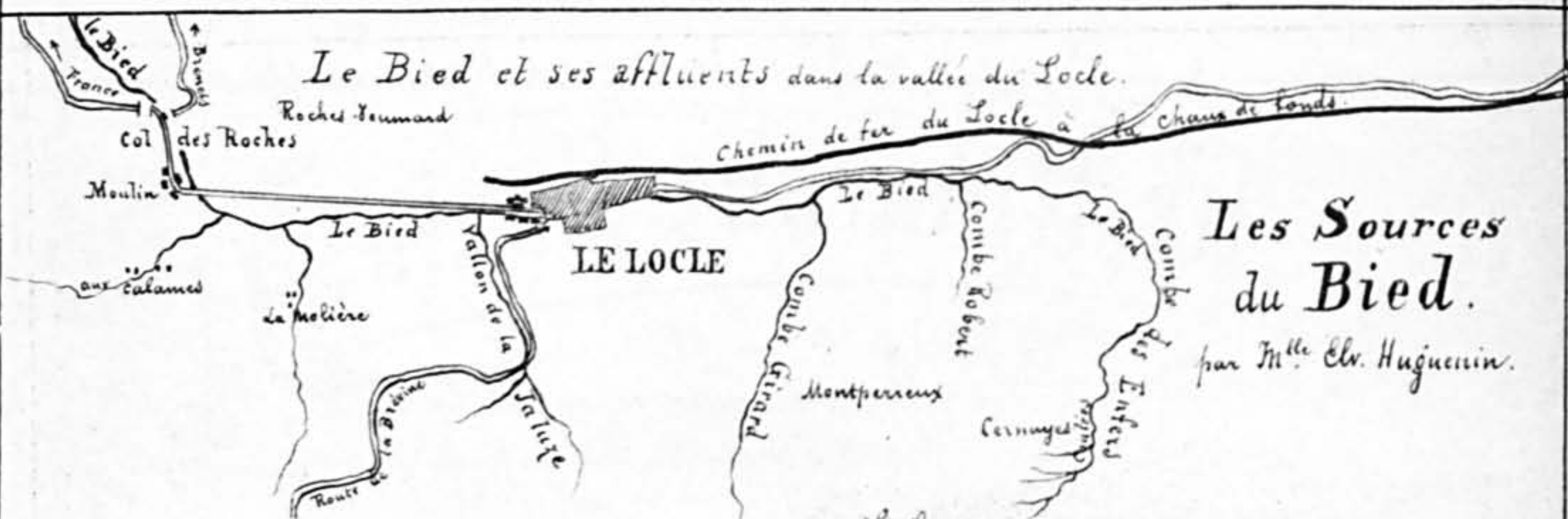


tirées de cet album. Nécessairement nous ne les donnons pas pour ce qu'elles seront en netteté dans la publication imprimée, dont le tirage artistique se fait à Paris; le procédé de l'autographie ne peut lutter avec celui de la gravure sur bois, et nous sommes obligés d'employer cette traduction pour le Rameau de Sapin. Mais, en revanche, si la gravure, accompagnée de tous les soins qu'elle réclame, est incomparablement supérieure aux autres procédés de reproduction, elle est aussi incomparablement plus chère. Chacun comprendra dès lors de quelle entreprise M. Jeanneret s'est chargé, en s'engageant à fournir 20 ou 25 gravures sur bois (dont la plupart de grand format et tirées hors texte) dans le corps de son livre. Il est vrai que, produisant tout lui-même, cela devenait plus facile; et on peut même ajouter que ce qui était impossible à faire par un éditeur suisse est devenu relativement aisé pour notre écrivain-graveur. — Il n'en demeure pas moins établi que cette publication représente une somme de travail considérable, et en outre qu'elle est la première tentative de ce genre faite dans notre pays. C'est à ce titre que nous la recommandons chaleureusement à nos abonnés.

Les hirondelles sont venues.

Les hirondelles sont venues, Sortant du bleu du firmament De la brise et des blanches nues, On ne sait pas d'où ni comment Les hirondelles sont venues.	J'en ai vu trois, j'en ai vu six, S'entrecroisant à tire-d'ailes. En comptant bien, j'en ai vu dix; Et maintenant c'est par centaines, Les voilà toutes par milliers Effleurant l'eau, rasant les plaines, Les murs blancs, les petits sentiers.	L'azur, la brise et l'eau courante S'allumant des pourpres du soir, Tout ce qui luit, embaume et chante, Nous attendaient sans trop savoir !!! Soyez toutes les bienvenues, Pélerines des lieux bénis, Sous l'auvent des maisons connues Entrez: voici vos anciens nids.
---	--	---

Gustave Mathieu.



Les Sources du Bied.

par M^{lle}. Elv. Huguenin.

Mais reprenons notre voyage,
Avançons dans le défilé.
Voyez cet amas éboulé
Sous nos pieds encombrant la place.
Des blocs en désordre entassés,
Des rocs l'un à l'autre adossés
Se pressent dans l'étroit espace
Et du Bied repoussent les flots.
Et de plus haut, sur ce chaos,
D'un rocher où, fraîche et riante,
S'étend la mousse verdoyante,
Éveillant l'écho résonnant,
L'onde jaillit en bouillonnant
Et tombe en cascade écumante,
Puis rebondit et se tourmente,
Cherche à se frayer un chemin,
Se divise, s'écoule enfin.
Non loin, sur une pente aride,
Glisse jusqu'au fond du ravin
Un mince filet d'eau limpide,
Apportant son léger tribut
Au Bied qui l'emporte rapide.
Quoi, déjà serions-nous au but ?
Est-ce là que le Bied commence ?
Pas si tôt, amis, patience !
Oui, patience et poursuivons.
D'un côté se montre une issue
Et l'étroit sentier continue
Sur les flancs escarpés des monts.
Les rochers que nous dépassons

La Bauma
La Roche Queune
Ne limitent plus notre vue,
Au-delà notre oeil reconnaît
Le Bied qui déjà reparait,
Et le regard pénètre et plonge
Dans la gorge qui se prolonge
Obscure dans ses profondeurs.
Des bois couronnent les hauteurs.
Mais dans ce paisible voyage
Déjà serions-nous traversés ?
Des arbres dans le voisinage
Sont abattus et dispersés ;
Fronces l'un sur l'autre renversés,
Branches, rameaux entrelacés
S'opposent à notre passage.
À nos appels nul ne répond.
Que faire ? Pas une échappée.
À droite, la pente escarpée,
À gauche, le ruisseau profond.
En quoi donc, en si bonne voie
Nous laisserions-nous rebuter ?
L'obstacle, on ne peut l'éviter ;
Mais sans balancer qu'on nous voie
Tous bravement le surmonter.
La plus agile nous devance ;
À sa suite, chacun s'élançe ;
On glisse, on roule, on recommence,
Après maint saut et maint effort
Enfin s'accomplit l'escalade,
Et tout entière l'escouade,
Triomphante, arrive à bon port.

(à suivre)

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} mai 1878.

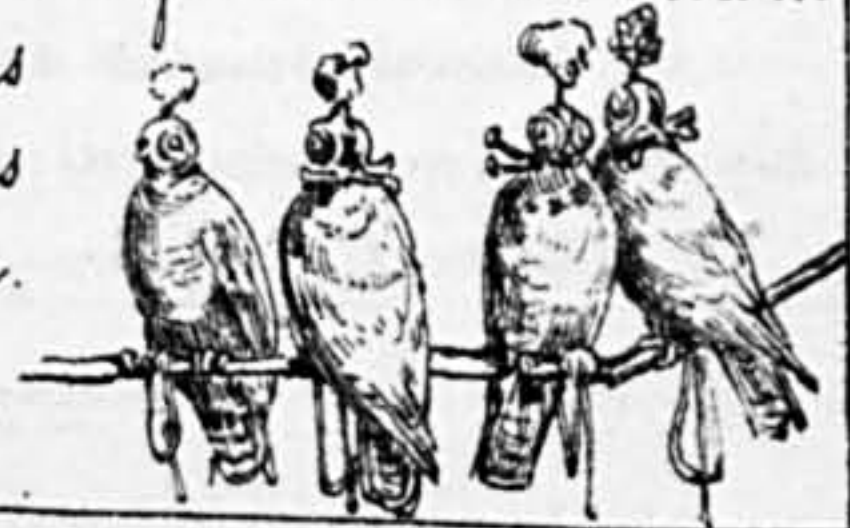
Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Le Grand-duc et l'Aigle. (Fin).

En bout de quelques années, je me fatiguai de cet hôte et je le donnai à une ménagerie qui, hélas! lui offrit une cage exigue, au lieu de la vaste volière que je lui avais fournie. Je regrettai ce bel oiseau qui ne m'avait jamais fait d'autre mal, que celui de lui procurer sa nourriture et son logement. Il s'était montré reconnaissant de mes soins et il venait manger dans ma main.

Depuis bien des années l'aigle noir a quitté le pays et il est devenu rare dans toute la Suisse. L'envahissement de l'homme a rétréci son rayon de chasse. L'aigle a besoin d'un vaste espace pour trouver sa pâture, et jamais deux paires ne nichent dans le voisinage l'une de l'autre.

L'aigle n'était pas un oiseau admis dans la fauconnerie. Les naturalistes du moyen-âge le rangeaient même dans la classe des oiseaux ignobles. Pour eux, le roi des airs n'était qu'un roturier, comme le vautour et la buse. Le faucon appartenait seul à la classe noble par excellence. Il y en avait de diverses variétés, d'autant plus difficiles à distinguer, que leur plumage change avec l'âge, et que la femelle diffère du mâle par une plus forte taille. Jadis, la vallée de Balsthal et ses hauts rochers étaient renommés pour leurs faucons. Plusieurs chutes et cirques de rochers de nos montagnes, comme encore le Creux-du-Van, abritaient aussi des faucons. C'est dans ces lieux que les évêques, les prévôts de chapitres, les dignitaires ecclésiastiques, les barons, grands et petits, faisaient leurs provisions de faucons, d'autours, de gerfauts, de laniers, pour se donner le plaisir de la chasse au vol, et surtout pour attester leur noblesse, en ne paraissant en public, que le faucon sur le poing. L'oiseau avait ses entrées et ses perchoirs à l'église, pour distraire un peu son maître de la longueur des offices et surtout des sermons. Les dames nobles, dont beaucoup ne savaient pas lire, jouissaient du même privilège. Elles tendaient le poing, ganté, rembourré et brodé, à quelque joli émerillon, pour qu'il ne la blessât point de ses serres. Elles causaient à l'église avec ce gentil oiseau. Elles ne dédaignaient pas le hobereau, le plus petit des oiseaux de chasse, mais on donnait aussi ce nom aux nobles de petite volée, en sorte que la causerie pouvait se partager. Cependant, dans leur choix, elles savaient distinguer les





les „niais“, fraîchement sortis du nid, des „hagards“, déjà trop émancipés. Pour s'assurer de leur fidélité, elles les coiffaient d'un chaperon plus ou moins orné qui leur bouchait les yeux et elles le leur laissaient jusqu'au moment où elles leur montraient leur proie. Elles leur attachaient aussi des grelots ou des sonnettes, comme à leurs maris, pour que leur oreille put suppléer à la vue. Nous avons encore de ces grelots des deux espèces, dont l'un a dû appartenir à un de ces maris au douzième siècle.

On dit que ces hobereaux étaient si estimés qu'on en donna un à une jeune veuve, pour la consoler de la perte de son époux. Ce moyen fut employé pour calmer la douleur de l'archiduc Maximilien, après la mort de Marie de Bourgogne, à la suite d'une chute faite à la chasse. Mais que de soins, que de dépenses pour dresser un de ces oiseaux farouches; que de leurre il fallait employer pour les rendre dociles et les forcer à ne chasser que le gibier qu'on leur destinait. Aussi ils acquéraient un grand prix et les législateurs avaient établis des peines particulières contre les petits voleurs de faucons. On leur faisait manger six onces de chair sur la poitrine par l'oiseau qu'ils avaient pris. Les grands voleurs restaient impunis, et c'est pour ce motif que le roi Louis XI, se moquait du duc de Bretagne, auquel il avait fait dérober des faucons qu'on lui envoyait de Turquie.

Rien n'égale l'audace des faucons qui peuplent encore nos montagnes. Souvent j'en ai vu fondre sur des volailles devant la maison, en présence de plusieurs personnes, et manger une poule sur place quand il ne pouvait l'emporter. Quelques uns ont payé de leur vie cette effronterie, mais on n'a pas toujours un fusil à la main pour punir ces brigands ailés.

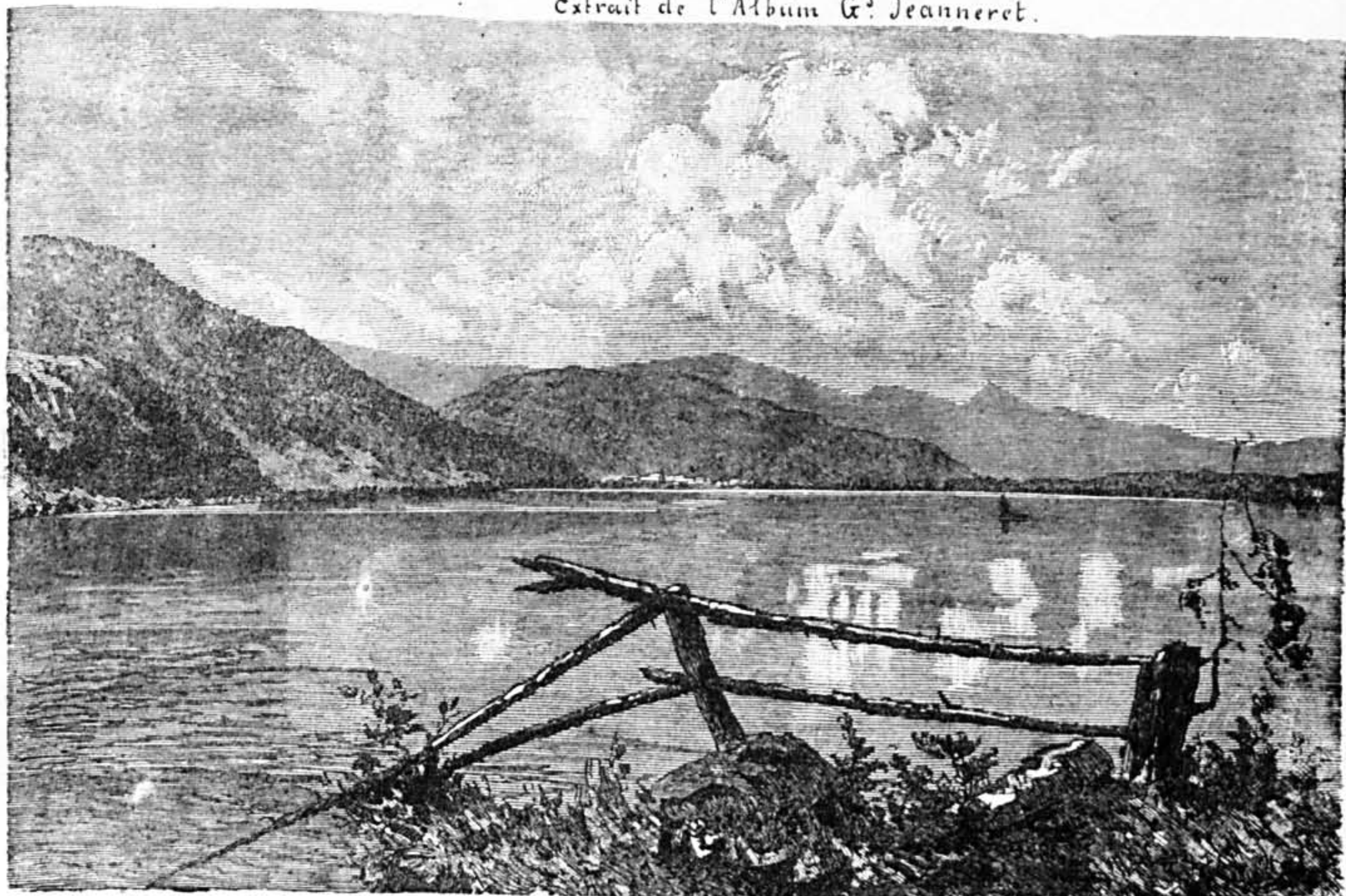
La buse, très inoffensive, ne touche pas à la volaille. Elle niche sur des sapins, comme le milan. Celui-ci ne reste pas l'hiver dans nos montagnes; il n'y trouverait plus de reptiles qui forment la meilleure partie de sa nourriture. J'ai fait l'éducation de l'un d'eux, pris au nid encore tout jeune. Ce bel oiseau était devenu privé et d'une aimable société. A l'heure du dîner, il arrivait par la fenêtre, se perchait sur mon épaule et me demandait sa part du repas. Moins difficile que l'aigle, il mangeait de la viande cuite et de divers mets. Il vivait en pleine liberté, revenait à mon appel et se laissait caresser comme un chat. Cela dura tout un été, une lune de miel; mais à l'approche de l'automne, l'instinct lui fit craindre l'hiver. Il s'émancipa de plus en plus. Je le vis s'acoïnter avec d'autres milans, et il finit par les accompagner en pays plus chauds, sans plus revenir, au retour du printemps, comme l'hirondelle, le rouge-gorge et tant d'autres oisillons.

On se rappelle avec plaisir ces essais d'éducation sur des animaux sauvages comme des éducateurs qui ont donné leurs soins à des jeunesses plus revêches et souvent moins reconnaissantes que des hiboux.

Bellecive, 1877.

A. Luyquerez.

Vue du lac de Biemme, depuis l'île de St Pierre. Côté Est.
Extrait de l'Album G^d Jeanneret.



Les Guêpes. (Suite).

Nous avons à nous occuper maintenant de la guêpe des murailles. Qui ne connaît ces délicats petits nids, en forme de bouquets, que l'on trouve au printemps, suspendus dans les irrégularités des rochers, ou bien, attachés à la tige d'une bruyère, d'un églantier ou d'une grande ombellifère ? On les rencontre en général dans les endroits abrités et surtout bien exposés au soleil, quelquefois même le long des murs des grandes routes, dans des tranchées de chemins de fer, et dans les clairières où abondent les fraisiers... et les vipères. L'ouverture des cellules du nid est généralement dirigée du côté du soleil levant, et ce fait est si constant, qu'un voyageur égaré pourrait facilement s'orienter, en rencontrant sur sa route le petit nid de la guêpe des murailles.

Cet insecte est généralement timide. Si l'on approche de son nid, au commencement de la belle saison, alors il n'est habité que par la guêpe femelle ou guêpe-mère, on voit aussitôt celle-ci se réfugier derrière sa frêle construction; elle en fait le tour d'un air inquiet, cherchant à se soustraire aux yeux des importuns; elle s'envole même quelquefois sans chercher à défendre son domicile. Les guêpes-mères apparaissent au printemps, vers la fin d'avril ou le commencement de mai, souvent même plus tard encore, selon la température de la saison. D'où sortent-elles ? C'est ce que nous chercherons



à savoir.

La guêpe, après avoir choisi l'emplacement où elle placera son nid, se met bientôt à l'ouvrage; elle se procure des matériaux, de la même manière que le frelon (Voir Art. Frelon Rameau de 1874. Pag. 18. 21. 25) et bientôt un rudiment de nid est ébauché; en quatre ou cinq jours, si le temps est favorable, une guêpe-mère peut construire une dizaine de cellules, dont plusieurs complètement terminées, et dans lesquelles elle se met aussitôt à pondre. Son activité est réellement très remarquable.

Je me suis emparé une fois - c'était le 13 juin - d'un nid que la guêpe-femelle avait commencé à construire environ vingt jours auparavant. Aucune guêpe-ouvrière n'était encore sortie des cellules pour venir en aide au laborieux insecte. A la vérité, plusieurs cellules étaient closes, et dans quelques-unes d'entre-elles je trouvai des guêpes prêtes à sortir. Ce nid contenait environ 40 cellules, des oeufs, et 28 larves et nymphes; la guêpe-mère avait dû tout édifier, et pourvoir, à elle seule, à la nourriture de ces larves voraces; combien de courses et combien de soins n'avaient pas coûté, au pauvre insecte, l'éducation de cette nombreuse famille!

En général, un mois ou six semaines après que les premiers fondements du nid ont été posés, il éclôt une guêpe, de taille inférieure à celle de la guêpe-mère. Le lendemain une ^{autre} guêpe apparaît, et bientôt le nid se trouve occupé par une dizaine d'amazones; alors, surtout si le soleil est chaud, l'attaque du nid peut rencontrer de la résistance et il est prudent de ne pas trop s'en approcher.

Pour observer de plus près ces curieux insectes, je me suis procuré, à plusieurs reprises, de leurs nids, que j'ai placés soit à ma fenêtre, soit dans un vieux rucher. Jamais je n'ai été piqué par eux. Voici quelques-unes des notes que j'ai prises sur la guêpe des murailles, et qui pourront donner une idée générale des moeurs, du genre de vie et de la fécondité de cet hyménoptère.

16 juin. - J'ai apporté ce soir dans ma chambre un petit nid de guêpe des murailles, avec la guêpe-femelle et deux guêpes ouvrières, qui composent à elles trois toute la population. Elles n'ont pas quittées leur nid lorsque je l'ai détaché du rocher auquel il adhérait, et sont tombées avec lui dans la boîte de carton où je les ai logées. La guêpe-mère seule a cherché à fuir, et j'ai dû la ramener à plusieurs reprises vers son nid, que j'ai pu saisir par l'épave de pédoncule qui lui servait d'attache au rocher, sans que les guêpes manifestassent la moindre colère. Pendant que j'examinais l'intérieur des cellules, elles firent des promenades, fort inoffensives, sur mes doigts, et mon observation terminée, elles regagnèrent tranquillement leur nid. Celui-ci se compose de 58 à 59 cellules, dont cinq closes, et 39 habitées par des oeufs ou des larves de 1, 3, 4, 5 et six jours.

Bienne, 1877.

(à suivre).

G. Guillaume, fils.

La roche d'asphalte résulte de l'imprégnation de dépôts calcaires par des huiles lourdes, provenant de la décomposition des mollusques dans des eaux chaudes très salées. Dr. Chs. Young.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} juin 1878.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Les Guêpes. (Suite).

17 juin. — J'ai fixé avec une épingle mon nid de guêpe contre le bord intérieur d'une boîte de carton, dont j'ai enlevé le couvercle, et j'ai installé le tout sur un banc du rucher. Les guêpes sont très tranquilles; excitées avec une plume, jamais les ouvrières n'abandonnèrent le nid; elles se cachèrent toujours du côté opposé à celui d'où venait l'attaque. J'ai observé, que comme les abeilles, mes guêpes se frottent et se brossent les mandibules et les antennes avec les pattes de la première paire, étant posées sur les quatre autres.

18 juin. — La guêpe-mère et les deux ouvrières s'occupent de leurs larves avec beaucoup de sollicitude. Elles volent sans cesse à travers l'aspergère, située à deux pas du rucher et s'emparent des petites larves noires du criocère de l'asperge, qu'elles détachent, avec beaucoup de peine, des tiges auxquelles elles sont fixées.

19 juin. — Écllosion d'une troisième ouvrière.

20 juin. — Une quatrième ouvrière est éclos. Les guêpes ont soudé et consolidé, avec leur pâte grisâtre, l'attache factice qui fixait leur nid à la boîte de carton. Une partie de l'épingle disparaît sous cet endroit, plus solide, plus résistant et d'une couleur plus foncée que la composition ordinaire des cellules.

J'ai assisté ce matin, à 7 heures, à la ponte de deux œufs, blancs, transparents et allongés comme ceux des abeilles; l'un, a été placé dans une cellule à demi-construite, l'autre, dans une des cellules du centre du nid, restée vide depuis la naissance des nouvelles ouvrières. Entre onze heures et midi, j'ai longtemps observé le manège des guêpes sur les plantes d'asperges, qui sont couvertes et dévorées par une multitude de larves de criocères. Elles les arrachent avec ardeur et les emportent; quant aux œufs qu'elles trouvent, elles les dévorent sur place. Ces guêpes sont certainement d'utiles auxiliaires.

21 juin. — Naissance d'une cinquième ouvrière; le nid s'élargit, grandit à vue d'œil.

22 juin. — L'orage d'hier et le vent violent qu'il a fait ont été funestes à mon nid de guêpe. La boîte de carton a été inondée par la pluie tombant d'une gouttière; le nid est presque détruit; toutes les larves ont disparu, et deux guêpes ouvrières survivent seules au désastre; elles errent dans la boîte d'un air languissant.

J'attribue ce massacre à certain rouge-gorge qui s'est réfugié dans le nicher pendant l'orage, et qui aura croqué les quêtes affaiblies par un brusque changement de la température; quant aux pauvres larves, elles ne pouvaient faire aucune résistance.

23 juin. - Les deux quêtes sont mortes; elles vont figurer dans ma collection. Mais tout est à recommencer. (La suite prochainement).

Vienne, 1877.

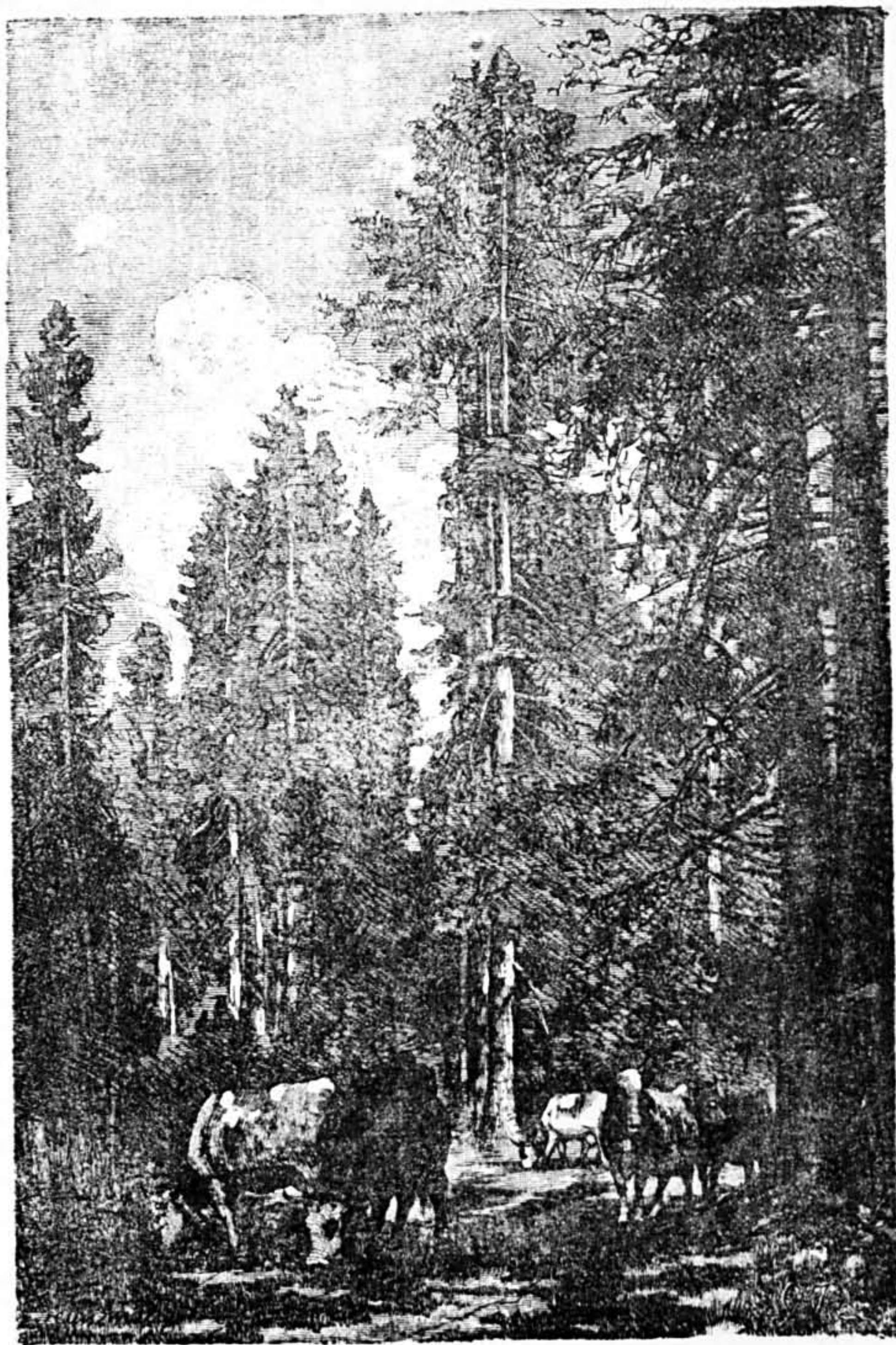
G. Guillaume fils.

A nos lecteurs. Dans nos deux derniers numéros, nous avons donné trois planches extraites de l'ouvrage de M. Georges Teanmeret: *Un séjour à l'île de St-Pierre*. Malgré l'imperfection de la reproduction autographique, nous avons la conviction que la vue de ces spécimens aura fait comprendre à nos abonnés l'importance de cette belle publication, et leur aura inspiré le désir de se la procurer. C'est donc avec plaisir, que nous avisons ceux que cela peut intéresser, qu'ils jouiront du prix des souscripteurs (5 francs) jusqu'au 5 juin prochain. Nous engageons tous ceux qui ne l'ont pas encore fait, à envoyer à Mr. G. Teanmeret (10, faubourg du Lac, Neuchâtel) leur adhésion. L'ouvrage-album leur sera aussitôt expédié contre remboursement.

La Rédaction.

Un paysage jurassien. Tel est le titre de la planche que nous publions dans ce numéro du *Rameau*. Sans doute, grand nombre de nos lecteurs reconnaîtront la charmante toile (de notre compatriote Mr. Jeanmaire) qui, après avoir figuré à l'Exposition de peinture, devint la propriété de M. Eberhard, à la Champ-de-Fonds. Il est impossible de réver la nature jurassienne plus fidèlement, plus heureusement rendue. Nos clubistes ont rencontré mille fois, dans les forêts qui nous sont chères, un site semblable. Celui-ci d'ailleurs, a été peint d'après nature à la Jong-Ferret (près Champ-de-Fonds). Toute la serene poésie de notre Jura est chantée dans ce petit tableau; en le voyant, on se croit en plein air; on croit respirer l'âpre parfum qui se dégage des fiers sapins, s'élançant dans les nues à la rencontre des rayons de soleil. On croit entendre les clochettes des vaches, qui paissent pittoresquement sous leur ombre. Félicitons donc Mr. Jeanmaire de son oeuvre sincère, et Mr. Georges Teanmeret dont le burin a su traduire cette oeuvre avec vérité.

Ephémérides. 1877. Juillet 15. A Uschione près Cläven (Grisons deux enfants mordus par une vipère meurent, le premier au bout de quelques heures, l'autre au bout de six jours. - 15. Amusante découverte d'un homme fossile par un gendarme fribourgeois, dans une carrière de molasse du district du Lac. Deux délégués du gouvernement membres de la Société des sciences naturelles, se rendent en toute hâte sur les lieux et ne trouvent qu'un rocher, présentant quelque ressemblance avec une tête humaine et sur lequel un gamin du voisinage avait dessiné des yeux et une bouche. Consternation du département de l'instruction publique, représenté par le préfet et rire des deux savants. (à suivre)



Un paysage jurassien.

Tableau d'Ed. Jeanmaire. Gravure de G. Jeanneret.

Les Sources du Pied. (Suite).

Tres du ruisseau libre et tranquille,
 Notre voie est douce et facile.
 Plus ici de pas dangereux.
 Ainsi se suivent dans la vie
 Les beaux jours et les jours fâcheux ;
 Tantôt c'est une route unie,
 Tantôt un chemin raboteux.
 Tout à coup l'horizon s'entre'ouvre,
 Et l'œil, en même temps découvre,
 Un vallon frais et gracieux
 Qui colore un soleil radieux.
 Au sortir de ces gorges sombres,
 Après les humides décombres,
 Cet aspect réjouit nos yeux.
 Alors je pense à la lumière
 D'un jour pur, d'un jour glorieux,
 Après les ombres de la terre
 Et le passage ténébreux,
 Quand, sur le seuil d'une autre vie
 On se réveille, et que soudain
 Resplendit, pour l'âme ravie,
 L'éclat de l'éternel matin.

Quelques minutes écoulées
 Et nous voilà dans les Coulées.
 Le Pied fait un nouveau détour,
 Et pour égayer ce séjour,
 Sur ses bords son eau fraîche et pure
 Entretient encor la verdure.
 De tous les monts environnants,
 Ainsi qu'une sombre tenture
 Les sapins tapissent les flancs.
 Toulant l'herbe verte, à pas lents,
 Nous suivons la rive inégale.
 La prairie à nos pieds s'étale.
 De nouveau des débris épars,
 Bientôt attirent mes regards.

D'un bâtiment voici la trace.
 Sur les bords du ruisseau voisin.
 On nous apprend qu'à cette place
 L'élevait jadis un moulin.
 En cette paisible vallée,
 En cette retraite isolée,
 Des hommes ont vécu jadis.
 Dès longtemps sans doute à cette heure
 Dans la tombe ils sont endormis,
 Et le lieu qui fut leur demeure
 De gazon, de mousse est couvert.
 En ce lieu maintenant désert
 Des coeurs, qu'a brisés la souffrance
 Ou qu'a soutenus l'espérance,
 Ont battu pour aimer, jouir,
 Craindre, désirer ou gémir.
 Et déjà, remontant les âges,
 Mon esprit, sur d'autres rivages,
 Cherche de superbes cités
 Qui brillaient aux yeux enchantés,
 Courant, de leurs vastes portiques
 Et de leurs temples magnifiques,
 Des bords aujourd'hui dévastés.
 Mais quoi ? j'entends qu'on se récrie
 C'est ambition, c'est folie.
 Comment osez-vous, me dit-on,
 Comparer un moulin sans nom
 Aux riches cités dont la gloire
 Remplit les fastes de l'histoire
 Et qui, reines de l'univers,
 Ont régi cent peuples divers ?
 Pourquoi non ? De leurs destinées
 Qui fut l'arbitre souverain ?
 Qui donc par son pouvoir divin
 Des mortels compta les années
 Au sein des villes ruinées
 Et dans l'enceinte du moulin ?

(à suivre)

Elvina Huguenin



Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} juillet 1878.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50. par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Un nid de mésanges.

Il y a dans mon jardin un vieux pommier qui est antipathique aux jardinières, parce qu'il étale au loin ses branches et qu'il porte ombrage à quelques choux; mais s'il nuit au développement des salades, il donne chaque année au moins un panier de belles reinettes d'Angleterre, qu'on est tout fier de présenter à Pâques pour remplacer les oranges que ne produit pas le Jura. Pour satisfaire aux réclamations quotidiennes des jardinières, j'avais coupé les grosses branches inférieures du pommier à ras du tronc, déjà fort gros, et les amputations, désastreuses pour l'arbre, n'avaient pas tardé à occasionner la pourriture du tronc et même des branches amputées.

Un matin de printemps, lorsque la nature se réveille, que les boutons des arbres s'épanouissent, que les oiseaux chantent le retour de leurs amours, je remarquai deux mésanges vertes qui voltigeaient dans les branches du pommier, et paraissaient très affairées. C'était le mâle et la femelle, probablement de l'année précédente, comme leur plumage encore pâle l'indiquait. Les deux oiseaux se mirent à entamer le bois pourri qui remplissait le cœur d'une des branches coupées. Ils travaillaient du bec et des pattes en détachant le bois et le faisant tomber au pied de l'arbre. Evidemment, ils ne cherchaient point des larves d'insectes, comme auraient pu faire des grimpeurs, mais ils creusaient une galerie pour arriver au cœur de l'arbre. Savaient-ils s'il était creux? avaient-ils quelque moyen d'apprécier cette éventualité? Je ne saurais le dire, toutefois ces oiseaux en paraissaient plus certains que moi et je me demandais qui leur avait révélé ce secret.

Le lendemain la galerie se trouva assez avancée pour cacher un des oiseaux, et, tantôt l'un, tantôt l'autre continuait l'attaque, tandis que son compagnon mineur déblayait les matériaux. Ce travail m'intéressait doublement; il me montrait l'instinct de ces oiseaux à chercher une habitation sûre pour leur famille future et il allait m'indiquer avec certitude si l'arbre était creux. J'en fus tantôt assuré en voyant jeter hors de la galerie non plus des débris rougeâtres, mais une espèce de terreau noir qui prouvait la décomposition absolue du cœur de l'arbre. Ces mésanges étaient si occupées qu'à peine prenaient-elles le temps de chercher et de manger quelques insectes.

(à suivre).

D^r Luigueres.

Un lièvre poursuivi par des mouettes. Le 24 février de cette année, un Monsieur et une Dame faisaient une promenade dans la plaine d'Areuse; arrivés près du Bied ils furent témoins d'un fait unique dans son genre. Un lièvre passa comme une flèche à côté d'eux poursuivi par un vol de mouettes rieuses (*Larus ridibundus*), vulgairement appelées „Gueux“ dans notre pays. Ces oiseaux s'acharnaient à la poursuite du paisible animal et le suivaient de si près, qu'ils l'effleuraient de leurs longues ailes; ces mouettes affamées sans doute l'envisageaient comme une proie, ou bien peut être se faisaient elles un jeu de lutter de vitesse avec lui ?

Ce fait m'en rappelle un autre qui a eu lieu il y a quelques années. Un grand duc traversa au vol le plateau qui sépare la montagne de Bondry du village de Cortaillod; c'était dans le milieu du jour, à 2 heures, par une chaude journée du mois d'août. L'oiseau de nuit s'enfuyait à tire-d'ailes poursuivi par une quarantaine de corbeaux qui le harcelaient. Il vint s'abattre dans une vigne située au bord du lac, et se blottit sous un cep pour se dérober à ses ennemis, mais, hélas! le pauvre oiseau était tombé de Charybde en Scylla, car un chasseur, qui avait assisté aux péripéties de sa fuite, vint mettre fin à ses jours. Cet oiseau, un magnifique échantillon de son espèce, orne maintenant la collection ornithologique de Monsieur le Capitaine Vouga à Cortaillod.

(Un ancien clubiste).

La Vue des Alpes dérobée. En débouchant des Gorges de l'Areuse, les voyageurs, qui entrent en Suisse par le chemin de fer du Val-de-Travers, se trouvent subitement en face du splendide panorama du lac et de la chaîne des Alpes. Malheureusement, cette vue commence à être dérobée par les acacias, plantés sur les talus de la ligne du chemin de fer, et c'est en vain qu'on tourne ses regards du côté des Alpes pour jouir de leur spectacle. Nous demandons humblement, au Conseil d'administration de la Compagnie du chemin de fer de la Suisse occidentale, de bien vouloir faire tronçonner les acacias qui forment une haie de verdure sur les talus de la voie ferrée entre Bôle et l'entrée des Gorges de l'Areuse. Nous lui témoignons d'avance nos remerciements.

Un membre de la section de
Colombier.

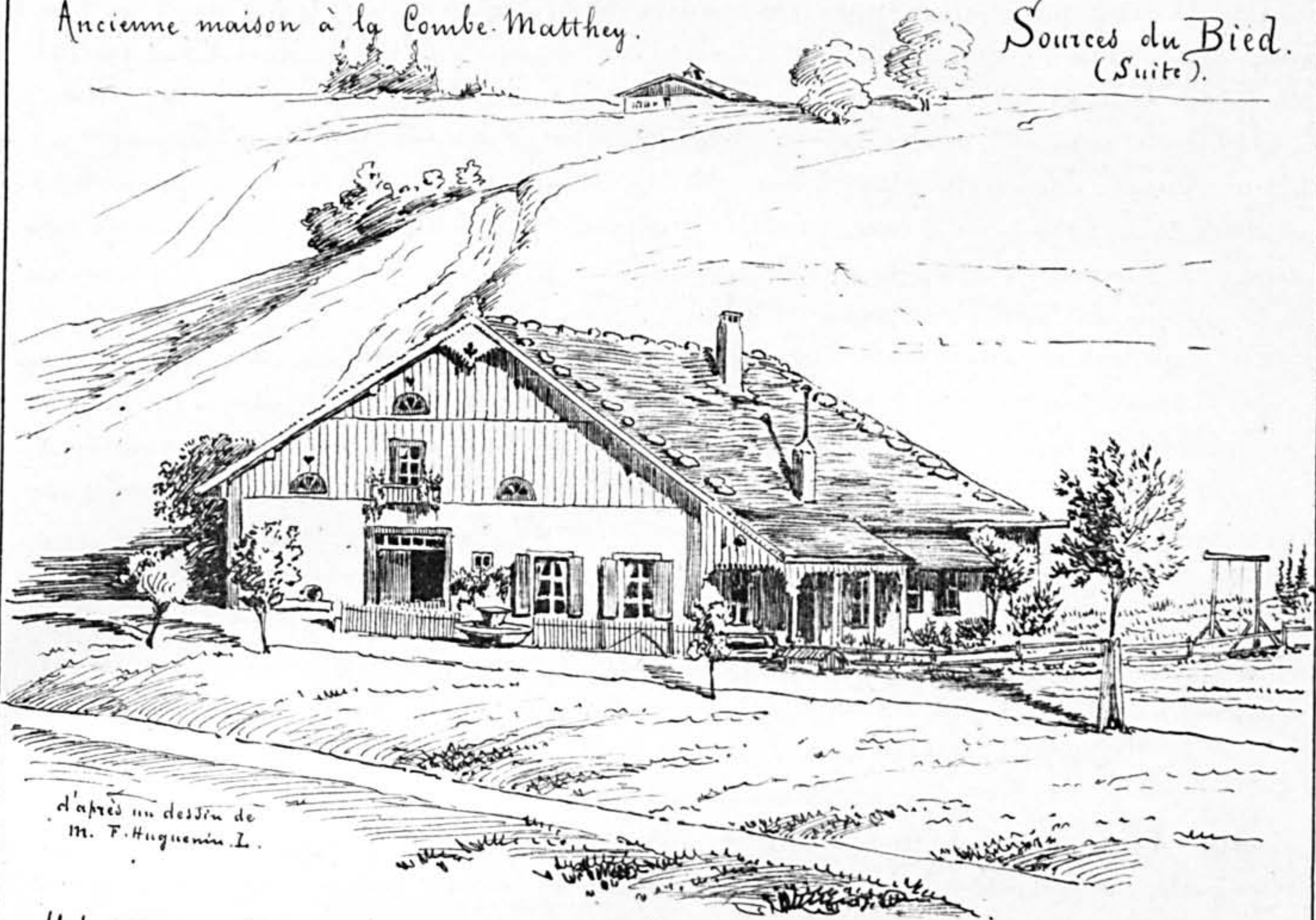
Quelques observations sur l'arrivée du printemps, faites à Neuchâtel & aux environs. 20 janvier. Le sol est recouvert d'une épaisse couche de neige, mais cependant, grâce à un chaud rayon de soleil, un pauvre papillon, un citron, a cru à l'arrivée des beaux jours. Il a brisé son cocon, s'est étonné de trouver la terre encore gelée et bientôt, vaincu par le froid et probablement aussi par le manque de nourriture, il est tombé sur le chemin où nous le rencontrons engourdi et à moitié gelé. Lorsqu'il s'est un peu réchauffé dans mes mains, il reprend la vie et le mouvement et je l'emporte chez moi, où à l'abri du froid il a pu vivre huit jours encore.

(à suivre).

F. Biolley, de la section
de Neuchâtel.

Ancienne maison à la Combe-Matthey.

Sources du Bied.
(Suite).



d'après un dessin de
M. F. Huguenin-L.

Ah ! n'est-ce pas le même Maître
Qui, dans ses desseins pleins d'amour,
Au temps marqué leur donna l'être,
Et dans sa justice, en leur jour,
Les fit tomber et disparaître ?
Souvent ses décrets sont obscurs.
Où sont ces villes peuplées
Qui voyaient des foules joyeuses
Se presser dans leurs vastes murs ?
Hélas ! les voilà si déchues
Qu'elles ne sont plus reconnues
Du lieu qui les vit s'élever ;
Et souvent même aux pieds foulés,
Si désertes, si dévolées
Qu'à peine on les peut retrouver.
Elles sont là dans la poussière
Et n'ont, de leur splendeur première,
Laisse que le vain souvenir.

Voilà les grandeurs de la terre . . .
Maître, s'agiter et mourir !
De l'homme qui toujours espère
Et rêve bonheur, avenir,
Telle est l'existence éphémère.
Hélas ! au rivage prochain,
Comme sur la rive lointaine,
En tous lieux la famille humaine
N'a-t-elle pas même destin ?
Sur tous un jour sans différence
Le trépas étend son niveau.
N'est-ce pas le même silence
Qui règne sur chaque tombeau ?
Et mes pensers mélancoliques
Mêlent, confondent à la fois
Humble moulin, cités antiques,
Cendres des peuples et des rois.

Entrée de la Combe des Enfers.
d'après un croquis de M^{lle} Zuberbühler.



Par degrés a changé la scène;
Plus de sentiers, plus de gazons,
De tous côtés l'œil se promène
Sur les flancs escarpés des monts.
Voici les moments difficiles,
L'heure des pénibles travaux.
Mais loin de nous, regrets stériles!
Des montagnes plusieurs ruisseaux
Descendent et mêlent leurs eaux.
Les voilà; pourrons-nous connaître
Le lieu que chacun les voit naître?
Allons, cherchons à le trouver,
Partout, hauteurs inabordables,
Rochers, fourrés impénétrables,
N'importe; il y faut arriver,
Et dans les taillis on s'engage.
Pour frayer un étroit passage
Chacun s'emploie avec vigueur.
Épines, roches hérissées,
Ronces, broussailles amassées
Ne font qu'exciter notre ardeur.

Franchissant barrières et haies,
Nous arrivons près des Cernaies.
Un plateau vaste et découvert
Soudain à nos yeux s'est offert.
Là, du penchant de la colline
Que le printemps doit reverdir,
S'échappe une onde cristalline
Où s'épanouit et s'incline
La douce fleur du souvenir.
C'est la source de la Prairie,
Tel sera son nom désormais.
Je vois au pied d'un bois épais
Qui couvre la cime voisine
Dans une sombre cavité,
Un filet d'eau naître abrité
Par le rocher qui le domine.
Aussitôt chacun d'y courir.
On cherche quelque fleur tardive
Qu'au bouquet l'on veut réunir;
Mais dans la fange de la rive
Nous ne pouvons en découvrir.
(à suivre). E. Huguenin.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} août 1878.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Les Guêpes. (Suite).

Malgré ce premier insuccès, je résolus de recommencer immédiatement mes observations; je voulais avoir sous la main quelques nids de guêpes, les entourer de soins, favoriser leur développement autant que possible, noter l'apparition des guêpes ouvrières, des guêpes mâles et enfin des guêpes femelles vers la fin de l'été, et arriver à savoir l'époque à laquelle ces dernières disparaissent pour chercher une retraite pendant l'hiver. Je ne tardai donc pas à me procurer de nouveaux nids, que j'observai avec tout le soin possible. Voici la suite de mes notes presque quotidiennes, mais que le peu d'intérêt qu'elles présentent pour une bonne partie des lecteurs du Rameau me fait beaucoup abréger.

2 juillet. — J'ai pris de grand matin un second nid vers les rochers du Stand (Mail), que j'ai fixé dans la boîte comme le précédent, au moyen d'une épingle; les guêpes l'ont solidifié et soudé le même jour. Ce nid est de moyenne taille, et contient neuf ouvrières et la guêpe-femelle; cinq cellules sont couvertes d'opercules, et presque toutes les autres contiennent des larves. Quelques-unes de celles-ci habitent des cellules beaucoup plus profondes que les autres. Serait-ce les futures guêpes-femelles?

3 juillet. — Deux larves filent l'opercule ou couvercle qui ferme leur cellule, et vont se transformer en nymphes.

4 juillet. — Il n'y a plus ce soir que sept guêpes ouvrières. Deux se seront donc égarées. Cependant la guêpe des murailles ne s'éloigne pas beaucoup de son habitation. — Observé ce matin la guêpe-mère qui a quitté brusquement son nid, pour aller se poser à dix pas de distance, sur des laitues; elle court sur les feuilles, plonge sa trompe dans les gouttes de rosée, puis d'un trait regagna son nid; une seconde après, elle entra, la tête la première, dans une cellule contenant une larve. — Plusieurs cellules renferment des globules d'une liqueur transparente.

5 juillet. — Encore une ouvrière disparue. Deux nouvelles cellules closes; le nid contient plus de cent alvéoles. — J'ai trouvé ce soir deux nouveaux guêpiers; ils sont construits comme les précédents, suspendus dans une infractuosité de rochers, et l'ouverture est tournée du côté du soleil levant; pour être en état de faire de nouvelles observations, je n'emparerai de ces nids; il faut que je sache, par exemple, si une fois la guêpe-femelle enlevée, les guêpes ouvrières continuent leur travail, ou si au contraire, à l'exemple des abeilles privées de reine, elles se découragent complètement.

(La fin prochainement).

G. Guillaume, fils.

Vue du Solliat (Crest du Van) d'après un dessin de G. Griseol.
Côté Est. (1381 mètres).

Chanmont (1172 m)
La Tourne (1291 m)

Lac de Biemme (434 m)
Ile de St Pierre (Sommet 478 m)

Jolimont (555 m)
Lac de Henchâtel (635 m)

Montagne de Bondry



Les Morilles.

Il existe plusieurs variétés de morilles, des noires qui croissent plus volontiers dans les bois de la montagne, des blanches, qui préfèrent habiter la plaine et les bords des rivières et des ruisseaux; il y en a aussi des jaunes et des brunes.

Les morilles affectionnent les endroits où se trouvent des copeaux de bois pourris, près des chantiers ou bien les alentours des vieux troncs d'arbres; quelquefois on les trouve accidentellement dans des prés qui ne remplissent aucune des conditions favorables à leur propagation, car rien n'est aussi capricieux que la morille.

Beaucoup de personnes croient que les morilles croissent instantanément; d'autres s'imaginent qu'elles acquièrent leur entier développement sous terre et qu'elles surgissent tout à coup du sol, soit grandes soit petites. — Monsieur T. qui habite une localité de notre canton partageait cette dernière idée; ayant découvert au printemps une petite morille dans son jardin, il se mit à étudier son développement.

Au bout de 15 jours la susdite morille avait atteint la taille de 25 centimètres, de sorte que M. T. était revenu de sa première opinion. Un matin qu'il faisait une visite à son intéressant champignon il remarqua avec surprise qu'il se mouvait, et dans le moment où il se baissait pour constater la provenance de ce mouvement tout à fait insolite, son chat qui l'avait suivi en tapinois au jardin, se précipita sur la morille et la renversa, puis il s'enfuit au plus vite en emportant une souris dans sa queue; ce petit animal s'était logé dans la morille, qui était bien assez grande pour la contenir. Cette magique aventure mit fin à l'existence du champignon qui aurait atteint une dimension monstrueuse.

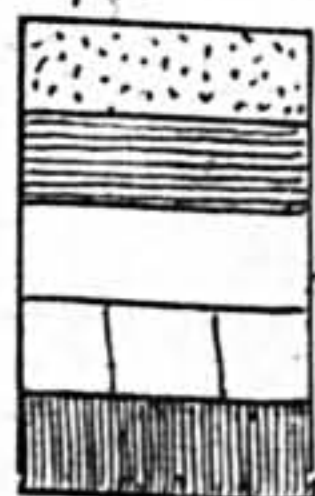
A la même époque un propriétaire du même village étudiait aussi le développement d'une morille, qu'il avait poussé dans un pré voisin de sa demeure; mais au contraire de M. T. il affirme que pendant l'espace de 15 jours, la morille qu'il observait n'avait pas grandi d'un centimètre. — En face de ces deux opinions si différentes, les morilleux du village ont laissé de côté la politique fédérale, cantonale et municipale, voire même la question d'Orient pour se diviser en deux camps bien tranchés, ceux qui croient que les morilles croissent et se développent et ceux qui nient le fait. Espérons que le conflit ne s'aggravera pas et que les deux partis n'en viendront pas à des voies de fait.

Un ancien clubiste.

Quelques mots sur la Carte géologique du Canton de Neuchâtel.

La géologie est l'anatomie de la terre. Les cartes géologiques nous font connaître la nature des roches ou terrains qui se rencontrent immédiatement au-dessous du sol végétal, en sorte que celui-ci peut être comparé à l'épiderme ou peau qui recouvre le corps des animaux. Mais cela ne suffit point encore, nous devons connaître aussi la structure intérieure de ce corps. Pour cela nous avons recours aux profils géologiques qui montrent la disposition des assises ou strates des terrains, leur relation, leur superposition, etc.

Il n'est pas plus nécessaire d'être géologue pour comprendre une carte géologique, qu'il n'est nécessaire d'avoir visité tous les continents pour comprendre les cartes géographiques. En effet, une bonne carte géologique, accompagnée de profils, parle aux yeux plus vivement encore que ces dernières. Les couleurs ou signes conventionnels se lisent aussi bien et plus facilement que les caractères d'imprimerie. Nous allons le prouver. Dans la petite carte du canton de Neuchâtel, que nous avons publiée et dont un exemplaire sera envoyé à tous les membres du Club jurassien, nous voyons six couleurs ou teintes, qui toutes ont une signification indiquée à la légende, mais sur lesquelles nous voulons encore dire quelques mots et pour cela nous les prendrons dans l'ordre où les range la légende.



Terrain tertiaire, molasse, indiqué par une teinte verte sur la carte **Profils.**

" néocomien, pierre jaune. " " violette

" jurassique supérieur, roc calcaire du Jura, indiqué par une teinte jaune.

" " moyen, marne et calcaire hydraulique " " bleue.

" " inférieur, calc. 616m 1276m 1285m 754m 1172m
oolithique et hydraulique, (teinte brune) Vallée du Doubs Pouillet 997m. Rue des Alpes. Val de Ruz Chauxmont Lac de Neuchâtel 434m.

Plateau de Russey Vallée du Doubs Vallon du Loche Vallon de la Sagne Val de Ruz Boudry Lac

Val de Morteau Vallon de la Brévine 1083m Vallon des Ponts 995m Creux du Van 1463m Lac

Vallée du Doubs Chaux du Gros Taureau Vallon de la Brévine 737m Val de Travers Chaux du Chasseron Montaubert Lac

Vallée du Doubs Gros Taureau 1325m Vallon des Venines Vallon des Bôles 1042m Val de Chaux 1610m Colline de Chauxmont Lac

1° *Alluvion moderne*. Les cours d'eau qui descendent de nos montagnes et parcourent nos vallées entraînent des matières de toute espèce, qu'ils ont arrachées à leurs rives lorsque la pente était forte ou lors des grandes crues. Dès que le courant est moins fort ou que l'eau arrive dans un bas fond elle abandonne ces matériaux qui comblent peu à peu le fond des vallées. Ainsi se forment les dépôts plus ou moins étendus qui recouvrent les terrains plus anciens et que nous avons laissé en blanc sur la carte, au Val de Travers, dans les vallées de l'Orbe et de la Thielle. On les désigne sous le nom général de dépôts récents ou d'alluvion moderne.

2° *Terrain erratique et diluvien*. Il est presque toujours aisé de reconnaître que les matériaux de l'alluvion moderne proviennent du voisinage de la région où on les observe, si ces dépôts sont presque toujours horizontaux; il n'en est pas de même de ceux que l'on observe au Val de Ruz, p. ex., et qui, par leur nature, rappellent les roches des Alpes, granits, gneiss, etc. Ceux-ci forment en outre des monticules ou couronnent des collines; on les trouve en gros blocs dispersés sur le flanc des montagnes et l'on a reconnu que leur transport était dû aux glaciers alpins, qui ont autrefois recouvert la plaine suisse et pénétré dans les vallées du Jura. On a nommé terrain erratique et diluvien les divers dépôts de cette époque, antérieure à la notre; ils se retrouvent sur un grand nombre de points, mais l'échelle réduite de notre carte nous a empêché de les indiquer partout, comme on eût pu le désirer.

3° *Terrain tertiaire, Molasse*. Si le terrain erratique ou diluvien nous parle de phénomènes et de révolutions d'un autre âge, et dont nous avons de la peine à comprendre les caractères et les causes, notre esprit est bien davantage frappé par l'étude des couches qui sont connues dans notre pays sous le nom de Molasse, et qui appartiennent à la division que les géologues désignent sous le nom de terrain tertiaire. La mer a recouvert autrefois notre pays; c'est elle qui a formé ces bancs de grès sableux que nous voyons près de Boudry et sur les rives du lac, à Marin, au Vully, à Estavayer, etc. Bien plus, elle a pénétré dans les vallées du Jura, et nous trouvons, dans des couches à peu près semblables aux Terrières, au Locle, à la Chaux-de-Fonds, des dents de requins, des huîtres, des coquilles marines de toutes formes, qui sont les témoins authentiques d'une phase plus ancienne de l'histoire de notre pays, d'une époque où l'homme n'avait point encore fait son apparition sur la terre. La découverte d'empreintes de feuilles de lauriers, de chênes, etc. de coquilles terrestres et lacustres, et même de dents et ossements de grands pachydermes, dans une formation particulière de la vallée du Locle, nous a permis de refaire en quelque sorte l'histoire du monde organique de cette époque, dont les dépôts sont plus ou moins morcelés, isolés les uns des autres, conséquence naturelle des phénomènes d'érosion exercés par les cours d'eau dont nous venons de parler.

4° *Tièccomien, pierre jaune, etc.* Si l'on consulte nos profils, on verra que la molasse recouvre souvent un terrain plus ancien; sur la carte il apparaît formant une bande de largeur variable depuis Biemme jusqu'à Orbe; tandis que dans les vallées il forme une bordure presque constante autour de la molasse (La fin, prochainement).

A. Jaillard.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} Septembre 1878.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2,50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Reunion de la Société cantonale d'histoire à Cernier, 5 juillet 1878.

Quoiqu'il ne soit pas dans les habitudes du Rameau de Sapin de rendre compte des fêtes historiques de notre canton, nous ne pouvons passer sous silence celle de cette année. Ses organisateurs ont eu l'heureuse idée d'installer son banquet en pleine nature, dans une clairière de la forêt qui domine le village de Cernier, sous les sapins séculaires du Val de Ruz, cette innovation a été fort goûtée par tous les amis de la nature et de l'histoire, et nous en consacrons ici le pittoresque souvenir. La cantine est rustique, les bancs et les tables sont de la simplicité la plus primitive, la tribune, qui s'adosse à son extrémité dissimule sa forme unie sous un placage de branches de sapin, mais de tous les côtés l'œil s'arrête charmé sur les masses serrées de la forêt, d'où arrivent de bienfaisantes effluves, le ciel est pur et le soleil illumine la clairière.

Après la séance officielle dans le temple de Cernier, sous la présidence de M. le pasteur C. Châtelain, le cortège s'est rendu à la cantine, précédé d'une société de musique de cuivre dont les morceaux ont, pendant plusieurs heures, alterné avec les discours et les chants. La nature vaudra toujours mieux que le plus beau décor et ceux qui ont passé à Cernier la journée du 5 juillet, en ont rapporté les fraîches impressions que donnent nos magnifiques forêts.

Marin, juillet 1878.

A. Bachelin.

Quelques observations sur l'arrivée du printemps. (Suite). 11 février 1878. On constate l'apparition des premières primevères dans un jardin au bord du lac.

16 février. — On voit des chauves-souris sorties de leur engourdissement.

17 février. — Journée splendide, on se croirait au printemps; les fourmis commencent à travailler; je vois deux papillons (petites Tortues), et un particulier que je rencontre dans ma promenade, me montre une primevère qu'il a trouvée en pleine forêt aux environs de La Coudre.

21 février. — De nouveau, journée magnifique; les petites Tortues se comptent par douzaines; à chaque instant on en rencontre. Les hépatiques se trouvent en assez grande quantité dans les endroits bien exposés et les lézards sortant de leurs trous viennent se chauffer au soleil et voir si les mouches sont aussi précoces qu'eux.

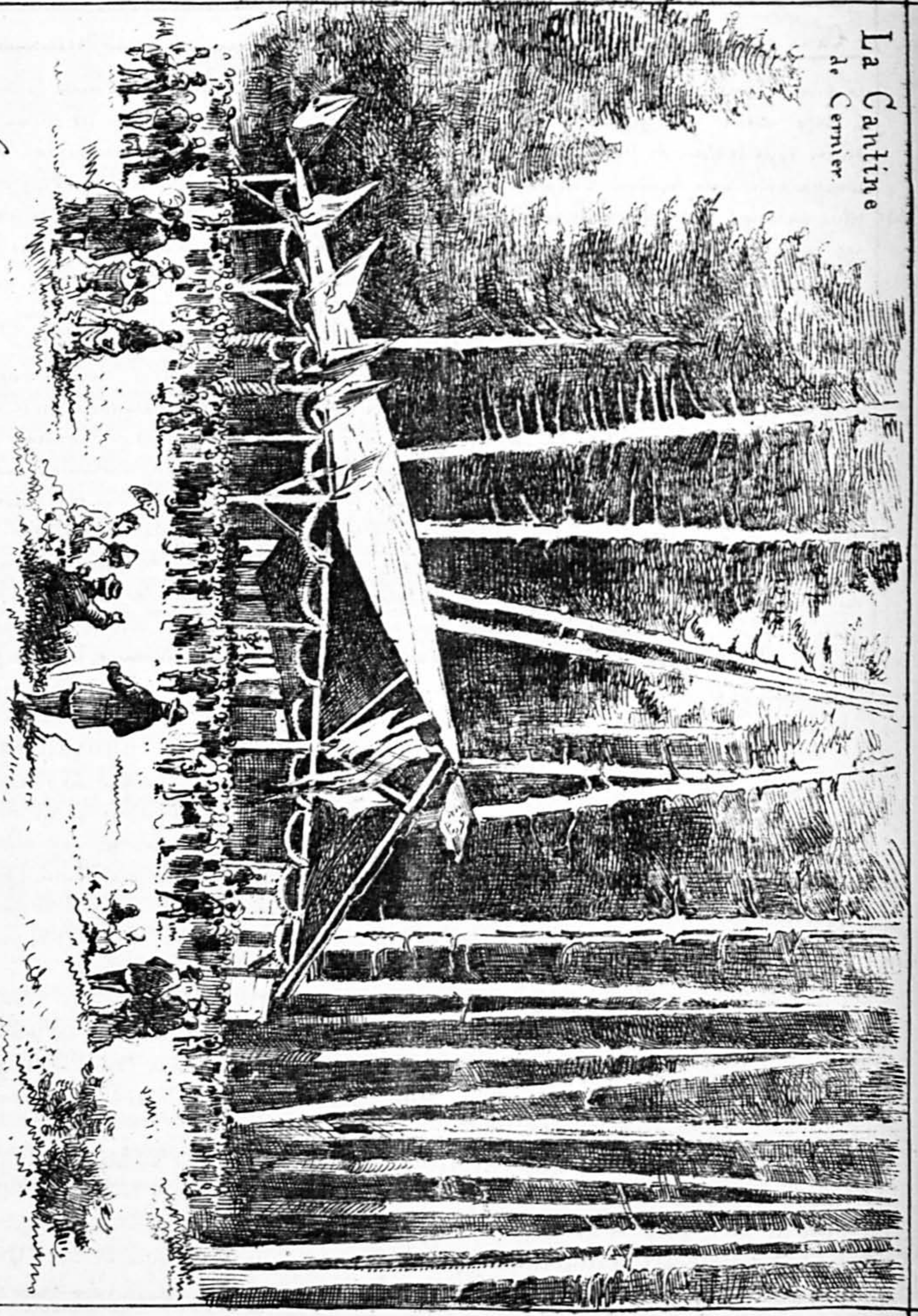
Neuchâtel, 1878.

(à suivre).

P. Bivolley.

La Cantine
de Cernier.

A. BACHELIN.



34.

Carte géologique du Canton de Neuchâtel. (fin). Ce terrain, c'est le Néocomien dont

la pierre jaune de Neuchâtel présente le principal type mais on comprend aussi sous ce nom diverses assises entre autres la marne bleue d'Hauteville, qui renferme les fossiles connus des enfants sous le nom de poules et de coqs, et qui ne sont autre chose que des coquillages marins, comparables aux huîtres. C'est que le néocomien nous présente les témoins d'une vie organique plus ancienne encore que celle de la molasse; il ne renferme jamais ces ossements de mammifères, ces empreintes de feuilles qui caractérisent l'époque tertiaire, mais en revanche, le clubiste, en étudiant ces couches, retrouvera une foule d'animaux marins, plus ou moins analogues à ceux qui vivent dans nos mers.

5°. Terrain jurassique supérieur, roc, calcaire du Jura. Tandis que le néocomien ne présente encore que des lambeaux d'étendue variable, le terrain qui nous occupe constitue bien réellement la charpente du Jura, soit par l'étendue qu'il occupe, comme on peut le voir par la carte, soit par son épaisseur ainsi que le montrent les profils. On ne peut même douter qu'il n'ait formé autrefois une surface continue, constituée par des dépôts de sédiments marins, ainsi que le prouvent les fossiles que l'on trouve dans ses couches. L'épaisseur de celles-ci réunies, s'élève à 400 ou 500 mètres, qui sont parfaitement visibles dans les escarpements pittoresques de la Montagne de Boudry et du Creux du Van, aux Gorges du Seyon ou dans la Vallée du Doubs, en aval des Brenets. L'esprit reste confondu à la pensée du temps qui a dû s'écouler pendant que les atomes de la vase calcaire se déposaient ainsi successivement pour donner naissance, par des phénomènes chimiques, à la roche compacte et solide qui semble braver les influences actuelles de désagrégation atmosphériques et dont nous tirons la pierre de taille de nos maisons.

6°. Terrain jurassique moyen, marne et calcaire hydraulique. Les phénomènes qui ont eu pour résultat de plisser et de briser les couches du terrain jurassique supérieur, de les redresser jusqu'à une hauteur de 1000 à 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer, ont en même temps permis à nos regards de scruter les profondeurs du sol de nos montagnes. D'autres assises, plus profondes encore, plus anciennes par conséquent, nous apparaissent, non pas seulement au pied des escarpements, mais aussi, comme p. ex. à Poullierel, près de la Rue des Alpes, etc. à plus de 1000 mètres au-dessus de la mer, en sorte qu'il n'est point nécessaire de recourir à des sondages pour constater l'existence. Leur nature minéralogique ou pétrographique est différente, aussi bien que les fossiles. Ce sont elles que l'on utilise pour la fabrication de la chaux hydraulique et du ciment à St Sulpice, à Rosières, à Brot-dessous, aux Couvers; Les géologues y trouvent surtout les Ammonites et les Bélemnites, ces fossiles aujourd'hui presque aussi connus que ceux du Néocomien.

7°. Terrain jurassique inférieur, calcaire oolitique et hydraulique. La carte et les profils indiquent encore par une teinte particulière un terrain, le plus inférieur de notre pays, et qui n'est nulle part entamé par les distorsions du sol. Cependant il a été traversé entièrement par le grand tunnel des Loges et, ainsi que l'avait prévu Gressly, on a trouvé des assises plus profondes encore, marneuses et argileuses.

-nant à une division qu'on appelle le Lias. Si notre carte s'étendait davantage vers le Nord nous aurions dû l'indiquer par une teinte spéciale, mais nous nous bornerons à dire encore, au sujet de ce terrain jurassique inférieur que, lui aussi fournit des roches propres à la fabrication des ciments hydrauliques. Ceux-ci sont exploités à Noiraigue, tandis que dans les montagnes on se sert presque uniquement, comme pierre de maçonnerie, d'une assise composée de couches minces d'un calcaire roux, ferrugineux, très dur, nommé dalle nacré par les géologues, et dente ou pierre à feu par les carriers.

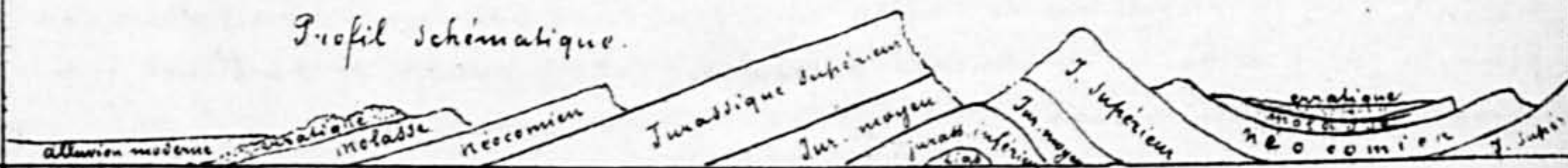
Toutes ces assises, tous ces terrains, que nous venons de passer en revue renferment des fossiles, c.à.d, des coquilles ou leur empreinte, leur moule intérieur, des dents et ossements, plus rares à la vérité, qui caractérisent chacune d'elles, et que ces vestiges permettent de reconstruire, indépendamment de la superposition, l'âge relatif des terrains. Malheureusement, presque partout, nous l'avons dit, le sol végétal recouvre les couches et met obstacle à leur étude. Il est donc de la plus grande importance de profiter de toutes les occasions qui se présentent pour recueillir ces témoins du passé. L'ouverture d'une carrière, d'une tranchée de route, le creusage des fondations d'une maison permettent souvent des découvertes intéressantes. Il est d'ailleurs certaines localités où l'on peut constamment pratiquer des recherches fructueuses. Nous en avons indiqué quelques unes par un signe particulier. (*) La détermination des espèces les plus fréquentes que l'on peut ainsi recueillir n'est, à la vérité, pas très facile, car nous n'avons pas encore, comme les botanistes, un manuel avec figure ou descriptions résumées; cependant peu à peu nos musées offriront aux jeunes collectionneurs l'occasion de s'initier à cette nomenclature. Plus tard, peut-être, pourrons-nous leur offrir un petit guide du géologue dans le Jura et les régions avoisinantes.

Ce n'est pas tout; les quelques notions générales et la carte géologique que nous venons de publier n'ont pas seulement pour but de satisfaire la simple curiosité. Une foule de questions pratiques ne peuvent être résolues aujourd'hui que par la connaissance géologique du sol. Les mines d'asphalte, les gisements de roche à ciment hydraulique, les carrières, la recherche des sources, leur régime et leur théorie ne peuvent être réellement comprises que par une étude raisonnée de la géologie de chaque région, de chaque localité. Maintenant que nous disposons d'une carte topographique satisfaisante, d'un prix minime, nous nous proposons d'en faire usage à d'autres points de vue, à mesure que nous verrons ce premier essai accueilli favorablement du public désireux de s'instruire dans un domaine de la science aussi nouveau qu'utile et agréable.

Soled, juin 1878.

Auguste Daccard,
professeur.

Profil schématique.



Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} octobre 1878.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Un nid de mésanges. (Suite).

Le creux de l'arbre une fois déblayé, les mésanges s'occupèrent à établir le nid proprement dit, une petite couche douillette pour les œufs bien fragiles et plus douce encore pour ne pas blesser les oisillons futurs, si délicats à leur sortie de la coquille. Elles se mirent alors en quête de brins de mousse pour former le matelas puis de plumes, de poils, de débris de plantes cotonneuses. Elles les arrangèrent en creux, au bas de la chambrette en donnant au nid une dimension telle, que la petite mère put les couvrir entièrement de son corps, en relevant un peu sa queue contre la paroi, et en tenant sa tête à l'entrée de la galerie, en sorte d'avoir toujours l'œil ouvert sur la porte et le bec prêt à défendre le passage. Gare à l'enfant qui oserait y engager sa petite main; quelques coups de bec la mettrait bientôt en sang. Mais, avant de frapper, cette sentinelle prévient toujours l'imprudent par un sifflement particulier, ressemblant à celui d'un serpent irrité et que l'oiseau ne fait jamais entendre que dans cette circonstance.

Peu de jours après, je ne vis plus quere la femelle, mais seulement le mâle qui faisait entendre son petit chant amoureux, qu'il ne met en usage qu'au printemps. Un jour que les mésanges s'étaient éloignées, je me hâtai d'aller regarder dans le nid, autant que la petite ouverture de la galerie put le permettre. Il n'y avait encore que trois œufs de la grandeur d'un gros pois, mais de forme ovoïde très prononcée. Quelques jours plus tard, je comptai douze œufs et il y en eut successivement dix-huit à vingt, car il n'était pas facile de s'assurer du nombre, n'ayant qu'un instant pour faire cette visite furtive, dans la crainte d'effaroucher les oiseaux, qui détestent les curieux et qui vont jusqu'à abandonner leur couvée, non éclos, si on les dérange.

Depuis lors, la petite mère ne se montra plus que rarement; son petit mari me parut lui apporter sa nourriture avec assiduité, tout en l'égayant de ses chants. Parfois cependant, il me sembla qu'il remplaçait sa compagne, pendant les rares absences de celle-ci, afin de ne pas laisser refroidir les œufs. Après une quinzaine de jours, j'aperçus que les mésanges emportaient hors du nid des coquilles d'œufs, qu'elles allaient disperser plus ou moins loin de l'arbre, afin sans doute que leur présence n'indiquât point la jeune nichée à des ennemis dangereux. Cette prudence est d'ailleurs commune à plusieurs oiseaux.

Je fus encore curieux de jeter un coup d'œil dans cette demeure et j'aperçus un fouillis de petits corps roses, tout nus, dont la tête était presque la seule partie apparente et le bec bordé de jaune, toujours au large ouvert. Le nid était purgé de coquilles dont les fragments auraient pu blesser ces corps délicats, mais l'espace était totalement rempli par les oisillons, en sorte que je me demandais comment ils trouveraient place, quand ils seraient plus grands, et ce qu'allaient devenir leurs déjections dans un espace si restreint. Mais, sous ce dernier rapport, les parents me montrèrent tantôt la même sollicitude que les bonnes mamans à l'égard de leurs marmots. A chaque voyage, pour apporter la pâture aux oisillons, les mésanges transportaient dans leur bec les déjections, pour revenir peu après recommencer cette double et pénible opération. Comment faisaient-elles pour reconnaître et distribuer avec régularité la nourriture à chacun de ces becs affamés ? On voit des mères, qui n'ont que deux jumaux, n'être pas sûres de les distinguer et qui leur mettent une marque pour ne pas se tromper. Mais voici dix-huit à vingt oisillons, nus, sans plumes, ayant tous la même taille, le même bec toujours ouvert et criant famine; comment les reconnaître, en sorte de ne pas donner à un une double portion au détriment d'un autre ? Mais le Créateur y a pourvu en dotant l'oiseau d'un discernement qui manque quelquefois à la femme. Que n'a-t-il déjà pas fait en faveur de l'oisillon encore dans sa coquille ? Son corps s'est formé graduellement du jaune de l'œuf, le blanc a servi de nourriture à cet embryon à mesure qu'il s'est formé. Quand il eut acquis tout son développement, le bout de son bec se trouva armé d'une espèce d'émail, avec lequel l'oisillon frappa la coquille, y fit une ouverture, y passa la tête, puis tout le corps et vit enfin le jour. Qui a appris ces secrets à ce chétif oisillon ? Les uns disent ceci, les autres cela, mais, pour moi, j'y vois une de ces merveilles de l'organisation de toutes choses, que la science interprète très diversement et que je préfère attribuer à un être Créateur, dont notre faiblesse humaine est incapable d'apprécier la grandeur.

Bellerive. 1878. (La suite prochainement).

Dr. Quiquerez.

L'Orobanche du lierre.

Les personnes qui s'occupent de botanique connaissent les Orobanches, ces plantes qui ne sont pas vertes, mais blanchâtres, jaunes, rougeâtres ou violacées, à tige couverte d'écailles brunâtres, à fleurs disposées en grappes spiciformes terminales; à corolle à deux lèvres, plus ou moins pubescente, jaunâtre, rougeâtre ou violacée, souvent odorante. Elles vivent en parasites sur les racines de diverses plantes, comme le trèfle, la centaurée, le gaillard, le serpolet, la scabiense, le lierre et autres. Leur nom spécifique est en général tiré du nom de la plante sur laquelle elles vivent.

Je trouve dans des notes prises en 1868, un fait de végétation relatif à ces plan.

-tes. Nous avions, depuis deux ou trois ans, sur une fenêtre de la maison que nous habitons, rue de l'Industrie, deux lierres plantés dans des pots à fleurs, et dont les rameaux formaient un encadrement de verdure. - Un jour, ma femme voit apparaître au pied de l'un d'eux une pousse nouvelle, ayant des feuilles d'aspect un peu insolite, quelque chose qui n'était pas vert, mais écailleux. Dans son zèle de propreté, elle voulut d'abord extirper cette saleté qui s'établissait en commensal du logis; mais la curiosité l'emportant, elle m'appela pour me demander en qualité d'amatour de botanique, de lui décliner le nom et la nature de cette herbe nouvelle. - Malheureusement je ne suis pas aussi fort que M. Heer de Zurich, qui reconnaît une plante à tous ses degrés de développement, à un organe ou débris d'organe, comme feuille, écaille, bourgeon, rudiment de fruit, etc, et il me fut impossible de dire ce que c'était, mais j'obtins un sursis. La plante grandit bientôt; une tige d'un brun-violacé, velue, glanduleuse se forma et s'allongea peu à peu; elle portait des bractées d'un violet brunâtre, accompagnant des fleurs labiées d'un jaune violacé, disposées en épi lâche et allongé. - C'était une orobanche, l'orobanche du lierre. Elle vécut une partie de l'été et fructifia. L'année suivante, nous vîmes apparaître à la même place deux plantes nouvelles. La taille était de 2 à 3 décimètres. Ce fut tout. La terre des vases ayant été changée vers l'automne, nous ne vîmes plus d'orobanches les années suivantes.

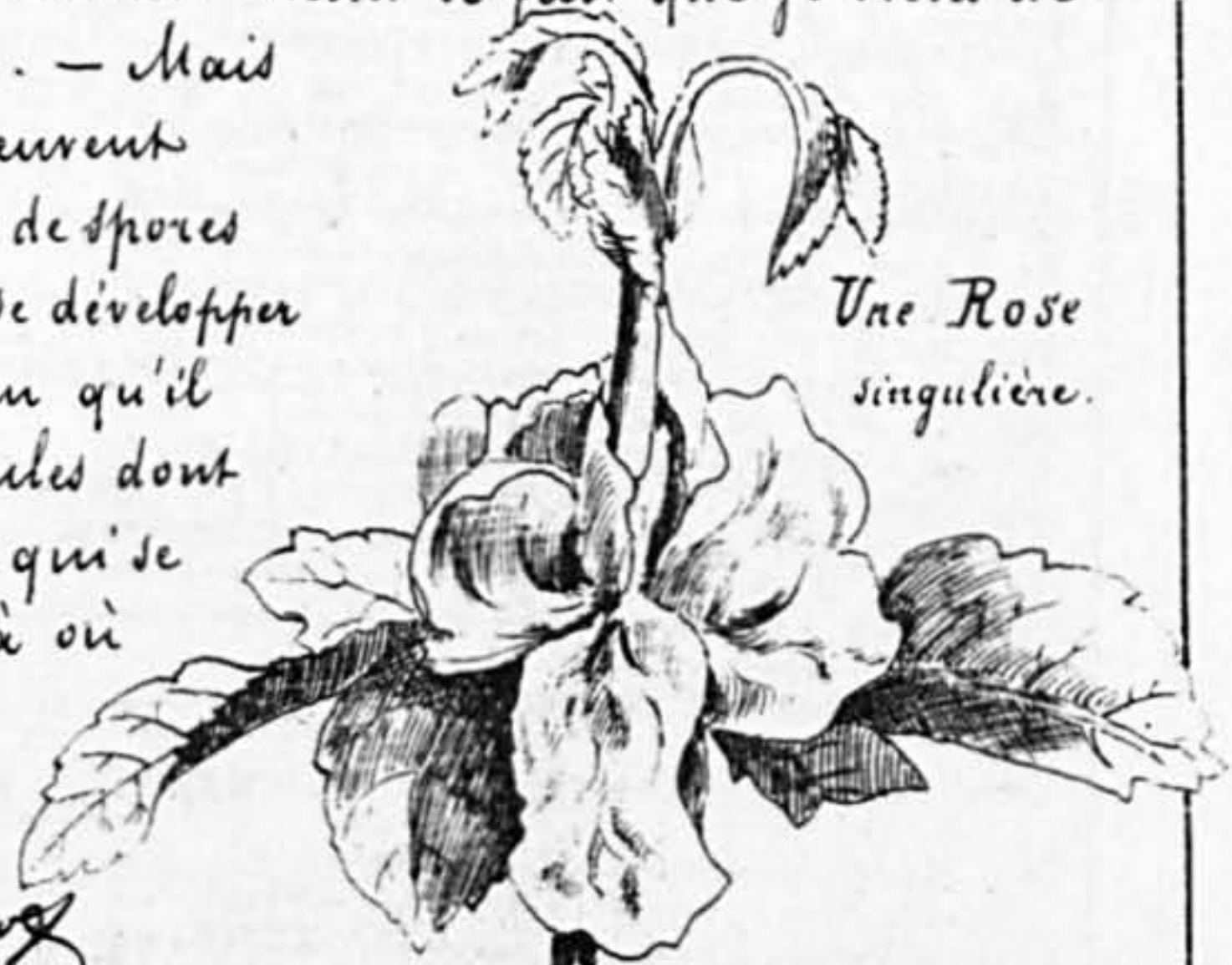
Si l'on était un disciple de Pouchet, c'est à dire partisan de la génération spontanée, si l'on croyait que les vieux troncs engendrent des abeilles, le fromage des cirons et les confitures des moisissures, on aurait dans le fait que je viens de rapporter une nouvelle preuve à l'appui. - Mais à présent, on sait aussi, que des germes peuvent exister quelque part, à l'état de graines, de spores ou de bourgeons latents, et attendre pour se développer que le milieu leur soit favorable. Ou bien qu'il flotte dans l'air une quantité de corpuscules dont plusieurs sont des germes déjà organisés qui se déposent partout, et qui se développent, là où ils trouvent des conditions propres à leur existence. C'était sans doute le cas pour mes orobanches.

Neuchâtel, juillet 1878

J. P. Kelynos

La Rose dont nous donnons ici le dessin a été cueillie à Bètaix le 7 août, dans un jardin. C'est une rose à 100 feuilles, au milieu de laquelle s'élève une sorte de prolongement de la tige qui porte plusieurs feuilles bien formées qui entourent ainsi de leur verdure les pétales purpurines de la fleur. C'est la première fois que je vois un exemplaire aussi curieux et je pense que cela intéressera les lecteurs du Rameau de Sapin.

A. Ribaux.



Une Rose
singulière.

Les Sources du Bied. (Suite).

A peine un reste de verdure
 Croit encor sous la voûte obscure
 Où règne une vive fraîcheur,
 Et nous quittons la source avare
 Qui par un caprice bizarre,
 Reste la Source de la Fleur.
 Nous nous hâtons de redescendre,
 Encouragés par le succès
 Et plus loin nous allons reprendre
 La poursuite de nos projets.
 Sous voûte ymphant de plus belle,
 Cherchant une source nouvelle
 Mais! difficile en est l'accès.
 C'est parfois un torrent qui gronde
 Et dans sa course vagabonde
 S'élançe et roule impétueux
 Sur un fond large et rocailleux.
 Aujourd'hui presque inaperçue
 Entre les pierres d'insinüe
 L'onde qui coule en murmurant
 Et chacun de nous s'écritue
 Pour en remonter le courant.
 Les uns sur ses rives rapides
 D'autres sur les cailloux humides
 Dans le lit même du torrent.
 Nous gravissons, mais avec peine,
 Nous avançons avec lenteur.
 Ah! ne peut-on reprendre haleine?
 Bientôt stimulant notre zèle
 Un sentier plus haut apparaît,
 Le courage en nos coeurs renait.
 Au-dessus d'une passerelle
 Qui d'un bord à l'autre conduit
 Du flanc du mont qui la recèle
 Une eau jaillit, s'épanche et fuit.
 Vite il nous faut un nom pour elle
 Qu'à la trouver l'esprit soit prompt.
 Comment voulez-vous qu'on l'appelle?
 Ce sera la Source du Port.

(La fin prochainement).

La troupe entière est arrivée
 Sur un plus facile chemin.
 Notre tâche est-elle achevée?
 Non, il nous reste une corvée
 N'avez-vous pas vu ce ravin,
 Là bas entre deux brusques pentes?
 Là coulent des eaux abondantes.
 Eh quoi! retourner sur nos pas?
 Nous avons faim, nous sommes las.
 Le soir vient et la nuit s'avance
 A poursuivre n'hésitons pas,
 Jusqu'à la fin persévérance.
 Le travail puis la récompense
 Avant peu nous en jouirons.
 Ne revenons point en arrière
 Mais du bois suivons la lisière.
 Côté du penchant des monts.
 Peut-être en suivant notre course
 Est-ce la véritable source
 Que bientôt nous découvrirons.
 Autour de nous le paysage
 Est moins sévère, moins sauvage.
 Et le sentier devient plus doux.
 La Roche Queune est devant nous.
 Plus d'obstacle, plus de barrière.
 A nos yeux s'offre une clairière
 Qu'encheîment d'épaisses forêts
 Des monts couronnant les sommets,
 Mais du ruisseau, pas une trace.
 A le chercher notre oeil se lasse.
 Pourtant ne perdons pas l'espoir.
 Au-dessous de ces croupes nues
 Ce massif aux branches touffues
 Que couvre-t-il? Il faut le voir.
 Et quelques-uns prenant l'avance
 Ont déjà franchi la distance.
 O joie! ô surprise! soudain
 Se découvre un étroit ravin
 Dont les deux pentes rapprochées
 Sous les buissons étaient cachées.

E. Huguenin



Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} novembre 1878.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Un nid de mésanges. (Suite).

Mais revenons à nos oisillons. Ils ont grandi grâce aux soins incessants de leurs parents, qui se privent de nourriture pour en apporter davantage ou en suffisance à leur famille. Vingt bees à nourrir exigent bien des chenilles chaque jour. Un nid de mésange dans un jardin, un verger, est une bonne fortune, dont on doit être reconnaissant, car l'entretien d'une telle nichée réclame des centaines de chenilles dans les premiers jours et des milliers durant les suivants. Il faut avoir vu avec quelle activité ces bons parents vont à la recherche des vivres. Ils ne font qu'aller et venir de leur nid aux arbres d'alentour; leur œil aiguisé découvre les plus petits insectes. Leur bec fouille dans les plis des écorces rugueuses des troncs d'arbres qui recèlent des larves, il plonge dans les feuilles recoquillées où se cachent de jeunes chenilles. C'est à peine s'ils pourvoient à leurs propres besoins, n'ayant de sollicitude que pour leur jeune famille.

Leurs enfants sortis de l'œuf gros comme un pois, sont devenus vingt fois plus volumineux; leur corps s'est couvert de duvet, les plumes apparaissent, celles des ailes et de la queue sortent de leur étui et se développent. Le nid se remplit de chair et de plumes; la place manque; on se presse, on serre contre les parois, la masse monte sur les rives et la mère peut à peine entrer encore dans cet espace obstrué. Enfin, le moment arrive, où les plus avancés en croissance, les mieux emplumés, les plus forts, s'aventurent dans la galerie, s'avancent jusqu'à son entrée extérieure. D'abord un peu étourdis par la lumière, inconscients de leur force non encore essayée, ils sortent tout à fait du trou, le pied leur manque, mais leurs ailes se déploient, les soutiennent et les voilà à demi émancipés. Les parents sont là qui les gourmandent et les appellent sur les branches les plus sûres. Ils leur apportent la becquée pour les garder près d'eux par l'appât de la nourriture, mais ils n'oublient pas les plus faibles restés dans le nid, auxquels il faut donner des soins incessants.

Il arrive parfois que l'exemple des plus forts devient contagieux, et que dès que les premiers sont sortis du nid, tous les autres veulent les suivre. Dans un instant, toute la nichée prend son vol et s'éparpille sur l'arbre ou sur les arbres du voisinage. C'est alors que la sollicitude des parents devient extrême. C'est en vain

qu'ils cherchent à réunir leur famille, les uns sont déjà désobéissants, les autres, trop faibles pour répondre à l'appel, piaillent, inquiets et effrayés sur la branche où ils ont peine à se tenir, ou bien, tombés dans l'herbe, ils courent grand risque d'être pris par les chats et par bien d'autres ennemis contre lesquels leurs parents ne peuvent les défendre. J'ai vu, en pareil cas, une souris des champs, se jeter sur un oisillon sorti trop tôt du nid et en faire sa pâture. La couleuvre et même le crapaud sont très friands de ces oisillons.

L'angoisse des parents dure quelquefois plusieurs heures; elle se double à l'approche de la nuit, car jamais les oisillons ne peuvent être ramenés dans leur nid. Leurs parents doivent les chercher où ils peuvent les trouver, appelés par les cris de ces imprudents affamés. Ces heures de tourments passent cependant peu à peu; la force des oisillons se développe, la faim leur fait trouver des insectes, des chenilles, quand ils sont trop éloignés de leurs parents. Mais une fois émancipée, la famille se disperse loin du nid, chacun allant où il lui plaît, se montrant ingrat envers ses parents dès qu'il n'en a plus besoin.

Tant que dure la belle saison et que la pâture est abondante, les mésanges vivent plus ou moins isolées; il n'y a guère que les petits époux, la paire, qui continuent de vivre fidèlement ensemble, tout au plus avec quelques uns de leurs enfants. Mais quand les chenilles et les insectes deviennent rares, quand les premières gelées de septembre ou d'octobre arrivent, alors les mésanges se rassemblent par petites troupes de dix à vingt, pour aller de plus en plus vers le sud, chercher une contrée plus chaude et mieux pourvue d'aliments. L'émigration des animaux à l'approche de certaines saisons est un de ces mystères de la nature qu'il est difficile d'expliquer par le simple instinct; aussi, nous ne tenterons pas une dissertation sur ce sujet; nous remarquerons seulement que les mésanges vertes, comme leurs diverses variétés, émigrent pour la plupart en automne et reviennent au printemps suivant. Sont-ce les enfants d'une même famille, qui se réunissent au moment du départ et qui voyagent ensemble? On est tenté de le croire.

(La fin prochainement).

D. Luigueres.

L'hybride de nos deux Narcisses. (*Narcissus Pseudo-Narcissus* et *radiiflorus*). Cet hybride se trouve en abondance dans la prairie de la Grine, plateau entouré de collines, élevé de 900 mètres s. m. environ et situé à une lieue et demie de Pontarlier. Pendant l'hiver, la neige qui recouvre les côtes voisins, chassée par les vents, vient s'accumuler dans la prairie, où elle atteint souvent une épaisseur considérable et où elle persiste quelquefois jusqu'au milieu de mai. Dans ces circonstances, la floraison du Narcisse faux-Narcisse est forcément retardée; mais lorsque les rayons du soleil du printemps devenus plus chauds, aidés de quelques pluies tièdes, ont fait fondre cette couche de neige, la végétation

prend une activité pareille à celle des contrées du Nord et le Narcisse radiiflore peut épanouir ses blanches corolles avant que la floraison du Narcisse faux-Narcisse soit terminée.

Ceci nous explique la possibilité d'une fécondation réciproque de ces deux espèces, qui, dans les conditions ordinaires fleurissent à six ou sept semaines d'intervalle.

Quoique Grenier prétende que l'hybride en question est fréquent sur le versant suisse du Jura, j'ignore s'il a été signalé jusqu'ici dans notre canton. Quant à moi, je l'avais cherché pendant plusieurs années dans les endroits qui me semblaient offrir des conditions semblables à celles qui existent pour le plateau de la Trine, mais bien inutilement, lorsque le 31 mai dernier, traversant le vallon des Sagnettes (route de Couvet à la Brévine), j'aperçus à une grande distance sur le versant des collines qui bornent le petit val à l'ouest, tout près d'une tache de neige, un champ de Narcisses jau-

nes (faux-Narcisses). Ils paraissaient en pleine floraison, tandis que tous ceux que j'avais rencontrés ce jour-là portaient des fruits presque mûrs. Certes, si l'hybride tant cherché pouvait se trouver quelque part, ce devait être parmi ces retardataires. Aussi, quoique l'heure fût déjà avancée, je me rendis sur place et fus assez heureux, malgré l'obscurité commençante,

pour en récolter une demi-douzaine d'échantillons en bon état. Non loin de là, près du sommet de la colline, le Narcisse radiiflore commençait à entreouvrir ses fleurs odorantes.

Dans les exemplaires que j'ai récoltés, le bulbe était intermédiaire pour la grosseur entre ceux des deux parents; les feuilles atteignaient ou dépassaient un peu le milieu de la tige, plus étroites que celles du faux-Narcisse, plus larges que celles du radiiflore; les divisions de la corolle étaient d'un jaune pâle contigues et le tube d'un jaune orangé variait entre 8 et 10 mm. de longueur, tandis que dans le Narcisse faux-Narcisse il atteint 4 et même 5 centimètres. La fleur possédait en outre le suave parfum du Narcisse blanc (radiiflore), caractère que je n'ai vu cité nulle part, ce qui me ferait penser qu'il n'est peut-être pas constant.

Couvet, 14 octobre 1878.

D. Lerch

La réunion annuelle du Club jurassien a eu lieu le 29 sept. au Creux du Tan

Les
Sources



du
Bied.
(Suite).

La Source des Alises.

d'après un dessin de M. J. Huguenin.

Nul n'oserait descendre au fond.
L'eau coule dans ce lit profond
Et s'enfonce, sous le feuillage
Qui nous dérobe son passage.
Enfin c'est elle ! ia voici !
De ce jour gardons la mémoire.
Venez tous, accourez ici
Et poussez des cris de victoire.
Eclatons en joyeux transports,
Du vallon c'est bien l'origine.
Ici notre œuvre se termine.
Voici le but de nos efforts,
De nos travaux la récompense,
Voici le Bied à sa naissance,
Parmi les arbres de ses bords,
L'un, plus haut, s'élève et se penche
Tout chargé de fruits éclatants.
On ploie, on saisit chaque branche
Qu'on déponille en quelques instants.
Sois donc la Source des Alises.
Bientôt nous les avons conquises.

(La fin au prochain n°)

Adieu ; merci de tes présents.
Nous partons dispos et contents.
Hâtons-nous : la nuit va descendre,
En route elle va nous surprendre,
De nouveaux et plus courts sentiers
Nous ramèneront dans nos foyers.

Ce ne sont point de riches plages
Que le Bied sillonne en son cours.
Ailleurs il est d'heureux rivages
Où le soleil sourit toujours.
Tu n'es point de ceux que l'on vante
Et dont la renommée augmente,
Volant de climats en climats,
Et pourtant, mon Bied, je te chante
Et ma muse n'en rougit pas.
Car j'aime ta source entourée
De cet ombrage protecteur,
Et cette retraite ignorée
Ornée, il semble, en ton honneur.

Elvina Huguenin.

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} décembre 1878.

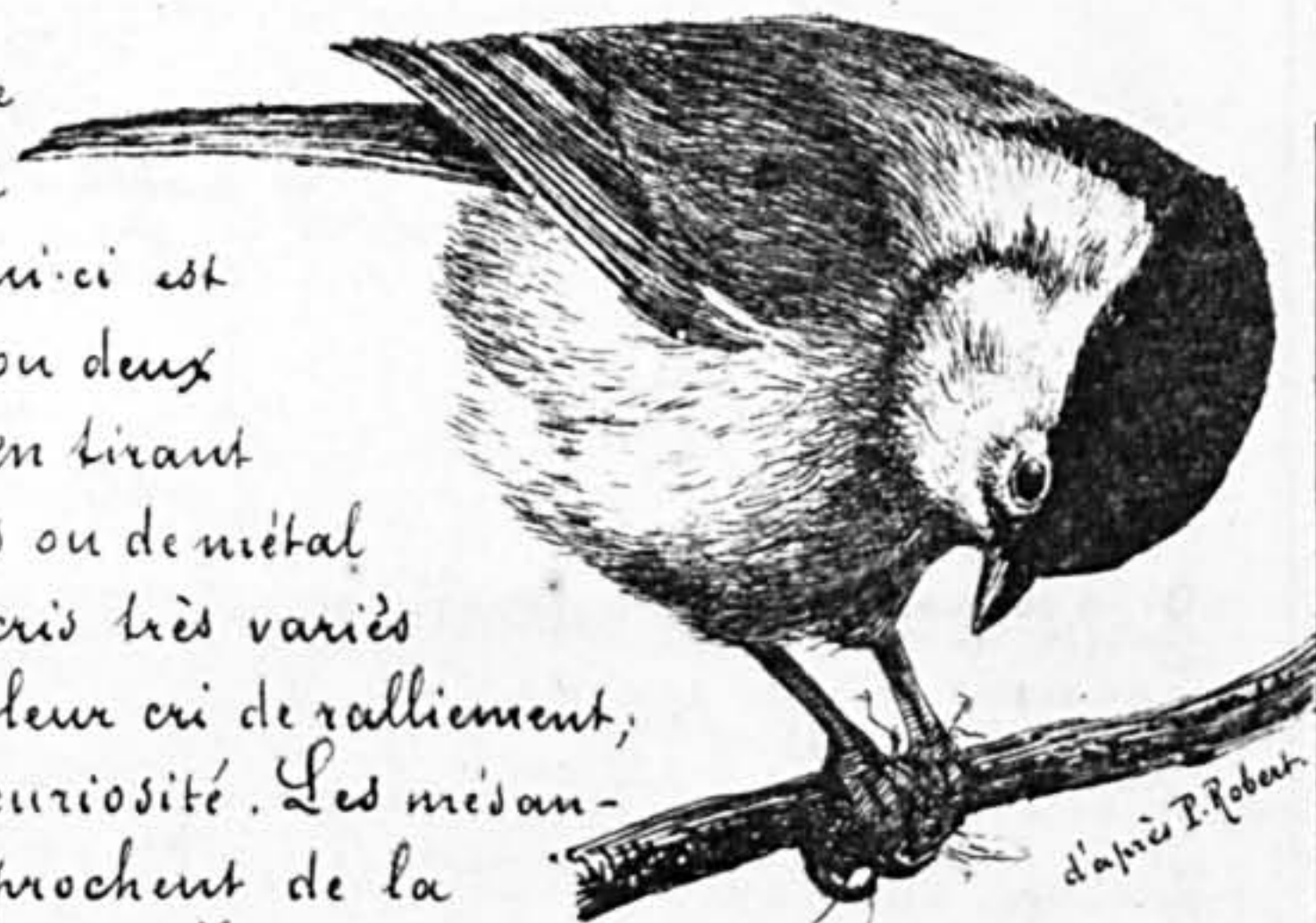
Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Un nid de mésanges. (Fin).

Dans notre jeunesse, nous avons été un cruel chasseur de mésanges; nous en avons pris parfois plus de douze douzaines d'une matinée, non pas par gourmandise, mais parce que cette chasse était une récréation et que ces oisillons rôtis à point plaisaient à mes parents encore munis de bonnes dents.

Cette chasse se fait au moyen d'une petite maisonnette de branches de sapin qui cachent totalement le chasseur. Celui-ci est assis, ayant devant et à côté de lui un ou deux "clobes" ou pinces de bois qui se ferment en tirant une ficelle. Le chasseur a un sifflet d'os ou de métal avec lequel il doit s'exercer à imiter les cris très variés des mésanges. Il les appelle en faisant leur cri de ralliement, il les agace en répétant leur cri de curiosité. Les mésanges écoutent, répondent à l'appel, s'approchent de la maisonnette; elles veulent voir d'où vient le sifflet, mais comme la maisonnette est lisse et qu'il n'y a pas d'autres perchoirs que les "clobes", elles volent sur ceux-ci, le chasseur tire la ficelle, ramène à lui le fatal instrument qui retient la mésange par les pattes et d'un coup de pince sur la poitrine, il la tue et la jette au monceau. Les cris de celle qui est prise en attirent d'autres tout aussi curieuses et irritées. Elles se jettent imprudemment sur le "clobe" et nous en avons pris jusqu'à trois d'un coup. Pour les mieux attirer, on attache les premières, prises avec un fil par une patte et on les laisse voler dehors de la maisonnette sans qu'elles puissent se poser sur le "clobe".

C'est dans cette chasse que nous avons appris à connaître certains cris d'appel qui semblaient venir d'un chef de famille accoutumé à se faire obéir. Dès que l'appelant s'éloignait de la maisonnette suspecte, toutes les mésanges le suivaient, et le chasseur devait attendre l'arrivée d'une nouvelle bande. Si, par bonheur pour lui, c'était la mésange-chef qui se posait la première sur le "clobe", sa prise entraînait celle de toute sa suite, qui, attirée par ses cris de détresse arrivait à tire d'aile pour la délivrer et périssait victime de son dévoue-



Mésange Nonnette.

Parus palustris.

ment. Ce fait très connu des chasseurs de mésanges, prouve que chaque bande a un chef auquel chacun obéit. Nous avons cru remarquer que c'était ordinairement un vieux mâle, très courageux, qui se défendait vaillamment, faisant sauter le sang des doigts trop peu habiles à le saisir et à le mettre hors de combat.

Les émigrants suivent en général les crêtes de montagnes peuplées de sapins, sur lesquels ils trouvent certains insectes d'automne. Cette circonstance sert de guide au chasseur pour placer sa maisonnette. La direction du vol a lieu du nord est, au sud-ouest; la marche commence de bon matin et elle cesse avant midi, car on ne saurait plus prendre de mésanges quand le soleil est haut sur l'horizon. C'est surtout pendant que le brouillard du matin règne encore que la chasse devient fructueuse. Il paraît, que dans la journée, la bande se disperse pour aller aux vivres et qu'elle se rassemble le soir pour repartir ensemble le lendemain matin.

Quand, au printemps, les mésanges reviennent, elles ne sont plus par bandes, mais par couples isolés; peut-être les pauvres oisillons ont-ils été en partie détruits durant leurs longs voyages et pendant leur séjour dans les pays chauds, aussi peu hospitaliers que le nôtre. Sont-ce les mêmes émigrantes qui reviennent au lieu qui les a vus naître, la même petite paire qui retrouve son nid de l'année précédente? C'est ce que nul ne peut dire. Mais, pendant bien des années, nous avons vu des mésanges occuper le même nid, soit artificiel, soit naturel, dans un tronc d'arbre. Qui a enseigné le chemin à ces émigrants? qui a appris à ces petits couples à faire leur nid constamment de la même manière? Les jeunes n'ont pu voir, ni étudier le berceau d'où ils sont sortis et dans lequel ils ne sont pas rentrés. A ceux qui nient l'instinct et la direction donnée à toutes choses par le Créateur, nous demanderons, qui a appris à la jeune mère à construire d'une manière uniforme le nid de sa race, où elle doit déposer ses oeufs, car elle n'a pas encore couvé; qui lui a indiqué que l'incubation ne pouvait se faire que par la chaleur de son corps; qui a enseigné à ces êtres chétifs, cachés dans l'oeuf, qu'il fallait casser la coquille pour voir le jour; qui a armé leur bec d'un émail particulier pour faire cette opération, car après celle-ci cet émail se perd? Qui a révélé à ces oiseaux le changement des saisons, l'heure du départ et celle du retour? Qui leur a enseigné le chemin, car les mésanges ne s'élèvent pas dans les airs, au-dessus des hautes montagnes, pour découvrir l'espace, comme le font les oies sauvages et d'autres oiseaux; mais elles ne voyagent que de colline en colline, n'avanciant que de quelques lieues par jour? Nous ne voyons dans ces faits que la manifestation d'une puissance, d'une intelligence créatrice qui régit le monde jusque dans ses plus infimes détails. Notre ignorance a trop humanisé Dieu, c'est à la science à le diviniser.

De ce récit sur d'humbles oisillons, nous devons encore faire ressortir, combien il importe de protéger les mésanges et tant d'autres oiseaux qui ne

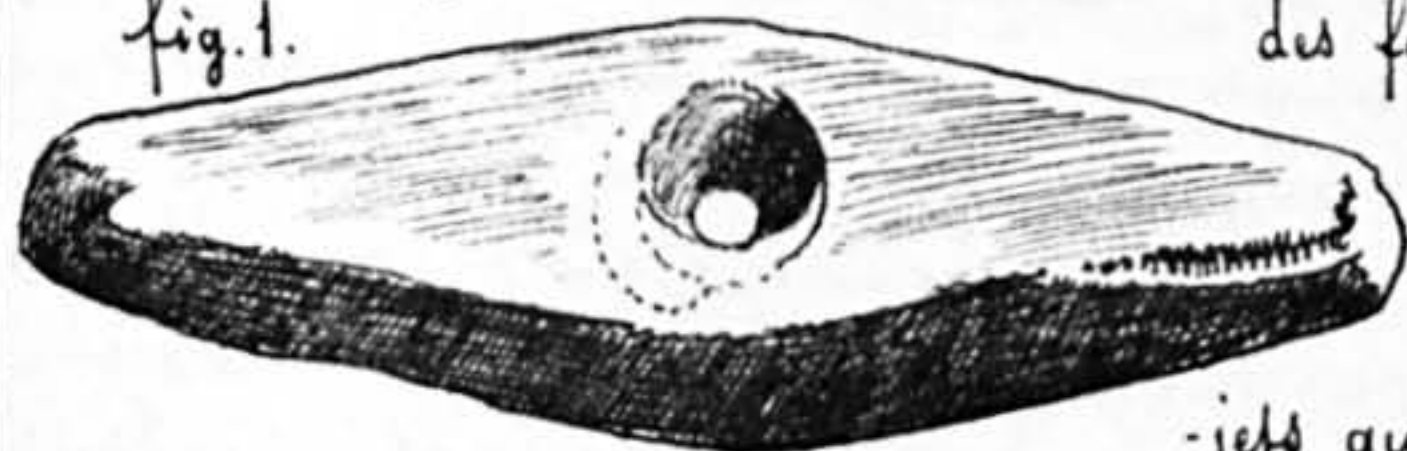
se nourrissent que d'insectes. Ce sont des auxiliaires de la plus grande utilité pour l'agriculture. Nous nous repentons actuellement d'avoir fait une guerre acharnée à ces chenilleux, mais personne ne nous avait dit, il y a soixante ans et plus, quelle était leur utilité; aussi, c'est avec plaisir que nous avons vu la loi sur la chasse en défendre la destruction, mais cette loi sera-t-elle exécutée?

Bellerive, 1878.

D. Luigery.

Antiquités lacustres. La Société du Musée de l'Arceuse fait exécuter

fig. 1.

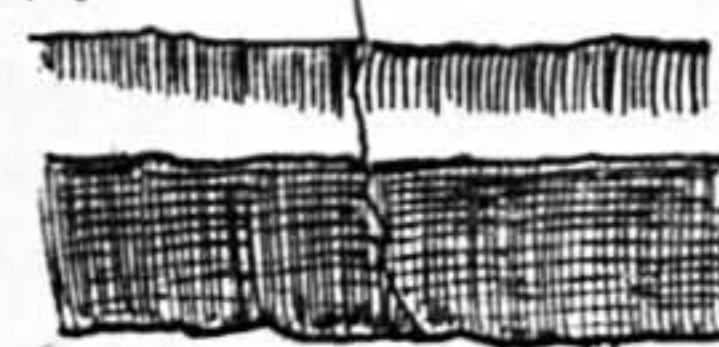


des fouilles sur la palafitte du Petit-Cortailod, mise en grande partie à sec par le retrait des eaux du lac. Parmi les ob-

-jets qui ont été trouvés, on remar-

que un marteau en pierre de 30 centimètres de longueur (fig. 1) et une dent d'ours de couleur verdâtre (fig. 2); cette dent est percée d'un trou dans sa partie inférieure, ce qui fait supposer qu'elle a dû faire partie d'un collier. On a aussi trouvé un silex brisé (fig. 3. a) et chose bizar-

fig. 3. a



re à dix pas de l'endroit d'où il avait été extrait du sol, on a trouvé l'autre partie de ce silex (b) dans un fossé de trois pieds de profondeur; les deux morceaux se rejoignaient parfaitement.

Une autre trouvaille, c'est une plaque de couleur orangée d'une pâte aussi fine que celle des couleurs à l'aquarelle, que l'on vend de nos jours chez les marchands de couleurs; lorsqu'on mouille cette petite plaque, qui a la forme d'une amande, et qu'on la frotte légèrement sur du papier, on obtient une teinte du plus bel orange, tirant un peu sur le vermillon. Le Dr. Clément de St. Aubin possédait aussi dans sa collection d'antiquités lacustres un morceau de couleur rouge. Cette découverte nous ferait supposer que nos ancêtres des rives du lac de Neuchâtel possédaient déjà quelques données sur l'art de la peinture.

X^{xxx}.

Dans le local du Cercle d'une petite ville de la Suisse romande, des hirondelles de fenêtres (*Hirundo rustica*) ont construit deux nids sur une corniche surmontant une glace, et là malgré le bruit que font les joueurs de billard et la fumée des pipes et des cigares, elles élèvent leurs petites familles. Il y a déjà quatre ans qu'elles habitent le cercle; naturellement on a soin de laisser une fenêtre de l'appartement ouverte pendant la journée, afin que ces intelligents oiseaux puissent aller chercher leur nourriture.

Un ancien clubiste.

Les Sources du Bied. (Fin).

Si ta destinée est obscure,
 N'es-tu pas, source fraîche et pure,
 L'objet des soins du Créateur,
 Comme le Tigre aux flots rapides,
 Comme l'Euphrate aux eaux limpides,
 Comme le Nil qui tous les ans
 Inonde les champs qu'il féconde.
 Une main, des fleuves géants
 Qui sont l'orgueil du Nouveau-monde
 Dirige les immenses flots;
 La même main conduit tes eaux,
 Petit ruisseau simple et modeste,
 Et le même pouvoir céleste
 Entretient fleuves et ruisseaux.
 C'est la main qui guide la nue,
 C'est la main qui conduit le vent
 Et fait marcher dans l'étendue
 Les étoiles du firmament.
 Elle féconde la semence
 Que l'homme confie aux sillons
 Et dans nos champs en abondance
 Fait croître et mûrir les moissons.
 C'est cette main qui se déploie
 Pour soutenir le passereau,
 Qui prépare au lion sa proie
 Et qui nourrit le vermineau.
 Elle revêt le lis superbe

Qui brille un jour et qui n'est plus,
 Elle fait germer le brin d'herbe
 Sur des rivages inconnus.
 Alimentant chaque rivière,
 Qui, de loin, au sein de la terre,
 Des eaux amène les trésors ?
 Qui les conduit et les mesure ?
 Ces ondes, qui te les procure,
 Petit Bied, aux lieux d'où tu sors ?
 Qui, sous ces voûtes ténébreuses
 Où notre œil ne peut pénétrer,
 Par des routes mystérieuses
 Leur a dit de se rencontrer ?
 Que nul jamais ne te méprise,
 Humble ruisseau de mon vallou.
 Quel est celui qui te maîtrise
 Et fait couler ton eau soumise
 Entre les bords sous le gazon ?
 Sais-tu ? Le Dieu fort est son nom.
 Infinie est son existence,
 Sans limites est sa puissance,
 Mais par-dessus tout il est bon,
 Pour nous il est plein de tendresse,
 Il protège et bénit les siens.
 Dans la joie et dans la tristesse,
 Dans l'abondance ou la détresse,
 Ah ! Sachons remonter sans cesse

A cette source de tous biens.

Loche, 1878.

Elvina Huquerin.

A nos Lecteurs. Le Rameau de Sapin est arrivé à la fin de sa douzième année d'existence. Il a été constamment encouragé par de nombreux abonnés et chaque année le cercle de ses lecteurs s'est agrandi. Ses anciens collaborateurs lui sont restés fidèles et de nouveaux amis lui ont promis leur concours. Toutes ces circonstances nous engagent à continuer l'œuvre entreprise et en prenant congé de nos lecteurs, nous leur disons : Au revoir, au 1^{er} janvier 1879!

Table des Matières

	Pages.
A nos lecteurs.....	La Rédaction..... 1.
Les Guêpes.....	S. Guillaume fils..... 2. 5. 19. 21 et 29.
Ephémérides 1877.....	id id..... 4. 22.
Dictionnaire météorologiques.....	Albin Guinand..... 4. 7.
Le Grand-duc et l'Aigle.....	D ^r A. Quiquerez..... 6. 9. 13. 17.
Les sources du Bied, poésie.....	M ^{lle} Elvina Huguenin 8. 12. 16. 24. 27. 40. 44. 48.
Georges Grisel.....	A. Bachelin..... 10.
L'île de St. Pierre.....	X X..... 14.
Les Hirondelles.....	Gustave Mathieu..... 15.
La roche d'asphalte.....	D ^r C ^{tes} Youga..... 20.
Paysage Jurassien.....	X X..... 22.
Un nid de mésanges.....	D ^r A. Quiquerez..... 25. 37. 41. 45
Lièvre poursuivi par des mouettes.....	Un ancien clubiste..... 26.
La vue des Alpes dérobée.....	Un membre de la section de Colombier..... 26.
Observations sur l'arrivée du printemps.....	B. Biolley, section de Neuchâtel..... 26. 33.
Les Morilles.....	Un ancien clubiste..... 30.
Carte géologique du Canton.....	A. Jaccard, professeur..... 31. 35.
Réunion de la société d'histoire cantonale.....	A. Bachelin..... 33
L'Orobanche du lierre.....	J.P. Isely, professeur..... 38.
Une rose singulière.....	A. Ribaux..... 39.
L'hybride.....	D ^r Lerch..... 42.
Antiquités lacustres.....	X..... 47.
Dans le local du cercle.....	Un ancien clubiste..... 47.
A nos lecteurs.....	Rédaction..... 48.

En Vente

Rameau de Sapin, broche, Années 1869. 70. 71. 74. 75. 77.	f. 3-
Feuilles d'hygiène, " " 1876. 1877 au prix de "	3-
En Voyageant, Album par A. Bachelin.....	" 3, 50.
Album. S. Grisel,	" 2, 50
Les sources du Bied, par M ^{lle} Elvina Huguenin.....	" 2, 50
Le livret illustré.....	" - , 60

Pour le Rameau de Sapin, s'adresser à M^{lle} le D^r Guillaume à Neuchâtel.

complet



Le Rambeau

de Sapin.

Organe
du Club jurassien.

13^{me} Année.

Prix Fr. 3.

Neuchâtel, 1879.

On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez Mr. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.



Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} janvier 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

A nos Lecteurs.

Dans une conférence donnée dernièrement à Neuchâtel, M. le professeur Favre a raconté à grands traits, la vie de notre célèbre compatriote Agassiz, dont les travaux, dit un naturaliste français éminent, M. Emile Blanchard, ont puissamment contribué aux progrès de la science. Ses études sur les glaciers, ses recherches originales sur les poissons fossiles et sur les faunes anciennes, resteront longtemps les guides des scrutateurs de la nature. Ses œuvres resteront des monuments du génie de l'homme. Il a eu la gloire de répandre l'instruction scientifique chez un grand peuple, les Américains, qui l'avaient accueilli à bras ouverts; il a eu le bonheur de susciter l'enthousiasme parmi les jeunes gens et de les décider à se vouer à l'étude de la nature. Le jeune professeur de Neuchâtel, comme le vieux professeur de Cambridge, a su acquérir dans la société, par son savoir et son activité, une influence et une prépondérance qu'obtiennent rarement les hommes supérieurs.

Et pourtant cet homme qui a fait de si grandes choses, cet homme dont le nom se trouve désormais attaché aux principales découvertes des temps modernes, est né dans un petit village du Vuilly, à Motiers, au bord du lac de Morat, où rien ne semblait devoir le conduire vers une si brillante carrière. Mais, jeune garçon, comme plus tard homme fait, il fut constamment animé de l'amour du travail et du désir de connaître. Ses délassements étaient la recherche des plantes et des animaux qu'il pouvait se procurer; c'est alors qu'il acquit les seules connaissances qu'il eut jamais sur les mœurs des poissons de l'Europe centrale, car il fut bien surpris, lorsqu'il put se procurer des livres, de voir leur pauvreté à cet égard. Il récoltait tout ce qu'il rencontrait et sa plus grande joie était d'obtenir une détermination et de pouvoir écrire le nom latin de chaque plante, de chaque papillon qu'il avait conquis. „Plus j'avais de noms latins, plus j'étais heureux”, dit-il; „j'appris plus tard à mes dépens, qu'il vaut mieux étudier à fond, un petit nombre d'objets, pour en avoir une connaissance complète, que de posséder une nomenclature stérile, qui ne dit rien à l'esprit”.

Comme il était pauvre et qu'il ne pouvait pas acheter les livres dont il avait besoin, il copiait avec acharnement ceux qu'on lui prêtait; c'est ainsi qu'il

s'appropriâ la matière de plusieurs volumes de L'Encyclopédie qu'il brûlait de posséder. Avec une telle ardeur, une telle énergie, on va loin. Il raconte qu'il avait transformé la fontaine de leur maison en aquarium pour étudier à loisir les poissons vivants, et que dans sa chambre d'étudiant volaient en liberté une quarantaine d'oiseaux, pour lesquels il avait dressé dans un angle un petit sapin qui leur servait de perchoir.

Cette même ardeur le suivit à l'université, il la communiquait à ses camarades qui, à Munich, se réunissaient dans sa chambre pour discuter leurs visites dans les musées et les questions, objets de leurs études. Ils y donnaient même des conférences pour s'exercer à la parole, et on compta souvent parmi les auditeurs des professeurs connus Döllinger, Oken, dont les noms attirèrent à la nouvelle université de nombreux disciples. Agassiz ne dit pas qu'ils s'occupaient à élaborer des réglemens, et à se quereller à propos de vétilles de ce genre, ils savaient mieux employer leur temps; ils l'ont montré par des faits. Ils s'habituèrent ainsi, de bonne heure, à une activité féconde, à laisser de côté les enfantillages, pour ne s'attacher qu'à ce qui est utile et conduit à des résultats réels et non à de puériles satisfactions d'amour propre.

Dans les pages si curieuses où Agassiz nous raconte son enfance et sa jeunesse, ne nous donne-t-il pas le modèle du vrai clubiste? Aussi on nous pardonnera si nous n'avons pu résister au désir de le proposer comme exemple à nos jeunes lecteurs. Né en 1807, il avait leur âge vers 1821; c'est alors qu'il parcourait, attentif, les bords du lac de Morat et de Neuchâtel, et s'initiait à l'observation. Mais il était sans aide, il manquait de leçons, de livres, et n'avait à sa portée aucune collection, aucun musée à consulter. Celui de Neuchâtel, où il devait débiter en 1832 comme professeur et comme savant, sortait à peine de ses langes, et tenait tout entier dans une salle de la maison des orphelins. N'importe, il va de l'avant, soutenu par cette force intérieure qui est le secret du génie, bien convaincu que tout travail reçoit un jour sa récompense.

S'il eût vécu à notre époque, quel membre du Club jurassien aurait été le jeune Agassiz et quel correspondant du Rameau de Sapin!

C'est en son nom, c'est avec la conviction que le Club jurassien donnera un jour à la science un naturaliste qui nous fera honneur, que nous venons heurter à la porte de nos lecteurs, leur rappeler que nous commençons notre 13^e année, et que nous comptons sur leur appui et sur leur sympathie. Nous poursuivons un but dont les lignes qui précèdent donnent l'explication; nous cherchons à développer chez les jeunes gens l'amour de la nature, le goût des choses sérieuses et belles, l'habitude du travail, la constance dans les recherches, l'énergie pour vaincre les difficultés, le caractère pour résister aux séductions du mal.

Puissent tous ceux qui partagent nos vues s'associer à nous et faire de la propagande, pour le plus grand bien de notre cher pays.

La Rédaction. L. Favre. A. Bachelin. Dr. Guillaume.

La Chauve-souris de la grotte de Môtiers.



L'on sait qu'il existe beaucoup de grottes dans le Jura neuchâtelois, et il y en a plusieurs qui sont très remarquables, soit par leur site ou l'étendue et la disposition de leurs cavités, soit par les habitants, animaux ou humains, qu'elles ont encore

ou qu'elles ont eues anciennement et qui ont laissé de leur existence des vestiges ou des débris de nature diverse. La plus fameuse est celle de Môtiers et elle mérite à bon droit d'être visitée de préférence à toutes les autres. Située en un point de la montagne d'où l'on jouit d'une belle vue sur le Val de Travers, elle est d'un accès facile, profonde, fort accidentée, et s'ouvre, par une entrée grandiose, entre un vieux château féodal et un petit torrent qui,

lorsqu'il a l'avantage de posséder de l'eau, sait la débiter en une jolie cascade. Elle a eu l'honneur d'être décrite par Jean Jacques Rousseau dans sa lettre au maréchal de Luxembourg, datée du 28 janvier 1763, qui est sans doute connue de tous les enfants du pays et dans laquelle le philosophe présente à son ami un agréable tableau de son lieu de refuge, qui alors était encore pour lui, le seul de la terre où la vérité ne fût pas un crime. Cette description n'est pas bien exacte; à cet égard elle est loin de valoir celle qui, à la même époque, fut faite de cette grotte par le baronnet d'Ostwald, dans le très intéressant opuscule qu'il publia en 1764 sur les Montagnes et Vallées du pays de Neuchâtel.

La grotte de Môtiers est appréciée depuis longtemps, pour les qualités que nous venons d'indiquer, des amis de la nature des montagnes neuchâtelaises. Mais en outre elle possède une curiosité qui n'est guère connue du public, et par quoi elle se distingue — du moins jusqu'à plus ample informé — non seulement des autres grottes du canton, mais de toutes celles qui se trouvent en Suisse sur le versant septentrional des Alpes. Elle a cette particularité singulière d'être l'habitation d'une espèce de chauve-souris dont, jusqu'à présent, l'existence en Suisse n'a été constatée d'une manière certaine que dans cette grotte là. Nous donnons ci-joint une image fidèle de l'animal en question, figuré avec l'une des ailes repliée; scientifiquement il s'appelle *Miniopterus Schreibersii*. Il est assez commun dans les pays montagneux

de l'Europe méridionale, et c'est assurément un fait on ne peut plus étonnant que de le retrouver au nord des Alpes uniquement en un petit endroit du Val de Travers. C'est là en ce qui concerne la distribution géographique des Chéiroptères en Europe, un problème fort épineux qui peut donner lieu aux savants à bien des conjectures, exposées de bonne foi, mais difficiles ou impossibles à vérifier.

Cependant il semble assez naturel de présumer que notre chauve-souris de Môtiers peut se rencontrer aussi dans quelques autres grottes, sinon du revers helvétique des Alpes, au moins de la chaîne du Jura et notamment du Jura neuchâtelois. C'est une recherche à laquelle nous invitons vivement les jeunes naturalistes du Club jurassien. Il est facile de s'assurer qu'une grotte est hantée de ces volatiles difformes et il ne faut pas avoir une peur ridicule de se commettre avec eux. Rien n'est plus aisé que de s'emparer de l'un d'eux ou même de plusieurs à la fois: un simple coup de bâton en fait l'affaire. Il y a des grottes où ils pullulent très fort et que peut-être ils occupent de préférence. L'auteur de ces lignes en connaît une qu'il a visitée, il y a quelque trente six ans, au mois de septembre ou d'octobre, dans laquelle les chauves-souris venaient en grand nombre voler autour de sa tête et de la lumière qu'il portait, et il croit ressentir encore le frôlement velouté qu'elles causaient en lui frottant le visage. Cette grotte se trouve dans les gorges de la Reuse, à peu de distance au-dessus de la rivière et à le voisinage du vallon de Vert; c'est sous ce dernier nom qu'elle est assez bien décrite dans l'année 1849 du *Véritable Messager* boiteux de Neuchâtel; mais à Bondry on l'appelle communément la grotte de Trois Rods. Or, il se pourrait que les chauves-souris dont elle est sans doute habitée encore fussent de la même espèce que celles de la grotte de Môtiers. Quoiqu'il en soit, j'imagine qu'il ne sera pas difficile à quelque jeune homme de bonne volonté de mettre la main sur une ou deux chauves-souris de la grotte de Vert et de les comparer aux échantillons de *Miniopterus* du musée d'histoire naturelle de Neuchâtel: Si elles n'en sont pas identiques, ce sera toujours intéressant de savoir quelle en est l'espèce et il paraît n'arriver qu'une fois que deux espèces différentes cohabitent ensemble. Tout le monde a pu reconnaître qu'il y a des chauves-souris dans la grotte de Môtiers. On le savait aussi depuis longtemps: d'Ostervald, très exact en toutes choses, n'a pas manqué d'en faire mention; mais Jean-Jacques a négligé de le dire.

C'est M. Victor Fatio, le savant zoologiste de Genève, qui le premier a constaté, en 1867, que le Chéiroptère spécial de la grotte de Môtiers est le *Miniopterus Schreibersii* de Mitterer; il s'en est assuré, d'abord en découvrant dans le musée de Neuchâtel un exemplaire indéterminé, mais portant l'indication de sa provenance de Môtiers, puis sur de nombreux individus en chair qu'il recut de là par les soins de l'excellent M. Louis Coulon.

(La fin prochainement).
Genève

Henri Welter

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{re} février 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Chasserai.

Souvenirs d'un ancien habitant de Nods.

Chasserai est une noble montagne. On la connaît cette longue crête uniforme qui s'élève à 5000 pieds environ au-dessus de la mer et qui domine toutes les montagnes d'alentour. Chaque fois qu'arrivant de Neuveville sur le plateau de la montagne de Diesse, le spectateur l'aperçoit soudain, se dressant devant ses yeux, il en est saisi tout de nouveau, comme s'il la voyait pour la première fois, ou mieux, comme s'il retrouvait un ancien ami, toujours noble et fier, un peu triste, mais plein de majesté et de force.

Je ne veux ni décrire, ni analyser Chasserai, mais simplement retracer quelques-unes des impressions que m'a laissées cette grande et sévère montagne, l'une des reines du Jura. Je veux dépeindre quelques-uns des aspects si variés sous lesquels j'ai vu Chasserai pendant que j'habitais Nods, le village suspendu sur ses flancs, et je voudrais communiquer à mes lecteurs quelque peu de cette admiration et de cette sympathie que j'éprouvais pour le vieux Chasserai, malgré son austérité, car les grands spectacles de la nature laissent dans l'âme des impressions profondes : ce n'est pas en vain qu'on les contemple, mais à mesure qu'on les considère de plus près, qu'on les étudie plus longtemps, ils produisent en nous des effets de grandeur et de sublimité saisissants, ils élèvent nos âmes, et en nous montrant la gloire du Créateur, qui se manifeste dans ses ouvrages, ils nous transportent par la pensée plus haut que ce monde, jus qu'auprès de Celui qui le forma.

(à suivre)



Chasserai vu depuis la plaine de Marin.

Le Daim.

Dans le 17^e siècle, les cerfs ne devaient pas être rares dans le Canton de Neuchâtel, car une chronique de famille rapporte que des pêcheurs d'Auvernier en prirent un vivant, qui nageait dans le lac. Probablement que cet animal avait été poursuivi par des chiens et que, ne sachant plus que faire pour se dérober à ses ennemis, il s'était mis à l'eau. La même chronique dit aussi qu'on prit deux cerfs dans les environs de Boudry au-dessus des vignes, et que ces deux animaux s'étaient si bien battus, qu'ils avaient entrelacé leurs cornes de telle manière qu'on fut obligé de leur couper la tête pour les séparer; les deux têtes furent présentées au gouverneur de "la Comté". Le dernier cerf du pays fut tué, je crois, dans les environs de la Chaux de Fonds au commencement du siècle. Les chevreuils devaient aussi être fort communs, car on en rencontre encore quelques rares individus dans nos forêts. Quant aux daims, on en parle peu; toutefois, il y a une cinquantaine d'années, M. le comte de Gorgier en gardait plusieurs dans le parc de son château. Il en donna à plusieurs personnes, entre autres à M. Gaullieur, qui habitait Grandchamp. Ce daim était magnifique, mais si méchant qu'on fut obligé de s'en débarrasser en le tuant. M. M. Convert, qui dirigeaient un pensionnat de jeunes garçons à Colombier, possédaient aussi un de ces animaux provenant de Gorgier, mais celui-ci, au contraire de celui de Grandchamp, était d'une douceur remarquable, aussi le laissait-on errer en liberté autour de l'habitation et dans le village.



Ce daim accompagnait régulièrement les élèves du pensionnat à la promenade, et lorsque ceux-ci allaient au lac pour se baigner, il se mettait courageusement à l'eau et nageait avec eux.

La forêt, n'étant distante du pensionnat que d'une demi-heure, le daim y faisait de fréquentes promenades et y restait quelque fois pendant plusieurs jours; mais mal lui en arrivait quand il avait le malheur d'y rencontrer des chiens, car ceux-ci s'empressaient de se mettre à sa poursuite. Le pauvre animal était alors obligé de revenir au logis serré de près par la meute. Dans ces occasions qui n'étaient pas rares, les élèves entendaient de la classe le galop précipité de leur favori sur le chemin rapide, et l'un d'eux se dépêchait d'aller ouvrir la porte grillée de la cour de la maison. Le daim entra aussitôt et la grille se refermait brusquement au nez des chiens qui s'en retournaient confus et l'oreille basse. Malheureusement les choses n'allèrent pas toujours ainsi pour le daim, car il revint un jour sanglant et déchiré, si bien qu'on fut obligé de l'achever d'un coup de fusil, pour abrégier ses souffrances. Un ancien Clubiste.

Les Sources du Bied.

Source du Pont.



J. B. D'APRÈS
F. HUGUENIN. L.

Horoscope.

— Rameau vert du Sapin, parle nous d'espérance !
Que nous apporte-t-il, l'an nouveau qui s'avance ?

— Beaucoup de maux, peu de plaisir !
Mais pour vous délasser, si la peine est trop rude,
Je vous offre, l'étude
Seule réalité dépassant le désir.

— Rameau vert du Sapin, ces jours qui vont éclore,
Ou sombres ou brillants, que gardent-ils encore ?

— Le rêve au pays de l'azur !
Des levers de soleil plus beaux que toute fête ;
L'extase du poète,
Voyage aérien où tout semble si pur !

— Rameau vert du Sapin, ta promesse me tente
Viennent ces jours sercins, jusque là l'heure est lente !

— Tout usage porte un éclair :
J'entends dans le lointain gronder l'ouragan fauve,
Je vois le vautour chauve
Qui décrit, l'aile au vent, un cercle noir dans l'air !

— Rameau vert du Sapin, ta parole m'effraie...
Suis-je sûr de demain si ta menace est vraie ?

— Veille et prie, espère, aime et crois,
Tout est là, c'est pour tous la science suprême ;
Puis, lis ce que Dieu même
Écrit dans la Nature et te dit par sa voix.

— Rameau vert du Sapin, guide un esprit docile :
Lire un texte divin est parfois difficile.

— Qu'est-ce qu'Amour, Vie et Beauté ?
D'un atôme tu vas jusqu'aux plus grandes choses,
Jusqu'aux apothéoses :
De ton âme qui pense à l'immortalité !



Le Kameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} mars 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Le Chasseral. (Suite).

Rien de plus varié que l'aspect de Chasseral : tel vous l'avez vu aujourd'hui, tel vous ne le verrez probablement pas demain, et après l'avoir contemplé au printemps, vous le trouverez tout différent en automne, et bien plus en hiver.

Quelle singulière apparence n'offre-t-il pas, par exemple, au printemps, lorsque le vignoble jouit dès longtemps d'une douce température et qu'on y voit briller mille fleurs, lorsque le plateau, dégarui de neige, commence déjà à verdoyer, mais que lui-même, que ses flancs, que cette large crête dépourvue d'arbres, cette zone nue qui s'abaisse de son sommet jusqu'à la lisière des forêts, se trouve encore parsemée de grandes taches de neige. Ces taches affectent généralement une forme allongée; elles descendent la pente de la montagne, dans les combes qui la sillonnent peu profondément, et se prolongent sur la pelouse qui forme le pâturage; elles sont parallèles les unes aux autres et donnent à Chasseral l'aspect d'un grand et triste squelette dont elles forment les côtes.

Mais cette lugubre apparence ne dure pas longtemps; sous l'action persistante du printemps, ces longues taches s'amincissent, puis disparaissent peu à peu, sauf quelques-unes qui se maintiennent avec opiniâtreté, en particulier celle qui se trouve dans la Grande Combe et qui dure parfois jusqu'en août.

A mesure que la neige se retire, la verdure du haut pâturage apparaît et donne à la large crête une teinte délicate et tendre qui réjouit la vue. En même temps les hêtres commencent à pousser leurs feuilles, d'abord au pied de la montagne: leur fraîche et vive couleur pare tout le bas de la forêt, puis elle s'élançe avec rapidité pour gravir la côte; de jour en jour elle monte plus haut dans la forêt escarpée, à peu près comme les flammes de l'incendie s'élèvent avec promptitude et gagnent jusqu'aux combles de l'édifice. Enfin, la fraîche verdure atteint la plus haute lisière, et Chasseral tout entier semble être une jeune fiancée vêtue de sa parure de noces. C'est alors que les pâtres se rendent sur la montagne et qu'avec des cris joyeux, ils chassent devant eux leur bétail aux clochettes retentissantes, pour aller habiter ce domaine que leur disputèrent si longtemps les frimas de l'hiver. (à suivre).

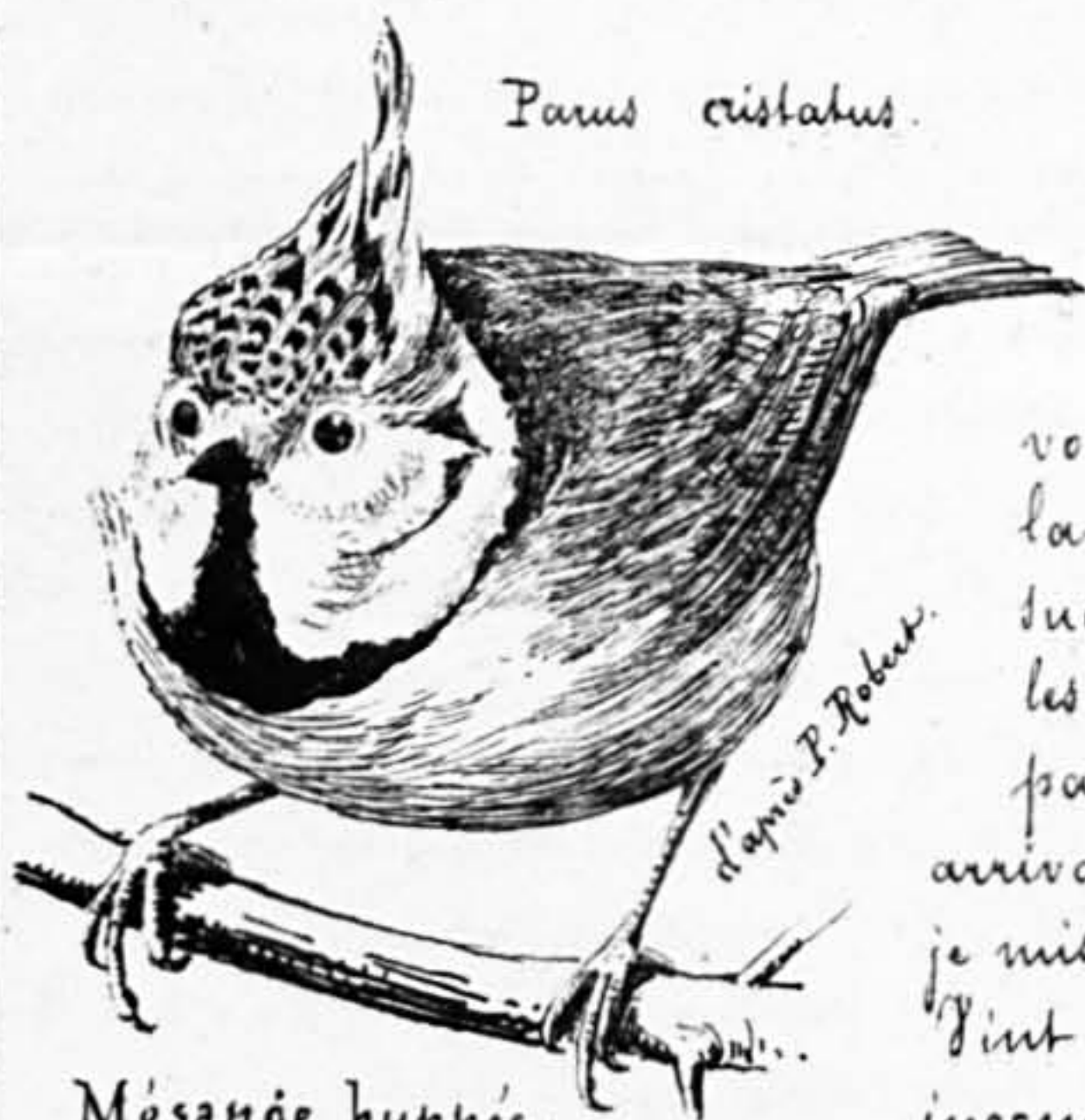


Nos hôtes en hiver.

râce au Rameau de Sapin dont les charmantes notices sur les oiseaux du pays m'ont donné le vif désir d'aider et de secourir à mon tour ces gentils auxiliaires du cultivateur, j'ai réussi à attirer dans notre enclos un choix d'oisillons qui font cet hiver en particulier les délices de toute ma famille.

Une caisse rustique en forme de maisonnette placée sur un des pilastres du perron, vis-à-vis d'une fenêtre, caisse garnie d'une table d'oiseau bien servie, voilà tout le secret, mais quant au menu, sur l'avis d'un

membre de la Société ornithologique de Poêle, j'y ai ajouté un plat à grand succès chez M.M. les bec-fins. — Ce plat est... du saindoux fondu dans une saucoupe, mets délicieux qui leur rappelle sans doute la saveur des chenilles, car ils le picorent à qui mieux-mieux, l'entremêlant de becquées de pain ou de chanvre.



Parus cristatus.

Aux premières neiges de novembre, la maisonnette avait pour clientèle affamée une volée de pinsons et de Verdiers qui ne touchaient point au saindoux, mais qui mangeaient par jour deux saucoupes de graines variées. Puis voici qu'un beau matin de décembre ils vident la maisonnette et qu'à leur turbulente volée succède un silence complet. Quel secret instinct les avait avertis de l'ouragan de neige annoncé par les météorologistes de New-York? — L'ouragan arriva en effet, le perron fut enseveli sous la neige; je mis la cabane au net et renouvelai les provisions.

Mésange huppée.

Il y eut alors une nouvelle troupe de cinq à six oiseaux inconnus, au corps allongé et au plumage sombre: ceux-ci étaient aussi effrayés et peureux que les premiers étaient familiers. — Ils demeurèrent quatre jours environ et disparurent. De grands froids succédèrent et la maisonnette redevint silencieuse. Enfin, la seconde semaine de janvier, la bonne vint en toute hâte avertir sa maîtresse: "Madame," criait-elle, "Madame, venez vite regarder des oiseaux qui ont des bonnets."

C'étaient des mésanges huppées, suivies de près par des mésanges charbonnières et par un autre oiseau à long bec, avec deux taches transversales pareilles à des moustaches et le ventre rose. Était-ce le rossignol des murailles? Ces trois espèces vivent en harmonie et se partagent le saindoux, dont elles terminent la

2^e section. — Combien j'aurais aimé connaître le nom de ces oiseaux en passage dont j'ai parlé plus haut, mais mes connaissances ornithologiques sont pour ainsi dire nulles. Dès lors je me suis demandé si chaque école de campagne et de ville ne devrait pas avoir son petit musée et son herbier composé des plantes vulgaires que renferme le terrain vague et la botte de foin; non pour en faire le sujet d'études complètes mais au moins pour que chacun connût le nom des oiseaux et des insectes qu'il voit tous les jours et celui des plantes qu'il foule aux pieds.

Chaux-de-Fonds. Petit Château, janvier 1879.

L. L.

Le chat sauvage.

Felis catus.



Un chat sauvage a été tué le 10 février dernier au Maley, hameau situé au pied de la montagne de Chaumont à peu de distance de Neuchâtel. Depuis longtemps, on n'avait pas capturé un aussi bel exemplaire. Ce chat pesait 16 livres. Il est destiné au Musée de Neuchâtel. Tschudi, dans son ouvrage classique dit que le chat sauvage n'est rien moins que rare dans le Jura. Sa taille surpasse toujours, quel-

quefois même du double celle du chat domestique, et atteint ordinairement les proportions du renard. Il a la tête moins aplatie, les intestins plus courts et la couleur plus constante que le chat de maison. Son poil est plus fin et plus allongé et sa queue très touffue est égale en épaisseur dans toute sa longueur. Le chat sauvage est roux ou gris jaunâtre; il porte sur le dos une raie irrégulière noire, d'où partent d'autres raies noires, nombreuses et non moins irrégulières, qui descendent sur les flancs du dos vers le ventre qui est gris ou blanchâtre. La queue est d'un gris roussâtre interrompue par des anneaux noirs et terminée par une pointe de même couleur; le bord de la queue et la plante des pieds sont noirs. La tache blanchâtre que le chat sauvage porte sous la gorge et sa queue annelée de noir le feront toujours distinguer de l'autre espèce, sa moustache est aussi plus forte, son regard plus perçant et sa mâchoire plus vigoureuse. (Tschudi, les Alpes.)

Chasse au siècle passé. Dans ce moment où le nombre des sangliers semble avoir augmenté dans le Jura, le mandement suivant adressé par le Gouverneur de Neuchâtel au maire de Valangin en 1741, offre un certain intérêt.

« Sur les plaintes qui nous ont été faites est-il dit dans ce document, que l'on voit paraître dans ce pays, beaucoup de loups, aussi bien que d'autres bêtes sauvages.

et qu'ils y ont fait en divers endroits des dommages considérables, et désirant d'y apporter les remèdes convenables, afin de prévenir des suites plus fâcheuses, nous avons jugé à propos de faire faire dans cet état une chasse générale, tant des loups et ours, que des sangliers, sans toucher aux bêtes fauves. C'est pourquoi, nous vous ordonnons de faire assembler le vendredi 4 du mois d'août prochain, à la pointe du jour, tous les hommes portant armes de votre juridiction, aux lieux désignés... enjoignant à tous ceux qui dépendent de votre ressort de vous obéir ponctuellement, à peine aux défaillants de chacun un écu blanc d'amende, applicable au profit de ceux qui se seront acquittés de leur devoir. Et pour les encourager tant plus à le faire, nous ordonnons en outre que celui, ou ceux qui ce jour là, auront tué des loups ou ours, devront recevoir de chaque communauté de l'Etat la récompense ordonnée en pareil cas; et si c'est un sanglier, la bête leur demeurera toute entière, toutefois sans conséquence, vous autorisant au reste, à continuer à faire faire la dite chasse, le lendemain samedi 5 dudit mois, en cas que le vendredi ne suffise pas. Et afin que personne n'en prétende cause d'ignorance, vous ferez publier le présent aux lieux accoutumés et en la forme ordinaire. Donné au château de Neuchâtel, le 24 juillet 1741.

Confraternité entre oiseaux. - Voici en quelques mots une anecdote authentique se rapportant aux mœurs des oiseaux et qui m'a paru curieuse.

Une dame de Neuchâtel qui possède quelques serins des Canaries, ne pouvait s'expliquer la voracité de ses captifs: la nourriture qu'elle leur prodiguait chaque matin disparaissait comme par enchantement. voulant savoir à quoi s'en tenir, un matin, sitôt la chambre où se trouvent les canaris fut-elle mise en ordre, qu'elle leur donne leur pitance quotidienne et se retire au fond de la chambre; qu'aperçut-elle? Les canaris, n'entendant plus de bruit, lancèrent leurs joyeux cris d'appel, et au bout d'un instant quelques moineaux apparaissaient sur le rebord de la croisée laissée ouverte, voletant avec toute confiance sur la cage. La dame, spectatrice de ce fait, vit à son grand étonnement les pierrots présenter leurs becs ouverts aux canaris qui se mirent à leur donner la becquée.

Ainsi la chose était expliquée, une partie de la nourriture donnée chaque matin aux canaris était distribuée par ceux-ci aux pierrots du voisinage. (Feuille des Jeunes Naturalistes. fév. 1879).

Neuchâtel.

J. Machon.

Le ciment sert à fabriquer les pierres artificielles. La chaux, la silice et l'alumine du ciment en se combinant en présence de l'eau, produisent un corps solide hydraté.



Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} avril 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Le Chasseral. (Suite).

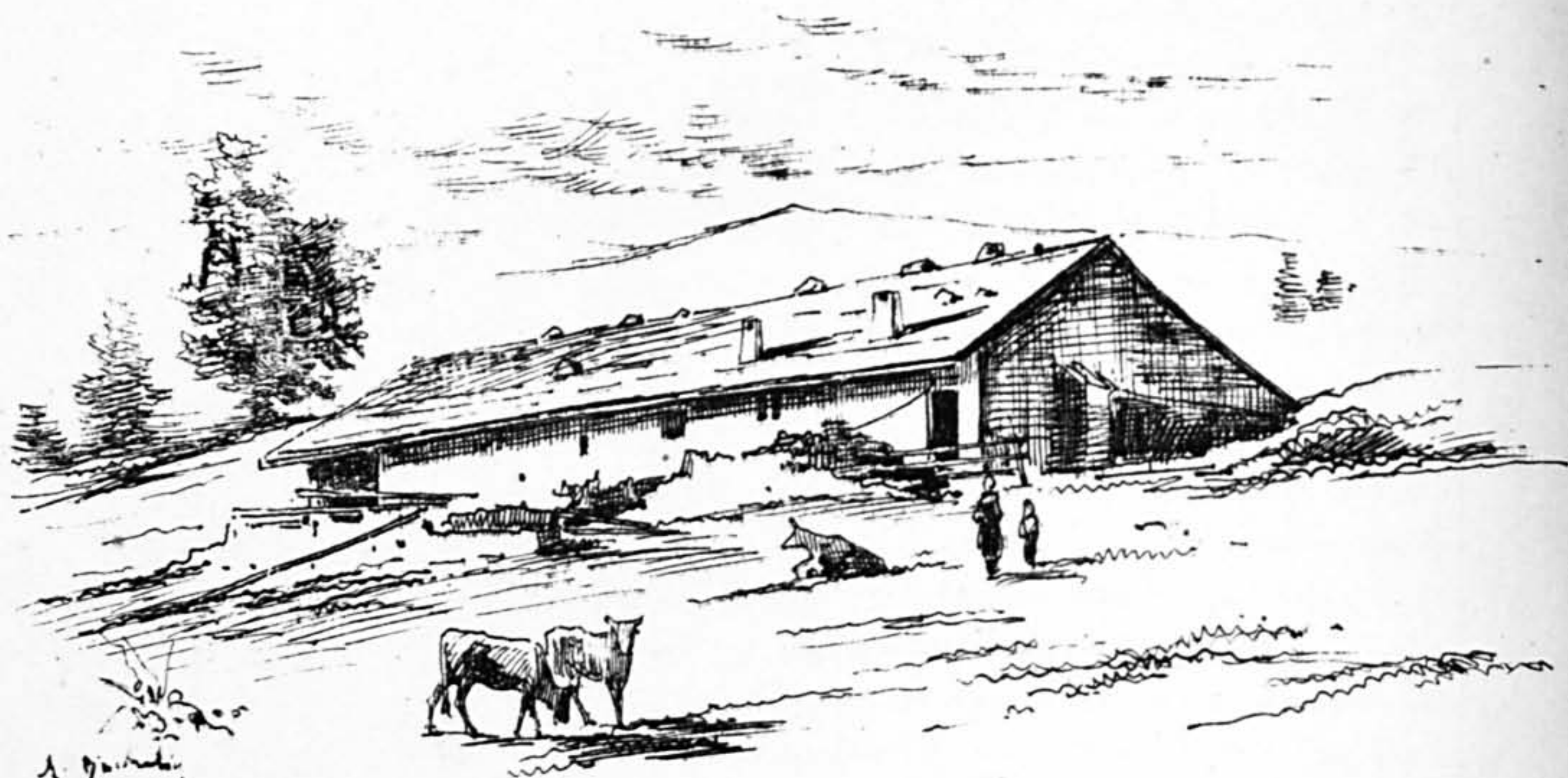
Mais aux jours serins succèdent bientôt les jours d'orage : des nuages épais apparaissent au ciel, ils se traînent derrière Chasseral, et sur ce fonds sombre se détachent les formes sévères de la montagne ; elle-même prend un aspect triste, qui bientôt devient menaçant : l'éclair brille, la foudre retentit, une pluie abondante et serrée enveloppe en un instant la montagne entière, et sous ce voile humide la cache à tous les regards... C'est qu'en ce moment s'accomplit un mystère : c'est là cette noce féconde, cette union bienfaisante que les Anciens dépeignaient en disant que Jupiter descend en pluie dans le sein de la terre... L'acte est accompli, la pluie cesse, les nuages se dissipent, un rayon de soleil brille et déchire le voile pudique, Chasseral montre de nouveau sa face souriante et sa parure est plus éclatante et plus verte qu'auparavant.

Toutefois la noce étrange ne se célèbre pas toujours avec la même douceur, mais des luttes violentes semblent éclater entre les mystérieux époux : le froid s'est mis entre eux ; au lieu d'une pluie douce et bienfaisante, ce sont de glaciales giboulées qui se jettent sur les pentes de la montagne et l'on découvre soudain, lorsque le ciel s'éclaircit, une couche de neige qui recouvre la verdure fraîchement éclose. Mais la montagne se hâte de rejeter les dernières traces de ces froids embrassements et elle semble heureuse lorsqu'au bout de peu d'heures fond et disparaît ce triste retour des rigueurs de l'hiver.

Enfin la chaleur prend décidément le dessus, le malheureux bétail voit arriver la fin de ces jours de souffrance où, au milieu de pénétrants brouillards et sous l'action d'un vent violent et froid, il n'avait pour toute nourriture qu'une herbe à demi ensevelie sous la neige : le solstice de l'été est venu, il annonce l'arrivée du soleil au point culminant de sa course dans les cieux. C'est le moment où les populations d'alentour vont en foule sur la hauteur saluer le lever de l'astre glorieux, passer un jour de réjouissance et rappeler, qui sait ? par leurs chants et leurs cris d'allégresse, peut-être les croyances et les fêtes des époques payennes.

Mais bientôt l'aspect de Chasseral change, la fraîche verdure de la forêt de hêtres et celle du haut pâturage perdent, sous l'action persistante du soleil,

Métairie sur Chasseral.



Leurs teintes délicates, elles prennent de plus en plus un aspect rougeâtre et brûlé. Et néanmoins, combien l'ensemble de la montagne est encore aimable et riant, lorsqu'aux premiers rayons du soleil matinal, une teinte rosée en colore la cime, laissant dans l'ombre toute la partie inférieure, ainsi que les vallées et la plaine! A mesure que le soleil s'élève, cette teinte riante s'étend, elle arrive jusqu'à la forêt, elle refoule les ombres devant elle, et enfin elle fait apparaître Chasseral tout entier plongé dans un bain de douce lumière: Bonière avait raison lorsqu'il nommait l'Aurore, "Aurore aux doigts de rose". — Mais des rayons plus chauds arrivent, en même temps que l'astre du jour avance dans sa carrière, ils inondent généreusement la montagne et toute la contrée de leurs effluves bienfaisantes, et lorsqu'enfin, descendant vers le couchant, l'astre approche du terme de la journée, il colore Chasseral de teintes orangées si chaudes et si riches, qu'il semble ne le quitter qu'à regret pour aller éclairer d'autres contrées. (La suite prochainement).

Cornaux. 1876.

Eugène Comvoisier, pasteur.

La vache fidèle. Mr. D. tout à la fois agriculteur et horloger, qui habitait une métairie du Jura neuchâtelois, possédait une belle vache noire qu'il choyait on ne peut mieux. Bien nourrie et bien traitée de toute manière, cette vache avait le poil luisant, l'œil vif et une si belle tournure qu'elle avait fait obtenir plusieurs primes à son maître dans les concours agricoles de la contrée. Tenté par le prix élevé que lui en offrait un riche paysan du Val-de-

Les Sources du Bied.

Source de la prairie.



Ruz il la vendit.

Le jour où le valet du fermier vint chercher la vache, fut un triste jour pour la famille D. ; les enfants pleuraient, Madame D. grondait son mari, quant à celui-ci il était plus ennué qu'il ne voulait le laisser paraître, mais les écus étalés en piles étincelantes sur la table par le valet du fermier étaient bien séduisants. Il les compta, puis les mit dans son bureau qu'il ferma soigneusement. Cette opération terminée on alla chercher la vache pour l'emmener et la famille D. l'accompagna jusqu'à la sortie du clos. La pauvre vache retournait de temps en temps la tête du côté de son ancien maître, et semblait lui reprocher son ingratitude.

La soirée qui suivit le départ de la vache ne fut pas des plus gaies pour la famille D. Le maître de la maison était rêveur, Madame son épouse était grincheuse, quant aux enfants ils continuaient à être inconsolables, aussi l'on se coucha de bonne heure pour tâcher d'oublier le fatal événement.


Au milieu de la nuit le maître de la maison fut réveillé en sursaut; on frappait à la porte du logis. Il se lève, enfila son pantalon à la hâte, et après avoir allumé une lanterne, il va ouvrir la porte de la maison. On peut juger de sa stupefaction lorsqu'il voit sa vache devant lui. M^{me} D. réveillée par les exclamations de son mari descendit bientôt suivie des enfants, qui firent fête à la vache, qu'on s'empressa de réinstaller dans l'étable bien garnie de litière fraîche.

Le lendemain Mr. D. se leva de bonne heure. Son premier soin fut d'ouvrir son bureau pour en retirer les précieux écus de cinq francs. Après les avoir mis dans un sac, il prit le chemin du Val de Ruz afin de résilier son marché, ce qu'il obtint sans beaucoup de peine, le paysan ne voulant pas s'exposer à garder une vache qui serait probablement morte d'ennui.

Un ancien clubiste.

Nos hôtes en hiver. Permettez-moi d'ajouter quelques mots à ma première communication. L'oiseau au long bec s'appelle la Sittelle Torchepot. 'Va pour Sittelle mais Torchepot'... Qui donc a pu gratifier cet oisillon d'un si vulgaire qualificatif. - J'aimerais à parler la langue des oiseaux pour rédiger sa protestation indignée. Depuis les premiers jours de février, une jeune Dame, femme du finson des Ardennes vient picorer de rapides becquées, tandis que son époux plus prudent la surveille du haut des branches d'un mélèze. Chose à noter elle est presque toujours accompagnée d'un superbe finson du pays. Serait-ce un amour malheureux. (La fin prochainement). L. Landry.

Une société d'actionnaires vient de se constituer dans le but de construire un modeste hôtel sur Chasserat.



Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} mai 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Le Chasseral. (Suite).

Dependant les temps de pluie reviennent et durent parfois de longs jours. Chacun connaît ces petits brouillards qui se traînent à mi-côte sur nos montagnes et sont le signe certain d'une pluie prochaine. Nods est à la hauteur où ils se promènent tristement. J'en ai vu le curieux spectacle; le brouillard se trouvait à quelque distance du côté de l'ouest, formant une masse aussi compacte que le comporte sa nature, il arrivait avec la rapidité du vent, tel qu'un régiment de cavalerie qui exécute une charge, et en un instant il enveloppait le village tout entier: l'instant d'après il avait disparu, pour revenir quelques moments plus tard.

Souvent, surtout dans la saison froide, on voit les brouillards au loin dans la plaine qu'ils enveloppent de leur sombre manteau, tandis que la montagne est éclairée d'un resplendissant soleil; mais après avoir séjourné longtemps dans le bas, ils commencent à s'élever, ils rampent perfidement sur le flanc des montagnes qui dominent la plaine, ils arrivent au plateau et gagnent le pied de Chasseral qu'ils gravissent à son tour: malheur quand ils atteignent la cime! On est sûr alors d'avoir la pluie; parvenus à cette hauteur, ils se condensent et retombent sous forme d'abondantes averse.

En avançant dans l'automne et en s'approchant de l'hiver, on voit les brouillards se multiplier et produire de singuliers phénomènes: une fois entre autres qu'une couche de neige de deux ou trois doigts d'épaisseur couvrait Chasseral et toute la contrée, un brouillard intense arrive et maintient le froid pendant plusieurs jours à Nods et dans les environs. Tout à coup le brouillard se dissipe: quelle n'est pas la stupéfaction de voir Chasseral tout à fait dégarni de neige, tandis que la contrée à ses pieds en était encore entièrement couverte! C'était le monde renversé! Pendant la période des brouillards, Chasseral avait été réchauffé par un beau soleil qui en avait fondu la neige, et quand le brouillard disparaît, Chasseral semblait rire et se moquer de ce que les parties basses étaient enveloppées de la froide couverture dont il s'était, lui, si lestement dépourvu.

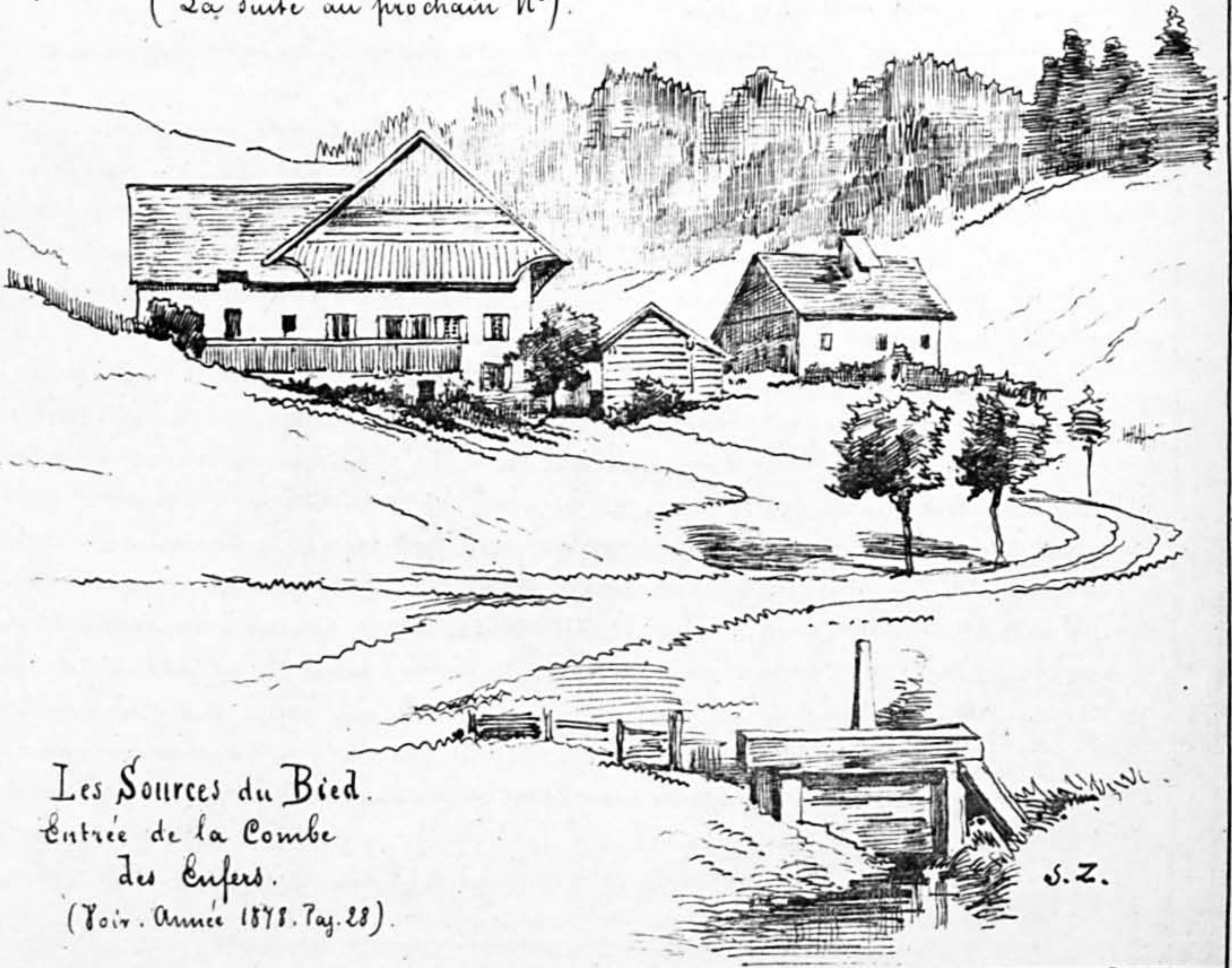
Coutefois il ne peut lui-même y échapper bien longtemps: les rigueurs de l'hiver ne tardent pas à arriver sérieusement et à fondre sur lui. Quand

les troupeaux ont quitté leurs pâturages, les bûcherons à leur tour abandonnent la forêt et l'ouragan règne en seul maître dans les régions de la montagne. Il les enveloppe de ses bourrasques furieuses qui chassent la neige dans toutes les directions et l'accumulent par places à plusieurs mètres de hauteur, il tourbillonne dans tous les sens avec une violence inouïe, et souvent dans ces moments-là on ne peut, à quelques pas devant soi, rien distinguer au travers des giboulées d'une neige serrée et chassée avec force. Malheur alors au voyageur imprudent qui serait en chemin pour franchir Chasseral, il serait fort exposé à périr.

Lorsque la neige est ainsi accumulée, Chasseral présente un saisissant spectacle : son front sourcilieux se dérobe dans des nuages bristes et gris qui courent avec rapidité à son sommet et qui recèlent encore, comme dans de vastes magasins, des masses énormes de neige, ses flancs sont complètement enveloppés d'une épaisse fourrure blanche qui recouvre la forêt et les prairies, les arbres surchargés du poids de la neige humide gémissent, plusieurs branches se rompent sous ce lourd fardeau et l'on éprouve alors l'impression de toute la rigueur de l'hiver.

Eugène Courvoisier, pasteur.

(La suite au prochain N°).



Les Sources du Bied.
Entrée de la Combe
des Enfers.
(Voir. Année 1878. Pag. 28).

S.Z.

Les Sources du Bied.

Source de la Prairie.



A la recherche des Chauves-souris.

Le Rameau de Sapin publiait dernièrement un savant article sur le *Minioptère*, article dans lequel l'auteur se demandait si cette intéressante chauve-souris, propre à la grotte de Môtiers ne se retrouverait pas dans d'autres parties du canton, en particulier dans les grottes des Gorges de l'Aruse. Nous sommes heureux de pouvoir lui répondre que le *Minioptère* existe en effet dans la grotte de Yer; il y a été trouvé à diverses reprises et par différentes personnes. M. P. Humbert et moi, nous l'y avons aussi constaté et nous pouvons dire que c'est même l'espèce la plus fréquente dans la grotte de Yer. Il résulte de ces découvertes que le *Minioptère* se rencontre dans tout le bassin de l'Aruse. Outre le *Minioptère* nous avons observé dans ces grottes les espèces suivantes: *Pipistrellus murinus* et *Rhinolophus hipposideros* les plus communes de nos chauves-souris et *Rhinolophus ferrum equinum*, le *Rhinolophe* grand fer-à-cheval, espèce qui jusqu'aujourd'hui avait passé pour étrangère au canton de Neuchâtel. M. le Dr. de Rougemont la rencontrée près de St. Aubin et d'autres personnes prétendent l'avoir trouvée aux environs de la Grotte de Môtiers. Voici du reste, si cela peut intéresser les lecteurs du Rameau, le récit d'une excursion faite dans les Grottes

des Gorges de l'Aruse, récit qui vous prouvera, vanité à part, que nos recherches n'ont pas toujours été sans danger.

Au mois de novembre de l'année 1877, je me trouvais avec quelques compagnons au fond d'une des grottes des Gorges de l'Aruse et quelques flambeaux fichés contre les parois de la caverne éclairaient un trou profond dans lequel je me préparais à descendre. Un de mes amis, M. Paul Humbert avec qui j'ai fait toutes mes excursions dans ces grottes, était déjà en bas et les autres m'attachaient solidement avec une ceinture de toile à laquelle était fixée une grosse corde. Le trou avait 80 pieds de profondeur et la corde mesurait à peu près 100 pieds. Enfin me voilà prêt; je saisis la corde avec les deux mains, je me couche à plat ventre et, une bougie entre les dents, je me prépare à descendre dans le gouffre. « Qu'alliez vous donc faire en cet abîme », me direz-vous. Franchement le but peut vous paraître drôle, mais quant à moi j'agissais sérieusement: nous allions à la recherche des chauves-souris, non pas pour le plaisir de capturer ces intéressants animaux, mais bien afin de reconnaître les espèces qui peuplaient ces grottes. Nous tenions à trouver le *Minioptère*, ce cheiroptère méridional que la grotte de Môtiers a le privilège de posséder, et c'est dans ce but que nous nous aventurons dans ces profondeurs. Une chauve-souris à découvrir cela valait la peine de descendre en un trou de quatre-vingts pieds, malgré toute l'antipathie que j'avais eue jusqu'alors pour les exercices de gymnastique.



récit, me voilà donc à plat ventre au bord du gouffre; j'avance lentement; mes pieds rencontrent bientôt le vide, encore quelques efforts et me voilà lancé dans l'espace. Il faut vous dire que le trou ressemblait assez à une étroite cheminée; le rocher de tous côtés et de temps en temps une bosse bien accentuée ou un brusque contour qui vous meurtrissait le corps de la belle façon. Tels étaient les agréments auxquels on était exposé pendant la descente, sans compter le petit brin de frayeur qu'il était naturel d'avoir en pareille occasion. Enfin, me voilà au fond; j'y trouve le compagnon qui m'avait précédé, occupé à rajuster avec des épingles la partie de son pantalon qui touche au genou, partie qui avait subi d'assez graves avaries en heurtant une pointe de rocher. J'abandonne ma ceinture et nous partons tous deux pour visiter une partie de la grotte où certes peu de personnes avaient mis les pieds. Le voyage ne fut pas long; de nouvelles crevasses nous empêchèrent bientôt de continuer notre route et après avoir erré quelque temps dans ces profondeurs nous revînmes à l'endroit où pendait encore la corde. (La fin au prochain N°)

Neuchâtel, 1879.

P. Brolley
de la Section de Neuchâtel.



Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} juin 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Le Chasseral. (Suite).

C'est alors aussi que Chasseral est peut-être le plus beau; au milieu de ces sublimes horreurs, il semble se trouver dans son élément: les beautés végétales ont momentanément disparu, et les magnificences que renferme l'atmosphère viennent se déposer et s'étaler sur le penchant de la montagne, pour se faire admirer à bien des lieues de distance.

Qu'un rayon de soleil dissipe les sombres nuées, que le vent cesse de les accumuler au sommet de la montagne et que le ciel redevenue serein: aussitôt Chasseral brille d'un éclat sans pareil, la zone sans arbres, au-dessus de la région des forêts est recouverte d'une couche de neige éblouissante de blancheur, qui resplendit sous les feux du soleil, et cette parure immaculée, symbole de l'innocence, couronne, comme un diadème de pierreries, le vaste et large front de Chasseral. Toutes les sinuosités de sa crête se dessinent avec une vivacité et une netteté extrêmes, elles se détachent en relief sur le magnifique fond de l'azur du ciel.

Mais le froid se fait sentir avec intensité: un vent d'ouest a succédé à la bise qui court sur la surface des champs de neige. Tout à coup, pendant que nous examinons l'arête de Chasseral, au point où elle semble toucher le ciel, nous voyons un léger nuage, parfaitement blanc, se soulever et glisser en vaporeux tourbillons le long de cette arête, dans la direction que la bise suit elle-même. Qu'est-ce? Qui peut donc produire ce singulier effet? Aucun autre nuage ne se montre dans toute l'étendue de l'horizon, et celui-là n'a point l'apparence des nuages floconneux qui roulent souvent dans l'atmosphère. Regardons-le poursuivre sa course vagabonde, tomber tout à coup et disparaître, puis se relever avec force, bondir par moments ou glisser de nouveau le long de la crête de la montagne: nous comprendrons alors que ce n'est qu'un tourbillon de neige menue enlevée par la bise et qui fuit devant elle sur la ligne uniforme du sommet de Chasseral.

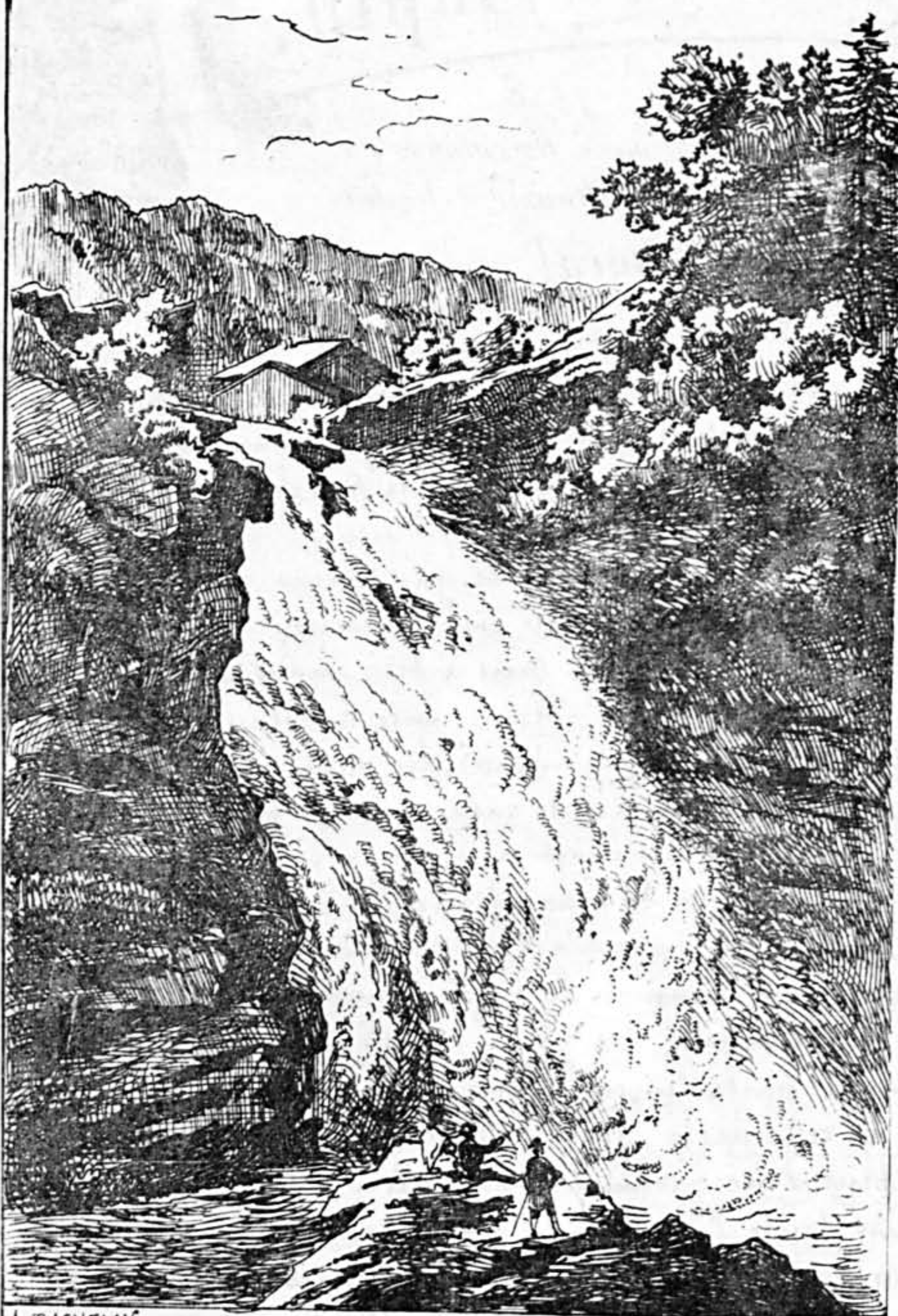
(La fin au prochain N^o).

E. Courvoisier, past.

A la recherche des chauves-souris. (Fin).

Nous avons trouvé quelques espèces de chauves-souris (grand et petit fer-à-cheval) mais pas le Minioptère que nous ne découvrîmes que dans la grotte de Ser

Vue du Saut du Doubs par H. Baumann.



A. BACHELIN.

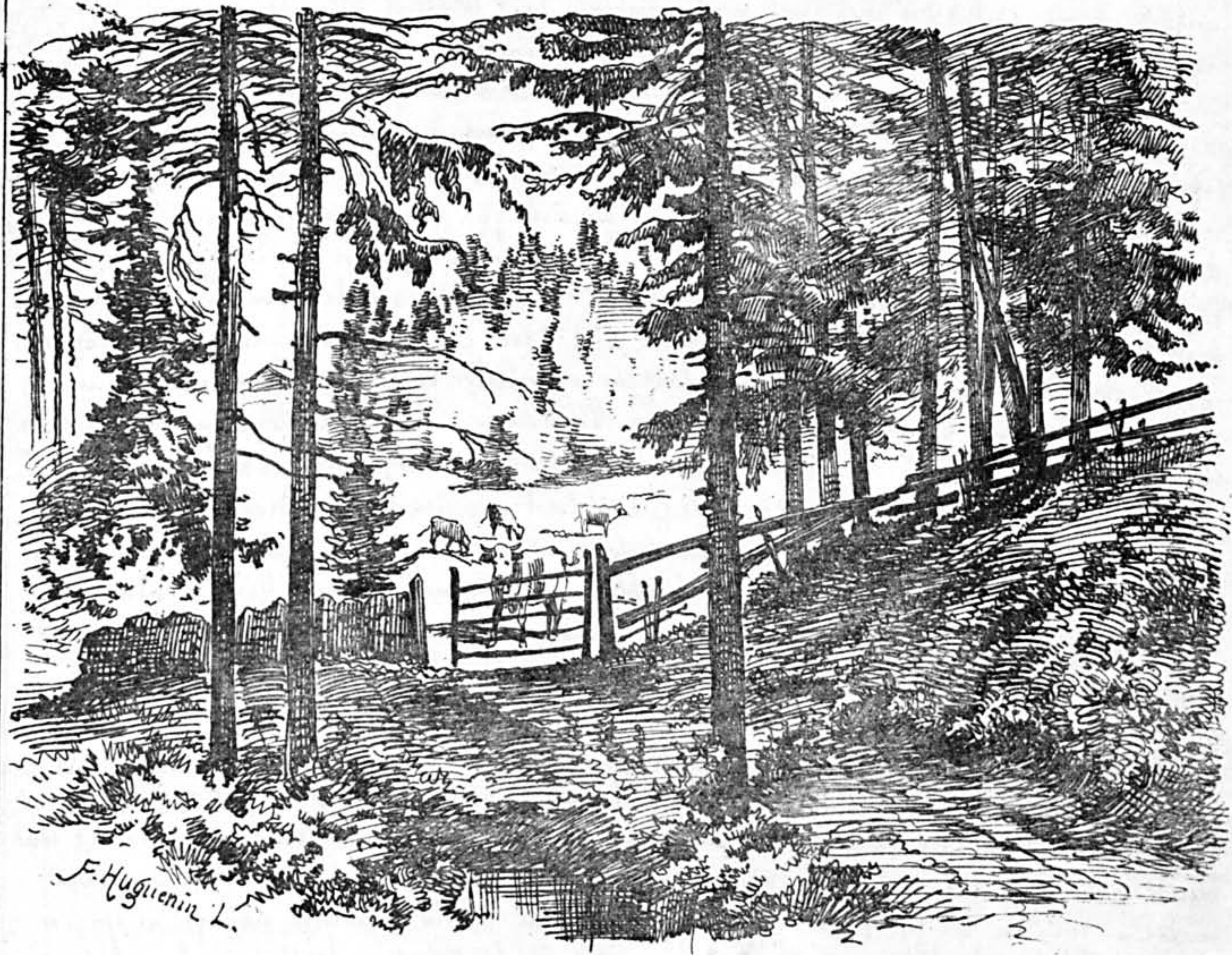
se qui se déchire. Je me crus perdu, échouer si près du bord, avouez que ce n'était pas très gai, aussi, serrant convulsivement la corde, poussai-je un cri déchirant qui fit arrêter mes compagnons, jusqu'alors sourds à mes supplications.

— Qu'y a-t-il ?

— La corde casse, ne tirez plus" répondis-je, et me voilà travaillant de toute la force de mes poignets à me hisser en haut. Il me fallut du temps, je vous assure, enfin j'arrive à l'orifice du trou, là une douzaine de bras se tendent vers moi et je suis bientôt en lieu sûr. Lorsque j'eus respiré j'examine la ceinture, je la retourne dans tous les sens, mais je n'aperçois nulle part ni accroche, ni déchirure,

située un peu plus bas. Il s'agissait donc de remonter, je tente le premier l'escalade. Me voilà solidement attaché, Tirez" crie mon compagnon, et voilà nos hommes d'en haut qui me hâtent de toutes leurs forces. Un peu trop fort seulement, car, enlevé du premier coup à dix pieds dans l'air, je vais donner contre une roche qui me meurtrit la tête en chargeant mon chapeau d'aller leur compagnie à l'ami que j'avais laissé au fond du trou, une seconde secousse me fait donner du nez contre une autre saillie et dans le choc ma bougie s'éteint. Me voilà donc au milieu des ténèbres, heurtant tantôt une paroi, tantôt l'autre et m'efforçant de crier à ceux qui tiennent la corde, de procéder plus délicatement. J'allais arriver en haut et j'espérais déjà voir finir mes malheurs, quand soudain ma ceinture en rasant le rocher fit entendre un son pareil à celui de l'étoffe

Les Sources du Bied. (Voir Année 1878).



et pour répondre aux questions railleuses de mes amis je ne sais que dire : J'ai cru ... je croyais ... ce que l'on dit enfin en pareil cas.

Quant à mon compagnon plus heureux ou plus courageux que moi, il fut bientôt en haut rapportant son chapeau et le mien sur sa tête, tenant sa bougie, encore allumée et surtout n'ayant point eu d'alerte semblable à la mienne. Il voulut bien avouer quelques bosses, mais, sauf cela, il était en bon état. Pour moi pendant plusieurs jours j'eus à soigner les parties maltraitées de mon corps, qui passèrent successivement du noir au bleu, du bleu au jaune, pour revenir enfin à leur couleur naturelle.

Neuchâtel, 1879.

P. Biolley.

Similitudes de noms d'origine gauloise. Lettre adressée à M. le Docteur A. Quiquerez. Monsieur. Permettez à un inconnu de vous adresser ces quelques lignes après la lecture de votre brochure : Montjoie et les anciens châteaux du Clos du Doubs.

Je glisse sur vos charmants articles du Rameau de Sapin et je conclus de suite mon discours en vous déclarant que rien n'est nouveau sous le soleil. Membre de la Société historique de l'Isle de France et propriétaire dans le Limozin, comme disaient nos pères, j'ai aussi des manuscrits, une bibliothèque et des collections minisimatiques... Sans avoir jamais fait profession d'homme de plume autrement que pour mes fonctions, j'ai cependant quelques livres imprimés sur la conscience, et maintenant comme dans les plaidiers de Racine: "Avocat, passons au déluge". Les savants faisant profession de chercher les Etymologies ne sont pas des sots, n'en déplaise à Boileau qui ne voulait pas qu'Alphane vint d'équus. Par les similitudes de noms, nous retrouvons toute une trace historique perdue et le XIX^{me} siècle, qui vient d'inventer le téléphone ignore certainement que les vieux Celtes, avec les feux, faisaient des signaux qui gênaient beaucoup César et ses légions. Les Gaulois ont laissé de nombreuses traces de leur passage, puisqu'il est démontré que tous les pays dénommés Gaule, Galicie, Wallis, Valais, Galles, Wales, etc, indiquent la trace des fils de Brennus, à la lourde épée de fer. Les Germains, leurs ennemis naturels, les conquièrent bien, grâce aux Francs (Franken) qui passèrent le Rhin pour s'établir sur la Meuse. Pépin d'Héristal avait son manoir près Liège (Belgique) Leodium... Il faudrait un volume pour analyser ce que les antiquaires Wallons ont écrit sur leur beau pays. Les Welches ou flamands (race germanique) ont descendu avec les Normands, les Saxons, les Goths, Wisigoths... le long de la mer du Nord et la Manche. - Aujourd'hui je me contente de réfléchir sur le mot "Saint Ursanne". Je salue le disciple de St Colomban, parti de l'Ecosse (Scotland) pour évangéliser les barbares germaniques. J'ai souvent visité les ruines de leurs monastères, construits par leurs frères les Gaulois qui venaient de Normandie sculpter les chapiteaux et fouiller les blocs de grès rouges dont sont bâties maintes abbayes et spécialement Dryburgh Abbey où reposent les restes de Sir Walter Scott, pour lequel ses concitoyens ont conservé un vrai culte.

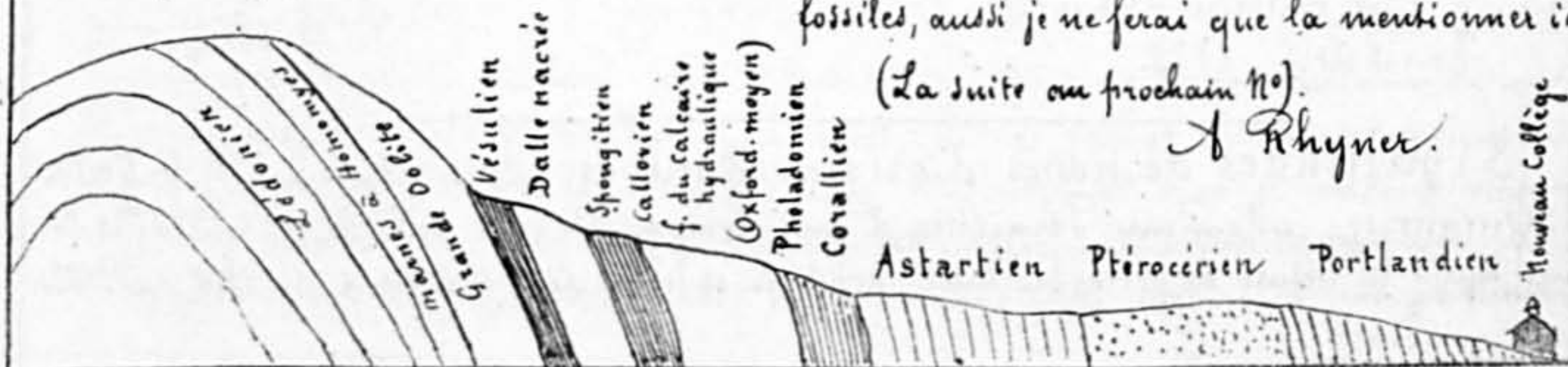
(La fin au prochain n°).

Fr. Henrotte.

Les Fossiles du Petit Château (Chaux-de-Fonds). Lorsqu'on se dirige depuis le collège industriel vers les carrières dites du Petit Château, on peut étudier sur cet espace relativement très restreint, toute la série des terrains jurassiques, depuis le portlandien jusqu'au calcaire à polypiers. Malheureusement une bonne partie de cette coupe géologique n'est pas suffisamment à découvert pour permettre la recherche de fossiles, aussi je ne ferai que la mentionner ici.

(La suite au prochain n°).

J. Rhyner.





Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} juillet 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Le Chasseral. (Fin)

Si le soleil ne venait pas tempérer de quelques chauds rayons la violence de la bise, le froid serait intenable, mais l'astre, brillant du jour, tout en faisant sentir sa douce influence, semble vouloir en quelque sorte, dédommager le spectateur, par la magnificence du tableau qu'il peint sur Chasseral, des impressions glaciales d'un vent pénétrant. A mesure que le soleil descend à l'horizon, il teint des couleurs les plus magnifiques, des nuances les plus délicates, les champs de neige qui couvrent Chasseral, et en particulier un groupe de rochers situés près de sa cime. Les splendeurs qu'offrent dans le lointain les Alpes au coucher du soleil, Chasseral les présente en quelque mesure au spectateur placé à Nods. Je ne connais rien de plus suave pour l'œil, rien de plus admirablement fondu et nuancé que ces teintes à la fois roses et orangées, qui colorent peu à peu les rochers dont j'ai parlé et certains replis de la montagne. Jamais je n'ai pu les contempler sans éprouver un sentiment d'admiration toujours renouvelé; jamais je n'ai pu passer insensible devant ce sublime tableau, où, avec quelques nuances seulement, et sans même épuiser sa palette, la nature produit de si magnifiques effets. Je regrette l'impuissance où je me trouve de reproduire par le langage l'impression de ces merveilleux reflets dont aucun peintre non plus ne pourrait rendre le moelleux et l'éclat.

Mais, lorsque le soleil est couché et que la lune à son tour vient éclairer ce sublime paysage, il revêt un caractère nouveau, plein de douceur et de mélancolie, et semble inviter, par son calme et sa tranquillité, aux réflexions les plus profondes, il porte l'âme à s'élever vers les plus hautes régions de l'infini.

Pendant le froid de la nuit, plus intense que celui du jour, accomplit son oeuvre, et lorsque le matin ramène la lumière du soleil, un spectacle inattendu frappe les regards. Le vieux Chasseral semble inépuisable à produire des surprises pour ceux qui le contemplant, et il leur ménage à chaque instant, aimable magicien, de nouveaux et merveilleux spectacles. Cette fois toute la forêt se trouve poudrée à blanc. L'immense assemblée des sapins, qui vivent et meurent sur les flancs solides du Chasseral, semble transformée en un sénat d'angustes vieillards, portant des chevelures et des barbes d'une éclatante blancheur. Les légers frimas qui flottaient dans l'atmosphère se sont condensés sous l'action d'un froid

vif, et ils sont venus s'attacher sous mille formes diverses, en lignes droites, en croix infiniment variées, en étoiles du blanc le plus pur, aux rameaux des sapins et à leurs feuilles en aiguilles, qu'ils décorent ainsi du sommet à la base. Merveilleuse décoration en effet, mais aussi passagère qu'elle est belle; il suffit que le soleil s'élève de quelques degrés et frappe avec un peu plus de force sur cette frêle parure, pour la faire disparaître en aussi peu de temps qu'elle en a mis à se former.

Mais lorsque l'hiver a achevé son cours, les premiers symptômes de son départ commencent à se montrer. L'œil épie avec impatience le moment où Chasseral se dépouillera de sa froide couverture, et, lorsqu'on voit la neige se fondre peu à peu et les premières lignes de terrain se dessiner sur les flancs de la montagne, l'espérance du printemps renaît et la joie de le voir apparaître fait battre tous les cœurs.

C'est ainsi que Chasseral offre mille sujets d'intérêt et d'étude. La vieille montagne, immobile sur ses antiques bases, et qui semble condamnée à un repos éternel, vit au contraire, d'une vie continuelle, elle est comme animée et en échange incessant de forces et de résistances, d'actions et de réactions, avec l'atmosphère qui l'entoure, avec les vents qui la choquent, avec les pluies qui l'inondent et les neiges qui se précipitent sur elle. Elle produit, dans sa fécondité, mille plantes diverses; elle donne asile aux hommes et aux bêtes, et dans ce perpétuel mouvement qui se manifeste en elle et autour d'elle, elle chante pour ainsi dire, un cantique mystérieux, et célèbre à sa manière la gloire du Créateur.

Cornaux. 1876.

Eugène Courvoisier
Pasteur

Un harpon lacustre en corne de cerf.

Parmi les nombreux objets qui, pendant l'hiver dernier, ont été découverts dans nos stations lacustres, il y en a plusieurs qui présentent un grand intérêt. De ce nombre est le harpon en corne de cerf dont nous donnons ci-contre la figure en grandeur naturelle. Par ses dimensions (0^m21 de longueur) et par la disposition ingénieuse de ses dents aigues, il devait constituer une arme redoutable pour les gros poissons du lac et peut-être aussi pour les castors dont on trouve assez fréquemment des débris dans l'enceinte des stations lacustres. Cet objet fait partie des collections recueillies pour le Musée du Locle

d'après un
dessin fait
par M. F.
Huguenin



Les Sources du Bied. La Gorge.



à la Station lacustre d'Auvernier. — A cette occasion, nous signalerons un fait, qui ne manque pas de gravité, au sujet de l'avenir réservé aux objets de cette nature. L'abaissement du niveau des eaux a eu pour conséquence, comme chacun sait, de mettre à sec les stations de l'âge de la pierre. Il en est résulté que les objets en corne, en os, en bois, soumis au contact de l'air et exposés aux variations atmosphériques entrent assez promptement en décomposition, et que bientôt il ne sera plus possible de les recueillir en bon état. Les couteaux, pointes de flèches, grattoirs, etc, en silex, les haches et marteaux en serpentine deviendront ainsi les seuls témoins de l'industrie préhistorique des populations lacustres de notre pays. Il est à désirer, dès lors, que nos Musées profitent des dispositions prises par le gouvernement pour recueillir un grand nombre d'objets.

Loche, mai 1879.

A. J. Jaccard, fils,
de la Section du Loche

Similitudes des noms d'origine gauloise. (Fin). Les noms gaulois étaient plus spécialement romanisés sous des noms d'animaux. Le coq gaulois, plaisanterie moderne, était représenté jadis par un symbole plus héroïque: Le cheval.

Colomban (Columba), Ursanne (Ursus) ... me ramènent de suite au grand Saint de notre Limousin, Sanctus Leonardus. Tout le monde s'appelle là-bas Léonard, et l'abrégé se dit "Lionel". La grande foire de Limoges, dont la cathédrale fut consacrée par les Lemovices au premier Martyr "Saint Etienne", se tient à la fête de St. Loup "Lupus", évêque de Troyes en Champagne. Vous savez, du reste, que Champagne - Campanie - signifie plaine et que la "Campanilla" y fut inventée, c'est-à-dire la Cloche. Les légendes que vous rappelez sont les mêmes que chez nous; nos paysans nomment leurs routes "Charrières" et y laissent couler le foin par les pentes naturelles, ils y rajoutent le fumier des étables, aussi les Sabots ont-ils été inventés à Limoges. Nous avons donc aussi, là-bas dans nos montagnes, nos railways de l'antiquité et nos stations romaines. Nous n'avons malheureusement pas de stations lacustres comme, quoique le pays soit couvert d'étangs. Mon petit manoir se nomme la Redortière, "Redorta" ou Redoubte, sur une éminence commandant une rue étendue, avec une tour qui témoigne de fortifications anciennes. Le château seigneurial, sous la mouvance duquel nous nous trouvons, et la paroisse sont au pied de la vallée, - la Redortière est donc la sentinelle qui veille à la fois, vers le Poitou, l'Angoumois, le Limozin et le Périgord. Je ne vous parle pas de stations romaines. Le pays est pavé comme au temps des Césars, et les vieilles cités celtiques, les dolmens etc, sont très curieux à visiter. La célèbre maison de Larochefoucauld possédait son fief à 4 lieues de chez moi, et le château est classé comme un monument historique. Nous avons aussi nos "Roches du Diable", comme partout; l'histoire du "Loup à l'école", du portail de l'église de St Ursanne est intéressante. Si vous avez les "Franches-Montagnes", nous avons "Laroultfranche", qui est la contrepartie. Quant au noble de "Pey", à qui on donna la "Perusson" ou Pérusée-maitresse, il serait étonné de savoir que les familles de ce nom sont très nombreuses là-bas, La Peyruse, la Péruse, la Peyrouse signifient Tierceux, Peyrat, Pierre - Petra, la Cour-Petra, ... Voilà bien des analogies dans deux pays situés à une grande distance l'un de l'autre, il m'a semblé, Monsieur, qu'elles étaient dignes d'être notées dans un journal qui s'occupe spécialement du Jura. - Agréés etc.

Fr. Henrotte.

Les fossiles du Petit-Château. (Suite). C'est dans une carrière abandonnée, située derrière la maison Dubois, que l'on trouve les premiers fossiles. En effet, on récolte ici, dans l'Oxfordien inférieur (Spongilien) et le Callovien, un certain nombre d'espèces, entre autres des quantités de Bélemnites. Les couches sous-jacentes renferment un des fossiles caractéristiques de la Dalle nacrée, soit le *Tentacrinus Nicoleti*. Le *Désulium* et la Grande Oolite ne nous ont fourni que quelques bivalves assez difficiles à déterminer, vu leur mauvais état de conservation.


Mais la couche fossilifère par excellence, celle qui nous a fourni une si grande quantité d'espèces, ce sont les Marnes à Homomyes. (La fin prochainement) A. Rhyner.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} août 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Le cerf dans le Jura.



Le Rameau de Sapin, dans son numéro de février, a parlé des daims et des derniers cerfs du canton de Neuchâtel, cela m'engage à dire aussi quelques mots des cerfs du Jura bernois si voisin. Nos pères et grands-pères ont encore vu des troupeaux de cerfs paissant paisiblement dans les blés des sujets du prince évêque de Bâle, qui protégeait ces ravageurs. L'année 1792 a mis fin au pouvoir de ce souverain et au régime des cerfs et de ce qui restait de serfs. Depuis lors les premiers sont devenus des mythes dans le Jura et les seconds s'appellent maintenant des démocrates. Cependant de temps à autre quelques cerfs, non politiques, font apparition dans le Jura et il n'y a pas huit ans que l'un d'eux, avec sa compagne, essaya de fonder une colonie dans la montagne de Courroux. Un braconnier blessa mortellement la biche portante qui alla périr en face de la chapelle du Dorbourg près d'une espèce de cirque des temps préhistoriques. Le cerf s'enfuit alors de cette montagne inhospitalière, où il y a cinquante ans, je voyais encore jouer et cabrioler de jeunes chevreuils autour de leur mère couchée à deux pas et veillant de l'oreille à la sûreté de ces jeunes étourdis. Alors les chevreuils étaient encore fort communs, mais leur nombre est devenu bien réduit.

Ce sont là des faits bien récents, comparativement à l'époque où cette même partie du Jura nourrissait de grands cerfs par centaines, auxquels les hommes d'alors faisaient la chasse avec des flèches à pointes de silex. Ils dépouillaient et dépesaient ces grands animaux avec des lames de silex à peine de la longueur du doigt. Ils sciaient les cornes avec des silex dentés, pour en détacher la base inutile et employer les andouillers pour instruments divers. Avec un caillou ils fendaient en long les grands os, pour en manger la moelle toute crue et si possible encore chaude, et enfin, ils utilisaient les peaux de ces animaux.

Il y a cinq ans qu'on ouvrit une tranchée de 3 à 4 mètres dans ma propriété de Bellerive pour le passage du chemin de fer. J'ai recueilli alors plus de 60 bases de cornes de cerfs, avec de nombreux andouillers, offrant les traces des scies en silex employés pour les diviser par bouts. Beaucoup d'ossements de cerfs se trouvaient épars avec des débris de chevreuils, de sangliers, de castors, de

boeufs primitifs et d'autres animaux disparus, tel que le mammouth, dont les fragments de défenses tombaient en poudre comme ceux trouvés dans la caverne du Kesslerloch. Avec ces débris d'animaux nous avons recueilli un grand nombre d'outils en silex, tous de petites dimensions et des rognons de silex et de jaspé hors desquels on avait détaché des lames plus ou moins grandes pour en former des outils et des armes au moyen de fines retouches. Des charbons nombreux indiquaient que l'homme d'alors connaissait l'usage du feu mais on ne remarquait aucun débris de poterie, si communs dans les emplacements voisins appartenant à l'âge de la pierre polie.

Tous ces restes d'animaux divers et de l'industrie humaine se trouvaient enfouis dans le terrain quaternaire le kelm, déposé horizontalement sur le terrain kenpérien et ayant une puissance de sept à huit mètres. Ce dépôt composé d'alternances argileuses et de gravier qui n'a subi qu'un court charriage, n'a offert d'ossements, de silex et de charbon que dans les argiles à diverses profondeurs, et ils ne portaient aucune trace de charriage. Tout indiquait l'occupation de cette localité par les hommes durant la formation quaternaire et leurs habitations devaient être très rapprochées.

(La fin au prochain N°)

G. Liguereux

La taupe

Oui, une taupe un petit quadrupède vivant sous terre nous a fait tressaillir de bonheur et mérite à tous égards de passer à la postérité.



Son histoire est bien touchante et prouve, une fois de plus, de la remarquable intelligence dont le Créateur a doué des êtres que nous dédaignons souvent, tant ils nous paraissent intimes. Je plantais hier des haricots avec mon domestique, lorsqu'en retirant son outil de la terre, celui-ci s'écria : "Un nid de taupes !" - Très prudemment nous enlevâmes la terre en dégarnissant le nid avec beaucoup de soin. Quelle ne fut pas notre admiration en mettant à jour cette habitation construite avec simplicité, dans laquelle se trouvait quatre petites taupes qui pouvaient avoir quatre à cinq jours d'existence !

La terre ayant été remuée, nous mîmes le nid sur terre dans le voisinage en les y laissant vivantes. Et pourquoi pas ? Nous ne voulons pas la peine de mort, même pour ces petits quadrupèdes. Le lendemain, comme je me disposais à aller voir ce qu'étaient devenues ces petites bêtes, j'aperçus, à vingt centimètres de la place où nous avons déposé le nid, une taupinée pratiquée par la mère, qui était venue à leur secours et les avait effectivement sauvées. Pauvre mère, pauvres petits ! Quelle ne fut pas votre joie, en vous retrouvant après avoir échappé à un aussi grand danger !

Voilà un bien grand dévouement de la part d'une taupe pour ses petits,

un devouement qui devrait nous confirmer dans une opinion souvent emise de l'existence de l'âme chez les animaux.

Cette taupe a été supérieure elle a eu le sentiment plus relevé que certaines femmes, qui abandonnent sans scrupules leurs pauvres petits enfants, et que celles encore plus cruelles qui leur ravissent la vie.

Que cette petite histoire nous dispose de plus en plus à être bons vis-à-vis de toutes les créatures de Dieu.

Neuchâtel, 25 avril 1879.

Petitierre Heiger

Le triton lobé.

Tout le monde sait que le jeudi après-midi est le grand jour, où maint jeune clubiste sort de ses pinates pour aller respirer l'air frais de la campagne. Il y a environ un mois, c'était du côté de Cornaux, que je dirigeais mes pas dans le but d'aller à la pêche des tritons. Muni d'un filet à papillons de couleur verte, je descends à la gare de cette localité, entrevoyant déjà dans mon imagination les étangs grouillant de grenouilles et de tous les amphibiens possibles. Le ciel était à demi-couvert et le vent d'O. soufflait assez violemment. Aussi, accompagné d'un mien camarade, j'allongeai prestement le pas (dans l'intérêt de la science je ne dirai pas dans quelle direction) et nous voilà à une des grandes flaques d'eau des environs. Mais, hélas! mes espérances furent bien déçues; je n'aperçus alors qu'un seul triton, magnifique, il est vrai, dont le dos et la queue étaient couverts

d'une crête sinuée et qui mesurait au moins deux pouces de longueur. Mon cœur battait avec force; j'avance la main en tremblant, puis, par un brusque mouvement, j'arrache de son élément l'animal étonné,

le premier triton que j'eusse capturé de ma vie! Huit autres vinrent encore le rejoindre dans ma boîte verte, et le soir, je repris la route de Neuchâtel, avec un filet, qui avait passé par toutes les nuances comprises entre le vert et le blanc et qui s'était enfin arrêté à cette dernière couleur. Je ne m'en tracassai pas davantage, sachant que rien n'est stable sur notre terre, pas même les filets. Aussitôt arrivé, et tout rempli de ces pensées philosophiques, je décidai qu'il était bon de me procurer un aquarium. Là, au moins, mes captifs pourront couler tranquillement leurs jours, me disais-je. J'entrai chez un marchand de verre et, quand j'en ressortis, vous auriez pu voir à mon expression, comme à l'état de ma pauvre bourse, que je méditais, non plus sur les permutations des choses terrestres, mais sur la cherté des aquariums. - Le lendemain, mes tritons étaient confortablement établis au milieu de plusieurs pierres luffées et avec une profusion de vers de terre; j'avais remué tout mon



Triton lobatus (ott.)
(femelle.)

jardin pour m'en procurer. J'eus alors tout le temps de les examiner à loisir. Les uns, munis d'une belle crête irrégulièrement dentée, comme je l'ai dit plus haut, étaient sous le ventre d'une belle couleur orange, contrastant avec le teint verdâtre et ponché des côtés. Cinq ou six lignes noires parallèles qui couraient sur la tête de l'animal, lui donnaient un petit air intelligent, tout à fait charmant. C'étaient, comme je l'apprenais plus tard les tritons mâles. Leurs compagnes, dont la crête était de beaucoup limitée, présentaient une ligne rouge tout le long des flancs, et affectaient une coloration moins foncée.

(La fin au prochain N°).

H. Junod,
de la Section de Neuchâtel.

Les fossiles du Petit-Château. (Fin). Ces marnes, ainsi appelées à cause de la fréquence de l'*Homomya gibbosa*, sont situées sur la grande Oolithe et n'avaient jusqu'ici été signalées dans notre canton que dans le tunnel des Loges. L'ouverture d'une carrière pour l'exploitation des pierres de maçonnerie nécessaires à la construction du collège industriel, nous a fourni l'occasion de faire une riche moisson des fossiles de ce curieux horizon géologique. Des recherches minutieuses nous ont permis d'y recueillir plus de 50 espèces de fossiles dont voici le résumé:

Bryozoïres: débris rares et indéterminables.

Echinides: *Clypeus Osterwaldi* et *Holactypus depressus* (très rares), *Echinobrissus clunicularis* et *Aerosalenia spinosa* (communs).

Les Bivalves sont très fréquents: il y en a plus de 30 espèces, dont quelques unes très communes (*Homomya gibbosa*, *Rhodomya buccardium*, *Lima duplicata*, *Ostrea acuminata*, etc). Les Brachiopodes sont représentés par six espèces (*Terebratula emarginata*, *ornithocephala*, *intermedia*, *bullata* (très rare); *Rhynchonella concinna*, *spinosa*). Univalves: un exemplaire mal conservé de *Neritopsis*.

Les Céphalopodes ne nous ont fourni que des débris. Du reste, l'absence d'espèces appartenant à ces deux classes, a déjà été signalée au tunnel des Loges, où les marnes à *Homomyes* ne forment pas une couche aussi épaisse (5-6 mètres) qu'au Petit-Château. Sous ces marnes on remarque les beaux bancs de calcaire à polypiers, que l'on reconnaît aisément aux larges taches bleuâtres, qui se trouvent dans ce calcaire jaunâtre, si recherché pour la maçonnerie et dont on a extrait de si beaux blocs pour la construction du collège industriel. Les fossiles y sont assez rares. Trois brachiopodes seulement y sont communs; mais il est difficile de les dégager de la roche dans laquelle ils sont solidement empâtés. On récolte également dans ces calcaires une huître très abondante, ainsi que le *Cidaris Tschokkei*, qui est plus rare et ne nous offre, du reste que des radioles.

Le profil géologique que nous avons donné (voir N° de juin) s'étend depuis le collège jusqu'au sommet du Point-du-jour. Ces couches fossilifères méritent d'être étudiées par les géologues et par les membres du Club jurassien.

A. Rhyner,
de la Section de la Chaux-de-Fonds.

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} septembre 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50. par an, chez M. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Le cerf dans le Jura. (Fin).

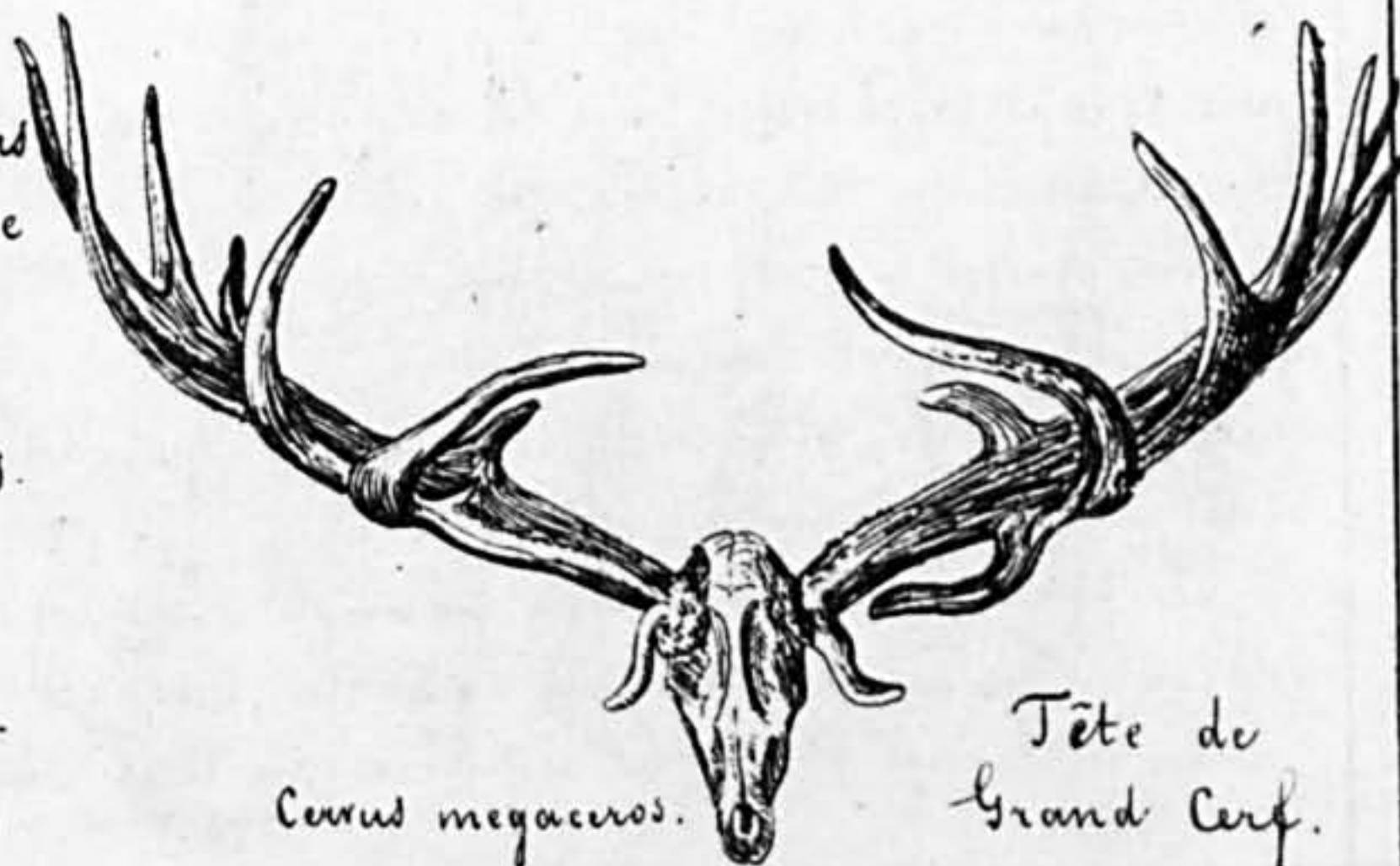
Nous avons signalé l'absence de tout fragment de poterie dans la caverne voisine du moulin de Liesberg, appartenant à l'âge du renne. Elle a restitué des outils en silex exactement les mêmes que ceux de Bellerive. Le même fait a été remarqué dans les cavernes suisses de Ferrier de Villeneuve et de Kesslerloch, tous de l'âge du renne. Si nous n'avons pas recueilli de débris de cet animal dans le lehm de Bellerive, c'est qu'une multitude d'ossements ont disparu dans les travaux exécutés rapidement. De plus, dans les couches inférieures du lehm, les os étaient beaucoup plus décomposés que dans celles plus haut, ce qui indique que ces os étaient plus anciens. De là vient aussi que nous n'avons pu recueillir aucun ossement d'homme, tandis que les débris de l'industrie humaine y étaient en abondance.

Combien y a-t-il de milliers d'années que vivaient ces hommes et ces grands cerfs du Jura? Nul ne le sait. Cette époque est antérieure à celle des habitations lacustres et à celle des montagnes du Jura de l'âge de la pierre polie, puisque dans ces dernières habitations, on trouve une multitude de débris de poterie grossière. Nous avons même rencontré de ces croissants en terre cuite, que l'on croyait appartenir exceptionnellement aux lacustres. Si ces croissants ont été



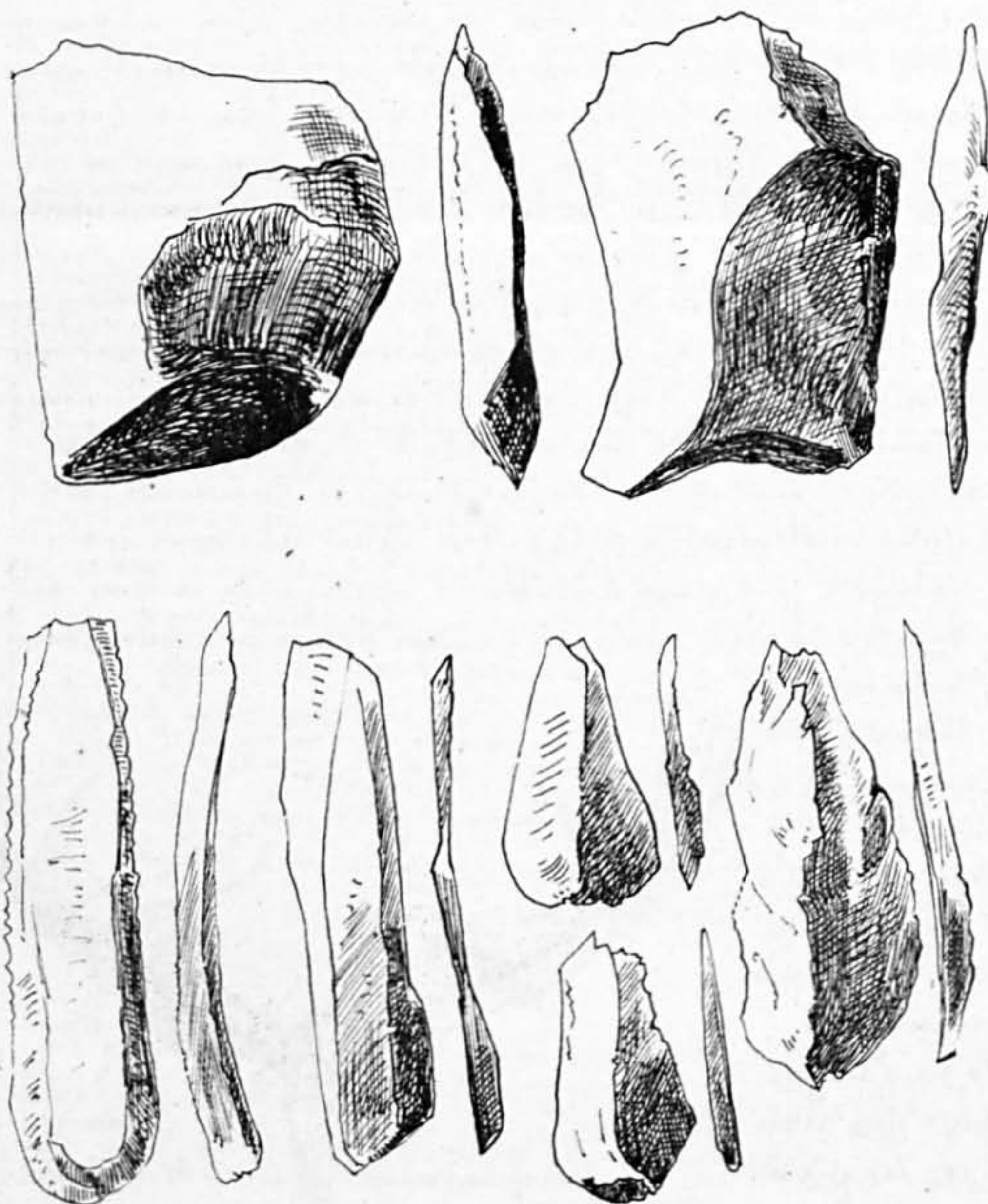
fabriqués pour servir d'oreiller et ménager la coiffure des hommes d'alors, ceux-ci se seraient donné une peine inutile dans nos montagnes pour façonner ces durs coussins, tandis que les pierres moussues abondaient partout et offraient un duvet, dont les bûcherons et les chasseurs usent encore maintenant.

Quelle devait être la multitude de ces cerfs, pour que dans une tranchée de 2 à 300 mètres de longueur,



Cervus megaceros.
Tête de Grand Cerf.

sur 10 à 15 de largeur, on ait trouvé une telle quantité de débris de ces cerfs et d'autres animaux tués par les hommes d'alors? Quelle était la physionomie des hommes vivant durant la formation quaternaire à la fin d'une des périodes glaciaires? Nous ne saurions le dire, car nous n'avons pu trouver un de leurs crânes, mais seulement les débris de leur industrie bien élémentaire. C'est la première fois qu'on a découvert dans le Jura des traces de l'homme de cette époque reculée. Le cerf paraît avoir été un des animaux les plus répandus de la Suisse et du Jura, nonobstant que l'homme en ait fait une grande destruction. Car, parmi les cornes que nous avons recueillies, une partie notable provient de cerfs tués et non pas de cornes tombées naturellement. ce qui est facile à reconnaître dans le premier cas, parcequ'alors une partie de l'os du crâne reste encore attachée à la base du bois; tandis que dans le second, le bois s'est détaché nettement de sa base, comme un fruit mûr.



De ces faits il ressort, qu'à cette époque si loin de nous, nos montagnes et vallées devaient être couvertes de forêts et peuplées d'une innumérable quantité de cerfs formant le principal gibier des hommes d'alors et sans doute peu épargné des ours et autres carnassiers vivant dans ces forêts. A mesure que l'homme s'est multiplié et qu'il a perfectionné ses engins de chasse, le gibier a diminué; des espèces entières ont disparu totalement et d'autres sont devenues de plus en plus rares dans nos contrées.

Voici le dessin de grandeur naturelle,

des pointes de flèches employées pour la chasse du cerf et des outils les plus grands usagés par les hommes d'alors, car nous n'avons pas trouvé, à Bellerive, ni dans la caverne de Liesberg, un seul silex pouvant ressembler à une hache ou seulement servir à cet usage.

Bellerive juillet 1879.

D. Liguier

Le triton lobé. (Fin)

L'homme est curieux et désire tout savoir, et moi, participant à cette tendance je cherchais à connaître le nom de mes captifs. Mes connaissances en zoologie se bornaient à m'apprendre que j'avais devant les yeux des tritons, elles ne s'étendaient malheureusement pas plus loin. C'est pourquoi je m'enquis auprès d'un co-clubiste, qui, lui était aussi grand savant que je l'étais peu, de la dénomination spécifique dont on avait doté l'animal en question. Mon camarade me fit alors remarquer les doigts des extrémités postérieures, lesquels doigts étaient recouverts d'une membrane lobée. Se basant sur ce caractère il m'annonça avec emphase que j'avais découvert le triton lobé, cet amphibie rare qu'on n'a trouvé que quelquefois dans notre Jura, d'abord à Bâle, puis dans les marais d'Orbe, etc. Si jamais je fus étonné, c'est bien alors. J'ouvris les yeux tout grand, et fus forcé sans peine, d'avouer qu'en effet, mon savant ami avait raison. Quant à mes tritons, ils furent deux fois mieux soignés, et je me mis à les examiner avec infiniment plus d'intérêt. Je crus remarquer qu'ils étaient doués de beaucoup d'intelligence. Comme j'avais mis un jour un ver à leur disposition, deux d'entre eux le saisirent dans leur bouche à chaque extrémité de son corps, et ils se mirent en devoir de déguster ce savoureux repas. Ils avalaient leur proie toute entière, et de plus en plus le ver disparaissait dans leur estomac. Lorsqu'ils furent arrivés à se trouver bec-à-bec et nez-à-nez, ils commencèrent à donner force coups de tête à droite et à gauche et à tirailler le ver en tous sens; mais, comme ils ne parvenaient ni à gagner du terrain, ni à en perdre, ils imaginèrent un moyen habile pour déchirer leur proie commune. L'un d'eux se tourna sur le dos, tandis que l'autre restait immobile, et, par un coup de temps bien combiné, il revint à sa première position, après avoir opéré tout un tour sur lui-même. Dès lors le ver fut bientôt partagé et disparut pour toujours dans l'intérieur des tritons. - Une autre fois, l'un d'eux, un mâle magnifique, se prit de querelle avec un lombric pour le moins aussi long que lui. Il recula quelque peu, et, comme le moucheur de la fable, fondit sur son adversaire; après avoir démesurément ouvert la bouche, il la referma brusquement en serrant de ses mâchoires le ver qui se tordait et cherchait en vain à s'échapper. Alors commença une lente dégustation, accompagnée de signes visibles de contentement. Balançant sa queue en tous sens, jetant quelquefois de tendres regards aux longs replis vivants qui allaient devenir

sa proie, il paraissait au comble du bonheur. Au bout de quelque temps plus lesté et plus lesté que jamais, il recommençait ses promenades favorites et ses jeux de cache-cache dans les pierres perforées.

Neuchâtel juillet 1879.

H. Junod, de la Section de Neuchâtel.

Végétation des Orchidées en 1879. Nous avons reçu la communication suivante d'un de nos jeunes abonnés.

Lecteur du Rameau de Sapin depuis quelques années, je vous prie d'insérer les lignes suivantes dans votre estimable journal.

L'année actuelle a été extraordinairement favorable à la végétation des or-

chidées en général et des ophrys en particulier. Les *Orchis fucosa* Jacq., *ustulata* L., *luciflora*? Lam., le *Listera ovata* R. Br., même le *Cypripedium Calceolus* L. (Sabot de Vénus, dont on pouvait acheter des bouquets pour vingt centimes au marché de Neuveville), se trouvaient fréquemment, mais cependant pas en nombre aussi considérable, que les jolis Ophrys. J'ai observé, quant à l'époque de la floraison, que c'est l'Ophrys muscifera, Huds. qui apparaît le premier; presque en même temps on voit paraître l'Ophrys aranifera, Huds. et quinze jours plus tard, mais à des places différentes, l'Ophrys luciflora Reich. et l'Ophrys apifera Huds., le plus rare de tous. Le premier des quatre a été trouvé dès la 2^e semaine de juin, en grand nombre, près des ruines du château du Schlossberg; il y en avait tellement qu'on eût pu les faucher. Le second a été observé, en non moins grande quantité, dans une combe au-dessus du village de Gressier; maintenant ils sont défloris. L'Ophrys apifera, qui a toujours passé pour une plante très rare, a été trouvé plusieurs fois, mêlé aux Ophrys luciflora (Voir Rameau de Sapin du mois d'octobre 1877). Dans une promenade que je fis ces derniers jours avec un de mes amis, j'en trouvai cinq beaux exemplaires près de Neuveville, dont un avait cinq fleurs épanouies. Un de ces exemplaires avait quarante à cinquante centimètres de hauteur.



L'abondance extraordinaire de toutes ces orchidées, due sans doute à l'été humide que nous traversons, m'a semblé assez intéressante, pour vous en faire la communication.

Neuveville, juillet 1879.

Edmond Heber,

élève du gymnase de Neuveville.

Dictons météorologiques. Les pluies pendant le mois de Juin, font belle avoine et chétif foin. Eau de St. Jean ôte le vin, et ne donne pas de pain. (Recueillis par M. Albin Guinand.)



Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} octobre 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Phosphorescence du bois pourri.

Plusieurs de vos jeunes lecteurs se sont peut être demandé à quelle cause est due la phosphorescence du bois pourri. Depuis longtemps déjà j'aurais entendu avec intérêt des explications à ce sujet et, si vous le croyez utile, vous pourrez insérer dans le Rambeau de Sapin, les renseignements que m'a fournis l'ouvrage de Cooke et Berkeley, sur les champignons, dans un chapitre qui vient de satisfaire ma curiosité.

Le bois en décomposition, pénétré de mycélium¹⁾, peut émettre une lumière phosphorescente, mais l'oxygène, l'eau et la chaleur sont les agents nécessaires de ce phénomène, tant chez les êtres organisés vivants que chez ceux où la vie a cessé. La matière organisée se combine avec l'oxygène de l'air et de cette combustion se dégage l'acide carbonique qui en résulte.

Certains champignons phosphorescents, agarics, polypores, rhizomorphes, se trouvent en Europe, la plupart sont indigènes des contrées tropicales. Il résulte des observations de Tulasne, sur l'agaric de l'olivier, que toutes les parties de la plante, sont lumineuses par elles-mêmes et conservent cette propriété tant que le champignon croît ou qu'il conserve une vie active. Gardner, voyageant au Brésil dans la province de Boyaz, parcourait, par une nuit sombre de décembre, les rues de la ville de la Nativité. Il vit quelques enfants s'amuser avec un objet lumineux, qu'il prit d'abord pour une sorte de grande luciole; mais, en l'examinant, il reconnut que c'était un bel agaric phosphorescent, qui croît sur les feuilles d'un palmier vain et que pour cette raison on a baptisé dans le pays du nom de "Flor de coco".

Le Dr. Cuthbert Colingwood vit, à Bornéo, par une nuit sombre, des champignons briller d'une lueur douce vert-pâle. Les taches, d'un éclat plus intense, étaient produites par les sujets les plus jeunes et les plus petits. Les échantillons plus âgés avaient une lueur verdâtre comme celle de l'étincelle.

¹⁾ Le mycélium est ce réseau, composé de filaments rayonnant d'un centre (probablement de la spore de champignon en germination) et entrecroisés ds-tous les sens, sur lequel se développent les organes de fructification, c.à.d. ce qu'on appelle les champignons.

électrique, mais suffisante encore pour qu'on pût distinguer leur forme. M. Hugh Low, traversant l'île par la route de la savane, la vue toute resplendissante de lumière, au point qu'il eût pu lire en passant à cheval; c'est un agaric qui produit ce phénomène. Quelques champignons des mines donnent une lumière bien connue des mineurs, car ils assurent qu'elle est suffisante pour voir leurs mains à cette clarté. Humboldt, entre autres savants, avait déjà décrit la phosphorescence du genre rhizomorpha auquel ils appartiennent. Cette espèce s'étend sous le sol en longues files dans le voisinage de vieux troncs d'arbres, surtout ceux du chêne quand ils se pourrissent.

Outre le "bois clairant", comme on appelle dans notre canton, le bois pourri phosphorescent, ne se peut-il pas que nous ayons des espèces de champignons lumineux? les lignes qui précèdent pourront provoquer quelque communication intéressante ou éveiller l'attention des observateurs sur un phénomène aussi curieux que celui qui nous occupe.

Val-de-Travers, 1879.

Une de vos abonnées

Lettre à M. F. Henrotte. (Voir Rameau de juin et de juillet).

Ne trouvant pas le nom de la Redortière dans le Dictionnaire géographique de France, je ne sais où adresser une réponse à M. F. Henrotte pour l'article qu'il m'adresse dans le Rameau de Sapin, sous le titre de "Similitude de noms d'origine gauloise." Il est fort curieux de retrouver de ces analogies de noms dans des contrées, aussi distantes l'une de l'autre, que le Limousin et le Jura. Mais les étymologies sont parfois sujettes à controverse. S'il y a dans le pays de Limoges de nombreuses familles de Tereusé, Terusé, elles sont fort étrangères à celle que j'ai appelée la Terusée maîtresse de Louis de Neuchâtel.

Quant à l'Irlandais Saint-Ursanne, son nom primitif n'est pas certain. Comme à son arrivée dans une solitude du Jura, il apprivoisa un ours, puis un âne et enfin des hommes, ceux-ci l'auront appelé Ours-âne. J'ai raconté cela dans une de mes légendes non encore publiées. L'ours et l'âne sont intimement liés à l'anachorète. On chante même à l'église les hauts faits de la bourrique et elle aurait peut-être été canonisée, si elle avait pu en payer les frais. Mais elle a échoué et quoique le blason ait placé l'ours sur l'écusson de la ville, la tradition a persisté à attribuer l'âne à ses habitants.

C'était un heureux temps que celui où l'homme à demi sauvage vivait paisiblement entre un ours et un âne, tandis que de nos jours l'homme civilisé vit si mal avec son semblable. Peut-être les évangélistes barbares avaient-ils plus de savoir faire que ceux de nos jours pour maintenir la paix entre les humains.

Bellerive, août 1879.

S^r Leuqueres

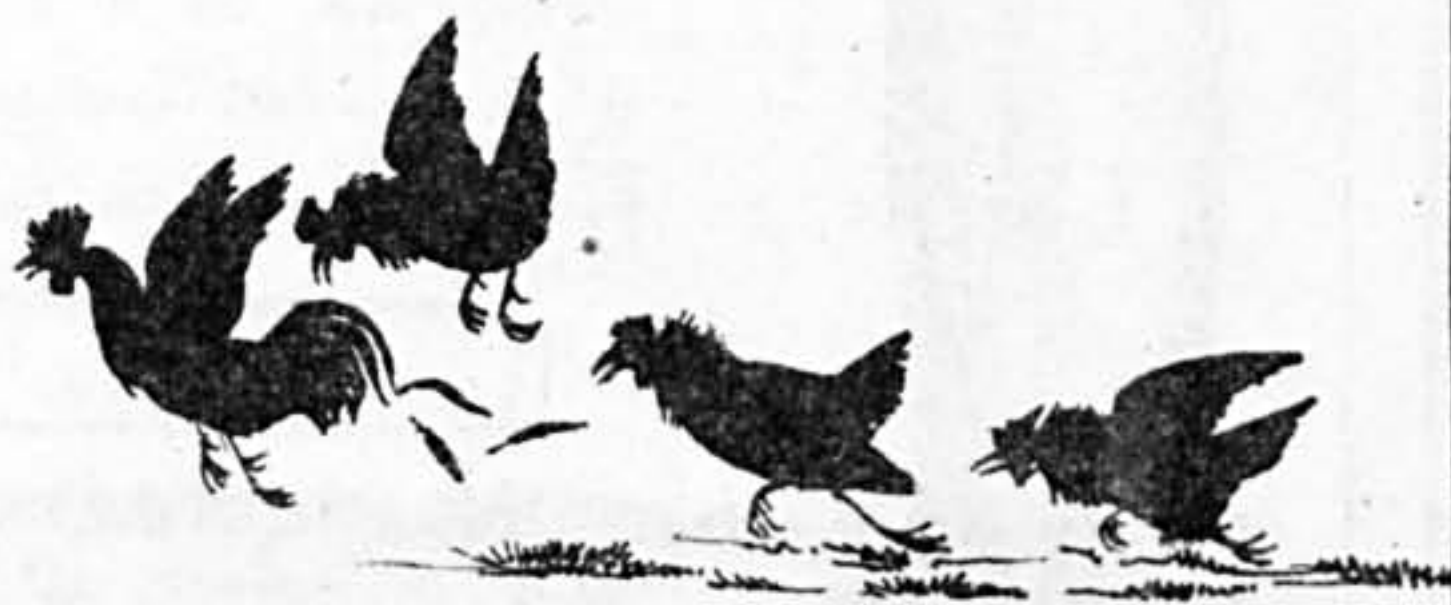
Un paria.

Une volée de poussins picorait dans notre cour, ils prospéraient et semblaient grossir à vue d'œil; ma mère était ravie en pensant au nombre incalculable d'œufs, que pondraient ces futures poules. Mais voilà qu'un beau jour une de ces poulettes se mit à pousser un joyeux coquerico. Hélas! la poulette n'était pas ce qu'on croyait, c'était un coq qui fut tué et mangé. Le lendemain une autre "poussine" signa son arrêt de mort par un cri de même nature. Deux autres encore, pendant les jours suivants, trahirent leur sexe par leur ramage; la moitié de la couvée



passa de vie à trépas; un seul coq fut épargné, non pas par commisération, mais parce qu'on était fatigué de massacrer. C'était un petit coq blanchâtre, bariolé de taches noires, qui fut immédiatement pris en grippe par toutes les poules de la basse-cour qui le régalaient de coups de bec et l'empêchaient de manger. Quant au vieux coq, le seigneur du poulailler, il le rossait d'importance chaque matin et le chassait de la cour.

Grâce à ce régime le pauvre petit était devenu maigre comme un clou, il avait perdu la moitié de ses plumes et passait toutes ses journées seul et abandonné dans les rues du village, comme un véritable paria.



J'eus pitié de son triste sort et je ne manquais pas de lui apporter tous les jours du pain ou de la graine. Grâce à ce procédé, il me prit en affection et se familiarisa bientôt au point de venir manger dans ma main. Dès qu'il m'apercevait dans la rue du village, il accourait de tout loin à ma rencontre en battant des ailes et ne me quittait plus; j'étais souvent obligé de le chasser, sans cela il m'aurait suivi jusque dans la campagne. Quand le mauvais temps m'empêchait de sortir de la maison, il grimait l'escalier et venait se blottir derrière la porte de ma chambre, signalant sa présence par des gloussements affectueux.

Hélas! malgré toutes ses belles qualités le pauvre petit coq partagea le sort de ses frères; il fut aussi tué et mangé, ce qui me causa un véritable chagrin, d'autant plus vif, que j'en avais dévoré une ample portion.

juin 1879.

Un ancien clubiste.

La Réunion annuelle du Club jurassien aura lieu à Noiraigue au commencement du mois d'octobre. Un avis dans les journaux indiquera le jour fixé. Le Rameau de Sapin donnera un compte-rendu de la séance.

Objet lacustre nouveau. Un ancien membre de la section de l'Areuse nous écrit :



Je vous envoie pour le reproduire dans le Rameau, le dessin exact d'un objet lacustre de l'âge de la pierre, qui a été trouvé dans le lac, près d'un emplacement lacustre situé au bout de la pointe du Grain de Bevaix.

Ce pieu est unique dans son genre, aussi nous sommes nous empressés de l'assurer pour le Musée de l'Areuse. Il a une longueur totale de 1 mètre 65 centimètres, la circonférence du piédestal mesure 95 centim.^{tes} et la hauteur de la colonne, du piédestal au chapiteau mesure aussi 95 centimètres. Il est en bois de pin et paraît vouloir se conserver.

Cette découverte a vivement intéressé M. le professeur Desor, qui en a écrit à M. Keller de Zurich. Celui-ci viendra probablement visiter le pieu en question et il nous dira peut-être le mot de l'énigme.

Une chasse à l'épervier. Voici une nouvelle manière de prendre les éperviers, que nous recommandons aux membres du Club jurassien, comme ayant été pratiquée par un de leurs collègues. Ce dernier se trouvait avec un de ses amis dans un jardin à Cornaux, jeudi 3 avril vers 5 heures du soir. Ces deux jeunes gens voient tout à coup un épervier fondre sur un petit oiseau; celui-ci dans sa détresse se précipite dans un buisson de groseiller près de la barrière qui enclose le jardin; l'épervier le suit et tout à coup une de ses ailes s'engage entre les damettes de la barrière.

Il est pris, l'oisillon tout heureux fait un zigzag et sauve sa vie. Pendant que l'épervier faisait de vains efforts pour se dégager, les deux amis mettent la main sur l'oiseau de proie. Après qu'on l'eut examiné à loisir, il fut proprement étranglé et ensuite empaillé. C'était un vieux mâle, de l'espèce qui prend les poules.

Cornaux, avril 1879.

Un membre de la section
de Neuchâtel.

Un de nos abonnés du Val-de-Travers nous demande comment les araignées parviennent à tendre des fils d'un arbre à un autre et même à travers la route. Nous avons soumis cette question à un expert et nous communiquerons sa réponse, ainsi que les renseignements qui nous parviendront sur ce sujet.

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} novembre 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

XIV^{me} Assemblée générale du Club jurassien au Creux du Van.

Le dimanche 12 octobre 1879, le Club jurassien était réuni pour la 14^{me} fois en assemblée générale annuelle. Le temps splendide aurait, semble-t-il, dû attirer un plus grand nombre de clubistes; mais la date tardive en retint beaucoup et surtout nos amis des Montagnes qui, d'ordinaire, étaient les plus nombreux. Quoiqu'il en soit notre 14^{me} assemblée laissera un souvenir agréable à tous ceux qui y ont pris part. Ce brillant soleil d'automne qui illuminait les rochers sauvages du Creux-du-Van remplissait nos cœurs de gaieté; nous étions peu nombreux mais nous nous sentions comme une petite famille, dont les membres étaient venus dans ce beau site retremper les liens de l'amitié qui nous unit et puiser un nouveau courage pour l'étude.

À 11 heures la séance s'ouvre sur la pelouse devant la "Ferme Robert". Les clubistes groupés sous les arbres, le calme de cette nature resplendissante, ces rochers, ces teintes d'automne, tout cela était charmant. M. le professeur Paul Godet, président central, souhaite la bienvenue aux clubistes: "Voilà, chers amis," dit-il, "la 14^{me} fois que le Club jurassien se réunit en assemblée générale, témoignant par là, que malgré toutes les vicissitudes, il est encore vivant. Oui, le Club jurassien a la vie dure, car il répond à de nobles et patriotiques aspirations; Étudier, sous un point de vue spécial, cette patrie que nous aimons, la faire connaître, la faire aimer par d'autres que par nous; y chercher les traces des pas du Créateur, telle est la grande et noble tâche qui s'offre à nous".

"Cette tâche, le Club jurassien l'a-t-il accomplie cette année? A-t-il pour suivi ses recherches avec zèle? A-t-il fait en quelque manière avancer la science? C'est ce quelques mots sur la marche de notre société vont vous apprendre. Constatons d'abord que la vie de notre société s'est manifestée par le maintien de ses différentes sections. Seule, celle de Biemme nous fait faux pond, et j'ai le regret de vous annoncer que le départ de plusieurs de ses meilleurs membres, en a amené la dissolution. Espérons que nous la verrons bientôt renaître et briller d'un éclat d'autant plus vif que, pendant un temps la nuit aura



REUNION DU CLUB JURASSIEN

AU CREUX-DU-VENT

« été plus profonde. Les autres sections ont marché plus ou moins bien, suivant
 « les localités. Le Club jurassien semble participer un peu de la stagnation des
 « affaires. On voit que, dans ce moment, les préoccupations sont ailleurs, ce
 « fait s'est traduit, à peu près partout, par la diminution des membres de la
 « Société, et par le nombre plus restreint de travaux, fruits de recherches per-
 « sonnelles. Comment s'en étonner ? L'époque où nous vivons n'est pas pro-
 « pice à la science. Partout les questions politiques ou sociales envahissent
 « son paisible domaine. Et chez nous, ne sentons-nous pas tous un poids
 « qui pèse sur notre cœur, quand nous pensons à plusieurs de nos frères
 « si cruellement éprouvés, quand nous songons à tout ce que peut renfer-
 « mer en ce moment d'inquiétudes, le cœur d'un homme que préoccupe l'en-
 « tretien de sa famille ! et pourrions-nous être surpris de l'espèce de stagnation
 « où se trouve en ce moment la science ? A côté de cette cause générale, diver-
 « ses causes locales ont eu aussi leur influence. Ajoutez à cela le temps ex-
 « ceptionnellement pluvieux et froid, qui n'a été favorable ni aux courses, ni

aux recherches faites en plein air. Ceci explique, du moins en partie, le nombre restreint de travaux de concours soumis au jury.

Le Comité central n'a pas encore fait passer l'acte de vente du Creux du Van, celui qui lui succédera en charge aura à reprendre les tractations et à régulariser l'achat des terrains qui ont déjà été payés.

En terminant son discours d'ouverture, M. le Président encourage vivement les membres du Club jurassien. Dans le domaine scientifique, comme dans d'autres, dit-il, ce qui importe, ce n'est pas tant la quantité, que la qualité. O vous, sections diminuées, ne perdez pas courage! Pourvu qu'il vous reste un ou deux membres zélés, amis véritables de la nature et du Jura, vous êtes sauvées. Ces membres tenaces formeront un centre, autour duquel de nouvelles forces viendront tôt ou tard se grouper. Seulement, qu'ils restent inébranlables à leur poste. Ce n'est pas en Suisse qu'il faut apprendre à des citoyens ce que c'est que d'être fidèles à garder une position. Mais pour être fidèles, il faut ici plus que le sentiment d'un devoir, il faut l'amour de ce devoir. Non pas un amour platonique seulement, mais un amour vrai et ardent, qui se traduise par des faits, par des collections recueillies et étudiées, par des courses intéressantes, par des travaux consciencieux. C'est en donnant de bons et bienveillants conseils et en souhaitant longue vie au Club jurassien, que M. le professeur Godet déclara ouverte la 14^{me} assemblée générale de notre société.

Les présidents, des différentes sections Neuchâtelaises présentent ensuite le rapport sur la marche de leur section.

Le rapport du jury (MM les professeurs Jaccard, Stebler et Godet) chargé d'examiner les travaux de concours, est lu à l'assemblée. Quatre travaux avaient été présentés :

- 1) Un travail de M. Maurice Jaquet, sur les antiquités du Jura bernois;
- 2) " de M. Paul Biolley, intitulé: Faune des Urodiles neuchâtelais;
- 3) " de M. Maurice Tripet, intitulé: Les reptiles monoproés du Jura neuch.
- 4) " de M. Henri Dunod, intitulé: Etude du développement des plantes de mon jardin.

Tous ces travaux, dit le rapport du jury, témoignent d'un travail persévérant, d'un esprit d'observation réjouissant; aucun ne manque d'intérêt, grâce à un assez grand nombre d'observations originales et personnelles. Toutefois le jury a cru devoir faire les observations suivantes :

Dans tous ces travaux on pourrait souhaiter une langue plus correcte; un emploi plus fréquent du mot propre; plus de clarté dans les explications. On ne saurait trop, dans les travaux d'histoire naturelle, s'appliquer à acquérir cette précision, qui n'exclut en aucune manière une certaine grâce dans l'expression,

mais qui est la condition de la clarté et par là même de l'utilité de ces travaux.

Tous ces travaux sont accompagnés de figures. Le jury recommande aux clubistes de ne pas négliger le dessin, qui élucide le texte d'une façon parfois si nécessaire. On remarque dans les dessins des travaux de concours une certaine absence des ombres qui feraient ressortir certains caractères; - les figures sont quelquefois trop petites pour être claires; il y en a même, qui pourraient être plus exactes. Cependant, le jury a remarqué avec plaisir le grand nombre de figures, parmi lesquelles il y en a de fort bien réussies, surtout dans le travail présenté par M. Maurice Tripet.

Les travaux sont ensuite examinés séparément et le jury décerne

Un premier prix à M. Maurice Tripet, élève du collège de Neuchâtel;

Deux prix égaux à MM. Biolley et Jaquet, élèves " " "

Un accessit à M. Henri Junod, élève du collège de Neuchâtel.

Les auteurs des travaux récompensés sont salués par les applaudissements de l'assemblée.

La Section de Neuchâtel est ensuite confirmée dans ses fonctions de section directrice pour l'exercice 1879-1880. La promesse de vente des terrains du Creux du Van, conclue entre le Club jurassien et les Communes de la Paroisse de St. Aubin, ayant été ratifiée précédemment, le nouveau Comité central est chargé de faire les démarches nécessaires pour obtenir la ratification du Conseil d'Etat et il reçoit pleins pouvoirs pour passer acte authentique de la vente des terrains du Creux-du-Van.

Sur la proposition d'un membre, l'Assemblée décide d'entreprendre la statistique des arbres fruitiers dans le canton de Neuchâtel. Les formulaires seront envoyés aux sections. C'est un travail qui est à la portée de tous les membres du Club jurassien et dont les résultats intéresseront non seulement les naturalistes, mais aussi les membres de la Société d'agriculture.

L'Assemblée vote par acclamation des remerciements à M. le Dr. Quiquerez, pour l'intérêt qu'il ne cesse de témoigner au Club jurassien et à son organe le Rameau de Sapin. Le Comité central est chargé d'exprimer à l'illustre vétérinaire de la science dans le Jura, le respect et la reconnaissance des jeunes naturalistes neuchâtelois.

La séance terminée, les groupes se forment de tous côtés; c'est l'heure du dîner, et bientôt on entend retentir les cris et les rires joyeux des clubistes.

A 3 heures on se sépare, les uns regagnent leurs pénates, en passant par la Grand-Vy ou le Soliat, d'autres par les Gorges de l'Arreuse, où les attend un accueil sympathique de la part de M. Ph. Suchard, père; d'autres enfin restent encore et font résonner les échos du Creux-du-Van des cris de:

Vive le Club jurassien.

P. Humbert.



Le Rambeau de Sapin.



Neuchâtel, le 1^{er} décembre 1879.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Quelques observations sur l'instinct et les moeurs des oiseaux.

(Lettre adressée à la Rédaction).

M. le Rédacteur, Je ne connais pas, ou très peu l'ornithologie; et lorsque le matin, dans les bois, j'entends chanter les oiseaux, que je vois sautiller de branche en branche, prendre mille poses gracieuses, ou bien encore tracer dans l'air des traits rapides ou des courbes majestueuses, la connaissance des noms savants de ces petits êtres m'importe peu. Par contre, je voudrais connaître leurs moeurs, comprendre leur langage, lire dans leurs pensées, car je crois qu'ils parlent et qu'ils pensent. Qui sait? peut-être même ne parlent-ils pas sans penser, bien inférieurs en cela à nous autres hommes, il faut bien le reconnaître. Or, s'ils réfléchissent et expriment leurs pensées dans leur doux gazouillement, se figure-t-on les trésors de fraîche poésie qu'ils doivent égrener dans leurs notes perlées, ces trouvères ailés enivrés des parfums des bois, toujours baignés dans quelque rayon de soleil s'abreuvant des larmes de la rosée et qui, dans leurs escapades portés sur le souffle des brises, semblent vouloir se perdre dans l'azur et l'infini! Oui, les oiseaux doivent être poètes, mais ils ne sont pas rien que cela, ils ont aussi des notions de sciences exactes. Vous souvient-il? eh bien! permettez-moi que je vous raconte un fait, dont j'ai été témoin oculaire il n'y a pas longtemps, et qui, j'espère, vous convaincra de la vérité de mon allégué.

Derrière la maison que j'habite se trouve un petit étang, où l'on élève quelques canards. Un soir, comme je m'en approchais, accompagné d'un ami, nous aperçûmes un des petits de ces palmipèdes, pris par une patte entre la berge et une planche. Ennuyé de la détresse du petit caneton, qui piaillait de la façon la plus pitoyable, nous nous avançâmes en hâte pour délivrer le pauvre prisonnier; mais aussitôt le père et la mère canards, qui, bec-à-bec, tenaient conseil sur la rive opposée, de se précipiter sur nous en volant et criant avec fureur. Vous l'avouerez-je? nous battîmes prudemment en retraite devant ces belliqueux volatiles. Cependant lorsque l'ennemi eut renoncé à nous suivre, nous nous retournâmes pour observer ses faits et gestes. Le canard et la cane après avoir cinglé vers leur petit, tou-

-jours retenu par les pattes, avaient repris leurs délibérations, au bout de quelques instants le mâle se dirigea vers la gauche du prisonnier la femelle vers la droite, et tous deux montèrent sur la planche, chacun à une distance égale de cinquante centimètres environ du caneton; puis, en même temps, cane et canard introduisirent leur large et robuste bec entre la planche et le mur faisant berge, et se mirent à avancer et reculer la tête, de manière à éloigner la planche du bord. Quatre ou cinq coups de tête firent l'affaire... et le prisonnier délivré, voguait de nouveau, libre et heureux, sur la surface de l'étang.

Je vous disais tout à l'heure que les canards étaient mathématiciens; l'expression est trop générale, car, en y réfléchissant, le trait que je viens de vous conter, prouve qu'ils sont encore versés et dans la physique et dans la balistique, et doués en outre de la faculté de se traduire mutuellement leurs pensées. S'il n'en était pas ainsi, nos deux canards auraient-ils donc pu se communiquer le moyen qu'ils employèrent pour délivrer leur petit? L'instinct seul suffit-il pour engager deux canards à se placer ensemble à une certaine distance d'un point donné, puis à transformer leurs becs en levier et enfin à leur faire comprendre que la planche s'éloignerait de la berge sous leurs efforts réunis? Non, si les oiseaux sont réellement doués de raisonnement toutes leurs actions doivent être raisonnables, ou tout au moins avoir un mobile raisonnable. C'est cette conviction, que je partage, qui m'engage à venir vous demander, ainsi qu'aux lecteurs du *Rameau de Sapin*, la solution d'une question, que pour ma part je n'ai pu trouver, question que je me suis posée ensuite de l'observation suivante.

Vers midi, chaque jour de beau temps, à l'époque où les bois retentissent des chants des centaines d'oiseaux qu'ils recèlent, tout à coup, et comme à un signal donné par la baguette d'un chef d'orchestre invisible, un silence profond s'établit, non seulement dans les forêts, mais encore sur les toits, parmi les moineaux et même dans les cages et les poulaillers, et les oiseaux qui sont en vue de l'observateur permettent à celui-ci de constater, que pendant le temps que dure ce silence, aucun ne bouge; tous semblent plongés dans le recueillement. Puis, un nouveau signal est sans doute donné et aussitôt les chants recommencent, et avec les chants, les sautillements et les courses à tire-d'aile.

Ces pauses peuvent être observées, non seulement à midi, mais plusieurs fois dans la journée, elles sont alors moins longues, ne durent que quelques minutes et je ne puis dire si elles sont régulières, mais elles sont générales, l'oiseau en cage s'y soumet, comme l'oiseau en liberté, les moineaux criards, comme les chautres de la forêt.

Quelle est, ou quelles sont les causes de ces silences observés par toute la gent

ailée ? Telle est la question que je me permets de vous soumettre, M. le rédacteur, ainsi qu'aux membres du Club jurassien et à tous vos lecteurs.

Scabieuse Colombarie. *Scabiosa Columbaria* L.

H.

Un très curieux exemplaire de cette plante a été trouvé au bas de la Côte de Rosières le 29 septembre.

Le capitule, par une cause inconnue avait été déformé. Quelques-unes de ses fleurs seulement s'étaient développées, tandis qu'à la place des autres, des pédoncules à leur extrémité un capitule tout à fait représentait parfaitement une

Par quelle fantaisie cette scabieuse si extraordinaire ? — C'est là une de
tre parfois et desquelles il est fort
Locle, 1878.

Le corbeau ordinaire

Quand un corbeau trouve une noix avec son bec, il s'élève dans les airs à vol jusqu'à ce qu'il se trouve placé au-dessus de la noix qu'il tient dans son bec ; maître corbeau s'empresse de

Ce fait dénote qui est plus n'est pas ges, car il rable. Chacun mande, tous les avaient quittés, pour s'en aller. au milliers d'autres oiseaux de leur espèce les champs de bataille.

Lorsque le corbeau est apprivoisé il a des poses si drôles et l'on remarque tant

avaient surgi, qui portaient fait normal, en sorte que l'ensemble.

S'était-elle développée d'une façon ces monstruosité que l'on rencontre difficile de se rendre compte

H. Rosat, fils.

de la section locloise du Club juras.

ou Corneille noire.

et qu'il ne peut parvenir à la briser une grande hauteur et poursuit son dessus d'une route, alors il laisse tomber elle se casse sur le sol pierreux et venir la manger.

que bien des personnes ont observé, chez cet oiseau un raisonnement que de l'instinct ; le sens de l'odorat non plus le moindre de ses avantages flaire la proie à une distance considérable. On sait que pendant la guerre franco-allemande les corbeaux qui habitaient notre pays nous delà de nos frontières, se joindre à des pour dévorer les cadavres des chevaux sur

de malice dans ses yeux, que l'on ne peut s'empêcher de le trouver très amusant.

Un de mes amis possédait un de ces oiseaux qui faisait les délices de ses enfants avec lesquels il jouait comme un petit camarade.

Je trouvais un jour mon ami occupé à planter des salades dans son jardin; derrière lui se trouvait son oiseau favori. Dès qu'une salade était plantée, le corbeau la retirait délicatement avec son bec et la posait sur le sol, puis il attendait qu'une seconde salade fut en terre pour continuer le même jeu. Il en arracha ainsi un certain nombre, sans que mon ami s'aperçut de la chose. L'ayant averti de ce qui se passait, il se retourna et fut stupéfait de voir toutes ses salades arrachées; il chassa le corbeau, qui alla se jucher sur le timon d'une charrette qui se trouvait dans la cour voisine. De cet observatoire il semblait narguer son maître, en secouant ses ailes et en croassant, comme s'il eut voulu dire dans son langage de corbeau: Je me moque pas mal de toi! Je t'ai joué un bon tour!

Pour terminer voici un fait qui se passe actuellement au Petit Cortailod: fait qui est assez curieux et peut être unique en son genre.

La grève de ce petit village situé, comme l'on sait, au bord du lac de Neuchâtel, est hantée journellement par une pie et deux corbeaux. La pie, assez sauvage, s'envole à tire-d'aile, dès qu'elle aperçoit des promeneurs. Quant aux deux corbeaux, ils ne sont nullement effarouchés par la présence des pêcheurs



qui circulent sur la plage, et ils aiment à se percher sur les poteaux qui servent à suspendre les filets pour les faire sécher après la pêche.

L'un de ces corbeaux croasse à la façon de ses congénères, quant à l'autre il a complètement changé sa méthode de chant. Voici pourquoi: Dans le voisinage du poteau sur lequel se pose d'habitude ce dernier, paissent deux chèvres. Ces deux animaux cornus qui passent toutes leurs journées sur le rivage depuis le printemps jusqu'en automne, ont quelque-

fois des moments d'ennui et bêlent alors d'une façon lamentable. Par esprit d'imitation sans doute, notre corbeau s'est aussi mis à bêler, chose étrange qui a été constatée par tous les habitants du Petit-Cortailod.

Octobre 1879.

Un ancien clubiste.

Au revoir, l'année prochaine!

Table des Matières

	Page
A nos lecteurs.....	1
La chauve-souris de la grotte de Môtiers.....	3
Le Chasseral, souvenir d'un ancien habitant de Nods.....	5. 9. 13. 17. 21. 25
Le Daim.....	6
Horoscopes.....	8
Deux hôtes en hiver.....	10. 16
Le chat sauvage (<i>Felis catus</i>).....	11
Chasse au siècle passé. Mandement adressé par le Gouverneur de Neuchâtel au Maire de Valangin en 1741.....	11
Confraternité entre oiseaux.....	12
Le ciment.....	12
La vache fidèle.....	16
L'Hotel du Chasseral (faits divers).....	16
A la recherche des chauves-souris.....	19. 21
Similitudes des noms d'origine gauloise. Lettre à M ^l le D ^r Quignerez.....	23. 27
Les Fossiles du Petit Château (Chaux-de-Fonds).....	24. 28. 32
Un harpon lacustre en corne de cerf.....	26
Le cerf dans le Jura.....	29. 33
La taupe.....	30
Le triton lobé.....	31. 35
Végétation des Orchidées en 1839.....	36
Dictionnaire météorologiques.....	36
Phosphorescences du bois pourri.....	37
Lettre à M ^l Henrotte (Réponse à la lettre sur les similitudes des noms gaulois).....	38
Un paria.....	39
Convocation du "Club Jurassien".....	39
Un objet lacustre nouveau.....	40
Une charce à l'épervier.....	40
Question relative aux araignées.....	40
XIV ^e assemblée générale du "Club Jurassien" au Creux du Van.....	44
Quelques observations sur l'instinct et les mœurs des oiseaux.....	45
Scabiense Colombaire (<i>Scabium columbaria</i>).....	47
Le corbeau ordinaire ou corneille noire.....	47
Au revoir.....	48

En vente au Benitencier de Neuchâtel

Le Dameau de Sapin, années 74, 75, 76, 77, 78 et 79, broché, prix fr. 3,00	Le Livret Illustré, prix fr. 60
Les Feuilles d'Hygiène, " 76, 77, 78 et 79, brochées 3,00	Tableaux Cosmographiques (14 feuilles), 11,00
En voyageant: Album de M ^l A. Bachelin, 3,50	Globes terrestres, en fort papier, 1,30
Album S. Guéel, 2,50	Tableaux Stéréométriques 20
L'année de l'Est en Suisse, 1,50	Tableaux représentant la coupe à travers
En prison et en liberté (brochure), 20	l'écorce terrestre, 40

cl



Le Rambeau

de Sapin.

Organe
du Club jurassien.

14^{me} Année.

Prix Fr: 3.

Neuchâtel, 1880.

On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez Mr. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} janvier 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50. par an, chez M. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

A nos lecteurs.

Ami de toutes les familles au foyer desquelles il est admis, le Rameau de Sapin se fait un devoir et un plaisir de venir inscrire, en tête du premier numéro de sa quatorzième année, ses meilleurs vœux pour ses lecteurs habituels en général et pour les membres du Club jurassien, dont il est l'organe, en particulier.

Le Rameau de Sapin continuera à faire ce qu'il a fait depuis quatorze ans. Chaque mois il viendra dire à ses lecteurs: Amis! suivez-moi! Déposez un instant les outils de votre travail quotidien. Oubliez vos soucis et vos peines et allons ensemble courir les bois et les champs; allons admirer la plante qui croît, fleurit et embaume l'air qu'elle purifie; poursuivons l'insecte et le papillon fleurs vivantes

Éclores d'un rayon, brillantes comme lui;

allons observer les oiseaux et étudier les milliers d'êtres qui vivent dans nos lacs, nos rivières et nos ruisseaux. Lorsque nous aurons rempli nos yeux et nos cœurs de toutes ces belles choses, nous regagnerons notre logis plus légers, plus dispos et plus forts aussi. Car, comme le dit Humboldt, le simple contact de l'homme avec la nature, cette influence du grand air ou, comme disent d'autres langues par une expression plus belle, de l'air libre, exercent un pouvoir calmant: ils adoucissent la douleur et apaisent les passions, quand l'âme est agitée dans ses profondeurs. Ces bienfaits, l'homme les reçoit partout, quelle que soit la zone qu'il habite, quel que soit le degré de culture intellectuelle auquel il s'est élevé. Les effluves de la terre, les mugissements des torrents, le rythme des flots qui déferlent sur la grève, le murmure des ruisseaux, les harmonies des forêts, l'air pur de la montagne, les ondulations de la plaine, les rochers qui s'élancent dans les nues, les horizons qui se perdent dans l'infini ou qu'encadrent d'or et de pourpre les cimes de nos Alpes, la caverne obscure et les ciels éclatants, le brin d'herbe et l'immensité, tout ce que l'homme n'a pas fait, mais dont ses sens perçoivent les sons, l'harmonie des formes ou les subtils parfums et qui vient faire jaillir l'étincelle divine qui y est enfermée, tout cela c'est le calme assuré, parce que c'est le beau, le vrai; la force parce que c'est l'espérance!

Voilà pourquoi nous voulons continuer notre œuvre, espérant venir en aide

à bien des douleurs, en indiquant un chemin tout pavé de consolations, et nous aimons à espérer que les rangs de ceux qui nous y ont déjà suivi deviendront de plus en plus nombreux, et plus nombreux aussi ceux qui viendront apporter leur brindille à notre *Rameau de Sapin*.

..... qui parle d'espérance.

L'hiver et les oiseaux.



Dans ce moment chacun songe avec attendrissement aux malheureux de toutes sortes, victimes de l'hiver rigoureux que nous traversons. Il nous paraît que le *Rameau de Sapin*, à l'exemple des autres journaux, qui ouvrent volontiers leurs colonnes aux œuvres de charité, a le devoir de faire de nouveau entendre sa voix, en faveur d'une classe d'infortunés, avec laquelle il a toujours entretenu les relations les plus agréables; nous voulons parler des petits oiseaux.

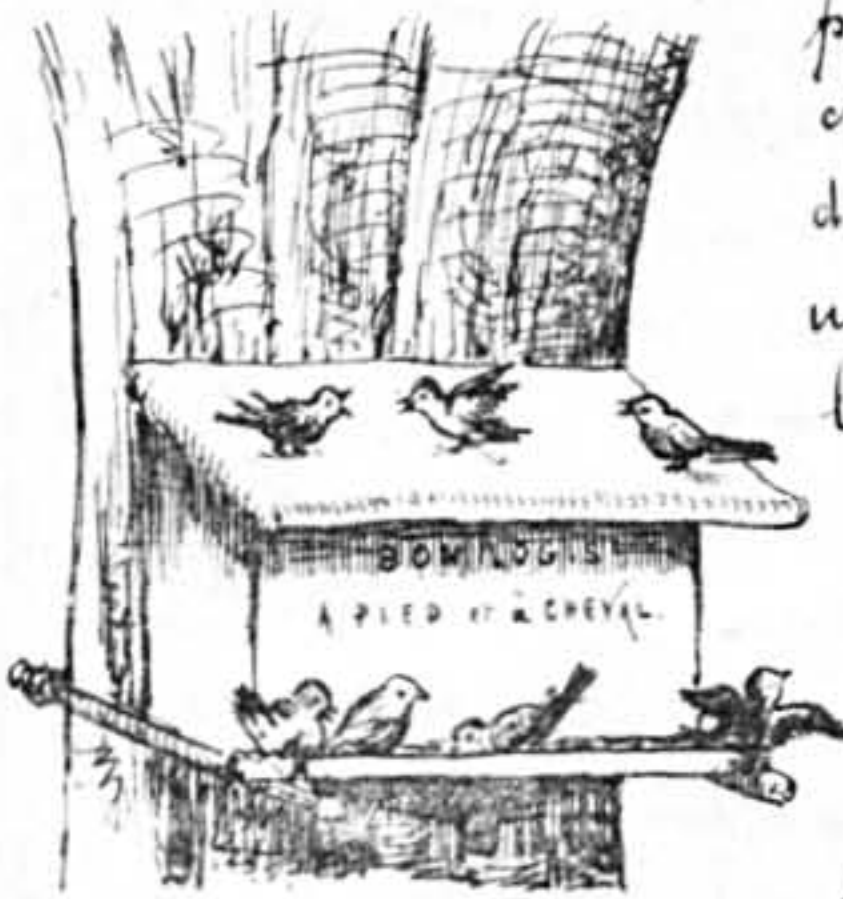
Jeunes clubistes qui, dès les premiers jours du printemps, allez courir les champs et les bois, dites, ces courses auraient-elles pour vous le même attrait, le même charme si les forêts, si les vallons ne retentissaient pas des chants joyeux des petits oiseaux?

Agriculteurs, vigneron, jardiniers, qu'advierait-il de vos récoltes, si les petits oiseaux, chaque jour, ne détruisaient pas un nombre considérable d'insectes?

Les oiseaux sont nos amis et nous devons ne pas nous montrer ingrats envers eux mais leur venir en aide aux jours de douleur et de détresse; notre devoir, pendant la froide saison, est d'empêcher ces charmants petits êtres de mourir de faim.

C'est inspirée par ces sentiments que la société bernoise pour la protection des animaux vient de publier le plan d'une mangeoire pour oiseaux, que nous reproduisons ci-contre. Ces mangeoires présentent un grand avantage, à notre avis, c'est que leur structure ne permet pas à la graine, qu'on introduit dans le compartiment A de se perdre; il n'arrive de nouveaux grains dans la mangeoire, qu'à mesure que ceux qui s'y trouvent déjà sont consommés, par conséquent point de gaspillage, point de perte, ainsi que cela arrive lorsque l'on dépose simplement la nourriture destinée aux oiseaux, soit sur une planche, soit sur la tablette de la fenêtre. Nous proposerions une petite amélioration au plan de l'appareil en question: ce serait de rendre mobile le plan incliné (B) afin de pouvoir rétrécir la partie inférieure de cette espèce d'entonnoir, suivant le genre de nourriture que l'on déposerait dans le compartiment A. Maintenant il n'y aurait aucun inconvénient à donner à l'hôtellerie une forme

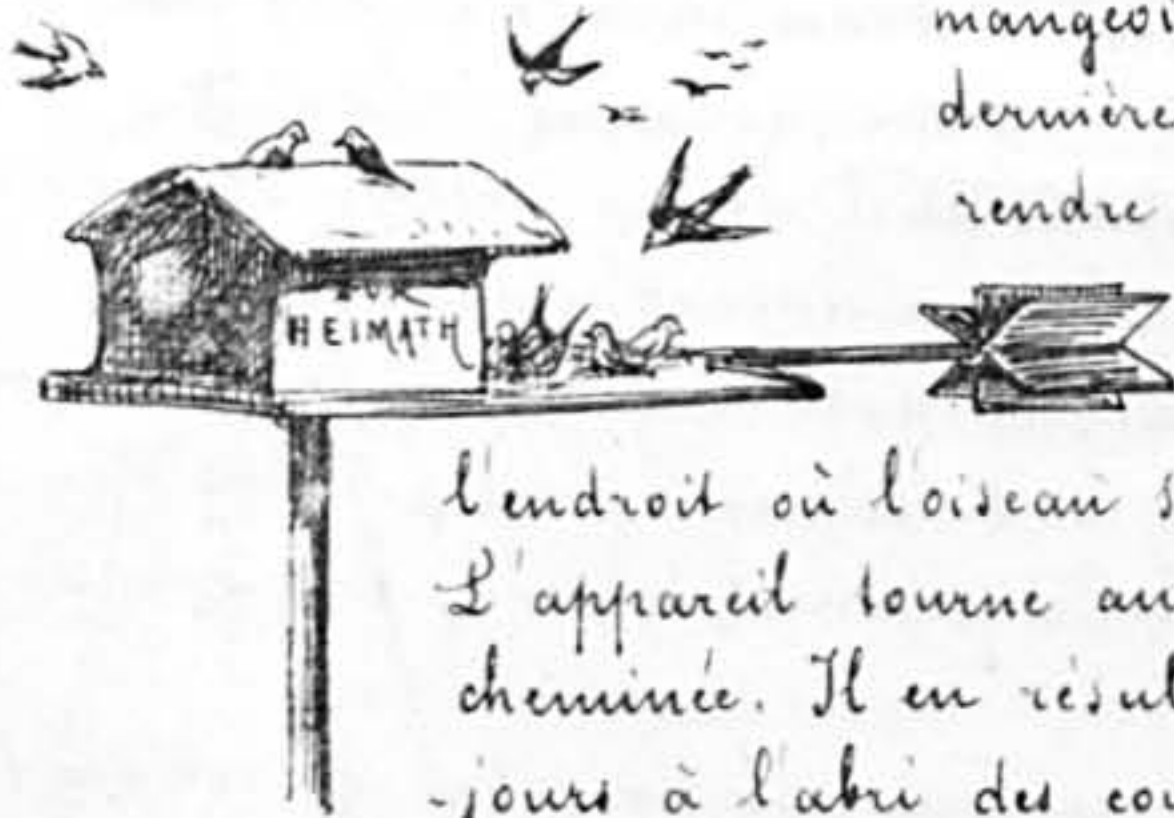
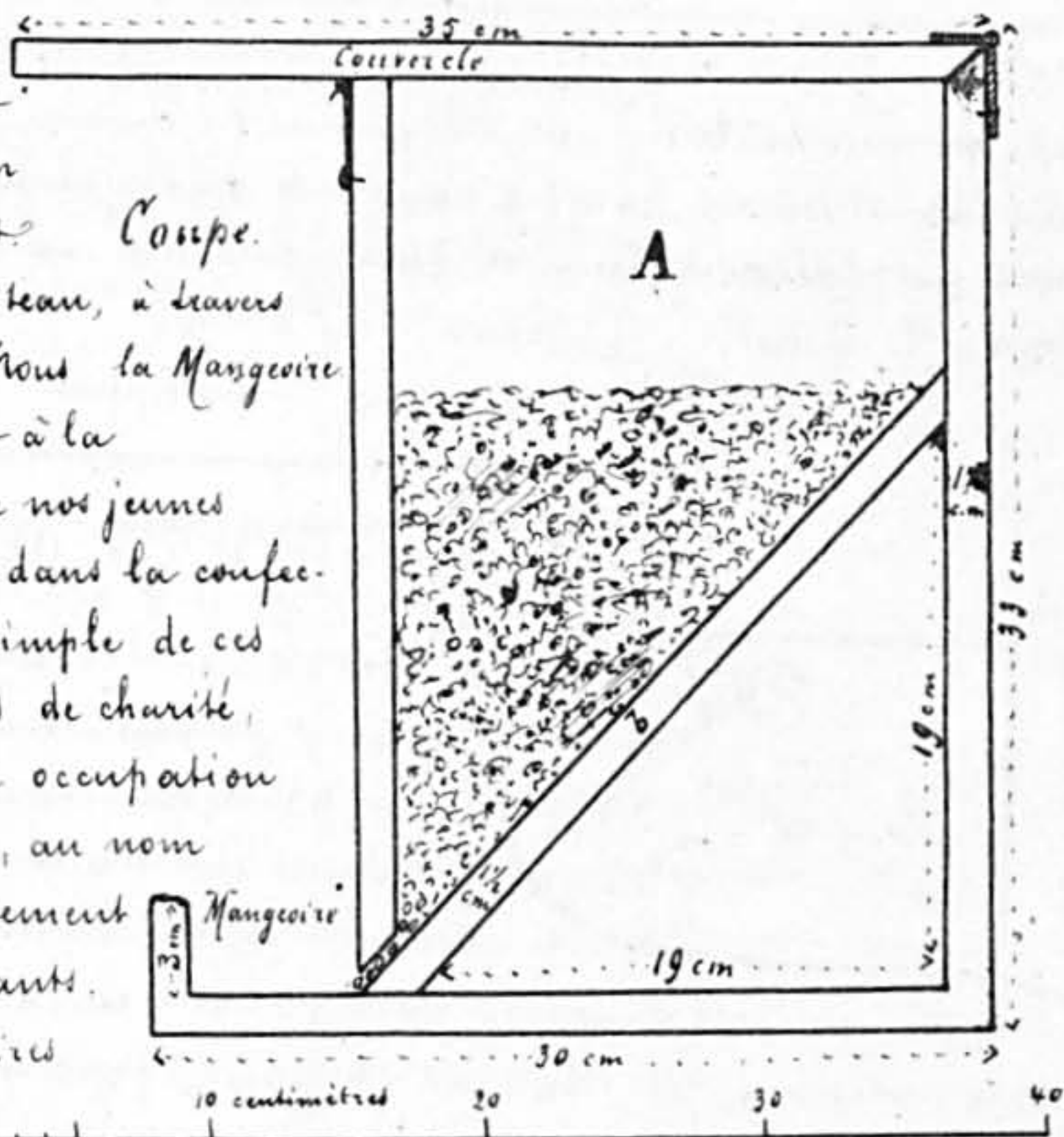
un peu plus pittoresque.



Le restaurant pourrait être un chalet recouvert d'écorce, un château, à travers une chapelle. Nous livrons ce sujet à la méditation de nos jeunes lecteurs qui, dans la confection bien simple de ces petits engins de charité, trouveront une occupation

agréable. Seulement nous les prions, au nom des petits oiseaux, de se mettre promptement à l'œuvre, car les besoins sont pressants.

On peut se procurer de ces mangeoires pour le prix de f. 2.50 à f. 3 au Penitencier de Neuchâtel.



M. Brunzel, de Breslau, est inventeur d'un autre système de mangeoire pour les oiseaux, qui a été expérimenté l'année dernière dans le Stadtpark de Vienne, où chacun a pu se rendre compte de ce qu'il a de pratique.

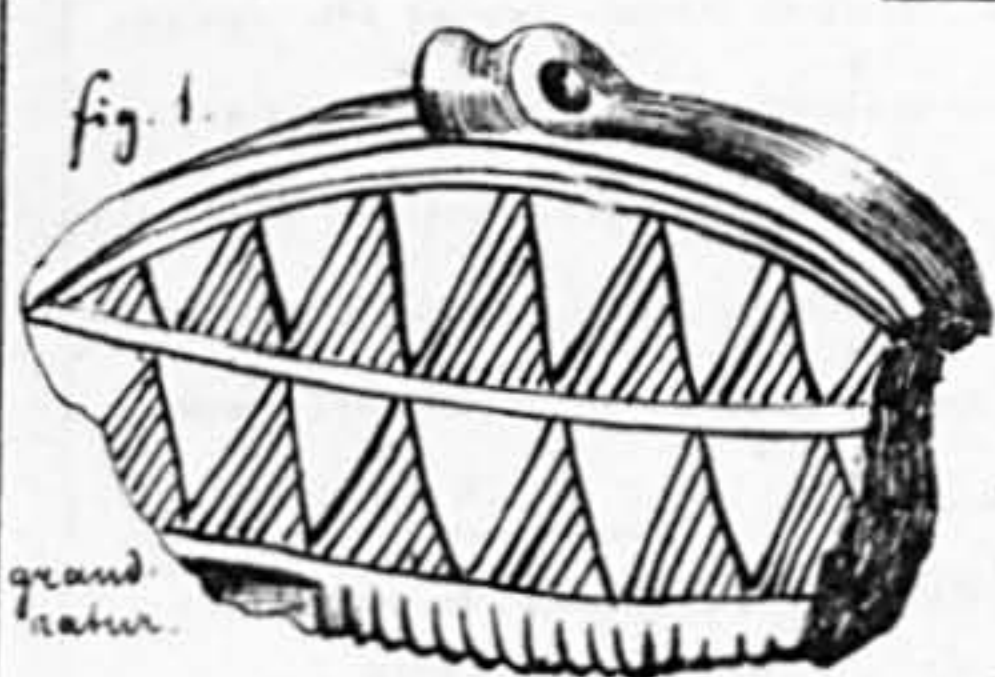
Cette mangeoire a ceci de particulier que le vent la fait toujours tourner de façon à ce que l'endroit où l'oiseau se pose pour manger soit toujours opposé au vent. L'appareil tourne au gré du vent comme le chapiteau d'un tuyau de cheminée. Il en résulte que la nourriture offerte aux oiseaux est toujours à l'abri des courants qui pourraient la disperser, de la neige qui risque de l'envelopper et que les oiseaux qui viennent la manger ne sont pas autant exposés au froid.

Pour obtenir ce mouvement on dispose sur l'un des côtés de la caisse carrée où se trouve la mangeoire, un volant fabriqué de planchettes de sapin de 12 à 13 millimètres d'épaisseur. La caisse est fixée sur un poteau de 1 à 1½ mètre de hauteur, terminé par un pivot sur lequel la caisse s'emboîte de manière à pouvoir tourner dans toutes les directions.

On peut enduire la caisse et le poteau d'une couche de terre glaise ou de boue de route. Veut-on la vernir à l'huile, il convient alors de lui donner une teinte gris-vert de sorte qu'elle ait l'aspect d'une vieille planche d'enclos; en tous cas il faut éviter de lui donner une couleur éclatante ou brillante qui ne manquerait pas d'effaroucher les oiseaux. Cette mangeoire mérite également d'être recommandée.

Sous forme de problème à résoudre pendant l'année qui s'ouvre, nous citerons ici une charmante poésie de M. Lucien Paté, jeune poète qui sent profondément la nature, la voit avec les yeux de l'âme et la peint de main de maître. Nous publierons avec plaisir les renseignements qui nous seront adressés relativement à ce sujet.

Oiseaux, quand ce n'est pas sous notre plomb qui tue
 Ou la dent du serpent que votre voix s'est tue;
 Quand vous mourez enfin comme expirent les fleurs,
 Où donc nous cachez-vous vos suprêmes douleurs?
 Et vos restes mortels, quel étrange mystère
 Fait qu'on en voit jamais la trace sur la terre?
 Le cygne s'éloignant du bord plein de roseaux,
 Chante au milieu du lac et descend sous les eaux;
 Mais toi, doux rossignol, et toi, blanche colombe,
 Qui nous révélera le lieu de votre tombe?
 Où nous dérober-vous, tendres cœurs apaisés,
 Toi, tes derniers accents, toi, tes derniers baisers?
 Plier-vous pour toujours, déployez-vous vos ailes?
 Où donc les fermez-vous? Pour quel lieu s'ouvrent-elles?
 Ou Dieu vous a-t-il fait ce présent gracieux,
 Pour porter jusqu'à lui votre âme dans les cieux?"



grand
nature.

La fig. 1. représente un morceau de poterie de l'âge du bronze, paraissant être un ornement ou une amulette.

La fig. 2. représente une pointe de lance en bronze, avec clous. (Grandeur nature.)



fig. 2.

Le Musée de l'Arceuse (Boudry) s'enrichit chaque année et sa collection d'objets lacustres devient tous les jours plus intéressante. Nous donnons ici le dessin de deux nouveaux objets trouvés dans la station du Petit Cortaillod.

M. Charles Henri Godet, botaniste neuchâtelois, auteur de la Flore du Jura, l'un des membres honoraires du Club jurassien, est décédé à Neuchâtel, le 16 décembre dernier, à l'âge de 83 ans. Nous donnerons prochainement une notice sur la vie et les œuvres de ce savant compatriote.

Les grands hivers du siècle ont été 1788-89, 1794-95, 1829-30, 1837-38, 1870-71, 1879-80.

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} février 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Sur la température du mois de décembre.¹⁾

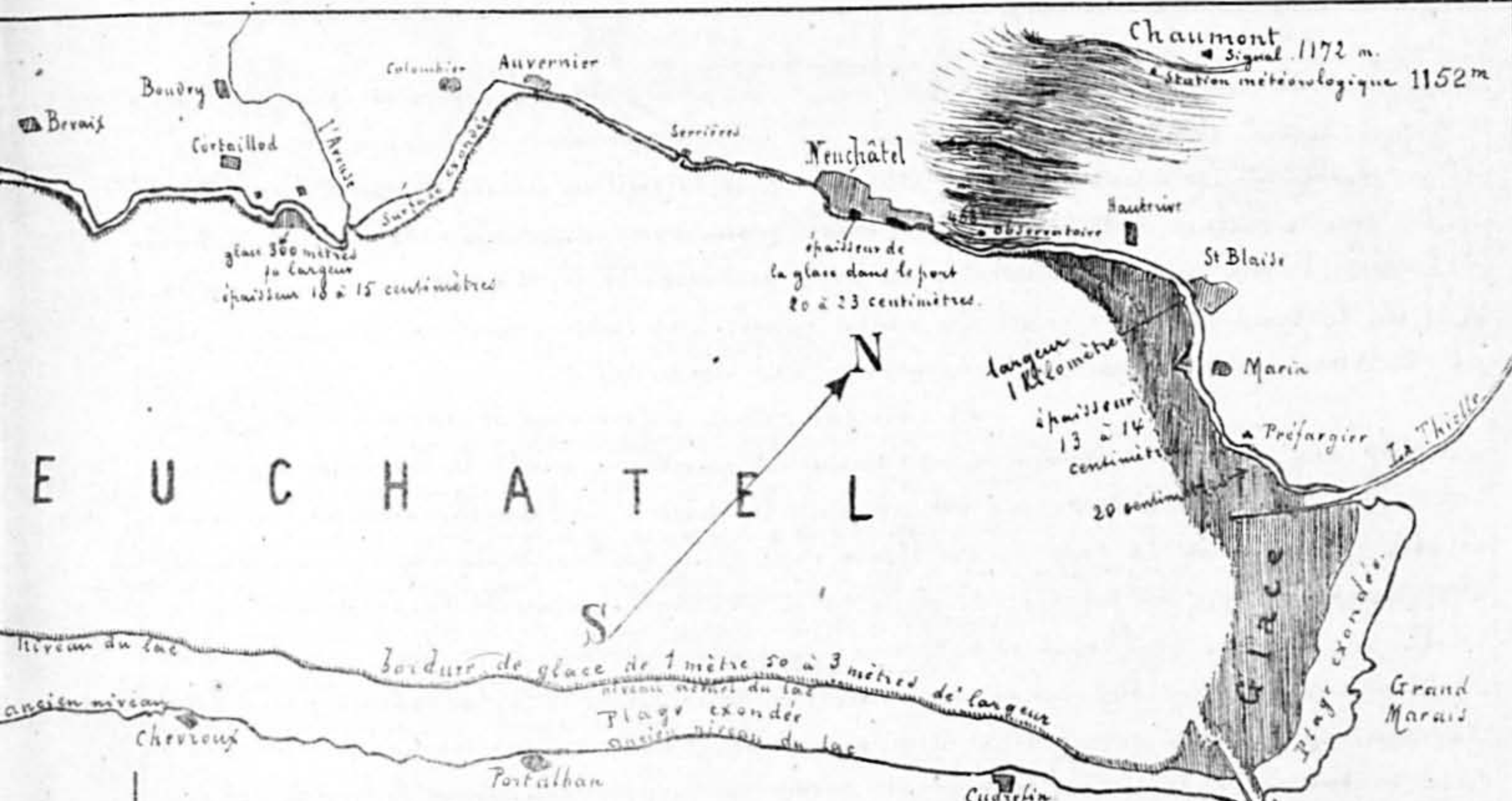
La période de froid extraordinaire que nous venons de traverser et dans laquelle, après quelques jours de répit, il semble que nous sommes menacés de retomber a attiré forcément l'attention générale sur cette anomalie météorologique, qui, s'ajoutant à d'autres causes économiques, augmente malheureusement la misère des classes pauvres dans la plupart des pays de l'Europe. Les journaux sont remplis de données et de réflexions météorologiques; on fait des rapprochements plus ou moins exacts avec d'autres hivers rigoureux; on cherche à découvrir des périodes de froids exceptionnels; on accuse comme toujours et plus encore que d'habitude, le soleil sans taches, la lune et sa déclinaison, les périhélies des planètes, etc, etc.

Nous ne voulons pas tomber dans de pareilles élucubrations, mais seulement caractériser par des chiffres, pour notre pays du moins, la période que nous venons de traverser, de montrer que le froid exceptionnel a embrassé une vaste région terrestre et que nous avons été moins atteints par les rigueurs du froid, que d'autres endroits appartenant à la même région climatologique; en indiquer la cause probable et enfin dire quelques mots de l'intensité exceptionnelle avec laquelle le phénomène, régulier à pareille époque de l'intervention de la température entre Neuchâtel et Chaumont s'est produit pendant le mois de décembre dernier.

La température moyenne du mois de décembre a été à Neuchâtel de $-8^{\circ},26$, et comme la température normale de décembre est pour Neuchâtel de $-0^{\circ},54$, on voit que le mois de décembre dernier a été trop froid de $7^{\circ},72$. Non seulement le mois de décembre 1879 est, à ma connaissance, de beaucoup le plus froid qu'on ait observé à Neuchâtel, mais l'écart de sa température moyenne, relativement à la valeur normale, est tout-à-fait exceptionnel, dépassant environ trois fois la variabilité moyenne de cette température. Cependant, le plus grand froid survenu dans la matinée du 18 décembre, n'est nullement excessif, il n'était que de $-15^{\circ},9$, c. à d. qu'il dépasse seulement de $2^{\circ},5$, la valeur moyenne du minimum annuel absolu que nous atteignons ordinairement, et il a été dépassé déjà plusieurs fois dans d'autres hivers, depuis qu'on fait des observations régulières à Neuchâtel. C'est donc moins l'intensité exceptionnelle du froid, que la durée non interrompue de la basse température qui caractérise le mois de décembre dernier.

En effet pendant tout ce mois sauf ses deux derniers jours, la température moyenne du jour est restée au dessous de zéro et même le maximum du jour n'est monté au dessus

¹⁾ Cette communication a été faite à la Société des sciences naturelles. L'auteur a bien voulu nous autoriser à la reproduire.

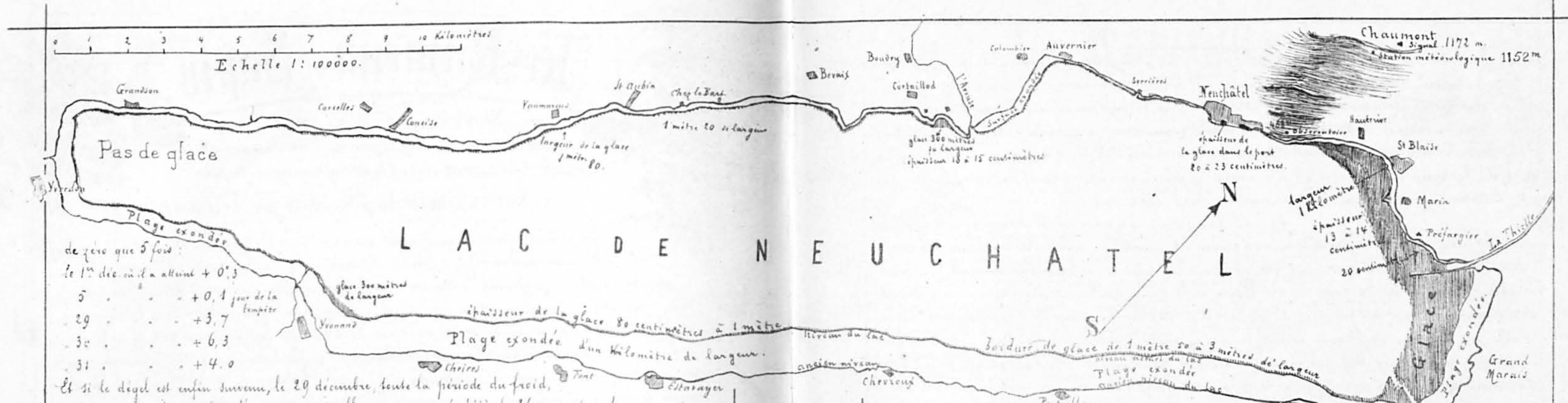


E U C H A T E L

noirement élevée, à l'exception des jours de tempête (4 et 5 décembre), où le baromètre a éprouvé une baisse prononcée, toutefois sans que le minimum barométrique ait dépassé pour l'Observatoire 702^{mm} . La moyenne barométrique de tout le mois a été pour l'observatoire (altitude 488^{m}) de $726^{\text{mm}},39$, c. à d. $6^{\text{mm}},4$ au-dessus de la moyenne normale de décembre; pendant onze jours la pression a dépassé 730^{mm} et le 23 décembre le baromètre a atteint avec $737^{\text{mm}},2$ le maximum absolu que j'ai observé ici depuis 21 ans.

Naturellement, une pareille anomalie météorologique aussi prolongée n'est pas locale; elle a embrassé presque toute l'Europe occidentale et centrale; lorsque les recueils météorologiques auront paru on pourra préciser les limites de la région atteinte par le froid exceptionnel; mais déjà les nouvelles publiées par les journaux suffisent pour faire voir qu'elle s'est étendue sur l'Angleterre, la France, la Suisse, l'Allemagne du Sud, l'Autriche, l'Italie; nous avons appris que la neige a couvert, non seulement la campagne de Rome, mais qu'elle a atteint Naples, la Sicile et pendant un moment même l'Algérie. Et chose remarquable, dans nos latitudes, en France, en Suisse, en Allemagne, le froid a été, presque partout, plus intense que chez nous. A Bâle, la température moyenne de décembre 1879 a été de $-9^{\circ},17$, c. à d. 10° au-dessous de la moyenne normale de décembre et le 10 le thermomètre est descendu à -24° , tandis que le même jour notre minimum n'a été que de $-14^{\circ},6$; à Paris aussi le thermomètre a baissé jusqu'à -23° ; à Carlsruhe, à Bruxelles et dans d'autres villes de la même région, le froid a sensiblement dépassé celui que nous avons observé à Neuchâtel.

On ne peut trouver la raison de ce privilège relatif, dont Neuchâtel jouit, du reste presque tous les hivers, (le minimum absolu moyen de Paris est de 4° plus bas que le nôtre), que dans l'influence de notre lac qui, pendant qu'il reste ouvert, conserve



Pas de glace

de zéro que 5 fois :

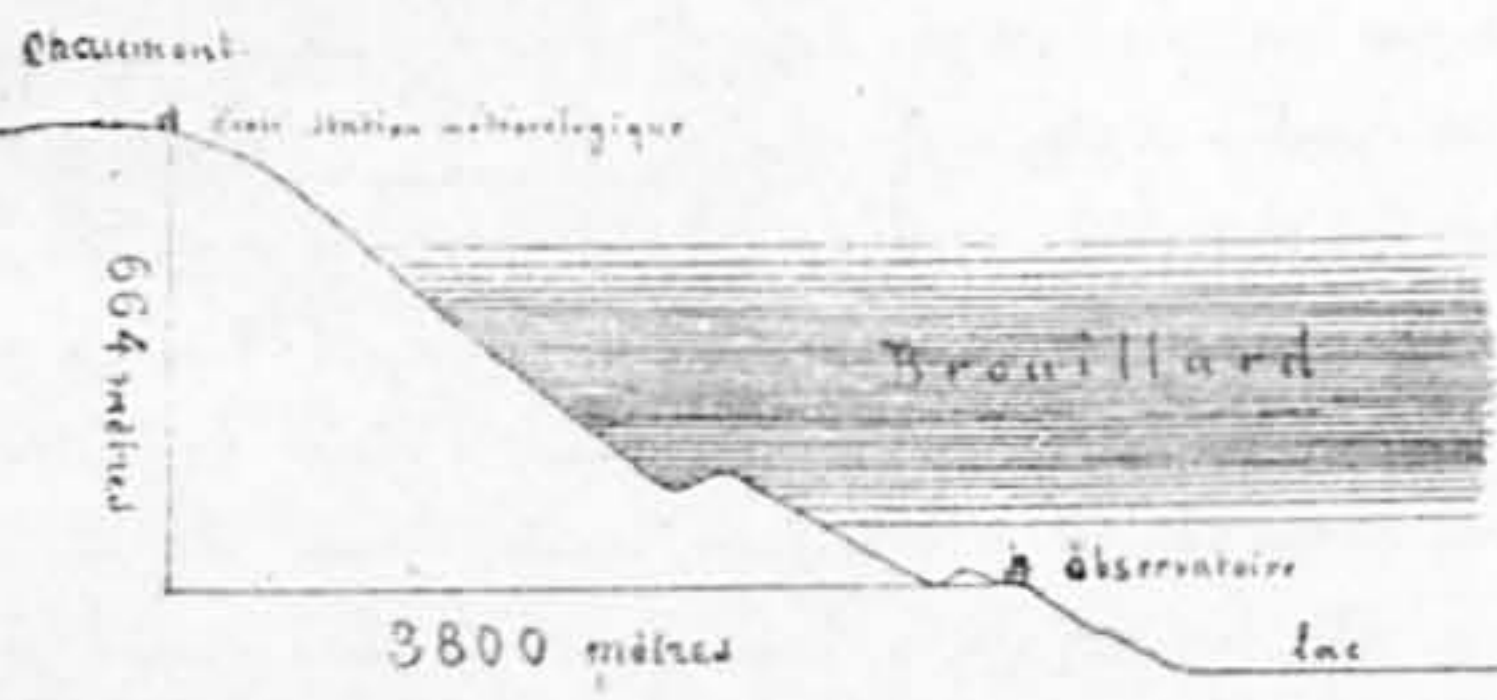
le 1 ^{er} déc où il a atteint + 0,3	
5 + 0,1 jour de la tempête	
29 + 3,7	
30 + 6,3	
31 + 4,0	

Et si le dégel est enfin survenu, le 29 décembre, toute la période du froid, embrasse cependant plus d'un mois, car elle a commencé déjà le 26 novembre de sorte qu'on compte à Neuchâtel 34 jours de froid continu, interrompu seulement dans la nuit du 4 au 5, où le thermomètre s'est élevé pendant quelques heures, par suite de la tempête, qui a couvert notre sol d'une couche de 30 centimètres de neige, couche, qui n'a plus été augmentée que par des dépôts abondants de givre, pouvant à peine compenser la perte par évaporation.

Avec cela le ciel était presque toujours couvert par une couche assez épaisse de brouillard qui planait d'abord à une centaine de mètres au-dessus du lac et ensuite, pendant onze jours atteignant le sol et couvrait les arbres de nos forêts et de nos vergers d'une splendide couche de givre. Au milieu du mois, le voile du brouillard s'est déchiré quelquefois (9 jours) après midi et le soir, pour nous envelopper de nouveau vers le matin. Le 26 décembre seulement, un ciel parfaitement serein éclairait du matin au soir le splendide paysage d'hiver.

Pendant toute cette période de 34 jours, le courant polaire a régné sans interruption, sauf les 5 et 6 décembre où la tempête venant du S.O. a imprimé à la girouette les mouvements qu'on observe ordinairement avec les cyclones dans notre région. Cependant ce courant polaire était à peine sensible accusé seulement par la fumée de nos cheminées et le côté où se déposait le givre, tandis que les girouettes ne bougeaient pas dans le calme ordinairement complet de l'atmosphère. Ce n'est que le 8 et le 9, et surtout le 13 et le 14, qu'une bise assez forte a renforcé désagréablement le froid.

D'accord avec ce régime des vents, la pression a été pendant toute cette époque, extraordi-



nairement élevée, à l'exception des jours de tempête (4 et 5 décembre), où le baromètre a éprouvé une baisse prononcée, toutefois sans que le minimum barométrique ait dépassé pour l'Observatoire 702^{mm}. La moyenne barométrique de tout le mois a été pour l'observatoire (altitude 488 m) de 726^{mm},39, c.à d. 6^{mm},4 au-dessus de la moyenne normale de décembre; pendant onze jours la pression a dépassé 730^{mm} et le 23 décembre le baromètre a atteint avec 737^{mm},2 le maximum absolu que j'ai observé ici depuis 21 ans.

Naturellement, une pareille anomalie météorologique aussi prolongée n'est pas locale, elle a embrassé presque toute l'Europe occidentale et centrale; lorsque les recueils météorologiques auront paru, on pourra préciser les limites de la région atteinte par le froid exceptionnel, mais déjà les nouvelles publiées par les journaux suffisent pour faire voir qu'elle s'est étendue sur l'Angleterre, la France, la Suisse, l'Allemagne du Sud, l'Autriche, l'Italie; nous avons appris que la neige a couvert, non seulement la campagne de Rome, mais qu'elle a atteint Naples, la Sicile et pendant un moment même l'Algérie. Et chose remarquable, dans nos latitudes, en France, en Suisse, en Allemagne, le froid a été, presque partout, plus intense que chez nous. A Bâle, la température moyenne de décembre 1879 a été de -9[°],17, c.à d. 10[°] au-dessous de la moyenne normale de décembre et le 10 le thermomètre est descendu à -24[°], tandis que le même jour notre minimum n'a été que de -14[°],6; à Paris aussi le thermomètre a baissé jusqu'à -23[°]; à Carlsruhe, à Bruxelles et dans d'autres villes de la même région, le froid a sensiblement dépassé celui que nous avons observé à Neuchâtel.

On ne peut trouver la raison de ce privilège relatif, dont Neuchâtel jouit, du reste presque tous les hivers, (le minimum absolu moyen de Paris est de 4[°] plus bas que le nôtre), que dans l'influence de notre lac qui, pendant qu'il reste ouvert, conserve

nécessairement une température au-dessus de zéro. Pendant que règne un calme presque parfait, cette large surface d'eau relativement chaude joue le rôle d'un immense calorifère au milieu d'une contrée, où la température de l'atmosphère et de la terre ferme est de 10 à 15° plus bas; la vaste surface et la masse considérable d'eau avec sa grande capacité pour la chaleur doit absorber une partie notable du froid de l'atmosphère et atténuer d'une manière sensible le froid sur nos rivages. Les autres grands lacs suisses jouent, du reste, le même rôle de calorifère pour les environs, Genève aussi s'en est ressenti.

Si notre lac s'était congelé sur toute son étendue, comme en 1830, nous aurions immédiatement perdu cet avantage, mais, la couche de glace qui s'est formée le long des bords n'a atteint, dans les parties où la profondeur est peu considérable, comme dans la baie de St. Blaise et le long du Grand Marais, qu'une étendue atteignant environ un kilomètre vers le large et une épaisseur de 15 à 20 centimètres, tandis que les lacs de Morat et de Bienné, en raison de leur profondeur et de leur masse d'eau moins considérables ont été pris sur toute leur surface. Si l'analogie avec l'hiver rigoureux de 18²⁹/30 devait aller jusqu'à nous faire éprouver une seconde période de froid en janvier et février, il se pourrait encore que nous traverserions le lac à pied sec.

Pour revenir à la situation générale je dois ajouter que pendant une partie de cette période, pendant laquelle régnait en France et en Suisse un froid intense, dans le Nord, en Prusse, en Danemark, en Suède et en Norvège, on jouissait d'une température relativement douce, avec 5 à 8° au-dessus de zéro. Cette anomalie qui n'est pas si rare qu'on le croit, est due au fait que le courant équatorial a atteint ces régions tandis que nous étions plongés dans le courant polaire; du reste aussi dans nos latitudes, le courant équatorial a régné dans les hauteurs, car sur notre Jura et dans les Alpes, on a joui d'une température bien plus élevée que dans la plaine pendant une bonne partie du mois de décembre, comme c'est du reste le cas à cette époque de l'année, où une interversion de la diminution ordinaire de la température avec la hauteur a régulièrement lieu.

En effet, la température moyenne de Chaumont a été pour le mois de décembre $-4^{\circ},46$, c. à. d.: de $3^{\circ},8$ plus élevée qu'à Neuchâtel; il y a eu 14 jours, parmi lesquels 15 jours consécutifs du 15 au 29 décembre, où la température moyenne du jour a été sensiblement plus élevée qu'à l'Observatoire; pour les 13 jours du 16 au 28, la température moyenne a été de $11^{\circ},6$ en faveur de Chaumont; le 18 et le 26 décembre la différence était de $13^{\circ},0$, et le 27 décembre elle était même de $13^{\circ},9$; ce même jour le maximum du jour à Chaumont ($+6^{\circ},0$) a dépassé celui de Neuchâtel ($-9^{\circ},7$) de $15^{\circ},7$.

Le même phénomène s'est produit partout dans le Jura et dans les Alpes. Ainsi que je l'ai démontré ailleurs, cette interversion de la température n'est pas due à l'influence que le soleil exerce sur les hauteurs et au brouillard dans la plaine; je me borne à constater de nouveau que le chaud relatif est maintenu sur la montagne pendant les longues nuits claires et que le 26 décembre, p. ex. où nous avions à Neuchâtel un soleil aussi brillant qu'à Chaumont, nous avions cependant en plein midi 14° de moins que sur la montagne. (La fin au prochain N°).

Dr. Ad. Hirsch.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} mars 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50. par an chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Sur la température du mois de décembre. (Fin).

Si l'on rapproche les faits communiqués dans le dernier Rameau, de l'observation que le Nord de l'Europe a joui également, comme dans nos montagnes d'une température plus douce, on est amené à se figurer que les deux grands courants atmosphériques ont été à cette époque, dans nos latitudes, superposés et plus au Nord juxtaposés, le courant équatorial atteignant le niveau de la mer dans les latitudes de Berlin tandis que chez nous il était encore à 600 mètres de hauteur environ. Il faut se représenter la limite des deux courants atmosphériques sous forme de biseau (a) incliné de plus en plus vers le niveau de la mer, à mesure qu'elle s'avance vers le Nord.

Ce n'est que lorsqu'on pourra consulter, avec détail, les observations recueillies pendant cette curieuse époque, dans les nombreuses stations météorologiques de l'Europe qu'on pourra se rendre un compte exact de la situation atmosphérique qui a régné sur notre continent pendant les mois de décembre et de janvier.

Dr. Ad. Hirsch.

1) Le courant équatorial est le courant ascendant provoqué dans les régions tropicales, par suite de la dilatation de l'atmosphère et se dirigeant vers les deux régions polaires, restant d'abord dans les hauteurs et s'abaissant de plus en plus vers la surface terrestre, à mesure qu'il atteint des latitudes plus septentrionales et que par là même il se refroidit.

Le vent polaire est un vent d'appel causé par le vide relatif, qui se forme sur la région équatoriale, par suite du courant ascendant. Ce courant remplace l'air chaud. C'est ce qu'on appelle chez nous la bise, tandis que le premier est désigné sous le nom de vent.



Souvenirs de la vie de Charles Henri Godet, naturaliste suisse.

A la Rédaction du Rameau de Sapin.

Vous me demandez quelques mots au sujet de mon père, je m'empresse de répondre à votre vœu, et cela d'autant plus volontiers que mon père a toujours porté beaucoup d'intérêt au Club jurassien, dont il était membre honoraire et qu'il me semble que les jeunes gens pourront retirer quelque avantage de la lecture de ces lignes.

Ils y verront un homme droit, loyal, mettant la conscience et les principes au-dessus des avantages de la vie, un homme persévérant, cherchant toujours à bien faire ce qu'il entreprenait, un homme enfin pour qui l'amour de la nature a été une sauvegarde et un véritable secours dans l'isolement et dans tous les temps la source des plus pures jouissances.

Je n'ai pas l'intention de vous raconter ici toute la vie de mon père. J'en veux seulement détacher quelques traits qui, me semble-t-il, pourront présenter quelque intérêt à vos lecteurs.

Charles Henri Godet est né à Neuchâtel le 16 septembre 1797. Son âge avancé explique pourquoi, tout en se réjouissant de ce qu'il envisageait comme un progrès, il était cependant resté un homme du passé. Il a fait toutes ses études à Neuchâtel, après quoi il s'est rendu à Zurich, où il a séjourné deux ans, se livrant sous les Hottinger, les Orelli, etc. à l'étude des langues mortes, qu'il a aimées jusqu'à la fin. C'est de là qu'il alla à Hofwyl, le célèbre institut de M. de Fellenberg, où, pendant deux ou trois ans, il professa la langue grecque.

En 1822, il partit pour la Russie, comme précepteur des enfants du comte Orlovski, qui habitait en Podolie le château de Malinowsee. Il y resta sept ans, non sans être atteint d'un violent mal du pays: c'est alors que, ne sachant comment s'en guérir, il imagina de s'occuper d'histoire naturelle. Il découvrit quelque part un vieux livre de botanique et se mit à recueillir les plantes du voisinage et à les étudier que bien que mal. Cette occupation, à laquelle il s'attacha de plus en plus, le sauva peut-être d'une grave maladie; elle le mit en rapport avec plusieurs botanistes russes distingués et lui procura l'occasion de faire un voyage des plus intéressants.

En effet, en 1828, M. le conseiller d'Etat de Steven, naturaliste distingué, envoyé par le gouvernement impérial, pour visiter les établissements russes du Caucase, lui proposa de l'accompagner. Cette proposition fut acceptée. En route M. de Steven tomba





Charles Henri **GODET**
botaniste neuchâtelois.

malade, et mon père continua seul le voyage. Il poussa jusqu'à Derbent, en longeant la majestueuse chaîne du Caucase, dont les sommets couverts de neige s'élèvent à 4600 mètres environ au-dessus des steppes qui s'étendent à leur pied. Ces steppes sont de vastes étendues incultes et stériles, véritables déserts où l'eau est fort rare. On ne pouvait les traverser qu'en mauvaises voitures. A chaque station on trouvait des chevaux prêts; mais quels chevaux? Des chevaux à demi-sauvages qu'on amenait tout ruisselants de sueur et d'écume; ces animaux frémissants d'impatience étaient attelés à la voiture, au nombre de quatre, six, huit, suivant la difficulté de la route, et lorsque chacun était solidement installé, on les lâchait et ils partaient ventre à terre pour ne s'arrêter qu'à la station suivante. Malheur à celui qui ne se tenait pas bien au moment du départ: Il était lancé hors de la voiture et n'y rentrait qu'après avoir gagné, comme il pouvait, la station prochaine, c'est ce qui arriva une fois au domestique de mon père et à un certain nombre de paquets de plantes sèches. Un voyage au Caucase n'était pas alors chose facile: La chaleur, le manque d'eau, les moustiques tourmentaient les voyageurs. On était parfois obligé de se désaltérer au moyen du liquide fangeux recueilli à grand peine, au fond de quelque fossé. Parfois, il fallait dormir sous la voiture, seul abri contre la pluie qui tombait; ou bien si l'on trouvait quelque maison de Tartare, où l'on pût se réfugier, il fallait se coucher sans trop examiner les lieux. Un jour mon père demanda au maître de la maison s'il ne pouvait pas lui procurer un scorpion¹⁾: "C'est bien facile, répondit celui-ci". Alors il s'approcha avec précaution de la paroi, entourra sa main de son mouchoir et ne fut pas longtemps sans attraper un scorpion magnifique. Sur quoi, voyant mon père un peu ému à l'idée de coucher en semblable compagnie, "Ne craignez rien," lui dit-il, "seulement si, pendant la nuit vous en sentez un qui se promène sur vous, n'y portez pas la main et il ne vous piquera pas".

Ajoutez à toutes ces difficultés la guerre, qui régnait alors entre les Russes et les Circassiens. Souvent il fallait voyager avec une nombreuse escorte de Cosaques, (il y en eut jusqu'à cinquante) et plusieurs fois les voyageurs arrivèrent dans des villages incendiés, dont les ruines fumaient encore.

Après bien des fatigues, mon père atteignit enfin Derbent, ville située au bord de la mer Caspienne. Il aurait voulu pousser plus au sud, jusqu'à Bakou, le pays des adorateurs du feu, mais le débordement d'un grand fleuve lui barra la route. Il s'en revint donc sur ses pas, mais en se rapprochant du Caucase, afin de visiter les fameux Bains du Caucase, où se rendent une foule de baigneurs Allemands, Polonais, ainsi que beaucoup de militaires russes; et après quatre mois de voyage (avril à août) il se retrouvait à son point de départ.

¹⁾ C'est le scorpion de Perse, deux fois plus grand environ que celui de l'Europe méridionale.

(à suivre)

Paul Godet, professeur,
Président du Club jurassien.

Les renseignements demandés par des abonnés du Val de Bravens et de Corcelles paraîtront.



Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} avril 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Gels antérieurs du lac.

Le Rameau de Sapin a reçu différentes notices sur le gel du lac en 1880 et des vues du lac prises depuis Neuchâtel, Cortaillod et Bèvaix. Avant de les communiquer à nos lecteurs, nous donnerons les renseignements suivants tirés des chroniques neuchâteloises.

D'après Boyve, tous les lacs de la Suisse gèlèrent pendant les hivers des années 763, 859 et 928.

13^{me} siècle. En 1233, le vin gela dans les caves. Tous les lacs de la Suisse gèlèrent.

En 1277, tous les lacs gèlèrent au commencement de l'année.

14^{me} siècle. L'hiver de 1363 à 1364 fut extrêmement froid et rigoureux; toutes les rivières et tous les lacs de la Suisse gèlèrent. Les canards sauvages et autres oiseaux volaient par troupes dans les villes pour y chercher leur nourriture. L'hiver dura jusqu'au mois de mai 1364.

15^{me} siècle. Environ la S^t Martin 1407, le froid commença d'une manière très violente et dura douze semaines. Tous les lacs et les rivières gèlèrent.

Au mois de janvier 1420 le lac de Neuchâtel gela entièrement. Cet hiver rigoureux fut suivi d'un printemps précoce; on observa des roses ouvertes le 7 avril.

En janvier 1435 les lacs de la Suisse gèlèrent.

Au commencement des années 1439, 1443 et 1469, le froid fut très intense; les lacs et les rivières gèlèrent. On les traversait avec des charriots chargés.

Le printemps de l'an 1491 fut extrêmement froid; les vignes gèlèrent; les oiseaux périrent presque tous et les lacs furent gèlés.

16^{me} siècle. L'hiver de 1513 à 1514 fut également très froid. Les lacs et les rivières gèlèrent. On pouvait traverser à pied le lac de Neuchâtel.

Le même phénomène se produisit pendant l'hiver de 1545 à 1546.

En 1551 les lacs et les rivières de la Suisse furent gèlés du 10 au 22 février.

En 1565, année de la mort de Farel, le gel des lacs eut lieu; les vignes périrent presque entièrement. Le froid avait commencé à la fin de l'année précédente.

Pendant les hivers des années 1570 et 1573, on observa le même phénomène.

(à suivre).

Nous prions nos abonnés et les membres du Club jurassien, qui auraient fait des observations sur le gel du lac, de bien vouloir les communiquer au Rameau de Sapin.

Charles H. Godet. (Suite).

Pendant ce voyage mon père recueillit surtout des plantes et des insectes.

Le soir, une fois arrivé à la station, il s'occupait à sécher ses récoltes botaniques, puis il se rendait dans la campagne : là il étendait à terre un grand drap, plaçait une lanterne au milieu ; les insectes arrivaient en foule ; alors, aidé de son domestique, il les prenait pour ainsi dire à la poignée et les jetait pêle-mêle dans une cuvette remplie d'esprit de vin ; le lendemain il les piquait. C'est ainsi qu'il procura une foule de belles espèces, alors nouvelles ou peu connues. S'étant rendu l'année suivante à Paris, pour y diriger l'éducation des fils du comte James de Pourtalès, le célèbre amateur de tableaux et de statues, mon père y apporta sa collection d'insectes. Il fut bientôt en relations avec les premiers entomologistes français, Latreille, le comte Dejean, etc. Ces Messieurs étaient avides d'insectes du Caucase, en échange desquels ils donnaient à mon père tout ce qu'il voulait : c'est ainsi que ce dernier a recueilli une très belle collection qu'il a laissée à l'un de nous. Il s'occupa alors spécialement d'entomologie et devint membre de la société entomologique de France, dans les mémoires de laquelle il a publié plusieurs travaux. Plusieurs insectes ont été nommés de son nom par M. Dejean (*Cetonia Godetii* Dej. Russie merid. - *Baris Godetii* Dej. id. - *Cyrtanota Godetii* Dej. Brésil).

Une des plus belles espèces rapportées par mon père, en assez grande abondance, (quoiqu'il n'en reste plus qu'un exemplaire dans sa collection), c'est le *Procerus caucasicus*, gros Carabe, du genre de nos "Chevals d'or", mais un moins deux fois plus grand, et remarquable par de magnifiques reflets d'un bleu azuré. Pour se le procurer il montrait à de petits Tartares, d'un côté l'insecte en question, de l'autre une pièce d'un Kopeck (5 centimes environ). Ces intelligents gamin n'avaient pas besoin d'autre démonstration, ils partaient



Godetia Lindleyi. Dougl. Amer. N.O.



Cetonia Godetii. Dej. Caucase.

au galop et quelques moments après revenaient avec des Procerus. Comme je l'ai dit, au Caucase, la Botanique ne fut pas oubliée. Mon père nous racontait souvent une promenade un peu imprudente (à cause des Circassiens) qu'il avait faite sur un des sommets du Besch-Tau, montagne de 1500 mètres environ, située près de Stavropol. Ses yeux brillaient encore lorsqu'il nous dépeignait le ravissement qu'il avait éprouvé à la vue d'un de ces grands et magnifiques pavots rouges, qu'on cultive dans les jardins sous le nom de Pavot oriental, pavot à bractées. L'émotion le fit tomber à genoux; malheureusement, à ce même moment, le pied lui ayant manqué, il dégringola le long d'une pente rapide, fermant les yeux, et sans savoir où il s'arrêterait. Il fut enfin retenu à un arbre par sa boîte de botanique, mais le beau pavot n'avait été qu'une vision passagère; il ne le revit plus sur pied.

À Paris, mon père s'occupa aussi de Botanique. Il fit entre autres la connaissance du conservateur de l'herbier du Jardin des Plantes, M. Spach, l'auteur de plusieurs ouvrages botaniques remarquables, avec lequel il est resté lié jusqu'à sa mort et qui lui a dédié un genre de jolies plantes d'Amérique, de la famille des Oenothéracées, le genre *Godetia*. Ce genre a été définitivement admis, l'année passée, par les botanistes américains: Il contient 17 espèces environ.

Vers 1830 Cuvier vivait encore. Mon père eut le privilège de le voir assez souvent. Il fut l'un de ceux qui, lors de son enterrement, portèrent le cercueil du grand homme. À propos de Cuvier, il rappelait volontiers l'anecdote suivante: Dans ses soirées où il recevait beaucoup de monde, Cuvier aimait à causer avec les jeunes gens. Un jour il engagea une conversation sur les insectes, avec un jeune naturaliste, qui, d'un ton fort tranchant, exprimait des opinions arrêtées. Monsieur, lui dit Cuvier, avez-vous jamais disséqué un insecte?



Baris Godeti Dj. rufifos.
Caucase.

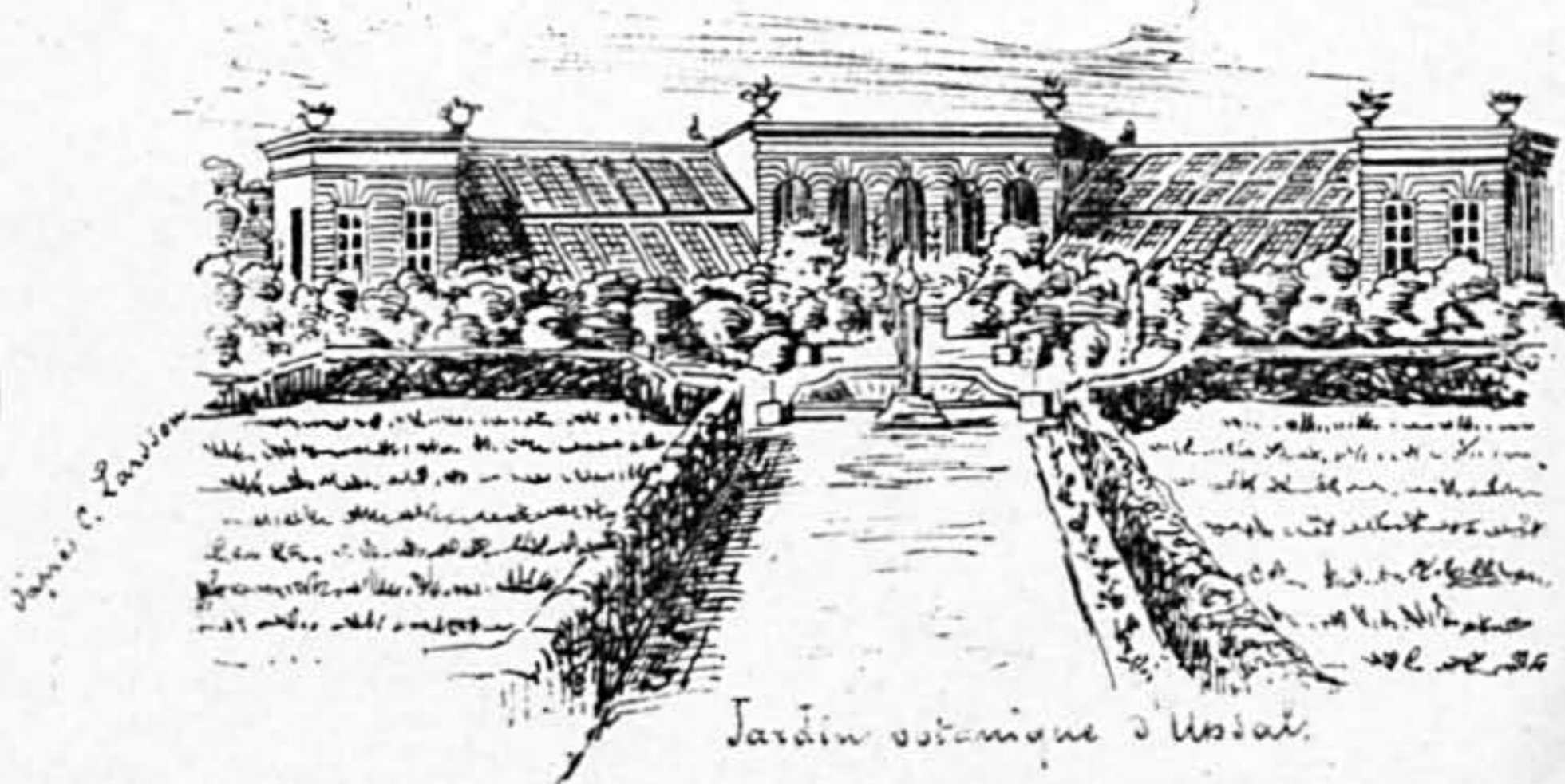


Godetia Romanzowii. Spach.
Californie.

« Non, répondit son interlocuteur avec un peu d'embaras. — Eh bien! commencez par en disséquer un, après quoi vous reviendrez et nous pourrions reprendre la conversation. — Grave leçon donnée à ce jeune homme suffisant et superficiel, et à tous ceux qui partagent avec lui ses défauts. Mon père connut aussi à Paris les savants Andouin, Boisduval, Milne-Edwards, alors jeunes et pleins d'avenir, mais surtout le bon Latreille. Dans la collection dont j'ai parlé, il existe un petit insecte, donné par Latreille lui-même et qui est intéressant parce que cet insecte est un de ceux qui a sauvé la vie au savant entomologiste. Lors de la Terreur, Latreille avait été tout à coup arrêté et mis en prison; ses amis ignoraient où il était, et il n'avait aucun moyen de le leur faire savoir, car on lui défendait absolument d'écrire une lettre. Alors Latreille eut une idée. Il attrapa dans sa prison de petits insectes, il les piqua et les mit dans une boîte, et pria le concierge de la faire parvenir à l'un de ses amis qu'il lui désigna. Le gèolier qui n'avait d'ordre que pour les lettres, y consentit. Peu de temps après Latreille était relâché, grâce aux démarches de ses amis, auxquels la vue des insectes avait révélé ce qu'ils devaient savoir.

À Paris, mon père fit aussi la connaissance de M. de Humboldt, l'auteur du *Cosmos*, qui allait partir pour l'Amérique avec M. Bonpland. Le premier lui proposa de l'accompagner, mais les circonstances s'y opposèrent, il devait, en effet, se rendre avec ses élèves à Berlin, pour y suivre les cours de l'Université.

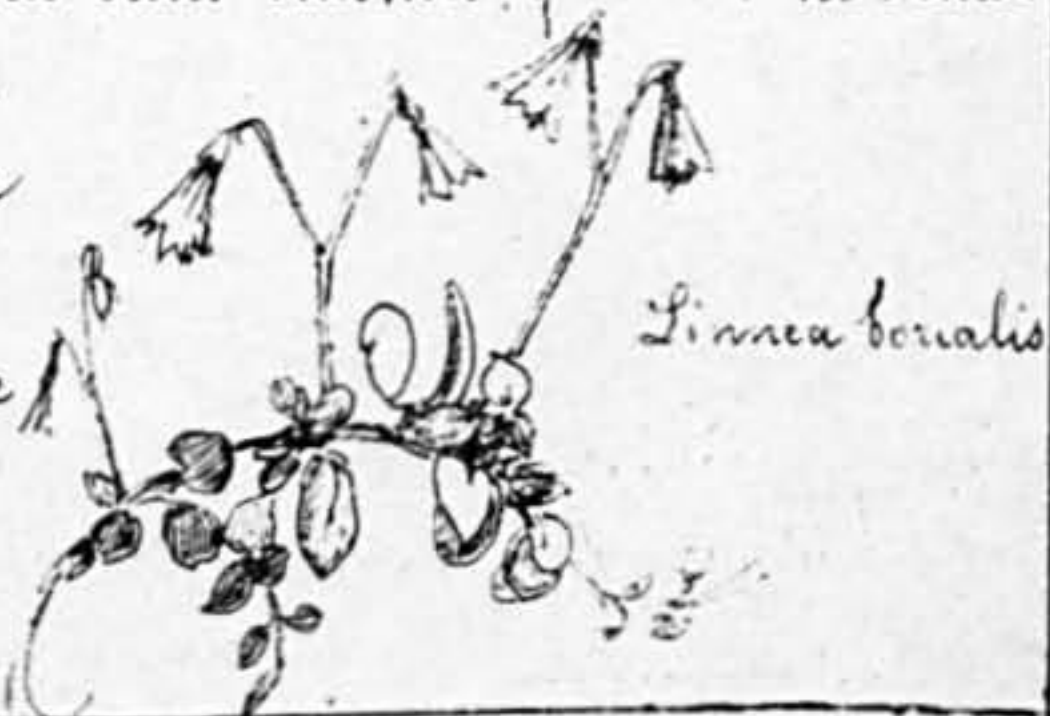
En 1833, il fit avec eux un beau voyage à l'île de Rügen et en Suède; ils pénétrèrent jusqu'à Falun où ils visitèrent les mines, si riches en minerais de toute sorte et qui rendent cette localité célèbre. À Upsal, mon père alla faire visite à la fille de Linné,



qui était alors fort âgée et qui le reçut fort bien. Ce ne fut pas sans émotion qu'il vit la demeure de Linné et son jardin botanique, et qu'il cueillit un rameau de tilleul que l'illustre botaniste avait planté de sa propre main, et un exemplaire de la gracieuse plante, qui porte le nom de *Linnea borealis*.



Habitation de Linné à Hammarby.



(La fin au prochain N°).

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} mai 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Une pétition des petits oiseaux.

Au Grand Conseil

Monsieur le Président et Messieurs,

Nous, soussignés représentant une nombreuse assemblée de toutes les classes de petits oiseaux du pays, prenons la respectueuse liberté de vous exposer ce qui suit:

Une proposition vous a été faite récemment d'autoriser la chasse le Dimanche; cette nouvelle accueillie d'abord avec incrédulité, puis confirmée par ceux de nos amis qui logent dans les lierres du Château et ont ainsi un oeil et une oreille dans vos bureaux, a causé parmi nous une émotion, comme de mémoire d'oiseau, il ne s'en était jamais vue auparavant. Il y a peu d'années, lorsque nous vîmes la Confédération nous prendre sous sa puissante protection, en édictant une loi destinée à nous protéger contre les rêts de l'oiseleur et la main des écoliers, notre cœur fut rempli d'une bien vive joie, et depuis lors nous mangions des insectes, vivions et chantions dans une douce sécurité, mais ce beau rêve est fini, et il en est fait de cette sécurité, si vous autorisez la chasse le Dimanche. - En effet, Monsieur le Président et Messieurs, le chasseur qui par le fait de ses occupations, ne peut chasser que le Dimanche est le plus acharné de tous, et tient d'autant plus à ne pas rentrer bredouille, que le lendemain ne lui appartient pas. Or, le gibier permis, le vrai gibier, le seul digne du chasseur qui se respecte, se faisant toujours plus rare, le chasseur du Dimanche se rabat sur nous et assassine sans pitié, le long des haies, pinsons, merles, fauvettes, linots et rouge-gorges; il veut brûler de la poudre, coûte que coûte, et c'est sur nous qu'il la brûle! On dira que cela est défendu par la Loi, que nous sommes protégés par la Confédération, ... mais qui exercera cette surveillance, qui visitera les boches ou le carnier du chasseur? Les gendarmes? Ah! oui, le Dimanche ils ont bien assez à faire, dans les villes et les villages, la police des lieux où l'homme mange, boit et s'amuse et nous pauvres innocents, sans défense, nous serons livrés sans merci au chasseur qui n'a d'entrailles que pour nous y loger.

Ainsi vous le voyez, Messieurs, la chasse le Dimanche rendrait certainement illusoire tout ce qu'on a voulu faire pour nous protéger; en hiver de bonnes gens nous nourrissent, d'autres mettent gratuitement des nids à notre disposition; on nous a peints sur le papier et distribués dans les écoles afin que les enfants ap-

prennent à nous connaître et à nous respecter et tout cela aurait été fait en pure perte? Nos chants cesseraient, vos jardins deviendraient déserts, les chenilles mangeront vos fleurs, et le laboureur verra le fruit de ses labeurs menacé par les insectes que nous ne serons plus là pour détruire? Ceux de nos amis que leur humeur voyageuse pousse à visiter d'autres contrées nous disent (quand ils en reviennent, hélas!) qu'il n'y a plus de petits oiseaux dans les pays où l'on chasse le dimanche.

Enfin, Messieurs, un mot encore en faveur de ceux de nos frères que la Loi qualifie de gibier, et autorise à tuer. Leur enlèverez-vous le seul jour où ils soient tranquilles et puissent se reposer des fatigues et des angoisses de la semaine? Notre pauvre parent du rez-de-chaussée ce malheureux lièvre poursuivi chaque jour par une meute ardente, n'aura-t-il donc pas vingt-quatre heures par semaine pour se reposer? Cette famille de jeunes perdreaux dont l'aile est à peine assez forte pour les porter, ne pourra-t-elle pas un jour au moins dormir en sécurité à l'ombre d'un sillon? C'est bien assez d'être traqué sans relâche toute la semaine, de ne jamais dormir que d'un oeil, de ne pouvoir prêter qu'une oreille distraite aux doux propos de ses amis. Le bon Dieu a fait le dimanche pour toutes les créatures et nous les pauvres, les petits, les timides nous n'en jouirions pas en paix? Non, Messieurs, nous avons trop de confiance dans vos sentiments d'humanité pour admettre qu'il puisse jamais en être ainsi; nous sommes petits, c'est vrai, mais le soleil luit pour tout le monde, Messieurs, chers Messieurs, laissez-nous à nos chenilles et à nos chansons.

Au nom de l'Assemblée générale des petits oiseaux
du Canton de Neuchâtel

Les délégués.

Gel du lac.
Vue de la baie de
St-Blaise,
prise du Mail, 8 et 9 février
1880.



Charles Henri Godet. (Fin).

De retour au pays, en 1834, mon père commença à travailler à sa Flore du Jura, qui ne parut que vingt années plus tard (en 1854), précédée d'une Énumération des plantes vasculaires du Jura suisse et français, et suivie en 1869. d'un Supplément. Cette Flore a reçu les suffrages des botanistes suisses et étrangers, qui, comme on peut le voir par de nombreuses lettres, louent la conscience du travail, la clarté des descriptions, l'exactitude des données. Elle lui valut du roi de Prusse une médaille d'or; elle fut récompensée d'une médaille de bronze à la grande exposition qui eut lieu à Berne en 1857. C'est grâce à sa Flore qu'il a noué des relations avec tous les botanistes suisses, entre autres avec M. Oswald Heer, qui lui a dédié un Chêne fossile: le *Quercus Godeti*, et avec les principaux botanistes européens et autres; c'est grâce à elle aussi qu'en 1877, il fut appelé comme membre du jury, à la grande exposition horticole de Florence.

En 1839, mon père avait été nommé Inspecteur des Études, poste qu'il occupa jusqu'en 1848. Pendant cette période il fut un des fondateurs de la Société d'horticulture et du Jardin botanique, qu'il dirigea pendant bien des années. Lorsque M. le professeur Agassiz, partit pour l'Amérique, il fut remplacé d'abord par M. Hollard, puis par mon père, dont les cours furent suivis par bien des élèves, à beaucoup desquels il a inspiré le goût des sciences naturelles et dont plusieurs sont devenus ses amis. Il a fait longtemps partie de la Commission administrative du Musée d'histoire naturelle, dont il a arrangé avec soin les collections botaniques. En 1859, il devint Bibliothécaire de la ville de Neuchâtel, et il le fut jusqu'en 1876. Pendant les dernières années de sa vie, il s'occupa surtout des Roses suisses, dont il a réuni une fort belle collection, et à l'une desquelles M. Grenier, (l'auteur de la Flore française) a donné son nom (*Rosa Godeti*, Gren. & Rameau de Sapin). L'herbier que laisse mon père contient environ 27000 espèces de plantes. Mais je dois insister encore sur un point et mentionner un trait de caractère, sans lequel le portrait que j'ai cherché à faire de mon père ne serait pas complet: Son amour pour l'histoire naturelle n'était qu'une partie de celui qu'il portait à la nature en général. Toutes les années il faisait un voyage dans les Alpes, afin de se retremper, pour ainsi dire, dans l'air vivifiant de la montagne. Oh! qu'il était heureux dans ces hauteurs où n'arrivent plus les vains bruits de la terre, au Pavillon du Glacier de l'Aar, par exemple, en face de ces admirables cimes colorées par le soleil couchant, sur une pelouse empaillée de fraîches fleurs alpines. Qu'il aimait le Grindel, lieu cependant bien sauvage et bien peu attrayant, avec ses montagnes où ne croît aucun arbre, ses rochers d'un gris uniforme, son lac noir comme de l'encre, mais où il trouvait d'un côté une flore charmante, de l'autre la cordiale hospitalité du *papa Zippach*. Il eut plusieurs fois l'occasion de s'y rencontrer avec M. M. Agassiz et Desor, occupés alors de leurs études sur les Glaciers. Une fois même il les accompagna au glacier de l'Aar où, pendant la nuit, ils essuyèrent une épouvantable tempête, très imparfaitement protégés par le gros

bloc, auquel on avait donné le nom d'Hôtel des Neuchâtelois.

Quelques semaines avant sa mort mon père avait encore pu faire une course à Interlaken et au Teatenberg. Là, il lui fut donné de revoir encore ses chères Alpes, dans toute leur splendeur. En face de ce spectacle, il s'écria: "Qu'elles sont belles, mais c'est la dernière fois que je les vois".

Cher Monsieur, je termine en vous demandant pardon d'avoir été si long, Je crains d'avoir un peu abusé de la patience de vos lecteurs. L'amour filial sera mon excuse. Permettez-moi cependant de finir par ces mots d'une lettre de M. le professeur Schimper, de Strasbourg.

"Votre père était de ceux pour qui la science n'est pas seulement une affaire de savoir, mais aussi un besoin du cœur; pour lui la botanique était une science aimable et pleine de poésie." A ces paroles si vraies, j'ajouterai un vœu: Puisse notre jeunesse comprendre de plus en plus cette poésie de la science de la nature; puisse-t-elle entrevoir combien cette étude peut parler au cœur et à l'intelligence, comme elle peut être une ressource dans les moments où la vie paraît déserte, si du moins on sait y voir autre chose que l'œuvre inconsciente d'un aveugle hasard.

Agrez, Monsieur le Rédacteur, etc
Neuchâtel, 31 décembre 1879.

Paul Godet pr.
président du Club jurassien.

Géls antérieurs du lac.

17^e siècle. Au commencement de l'an 1608, le froid fut si violent que tous les lacs et les rivières de la Suisse gelèrent et cela à un tel point qu'on pouvait les traverser à pied sec.

Le 1^{er} février 1624, le lac de Neuchâtel gela sur ses bords; la bordure de glace mesurait 400 pas de largeur.

Dans les mois de janvier et février et au commencement de mars de l'année 1660, il fit des froids si violents que plusieurs lacs de la Suisse gelèrent et furent longtemps dans cet état.

Le 25 janvier 1695, le lac de Neuchâtel gela d'un bout à l'autre, tellement qu'on pouvait y circuler de tous côtés, même avec des traîneaux chargés et attelés de chevaux, comme cela arriva en divers lieux. Plusieurs jeunes gens le traversèrent le 31 janvier et entre autres deux bourgeois de Neuchâtel, Jean Frédéric Tury et Jean Depierre, qui couchèrent à Portalban, d'où ils revinrent le lendemain à Neuchâtel. Ils assurèrent qu'ils avaient compté les pas depuis Neuchâtel à Portalban et qu'il y en avait 11544. Ceux de St. Blaise, au nombre de 60 hommes allèrent faire l'exercice environ 1000 pas en avant, et y firent des décharges. On remarquait à environ 200 pas loin de la ville, une trace rouge comme du sang et longue de plus d'une lieue. (Annales de Boyer)



Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} juin 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50. par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Pétition des poissons au Conseil fédéral.

Monsieur le Président et Messieurs,

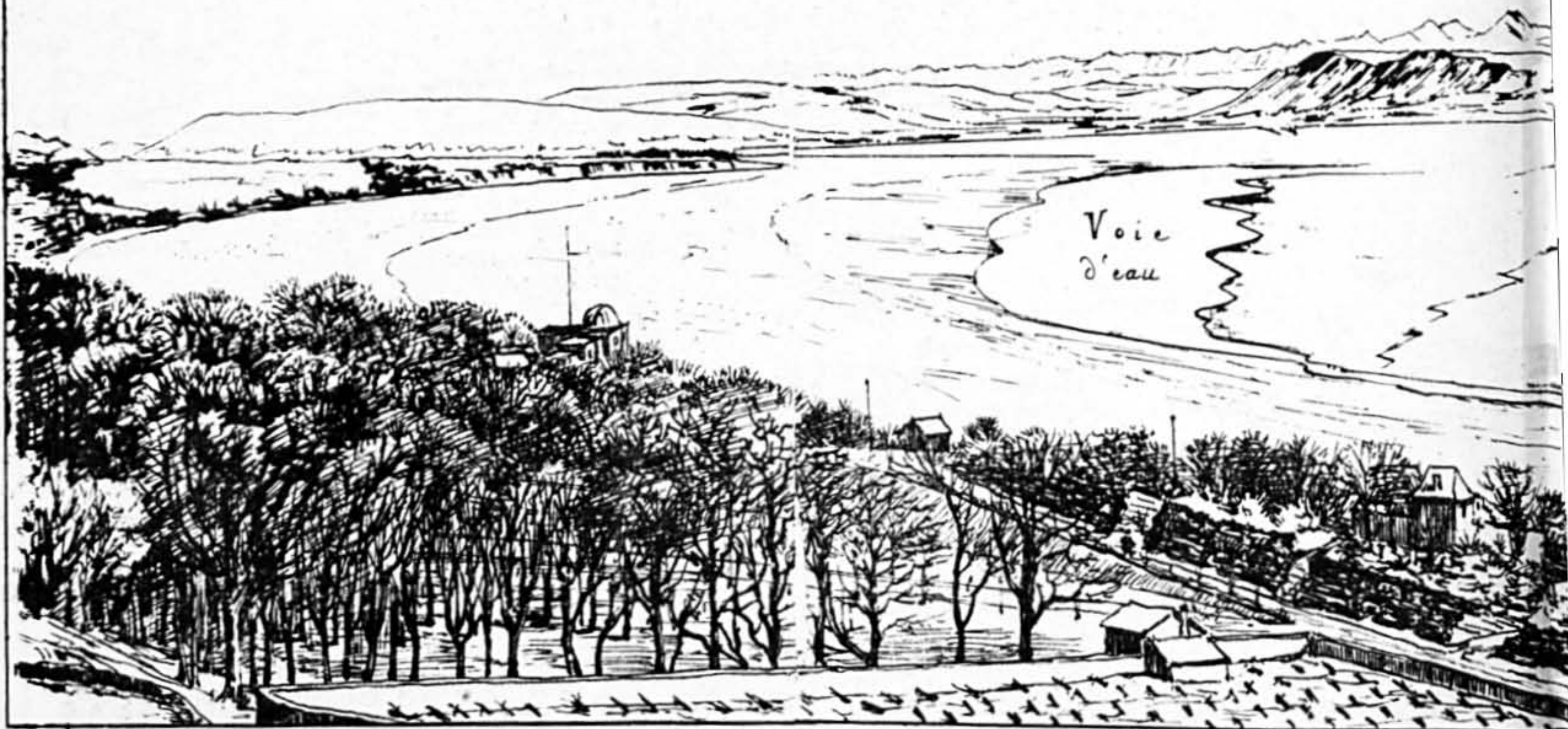
Les oisillons neuchâtelais, par l'organe du Rameau de Sapin, ont adressé une requête au Grand Conseil de leur Canton, pour lui demander protection, au moins un jour par semaine, le Dimanche des chrétiens. Lorsqu'on même qu'étrangers à toutes confessions religieuses, ces emplumés n'en adorent pas moins le Créateur à leur manière, et ils estiment qu'il ne les a pas créés uniquement pour se faire tuer et manger par les hommes, ces destructeurs de tout être vivant, à commencer par eux-mêmes.

Permettez donc, très-honorés Messieurs, à un merle d'eau, un cincle, d'être l'avocat d'une classe d'infortunés privés de la parole, avec lesquels il vit en paisible union, sans se manger l'un l'autre. Vous avez fait une loi sur la chasse et la protection des oiseaux utiles, mais votre loi sur la pêche ne protège pas assez les innocents et utiles poissons qui ne demandent rien à l'homme, qui vivent dans un élément dont il ne peut rien tirer que leur chair délicate. Sans eux, l'eau serait improductive. Mais Dieu n'a laissé aucune partie de l'univers sans habitants. Il a donné à chaque espèce sa mission et une de celles du poisson consiste à rendre des services à l'homme, en contribuant puissamment à détruire les insectes qui ravagent les récoltes. Le poisson en mange journellement des myriades qui tombent dans l'eau ou qu'il frappe lestement lorsqu'ils s'approchent de la surface. Mais ces services quotidiens sont méconnus; le mépris de mes clients ne leur permet pas de faire des réclames dans les journaux et ceux-ci ne leur envoient pas de reporters.

Votre loi sur la pêche interdit bien l'action meurtrière des pièges à ressort, du trident, du harpon, des armes à feu, des cartouches explosibles, mais tous ces engins ne protègent que les gros poissons, la noblesse poissonnière, tandis que le menu fretin reste exposé à tous les horribles supplices du harpon maudit, qui lui déchire la bouche, lui arrache parfois la langue et lui interdit à jamais de prendre aucune nourriture, en sorte que s'ils échappent au pêcheur et à la casserole, c'est pour mourir de faim, après une longue agonie.

Vous avez défendu de barrer les rivières avec des filets et ordonné de

Vue du lac gelé, prise du sommet du Mail,
le 9 février 1880.



manager aux poissons un passage près des usines ou de leurs écluses ; mais les turbines étudent la loi ; elles absorbent toute l'eau des rivières, elles ferment toute issue, même à la brute la plus audacieuse.

Tous permettent la pêche à la ligne, en tout temps, dans les plus petites rivières, de telle sorte que les hameçons se croisent sur leur lit trop étroit et que les poissons ne peuvent plus éviter les pêcheurs occupant les deux rives. Ces barbares ont rapetissé leurs hameçons pour prendre jusqu'aux goujons. Pendant toute l'année ils fouillent les champs et les prés le long des rivières ils établissent des sentiers, coupent les arbres qui les gênent, restent invisibles seulement à la police et leur multitude détruit plus de poissons et cause plus de dégâts que tous les pêcheurs attirés. Tous les jours de la semaine, et surtout les dimanches et fêtes, ces héros sans plumes, parcourent les bords des cours d'eau. Aucun poisson n'est trop petit pour eux ; la jeunesse imprudente mord surtout à l'appât du maudit hameçon et elle périt misérablement, avant d'avoir l'âge de se reproduire. Les rivières et ruisseaux se dépeuplent, leurs rives seules sont foulées par les pêcheurs à la ligne, qui se disputent le dernier goujon.

Cependant c'est dans ces petits cours d'eau que chaque espèce de poisson vient déposer ses œufs à la saison qui lui est propre, dans l'espoir de s'y multiplier selon la loi naturelle. Mais vain espoir, les poissons d'un an mordent déjà à l'hameçon et si l'on visitait les barils des pêcheurs on trouverait peu de



Vue du lac gelé, prise du sommet du Mail,
le 9 février 1880.



menager aux poissons un passage près des usines ou de leurs écluses ; mais les turbines étouffent la loi ; elles absorbent toute l'eau des rivières, elles ferment toute issue, même à la brute la plus audacieuse.

Tous permettent la pêche à la ligne, en tout temps, dans les plus petites rivières de telle sorte que les hameçons se croisent sur leur lit trop étroit et que les poissons ne peuvent plus éviter les pêcheurs occupant les deux rives. Ces barbares ont rapetissé leurs hameçons pour prendre jusqu'aux goujons. Pendant toute l'année ils foulent les champs et les frès le long des rivières ils établissent des sentiers, coupent les arbres qui les gênent, restent invisibles seulement à la police et leur multitude détruit plus de poissons et cause plus de dégâts que tous les pêcheurs attirés. Tous les jours de la semaine et surtout les dimanches et fêtes, ces héros sans plumes, parcourent les bords des cours d'eau. Aucun poisson n'est trop petit pour eux ; la jeunesse impudente mord surtout à l'appât du maudit hameçon et elle périt misérablement, avant d'avoir l'âge de se reproduire. Les rivières et ruisseaux se dépeuplent, leurs rives seules sont foulées par les pêcheurs à la ligne, qui se disputent le dernier goujon.

Cependant c'est dans ces petits cours d'eau, que chaque espèce de poisson vient déposer ses oeufs à la saison qui lui est propre, dans l'espoir de s'y multiplier selon la loi naturelle. Mais vain espoir, les poissons d'un an mordent déjà à l'hameçon et si l'on visitait les barils des pêcheurs on trouverait peu de



poissons qui aient la mesure légale.

De grâce, très honorés Messieurs, prenez pitié de notre détresse; laissez pêcher à la ligne dans les grandes rivières et les lacs où il y a de la place pour vivre et échapper aux engins des pêcheurs, mais délivrez-nous des pêcheurs à la ligne dans les petites rivières et ruisseaux, afin que nous puissions remplir le but de la nature nous multiplier et nous permettre d'envoyer ensuite nos colonies dans les unes et les grandes rivières. Votre tolérance a dépeuplé tous les petits cours d'eau, les fleuves et les lacs en éprouvent le contre-coup et bientôt vous ne pourrez plus voir sur votre table nos belles truites mouchetées, nos ombres de rivière à la nageoire dorsale quadrillée de rouge et de noir. Ces dernières ont presque totalement disparu et le hameçon seul les a détruites, car l'ombre ne se prend pas dans le filet ou la nasse.

Ces petits cours d'eau sont déjà exposés à être empoisonnés par les résidus des fabriques, le chlorure de sodium, la dynamite et autres substances vénéneuses, jadis inconnues, et qui tuent actuellement jusqu'aux chabots et aux écrevisses cachées sous les pierres.

De grâce, Messieurs, prenez pitié de la population des petites rivières, éloignez d'eux les pêcheurs à la ligne; protégez les innocents poissons que ces cours d'eau nourrissent et qui vous crient merci par l'organe d'un humble merle d'eau, devenu leur avocat par compassion pour leur infortune.

Si vous défendez la chasse le Dimanche aux chasseurs, faites en au moins de même aux pêcheurs qui, avec eux et tous ensemble par désœuvrement font le mal devant le Seigneur.

Le gel du lac en 1695. Le vendredi 25 janvier 1695 le lac de Neufchâtel par un temps calme sans vent, a commencé à geler et il a toujours augmenté à geler plus avant, donc le jeudi 31. dit, le Dr. Jean Frédéric Pury confesseur, et le Dr. Jean de Pierre chapelier, tous deux de cette ville ont passé à pied sec sur la glace ce dit jour droit à Port-alban; et demi heure après, ont aussi traversé ledit lac à pied sec sur la glace, qui sont le Dr. Nicolas Kenzely M^{re} cordonnier, et Abram Rou charpentier, aussy bourgeois de cette ville, sans scavoir qu'il y en eut desjà des passés; donc ils se sont tous rencontrés à la couchée audit Port-alban; et le lendemain ils sont revenus sur leurs pas en toute sécurité, puis que pour la foire de Chandeleur de cette ville, on a traversé le dit lac avec plusieurs traineaux, quoy que ce ne fut qu'à bras, sans bœufs ny chevaux, et on a mesuré la glace en divers endroits, on a trouvé qu'elle a environ 9 pouces d'épaisseur, et le 14 février suivant par un soufflé ou gonfle, qui s'est fait sous la glace, il est sorti un tas de glaçons que le bout du port en a été renversé, et le dit morceau de glaçons était de hauteur et largeur d'une moitié maison. Environ le 24 fév. le lac a été tout rompu et dégelé d'une nuit par un vent sans faire aucun mal ny dommage Par la Grace de Dieu. (Extrait du Journal de P. Ramus, bourgeois de Neufchâtel).

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} juillet 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Le Héron des Tourelles.

Le dernier jeudi du mois de juin 1875, en traversant la place du marché de notre bonne ville de Neuchâtel, j'aperçus un jeune héron exposé en vente en compagnie de canards, poules, coqs et poulets.

L'occasion, son air grave

Quelque intérêt aussi me poussant, j'en fis l'acquisition, et je lui assignai un des compartiments de la basse cour de ma petite campagne.

Pendant six semaines je laissai mon hôte perdre ses mauvaises habitudes de vagabondage dans la réclusion; puis, le jugeant devenu suffisamment raisonnable, je lui donnai le loisir d'errer à travers sentiers et jardins. Sans m'en douter, en quelque sorte, j'avais fait, en mon héron, une précieuse acquisition: plus d'escargots, plus de limaces, bavant sur mes fleurs, plus d'insectes dévorant mon potager. Mon héron était devenu l'hydre de la fable dans l'étang aux grenouilles. D'un coup de son long bec, il saisissait sa proie avec une surprenante adresse; souris, oiseaux même, malheureusement, trompés par son immobilité, s'approchaient de lui sans défiance, et devenaient la proie de son bec rapide

Emmanché d'un long cou.

Mais le produit de ses chasses ne suffisait pas aux besoins de son appétit; en conséquence je lui donnai des débris de viande et du poisson. Ce dernier met était sa nourriture préférée et il pouvait en absorber d'énormes quantités. Rien de plus intéressant que de le voir engloutir un poisson deux fois plus large que son cou! Sous le duvet hérissé, par l'effort de tension de la peau, on voyait tous les organes se gonfler, le morceau était tourné et retourné dans le bec effilé de l'animal, comme la pincée de tabac entre les doigts d'un fumeur de cigarettes, enfin, un spasme suprême, distendant tous les obstacles, agitait un instant toute la partie supérieure de mon goulu: le poisson avait passé. Je vis disparaître de la même manière des petits chats, des petits lapins, etc. tout était de bonne prise pour mon héron. Je vous laisse à penser quels ravages peut faire une famille de ces oiseaux parmi





la gent poissonnière ! Chose extraordinaire, j'ai constaté à maintes reprises que tout est digéré absolument par l'estomac du héron, les os les plus durs, les aliments les plus hétérogènes ne laissent aucune trace dans ses déjections, toujours semblables à une espèce d'eau de chaux glaireuse, sans consistance. Mais c'est là une question qui relève de l'histoire naturelle et je ne veux être ici que le biographe de mon héron.

Jaco

Aux premiers temps de sa liberté, il était craintif, et lorsqu'il voyait un inconnu chercher à l'approcher, vite, il regagnait son gîte. Mais cette timidité ne fut pas de longue durée. A peine avais-je commencé à m'attacher à ce gracieux oiseau, qu'un

beau jour il disparut. Que voulez-vous ? - il était trop près du lac pour ne pas se sentir attiré vers cette grande surface éclatante, recelant tant de trésors pour ses appétits gloutons. Mon pensionnaire se sentait pris du besoin d'aller faire son école poissonnière sur les bords de l'Arunde, de la Thielle, de la Broye peut-être ; et, si je ne fus venu à temps pour lui représenter toute la gravité, l'ingratitude de sa conduite, il était perdu sans doute. Mais, heureusement, après maintes recherches, je finis par le découvrir perché sur le mur de la promenade de l'École, dite du Ramonneur. Je l'appelai par son nom, je lui jetai quelques morceaux de viande et, soit remords, soit gourmandise, il vint à moi et se laissa prendre.

J'avais eu trop d'inquiétude, trop de courses à faire afin de rattraper mon évadé, pour ne pas profiter de la leçon ; je fis couper le bout d'une des ailes de mon fugitif et le réintégrai dans ses pénates.

Au bout de quelque temps Jaco se sentit si bien chez lui, chez moi, qu'il devint un gardien vigilant de la maison. C'était lui qui donnait l'éveil aux chiens, lui qui avertissait toujours le premier lorsqu'il se passait quelque chose d'insolite, qu'un pas tardif troublait le silence de la cité de l'Ouest. Rentrerais-je tard chez moi ? le cri rauque de mon héron témoignait qu'il avait entendu et reconnu mon pas, de fort loin ; il me rappelait les oies du Capitole.

En vieillissant, il devint toujours plus hardi et de plus en plus familier. Le jardin était sa propriété et s'en croyait le maître absolu et poursuivait à coup de bec tout enfant étranger qu'il apercevait dans son royaume. Toujours perché sur les endroits les plus élevés, il pouvait rester immobile pendant des heures, se reposant sur un seul pied ; on aurait dit un oiseau empaillé.

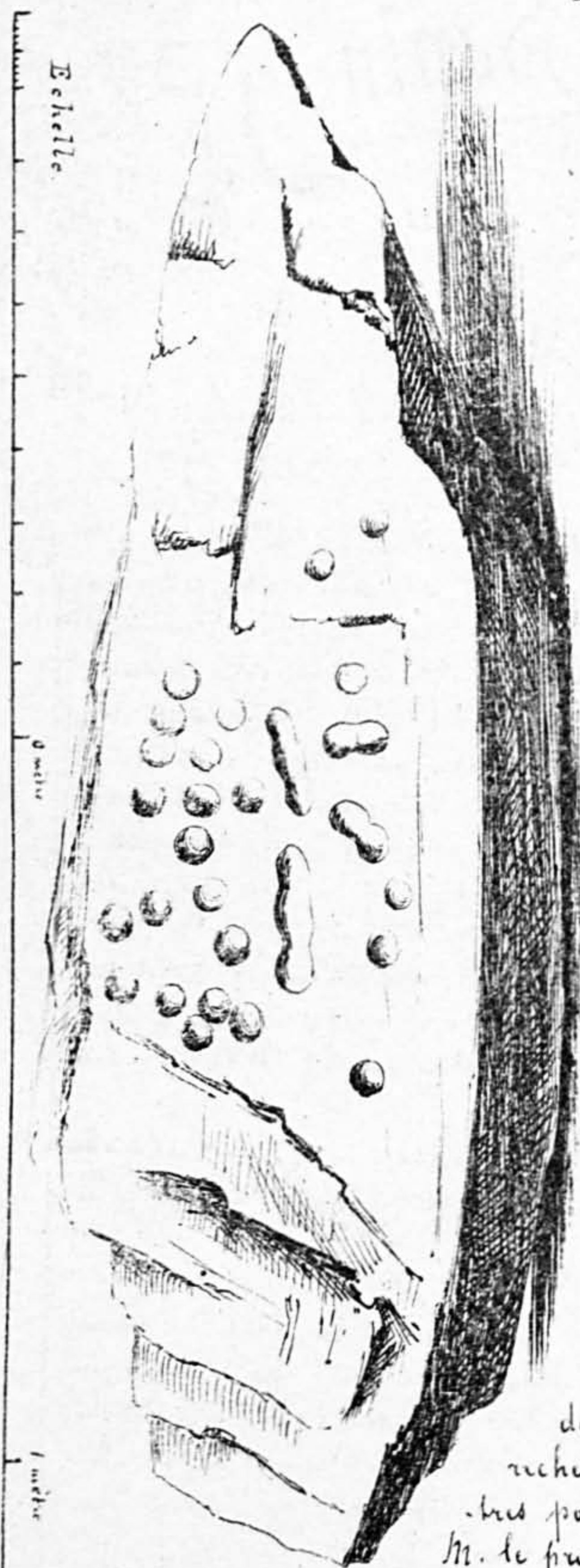
Parfaitement apprivoisé, il n'oubliait jamais l'heure des repas et, aussitôt la table dressée, il venait heurter du bec la porte vitrée de la salle à manger pour prendre sa part du festin. Parfois il allait faire de lointaines promenades, mais il revenait toujours de lui-même au logis, lorsqu'il n'était pas poursuivi. Souvent - comme il était connu de tout le voisinage - on m'avertissait de ses escapades; j'allais alors à sa recherche, et, à mon appel, il arrivait docilement et rentrait au logis en me suivant de son pas grave. On l'a vu se promenant à cinq heures du matin dans la rue du Seyon; on l'a rencontré llanant dans le voisinage de Pesens. A l'époque du printemps, surtout, il se sentait pris d'un irrésistible besoin de pérégrination; par contre, en hiver, avant la tombée de la nuit, il quittait le jardin et venait se poster devant la porte de la remise pour qu'on lui ouvrît.

Taco pendant longtemps, ne se laissa toucher que par moi; mais ayant une longue absence, ayant chargé le domestique de son entretien, et ce dernier ayant dès lors continué à le soigner, mon héron s'attacha tellement à lui, qu'on ne les voyait presque plus jamais l'un sans l'autre. L'oiseau emboîtait le pas et, comme un chien suivait son nourricier, témoignait de sa joie, à l'approche de son ami, par des allongements de cou et de petits cris très faibles, mais répétés, jusqu'à ce qu'il ait obtenu une caresse. A mon retour Taco me reconnut immédiatement.

Mon héron était grand ami de la musique. Aussitôt que l'on se mettait au piano, fut-il au fond du jardin, il quittait sa retraite et accourait près de la fenêtre ou de la porte du salon. Certainement, il y serait entré, si on lui eût accordé cette licence, mais, il avait une certaine notion de savoir vivre, qui le retenait toujours en deçà des limites qu'il ne devait point franchir. Animal de société, il vivait en bonne intelligence avec les chiens, tenant tête au gros chien de chasse, mais se prêtant à tous les caprices du petit chien de salon, qui souvent le malmenait de mille façons, lui tirant les ailes ou les plumes. Il respectait les poules, les lapins, les dindons et faisait bon ménage avec eux tous, lorsqu'ils avaient atteint un certain âge; mais malheur aux jeunes couvées qui se trouvaient à sa portée! Tous les petits devenaient les uns après les autres la proie de sa glotonnerie: des poulets d'un mois disparaissaient tout ronds dans les profondeurs de son long bec.

Quatre ans après, le 23 décembre 1879, mon pauvre héron, qui avait probablement eu à souffrir du froid durant les nuits précédentes, fut trouvé mort le matin dans la remise qui lui servait d'abri. Ce fut un chagrin pour nous tous, et longtemps encore on parlera aux Tournelles de maître Taco, dont je viens de vous conter l'histoire.

La pierre à écuelles du Jardin anglais.



La collection de blocs erratiques du Jardin anglais de Neuchâtel s'est enrichie dernièrement d'une pierre granitique intéressante. La figure ci-contre indique la forme et les dimensions de ce bloc. Sur une de ses faces, on remarque distinctement un certain nombre d'empreintes de forme arrondie, semblables à de petites soucoupes, qui évidemment, ont été creusées dans la pierre par la main de l'homme. Ce bloc doit donc être rangé dans la catégorie des pierres à écuelles, dont on connaît déjà plusieurs spécimens dans notre canton et sur lesquelles l'attention des archéologues a été attirée depuis longtemps. D'après l'opinion de ces derniers, ces pierres jouaient un rôle dans le culte de l'ancienne religion.

La pierre à écuelles déposée au Jardin anglais a été découverte par M. L. de Jany banquier, qui en a fait don à la Municipalité. Elle se trouvait dans un petit vallon situé au pied de Chasseral, à la limite des territoires de Lignières et d'Enges, et dans la propriété de MM. les frères Droz, aux Gravercules. C'est en réparant un chemin que ce bloc fut mis en évidence. Avec les indications qui précèdent il est facile, en consultant l'atlas topographique de la Suisse (N° 134) de trouver l'endroit où gisait ce bloc à une altitude de 940 mètres.

Il existe dans ce petit vallon une quantité de blocs erratiques, mais malgré de nombreuses recherches, M. de Jany n'en a pas découvert d'autres portant des traces d'écuelles.

M. le professeur Desor nous a envoyé le dessin d'un monument semblable « la pierre du Landeron », qu'il a bien voulu destiner au Rameau de Sapin. Nous publierons ce dessin et l'article qui l'accompagne.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} août 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Le sentier de la cascade de Môtiers.

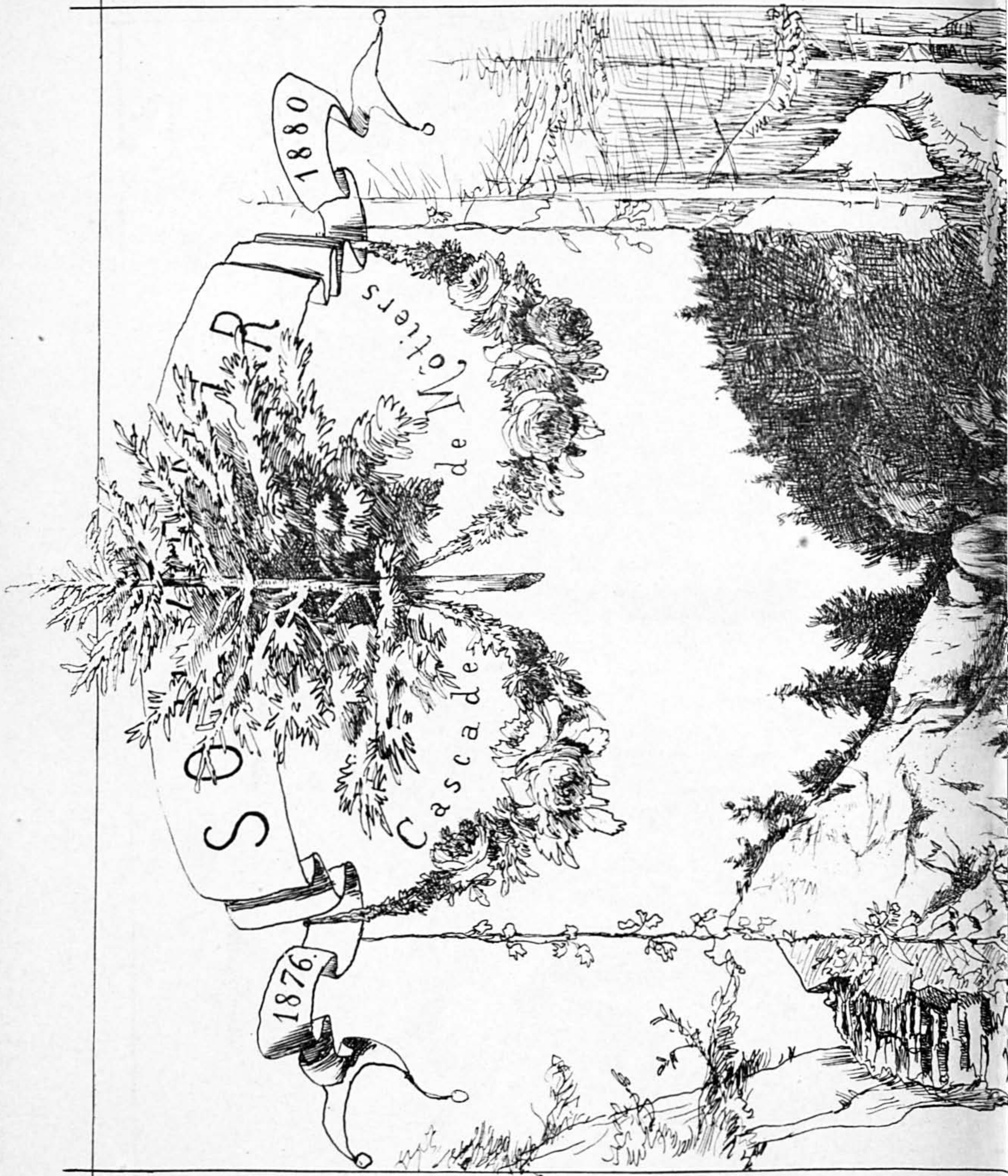
La Société d'instruction populaire de Môtiers a inauguré dimanche passé le sentier de la Cascade de Môtiers. Le Club jurassien par l'organe du Rameau de Sapin salue toujours avec plaisir la réalisation de projets qui ont pour but de développer le goût des excursions et des promenades en famille dans notre beau Jura. La Société du Musée de Stenier a rendu accessible la gorge pittoresque de la Poueta Raïsse; la Société des Gorges de l'Urens a fait construire un sentier de Trois Rods au Champ du Moulin; la Société pour l'embellissement des environs de Neuchâtel a converti le voisinage de la Roche de l'Ermitage et de Tête plumée en un vaste jardin anglais; les habitants du Locle remontent le cours du Bied et vont admirer les sites charmants où ce ruisseau prend sa source, chantée par Mlle Elvina Huguenin; Môtiers a son tour a rendu accessible le riant vallon qui se trouve au-dessus de la cascade. Voici, ce que nous écrit au sujet du sentier inauguré, M. H. Blaser, instituteur à Môtiers.

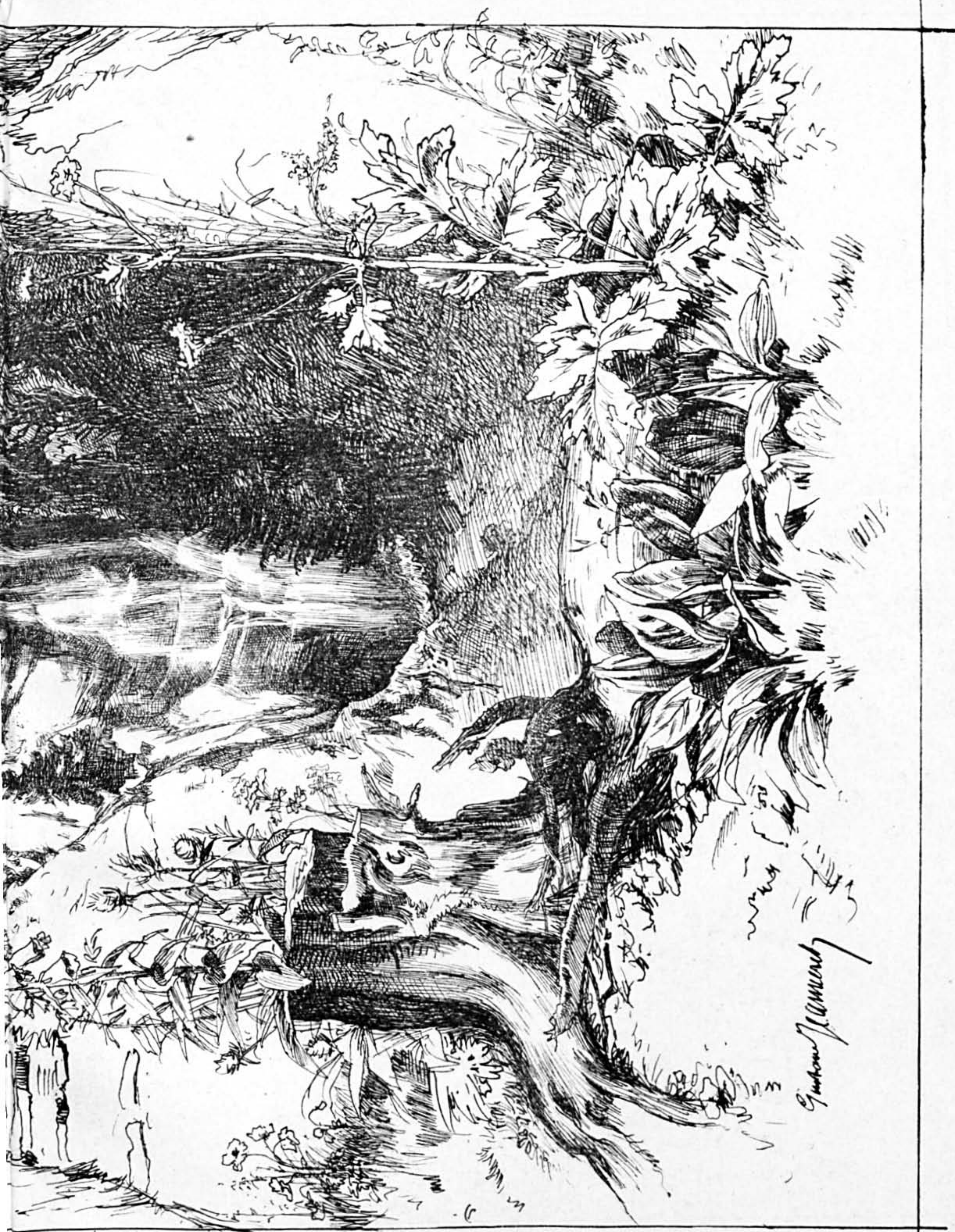
« En 1876, la Société d'instruction populaire de Môtiers-Boveresse avait fait construire, pour faciliter aux promeneurs l'accès des environs de la Cascade de Môtiers, un sentier qui aboutissait à une plateforme rocheuse d'où l'on domine la chute d'eau et toute la partie supérieure du vallon.

La vue y est magnifique et l'affluence des promeneurs qui n'a fait qu'augmenter depuis quelques années prouva bientôt à notre Société l'utilité de cette entreprise.

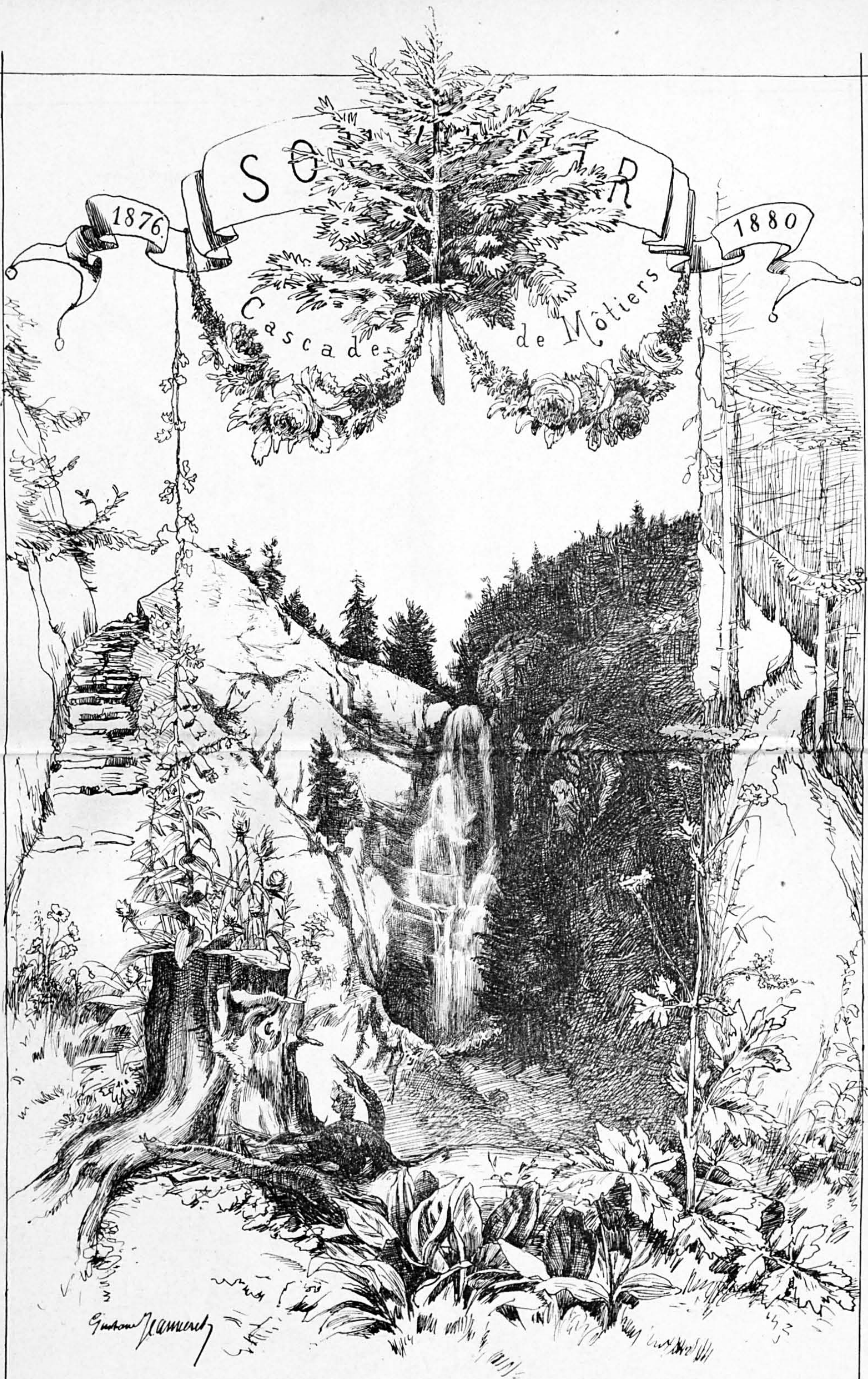
Mais l'œuvre n'était pas terminée; aussitôt que l'état de nos finances, considérablement diminuées par les frais du sentier du Pas de la Coultisse, serait devenu normal, il fallait nécessairement reprendre le sentier à la plateforme et le prolonger de l'autre côté du Bied, au-dessus de la chute, d'où on le conduirait à travers la forêt, au moyen d'une pente insensible, jusqu'au pied de la Cascade, c'est à dire à l'entrée de la grotte, et delà en passant encore une fois par dessus le ruisseau, au chemin conduisant au village.

C'est cette tâche que notre Société s'est donnée au commencement de cette année et qu'elle croit avoir remplie de son mieux. Mais, comme il arrive toujours en pareil cas, les frais ont dépassé les limites de nos ressources; toutefois





Guillaume J. L. L.



Guillaume Hamard

nous comptons avec confiance sur l'appui de notre population qui n'a jamais tardé la Société d'Instruction populaire dans l'embarras.

Nous apprenons que les Fermiers se proposent d'établir un Sertier du Haut de la Cour à la source de la Reuse (La Doux). Nous souhaitons au Comité d'initiative un heureux succès et nous le prions de nous tenir au courant de la marche de son entreprise. Nos correspondants des diverses localités du pays voudront bien nous signaler les projets de ce genre, qui sont à l'étude ou en voie d'exécution.

Protection des petits oiseaux. Un jeune membre du Club jurassien nous écrit ce qui suit:

Il y a quelque temps, je lus dans un journal, un charmant article, qui m'a beaucoup intéressé; comme j'espère qu'il en sera de même pour tous nos amis, j'ai l'honneur de vous le communiquer en le résumant.

Un instituteur d'une modeste commune du département des Vosges, celle de Lusse, a eu l'idée de former, dans son école, une association pour la protection des oiseaux et la destruction des insectes nuisibles à l'agriculture.

L'association se compose de membres honoraires et de membres actifs; les membres honoraires versent une petite cotisation d'un franc par année, qui suffit à maintenir l'équilibre de ce budget bien privilégié; les membres actifs sont les enfants de l'école; ils sont partagés en cinq groupes dont chacun exerce la surveillance sur une fraction du territoire. Chaque nid découvert est l'objet d'un rapport établissant le nombre d'œufs ou de petits qu'il contenait, ainsi que l'époque où les oisillons ont pris leur essor. Si un de ces nids est enlevé par une personne étrangère à la société, le chef de groupe en fait la déclaration au président, et le Comité décide s'il y a lieu de signaler à l'autorité l'auteur du délit. La chair étant suible, comme on sait, et le dénichage bien autrement tentant qu'une pomme, les fondateurs de l'association ont cru admettre le cas où l'un de ses membres succomberait à la tentation. D'après le règlement un premier attentat est puni d'une réprimande secrète dont l'interprète est, non pas l'instituteur président, mais le chef de groupe; s'il y a récidive il est exclu de l'association.

„ Quoique vieille d'une année seulement, la société a déjà ses états de service. Chacun sait que les rigueurs de ce terrible hiver ont singulièrement diminué le nombre des oiseaux et des insectes; les jeunes sociétaires comptent à leur actif 55 nids protégés et amenés à bien; grâce à eux 10,900 hannetons et 1500 nids de chenilles ont été détruits. — Puissent tous les enfants de nos campagnes avoir un instituteur comme celui de Lusse.

H. Biolley
membre du club jurassien.

*Vue du lac gelé, prise du sommet du Mail,
le 19 Février 1880, dernier jour du gel.*



comme des chiens, d'où leur vient leur nom de Cinopodes. D'autres ont la plante des pieds tournée en arrière, avec sept doigts à chaque pied. Ils habitent les déserts de la Sybie. La dicile en nourrit de forme humaine, mais avec pied de cheval; quelques uns les nomment Latimia. Isidore en décrit encore plusieurs autres espèces, en citant les écrits de Jolin et de Pline.

Le livre d'où nous tirons ce passage est une espèce d'encyclopédie, décrivant les hommes et les choses, comme on les connaissait et comprenait au quatorzième siècle. Son auteur et son traducteur étaient des savants de leur temps.

Bellerive 1880

Dr. A. Guignerey

Gels antérieurs du lac.

1709. Janvier 1-5 très doux et humide; - du 6 au 24, froid très intense. Le lac ne gela qu'aux bords à cause de la bise qui l'agitait. La Broye était tellement gelée, qu'on la traversait avec les chevaux. Les bords du lac étaient gelés jusque bien en avant. (Journal du Receveur Peters).

1729. Janvier 3-31, Très froid. Il y a eu cependant, quelques coups de tonnerre. 8-14 février; très froid; 15-17: beaucoup de neige; 18-20: très froid; 21 au 22: doux; 8-10 mars: très froid; 30-31 id. - Le lac a gelé de l'épaisseur de trois à quatre pouces de St Blaise à Neuchâtel. (Journal du Receveur Peters) (à Suivez)

*Vue du lac gelé, prise du sommet du Mail,
le 19 Février 1880, dernier jour du gel.*



comme des chiens, d'où leur vient leur nom de Cinopodes. D'autres ont la plante des pieds tournée en arrière, avec sept doigts à chaque pied. Ils habitent les déserts de la Lybie. La Sicile en nourrit de forme humaine, mais avec pied de cheval; quelques uns les nomment Latmia. Isidore en décrit encore plusieurs autres espèces, en citant les écrits de Solin et de Plin^e.

Le livre d'où nous tirons ce passage est une espèce d'encyclopédie, décrivant les hommes et les choses, comme on les connaissait et comprenait au quatorzième siècle. Son auteur et son traducteur étaient des savants de leur temps.

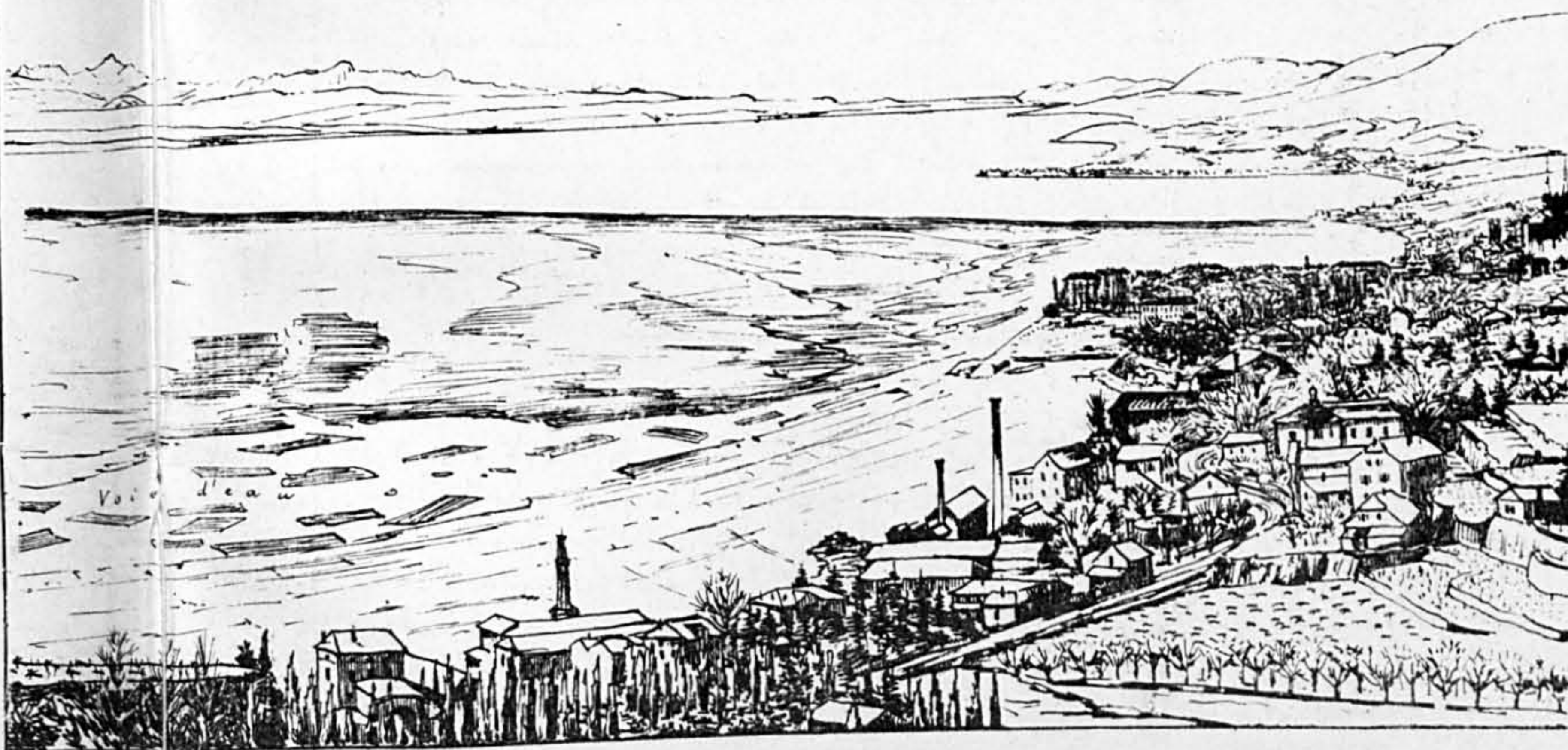
Bellerive 1880

Dr. A. Quinquerez

Gels antérieurs du lac.

1709. Janvier 1-5 très doux et humide; - du 6 au 24, froid très intense. Le lac ne gela qu'aux bords à cause de la bise qui l'agitait. Le Broye était tellement gelée, qu'on la traversait avec les chevaux. Les bords du lac étaient gelés jusque bien en avant. (Journal du Receveur Peters).

1729. Janvier 3-31, très froid. Il y a eu cependant quelques coups de tonnerre. 8-14 février: très froid; 15-17: beaucoup de neige; 18-20: très froid; 21 au 22: doux; 8-10 mars: très froid; 30-31 id. - Le lac a gelé de l'épaisseur de trois à quatre pouces de St Blaise à Neuchâtel. (Journal du Receveur Peters) (à suivre)



Pièce de bois trouvée à Treytel, près Brevin, à l'extrémité ouest de la Station lacustre de pierre.

M. Adolphe Borel nous écrit les lignes suivantes :

Je vous envoie le dessin d'une pièce de bois en chêne, laquelle a été trouvée, il y a un mois, à l'extrémité ouest de la Station de l'âge de la pierre de Treytel (près Brevin). Cette pièce se fait remarquer par sa forme originale, car elle ressemble à une grande épée en bois. Sa longueur est de 3 mètres 70 cm ; la partie que je puis comparer à la lame, dont le dos est arrondi, a une longueur de 2 mètres 30 cm ; la garde mesure 1 mètre 20 cm, et le bouclet a une largeur de 0,20 m.

Les autres dimensions vous sont données sur le dessin.

À quoi a pu servir cet objet lacustre ?

Peut-être que cette pièce de bois, à l'extrémité de laquelle on remarque une entaille de forme carrée, où devait se mettre une clavette, était destinée à soutenir un corps de bâtiment, comme p. ex. un toit d'une habitation lacustre.

Le pêcheur qui l'a trouvée et auquel je la dois, pensait que cette pièce devait servir de gouvernail à un grand bateau ou à un radeau. C'est le même pêcheur qui m'avait aidé à trouver la grande pirogue, qui se trouve au Musée de la Chaux de Fonds.

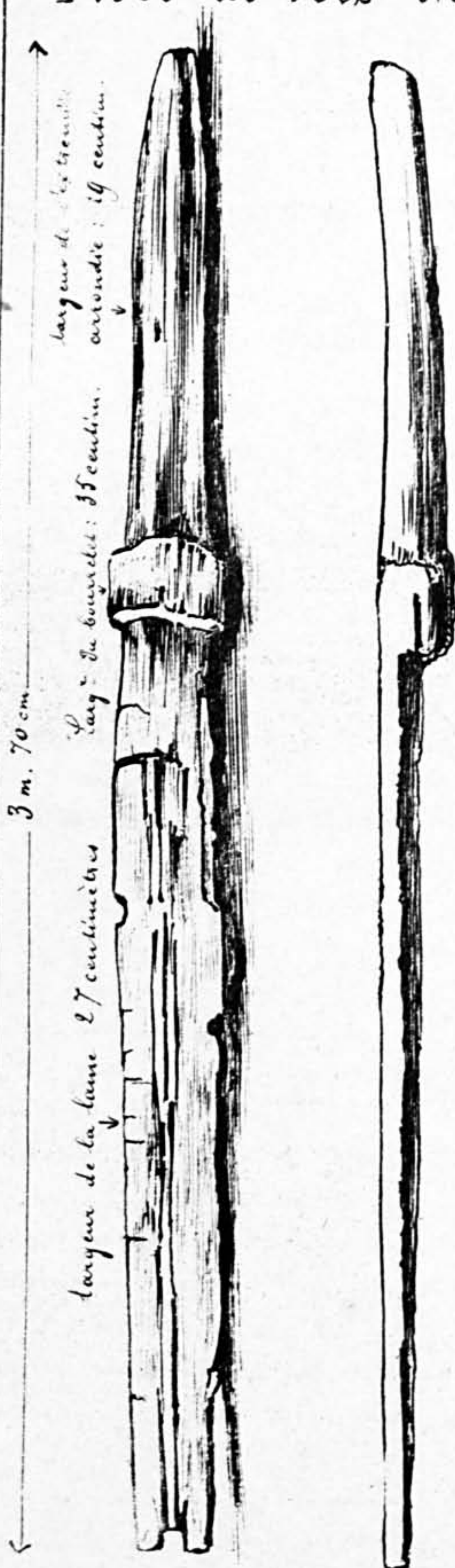
Brevin, 2 juillet 1880.

A. Borel.

La XV^{me} Réunion annuelle du Club jurassien, aura lieu le dimanche 5 Septembre prochain, au Creux-du-Yan. Le rendez-vous est fixé à 10 1/2 heures du matin à la Ferme Robert.

Tous les amis du Club sont cordialement invités à assister à la Réunion.

Le Comité central.



d'après un dessin de M. Albert Douga.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} octobre 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr. Guillaume à Neuchâtel.

Assemblée générale du Club jurassien
au Creux-du-Van, le 5 septembre 1880.

Dimanche 5 septembre, le Creux du Van voyait arriver dans les solitudes de son vaste amphithéâtre, les sections du Club jurassien, convoquées en assemblée générale annuelle. Des quatre coins du pays, des députations s'étaient rendues autour de la Fontaine Froide; elles allaient raconter et confier aux échos de l'Aire-de-Borgier ou Faucconnière-de-l'Arreuse, comme s'expriment les anciens actes, la vie et les événements du dehors, les observations scientifiques faites des rives du lac au sommet du vieux Touilleret. Les frêles qui s'étagent dans l'immense cirque allaient résonner non plus des clameurs de la chasse et des "han" du bûcheron, mais des applaudissements décernés au travail persévérant, aux recherches studieuses, et des joyeux vivats qui saluent les sentiers nouveaux et les chemins ouverts dans le pays de la science.

Ils n'étaient peut-être pas aussi nombreux, les dubistes et visiteurs, ce jour-là, qu'il y a quinze ans; mais leur ardeur n'était ni moins vive, ni leurs travaux moins intéressants.

Quinze ans en effet ont passé depuis la fondation du Club jurassien; quinze ans! La route est longue déjà et nombreuses les étapes: Creux-du-Van, Duc-des-Alpes, Fête-de-Ran, La Tourne, Combe-Varin, La Toux, Rochefort, Chaumont, etc. Quelques-uns, le pied fatigué, se sont assis au bord du chemin et ont laissé achever la course à de plus ingambes; parmi les morts, Escher de la Linth, Célestin Nicolet, Campiche, Chs. Godet, Chs. Douga, Madame Marie Favre-Guillarmod, etc.; parmi les vivants... Bien des jeunes, saisis par le tourbillon et la lutte de la vie ont dû laisser là les travaux du Club, mais d'autres jeunes les ont remplacés et ont suivi leurs traces. C'est le train du monde, disent les vieux qui sont restés solides au poste, fidèles à la consigne, le train du monde, hélas; en commençant le voyage, la jeunesse au front et les espoirs infinis au cœur; plus tard, et cela vaut peut-être mieux, l'expérience qui pacifie sans refroidir encore, cette connaissance de la vie qui en est la véritable prise de possession, et devant soi un sentier encore assez large, assez long, assez lumineux pour nous laisser la part d'illusion et d'inconnu nécessaire au bonheur. Voilà ce que disent les hommes d'âge mûr; ils le disent d'eux et du Club jurassien.

Depuis quelques années, les rapports des sections laissent percevoir une espèce de doute, presque du découragement; on constatait chez les membres du Club moins de zèle et d'ardeur que dans le temps, des rangs moins serrés, plus de files vides; les sections venaient les unes à la suite des autres à la défilade montrer discrètement ou d'une façon bruyante suivant leur tempérament, ce qu'elles croyaient les pieds d'argile de la statue. On se demandait presque si au lieu d'avoir pris un rameau de sapin pour emblème, le Club jurassien n'aurait pas mieux fait de choisir une branche de pommier, de ces beaux arbres couverts de fleurs roses et blanches que brûlent si souvent les gelées d'avril... aujourd'hui le doute est écarté; les souffles de Borée ont passé sans flétrir le rameau, les pieds de la statue sont de bon et pur métal comme le reste, et le Club est debout. Qui a entendu les communications faites le 5 septembre autour de la Fontaine-Froide doit être rassuré quant à la vitalité de la Société. Si bien même que des visiteurs étrangers ont dit, ce jour-là, en visitant le Club: "Le canton de Neuchâtel est un coin de Suisse qui va bien."

Donc, la séance s'est ouverte à dix heures du matin, sous la présidence de M. le professeur Paul Godet, par la lecture du procès-verbal de la dernière réunion; le bureau siège sur une estrade formée par la nature, sur des rochers moussus. Dans son discours d'introduction, le Président jette un coup d'œil en arrière sur la route parcourue, en avant sur celle qui reste à faire. Une partie du Creux du Van est maintenant le domaine du club; celui-ci a-t-il acheté ces solitudes pour y creuser sa tombe ou pour s'y recueillir, prendre des forces et marcher vers de nouvelles conquêtes? - C'est aux clubistes à le dire; les rapports des sections vont donner une première réponse à ces questions. - Et l'on entend successivement les présidents des sections de la Chaux de fonds, du Locle, de Colombier, de Neuchâtel, nous parler de courses, de recherches diverses, d'herbiers enrichis, de plantes découvertes, de pépinières, de dissections, de collections fondées ou complétées, de bulletins hectographiques, de botanique, de géologie, de science enfin. Tous ces rapports sont d'une bonne facture et montrent qu'en étudiant la nature, leurs jeunes auteurs ont appris à la dépeindre et à manier élégamment leur langue.

Puis vient le rapport du jury chargé d'examiner les travaux présentés au concours: les éloges sont entremêlés d'observations, de critiques, de directions, de conseils pour l'avenir; directions et conseils tout à fait paternelles, car bien réellement les membres du Club forment une famille. - Reçoivent un premier prix: Maurice Crispet, pour un travail sur les Fongères du canton de Neuchâtel, et Arnold Steiner, pour un essai sur la géologie des environs de Neuchâtel; - un second prix: Henri Junod, pour une étude sur l'acclimatation des plantes dans le Jura.

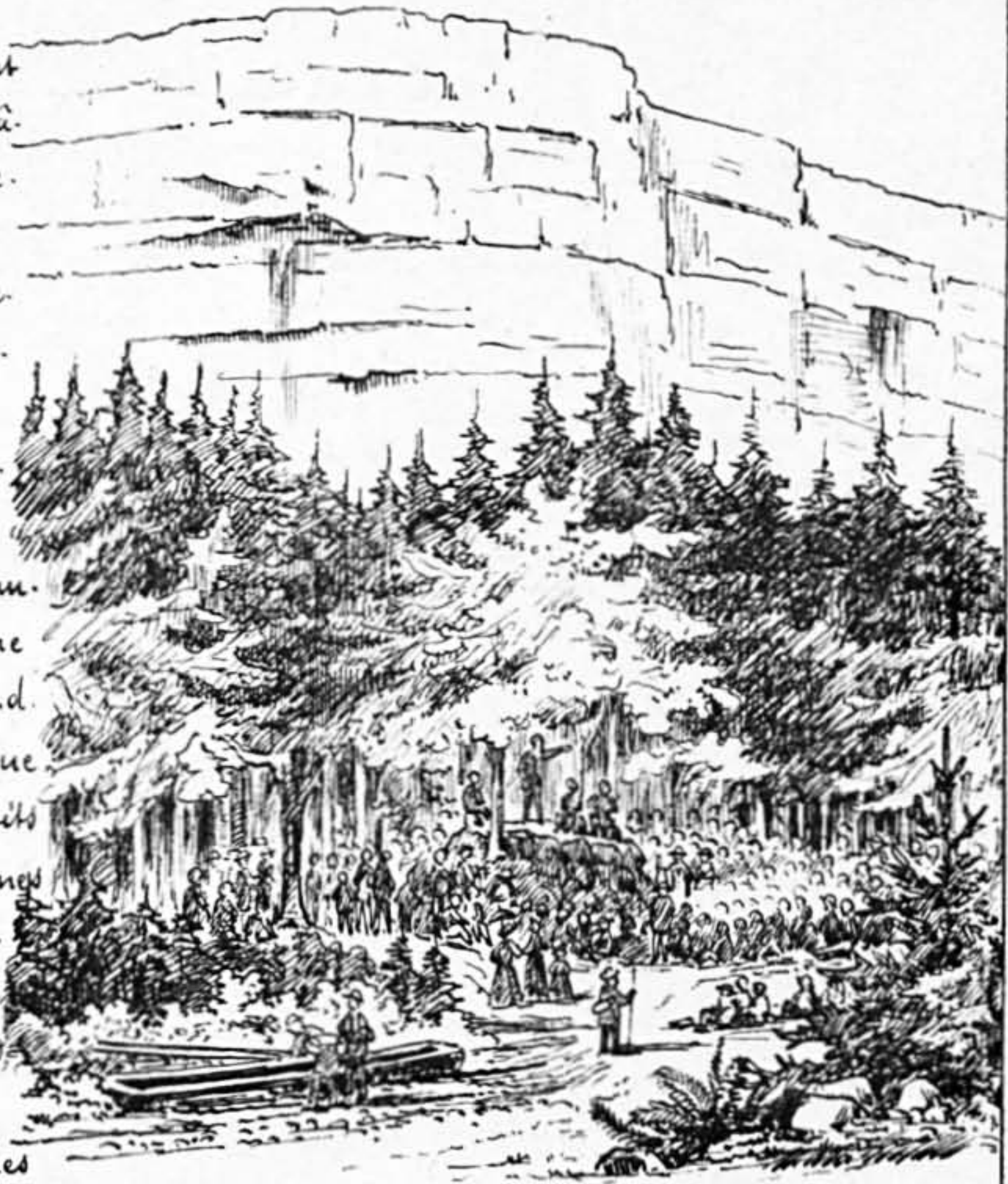
L'on passe aux questions purement administratives. La section de Neuchâtel est confirmée comme section directrice. Puis, sur la proposition de la section du Locle, il est décidé de revenir au système des assemblées annuelles ayant lieu au printemps et alternant entre les sites remarquables du pays.

Il est midi. Ordre du jour, communications diverses. Elles se font comme des toasts durant un banquet, c.à.d. que les orateurs parlent pendant que leurs auditeurs, jeunes et vieux, petits et grands, joveux et gentes dames et damoiselles, font disparaître avec une rapidité de vers à soie rongeurs un mûrier, le contenu des boîtes vertes ces ustensiles à double fin, recelant en leurs flancs une partie des délices de Capoue le matin, et de riches récoltes pour la science, le soir au retour.

M. le Dr. Guillaume a voulu que, par les soins du Club jurassien, nos après-venants puissent se rendre compte de visu de ce qu'ont été les aspects du lac gelé; des vues prises chaque jour et qui se déroulent devant les yeux font assister les visiteurs du Creux-du-Dan au singulier spectacle que la nature a offert aux habitants de Neuchâtel durant la période de l'hiver dernier, où le lac a été pris par le gel; chaque scène de ce panorama d'un nouveau genre est accompagnée de dates, d'explications, d'observations qui intéressent vivement l'auditoire.

En rappelant que la géologie est une science qui s'impose à tous chaque jour d'avantage, M. le prof. Taccard annonce qu'il a cherché à remédier à une difficulté de cette étude, l'absence d'un manuel simple, clair et à la portée de chacun; il a donc rédigé un abrégé de géologie qui s'autographie au Pénitencier de Neuchâtel et qui prochainement sera à la disposition du public. - Bons remerciements.

M. le chimiste Desor, parent du savant neuchâtelois du même nom, malade à Combe-Varin, entretient l'assemblée, de la Fontaine-Froide (dont le murmure caresse l'oreille pendant les intervalles de la lecture; on entend aussi le son lointain des clochettes des troupeaux). Il nous donne le résultat des recherches du savant professeur. Cette source dont le débit est aussi constant que la fraîcheur, (3 à 4°C) est alimentée par le talus d'éboulis qui se trouve au pied des grandes parois du



cirque, c'est à dire par les neiges et les pluies qui tombent sur ce talus.

M. Tripet, instituteur, donne lecture d'une lettre d'un autre savant jurassien. Dans une de ces spirituelles causeries écrites, dont il a si bien le secret et qui ont tant de charmes, M. le Dr. Quiquerez raconte aux clubistes ce que l'on voit dans les mines de fer du Jura et dépeint les êtres, plantes et animaux qu'il y a trouvés ou découverts.

Nouvelle production d'une verte vieillisse, ce récit comme la communication venant de M. le professeur Desor, ont fait, parmi les travaux de la journée, l'effet que produit sur le promeneur de nos vallons, un dimanche matin, les sonneries de leurs temples. Les vibrations passent sur les champs et les forêts, et l'oreille force l'œil à chercher au loin les clochers s'entre-répondant. Il y en a aux tuiles rouges, aux ardoises grises, aux bardeaux rustiques même, et souvent c'est d'une toiture vieillie que part le son le plus clair, l'appel le plus vibrant... Merci aux Desor, aux Quiquerez, aux Fritz Berthoud et à tous ces vieux amis du Club jurassien, que les années retiennent loin de nous dans les journées aux multiples ascensions, mais dont les cœurs nous suivent avec amour dans les solitudes jurassiques, et dont la voix y retentit comme celle de la cloche aimée ou du clairon le jour du combat pour la patrie.

Un clubiste, Louis G. (la note jeune après la note grave) retrace dans une improvisation qui plaît beaucoup, les effets de l'hiver dernier sur les arbres qui ornent le cimetière de Neuchâtel; il énumère les essences qui ont résisté aux froids rigoureux et les sujets frappés de mort dans ce champ de la mort.

Puis un jeune Suédois, en séjour à Neuchâtel, M. Fridolf Almquist, fils du Directeur général des prisons de Suède, monte à la tribune et, dans un français qu'épicent un ou deux "suédismes" y conte le plaisir qu'il a ressenti dans cette journée. La Suisse a plus d'un point de ressemblance avec son pays, mais elle en diffère en ce que les jeunes Suédois ne s'occupent pas ou s'occupent peu de sciences naturelles; ils laissent ces labours aux hommes faits. "Lorsque je retournerai dans le Nord, dit-il en terminant, je raconterai à mes amis comme vous cultivez la science et je chercherai à provoquer parmi eux l'enthousiasme que vous avez fait naître en moi."

Ce discours est chaleureusement applaudi, et sur la proposition du président, l'assemblée nomme M. Almquist, membre correspondant du Club jurassien. - A 2 heures, clôture de la séance. M. Godet souhaite à chacun un heureux retour dans ses foyers, et l'on quitte le site si pittoresque de la Fontaine-Froide pour reprendre la route qui ramène vers les lieux habités. Mais sous le harnais de la vie de chaque jour, les membres du Club jurassien n'oublieront pas les émotions goûtées sous les sapins qui croissent dans leur domaine du Creux-du-Van. Fritz Chabloz.

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} novembre 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50, par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

La pierre à écuelles du Landeron.

Depuis que l'attention du public a été éveillée par les découvertes des antiquités préhistoriques dans nos lacs, l'intérêt qu'elles excitent, va grandissant de jour en jour. Il n'y a pas jusqu'aux monuments les plus primitifs qui n'aient été l'objet de la curiosité du public.

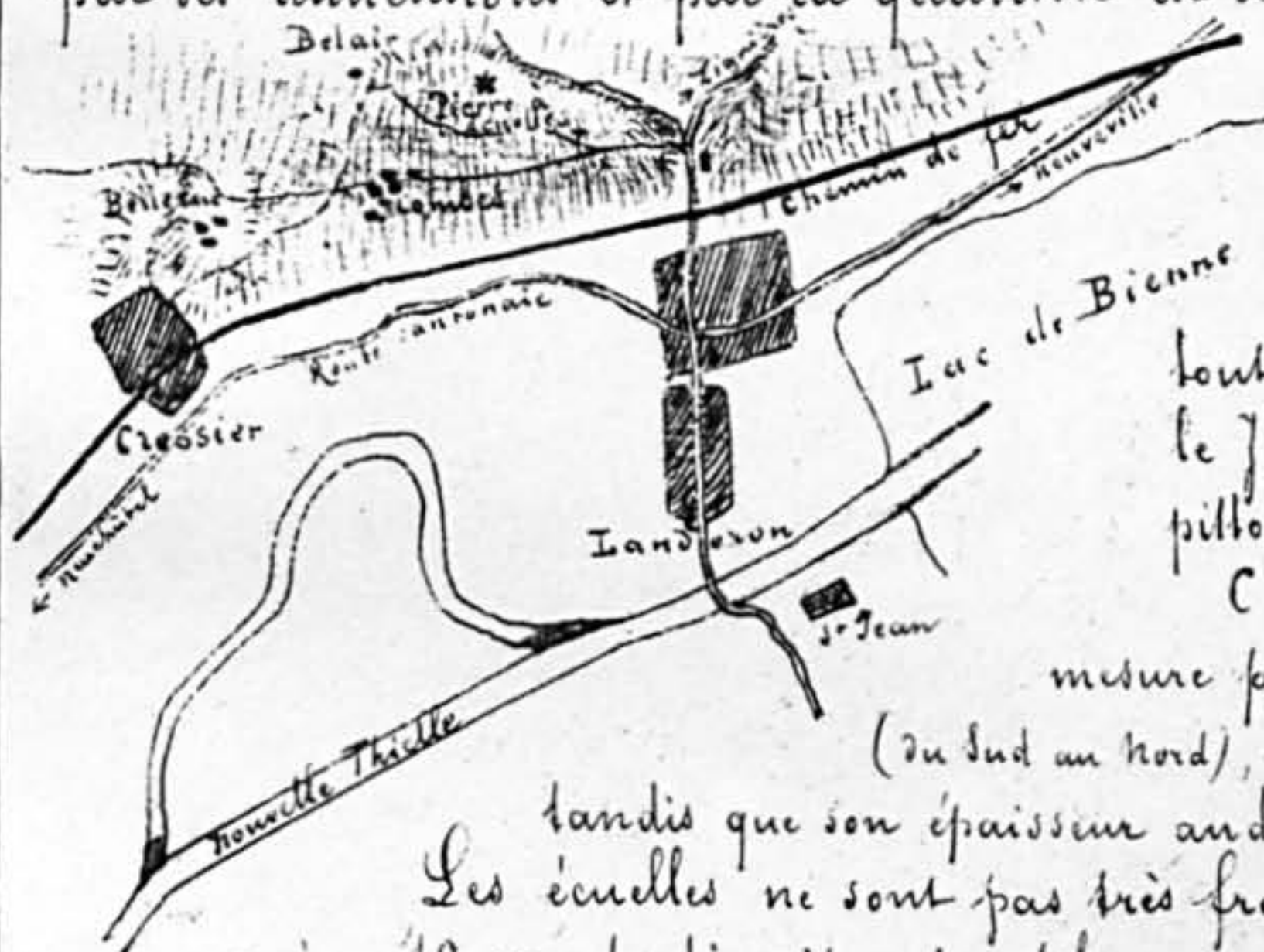
Les pierres à écuelles sont de ce nombre. A côté de celles du Jura vandois, on en avait signalé aussi quelques exemplaires dans le canton de Neuchâtel, mais ils étaient assez insignifiants.

Aujourd'hui nous en possédons une, qui rivalise de tous points, avec les plus remarquables de la Suisse; c'est la "pierre à écuelles du Landeron". C'est à M. Frédéric Imer que revient le mérite de l'avoir signalée le premier dans l'Indicateur des antiquités suisses. Elle est à la fois remarquable par sa position, par ses dimensions et par la quantité de ses capsules ou écuelles. Elle est située au sommet du Crêt dit des Prises, non loin de la Croix de Combes, d'où l'on jouit d'une vue splendide sur les deux lacs de Neuchâtel et de Biemme et sur toute la contrée environnante, y compris le Jolimont, le bourg du Landeron et le pittoresque village de Cressier.

C'est un bloc cratique de gneiss, qui ne mesure pas moins de six mètres dans un sens (du sud au nord), et de quatre mètres dans l'autre (E-O),

tandis que son épaisseur au-dessus du sol est d'un mètre et demi.

Les écuelles ne sont pas très frappantes, puisqu'elles ne dépassent guère 10 cm. de diamètre et qu'il y en a même qui n'ont que 3 cm. sur une profondeur de 2 à 5 cm. En revanche leur nombre est considérable. Nous en avons compté jusqu'à 85, répandues sur toute la surface du bloc. Bien que la pierre ne soit que légèrement inclinée, il nous est difficile cependant d'y voir une pierre de sacrifice, par la raison que les capsules ne sont pas limitées à la face supérieure, mais qu'il s'en trouve aussi sur les côtés; or, celles-là n'étaient en tous cas





La pierre à écuelles du Landevron.

pas propres à recevoir le sang des victimes.

On a prétendu que le groupement de ces cavités était emprunté aux constellations du firmament; l'on cite, en particulier, un bloc de granit, aujourd'hui déposé au jardin botanique de Berne qui est censé représenter la constellation de la Grande Ourse. Jusqu'ici nous n'avons pu rien reconnaître de pareil sur la pierre du Landeron.

Si la découverte d'écuelles ou cupules sur la pierre du Landeron, est de date récente, le bloc lui-même n'en était pas moins connu des habitants de la contrée, grâce à sa position et à ses dimensions. Aussi le Conseil communal du Landeron, n'a-t-il pas hésité, sur la proposition de son président M. Gicot, de la déclarer inviolable.

On peut prévoir que des monuments semblables, remontant à la plus haute antiquité et par conséquent bien plus anciens que les antiquités lacustres finiront par se rencontrer sur d'autres points de la zone des blocs erratiques. Mais on en trouvera difficilement qui joignent au même degré l'intérêt archéologique, aux avantages d'une position aussi choisie.

Combe-Savin, 1880.

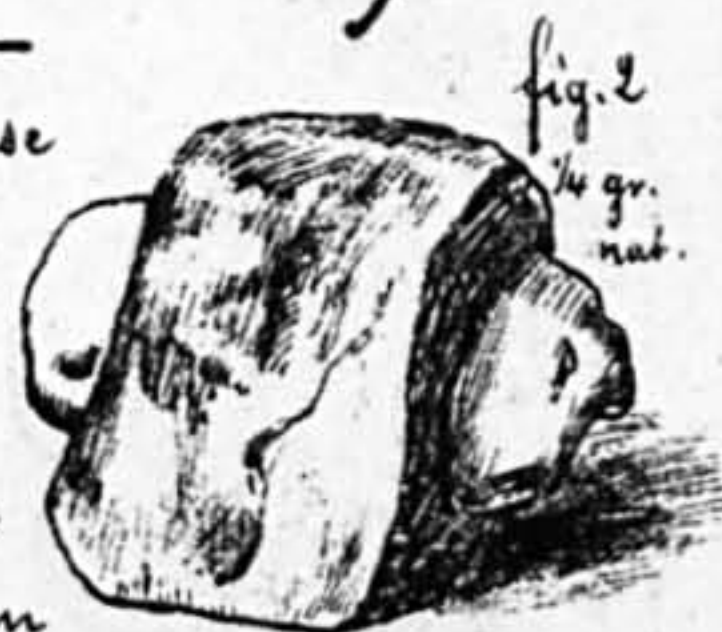
C. Alesar

Antiquités lacustres.



Les sociétés des Musées de l'Areuse et de Colombier continuent avec succès leurs fouilles dans la palafitte du Petit-Cortailhod.

En fait de choses curieuses, il a été trouvé une petite pirogue en bois d'if, munie d'une rame minuscule (fig. 1), probablement que ce petit bateau est l'œuvre d'un gamin de l'époque lacustre; - une pierre



sculptée grossièrement (fig. 2); des silex remarquables par leur grandeur, entr'autres des pointes de lance d'un pied de long; une quantité de haches emmanchées et non emmanchées; des outils en os, des marteaux en corne, des dents de sangliers de deux espèces différentes, dont quelques unes travail-

lées (fig. 3); des mâchoires de porcs, de cerfs, d'écureuils, des os d'oiseaux, des crânes d'animaux de tout genre, un os traversé par un morceau de bois (fig. 4); un silex encastré dans un morceau de bois cannelé et assujéti avec une sorte de poix noire (fig. 5).

Il a été trouvé aussi une quantité de cornes de cerfs, quelques-unes d'élands et une corne d'urochs de grande dimension, à la base de laquelle se trouve encore une

portion du crâne de l'animal. On n'a pas trouvé d'ossements humains, sauf un os assez long qui pourrait bien être le tibia d'un homme.

On a sorti du sol quelques pierres à aiguiser et une grande pierre très bien taillée, pesant pour le moins 150 livres: elle est creusée assez profondément dans le milieu, ce qui ferait croire qu'on s'en est servi pour piler ou écraser du grain.

Cortailhod.

X.

Statistique des arbres fruitiers dans le canton de Neuchâtel.

Le Club jurassien a entrepris avec le concours des membres du corps enseignant primaire et celui de leurs élèves, le recensement des arbres fruitiers du canton.

Nous n'avons pas besoin de démontrer l'utilité d'un semblable travail, mais nous tenons à remercier tous ceux qui l'ont entrepris et qui le menant à bonne fin, habituent les jeunes gens à s'occuper dans leurs moments de loisirs d'œuvres d'utilité publique.

Aux Verrières et aux Bayards, deux localités situées à une altitude l'une de 936 mètres et l'autre de 1010 mètres, le recensement s'est fait par les élèves dans de petites promenades scolaires, sous la direction de MM. A. Sausser et F. A. Piaget, instituteurs. Il a donné les résultats suivants:

				Verrières	Bayards
Pommiers	en plein vent	jeunes	au-dessous de dix ans	3	79
		vieux	au-dessus	9	48
	espaliers	jeunes	au-dessous	32	64
		vieux	au-dessus	59	42
Poiriers	en plein vent	jeunes	au-dessous	2	2
		vieux	au-dessus	2	3
	espaliers	jeunes	au-dessous	8	12
		vieux	au-dessus	—	3
Cerisiers	en plein vent	jeunes	au-dessous	4	18
		vieux	au-dessus	5	4
	espaliers	jeunes	au-dessous	—	7
		vieux	au-dessus	1	2
Pruniers	en plein vent	jeunes et vieux		82	436
	espaliers	"		22	—
Noyer				1	—

Aux Verrières, on compte en outre onze bruyères et 2 abricotiers. En 1866, ajoute M. Sausser nous avons fait cinq bouteilles de vin. — Le nombre des arbres fruitiers est plus élevé aux Bayards qu'aux Verrières. La plupart des jeunes arbres dans cette localité ont été plantés ces dernières années par les élèves de M. Piaget. Espérons que le bel exemple donné par les instituteurs et les élèves des écoles des V. et des B. sera suivi dans les autres localités.

Le Rameau de Sapin.

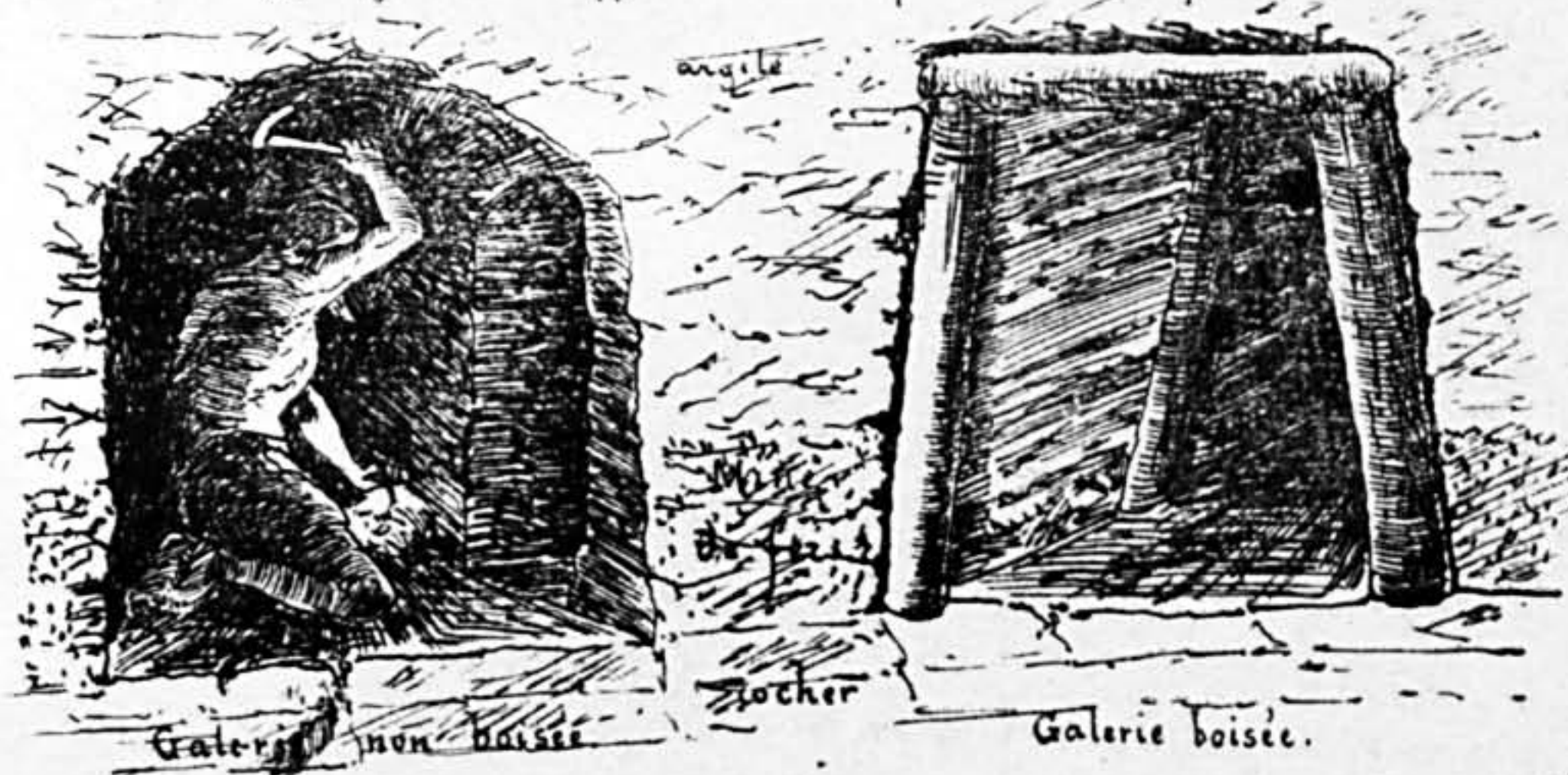
Neuchâtel, le 1^{er} décembre 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Champignons des mines de fer.

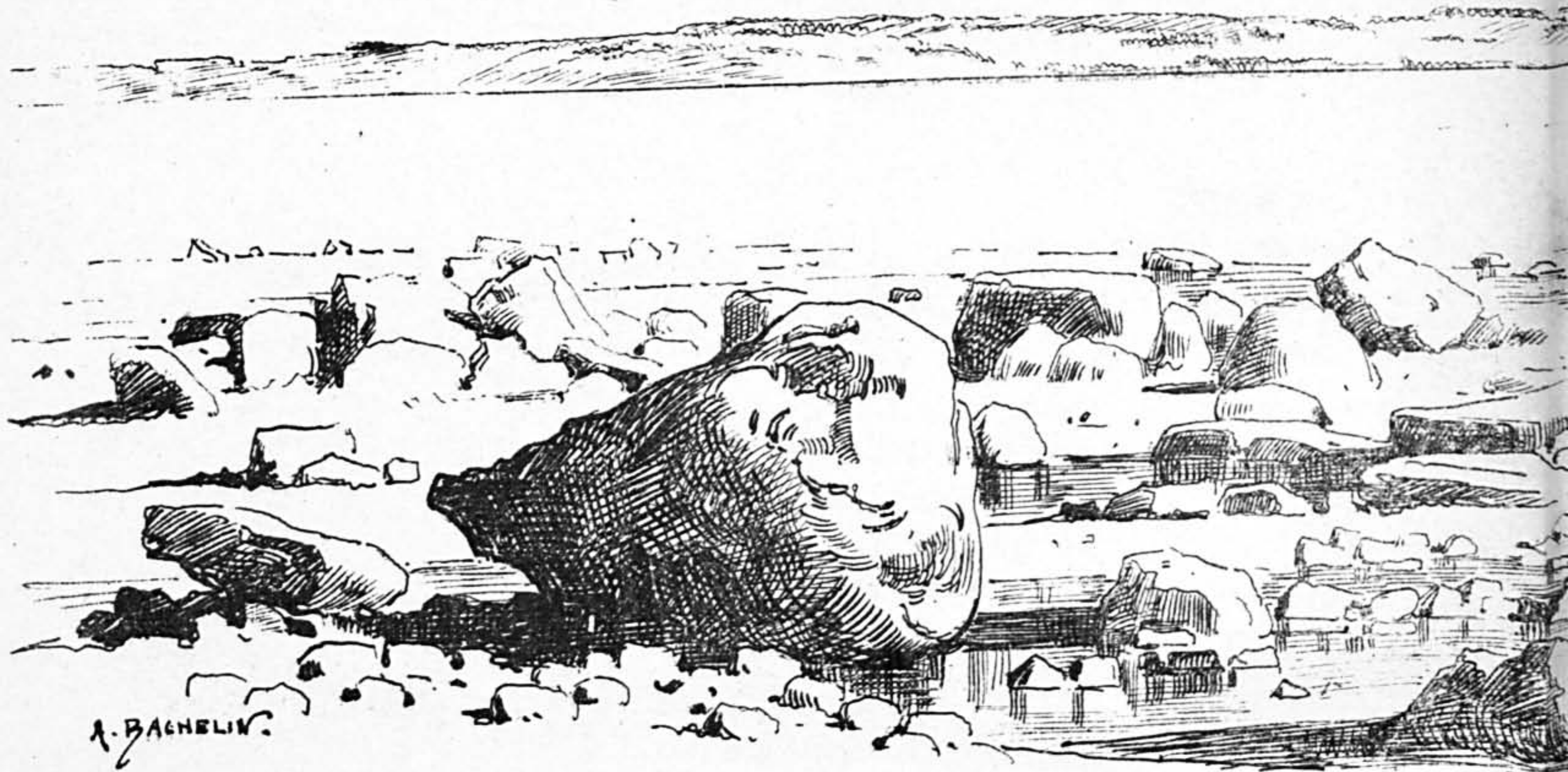
Chaque printemps les journaux neuchâtelois annoncent la découverte de la première morille, comme on ferait celle d'une nouvelle planète habitée, hélas! comme la notre. Aussitôt les amateurs se mettent en quête pour cueillir la seconde, puis la troisième et en multiplier le nombre pour les accommoder à une sauce quelconque. Voici une recette pour trouver des champignons nouveaux en toutes saisons, d'une blancheur et d'une délicatesse exceptionnelles. Quant au goût et à la saveur, je ne saurais les décrire n'étant point gourmand, et ne sachant plus, une demi-heure après mes repas de quels mets ils étaient composés.

Les cryptogames en question sont d'une cueillette facile et ne saurait que de descendre un bout d'échelle de 150 pieds sur laquelle l'eau et la vase ruissellent quelque peu sur la tête, dans le cas produisant sur toute votre personne l'effet d'une gouttière bien nourrie. Arrive au fond du puits de la manière ou parcourez quelques centaines de pas dans des galeries boisées, en tenant une lampe fumante à la hauteur de la cheville du pied la tête près des genoux, les pieds dans l'eau ou la boue et les champignons vous arrivent au nez, par leur position et par leur odeur particulière. Ils sont attachés aux parois de la galerie qu'ils tapissent plus ou moins, ils pendent même au toit, au point qu'on les écrase avec le dos, qui se trouve à la place de la tête. On est environné de cryptogames offrant les formes les plus variées. Ici, ils pendent comme des



trouffes de coton, retenues par un fil, là ils forment des franges plus ou moins longues, dont chaque bout se recourbe pour former un mousseron. Ailleurs, ce sont des feuilles découpées, des ramilles qu'on ose à peine toucher tellement elles sont délicates.

La moraine au pied des falaises de Préfargier.



Tout à côté, ils s'étalent sur les parois de bois ou d'argile, y dessinant des broderies blanches plus fines que des dentelles. Tous ces cryptogames semblent prendre naissance dans les parois boisées des galeries, mais ils ne laissent pas que de s'étendre sur les argiles et même sur la mine de fer. Nous sommes, en botanique, aussi ignorant qu'en matière de gourmandise et nous ne savons pas à quelle classe ces jolies plantes peuvent appartenir. Ce sont probablement des agarics, mais nous attendons humblement leur classification de plus savants que nous. Notre but est d'indiquer le lieu où ils croissent et la manière de les cueillir en toutes saisons, car en hiver on trouve quelquefois $+15$ à $16^{\circ} R$, quand sur la terre, il y en a tout autant de froid. Cela procure des transitions d'effets divers. Il faut même ajouter que ces jolies plantes ne se rencontrent que dans certaines minières, où le boisage des galeries éprouve une décomposition particulière, par l'humidité, la privation absolue de lumière et une diminution d'oxygène dans l'air, au point que parfois les bougies brûlent avec peine, quand elles ne s'éteignent pas. C'est pour ce motif qu'il faut se munir de lampe, dont l'huile échauffée brûle encore, moyennant allonger la mèche d'un pouce ce qui permet de conserver une petite pointe de flamme. Si elle vient à s'éteindre,

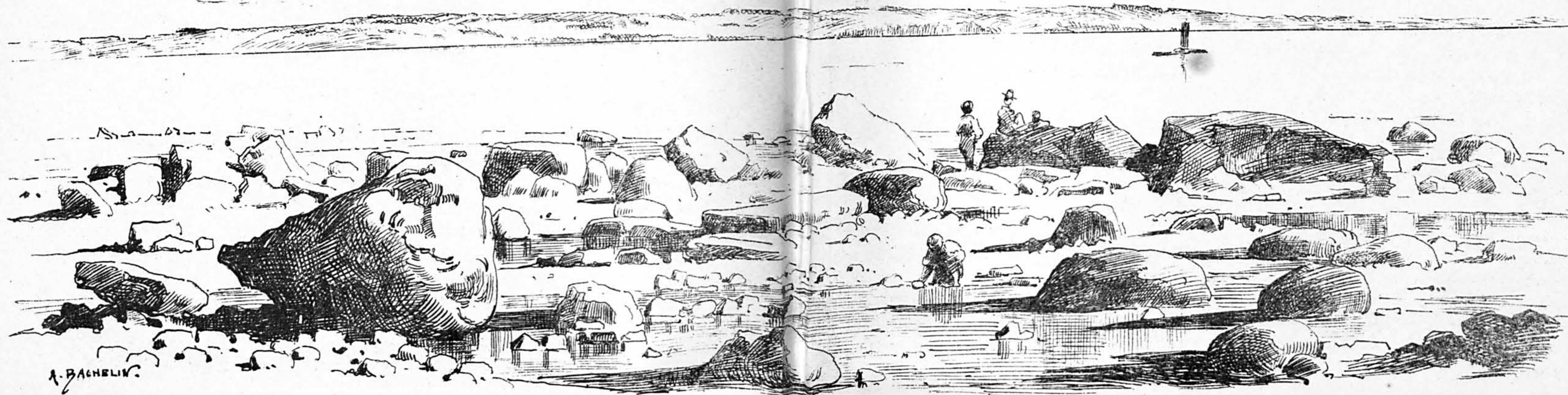


toutes les allumettes anciennes et fédérales restent impuissantes à faire feu. L'homme baille à se décrocher la mâchoire et il faut partir en tâtonnant des épaules, des coudes, des genoux, des pieds, des mains et surtout de la tête, pour arriver plus ou moins meurtri, à un passage où il y a encore de l'oxygène. On respire alors un bon coup et on rallume sa lampe.

Dans ces lieux souterrains des minières du Jura bernois, il y a rarement des inflammations de gaz. Elles n'arrivent que dans des vieux travaux longtemps fermés et qu'on ouvre fortuitement. Si on entre alors imprudemment avec une lumière la flamme bleue éclate et court sur toutes les parois. Ma barbe blanche a été une fois roussie par un de ces éclairs souterrains.

Dans ces vieux travaux on court aussi risque d'être asphyxié par le gaz oxygène sulfuré; nous en avons constaté quelques cas. Les ouvriers croyaient que c'était le Bergmann, ou l'esprit des mines qui soufflait leur lampe et leur freinait la respiration. Ce gaz, plus lourd que l'air règne à la base des galeries, en sorte que nous avons pu avancer assez loin, en tenant la tête et la lampe aussi haut que possible; mais, en baissant la lampe, elle s'éteignait dans le gaz.

La moraine au pied des falaises de Préfargier.



Tout à côté, ils s'étalent sur les parois de bois ou d'argile, y dessinant des broderies blanches plus fines que des dentelles. Tous ces cryptogames semblent prendre naissance dans les parois boisées des galeries, mais ils ne laissent pas que de s'étendre sur les argiles et même sur la mine de fer. Nous sommes, en botanique, aussi ignorant qu'en matière de gourmandise et nous ne savons pas à quelle classe ces jolies plantes peuvent appartenir. Ce sont probablement des agarics, mais nous attendons humblement leur classification de plus savants que nous. Notre but est d'indiquer le lieu où ils croissent et la manière de les cueillir en toutes saisons, car en hiver on trouve quelquefois $+15$ à $16^{\circ} R$, quand sur la terre, il y en a tout autant de froid. Cela procure des transitions d'effets divers. Il faut même ajouter que ces jolies plantes ne se rencontrent que dans certaines minières, où le boisage des galeries éprouve une décomposition particulière, par l'humidité, la privation absolue de lumière et une diminution d'oxygène dans l'air, au point que parfois les bougies brûlent avec peine, quand elles ne s'éteignent pas. C'est pour ce motif qu'il faut se munir de lampe, dont l'huile échauffée brûle encore, moyennant allonger la mèche d'un pouce, ce qui permet de conserver une petite pointe de flamme. Si elle vient à s'éteindre,

toutes les allumettes anciennes et fédérales restent impuissantes à faire feu. L'homme baille à se décrocher la mâchoire et il faut partir en tâtonnant des épaules, des coudes, des genoux, des pieds, des mains et surtout de la tête, pour arriver plus ou moins meurtri, à un passage où il y a encore de l'oxygène. On respire alors un bon coup et on rallume sa lampe.

Dans ces lieux souterrains des minières du Jura bernois, il y a rarement des inflammations de gaz. Elles n'arrivent que dans des vieux travaux longtemps fermés et qu'on ouvre fortuitement. Si on entre alors imprudemment avec une lumière la flamme bleue éclate et court sur toutes les parois. Ma barbe blanche a été une fois roussie par un de ces éclairs souterrains.

Dans ces vieux travaux on court aussi risque d'être asphyxié par le gaz oxygène sulfuré; nous en avons constaté quelques cas. Les ouvriers croyaient que c'était le Bergmann, ou l'esprit des mines qui soufflait leur lampe et leur freinait la respiration. Ce gaz, plus lourd que l'air règne à la base des galeries, en sorte que nous avons pu avancer assez loin, en tenant la tête et la lampe aussi haut que possible; mais, en baissant la lampe, elle s'éteignait dans le gaz.

comme en la plongeant dans l'eau. Autant en arriverait à l'homme qui se baisserait au niveau de ce gaz délétère.

Les Botanistes qui désireraient cueillir de ces cryptogames de nos minières, doivent encore se munir de petites boîtes et de coton pour ne pas écraser ces jolies plantes et les tenir hors du contact de la lumière qui leur ferait perdre leur blancheur.

Nous avons aussi trouvé dans une minière des grenouilles qui occupaient des flaques d'eau souterraines, et qui n'avaient pu y descendre par les échelles de plus de cent pieds. Nous n'avons pu découvrir comment elles ont pu y arriver.

En fait de concrétions délicates, on peut encore citer celles qu'on trouve dans certaines cavernes, où des gouttes d'eau chargée de carbonate de chaux et tombant du toit de la caverne, déposent sur le sol des concrétions imitant la forme et la délicatesse des choux-fleurs. On les pourrait manger à la sauce blanche, avant que l'air ne les ait desséchés. Leur cueillette présente aussi quelques difficultés. On doit se traîner sur le ventre assez loin, dans des passages de blaireaux, pour arriver à la caverne, tapissée plus ou moins de stalagmites. On ressort de là tant soit peu meurtri par les pointes de rocher qui vous entourent et vous pressent de toutes parts. C'est alors qu'on s'aperçoit que le corps de l'homme n'est qu'un assemblage trop mou pour aller en de tels lieux et qu'ic-moindre pierre pourrait le brayer comme un ver de terre. J'en ai vu un exemple dans une caverne où les os sont restés et j'ai eu l'air plus d'une fois y laisser les miens.

Dr. Quiqueroz.

Un hérisson intelligent. M^r M. est grand ami des animaux; récemment il a apprivoisé un hérisson qui au bout de quelques jours se laissait approcher sans se hérissier. A l'heure des repas, l'animal recevait sa part de nourriture comme les autres nombreux pensionnaires de l'instituteur. Un jour cependant ce fût en vain qu'il chercha devant la porte le plat rempli d'aliments, qui d'ordinaire lui était destiné. Evidemment le pauvre hérisson avait été oublié. Que faire? La même porte conseil, dit-on. Notre hérisson se souvient que la sonnette du logis sonnait l'éveil à toute la maison, aussi se cramponne-t-il fort et ferme au fil de fer qui est en communication avec la sonnette et bientôt celle-ci retentit vivement. On accourt. Qui a sonné? Pas de réponse. La cloche retentit de nouveau et on finit par découvrir le hérisson qui s'était suspendu au fil de fer et l'ébranlait de toutes ses forces pour produire le son bien connu, qui jusqu'alors lui avait chaque jour à l'heure de midi procuré un bon repas. Ce fait s'est depuis répété plusieurs fois, et nous avons cru qu'il était d'un intérêt suffisant pour être relaté dans le Rameau de sapin. Ajoutons pour faciliter la compréhension de l'anecdote que M^r M. a l'habitude d'appeler ses hôtes en agitant à l'intérieur de la maison le fil de fer qui rejoint la sonnette, ce que le hérisson a, paraît-il voulu imiter; il y a en tout cas dans sa manière de faire une petite logique, qui est forte pour une cervelle de son espèce. Ed. Tieche.

Berne, 1880.

TABLE DES MATIÈRES



		Page
A nos lecteurs,.....	Rédaction	1.
L'hiver et les oiseaux,.....		2. 3.
Poésie,.....	Lucien Sati	4.
Le Musée de l'Areuse (Boudry),.....		4.
Sur la température du mois de Décembre 1879,.....	M ^r Ad. Hiroch	5. 6. 7. 8. 9.
Souvenirs de la vie de Ch ^r Henri Godet, naturaliste suisse,.....	Paul Godet, professeur	10. 11. 12. 14. 15. 16. 19. 20.
Portrait de Ch ^r H ^r Godet,.....	A. Bachelin	11.
Gels antérieurs du lac,.....		13. 20. 24. 34.
Une pétition des petits oiseaux Au Grand Conseil,.....	Au nom de l'assemblée: les délégués	17. 18.
Gel du lac. Vue de la baie de St Blaise, prise du Mail, L. S.		18.
Pétition des poissons au Conseil fédéral,.....		21. 22. 24.
Vue du lac gelé, prise du sommet du Mail, le 9 Fév. 1880,.....	M ^r Guillaume	22. 23.
Le Héron des Bournelles,.....		25. 26. 27.
La pierre à écuelles du Jardin anglais,.....		28.
Le sentier de la cascade de Môtiers,.....	M. H. Blaser, instituteur	29. 32.
Cascade de Môtiers (Souvenir),.....	Gustave Jeanneret	30. 31.
Protection des petits oiseaux,.....	M. Biolley, membre du Club jurassien	32.
Une page d'histoire au moyen-âge,.....	M ^r A. Quiquerez	33. 34.
Vue du lac gelé, prise du sommet du Mail, le 19 Fév. 1880, dernier jour du gel,.....	M ^r G.	34. 35.
Pièce de bois trouvée à Treytel, près Bevaix,.....	A. Borel	36.
Assemblée générale du Club jurassien, au Creux du Van, le 5 Sept. 1880,.....	Fritz Chabloz	37. 38. 39. 40.
La pierre à écuelles du Sanderon,.....	E. Desor	41. 42. 43.
Antiquités lacustres,.....	X.	43. 44.
Statistique des arbres fruitiers,.....	A. Sauzer et F. A. Traget, instituteurs	44.
Champignons des mines de fer,.....	M ^r A. Quiquerez	45. 46. 47. 48.
Un hérisson intelligent,.....	Ed. Bèche	48.

En vente au Penitencier de Neuchâtel.

Le Rameau de Sapin, années 35, 36, 37, 38, 39 et 80, broché, fr. 3.00.	En prison et en liberté (brochure), prix.....	fr. - 20.
Les Feuilles d'Hygiène,..... 38, 39 et 80,.....	Tableaux Cosmographiques (14 feuilles),.....	11. 90.
En voyageant: Album de M. A. Bachelin,.....	Globes terrestres, en fort papier,.....	4. 30.
Album G. Grisel,.....	Tableaux Stéréométriques,.....	- 20.
L'Année de l'Est en Suisse,.....	Tableaux représentant la coupe à travers l'écorce terrestre,.....	- 40.

